



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

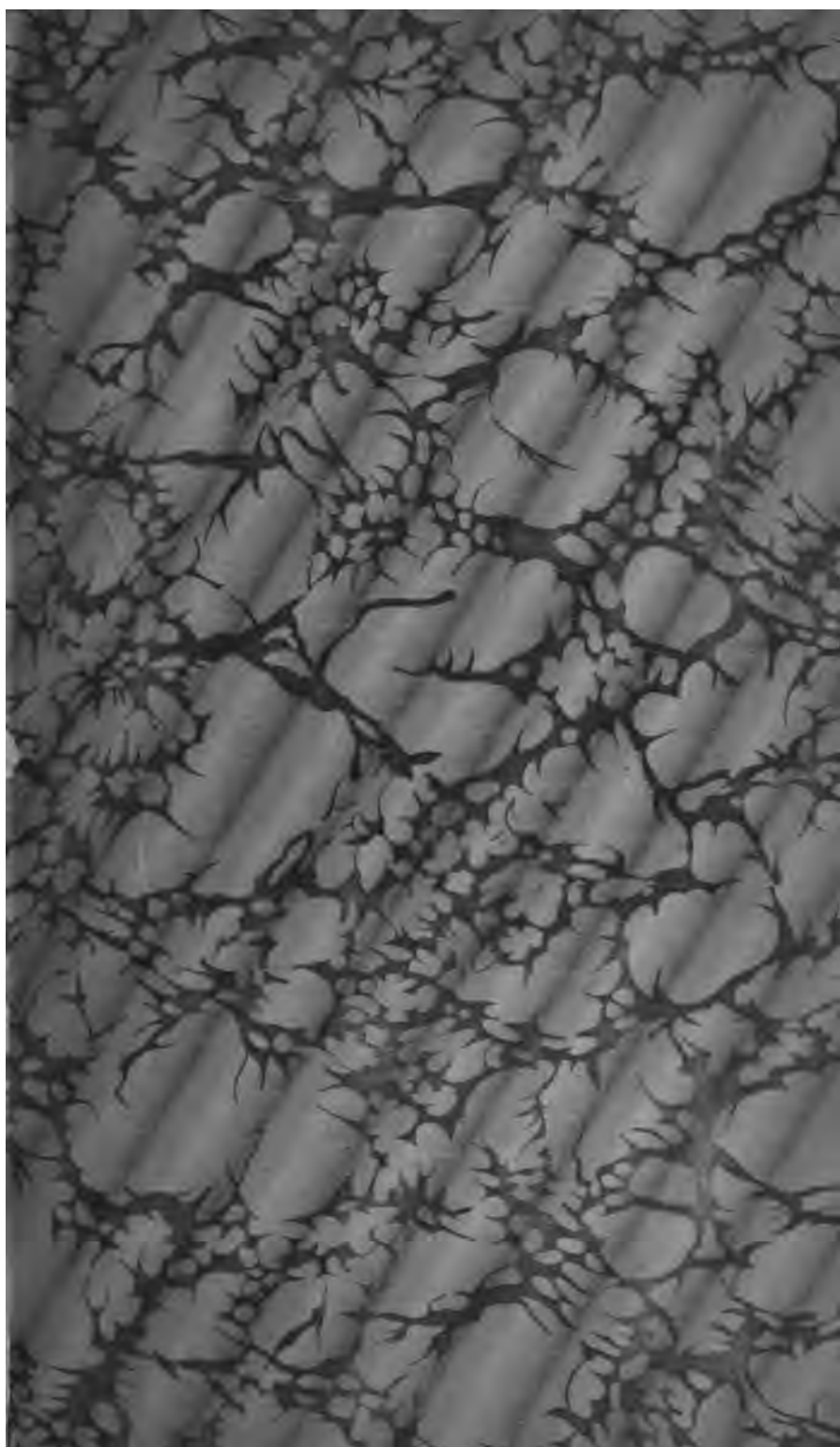
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 978,772





845.9

R 67.

v.1

DE
LA LITTÉRATURE ET DES MŒURS
PENDANT
LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE. 12

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
ET DES MŒURS :

PENDANT
LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE,

PAR **FÉLIX ROBIOU**,
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, PROFESSEUR-AGRÉGÉ D'HISTOIRE,
DOCTEUR ÈS-LETTRES.

TOME I

LA FRANCE, DE LA PAIX DE VERVINS A L'AVÈNEMENT DE RICHELIEU.



PARIS,
DOUNIOL, RUE DE TOURNON, 29.

—
1858.

20

AVERTISSEMENT.

L'histoire des premières années de notre xvii^e siècle n'a jusqu'ici guère attiré l'attention que par les événements politiques qui s'y sont accomplis, et, comme, entre Henri IV et Richelieu, le rôle du gouvernement français est peu brillant, soit au-dedans, soit au-dehors, cet intervalle de quatorze années a été, par une sorte de convention tacite entre les écrivains et le public, relégué dans une obscurité comparable à celle où le moyen-âge est resté si longtemps pour nous. Dans le règne même du grand prince qui gouverna la France après ses longues agitations, on n'a guère considéré que l'œuvre du monarque et de ses habiles ministres, ou, si l'on a voulu fixer l'attention sur le mouvement des esprits à cette époque, on a trop cédé peut-être à la tentation d'y voir le commencement du siècle de Louis XIV; on a trop laissé croire que les mœurs des temps d'anarchie avaient subitement disparu, que la réaction littéraire contre le xvi^e siècle avait coïncidé pleinement avec le rétablissement de l'autorité monarchique : on s'est habituellement dispensé d'y regarder de bien près. Il y avait pourtant là quelque chose à étudier. Je l'ai fait et j'ose me flatter que, dans plusieurs des faits que je produirai ici, l'on pourra trouver un enseignement utile avec l'attrait de la nouveauté.

Je ne viens point réhabiliter l'époque dont j'entreprends l'esquisse. Je ne la crois pas en général bien digne d'admiration; mais l'histoire ne se réduit plus, Dieu merci,

à la biographie des grands hommes, au récit des grands coups d'épée et à la description de l'éclat extraordinaire que jettent quelquefois la littérature et les arts. C'est le genre humain dans sa nature, ses passions, ses vicissitudes, c'est surtout notre nation dans ses transformations intimes que l'école historique du *xix^e* siècle a entrepris de faire connaître. Or, il faut convenir que les années qui précèdent une grande époque méritent tout spécialement une étude sérieuse, soit pour apprendre comment se préparent de grandes choses, soit pour mesurer, par le contraste de deux époques voisines, la puissance des principes qui ont rapidement opéré une notable transformation. Il n'est assurément pas sans intérêt de connaître par des témoignages variés et authentiques à quelles mœurs succédaient celles qu'on a récemment cherchées dans les carnets de Mazarin et dans la clef du grand Cyrus.

L'on trouvera ici d'assez longs détails sur des écrits bien oubliés, et qui, à certains égards, ont mérité de l'être, mais qui restent utiles comme documents. Obligé, par la nature de ces recherches, d'en faire une étude approfondie, j'ai tâché du moins de rendre profitable au lecteur (si j'ai un lecteur) l'ennui que j'ai supporté. Pour cela j'ai résumé les impressions qu'ont produites sur moi ces études et j'ai extrait des passages assez nombreux pour que l'on puisse contrôler ma critique, assez restreints pour prévenir la fatigue qu'emporte la lecture de si faibles compositions.

Je n'ai point eu du reste l'intention de faire connaître tous les écrits qui appartiennent à cette époque; ce serait là un travail plus savant, plus recommandable que le mien, mais un travail à consulter et non à lire; j'ai

d'ailleurs, en publiant celui-ci, un tout autre but que de présenter un tableau complet et détaillé de la littérature française pendant un quart de siècle. En effet, lors même que la critique littéraire paraîtra seule en jeu, l'on devra se rappeler que l'objet du livre est surtout de faire voir et toucher comment le niveau intellectuel et le niveau moral d'une nation sont, non pas toujours égaux sans doute, mais toujours en correspondance; comment les doctrines agissent sur les mœurs et les mœurs sur les esprits. Beaucoup d'erreurs seraient évitées dans la conduite de la vie, si on ne l'oubliait pas si souvent.



CHAPITRE I.

LA FRANCE, AU SORTIR DES GUERRES DE RELIGION.

1.

L'ESPRIT NATIONAL.

Le 5 juin 1598, Henri IV rendait à la France, en ratifiant le traité de Vervins, ses limites de 1559, et annulait ainsi, à l'égard de l'étranger, les résultats de nos longues guerres civiles. Une petite province italienne, le marquisat de Saluces, héritage des premiers Valois, restait encore au pouvoir du duc de Savoie; mais, en janvier 1601, à l'ouverture même du grand siècle, Henri, en y renonçant, rectifiait au sud-est les limites du royaume; il acquérait en échange des provinces de langue française, la Bresse et quelques districts voisins. Victorieux et en état d'imposer toutes ses conditions au *duc sans Savoie* (1), que les Espagnols avaient excité contre nous, mais qu'ils n'osaient soutenir, le roi consentit à cet échange, qui pouvait blesser pourtant son amour-propre de diplomate et de soldat, comme il blessait la fibre patriotique de d'Ossat, son habile et fidèle négociateur près de Clément VIII. Il céda sans doute au désir de rendre promptement à son peuple une paix entière, et de complaire aux désirs pacifiques du pontife. Mais, si l'on se rappelle à quel point le bon sens et l'intelligence des besoins du pays se manifestent dans la vie politique

(1) Mot de Henri IV lui-même, dans une lettre à Marie de Médicis (22 septembre 1600), après ses premiers succès.

de Henri IV, il est permis de croire que cet échange d'une contrée étrangère contre un pays déjà français par la position géographique, et sans doute aussi par les idées et les mœurs, répondait en même temps à un système ou du moins à une tendance bien prononcée chez ce prince. Il est permis de croire qu'au-dessus de toutes ses passions et de toutes ses espérances il avait placé la réalisation de cette pensée, bien visible depuis quelque temps déjà dans l'indépendance de sa politique à l'égard d'Elisabeth (1) : la France doit être à elle-même ; plus d'intervention étrangère dans nos affaires ; plus d'intérêts étrangers confondus avec les nôtres ; développement libre et spontané de nos ressources, de notre caractère, et par conséquent de notre esprit.

Or, quand l'histoire nous conduit à reconnaître, dans la politique générale de Henri IV et dans ce traité en particulier, une volonté ferme de faire de la France un tout compact et imposant, quand on y aperçoit clairement le dessein bien arrêté de développer l'esprit et les intérêts nationaux vis-à-vis de l'étranger, comme ce prince avait abattu les espérances d'indépendance et de morcellement féodal chez les chefs protestants et catholiques, ne peut-on pas saluer dans la paix de Lyon l'heureux augure de ce grand siècle, où l'action de puissants génies et l'action plus irrésistible encore du sentiment public achevèrent de constituer l'unité française ? Et le sentiment de cette unité, de cette liberté d'action put à son tour, dans l'ordre intellectuel, laisser le champ libre au travail d'affranchissement de la France à l'égard des peuples étrangers, en réveillant l'émulation patriotique, en nous donnant à l'intérieur le calme de l'esprit, le loisir de la pensée, en mettant en commun les

(1) Lettres missives de Henri IV, 7 avril 1596 ; 5 février, 2 juin, 11 août 1597 ; 21 avril, 10 juillet 1598 ; 5 octobre, 24 novembre et surtout 14 décembre 1599 ; 7 janvier, 21 juin, 10 juillet 1600, 22 juin 1602, etc. — Cf. Davila, *Storia delle guerre civili di Francia*, libro XV, p. 726-9 (édit. de Venise, 1646).

efforts de la nation entière pour créer cette littérature classique, qui est vraiment à nous, sinon par la provenance de ses modèles, du moins par le travail de composition qu'elle a subi.

Pourtant, dans l'ordre politique, et surtout dans la république des lettres, cette œuvre ne s'accomplit pas sans résistance. L'esprit français, l'avenir littéraire du pays se trouvaient même ici, à certains égards, dans des conditions défavorables, puisque d'autres peuples européens possédaient avant nous une littérature digne d'être classique et nous dominaient du droit d'une gloire acquise. On comprend donc que la lutte dut être vive et parfois son résultat sembler douteux. Pour bien comprendre la nature et les phases de ce long et curieux débat, où la France elle-même est en cause, il faut se rendre un compte exact, précis et, s'il se peut, complet de l'état des esprits au moment où va s'ouvrir le *xvii^e* siècle.

L'unité, la nationalité française, en progrès lent, mais continu, depuis le *xii^e* siècle, avaient atteint, vers la fin du *xv^e*, un haut degré de consistance et d'éclat ; elles avaient été compromises, altérées même, mais nullement détruites pendant les guerres de religion. On sait, il est vrai, quelle importance les deux partis attachèrent à leurs auxiliaires étrangers, allemands et anglais pour les calvinistes, espagnols et italiens pour leurs adversaires, sans parler des Suisses, divisés de religion et en possession depuis longtemps de fournir des soldats à tout le monde ; on sait mieux encore quels efforts les grands seigneurs firent pour constituer alors une troisième féodalité, après les comtes héréditaires du *ix^e* siècle et les princes apanagés du *xiv^e* : tout cela est très-vrai ; mais il ne faut pas oublier ce fond de sentiment national qui persiste à travers toutes les commotions et toutes les intrigues.

Que l'on considère en effet la longue histoire des soulèvements calvinistes : on y verra sans doute des actes humiliants pour la fierté française, une condescendance déplorable pour des intérêts étrangers ; on pourra signaler, dans les derniers jours de la lutte, des intrigues hargneuses, contrariant les

succès de Henri IV contre le plus implacable ennemi des protestants eux-mêmes (1). Mais on ne trouvera nulle part un plan formé pour démembler le royaume, surtout au profit d'une autre nation. L'on pourra bien céder une forteresse, une ville, mais comme position militaire ou comme garantie d'intérêts hostiles à la France, et cette concession même, on s'en repentira bientôt. Toujours la pensée des chefs, et à plus forte raison des soldats, est d'accepter des secours étrangers, mais de n'accorder en échange que l'alliance française après le succès, et l'étranger lui-même le sait si bien que presque jamais il ne demande autre chose.

Cependant on pourrait faire ici une objection spécieuse : c'est que les protestants dominaient surtout dans les provinces les plus éloignées de leurs alliés, et que, par conséquent, une annexion de territoire aux états de ceux-ci eût été physiquement presque impossible. Cette circonstance affaiblit peut-être le mérite du patriotisme, qui, durant une lutte si longue et si difficile, contint les calvinistes dans le rôle d'un parti français, mais elle ne donne pas le droit de nier ce patriotisme. Jamais

(1) V. les Œconomies royales, ou Mémoires de Sully, vol. III, ch. 9 (édition Petitot), et surtout les lettres missives de Henri IV, 30 mars 1594, 4 juillet 1596, 5 avril, 23 juin, 11 août 1597. Il dit dans la troisième (à du Plessis Mornay) : « J'ay veu ce que vous avés escript » à Vicoise, touchant la response que vous dictes froide qu'a fait » M. de Schomberg à ceulx de la religion. Croyez, M. du Plessis, que » si vous cognoissiés l'estat de mes affaires, vous advourriés que » maintenant je ne puis davantage. Pour ce je vous prie et vous y » conjure par vostre affection à mon service, de les y faire conten- » ter, de peur qu'à faulte de cela, *je ne sois contrainct de faire la* » *paix avec les Espagnols.* » Et dans la dernière au duc de Piney-Luxembourg : « Je suis contrainct de lascher quelques grâces aux » huguenots, pour oster le sujet aux chefs de party et factieux de » les esmouvoir. Ils sont encore assemblés à Chastellerault, et je » n'en reçois aucune assistance en ce siège d'Amiens. » Le roi était depuis deux mois devant la ville, surprise en mars par les Espagnols.

je n'ai trouvé, chez aucun de leurs écrivains, le regret ni même la pensée d'une autre politique. D'ailleurs, puisqu'il s'agit ici d'un sentiment national, il n'est pas défendu de juger un parti par la conduite de l'autre, quand ceux qui les composent tous deux ont déjà été si longtemps compatriotes, quand ils vont le redevenir, et quand, loin de contredire les faits, ce jugement les explique.

Or, que trouve-t-on dans l'histoire de ce grand ébranlement de la France catholique, qui d'abord força la cour à la guerre contre les huguenots et plus tard soutint la guerre sans le roi, malgré le roi, pour aboutir à la déchéance des Valois, à l'exclusion momentanée de la branche aînée des Bourbons, à l'éclipse courte, il est vrai, mais presque complète de cette idée monarchique qui, depuis Louis-le-Gros, avait invariablement présidé à la formation de l'unité nationale ? Je n'ai point à reproduire ici en détail des faits antérieurs à l'époque qui nous occupe ; je ne veux qu'assurer le point de départ de ces recherches. Mais il est certain aujourd'hui que, malgré les opiniâtres intrigues de l'Espagne, malgré l'infatuation d'une partie de la populace parisienne ou de ses chefs en faveur des étrangers, malgré l'intervention énergique, perseverante et même en apparence décisive des auxiliaires espagnols ou wallons, ce parti, dont la direction principale appartenait à une famille à peine française, aux Guises, Lorrains encore un demi-siècle auparavant, le parti de la Ligue resta jusqu'au bout ce qu'il fut à son origine. Il fut toujours une confédération de municipalités françaises, résolues à garantir la France, à tout prix et par tous les moyens, du sort de l'Angleterre, où des supplices atroces, longtemps ménagés, puis prodigués froidement et combinés avec le système de vexations et de tortures morales le plus habile qui fut jamais, achevaient en ce moment d'étouffer la foi catholique par les mains d'Elisabeth, l'alliée des Bourbons. L'exaltation du sentiment religieux, la fureur des haines de voisinage, l'imminence du danger, le désespoir de la souffrance, l'exemple de ses adversaires, lui ont fait accepter, et

peut-être sans répugnance, des secours étrangers ; mais l'idée d'un démembrement même partiel, ou d'une abdication de la France en faveur de Philippe ou des siens n'est pas un instant admise par l'Union. Les intrigues pour le couronnement de l'infante sont elles-mêmes un hommage plus ou moins hypocrite rendu à la nationalité française ; et pourtant, la pensée de l'Escurial devenant visible, même aux yeux du plus grossier fanatisme, non seulement ces intrigues ne réussissent point, mais elles n'arrivent pas à former un parti sérieux, à offrir un danger réel. Bientôt, lorsque la guerre de plume, venant en aide à ce que le Béarnais appelait son *droit canon*, ramène vers lui l'opinion publique, quelle est l'accusation portée avec le plus d'acharnement contre la Ligue, parce qu'on sait que c'est le plus sûr moyen de la ruiner dans les esprits ? c'est l'accusation d'accepter, sinon la domination, du moins l'influence exagérée de l'Espagne. Ce reproche, la Ligue ne s'en défend point par la discussion du système qu'on lui attribue ; elle semble honteuse de l'entendre seulement formuler, comme un cœur honnête est honteux d'entendre l'accusation la plus injuste et la plus folle dirigée contre sa pudeur. Il est vrai que le silence lui est imposé bien vite, et que, pendant deux siècles entiers, la parole ne restera qu'à ses ennemis ; mais elle a consigné d'avance entre les mains de l'histoire la plus authentique et la plus solennelle des réponses, dans les délibérations de ses États-Généraux, publiées aujourd'hui. Ces faits ne sont pas assez connus pour l'honneur de la France, et ils touchent de trop près au sujet de cette étude pour qu'il soit hors de propos de les résumer ici.

Si les opérations militaires ne prenaient point une tournure décisive, au printemps de 1593, si d'une part Noyon s'était rendu aux ligueurs, si de l'autre l'armée espagnole avait repassé la Somme pour s'opposer, dans les Pays-Bas, à Maurice de Nassau⁽¹⁾, la solution légale du débat semblait prochaine. Henri annon-

(1) Lettres missives de Henri IV, 3 avril 1593, au duc de Nivernais.

çait publiquement son intention d'abjurer (1) et commençait à entrer en relations amicales avec la branche régnante de Lorraine (2); les conférences de Surène étaient ouvertes entre la Ligue et les royalistes, dont les forces principales avaient été dirigées vers la Normandie (3). Dans l'assemblée des Etats, la question à l'ordre du jour était l'élection d'un roi. Tout retard était périlleux pour les intérêts de l'Espagne, et la conjoncture devait être saisie par les députés, s'ils eussent été vendus à cette puissance ou entraînés par un fanatisme aveugle et ennemi de toute conciliation, comme l'ont pensé tant d'écrivains, qui les jugeaient plus mal que Henri lui-même (4).

Le 28 mai, J. B. de Taxis vient, au nom du duc de Feria, demander nettement la couronne pour l'infante, petite-fille de Henri II par sa mère Isabelle (l'Isabelle d'Alfieri). Dès le lende-

(1) 26 avril, au grand duc de Toscane; 10 mai, au prince de Conti, 18 mai, à l'évêque de Chartres, etc., etc.

(2) 26 avril, au grand duc de Toscane.

(3) Lettres missives, 8 mai, au duc de Nivernais.

(4) V. sa lettre du 10 mai. M. Poirson, qui a repris cette accusation (Histoire de Henri IV, t. III), en excepte la chambre de la noblesse. Quant au Tiers-Etat, il reconnaît que la députation parisienne était opposée à l'Espagne, et, bien qu'il affirme en termes généraux que les députés des provinces arrivaient vendus à Philippe, il n'hésite pas à reconnaître que la majorité de leurs commettants avait horreur de ses projets (t. I, p. 163). Or, pour les députés eux-mêmes, il reconnaît qu'à la fin de janvier ils étaient encore absents pour la plupart (p. 160), et que, dès le mois de février, Jeannin commence à prendre sur eux une influence décisive (p. 163, 169 et 183). Nulle part, sauf quelques manifestations imprudentes ou inconvenantes, il ne signale de faits positifs qui appuient son opinion, et ne reproche en définitive aux députés, avec le rejet d'une proposition insolite sur la forme de l'assemblée et un fait qui sera expliqué un peu plus loin, que d'avoir eu *primitivement l'intention* de se laisser corrompre (pp. 166-9). Nous allons voir la conduite du clergé.

main, les députés du clergé ont communiqué au Tiers-Etat la proposition de déclarer que, préalablement à toute réponse, on demandera aux ministres d'Espagne si l'infante devra être mariée à un prince français « sur quoy ayant esté délibéré » (porte le procès-verbal du Tiers), a esté resolu que *l'avis de MM. de l'Eglise sera suivi*, et néanmoins qu'il sera communiqué à M. de Mayenne, pour sçavoir en quels termes se fera la réponse.... et faire sur ce réponse en la forme accoustumée.... *sans toutefois que cela puisse aucunement préjudicier ni estre tiré à conséquence*, pour dire que nous devons déclarer Royné la dicte sérénissime infante, ains que nous demeurions libres de proceder à *l'eslection d'un Roy*, selon que la nécessité le requerra (1). » La question préalable fut également posée par la noblesse, en union avec les deux autres chambres.

Mécontents de l'attitude des Etats, les envoyés de Philippe font, le 13 juin, une réponse assez aigre. « Si la première proposition que nous vous avons faicte ne vous plaisoit, disent-ils, il fust esté à propos, ce nous semble, qu'il vous eust plu de nous en faire une autre. A quoy sert de nous faire des demandes sur une femme, si vous n'en voulez point, et estes si fort attachez à vostre loy salique que vous n'en voulez demordre aucunement. » Ils proposèrent alors l'archiduc Ernest, frère de l'Empereur, sauf à le marier avec l'infante (2).

Mais Henry avait fait déclarer par ses députés à Surène qu'il avait convoqué des docteurs catholiques pour se faire instruire, et la proposition d'une trêve était accueillie avec faveur par l'assemblée et par le peuple, « à quoy a grandement aydé la poursuite que les Espagnols ont faicte en même temps de leurs prétentions pour avoir la couronne (3). » L'offre fut en effet

(1) Etats de 1593 (documents inédits de l'histoire de France), p. 244-5. — Cf. Journal de l'Etoile, 28 mai.

(2) Etats de 1593, p. 252. — Cf. Mém. de Villeroy.

(3) Lettres missives, 9 juin, au marquis de Pisany.

repoussée comme la première et sans beaucoup de délibération. Dès le 20 juin, une réponse arrêtée par Mayenne et par le clergé est présentée aux autres chambres; elle portait ces mots : « Nous » vous supplions prendre en bonne part si nous vous représen- » tons que nos lois et nos mœurs nous empeschent de recognoistre » sur nous et appeler pour roy *un prince qui ne soit de nostre nation* » et que l'inclination et jugement des François y résiste, et que » ce conseil, si nous le prenions, donneroit de l'avantage à » nos ennemis et affoibliroit plustost nostre cause que de la » fortifier (1). » On souhaitait que l'infante épousât le roi de France, mais un roi français et librement élu. L'assemblée du Tiers fut presque unanime en faveur de cette résolution, sauf quelques députés qui demandèrent du temps. Ceux de Bourgogne opinèrent même pour que l'on s'en tint purement et simplement à la première réponse, et la résolution des Etats fut communiquée le même jour par Mayenne, toutes chambres assemblées, au duc de Feria et à ses collègues. Le fameux arrêt du Parlement, que l'on a présenté comme ayant pris l'initiative de cette résolution patriotique, est seulement du 28 juin. Villeroy dit qu'il n'avait pas reçu d'impulsion; c'est possible, mais il avait du moins reçu l'exemple des représentants de la nation.

En désespoir de cause, les Espagnols se rabattent sur un mariage français et désignent le duc de Guise. Dans la ville et au dehors, on crut un instant au succès de cette combinaison (2). Mais, le 4 juillet, Mayenne, confirmant la précédente réponse,

(1) Etats de 1593, p. 281 et 632. V. aussi Davila, l. XIV, p. 638-9.

(2) Journ. de l'Est., 14, 15 et 20 juillet. — Lettres missives, 25 juin, à M. du Plessis.

M. Poirson affirme que, dans le vote du 20 juin, rendu conformément à l'avis du duc de Mayenne, on comprenait le partage de la couronne entre l'infante et son futur mari. Le texte qu'il cite serait au moins fort ambigu, s'il pouvait s'interpréter ainsi; mais il y a plus : les Espagnols n'acceptèrent point la proposition que Mayenne leur fit, le 26, de *faire déclarer* la royauté commune *après* que le

ajouta, au nom des Etats, qu'il n'était pas à propos de procéder actuellement à une élection quelconque (1). Le résultat de cette détermination était facile à prévoir, et l'abjuration du chef de la maison de Bourbon, dès lors assez clairement annoncée, vint, trois semaines après, préparer la solution du conflit.

Mais ce n'était pas seulement l'indépendance, c'était l'unité de la nation qui avait jeté de profondes racines. Cette idée plus ou moins claire, mais persévérante, ce semble, dans la noblesse protestante, d'une sorte de fédération aristocratique, put bien flatter un instant l'imagination de quelques chefs ligueurs ; elle s'empara plus sérieusement, dit-on, de celle de Mercœur, parce qu'elle pouvait s'appuyer en Bretagne sur un sentiment national à sa manière ; elle ne se répandit jamais dans les masses, qui cependant pratiquaient alors le gouvernement fédératif, mais l'acceptaient seulement comme une nécessité provisoire. L'idée d'un pouvoir parlementaire et presque républicain essaya aussi de se produire, mais c'eût été un gouvernement et non une association de forces indépendantes : l'unité de la France n'était pas mise en question.

Et encore cette interruption de la forme sous laquelle on s'était habitué à considérer la nationalité française céda-t-elle bien facilement à des circonstances nouvelles ; elle ne laissa point de traces durables dans le pays. Que l'on suive attentivement chez les historiens de l'époque, et particulièrement chez Davila, l'un des plus impartiaux et des plus éclairés, les progrès rapides de la pacification, après l'abjuration de Henri ; que l'on rapproche de son récit les pièces officielles fournies par la correspondance citée plus haut, et l'on verra que les masses, quelque temps pliées comme par un puissant ressort, revinrent naturellement à leur situation antérieure, dès qu'elles eurent trouvé un motif pour abjurer leurs craintes sur l'avenir

mariage serait conclu, et dès le lendemain celui-ci fait ajourner l'élection par l'assemblée. (V. p. 199-201.)

(1) Etats de 1593, p. 552.

religieux de la France (1). Sans doute la première ardeur d'une guerre civile ne peut durer toujours ; sans doute des considérations d'intérêt matériel contribuèrent à faire désirer la paix : Davila, comme Sully, le dit des Parisiens, et M. de Carné a judicieusement insisté là-dessus dans son étude sur les fondateurs de l'unité française. Mais la persistance du sentiment monarchique, dissimulé plutôt qu'éteint par un sentiment d'une nature plus élevée, est aussi trop apparente dans la rapidité de ce mouvement pour qu'on doive la mettre en doute. Or, encore une fois, le sentiment monarchique et celui de l'unité nationale se réveillaient mutuellement ; les systèmes qui permettent de les séparer n'avaient point pénétré profondément dans les masses : revenir au roi, c'était s'attacher plus fortement au principe et au fait de l'unité nationale. Les chefs, les villes, en faisant leur paix, demandaient et obtenaient des faveurs, des privilèges, mais non des garanties d'indépendance. Si les privilèges provinciaux ou municipaux furent quelquefois un embarras pour les rois, si l'unité administrative était peu avancée au commencement du *xvii*^e siècle, l'unité politique n'en existait pas moins. Ces privilèges ne morcelaient pas réellement la souveraineté ; ils ne créaient pas d'obstacle au sentiment de la fraternité française.

On pourrait s'attendre du moins à voir, dans l'histoire de ces troubles, la vieille rivalité du nord et du midi de la France reprendre pour quelque temps son cours, quand le Dauphiné,

(1) V. Mémoires de Sully, t. II, ch. 19, Davila, p. 656, et pour les détails, lettres missives, 26 décembre 1593 ; 5 janvier, 20 février, 6, 17 et 31 mars, 21 avril, 16 juin, 2, 21, 24, 29 août 1594, 12 février 1595. Cf. Davila, p. 672 et 678 sur la Champagne et les provinces de l'Ouest. Paris même et Rouen, rendus par leurs gouverneurs, n'échappent pas à ce mouvement, et les mémoires de Sully donnent à cet égard des affirmations précises, bien qu'ils attribuent la renaissance du royalisme dans ces villes à la fatigue de la guerre (t. II, ch. 12, 16, 18, 19. — Cf. Davila, p. 652, et lettres missives, 22 mars 1594, à Pisany).

le Languedoc et l'Aquitaine fournissaient au calvinisme la plupart de ses recrues, ou quand Toulouse et Marseille se distinguaient par l'acharnement de leur résistance au prétendant devenu roi et reconnu déjà par presque toutes les villes du nord. Eh bien! cette rivalité, dont l'histoire de la langue porte la trace, se présente sans doute fréquemment à la mémoire, dans le récit de nos guerres de religion; l'opposition des races, des passions, des intérêts, ne doit pas être omise par l'historien; mais l'idée d'une séparation ne se montre pas un instant; le système d'une nationalité de langue *d'oc* et d'une nationalité de langue *d'oïl* n'est essayé, n'est même indiqué nulle part. Alors, pas plus qu'au *xvii^e* siècle, on n'oserait parler de deux peuples ou de deux littératures en France. La nation, pour tout le monde, c'est la France tout entière: elle n'absorbe ni la province ni la cité, mais elle les comprend, elle les domine. Sauf quelques grands seigneurs coupables d'anachronisme, chacun a combattu pour faire prévaloir dans la France entière sa propre doctrine, comme c'est pour se soumettre au gouvernement qui s'étendra sur la France entière que chaque province et chaque cité pose les armes à chaque pacification et surtout à la dernière.

L'esprit national domine-t-il également les distinctions de classe? Les assouplit-il assez pour les faire servir uniquement à la grandeur de la patrie commune? Il serait difficile de répondre ici par une affirmation aussi absolue. Il est certain que ces distinctions étaient fortement empreintes dans les mœurs comme dans les lois. Ainsi la profession des armes était considérée comme l'attribut essentiel de la noblesse. Dans une circulaire pour la convocation des notables à Rouen, le roi s'exprime ainsi: « Il faut maintenant que nous resveillons tous en » nos cœurs l'ancienne vertu françoise; que notre *noblesse* se » résolve avec nous de ne despoiller jamais les armes que » n'ayons eû raison de nos ennemis; ce qui semble n'estre point » difficile, si, avec la *valeur de nostre noblesse*, l'ecclésiastique » aide l'Estat de ce qui est de sa vocation et de ses moyens, et

» si nous sommes assistez de nos *bonnes villes et plat pays*, selon les moyens que chacun en aura, qui serait trop mieulx employés au *payement* d'une armée. » (1) — Et, quatre ans après, le futur chancelier Du Vair disait aux États de Provence : « Le plus grand, le principal et le plus utile mesnage que vous sauriez faire, c'est de conserver la paix et l'amitié entre tous les ordres de cette Provence, ce que vous ferez quand vous vous rendrez les uns aux autres chacun ce que vous vous devez : quand l'Eglise sera honorée et révérée de tous..... quand la noblesse sera respectée et servie comme *le seul rempart* de l'Estat commun, en la vertu et valeur de laquelle gist la seureté publique, comme celle qui expose si librement son sang et sa vie pour la défense des autres, et sans laquelle le bien, la vie, la liberté des autres seroient en proye à tous ceux qui y voudroient attenter ; quand *les peuples* seront aimez et protegez par l'Eglise et par la Noblesse comme leurs propres enfans, comme les *bras* communs par le *labeur* desquels chacun *tire du sein de la terre* sa vie, ses richesses et ses commoditez (2). » Le nouveau roi, longtemps chef d'un mouvement à demi féodal, n'était pas en mesure de récuser complètement cette origine (3), et la bourgeoisie, en participant à la vie militaire sur tous les points du royaume, pendant les guerres civiles, avait sans doute, dans sa propre pensée, subi une nécessité temporaire presque aussi contraire à l'état normal

(1) Lettres missives, 25 juillet 1596. — Cf. 5 septembre 1590, 26 mai 1594.

(2) Œuvres du sieur Du Vair, chancelier de France, dernière édition, à Paris, M DC XIX.

(3) V. la fameuse harangue de Rouen : « J'ay treuvé la France... quasy toute perdue pour les François. Par la grâce divine, par les prières et bons conseils de mes serviteurs qui ne font profession des armes, par l'espée de ma brave et genereuse *noblesse*, de laquelle je ne distingue point les princes, pour estre nostre plus beau titre, foy de gentilhomme, par mes peines et labeurs, je l'ay sauvée de la perte : sauvons-la astheure de la ruine. » (V. Recueil des lettres missives, 4 nov. 1596.)

des choses que la suspension du pouvoir royal. Le mouvement du commerce et de l'industrie, qui va se ranimer, pourra produire une sorte de tendance à l'égalité entre les classes, quant au bien-être matériel de la vie privée; mais, dans la vie publique, les fonctions judiciaires sont presque seules à la portée de la classe moyenne. Nevers, D'O, Rosny, Villeroy, Cheverny, Bellièvre, tous les ministres d'État, tous les hommes politiques proprement dits, sauf le président Jeannin, sont pris dans les rangs de l'aristocratie, et continuent, comme les gouverneurs des provinces et des villes, la tradition du gouvernement royal exercé par les mains de la noblesse (1). La diplomatie seule semble échapper à cette loi; mais le caractère ecclésiastique de Du Perron et de d'Ossat explique suffisamment leur position près de la cour de Rome, où figurent d'ailleurs et le cardinal de Joyeuse et Brulart de Sillery et M. de Béthune.

L'unité du pays, cette unité dont nous avons vu le sentiment dominer toutes les passions n'est pas compromise sans doute par le maintien de ces distinctions; elle n'en est pas même altérée: seulement on ne doit pas oublier, dans l'histoire littéraire, non plus que dans l'histoire du gouvernement et dans celle des mœurs, les différences notables d'idées et de coutumes, qui existent entre les classes, afin de ne pas attribuer à l'une les habitudes intellectuelles ou morales que l'on reconnaîtrait chez l'autre. Mais souvenons-nous en même temps que le mot *lettres françaises* réveillera partout une même idée, et que tous ceux qui voudront concourir à les cultiver, quels que soient d'ailleurs leurs principes en matière de goût, auront conscience de marcher vers un but commun, celui de travailler pour toute la France lettrée, sans distinction de race ni de région.

On voit donc qu'au point de vue politique la monarchie,

(1) V. sur le caractère aristocratique de Rosny les observations de M. Sainte-Beuve (*Moniteur* du 23 mai 1853). La satire *Ménippée* est écrite par des bourgeois. Voyez cependant quel dédain pour les petites gens qui s'égalent à la noblesse, dans la procession de la Ligue, la harangue de M. de Lyon, la harangue du sieur de Ricux.

comme système général de gouvernement, avec une demi-liberté municipale, répondait à tous les sentiments populaires. Si, au commencement des guerres civiles, des idées plus hardies, téméraires même, se sont fait jour, nul autre principe politique ne se manifestera dans la littérature d'alors; et encore le patriotisme local n'a-t-il pas, on le conçoit d'avance, de place faite dans celle de la cour, la seule à peu près qui ait, avec des moyens étendus de publicité, des garanties de durée, puisque déjà Paris fixe les regards de toute la France. Quant aux reminiscences féodales, confuses comme elles le sont alors, elles ne pourront inspirer que des flatteries de poètes à leurs patrons et non des sympathies énergiques, des passions éloquentes. Mais, après tout, la politique n'inspire et ne doit inspirer les travaux de l'intelligence que dans une proportion médiocre. Avant donc d'étudier l'état de la langue et l'esprit littéraire proprement dit, il faut surtout se rendre compte des principes régnants dans l'ordre des convictions morales, puisque celles-ci, outre leur importance propre et suprême, constituent le fond même des doctrines et des sentiments exprimés par les productions de l'esprit.

II.

LE SENTIMENT RELIGIEUX. — LA MORALE PUBLIQUE.

Il semble, au premier aspect, qu'après quarante années de guerres civiles engagées au nom des intérêts religieux, le sentiment religieux doive dominer tous les autres et s'être imprimé de plus en plus dans les cœurs, par les efforts qu'il a inspirés si longtemps et par les sacrifices mêmes qu'il a coûtés. Cela est vrai, jusqu'à un certain point, pour les masses de l'un et de l'autre parti : elles furent sincères dans leurs affections et dans leurs haines ; mais la fureur des passions, qui mirent presque toujours en oubli l'esprit de l'évangile, et l'ambition égoïste des chefs, qui exploitèrent à leur profit l'enthousiasme populaire, n'en portèrent pas moins une grave atteinte au sentiment chrétien. On ose à peine rappeler vaguement la mons-

trueuse corruption de la cour dans les derniers jours des Valois, et les exemples du nouveau maître rappelaient, sans les égaler pourtant, les scandales de l'ancien. En général les catholiques, surtout dans la plus haute classe, semblaient avoir emprunté à Wittemberg ou à Genève le fameux principe de la justification par la foi seule, principe qui assurément ne trouva tant de facilité à se répandre dans l'Europe du xvi^e siècle que parce que les mœurs publiques étaient préparées à l'adopter. Que tel fût alors l'état moral, surtout celui des classes que nous connaissons le mieux, des classes lettrées, les seules dont la littérature exprime bien réellement les idées et les sentiments, l'histoire, et en particulier l'histoire littéraire, en fournissent des preuves abondantes, preuves qui formeront en quelque sorte le tissu des études littéraires comprises dans ce travail. Même en dehors des courtisans de naissance, même dans la classe moyenne, où se recrutaient les écrivains, la délicatesse du cœur paraît singulièrement oblitérée. Ce n'est pas l'affreuse énergie du fanatisme que l'on trouve en général chez eux, c'est plutôt l'abâtardissement de l'âme, auquel se joint naturellement la frivolité de l'esprit; double observation qui, en la résumant d'avance, devra éclairer à chaque instant l'étude des poètes d'alors. Quelques exemples pris chez les écrivains les plus connus et les plus goûtés à l'avènement de Henri IV suffiraient déjà presque à justifier cette condamnation, par l'effronterie non pas tant du langage que des principes, dont ils témoignent chez ces écrivains mêmes, et par l'insouciance du bien et du mal qu'ils supposent dans le public auquel ils sont offerts.

Des Portes, l'un des hommes dont la renommée littéraire était le plus solidement établie, ne se borne pas à composer des poésies galantes comme thème à subtilités sentimentales; ses *Elégies* : « *Que servirait nier* », « *Je ne refuse point* », ses *Stances du mariage*,

Tyran injurieux, plein de commandement,
Que la liberté fuit comme son adversaire,

égalent ou surpassent ; pour la dégradation du sens moral, pour la négation cynique des droits de la morale et du cœur, la *Métamorphose* de son contemporain Passerat, où le poète bourgeois prend pour thème d'un petit poème *comique* la douleur d'un mari abandonné, ou bien encore la *Consolation* du même auteur, dont le titre même ne peut être cité tout entier ici, et que Passerat présente d'ailleurs comme un tableau de mœurs contemporaines. D'autres poètes non moins fameux rimaient les honteuses douleurs de Henri III, et Bertaut doutait de la chasteté constante de saint Louis dans le poème qu'il consacrait au souvenir de ses vertus. L'embarras pour le critique n'est pas de trouver ses preuves, ni de les choisir, mais de les citer autrement que par des renvois : je dis même pour les passages très-nombreux déjà, où la culture habile de la langue recouvre, sans la dissimuler aucunement, l'infamie de la pensée par la décence de l'expression.

Et non seulement on est frappé de cet abaissement, quand on considère la littérature proprement dite, les vers composés surtout pour les hautes classes, vers que le peuple ne connaissait pas et que probablement la bourgeoisie ne lisait guère ; mais, quand on examine sérieusement cette œuvre qui, à la fin du xvi^e siècle, formulait les sentiments et ralliait les forces du parti politique au sein des classes moyennes, la satire *Ménippée* (dont il fut fait quatre éditions en trois semaines, s'il en faut croire le *Discours de l'Imprimeur*) (1), il est impossible de ne pas y reconnaître la trace de la mollesse des mœurs publiques. Dans ce manifeste qu'on appelle la harangue de d'Aubray, l'auteur ne se borne pas à nier, suivant l'usage des partis, la bonne foi, les convictions généreuses du parti opposé, sauf les « simples et idiots ; » il établit, comme en principe, et malgré quelques phrases en sens contraire, l'exclusion du sentiment religieux pour constituer la vie politique des peuples, et prés-

(1) La huitième édition paraissait en 1595, sans compter les contrefaçons. V. Poirson, l. VI, ch. IX, sect. 5.

que l'indifférence du sens moral pour juger la conduite des rois. « Voicy, dit-il, en parlant du crime de Blois, voicy une » bourrasque qui enlève ces deux grosses colonnes de la foy... » et les jette en un gouffre de mer si profond qu'on ne les a » jamais veus ny oufs depuis..... O que nous serions mainte- » nant à nos aises, si ce prince eust eû le courage de passer » outre et continuer ses coups..... Mais la douceur de ce bon » Roy, qui n'estoit nullement sanguinaire, se contenta de voir » son principal ennemy et compétiteur abattu. » — Et ailleurs, reconnaissant, par concession oratoire, que le prétendant n'est pas sans reproche, il a soin d'ajouter que ce n'est point pour ses mœurs. Il se réclame, pour l'excuser sur ce point, de Platon et de Titus ; puis il ajoute : « S'il a quelque inclina- » tion à aymer les choses belles, il n'aime que *les excellentes*, » comme il est excellent en jugement, et à cognoistre le prix » et la valeur de toutes choses : encore ce petit destour ou » passe-temps luy est comme *un exercice de vertu*, dont il use » le plus souvent au lieu de la chasse et de la vénerie, sans » laisser parmy ses esbats de recognoistre les *avenues* de son » armée..... Or ce que j'ay différé à dire, ce qui me semble » luy manquer... c'est qu'il nous traite trop doucement, qu'il » nous choie trop. La clémence.. est une vertu fort louable. Mais » il n'appartient qu'aux victorieux d'en user. » — Assurément notre siècle n'est pas exclusivement composé de saintes vies et tous les principes de notre temps ne sont pas irréprochables ; mais que l'on se figure un peu un homme politique d'aujourd'hui défendu dans ses journaux par des arguments semblables ; et les pamphlets, y compris la *Ménippée*, c'étaient les journaux de ce temps-là.

On pourrait néanmoins passer ici rapidement sur ces remarques, car l'emportement des esprits au milieu d'une guerre civile et tous les désordres qui en sont le résultat inévitable expliqueraient bien des choses, si le niveau moral remontait après la paix ; mais il n'en est point ainsi. Examiner ici ce qui se passait à la fin du règne de Henri IV serait anticiper sur

l'ordre de ces recherches ; mais l'accord sur ce point entre la France de 1610 et celle de 1596 sera facile à établir et se produira suffisamment dans la suite des faits.

Sans doute, dans la haute bourgeoisie, dans la noblesse de robe, bien des familles présentaient encore des traditions de décence et d'honnêteté dignes de tous nos respects, et la position généralement adoptée par la magistrature pendant les troubles devait lui garantir après la paix influence et considération. Elle faisait d'ailleurs de l'antiquité classique une étude et une estime (on verra plus loin que l'on pourrait dire un abus) parfaitement d'accord avec le mouvement de la renaissance. Tout semblait donc se réunir pour lui permettre de contrebalancer par son autorité morale et intellectuelle des traditions différentes dans l'ordre des sentiments, plutôt qu'opposées en matière de goût. Si en général elle n'écrivait pas sur des sujets purement littéraires, elle ne méprisait point l'art d'écrire : Du Vair en est un exemple assez frappant ; elle pouvait et devait donc, ce semble, former et contenir l'esprit public, dont à leur tour, bon gré malgré, les écrivains reçoivent la loi. Eh bien non : les auteurs de la *Ménippée*, ceux qui se trouvaient le plus directement subordonnés à cette autorité critique, si elle eût réellement existé, paraissent n'en tenir nul compte, Passerat surtout, qui fut le client de M. de Mesme et professeur royal en éloquence ; sans parler des vers de Rapin à la louange de Gabrielle, la favorite de Cupidon,

Qui par sa force immortelle

Avoit rangé sous sa loy

L'ame et le cœur d'un grand Roy (1),

sans parler surtout de la hideuse obscénité, aussi bien que du goût monstrueux des vers que faisait ou laissait courir un certain Trélon, conseiller au Parlement de Toulouse.

Cette opposition à la fois puérile et brutale que nous voyons presque partout dans la littérature d'alors entre la foi chré-

(1) L'Amour philosophe, dans le Parnasse des plus excellents vers de ce temps. Paris, 1607.

tienne d'un côté, le langage et les mœurs du paganisme de l'autre, avait-elle séduit la magistrature elle-même ? L'avait-elle entraînée à introduire une distinction factice entre l'homme et l'écrivain, entre les principes de la vie littéraire et ceux de la vie pratique ? L'abaissement des mœurs publiques était-il si grand que toute résistance, même de la part des hommes les plus respectés, fût méconnue, étouffée sans laisser d'écho ? Je ne sais ; mais l'une et l'autre explication tendent presque également à faire comprendre combien cet abaissement de l'esprit public en matière de morale était alors un mal universellement répandu et humainement incurable, puisque son caractère le plus visible pour nous, c'était de n'être plus senti par ceux qui en étaient victimes, et de ne plus choquer beaucoup ceux qui s'y trouvaient le moins exposés.

En effet, ce mélange des doctrines et des idées les plus contradictoires, cette confusion de principes se rencontre à chaque instant dans l'étude de la poésie et de l'éloquence à la fin du xvi^e siècle et longtemps encore après. Nous le verrons presque à chaque page de cette étude critique ; mais il faut reconnaître qu'il se rencontre déjà chez le type et l'idole des écrivains et du public de l'époque, chez Ronsard, et cela non-seulement dans ses œuvres légères et manifestement artificielles, mais dans ceux de ses écrits que devaient goûter le plus les hommes graves dont je parlais tout-à-l'heure, dans ses Hymnes et ses Poèmes.

Ainsi l'*Hymne de l'Éternité*, le morceau où le talent de Ronsard acquiert la plus grande élévation, présente un mélange, non-seulement d'images basses avec un style parfois magnifique, mais des lieux communs de la mythologie avec la philosophie la plus majestueuse. Ce mélange d'idées hétérogènes est peut-être plus choquant encore dans l'*Hymne de la Justice*, adressé au cardinal de Lorraine. Là, après de longs développements sur l'exil de la Justice, dans l'âge de fer, et sur la délibération des Dieux avec Jupiter, qui veut détruire le genre humain, le poète raconte qu'au temps marqué, sous le règne de Henri II, le maître de l'Olympe renvoie Astrée sur la terre.

Puis ainsi qu'un rayon du soleil qui descend
 Contre un verre, le perce et si point ne le fend..
 Justice tout d'un coup vivement s'élança
 Dedans ton corps, *prélat*, et point ne l'offensa
 Comme chose céleste : y logeait avec elle
 De ses divines sœurs la troupe non mortelle.

Et dans le discours du *prélat* au Roi, Moïse, Minos, etc.,
 sont mis sur la même ligne.

Car Jupiter, Pallas, Appollon sont des noms
 Que le seul Dieu reçoit en maintes nations.

Ronsard, qui, dans l'*Hymne de la Mort* et dans l'*Hercule chrétien*, écrit avant les guerres civiles, semblait entrevoir les conditions de la poésie moderne, et qui les a peut-être atteintes dans ses poésies sur les troubles de son temps, où il exprime avec chaleur des idées et des sentiments sérieux, Ronsard nous offre dans son petit poème du *Chat* une confusion du panthéisme philosophique des anciens et des traditions chrétiennes, qui va jusqu'au blasphème, non dans l'intention du poète sans doute, mais dans le fait (1) ; et cette naïveté dans le pédan-

(1) Dieu est partout, partout se mesle Dieu,
 Commencement, la fin et le milieu
 De ce qui vit et dont l'âme est *enclose*
 Partout et tient en vigueur toute chose.

 De là tous animaux....
 Vivent et sont : et mesme les métaux,
 Perles, saphirs ont de là leur essence,
 Et par telle âme ils ont force et puissance,
 Qui plus, qui moins, selon qu'ils en sont pleins;
 Autant en est de nous pauvres humains.
 Ne vois-tu pas que la *sainte Judée*
 Sur toute terre est plus recommandée
 Pour apparôître en elle des esprits
 Remplis de Dieu, de prophétie épris?...
 Et comme on voit naistre ici des sibylles
 Par les troupeaux de femmes inutiles,

tisme, cette confusion dans les idées intéresse essentiellement l'histoire, car elle est l'expression d'un fait plus général et qui survécut longtemps. Non seulement elle explique bien des erreurs de goût dans la littérature, mais elle sert à expliquer bien des erreurs de conduite dans l'histoire morale de l'Europe, durant un siècle qui si souvent admit en principe la contradiction des vérités et en pratique la contradiction de la croyance et de la vie. Contradictions de goût et de pensées, de doctrines et de sentiments, dont Ronsard lui-même nous offre comme un tableau en raccourci dans une de ses poésies les plus sérieuses, dans le *Tombeau de Charles IX*, son bienfaiteur, quand il célèbre

Sa *débonnairété*, sa croyance et sa foy
Son cueur, malgré son âge, *invaincu par le vice*,

quand il s'écrie :

Ah ! Charles, tu es mort ! et maugré moy je vy !
Je maudis le *destin* que je ne t'ay suivy....
Ny la *Religion* saintement observée
Qu'il avoit dès Clovis en la France trouvée
Ny sa douce éloquence et sa force de Mars
Son esprit, magasin de toutes sortes d'arts..
N'ont sceu fléchir la mort.....
Les *Dieux* tout *vergongneux* du malheur advenu
Et de n'avoir le coup de la mort prévenu
Ont quitté leurs maisons et leurs demeures vaines
Comme indignes du soin des affaires humaines.
Je faux ; c'est le *grand Dieu*, ce *monarque des dieux*
Qui l'a ravi d'icy pour honorer les cieux
Pour en faire une *esttoile* en rayons chevelue.....
Il a veu de *Jésus* abattre les maisons.....
Telle extrême langueur en son corps il en prit
Qu'il mourut en sa fleur *martyr de Jésus Christ*.

Si maintenant l'on veut se rendre compte de ce qu'était,

Ainsi voit on, prophètes de nos maux,
Et de nos biens, naistre les animaux...
De la sortit l'eschole de l'*augure*.

dans la vie des classes élevées, ce sentiment des convenances morales, auquel correspond le sentiment du goût et qui peut préserver de bien des écarts le sens littéraire lui-même, il ne faut point pour cela chercher à pénétrer les orgies des roués de profession; il ne faut point s'exposer à prendre pour commune mesure, pour niveau des mœurs et du sens moral d'une génération, ce qui ne peut être qu'une exception monstrueuse. Bornons-nous à jeter un coup-d'œil sur des faits généraux, publics, et à nous rendre compte de l'impression que la dépravation du temps peut produire sur les personnages à qui leur position ou leur caractère inspire le plus de gravité et de réserve.

Et d'abord dans l'ordre politique, dans la haute administration de la justice et des finances, des actes scandaleux que l'on ne comprend plus aujourd'hui se pratiquaient ouvertement et, à ce qu'il semble, sans la moindre vergogne. Si le manque de publicité pour les actes du pouvoir disculpe la nation du crime de les avoir acceptés sans réclamation, cette excuse ne s'applique point aux grands personnages, qui partout s'y prêtaient et dont on ne paraissait pas même craindre beaucoup la désapprobation. Si, en effet, le roi promet à Rosny (1) de lui expliquer d'une manière plausible l'acte par lequel il a arrêté le cours de la justice contre M. de Joinville, il fait un peu moins de façons quelques mois après avec le chancelier de Bellièvre. « Estant à » Lyon, lui écrit-il (2), je vous fis entendre ce qui estoit de ma » volonté touchant le procès que le sieur de Montbrun, qui m'a » toujours bien fidèlement servy en mon conseil, a *contre certains* » *marchands* de ma dicte ville de Lyon, pour raison de quelques » marchandises qu'ils *perdirent* pendant les troubles, et dont le » sieur de Montbrun a obtenu abolition de moy... Je vous fais ce » mot pour vous prier de toute mon affection, de vous employer » de tout vostre pouvoir, pour, *en jugeant le procès*, mettre hors

(1) 18 août 1599. Ce Joinville, c'est un fils du Balafré; ce fut plus tard le duc de Chevreuse.

(2) 3 mai 1600.

» d'intérêt et descharger le dict sieur de Montbrun, puisque
 » de là dépend non-seulement la ruine du dict sieur de Mont-
 » brun, mais aussi d'aultres gentilshommes que j'aime. »

Et quand les secrétaires de Sully disent à leur maître (1), à propos d'une chambre royale créée (en septembre 1601) contre des malversations des financiers : « Les pauvres grimmelins » de larronneaux payèrent pour les grands voleurs et brigands » de ceux auxquels seuls vous vouliez que l'on s'adressast, » les mémoires de Philippe Hurault commentent ce passage, en nous apprenant que « le tout demeura à la fin par une composition » de notable somme d'argent que le roy prist des dits financiers, » à regaller sur tous, tellement que les innocens, *s'il y en a,* » en payèrent leur part, comme les plus coupables. » Or, ce n'était pas là un coup de désespoir d'un gouvernement aux abois : cela se passait, non du gré sans doute, mais sous l'administration de Rosny, qui obtenait alors des résultats prodigieux par ses habiles et courageuses réformes.

Lorsque le Fâcheux de Molière, après avoir communiqué à Eraste son ingénieuse idée :

(En fameux ports de mer mettre toutes les côtes)

ajoute subsidiairement :

Si vous vouliez, Monsieur, me prêter deux pistoles

Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,

cette *caution* ne réveille pas chez nous l'idée de quelque chose de bien sérieux ; mais ce qui l'était malheureusement beaucoup plus c'était le *droit d'avis*, ou les gratifications sur les nouveaux impôts, perçu effectivement au *xvii^e* siècle. Il faut lire dans les *Œconomies royales* (2) comment un prince du sang, un cousin-germain de Henri IV, le comte de Soissons, voyant qu'il était « fort difficile d'avoir de grandes libéralités ny que bien petite somme sur les deniers ordinaires, supplia le roy de luy accorder à son *profit* une certaine imposition de quinze sols

(1) *Œcon. roy.*, vol. IV, ch. 5. (Edit. Petitot.)

(2) *Œcon. roy.*, vol. V, ch. 4.

pour ballot de toille entrant ou sortant du royaume dont l'on luy avoit donné advis, et qui pouvoit valoir quelque huit ou dix mille escus par an. Lequel luy respondit qu'il luy donnoit de très bon cœur, moyennant qu'elle n'excedast point cinquante mille livres par an, que cela n'apportast point *trop grande vexation* au peuple et n'alterast point le trafic et le commerce. » Sans doute, grâce aux précautions prises par Henri IV contre sa propre facilité et à la courageuse résistance de Rosny, l'affaire est arrêtée, quand celui-ci a démontré au roi qu'elle va ruiner deux à trois provinces ; mais, quelques jours après, le ministre lit à M^{me} de Verneuil « une liste de vingt ou vingt-cinq édits que l'on poursuivoit à la foule et oppression du peuple, avec les noms de ceux qui estoient *interressez en iceux*, dont elle estoit la sixième en ordre. » Et, comme il lui manifestait son intention de s'y opposer de tout son pouvoir auprès du roi, la sultane favorite lui répond effrontément : « Vrayment il seroit bien de » loisir de vous croire et de malcontenter tant de gens de qualité » pour satisfaire à vos *fantaisies* ; et pour qui voudriez-vous qu'il » list, si ce n'estoit pour ceux qui sont dans ce billet, lesquels » sont tous ses cousins et parents ou ses maistresses ? » — A vrai dire la faute n'en appartient pas tout entière aux courtisans, et Henri IV n'en étoit pas à donner le premier encouragement à des demandes de cette nature. Deux ans auparavant (1) on le voit écrire à son loyal surintendant : « Mon amy, il y a » quelques jours que je vous escrivis de me donner (votre) » advis d'un placet que mon nepveu le prince de Joinville me » présenta pour, si l'on faisoit aucun estat des deniers contenus » en iceluy, luy en donner *quelque somme*. Mais lors je ne me sou- » venois que, le dernier voyage que je fis à Paris, la marquise de » Verneuil m'ayant demandé la même chose, je la luy ay accor- » dée ; sy que mon neveu ne s'est nullement prévalu du dict » advis, qui a faict que *sur d'autres qu'il m'a présentés*, je luy ay » accordé dix mille escus... C'est pourquoy je vous prie de les

(1) 26 mai 1601.

» voir affin que , si vous jugiés qu'ils soient justes et faisables ,
 » vous teniés la main à ce que mon dict neveu puisse jouir de
 » la *libéralité* que je luy ay accordée. » Notez que le prince dont
 les dispositions personnelles offrent ces garanties du bon aménagement des finances , c'est le prince proverbialement reconnu pour le meilleur de nos rois , et qui a mérité réellement la reconnaissance de la postérité. Que voulez-vous ? le trésor de l'Etat et le sien n'étaient pas distincts et il pouvait être séduit par la renommée de Titus.

Mais surtout n'oublions pas l'état déplorable du clergé , les dignités ecclésiastiques livrées par la faveur royale à des hommes dont l'ignorance et les mœurs expliquent en grande partie les calamités de l'Eglise au xvr^e siècle , et n'expliquent pas moins l'abâtardissement du sens moral. Bien des écrivains , catholiques ou protestants , se sont étendus sur ces désordres ; rarement peut-être on a peint avec plus de gravité et de concision que Ronsard le scandale de la distribution des biens de l'Eglise en France.

Tels biens ne sont fondez pour estre récompense
 De ceux qui en la guerre ont fait trop de despense ,
 Pour en pourvoir leurs fils , ou les donner à ceux
 Qui sont aux cours des rois des pilliers paresseux.
 Tels biens ne faut donner par faveur ni prière ,
 Ni à ceux qui plustost font voler la poussière
 Sous les chevaux de poste et , haletant bien fort ,
 Apportent les premiers nouvelles de la mort....
 Un nombre bien petit éloigné d'avarice
 Accomplit aujourd'huy sainement son office ,
 Presche , prie , admoneste et prompt à son devoir
 Avec la bonne vie a conjoint le savoir (1).

Et si cette pièce (adressée à Catherine de Médicis) est datée de sa régence , qu'on n'oublie pas que les prélats et le clergé en charge à cette époque avaient formé la génération de 1598 , ou plutôt l'avaient laissée se former elle-même au milieu de l'oubli

(1) Bocage royal , seconde partie.

des principes et surtout des sentiments de la loi chrétienne. Biron, s'il en faut croire une lettre de Henri IV (2 août 1602), ignorait son *Pater* et son *Credo*. Et à la fin de cette période, écoutons le chancelier de Cheverny, catholique royaliste, et si peu hostile au clergé qu'il ne reconnaît qu'un mérite à l'édit de Nantes, c'est que « la liberté fut rendue à une infinité de catholiques qui estoient opprimés par la violence de ceux de cette religion, aux lieux où ils estoient demeurez les maistres ; » écoutons-le raconter dans ses mémoires, sans détours ni embarras, la promotion de son fils à l'évêché de Chartres.

L'évêque précédent, Nicolas de Thou, était oncle de la femme du chancelier. Une fois déjà il avait failli résigner son évêché à l'abbé de Pontlevoy, mais le président de Thou, beau-frère de Cheverny, l'en avait alors détourné. Cependant, au printemps de 1598, Villeroy avait reconcilié les deux beaux-frères brouillés à cette occasion, « à condition que le dit sieur » de Thou feroit résigner ledit évesché à mon dit fils (continue l'auteur), dont il se faisoit fort, et qu'il auroit sur le revenu » d'iceluy huit mille livres de pension, rachetables par mon dit » fils de bénéfices à la nomination du roy de pareille valeur. » Mais l'évêque ne ratifia point cet arrangement et mourut au mois de novembre de la même année ; « dont estant adverty, reprend le comte, j'envoyay en mesme temps de Paris, où j'estois avec » le conseil, vers le roy qui estoit alors à Monceaux, et escravis » à *Madame la Duchesse*, pour obtenir ledit évesché pour mon- » dit fils... et comme ma dite dame la duchesse, officieuse en » cela pour moy, s'en alloit le trouver pour luy en parler, il » arriva dans sa chambre, et luy mesme luy dit le premier : » ma maistresse, nous sçavons que le bonhomme monsieur de » Chartres est mort : voilà maintenant le fils de monsieur de » chancelier évesque. »

Or ce fils, en faveur de qui le premier magistrat du royaume faisait si lestement disposer d'une prélature, c'est Philippe Hurault, abbé de Pontlevoy, auteur de courts mémoires, où il continue ceux de son père, et où il nous apprend qu'il n'avait

guère plus de vingt ans alors. « Pour moy, dit-il, je diray avec » vérité que si mon frère de Cheverny se fust voutu porter et » plaire à la cour.. mon intention estoit de continuer encore » quelques années mes estudes et *parfaire entièrement mon cours* » *de théologie*, et cependant establir et ménager mon revenu. » Mais voyant que mon dit frère estoit resollu à passer son » temps avec ses amys en sa maison.. je jugé que je devois plus- » tost *me sacrifier pour le bien de nostre maison en m'embarquant* » à la cour. » Cependant il avait quelque envie d'être chevalier de Malte et de prendre *récompense* de cet évêché, que son père lui avait obtenu très-peu de temps avant de mourir : son respect pour les volontés paternelles en décida autrement.

Or le roi avait, dans l'intervalle, perdu Gabrielle et donné le domaine de Verneuil à M^{lle} d'Entraques (1). « Pour en mieux » ordonner, nous dit l'évêque nommé de Chartres, S. M. y vout- » lut aller et y mener la dite damoiselle pour luy faire da- » vantage agréer le présent; et luy dist-on que mon abbaye de » Royalmont estoit sur le chemin; je fus estonné qu'estant aux » Thuilleries.. sa ditte Majesté me dit qu'il vouloit aller le len- » demain audit Verneuil, et que je luy donnasse à disner et a » mademoiselle d'Antraques à Royalmont en passant, dont je » m'excusai tant qu'il me fut possible sur ce que je ne sçavois » pas scullement moy-mesme quelles commodités et moyens » j'aurois de luy recevoir selon sa qualité et selon mon desir; » mais cela ne me servist de rien, car il y estoit résolu. »

Il n'est peut-être pas nécessaire de chercher dans les mémoires des années voisines beaucoup d'exemples de cette nature. Une famille si haut placée, racontant avec tant de simplicité des faits comme ceux-là nous en apprend plus qu'une dissertation.

(1) V. dans les lettres missives, 11 août 1599, la lettre de Henri au chancelier de Bellièvre, pour lui ordonner de sceller l'érection de cette terre en marquisat, « sans apporter sur ce fait aucune difficulté ny longueur. »

Si maintenant nous passons à un autre ordre de faits et de témoignages, j'avouerai que les mémoires de Bassompierre, écrits à la Bastille, sous Richelieu, ne représentent pas nécessairement, même pour la partie relative à cette époque, l'état des esprits en 1600, ou du moins ne le peignent pas par le seul ton d'indifférence avec lequel ils exposent des mœurs abominables et les sentiments odieux de l'écrivain lui-même ; mais cette indifférence nous est du moins un garant de sincérité, autant que l'excellente mémoire dont il se vante l'est de la précision de ses souvenirs, et il est bien permis de faire usage des faits qu'ils renferment. Bassompierre est lorrain de naissance, il n'est donc pas sujet de Henri IV, et cependant il raconte que, lors de sa première présentation au roi, à l'âge de dix-neuf ans, conduit par le monarque devant la duchesse de Beaufort, il se dégrade de prime-abord jusqu'à baiser la robe de la royale prostituée. Aussi est-il celui que Henri IV charge quelques mois plus tard (mars 1599) de conduire à Paris Gabrielle, qui va pour y faire ses Pâques. Descendue à l'arsenal, chez sa sœur, Gabrielle y est rejointe par Madame et Mademoiselle de Guise, Madame de Rets, ses filles et d'autres dames encore. Ce soir-là même, la duchesse est prise des convulsions qui la firent périr en deux jours. Bassompierre, revenu au-devant du roi, l'accompagne à Fontainebleau ; « et fusmes cinq ou six » jours, ajoute-t-il, sans que la compagnie se grossist, sinon de » *quelques ambassadeurs* qui venoient se condouloir avec lui. » Cheverny nous apprend encore que le roi porta le deuil et le fit porter à sa cour.

Et qu'on ne croie pas que cette servitude de Bassompierre soit l'effet d'une fascination subite exercée par Gabrielle sur une imagination romanesque. Non : quand la douleur du roi s'est calmée, quand il a mis aux pieds de M^{lle} d'Entragues son honneur et sa conscience (mais non son affection tout entière, c'est encore Bassompierre qui a soin de nous en instruire), quand, durant la guerre de Savoie, la nouvelle favorite vient rejoindre le roi et que Henri impatienté veut la renvoyer à Paris, Bassom-

pierre prend effrontément son parti contre Henri lui-même et amène une réconciliation : il s'en vante du moins, et s'en vanta, dit-il, à son maître, comme d'un trait d'habile courtisan. Et, ce qu'on aurait peine à croire, le grave Rosny, qui ne se faisait faute de remontrances morales au roi sur ce sujet même (1), se laissa gagner malgré lui aux supplications de Henri IV jusqu'à lui servir d'intermédiaire avec M^{me} de Verneuil à l'époque de leurs fâcheries (2) : le fait est raconté dans les mémoires de Sully lui-même, rédigés sous ses yeux et publiés par lui près de trente ans après la mort du roi.

Or, à une époque où l'exemple et le langage du maître étaient une si grande puissance, il est bon de se rendre un compte exact des sentiments de Henri. On n'en aurait qu'une idée très-incomplète, si l'on s'en tenait à ses relations avec Gabrielle d'Estrées, relations fort criminelles sans doute, mais qu'il eut certainement la pensée de légitimer et qui furent accompagnées d'une affection sincère. Quoique promptement oubliée, sa douleur à la mort de la duchesse fut vive et profonde (3). La morale était outragée très-publiquement, mais non avec cette brutalité qui ne permet plus même à la passion d'être un ressort poétique. Après la mort de la duchesse, au contraire, lorsque les uns conseillent au roi de chercher des consolations dans une union légitime, à laquelle Marguerite ne devait plus s'opposer, d'autres dans de nouveaux désordres, le roi, nous dit Cheverny, « se servit des deux conseils. » Et, après cette courte période où la d'Enragues obtint sa promesse conditionnelle de mariage (promesse qui, pour le dire en passant, scandalisa les contemporains beaucoup plus que les mœurs du roi), Henri commence cette double correspondance et forme de propos délibéré cette double union qui va

(1) *Œcon. roy.*, t. V, ch. 19. (Edit. Petitot.)

(2) *Ibid.*, V, 15.

(3) V. ce qu'il dit à Bassompierre et un billet à sa sœur Catherine.

inaugurer, avec le ^{xvii}^e siècle, les mœurs du sérail à la cour du roi de France.

C'est un trait de mœurs, c'est un renseignement historique, curieux, presque autant que triste et humiliant que de voir un prince, plein de cœur pour son peuple et même pour ses amis, pousser si loin le mépris ou plutôt l'ignorance des premières notions de la délicatesse morale et de la plus vulgaire probité, dans l'ordre des devoirs de la famille. Le 24 mai 1600, il écrit à la princesse de Toscane, Marie de Médicis, en lui envoyant Frontenac : « Il vous descouvrira mon cœur, que vous trouverez » non moins accompagné d'une passionnée volonté de vous chérir et aimer toute ma vie comme *maitresse de mes affections*, » mais de ployer dorenavant sous le joug de vos commandements celluy de mon obeissance, comme dame de mes volontez, ce que j'espère pouvoir vous tesmoigner un jour et vous confirmer en personne le gage qu'il vous porte de ma foy. » Les lettres à la princesse des mois de juillet (11 et 24), et août (10 et 24), portent l'empreinte de cet enjouement familial que personne ne mania si bien que lui, et qui, s'adressant à sa fiancée, semble offrir l'expression d'une joyeuse et tendre affection, la conscience d'un homme qui rentre en possession de la paix avec lui-même, par la perspective d'un avenir heureux et sans remords. Eh bien ! disons-le hautement, sans que le mérite ni même les vertus du roi nous obligent à rien ménager de la flétrissure que mérite l'homme : ce calme, c'est celui de la dégradation absolue qui n'a presque plus conscience de sa propre indignité. Le 31 de ce même mois de juillet, Henri écrit au connétable qu'il se croit certain de la paix (avec la Savoie et l'Espagne), et il ajoute : « Cela vous donnera » le loisir de prendre les eaux de Pougères à votre aise, et » peut-être fera que j'y pourray aller faire un tour ; car j'escris à M^{me} la marquise de Verneuil de s'y rendre, et je l'y iray voir. »

Le 10 septembre, une semaine après un billet à Marie, écrit avec toutes les apparences d'une tendresse passionnée, il écrit à Montmorency ces lignes où une pensée religieuse accroit en-

core la répulsion du lecteur par un contraste dont le roi ne semble pas même s'apercevoir : « Mon compère, hier matin je vous escrivis comme je m'en allois faire battre ceste place, laquelle j'esperois prendre à l'instant. Dieu a tellement bény mon labeur que je n'ay esté deceu de mon espérance, comme vous entendrés plus particulièrement par le Rollet présent porteur, par lequel j'envoye à M^{me} la marquise de Verneuil quatre enseignes qui estoient dedans — au camp de la Charbonnière. » (C'est un autographe). Au mois d'octobre il exprime à la marquise (le 11) et à Marie (le 22), en des termes également passionnés, le désir de les voir, avec cette nuance pourtant que le billet pour M^{me} de Verneuil est plus familier, et celui pour la reine plus noblement gracieux. Vers la fin de novembre, au moment où vont s'ouvrir les négociations qui lui permettront de rentrer en France pour son mariage, il renouvelle encore à la princesse ses assurances d'affection. Or, l'abbé de Pont-le-Voy, qui était alors aumônier du roi, et qui assista à la réception du cardinal Aldobrandini, médiateur de la paix, assure que M^{me} de Verneuil, arrivée sur le théâtre de la guerre vers l'époque du siège de Montmélián, resta près du roi tout le reste du temps qu'il fut en Savoie; en effet une lettre de Henri, du 11 octobre, lui annonce sa visite pour le dimanche suivant, et le défaut même de lettres plus nombreuses dans sa correspondance indique assez qu'ils ne se quittèrent presque point. « Cela dura, continue Philippe Hurault, jusques à ce que ledit sieur légat arrivant, et venant de solenniser le mariage du roy avec la royne à Florence, fust a deux journées près de Chambéry... fallust que laditte marquise pliaist bagaige et se retirast. » Or, les détails donnés et par cet écrivain et par Palma Cayet et par Sully sur la première entrevue de Henri et de la reine à Lyon, montrent qu'on regardait le mariage comme valablement célébré par procuration à Florence.

Ce n'est pas tout. Après la paix conclue le 17 janvier (1601), le roi quitte Marie déjà enceinte et entretient avec elle un commerce de lettres continuel. Son style est plein d'une sim-

plicité affectueuse (1). Il arrive à Paris le 1^{er} février, et, dès le lendemain, il va trouver la marquise à Verneuil (2). La reine arrive bientôt dans sa nouvelle capitale, et « un des principaux » soins qu'eust le roy... fust de luy présenter et faire veoir la » marquise de Verneuil et luy faire agréer *sa compaignée ordinaire*; et ce fust alors que la royne *eust beaucoup de peyne de » s'accommoder à cela....* Se resolut ceste vertueuse princesse, » pour contenter le roy, de veoir et fréquenter à toutes heures » laditte marquise, comme si elle eust esté sa compaignie ou » sa sœur. » La bonne intelligence ne cessa que par l'orgueil de la favorite (3). — S'étonne maintenant qui voudra de la froideur de l'épithalame que Bertaut composa pour le mariage du roi.

Pareil cynisme et déployé avec la même indifférence au mois de septembre (1601), époque de la naissance du Dauphin. Pendant son voyage à Calais, Henri adresse presque chaque jour à la reine les billets les plus tendres; au retour il exprime (4) au connétable la crainte qu'il avait eue « de faillir à l'office de bon mary » et d'être absent lors de la délivrance de sa femme, délivrance qu'il annonce le 27, à l'heure même où elle a eu lieu, à son ami Rosny.... et pendant les premiers jours d'octobre, il écrit coup sur coup à M^{me} de Verneuil dans les termes les plus expressifs; dans l'une de ces lettres, il lui donne sans façon des nouvelles de la reine. Le 15, il lui annonce sa visite pour le lendemain, et en effet Philippe Hurault nous dit que « peu de jours après la naissance de mon dit seigneur le Dauphin, le roi se desroba de toute la court qui estoit fort grosse à Fontainebleau, et... s'en vint à Paris avec fort peu de personnes, et de là tout aussitost gaigna Verneuil... et n'eusmes pas demeuré deux jours là que laditte marquise accoucha d'un autre fils. » L'auteur, aumônier du

(1) Lettres missives, 22, 23, 24, 27, 30 janvier. V. surtout celle du 27.

(2) Mém. de Ph. Hurault.

(3) Mém. de Ph. Hurault. — Cf. Bassompierre.

(4) 19 septembre.

roi, comme nous le savons, fut chargé de faire ondoyer l'enfant, j'allais dire le jeune prince. Quelques jours après, dans un billet où il se dit blessé d'une lettre de la marquise, le roi ajoute, en s'excusant : « Rapportés cela à mon extrême passion, non à » avoir envie de vous manquer : *Dieu m'envoie plutôt la mort...* » Mandés moy quand vous aurés achevé vostre jubilé et quand vous viendrés me voir (1). »

C'en est assez, n'est-ce pas, du moins jusqu'à l'époque où la marquise récompense, en conspirant contre lui, tant de sacrifices d'honneur, je ne dirai pas tant d'attachement, car, encore une fois, Bassompierre s'y oppose; lui-même et Sully nous apprennent du reste qu'elle n'avait, à cet égard, rien à reprocher au roi. La conduite de Henri ne peut donc même, je ne dirai pas s'excuser, mais s'expliquer par un entraînement aveugle : c'était un mépris absolu de tout principe de décence qui l'empêchait de comprendre l'infamie de son attitude devant la France et l'Europe.

Or, il n'est pas possible de douter que l'influence n'en ait été très-funeste, quand on voit l'abaissement moral de la littérature de cour au début du xvii^e siècle, abaissement qui se prolongera pendant toute la période que nous étudions ici, et quand on observe l'absence de tout effort en sens contraire dans les travaux de l'esprit. Au-dessus du concert de louanges qu'on adressera aux sultanes de Louis XIV, s'élèveront de grandes voix chrétiennes; même en dehors du clergé, Boileau maudira Quinault et ses « lieux communs de morale lubrique, » tandis que Bourdaloue frappera « comme un sourd » sur les vices du « plus grand roi du monde, » qui sortira « bien content du prédicateur et bien mécontent de lui-même. » Mais Louis avait, à certains égards, le sentiment de la décence, et, d'ailleurs, celui-ci s'était ranimé en France par la régénération partielle du clergé, au temps de Louis XIII, tandis que s'épurait le goût littéraire qui, encore une fois, n'est pas sans rapport avec cet ordre de sentiments. Sous Henri IV, si les crudités du xvi^e siècle commencent à disparaître

(1) 19 octobre. — Cf. 13 novembre.

de la haute littérature, la grossièreté des sentiments ne soulève aucune objection. Les lettres chrétiennes, bien que cultivées par des hommes éminents, tels que Bérulle, n'offrent dans notre langue, pendant ce règne, aucune œuvre à la fois grande et populaire, dans l'ordre des vérités morales, si ce n'est celles de saint François de Sales.... et saint François est un étranger : n'oublions pas cependant que Henri estima son mérite et aima sincèrement sa vertu.

Comme dernière preuve de cette funeste influence de la cour, observons le contraste imparfait, sans doute, mais réel qu'offrent les classes ou les contrées où elle pénètre le moins. Palma Cayet, rendant compte de l'affluence des pèlerins à Rome, à l'occasion du jubilé de 1600, exprime par les chiffres les plus imposants l'empressement de la France et surtout celui de la Bretagne, à peine pacifiée (1). Sans doute, ce n'est pas là, surtout au sortir du xvi^e siècle, une preuve décisive d'un sentiment chrétien bien profond et bien solide ; mais on ne peut néanmoins, sans une injustice impardonnable, assimiler aux lecteurs blasés des poésies de Des Portes ceux qui, pour un motif religieux, se soumettaient aux fatigues alors si grandes d'un voyage aussi lointain. Ceux-là pouvaient être très-corrompus ; ils n'étaient pas inaccessibles à des émotions généreuses, à la vivacité du repentir, à la honte de leurs fautes. Si les lettrés de la cour et de la ville eussent été dans de semblables dispositions, la littérature eût présenté du moins un mélange de bien et de mal, et ce mélange, elle ne le présente pas alors.

En résumé donc, l'on peut prévoir déjà que l'agitation fiévreuse des guerres de religion sera très-imparfaitement reproduite dans la littérature, du moins par les écrivains de profession, en excluant ici les auteurs des pamphlets populaires, dont la production et surtout la vogue seront nécessairement restreintes au dé-

(1) D'Ossat parle à Villeroy (3 avril 1600) des « *pauvres pèlerins françois qui arrivent tous les jours icy (à Rome) en grand nombre, à l'occasion du jubilé.* »

but de du ^{xvii}e siècle par le rétablissement de la paix, par les progrès de la confiance dans le gouvernement de Henri IV et par la force du pouvoir (1). Les passions religieuses et politiques des classes lettrées, qui semblaient au premier aspect devoir être les plus durables, puisqu'elles sont ordinairement les plus réfléchies, ne se montreront guère dans les écrits, même du commencement de la période que nous étudions; elles seront promptement apaisées, parce qu'elles furent peu profondes et chez les écrivains et chez leurs lecteurs habituels. On ne doit pas tirer de là des jugements trop absolus sur la moralité des masses, bien que l'état effrayant dans lequel Bérulle, Condren, S. Vincent de Paul trouvèrent les populations et leurs pasteurs remonte nécessairement à cette époque. Mais la littérature s'adresse alors à des cœurs blasés, à des esprits indifférents : elle sera vide de sentiments et de pensées; elle se rejetera sur les mots.

III.

LA POÉSIE. — EXEMPLES LÉGUÉS PAR RONSARD.

Quelle était la situation intellectuelle des classes élevées, à la clôture du ^{xvi}e siècle, lorsque des loisirs, inconnus depuis longtemps, vont être faits à la double aristocratie de la naissance et de la pensée? Quelle était cette littérature qui absorbait certains esprits plus que les grands événements de l'époque? Il peut sembler téméraire de toucher à ces questions après M. Sainte-Beuve; mais mon objet n'est pas précisément celui du savant critique. Il a recherché surtout ce que Ronsard et ses disciples avaient apporté aux lettres françaises dans la seconde moitié du ^{xvi}e siècle, et je me suis attaché à reconnaître les transformations et les luttes de cette école, lorsqu'une autre génération s'est élevée; il l'a comparée avec le passé; je me propose de la comparer avec l'avenir qui s'ouvrait alors pour la France.

A l'avènement du nouveau règne, l'école de Ronsard régnait

(1) Pourtant l'Estoile fait entendre que les pamphlets contre l'*administration* étaient nombreux.

dans la poésie française ; sa gloire n'avait subi aucune atteinte sérieuse ; pour briguer la renommée, il fallait encore s'inspirer de ce modèle, se réclamer de ce nom. Personne ne niera le fait aujourd'hui, pas plus qu'on ne le contestait alors ; mais il est vrai pourtant que le culte du nouveau dieu avait déjà ses libres interprètes, qui, parmi les hymnes chantés au favori de Charles IX, introduisaient, à la dérobée, quelques-unes des doctrines qui furent ouvertement propagées durant le siècle des Bourbons.

Quels étaient, en effet, les principes littéraires de Ronsard et de sa Pléiade ? Avant tout, la nécessité d'enrichir la langue française par des emprunts faits surtout et presque uniquement aux langues mortes. Ces emprunts devaient porter sur la grammaire comme sur le vocabulaire et nous faire participer assez largement à l'inversion latine et grecque. Ils enseignaient qu'il était urgent de réformer la direction générale de notre littérature, en abordant des sujets nobles et graves et en introduisant, même dans la poésie légère, la recherche de l'esprit qu'ils substituaient à l'expression franche et naïve de la gaité ou du sentiment. Or, quelle langue et quelles œuvres trouve-t-on, à la fin du xvi^e siècle, dans la poésie française, qui, bien plus que la prose, on le conçoit, invoque les exemples de Ronsard ?

Des Portes, disciple immédiat de la Pléiade, Des Portes, mis en lumière par la faveur de Joyeuse, de Henri III et de Marguerite, attaché, d'ailleurs, au parti populaire pendant la Ligue et bien en cour après la paix, n'avait point cessé d'attirer l'attention par l'éclat de ses compositions poétiques, encore plus que par le nombre de ses abbayes ; il était alors le représentant par excellence, le chef de l'école française. Eh bien ! est-il resté scrupuleusement fidèle aux traditions de Ronsard ? Non ; Boileau l'a dit avec une concision excessive qui peut donner le change et sur la date et sur la cause de cette première réaction, mais il n'en indique pas moins, probablement sans en avoir lui-même une idée exacte, un fait réel et capital. Des Portes est *plus retenu* que Ronsard, et ce mot a une grande portée, puisque le vice capital de Ronsard, ce fut l'audace.

Entendons-nous. L'audace que Ronsard et Du Bellay enseignaient à notre poésie, ce n'était pas la hardiesse d'un esprit qui, dans une langue bien imparfaite encore, crée des tournures et des mots pour exprimer les sentiments qui débordent chez lui. Celle de la Pléiade a pour instruments Hesychius, Estienne ou Scapula, pour mobile ce que Ronsard appelle si naïvement sa *fu-reur*, c'est-à-dire la résolution préalable et systématique de mettre en œuvre les grands artifices de la poésie, pour frapper l'imagination du lecteur.

Et ce sont bien, chez lui, des artifices, des moyens matériels, malgré une aspiration confuse vers des qualités plus hautes qu'il atteint plus d'une fois, mais qu'il ne sut pas distinguer nettement de cette contrefaçon grossière de l'inspiration. Ainsi Ronsard, par souvenir apparemment de la quatrième Pythique, donne, en vers lyriques, ou prétendus tels, le début d'une Franciade qu'il interrompt ensuite brusquement, pour ne plus y revenir (1). Là et bien ailleurs encore (2), il s'efforce de reproduire la forme extérieure des odes de Pindare, en introduisant dans ses vers l'antistrophe et l'épode, que je ne prétends pas être absolument opposées à l'harmonie de la langue française, mais qui demanderaient, avec une combinaison parfaite du sentiment poétique et du sentiment musical, un instrument complètement assoupli, impossible à trouver dans une langue si peu formée. Ronsard, qui ne produit presque jamais, sous cette forme, une pièce de quelque mérite, ne s'en croit pas moins, de préférence à Horace, le légitime héritier de Pindare, et dans la plus barbare et la moins poétique, peut-être, de toutes ses compositions (3), il articule nettement cette pensée :

Par une cheute subite

(1) Odes, livre I, ode I. Je cite partout l'édition de 1584, donnée par l'auteur peu de temps avant sa mort.

(2) 1^{er} livre, passim.

(3) Odes I, 11, à Joachim Du Bellay : en voici un exemple :

..... ny les ans

Ny l'audace des vents nuisans,

Encor je n'ai fait nommer
Du nom de Ronsard la mer,
Bien que Pindare j'imité (1).

Sans doute, ce n'est pas uniquement parce qu'il fait des antistrophes qu'il s' imagine pindariser. S'il préfère son souffle poétique à celui de l'ami de Virgile, c'est qu'il est « de franche race » et pense avoir plus d'élévation dans l'esprit; aussi n'a-t-il que du mépris pour les poètes sans inspiration, corbeaux qui *caquettent* contre l'aigle (Du Bellay). Ailleurs, dans l'une des meilleures odes de ce premier livre, il reproduit, avec une naïveté singulière chez le plus artificiel des écrivains, la comparaison platonicienne de la chaîne d'aimant, symbole de l'inspiration graduellement transmise du ciel aux derniers disciples des grands poètes (2). Or, veut-on savoir quel est, entre mille autres, un des mobiles de cet enthousiasme qui le transporte, dit-il, vers le sublime de la poésie (3)? c'est un sujet d'incompréhensible adulation ou d'espérance plus que téméraire, selon l'époque à laquelle on attribuera ces vers, c'est l'avènement de Henri III,

Qu'en lieu de Jupiter, le ciel voudroit pour soy

Ny la dent des pluies qui mord
Ne donne aux vers *doctes* la mort, etc.

(Voir la 25^e *élégie*: même prétention tout aussi mal justifiée).

- (1) Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus

Nomina ponto. Hor. *carm.* IV. 1.

- (2) Odes I, 10. — Cf. 18^e du même livre.

- (3) Tout le cœur me débat d'une frayeur nouvelle
J'entends dessus Parnasse, Apollon qui m'appelle
..... et sens ma fantaisie
Errante entre les dieux se souler d'ambroisie.
Fuyez, peuple, fuyez, des muses favory
J'entre, sacré poète, au palais de Henry
Pour chanter ses honneurs.

(Le Bocage royal, *Panégyrique de la Renommée*.)

et dont les *bonnes mœurs* rappellent au sein de l'église ceux qui l'avaient abandonnée, répriment la corruption et la mollesse.

Il est tout simple qu'avec de pareilles idées sur l'inspiration poétique, l'imagination de l'auteur lui refuse son service au moment où il l'attendait, et que, dans son ode à la duchesse de Savoie (1), il dise assez longuement qu'il chantera, pour s'arrêter ensuite sans avoir presque rien chanté. Les sujets réellement nobles l'inspiraient quelquefois beaucoup mieux : ses hymnes surtout et ses poésies sur les malheurs de l'époque en contiennent des preuves éclatantes, dont il sera question ailleurs. Mais, c'est là une veine qu'il a rarement suivie, et l'ensemble de ses œuvres montre assez qu'il en a peu compris la puissance.

En d'autres termes, Ronsard ignore la nature intime de la poésie, et ne put l'enseigner ni à ses contemporains, ni à ses disciples. Tout en restant persuadé qu'elle n'appartient pas à tous, il la crut une œuvre artificielle, il la confondit avec la science, et il en porta la peine par cette ignorance de son propre talent, où il vécut au milieu de ses triomphes. Ronsard, on n'en peut douter, après la lecture de ses écrits, possédait, à un assez haut degré, le sentiment de la grâce, la richesse d'imagination qui colore et varie les tableaux. Bien que cette question soit et reste vidée après le *Tableau* dressé par M. Sainte-Beuve, de la *poésie française au XVI^e siècle*, on me permettra de montrer que ma sympathie est sincère en rappelant, comme exemples des qualités réelles et parfois charmantes de style et d'harmonie qui se trouvent dans Ronsard, le sonnet sur les *avettes* dans les *Amours à Marie* (2), qui n'est pas indigne des vers plus fameux :

Mignonne, allons voir si la rose (3),

l'Amour piqué par une abeille (4), habilement imité d'Anacréon, des strophes gracieuses dans la dixième ode, le *renou-*

(1) Odes I, 4. — Cf. 8.

(2) C'est le 15^e.

(3) Odes I, 17.

(4) Odes IV, 16.

veau de la dix-neuvième, et d'autres vers encore, tels que les odes à la forêt de Gastine (1) et sur l'été (2), où le sentiment de la nature est plus manifeste peut-être. D'autres morceaux seront rapprochés des vers de ses disciples. Ronsard eut même un mérite qui correspond parfaitement à celui de la grâce poétique, ce fut une grande aisance à manier le vers de dix syllabes, et l'on dirait qu'il en eut conscience, lorsqu'il se décida, contrairement au caractère général de sa manière, à choisir ce rythme pour écrire sa *Franciade*. Il déroba en quelque sorte à Pindare la seule qualité qui soit habituellement sensible pour nous, dans la lecture du poète grec, l'éclat des images. Mais il ne sut pas se contenter de son mérite réel; il ne parut pas avoir compris le parti qu'il pouvait tirer de ses ressources. Il ne vit pas que ce pâle décalque de l'*Enéide*, mêlé d'un souvenir maladroit des romans de chevalerie, que cette épopée, sur laquelle il fondait de si hautes espérances, deviendrait plus terne encore par le contraste des morceaux prétendus héroïques avec la mollesse du rythme, avec la grâce de certaines images, avec la tendresse de certains vers où il a été lui-même.

Au fâcheux exemple de l'enthousiasme à froid et d'une langue ambitieuse Ronsard joignit des exemples plus funestes parce qu'ils étaient plus contagieux. Il accumule dans ses sonnets (3) les phrases les plus contournées et les plus pédantes. Ce même Ronsard qui écrivait dans l'élégie-préface de ses *Amours à Marie* :

Dy luy que les amours ne se souspirent pas
D'un vers hautement grave, ains d'un beau style bas..
Coulant à petit bruit comme une eau qui distille,

Ronsard publie ces mêmes poésies avec des *commentaires* de ses amis. Loin d'écrire sous l'inspiration d'un sentiment profond, il n'a pas même une doctrine fixe en matière de senti-

(1) Odes II, 15.

(2) Odes III, 11.

(3) V. Sonnets à diverses personnes et spécialement 3, 9, 42, 57.

ment ; il mêle les invectives contre les femmes , empruntées soit aux Grecs , soit aux héritiers des Trouvères , à la passion froidement romanesque , à la subtilité niaise des faiseurs attirés de concetti. Ainsi , *Mars* fut le parrain et la *mer* fut la marraine de Marie , parce que tous deux mettent les hommes en péril. Ainsi encore :

Mon corps n'est point ny de terre ny d'eau
Ny d'air léger ; il est fait d'un flambeau ,
Qui se consume et n'est jamais en cendre ,

etc., etc. Il substitue obstinément l'art à la nature (et quel art!) dans le langage de la passion qu'il savait parler cependant , jusqu'à ce qu'enfin il mette le comble à la déraison de son pédantisme , en adoptant par ordre , comme simple matière de vers , une dame de ses pensées (1). Ce fut Hélène de Surgères , une des filles de chambre de la reine florentine , de Catherine de Médicis , qui lui avait conseillé cette dernière et lourde imitation de Pétrarque (2). Et l'on devinerait presque l'origine peu sérieuse des sonnets à Hélène , en lisant cet amas confus d'extravagantes fadeurs (3) , où l'on ne retrouve presque plus jamais les qualités de l'âge mûr de Ronsard , bien qu'il ait la simplicité quelque peu effrontée d'affirmer , lui le poète de Cassandre et de Marie , qu'il aime alors pour la première fois.

On ne peut oublier non plus qu'il méconnut les premiers principes de la *composition* littéraire , les principes qui appartiennent visiblement à la nature. Tantôt c'est un manque intolérable de proportion entre les parties du poème dans le Discours de l'Équité des vieux Gaulois (4) , tantôt c'est une accumulation de broderies impossibles sur le manteau de Neptune , dans le

(1) V. la vie de Ronsard par son ami Claude Binet.

(2) Ibid. et 7^e sonnet.

(3) V. entre autres les sonnets 6^e , 15^e , 34^e. Le 11^e est une évidente mais pauvre imitation du sonnet de Pétrarque : *In mezzo di duo amanti, honesta, altera.*

(4) Bocage royal, 1^{re} partie.

Ravissement de Céphale (1), ou de ciselures incroyables sur l'armure du duc de Guise, dans la Harangue aux soldats de Metz (2). Presque partout enfin, c'est une imagination factice, usurpant la place du réel et du possible et faisant de la poésie le contraire de la vérité.

Pourtant, je le repète, l'énergie, l'élévation ne lui sont pas inconnues ; c'est Ronsard qui écrivait à Chiverny alors garde des sceaux :

La justice, croy moy, c'est de punir le vice ,
 Se chastier soy mesme, estre juge de soy ,
 Estre son propre maistre et se donner la loy....
 Mais j'aime un homme droit, non serviteur du vice ,
 Qui presse sous ses pieds la cour et l'avarice ,
 Qui mieux voudroit mourir que corrompre la loy ,
 Qui aime plus l'honneur qu'un mandement du Roy 3).

C'est lui encore qui a fait rendre au vers de dix syllabes les graves accents que voici :

Certes, ô Dieu, toutes bestes sauvages ,
 Qui sur les monts et qui par les bocages
 Et par les champs vont de chasque costé
 Pour se nourrir, n'offensent ta bonté.
 Tous les oiseaux qui dans les airs se jouent ,
 Tous les poissons qui par les ondes noient ,
 Tous les rochers, les plaines et les bois
 Palles de peur tremblent dessous ta voix ,
 Palles de peur tremblent devant ta face ,
 Si ton courroux tant soit peu les menace.
 L'homme, sans plus, l'homme que tu as fait
 Par dessus tous animal plus parfait ,
 En qui tu mis les traits de ton image
 Et vers le ciel lui haussas le visage ,
 A qui tu fis tant de graces avoir

(1) Odes IV, 12.

(2) 1^{er} livre des poèmes.

(3) Bocage royal, 2^e partie.

En qui tu mis jugement et sçavoir,
Seul, seul t'offense (1).

Le poète qui a écrit ces vers avait, au fond de son âme, le sentiment de la grandeur. Qu'on le suppose venu à une époque où il n'aurait pas eu à s'embarrasser du travail de créer une langue, si difficile par lui-même et rendu plus inextricable par la fausse voie où il se jeta ; qu'on le suppose venu cent ans plus tard, il aurait pu laisser un nom honoré, mais tout lui manquait, l'instrument, les leçons, les modèles et surtout la bonne direction du goût public, qu'il déprava pour quelque temps sans doute, mais qu'il n'avait pas trouvé formé. Ses héritiers, ses disciples, à qui son exemple et ses leçons avaient donné une idée fausse de la grandeur poétique, et rendu par conséquent le succès plus difficile, ses disciples généralement incapables de s'élever comme lui, parce qu'ils avaient moins de ressort dans l'âme, connurent souvent mieux que lui la nature de leur talent et surent éviter le ridicule attaché par la tradition au nom de Ronsard. Il faut les en louer sans doute, mais il ne faut pas oublier que les aspirations du maître vers la grande poésie et l'enseignement oral ou écrit, par lequel la Pléiade essaya de la créer en France, ne trouvèrent presque point d'écho durant cette période des guerres civiles, qui aurait pu, si les écrivains eussent été à la hauteur de l'enthousiasme des classes populaires, produire chez nous ce que les guerres médiques produisirent sur l'esprit des Grecs. Le perfectionnement rapide des moyens d'exécution ne donna lieu que dans une proportion bien faible à des créations d'un genre vraiment élevé : ceux qui, à cette époque, se sentirent quelque vigueur, comme Du Bartas et Garnier, se tinrent attachés aux formes les moins admissibles du ronsardisme (2), et n'essayèrent

(1) 2^e livre des hymnes. — Hercule chrestien.

(2) Ronsard n'a rien écrit pour le théâtre, mais voici quelques vers du modèle d'épopée qu'il offrait à ses contemporains :

La flotte des Troyens s'éloigne de l'Epire :

Tout le troupeau des Nymphes aux yeux pers

même pas d'œuvre vraiment nationale. Il semble que les poètes formés à la cour de Henri III aient confondu, comme Ronsard, l'inspiration et le pédantisme classique, et que la répugnance instinctive qui éloignait de ce défaut les plus habiles d'entre eux, les ait détournés en même temps d'aspirer à l'élévation de l'esprit et du cœur. Cette impuissance, je ne dis pas seulement d'une école, mais d'une génération poétique presque tout entière, n'est-elle pas une triste confirmation du jugement sévère que méritent, dans l'ordre moral, et les œuvres laissées par ces poètes et le public lettré qui accueillit leurs vers avec une faveur manifeste, sans manifester le besoin, sans avoir peut-être la pensée de leur demander rien de plus.

IV.

LE THÉÂTRE. — GARNIER.

Un art destiné par sa nature à une action plus directe et plus étendue sur le public que la poésie lyrique ou l'épopée, l'art dramatique, avait conservé, jusqu'aux dernières années du xvi^e siècle, des écrivains dociles aux traditions de l'époque de Henri II, à l'imitation matérielle et servile des anciens. Tandis que la véritable tragédie « courait les rues, » et qu'un déluge de mystères, de pièces politiques, d'allégories et de farces de toute espèce (1) inon-

Menant le bal dessus les sillons vers,
A chef dressé regardoient estonnées
Les pins sauter sur les vagues tournées
 Un seul, Neptun', couvoit au fond du cucur
 Contre Ilion une vieille rancueur.

Et quand vient l'orage :

Un sifflement de cordes et un *bruit*
D'hommes s'eslève, une effroyable nuit,
 Cachant la mer d'une poisseuse robe,
 Et jour et mer aux matelots desrobe.

(*La Franciade*, livre II).

(1) V. Sainte-Beuve, tableau de la Poésie Française au xvi^e siècle, pages 235-42.

dait la scène populaire, l'école de la Pléiade, qui était alors celle des lettrés, s'attachait opiniâtrément aux sujets et aux formes antiques ; si, par accident, elle cherchait un thème de composition plus moderne, ce ne pouvait être que pour en faire une tragi-comédie, et sans compromettre la domination des Atrides et des sénateurs romains sur la scène tragique. Robert Garnier, estimé de Ronsard (1), mais appartenant à la même génération que Des Portes (2), s'attacha, comme Jodelle, son prédécesseur, à transporter chez nous le théâtre des anciens et à leur emprunter non seulement des formes de langage, mais la disposition, la forme extérieure des pièces comme Ronsard avait fait des strophes, des antistrophes et des épodes. Quant à l'idée d'une intrigue dramatique à conduire, elle lui semblait fort secondaire, si même il y pensa jamais. Lorsqu'il en trouve une dans son modèle, comme il arrive pour l'*Hippolyte*, où la nature du sujet l'exigeait absolument, Garnier la suit volontiers (sauf le moment choisi pour le suicide de Phèdre) ; mais, s'il n'en trouve pas, il s'en passe. On peut l'observer, même dans la *Troade*, qui est l'un de ses meilleurs ouvrages, grâce surtout au troisième acte des *Troyennes* de Sénèque, à l'épisode d'Astyanax, que Garnier a inséré dans le sujet de l'*Hécube* d'Euripide. Ce n'est point une pièce à nœud et à péripétie : c'est une suite de tableaux à personnages différents. Euripide avait eu, dans une certaine mesure, le droit d'adopter cette forme (et il l'avait fait avec plus de réserve que le poète français), lui qui mettait sous les yeux des Grecs leurs traditions nationales et comme un complément de leurs grandes épopées ; chez Garnier, dans un sujet ancien présenté à des modernes, un pareil système laissait flotter les spectateurs les moins érudits entre des impres-

(1) V. la vie de Ronsard, par Claude Binet.

(2) Sa carrière dramatique commence vers l'avènement de Henri III (v. Sainte-Beuve, page 215). Le recueil de ses tragédies est imprimé à Lyon, en 1592. L'auteur y porte les titres de conseiller du roy, lieutenant-général criminel au siège présidial et seneschaussée du Mayne. »

sions diverses, sans être pourtant opposées, et dont chacune avait à peine le temps de prendre possession de leur âme. Mais c'est bien pis dans les tragédies romaines que l'auteur a voulu créer, dans la *Cornélie* surtout, où il n'y a pas l'ombre d'une action dramatique, moins encore, s'il est possible, que dans la *Porcie*, dont M. Sainte-Beuve a donné l'analyse. Garnier a paru se proposer Lucain pour modèle; mais bien que le style élevé ne lui fût pas inaccessible, on pourrait dire ici, en modifiant un mot célèbre : *Oratoribus non multo magis quam poetis adnumerandus*; d'autant plus que, par une maladresse naïve, il fait prononcer à Cicéron lui-même une sorte de discours, où parfois se montre une pensée énergique, mais dont le style, malgré les progrès naissants de la langue, appartient manifestement encore à la mauvaise manière de Ronsard. En voici quelques vers :

Nous avons vu la plaine ondoyer rougissant
Et dessous tant de corps la terre gémissant
Pour ceste faim gloutonne, et plus de sang espandre
Que pour dompter un monde il n'en falloit despendre.
Parthes, ne craignez plus que pour Crasse venger,
Nous allions rassaillir vostre bord estrange;
Ne craignez plus les darts de nos fières cohortes,
Ne les redoutez plus, elles sont toutes mortes (1).

Et plus loin Cornélie, racontant la mort de Pompée :

Je l'ay vu, j'y estois, et, presque entre mes bras,
Il sentit le poignard, et tomba mort à bas.
Lors le sang me gela dans mes errantes veines,
Le poil me hérissa comme hespics dans les plaines;
Ma voix se cacha morte au gosier, et le poux
En mon froid estomach doubla ses foibles coups (2)

Ailleurs, c'est César lui-même qui parle des *verdureux flancs* du Tibre, des *Indiens perleux* et de l'*estomac de la terre* (3). Il est à peine besoin de signaler l'inévitable *messenger* qui raconte la cam-

(1) Acte I. — Cf. acte III.

(2) Acte II.

(3) Acte IV.

page de Thapsus (1) et le *chœur*, qui, lorsque Cassie vient d'exhorter Decime Brute à conspirer, chante le meurtre d'un tyran en des vers tels que ceux-ci :

Et qui au travers des cousteaux,
Des flammes et des gouffres d'eaux,
Assuré de son ame brave,
Le va tuer entre les dars
De mille escadres de soldars,
Delivrant sa franchise esclave,
Comme un peuple ne tombe pas
De la mort gloute le repas ;
Son renom, porté par la gloire
Sur l'aile des siècles futurs,
Franchira les tombeaux obscurs
D'une perdurable mémoire (2).

Et ce qui est plus inexcusable, c'est que de pareils reproches sont mérités même par l'*Antigone*. Il y a pourtant quelques beaux vers dans le début emprunté à l'*Œdipe à Colonne* et dans l'interrogatoire d'*Antigone* (3) :

Le grand Dieu, qui le ciel et la terre a formé,
Des hommes a les lois aux siennes conformé,
Qu'il nous enjoint garder comme lois salutaires...
Non, non, je ne fais pas de vos lois tant d'estime,
Que pour les observer j'aille commettre un crime
Et viole des dieux les préceptes sacrés.

Il y en a aussi dans les adieux d'*Antigone* à la vie (4), mais comment une âme, fût-elle moins poétique que celle de Garnier, pourrait-elle ne pas vibrer au souvenir de Sophocle !

Mais là où l'écrivain présente de véritables qualités de style, il faut reconnaître, à la gloire de notre xvii^e siècle, qu'il en a presque deviné la langue, malgré sa volonté arrêtée, et souvent

(1) Acte V.

(2) Acte IV.

(3) Acte IV.

(4) Acte IV.

manifeste de s'en tenir aux enseignements de Ronsard. Cela est surtout frappant dans la *Troade*, où l'on ne peut se lasser d'admirer des préludes de la poésie cornélienne. Écoutons Andromaque, au moment où Ulysse vient lui enlever son fils.

J'ay perdu père et mère et frères et mari ;
 Royaumes, liberté, tout mon bien est péri.
 Rien ne m'est demeuré que ceste petite âme ,
 Que j'avais arrachée à la troyenne flamme.
 Laissez-le moy, Ulysse , et qu'il serve avec moy.
 Hé ! peut-on refuser le service d'un Roy (1) ?

Et les adieux sont d'une déchirante simplicité , je dirais d'un naturel poignant, s'il était vrai qu'un poète pût exprimer pleinement le cœur d'une mère. Combien Garnier s'élève ici au-dessus de la tradition de la *Franciade*, où Andromaque avait besoin d'un prodige pour reconnaître son fils (2) ! Puis , quand Pyrrhus vient arracher Polyxène à Hécube, pour l'immoler aux mânes d'Achille, écoutons Polyxène elle-même :

O vous, ma douce mère , hélas ! ne pleurez point,
 Plustost esgayer-vous de me voir en ce point.
 Vous deussiez seulement, c'est votre vray office,
 Me présenter vous-même à ce doux sacrifice,
 Afin que je ne souffre asservie à leur loy,
 Chose qui soit indigne et de vous et de moy (3).

Pyrrhus exprime avec gravité son admiration ; Hécube reprend à son tour :

Hé, Pyrrhe, ayez pitié d'une telle jeunesse,
 N'arrachez de mon sein ceste sage princesse ,
 Ne la massacrez point ; vous aurez un remords ,
 Si vous l'allez tuer, pire que n'est la mort.
 Que si, pour contenter l'ombre palle d'Achille,

(1) Acte II.

(2) Livre I.

(3) *Troade*, acte III. *S'égayer* se prenait alors pour *se réjouir* et ne supposait rien de folâtre. Du Perron l'emploie ainsi dans un sermon pour le jour de Pâques.

Une hostie il vous faut de royale famille,
 Me voicy, prenez-moy...
 C'est moy, Pyrrhe, c'est moy que sa tombe demande,
 C'est de mon sang vieillard dont elle est si friande,
 C'est moy qu'elle poursuit, qui Pâris ay conceu,
 Ce Pâris dont il a le coup mortel receu.

Et comme Pyrrhus refuse, bien qu'avec un accent de douleur,
 elle s'attache à sa fille; et alors Polyxène :

Madame, laissez-moy, de peur que le courroux
 De ce jeune guerrier s'allume contre vous,
 Et qu'il vous fasse outrage en m'arrachant de force...
 Il faut qu'en endurant vostre douleur s'appaise,
 Tendez-moy vostre main afin que je la baise,
 Pour la dernière fois, car je ne verray plus
 Esclairer dessus moy la torche de Phébus;
 Je devalle aux enfers en l'avril de mon âge...
 Adieu, madame.

Madame et non pas *ma mère*, et par deux fois ! Garnier, c'est du génie ; vous sentiez que Polyxène ne pouvait dire *ma mère* et prier Hécube d'étouffer ses sanglots. Un pareil style exprimant de tels sentiments ne montre pas seulement l'instinct de la France échappant déjà' aux excès du ronsardisme ; il dut le seconder, et cet instinct était aidé, ranimé par Ronsard lui-même, quand il écrivait dans une langue presque parfaite les beaux vers que nous avons vus et ceux que nous verrons encore. Mais Ronsard et Garnier échappaient *par bonds seulement* aux erreurs de leur système, pour exprimer des *idées générales* en *langage définitif*, selon l'expression de M. Nisard. Chez Des Portes, il y aura autre chose, sinon quelque chose de plus.

V.

DES PORTES. — INFLUENCE DE PÉTRARQUE. — DU BARTAS.

Philippe Des Portes, pourvu d'un mérite analogue à celui de Ronsard, pour atteindre à la grâce et quelquefois toucher à la passion, eut le bon goût de reconnaître quel était son vrai

talent et de s'interdire les matières épiques. Il conserva les progrès que le rythme avait accomplis entre les mains de Ronsard (1), en écartant les aspirations vers Pindare ; surtout il sut user avec beaucoup d'art du vers de dix syllabes, que Marot avait légué au français moderne et qui, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, fut définitivement assoupli. Il sut, en même temps, dégager la langue de ce poids énorme de grec et de latin qui la rendait si gauche dans sa marche. La transition se fit sans bruit, avec force protestations, probablement sincères, de respect et de dévouement à la tradition du maître ; mais, depuis Henri III, on mit doucement de côté ce qui, dans les exemples et les préceptes de Ronsard, ne convenait point à notre langue. Des Portes, s'il est permis de parler ainsi, semble avoir donné dans ses œuvres comme une édition choisie des *poésies légères* de Ronsard, édition où l'on peut jouir du progrès fait par la langue et par l'art (mais sans y retrouver cette grandeur d'idées et d'images que le maître avait plus d'une fois atteinte dans certains écrits), et où l'on peut souvent oublier les nombreux exemples d'outrage fait à l'esprit français, de chaleur factice, d'extravagante emphase, qui avaient gâté une génération de poètes. Sur un point malheureusement, Des Portes fut beaucoup trop fidèle à ceux qui l'avaient formé. Il ne sut jamais secouer le joug intolérable que l'Italie faisait peser sur nous, et il contribua puissamment à le maintenir.

Comparez cependant aux bizarreries subtiles de Ronsard quelques-uns des *sonnets* de Des Portes où l'afféterie du xvi^e siècle est le plus sensible, et vous sentirez facilement la différence de l'expression ; vous sentirez qu'elle prépare et quelquefois même qu'elle indique le progrès de l'idée. En voici un dont la donnée

(1) M. Sainte-Beuve a fait ressortir ce service rendu par Ronsard (Tableau, etc., page 77). J'aurai bientôt occasion d'y revenir ; dès à présent, je rappellerai le rythme remarquable de plusieurs pièces à Marie et celui de quelques odes, I. 1, II. 2, IV. 38, V. 17, sans parler de l'usage qu'il a fait de l'alexandrin dans ses poésies les plus graves.

est d'une recherche impardonnable assurément : l'Amour, Diane et la dame du poète mettent pour enjeu, au tir, l'arc du premier, la beauté de la déesse et la cruauté de la dame :

Las ! Madame gaigna, remportant pour guerdon
La beauté de Diane et l'arc de Cupidon
Et la dure impitié dont son âme est convertie
Pour essayer ses traits elle a percé mon cœur (1).

Eh bien ! n'est-il pas vrai que cette subtilité, cette froideur est celle de l'allégorie ? rien de moins, mais rien de plus. N'est-il pas vrai que le sentiment lui-même n'est pas soumis à cette alchimie trop fréquente chez Ronsard, et que la langue, si elle tient encore au xvi^e siècle, y tient par ses bons côtés ? Les mots que nous n'avons plus, *guerdon*, *impitié*, sont de la tradition française, de la langue d'Amyot, et non de l'invention de la Pléiade : j'avoue que je regrette le second. Ronsard aussi parlait des rapports entre Cupidon et sa belle, dans une chanson qui n'est pas une de ses pires compositions, et dont le rythme est choisi avec un art consommé. Il demande au dieu qui lui fournit tant de traits :

Pauvret, respond Amour, et quoi ! ignores-tu
La rigueur, la douceur, la force, la vertu,
Des beaux yeux de t'amie ?
Plus je respan de traits sus hommes et sus dieux
Et plus, d'un seul regard, m'en fournissent les yeux
De ta belle Marie.

Au fond, les deux pensées se ressemblent un peu ; mais il y a, chez Ronsard, je ne sais quelle pesanteur dans l'énumération du second vers, dans le calcul des traits, défaut qui ne se rencontre point chez Des Portes ; celui-ci d'ailleurs n'a pas eu le tort de choisir pour trait principal d'un morceau de poésie une de ces métaphores que le crayon ne saurait représenter.

(1) Le 12^e, à Diane, a le même sujet, mais l'édition d'Anvers 1596, le donne en termes différents. V. Recueil des plus belles pièces des poètes françois depuis Villon jusqu'à Benserade, 1752.

Voyez encore, dans un sonnet de Des Portes, ce quatrain où le poète dit à Cupidon, en parlant de ses vers :

Ils sont naiz de ta flamme et des tourments divers
Dont tu me fis présent quand je vins à ta suite ;
Ma prise et ta victoire au vray s'y voit descrite
C'est le papier-journal des maux que j'ay soufferts (1).

Le style est ici loin de cette perfection que l'on exigeait d'un sonnet. Je ne parle pas de l'emploi de la mythologie dans un sujet moderne et actuel : c'était la loi générale de la poésie, et au xvi^e siècle et bien plus tard, bien que cette disparate n'eût déjà plus l'excuse de la nouveauté, après l'usage et l'abus qu'en avait fait Pétrarque ; mais on ne dirait plus, et l'on aurait bien raison : *faire présent* de tourments ; surtout on ne comparerait pas à un *papier-journal* des vers écrits sous la dictée de la passion. Cependant chaque mot est bien français, et, si l'image est un peu triviale, il faut tenir compte de la pensée : j'entends de la pensée critique, savoir que les vers qui prétendent à peindre les passions doivent être inspirés par la nature. Il n'est question ici, bien entendu, ni d'une application habituelle et rigoureuse de ce précepte littéraire que se serait imposée l'auteur, ni bien moins encore de la convenance morale d'une pareille application chez un homme qui se laissa attacher au célibat par les liens nombreux que vous savez ; car, s'il est vrai que ces sortes d'écrits sont antérieurs à sa position quasi-ecclésiastique, du moins n'en désavouait-il pas la réimpression. Mais prenons sa maxime littéraire en elle-même ; elle est l'expression d'une vérité que l'on ne trouvera point dans Ronsard, même sous la forme de la plus timide opinion, quoiqu'il en ait pu suivre quelquefois la pratique.

Il est vrai, Des Portes conserve, avec une déplorable obstination, la tradition convenue

De bénir son martyre, adorer sa prison.

C'est là le fond commun de ses interminables Amours de Diane,

(1) A Diane, II, 1.

d'Hippolyte, de Cléonice ; et la pratique sincère du principe que je signalais tout à l'heure est assez rare chez lui. En parcourant (cela ne peut pas se lire) les innombrables et plates extravagances, les transports à froid, les recherches subtiles de ce poète, chez qui brillent seulement de loin en loin quelques traits où l'esprit a trouvé la route du cœur, on se dirait volontiers qu'il a voulu garantir au lecteur que ces passions s'adressaient à de pures machines poétiques et n'ont jamais eu rien de réel. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il possède de solides qualités de style, lorsque sa pensée réveille un sentiment sérieux. Ainsi la chute du sonnet « Pour tant d'ennuis divers » (1) est un morceau d'un mérite réel, pour la difficulté vaincue de s'exprimer alors avec quelque naturel sur une pareille matière :

Pour tout bien je requiers que, croissant en rigueur,
Pour butte à tous vos traits vous choisissiez mon cœur
Et que vous desdaigniez de blesser d'autres âmes.

Or, écoutons Ronsard, dans ses Amours à Marie :

Quantes fois en l'esprit je sens naistre une envie
De rompre vos liens *par morceaux tronçonnés*
Mais mon âme s'en rit que vous emprisonnez
Et qui mourroit de deuil *sans vous estre asservie*.

Et encore :

Mes souspirs, mes amis, vous m'estes agréables,
D'autant que vous sortez pour un lieu qui le vaut.

Et dans une de ses élégies (2) :

Madame, oyez le mal que je reçois
Pour le plaisir de n'estre plus à moy
Perdant du tout l'espérance de l'estre.

Un autre sonnet de Des Portes est assez dans le goût de la Pléiade :

Raison, arrière donc, la remontrance est vaine.
Si je meurs en chemin, je seray hors de paine
Et par un haut désir j'honore mon trespas.

(1) A Hippolyte, 61.

(2) La V°.

Mais il y a loin de là aux extravagances de Ronsard sur la mort dont le menacent les rigueurs de Marie :

Que , sans l'aide de mes pleurs
Dont ma vie est arrosée,
Long temps a que les chaleurs
D'amour l'eussent embrasée

.....

Que sans l'aide des chaleurs
Dont mon âme est embrasée
Long temps a que par mes pleurs
En eau se fust épuisée.

Son disciple s'est souvenu un jour de ce dilemme , mais il s'est arrêté à moitié chemin et s'en est tenu à regretter de n'être pas noyé dans ses pleurs (1).

Des Portes était bien froid encore , pour ne rien dire de plus , quand il écrivait à Diane :

Eloignant vos beautez, je vous laisse *en ma place*
Mon cœur, qui , comme moy , ne vous délaissera.

.....

Déloge donc , mon cœur, je ne veux retenir
Un qui si volontiers pour un autre me laisse
Et ne pense au malheur qui luy doit advenir (2).

Mais Ronsard avait aussi mal imaginé et plus mal écrit (à Marie) :

Beauté, dont la douceur pourroit vaincre les rois
Renvoyez moy mon cœur qui languit en servage ;
On , si le mien vous plaist, baillez le vostre en gage ;
Sans le vostre et le mien, vivre je ne pourrois.

Tous deux avaient probablement en vue le treizième sonnet de Pétrarque (3) et certains vers de la première can-

(1) Am. à Diane I, sonnet 22.

(2) I. 21.

(3) Io mi rivolgo indietre a ciascun passo.— Je cite l'édition de Venise 1638. Voici les vers auxquels je fais allusion :

Talhor m' assale in mezzo a tristi pianti

zone (1). C'est là un des faits nombreux qui établissent la filiation, incontestée d'ailleurs, entre les habitudes littéraires de l'Italie et celles de la France au xvr^e siècle, mais on ne doit pas l'invoquer comme une excuse : il n'y en a point de valable pour des écrivains qui choisissaient, même dans un modèle éminent, ce qu'ils trouvaient de moins conforme aux données de la raison, de plus antipathique à la netteté des idées françaises. Ces funestes exemples dominèrent longtemps encore : seulement les premiers symptômes de la réaction contre certains excès commencent à se manifester, et, quelque timides qu'ils soient, il faut les suivre et les mesurer.

Cette réaction, l'on doit convenir qu'on ne la reconnaîtra guère, du moins en ce qui concerne la pensée, dans tant de morceaux de Des Portes, qui ne présentent que vide et platitude (2), ou qui ne se font remarquer que par des bizarreries extravagantes, sur lesquelles mêmes on est bientôt blasé. Ainsi, après avoir reproduit, dans le 1^{er} sonnet à Hippolyte, la comparaison obligée avec le fils de Dédale, Des Portes juge à propos de la reprendre pour Cléonice, mais sous une forme plus recherchée :

J'ay dit à mon desir : Pense à te bien garder ;
Rien trop bas ou trop haut, ne te face distraire.
Il ne m'escouta point, mais, jeune et téméraire ,
Par un nouveau sentier se voulut hasarder.

†

Un dubbio come posson queste membra
Da spirito lor vivere lontanci.
Ma risponde mi amor. Non ti rimembra
Che questo è privilegio de gli amanti
Sciolti da tutte qualitati humane?

(1) On y lit en propres termes : M'aperse il petto, e'l cor prese con mano.

(2) V. comme exemple, Am. à Diane l. 1, 8, 18; II : Tombeau d'amour; à Hippolyte, 6, 19; à Cléonice 10, 12, 20, 43.

Je vey le ciel sur lui mille orages darder

 Après ton précipice, ô desir misérable,
 Je t'ay fait dedans l'onde une tombe honorable
 De ces pleurs que mes yeux font couler jour et nuit (1).

Ailleurs, Des Portes, qui avait fait des emprunts, dont la forme du moins a quelque chose de poétique, à la cosmogonie philosophique des Grecs, sur le rôle de l'Amour (2), s'avise de revenir sur un thème analogue pour en tirer les subtilités que voici :

Bien que l'onde pesante et l'air humide et prompt
 Pour croistre leur puissance ayent débat à toute heure,
 La terre, en leurs discords, immobile demeure,
 Et du grand univers l'ordre ne se confond.

Aussi, bien qu'en mon cœur les soupirs qui se font
 Ayent débat éternel avec l'eau que je pleure,
 Leur querelleux accord ne fait pas que je meure :
 Avec un peu d'espoir mes esprits se refont.

Mais, si le feu leger des éléments excède
 D'un trop puissant effort, on verra sans remède
 L'air flambant, l'eau tarie et la terre brusler.

Las! je crains que par trop dans mon âme il ahonde,
 Et que je face au ciel tant de flammes voler
 Que, nouveau Phaëton, je rebrusle le monde (3).

Certes encore le ton déclamatoire et les concetti de l'élégie : « Vous qui pipez, » ses hyperboles ridicules, sa description d'une angoisse sentimentale, ressemblant à la description médicale d'une syncope, ne sont point rachetés par un détail assez fin d'observation psychologique. Mais cette afféterie dépasse tout au plus le style des élégies de Ronsard (4), et reste bien au-dessous des folies de la dix-neuvième :

Et plus rien je ne suis

(1) A Cléonice, sonnet 2.

(2) A Diane I, chant d'Amour.

(3) A Cléonice, sonnet 29.

(4) V. les Élégies VII, XXII.

Sinon vous mesme, et rien de moy ne puis...
Et n'ay besoin d'autre métamorphose,
S'il ne vous plaist vous mesme vous changer
Et vous desfaire et rompre et desloger
Hors de chez vous : autre malheur extrême
Ne peut forcer moy qui suis un vous mesme.

Des Portes, d'ailleurs, même dans les pièces les plus déplorables, possède une langue toute nouvelle. Non seulement les mots malencontreux créés par Ronsard et sa Pléiade ont disparu presque partout, mais les constructions sont complètement françaises et telles souvent qu'aujourd'hui même on n'y trouverait rien à changer : françaises, c'est-à-dire logiques, naturelles et réalisant le précepte des *vers faciles* que, trois quarts de siècle plus tard, un maître de l'art enseignait à *faire difficilement*. Mais il est temps de comparer entre elles de meilleures compositions des deux poètes.

Certains morceaux de Des Portes, sans avoir un grand mérite d'imagination ni de sentiment, laissent, encore mieux que ce qui précède, apercevoir le progrès de la langue, parce qu'on y trouve un progrès du goût, constaté par ces qualités négatives, qui furent le fond commun de notre littérature pendant la seconde moitié du *xvii^e* siècle, mais qui étaient alors d'éclatantes innovations. On peut citer à ce propos l'*Adieu à la Pologne*, qui doit être de 1574, antérieur ainsi de neuf à dix ans à la dernière édition que Ronsard ait donnée à ses œuvres; et encore la chanson fameuse : « O nuit, jalouse nuit », dont la popularité fut si longue. Celle-ci montre chez l'auteur un talent descriptif, une habileté de mise en scène assez remarquables. Pourtant, je l'avoue, le fini de la langue, la réserve du goût me frappent ici plus que le mérite poétique proprement dit, ne pouvant m'empêcher de croire, d'après les habitudes d'esprit de l'auteur, qu'il a composé cette pièce sérieusement et pensant faire une élégie; tandis que le caractère plaisant de certaines strophes, l'impatience comique du galant sont pour nous bien plus faciles à saisir que la passion qui devait s'y

trouver. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'on saisit là, comme ailleurs, chez Des Portes, le caractère général et définitif de la langue française, sa grammaire propre, sortie des entrailles de la nation, expression vive et constante des qualités qui la distinguent : le naturel dans les sentiments, la clarté dans la pensée et la volonté de la pénétrer tout entière, sans s'arrêter à l'impression vague produite sur l'imagination (1).

La différence est donc grande entre les archaïsmes de la Pléiade et ceux de Des Portes, qui, pour nous, a aussi les siens. J'insiste là-dessus, parce que cette différence n'est point un *accident heureux* ; ces formes, cette langue appartiennent bien à l'époque de Henri IV, à la prose comme à la poésie. Sans doute l'idiome prétendu poétique de la renaissance pédantesque n'est pas tout-à-fait étranger à M. de Tiron. Il parle du *chaos ocieux* où reposait toute chose ; de l'amitié qui

Sur toute autre richesse estoit *authorisée* ;
d'une loi,

Qui, *fertile*, a produit une hydre renaissant.

Il n'est pas exempt de toute phrase lourde, de toute inversion forcée. Mais on trouve habituellement chez lui, aussi bien dans ses premières œuvres que dans les autres, le sentiment de la langue moderne, et cela, même quand il emploie des mots, des tours ou des expressions qui n'appartiennent qu'à l'ancien fond de notre langue. Ce sont là en effet des formes qu'a bannies un caprice de l'usage plutôt qu'un travail d'épuration (2).

Sans doute, je suis loin d'attribuer à Des Portes la création de la vraie langue française. Outre qu'elle n'était pas achevée encore à la fin du *xv^e* siècle, on ne peut attribuer à aucun écrivain le mérite entier d'une telle œuvre, fût-il un homme

(1) V. Nisard, hist. de la littérature française, L. I, chap. 1, § 5 et 6.

(2) Ainsi : *esclaver son cœur, loyer d'amour, en bien servant*, et de gracieuses omissions de prépositions ou d'articles. Ronsard s'était purgé de sa rouille la plus grossière dans les Amours à Marie, mais, selon lui, c'était faire un pas vers la prose que d'écrire ainsi.

de génie, et certes Des Portes ne l'est pas. C'est bien un mouvement national qu'il faut reconnaître ici ; mais l'abbé de Tiron s'y est rallié des premiers, dès le temps des Amours à Diane, malgré l'exemple encore vivant de ses maîtres ; et il faut reconnaître aussi que l'éclat de son nom, la popularité de ses œuvres parmi les gens lettrés ont dû rendre ce mouvement plus rapide et plus assuré. Or l'objet de ce travail est moins de juger une fois de plus des écrivains jugés tant de fois, que d'examiner quel fut le mouvement général de la langue et du goût.

La grâce, pourtant assez fréquente dans les œuvres du poète vendômois, n'y est nulle part relevée par un plus aimable et plus discret souvenir de l'ancien français que dans cette *Chanson* de Des Portes, où l'auteur suit et quitte Virgile avec une liberté si vraie et si sûre d'elle-même :

O bien heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté, pour plaire
Aux passions des princes et des rois.

.
Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée ;
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches lointaines
Pour arroser nos prés délicieux.

Le sentiment de la nature, si vif chez le maître des élégiaques italiens, mais que les climats tempérés développent moins communément, parce qu'elle-même s'y présente sous des couleurs moins vives, ce sentiment, trop rare, ce me semble, chez Des Portes, le poète de la cour, et qui même n'anime pas assez la pièce dans son ensemble, éclate dans cette strophe si simple et si gracieuse. Elle rappelle un morceau des vers à Marie, qui est loin d'être sans mérite de style et d'harmonie, mais où Ronsard n'évoque des images que pour exhorter sa

dame à partager sa passion, et non pour jouir de la poésie de ces images mêmes. On y trouve d'ailleurs des expressions qui ne sont pas pédantesques sans doute, qui ne sont pas non plus absolument plates, mais qu'on ne regrettera nulle part :

Vous mesprisez nature : estes vous si cruelle
De ne vouloir aimer ? Voyez les passereaux
Qui *demenent* l'amour, voyez les colombeaux,
Regardez le ramier, voyez la tourterelle...
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux
Et toute chose rire en la saison nouvelle.

Un peu plus loin Ronsard parle d'un cœur *froid d'une glace extrême* : c'est pauvre après les jolis vers qui terminent cette citation.

D'autres stances de Des Portès rappellent aussi, par le rythme et par les vers, les meilleures inspirations soit de Ronsard, soit des modernes. Il a dit, dans un sonnet à Diane :

Les forests ont repris leur vert accoustrement,
Le ciel rit, l'air est chaud, le vent mollet souspire,
Le rossignol se plaint, et, des accords qu'il tire,
Fait languir les esprits d'un doux ravissement.

Il a dit dans une chanson :

La terre naguere glacée
Est ores de verd tapissée,
Son sein est embelli de fleurs,
L'air est encore amoureux d'elle,
Le ciel rit de la voir si belle
Et moy j'en augmente mes pleurs.

.....
Des oiseaux les bandes légères,
Avec leurs chansons ramagères,
Rendent tous les bois animez.
Leur voix mes douleurs renouvelle
Et la plainte de Philomèle
Rend mes souspirs plus enflammez.

Ces vers si français appartiennent aux premières œuvres de l'auteur et doivent être à peu près de l'époque où son maître

soutenait à peine le mérite d'un pareil style jusqu'à la fin d'un sonnet (1), et mêlait des traits de mauvais goût à plusieurs de ses plus jolies odes (2). Malgré le cadre mythologique, qui refroidit pour nous une composition moderne, je trouve un mérite réel d'expression et même de sentiment dans l'élégie : *En la saison première*, les traits de mauvais goût y sont rares, et la justice rendue aux qualités négatives dont je parlais un peu plus haut ne suffirait pas pour apprécier des vers comme ceux dans lesquels le poète rappelle le temps heureux où l'on était sans crainte

Qu'on apprist aux soupirs quand ils devoient partir
Et que mesme les pleurs fussent duits à mentir.

Et, tout en célébrant l'âge d'or comme celui de la puissance des passions, cette pièce est plus honnête que ne l'étaient communément les vers des auteurs italiens et français sur un semblable sujet. Mais, après tout, la pièce est inégale, et cette inégalité même, observée dans des morceaux de si peu d'étendue, permet de croire que chez Des Portes, et au temps où il régnait parmi les poètes, le goût n'était encore en poésie qu'une affaire d'instinct, dont les plus heureux ne se rendaient guère compte à eux-mêmes. Si la réforme de la langue est poursuivie résolument, quoique avec modération, la réforme du goût n'est encore qu'une idée vague, même dans l'esprit de ceux qui l'ont servie déjà. Ainsi Des Portes termine par un trait d'esprit délicat, une pièce presque aussi pauvre dans les détails que dans l'ensemble : un *procès* devant la Raison entre Cupidon et lui. Il faut le dire franchement, pour bien déterminer la part du public français à de si longs écarts : le modèle, qui, directement ou à travers ses imitateurs, inspirait les écrivains de ce temps, les séduisait pas ses défauts plus qu'il ne les échauffait par ses beautés. Ronsard et ses contemporains reproduisent

(1) V. le sonnet du 20 avril dans les Amours à Marie : c'est le 7^e morceau.

(2) V. I. 19, III. 11, IV. 27.

quelquefois la délicatesse de Pétrarque (1), mais ils trouvent assez rarement cette richesse d'images dont il relève le tableau de sa passion (2), et qui même dissimule en partie chez lui le manque de naturel dans la pensée (3). S'ils furent sensibles à

(1) On peut rapprocher de la meilleure manière de Des Portes, ce sonnet (le 133^e de l'édition citée).

Più volte già dal ben sembiante humano
Ho preso ardir con le mie fide scorte
D'assalir con parole honeste, accorte
La mia nemica in atto humile e piano...

Ond' io non pote' mai formar parola
Ch' altro, chè da me stesso fosse intesa ;
Cosi m'ha fatto amor tremante e fioco ;

E veggi hor ben che caritate accesa
Lega la lingua altrui, gli spirti invola ;
Chi puo dir com' egli arde, è 'n picciol foco. — Cf. sonnet

75, 92, 189 et canz. XV, 1.

(2) V. par exemple le sonnet 125 :

Lieti fiori e felici, ben nate herbe,
Che ma donna passando premer suole,
Piaggia ch' ascolti sue dolci parole
E del bel piede alcun vestiggio serbe,
Schetti arboscelli e verdi di fronde belle,
Amorosette e pallide viole,
Ombrose selve, ove percuote il sole,
Che vi fa co' suoi raggi alte e superbe ;

O soave contrada, o puro fiume
Che bagni 'l suo bel viso e gli occhi chiari,
E prendi qualità dal vivo lume ;

Quanto v' invidia gli atti honesti e cari ;
Non fia in voi scoglio homai che per costume

D'arder con la mia fiamma non impari. — Cf. 85, 187,

et canzoni XIII, 5, XV, 4, 5, 6.

(3) Ainsi dans le sonnet 137 : L'aura gentil, che rasserenà i poggi

l'imagination du poète toscan, ce fut pour se laisser enivrer par cette poésie dont les couleurs et les sons forment trop souvent le charme principal ; ce fut pour se laisser dominer par la puissance d'un talent qui les enleva beaucoup trop à la libre inspiration de l'esprit français et qui, par la grande part qu'il accorde aux ressources matérielles de l'art, ne convenait que trop à une société matérialiste en pratique. Ils se persuadaient que tout doit être imité chez le chantre de Laure, et, comme la subtilité de l'esprit est plus accessible à l'imitation que la richesse du génie poétique et le langage du cœur, ce fut surtout aux nombreux concetti (1) de leur modèle qu'ils s'attachèrent, sans

Destando i fior per questo ombroso bosco,
A soave suo spirto riconosco,
Per cui conven ch' en pena, e 'n fama poggì.

Per ritrovar ove 'l cor lasso appoggi
Fuggo dal mio natio dolce aere toscano
Per far lume al pensier torbato e fosco
Cerco 'l mio sole, e spero ver lo hoggi. — Cf. 6, 34,

108, 179, et même la fin de la citation précédente.

(1) Il faut convenir qu'ils ont rarement dépassé l'afféterie de certains sonnets de Pétrarque (27, 70, 137, 183) et des canzoni I et XVIII. Voici le premier de ces sonnets : il repose sur le jeu de mots Laura, lauro.

Apollo, s' ancor vive il bel desio
Che t'infiammava à le Thessaliche onde,
E se non hai l'amate chiome bionde,
Volgendo gli anni, già posto in obblio,
Dal pigro gielo e dal tempo aspro e rio,
Che dura quanto 'l tuo viso s'asconde,
Difendi hor l'honorata e sacra fronde,
Ove tu prima e poi fu' invescat' io.

E per virtù de l'amorosa speme
Che ti sostiene nella vita acerba,
Di queste impression l'aere disgombrà.
Si vedrem poi per meraviglie insieme

même voir que notre langue, bien moins musicale que la sienne, ne permettrait pas de déguiser toujours à la critique française la valeur réelle de leurs pensées. N'est-il pas permis aujourd'hui d'avouer que lire en français certains sonnets ou canzoni de Pétrarque ce serait presque lire un opéra réduit au mérite des vers ? L'école de Ronsard et de Des Portes n'eut pas l'idée de leur faire subir cette épreuve de la traduction avant d'y choisir ses modèles ; rude et brutale épreuve, j'en conviens, et que je ne voudrais point essayer ici, mais expression assez juste peut-être des conditions que la langue française impose à qui prétend l'employer.

Mais surtout reconnaissons-le, pour ne l'oublier jamais : la corruption froide et profonde de la cour des derniers Valois, qui devient celle des Bourbons, n'a que trop d'affinité avec la littérature que cette cour produisit et qu'elle put, jusqu'à un certain point, populariser en France, littérature qui reste habituellement dépourvue de grandeur, même chez ceux à qui une inspiration subite du cœur dicte parfois des vers charmants. Si la nature et l'amour semblent se repousser chez les poètes d'alors, n'est-il pas permis de se souvenir que les plus cyniques traditions des Trouvères ou de leurs héritiers sur le mépris de la femme avaient été largement dépassées dans la réalité. Disons-le encore : les *Stances du Mariage*, aussi bien que certains morceaux des *Elégies* de Des Portes, poursuivent avec un froid acharnement, jusque dans les derniers replis du cœur, tout ce qui peut rappeler un sentiment honnête, je dirais presque un sentiment quel qu'il soit. Rien de plus sympathique aux galants concetti de Ronsard que ce mépris du sentiment véritable, dont on trouverait quelque trace même dans les *Amours à Marie*. On se sent plus à l'aise pour flétrir le mauvais goût, quand on le voit si bien d'accord avec la bassesse de la pensée, et quand on se souvient des dates lugubres de ces vers efféminés, écrits et

Seder la donna nostra sopra l'herba
E far da le sue braccia a se stessa ombra.

publiés durant un demi-siècle où le sang français fut presque toujours versé à grands flots et versé par des mains françaises (1).

Ici encore l'abaissement de cette poésie est grand en face de Pétrarque, chez qui les plus impardonnables concetti semblent provenir du désir de varier l'expression d'un sentiment réel et quelquefois d'ailleurs dominé ou combattu par une véritable philosophie religieuse, tandis qu'autour de Henri III la subtilité travaille souvent dans le vide; et, si parfois le sentiment se réveille, il s'engourdit presque aussitôt, sans que le poète s'en inquiète. Aussi les traits où la simplicité s'unit, chez Pétrarque, à la délicatesse et, il faut le dire aussi, à la mollesse du sentiment, ceux que notre grand siècle eût pu goûter, si une réaction trop facile à comprendre n'eut amené les maîtres de l'art à oublier ce poète, ces traits enfin pour lesquels la langue française, celle de Des Portes surtout, semble faite, sont précisément ceux que cette école semble avoir eus en moindre estime. Le poète toscan fut ainsi puni de l'avoir aveuglée par ses dangereux exemples sur les plus pures de ses beautés : je ne crois pas que Des Portes, non plus que Ronsard, nous ait nulle part reproduit :

Come fanciul ch' a pena
Volge la lingua e snoda;
Che dir non sà, ma l' più tacer gli è noia;
Cosi 'l disir mi mena
A dire vò che m' oda
La mia dolce nemica anzi ch' io moia (2).

A l'inspiration factice de Ronsard cette école n'opposera donc point une inspiration sérieuse et durable. Le sentiment et la pensée lui manquent à la fois pour cela, sauf quelques poé-

(1) Des Portes fait lui-même ce rapprochement, dans une chanson à Diane, sans se douter du dégoût qu'il peut inspirer.

(2) Canz. XIII, St. 4.

sies religieuses d'élégiaques repentants (1), et encore Des Portes, qui s'adonna résolument à cette sorte de composition, survécut, comme auteur des Psaumes, à sa propre renommée. On oublia vite ces derniers efforts d'un poète aimé, et « Mal-herbe lui dit grossièrement en face ce que Du Perron pensait et disait plus bas (2). » Des Portes a eu la sagesse de s'abstenir des sujets épiques pour lesquels il n'était pas fait ; en cela encore il a été *plus retenu* que Ronsard ; il a, par son exemple, condamné l'erreur de ceux qui se faisaient illusion sur ce point, et ainsi préparé de loin les esprits à comprendre les conditions de la grande poésie. Il mérite, à cet égard, la reconnaissance de la postérité ; mais elle ne lui en doit pas d'autre.

Est-il nécessaire de s'arrêter ici sur un contemporain de Des Portes, bien promptement éclipsé, sur Du Bartas ? Sans doute, sa renommée fut grande, à la fin du xvi^e siècle, et personne ne fit plus que lui pour répandre en province, c'est-à-dire après tout, en France, la langue et le goût de Ronsard, considéré comme poète héroïque. Du Bartas le dépassa même dans ses innovations ; il réussit à passer pour un grand poète, et, disons-le nettement, il le mérita en un certain sens (3). Et pour-

(1) Il paraît que les Psaumes de Des Portes n'étaient pas encore livrés au public en 1596.

(2) Sainte-Beuve. — Philippe Des Portes.

(3) L'énergie et l'élévation ne lui manquent pas, assurément ; mais, sans juger absolument par les citations de M. Sainte-Beuve de la proportion numérique des vers dont le français est intolérable, il faut reconnaître que ce poète se méprit complètement sur les conditions du goût et eut le malheur de ne pas comprendre combien est choquant le contraste entre la grandeur de la pensée et l'extrême bassesse de certaines expressions, entre le dédain pour le paganisme et l'emploi de la mythologie dans l'exposition des dogmes chrétiens.

Voici son invocation :

Toy qui guides le cours du ciel, porté-flambeaux,
 Qui, vray Neptune, tiens le moite frein des eaux,
 Qui fais trembler la terre et de qui la parole

tant le noble écrivain , mort assez jeune encore , l'année de la bataille d'Ivry , avait disparu à peine , que ses œuvres disparaissaient avec lui. Elles ne conservent pas même , durant le règne du prince qu'il avait servi , le rang qu'on leur avait adjudé. « Il peut encore partager les provinces , mais la Cour et » le Louvre continuent de lui échapper. Malherbe qui rudoie

Serre et lasche la bride aux postillons d'Eole

Eslève à toy mon âme , espure mes esprits.

Et plus loin :

Le monde est un nuage à travers qui rayonne

Non le fils tire-trait de la belle Latone ,

Ains ce divin Phœbus dont le visage luit

A travers l'épaisseur de la plus noire nuit.

Après avoir dit du chaos :

Terre et ciel que je puis chanter d'un style bas

Non point tels qu'ils estoient, mais tels qu'ils n'estoient pas,

il ajoute que la vertu divine sert de *mastic* pour les *coler*.

Deux citations encore sur la fin du monde et sur la lumière mettront en relief ses qualités et ses défauts (1^{re} journée).

Un jour de comble en fond les rochers crouleront ,

Les monts plus sourcilleux de peur se dissoudront ,

Le ciel se crevera ; les plus basses campagnes

Boursoufflées croistront en superbes montagnes

Les fleuves tariront, et si, dans quelque étang

Reste encor quelque flot, ce ne sera que sang ;

La mer deviendra flamme et les sèches balènes

Horribles mugleront sur les cuites arènes...

Sur les astres plus clairs courra le bleu Neptune

Phœbus s'emparera du noir char de la lune

Les estoilles cherront, le désordre, la nuit,

La frayeur, le trespas, la tempeste, le bruiet

Entreront en quartier.....

— Clairbrandon, Dieu te gard', Dieu te gard', torche sainte.

— Chasse-ennuy, chasse-deuil, chasse-nuit, chasse-crainte,

Lampe de l'univers, mère de vérité.

Juste effroy des brigans, seul miroir de beauté.

» Des Portes , qui biffe Ronsard et se chamaille avec Régner ,
 » peut négliger Du Bartas ; il ne le trouve pas sur son che-
 » min (1). » Or Malherbe n'est à la cour que depuis 1605. L'au-
 teur de la Semaine était-il donc déjà oublié en Provence et en
 Normandie , dans la résidence et dans la patrie du critique ?
 Disons plus , Du Bartas ne dut avoir en Aquitaine même , à
 Poitiers , qu'un succès douteux. Scévole de Sainte-Marthe y
 jouissait d'une haute réputation , d'une influence incontestable.
 Or , s'il avait des relations intimes avec l'école de Ronsard , il
 appartenait , pour la langue , à la fraction la plus intelligente
 de cette école , et son style laisse percer au moins des lueurs
 du véritable goût français (2). Il sait varier et hausser au be-
 soin le ton de ses poésies : nouvel argument en faveur de l'ex-
 plication donnée plus haut au sujet de la mollesse des vers
 écrits pour S.-Cloud et pour le Louvre , car on sait combien
 Scévole était , par son caractère , au-dessus des poètes courti-
 sans.

Quant à la postérité intellectuelle que M. Sainte-Beuve re-
 connaît à Du Bartas durant le xvii^e siècle , elle tient sa place
 aujourd'hui plutôt dans la bibliographie que dans la littérature.
 Jamais peut-être preuve plus frappante ne fut donnée de la
 force instinctive que possède une nation pour rejeter de sa tra-
 dition ce qui n'est pas vraiment à elle ; rien ne fait mieux sen-
 tir que ni la renommée , ni même des dispositions heureuses
 ne peuvent prévaloir longtemps en France contre l'esprit fran-
 çais.

VI.

BERTAUT. — POÉSIES DE DU PERRON.

Bertaut et Du Perron , qui , tous deux , pour des motifs divers ,
 étaient en mesure d'attirer l'attention du public et de donner
 le ton à la littérature poétique , au moment où se terminait
 le xvi^e siècle , restèrent généralement tous deux au-des-

(1) Sainte-Beuve. — Du Bartas.

(2) V. les articles du Correspondant sur cet écrivain.

sous de Des Portes, pour la grâce et l'inspiration dans la poésie légère. En ce qui touche Du Perron, il n'y a guère de doute possible, et M. Sainte-Beuve m'encourage à le dire de Bertaut, en l'appelant *le second de Des Portes*. Souvent ils égalèrent ou exagérèrent ses défauts, mais la langue acheva de se fixer sous leur plume, telle que Des Portes l'avait conçue. L'idiome *français* du *xvi^e* siècle, celui de Marot, subit une *métamorphose*, au sens littéral du mot, un changement de forme en conservant l'essentiel du fond; il a plus de sévérité, mais non moins d'aisance, et il a repris sa vie propre, il a rejeté tout alliage étranger. Les *hardiesses* philologiques de Ronsard sont mises de côté désormais, sans éclat, mais avec cette résolution froide et persévérante, qui ne doit plus laisser d'espoir aux dévôts de la Pléiade, d'autant plus que Bertaut proteste qu'il en est plus que personne, et que, s'il préfère imiter Des Portes, c'est que Ronsard s'est élevé trop haut. Mais, en parlant ainsi, il persuade insensiblement au public qu'il faut laisser l'idole dans son temple, lui jeter des grains d'encens et tourner ses pas ailleurs. Il sera bientôt question de la poésie dramatique, dont la marche est distincte : examinons, pour le moment, l'héritage direct de Ronsard.

Eh bien ! lisez de suite cinq ou six pièces, soit de Bertaut, soit de Du Perron, je dis des vers de leur jeunesse, écrits avant la fin des Valois (1), et faites-leur subir cette analyse grammaticale qui n'a rien de révoltant, quand il s'agit de poésie fort peu capable d'inspirer l'enthousiasme. Sans doute, la langue de Racine n'y est pas encore toute entière, mais vous y trouvez déjà celle de Malherbe, ou très-peu s'en faut. Avec moins de

(1) Les vers galants de Bertaut, recueillis seulement en 1602, sont des ouvrages de sa jeunesse, dit M. Sainte-Beuve, dans l'article qu'il lui a consacré. — Cf. Tableau de la poésie française au *xvi^e* siècle, page 114 (édit. de 1843). Quant à Du Perron, nous le trouvons dès 1593 occupé de bien autres soins; dès 1601, il a officiellement abdiqué en faveur de Malherbe. M. Sainte-Beuve l'appelle le Bernis du *xvi^e* siècle.

variété que chez le poète de Caen, le rythme possède déjà, ce me semble, ces qualités négatives dont le réformateur relevait si aigrement l'absence momentanée chez Des Portes lui-même. Il n'y a guère entre Malherbe et ces disciples de l'abbé de Tiron de différence bien tranchée que sur un point, c'est leur manque habituel de bon sens ; mais, au temps des derniers Valois, le bon sens n'était pas encore regardé comme une qualité poétique.

Ici la scission est frappante. Tout ce qu'on peut imaginer, ou plutôt ce que personne n'imaginerait plus, pour faire briller l'esprit d'invention en matière d'absurdités sentimentales se trouve entassé dans ces recueils ; encore la monotonie du ton et des idées empêche-t-elle la variété des détails d'éloigner longtemps l'ennui mortel que cause une pareille lecture. Les deux poèmes de Bertaut et de Du Perron sur la mort de Joyeuse, à la bataille de Coutras, sont, à cet égard, des modèles accomplis. Le goût français, dont la raison et le naturel sont des parties essentielles, en est complètement banni ; mais l'idiome est français déjà. Rassurons-nous donc : on en est venu à ne plus interposer de mots étrangers entre l'esprit et la pensée ; celle-ci sera bientôt appréciée par le public à sa valeur réelle : l'esprit français va la juger.

Ce n'est pas à dire pourtant que ces deux poètes fussent dépourvus de talent, et de talent pour la poésie légère. Les preuves du contraire sont faciles à recueillir, et j'en citerai volontiers, ne fût-ce que pour reposer le lecteur et moi des pièces justificatives du procès que je leur intente, procès qui, du reste, tient très-directement à l'objet de ces recherches, l'état des esprits après les guerres de religion. C'est, en effet, la date de la *publication* de ces œuvres qu'il faut considérer surtout, pour juger le goût des lettrés qui les accueillirent si bien (1) ; or, cette date, pour Bertaut, c'est le début du *xvii^e* siècle.

Disons plus : sa pièce intitulée *Bourgueil*, dédiée au cardinal

(1) V. Sainte-Beuve, *ibid.* Les pièces sérieuses sont réunies en 1601, et les autres, bien qu'antérieures, connues en manuscrit et, à ce qu'il

de Bourbon, à l'époque des guerres civiles, nous représente, non seulement la langue, mais le goût du ^{xvii}^e siècle, en matière de poésie champêtre : peut-être ne mérite-t-elle pas d'être mise au-dessous de l'Épître à Lamoignon. Quelques longueurs, quelques négligences, un latinisme ou un italianisme égaré dans cette pièce si française, quelques constructions un peu irrégulières mais jamais obscures, se détachent à peine de ce style simple, facile, gracieux, où une imagination agréable et mesurée exprime au lecteur le calme de ce canton et celui que le poète y trouve chez un prince ami des vers, au milieu des calamités qui désolent ailleurs la France. L'écrivain n'oublie pas non plus l'art des contrastes, et ne décrit pas avec moins de talent et d'aisance la fuite des paysans à l'approche des soldats, hors de ce coin de terre privilégié. Le sentiment de la réalité frappe surtout dans cette pièce, au milieu de la poésie artificielle qui débordait de toute part, et souvent chez Bertaut plus que chez personne.

Ici ce bruit tonnant dont on oit nos tambours
 Changer le guet des nuits à la garde des jours
 Ne rompt point en sursaut l'enchantement du somme,
 Qui, si doux au matin, charme l'esprit de l'homme :
 Ains un muet silence y nourrit le sommeil
 De son jus de pavot, sous les voiles de l'œil,
 Depuis l'heure du soir où les terres se taisent,
 Jusqu'à tant que la voix des oiseaux qui se baisent

paraît, imprimées par fragments sans l'aveu de l'auteur, sont publiées pour la première fois par lui en 1602.

« Les œuvres de Des Portes, de Du Bartas expirent, ou du moins épuisent leur feu en 1611, continue le critique; Bertaut, le dernier venu, va jusqu'en 1623. »

J'ai eu entre les mains une édition de 1605 contenant les poésies sacrées et les discours ou poèmes, y compris la mort de Joyeuse, et une autre de 1620. Dans le recueil de De Rosset, en 1615, les pièces de Bertaut sont nombreuses.

Fait entr'ouvrir les yeux et voir sur l'horizon,
Le soleil visiter sa dixième maison (1).

S'il a voulu imiter Des Portes, il l'a fait ici avec une liberté d'esprit et de style qui lui laisse le mérite de l'originalité. Quant à Ronsard, je ne me rappelle rien de lui qui ait pu servir de modèle à cette pièce.

Bourgueil n'est pas d'ailleurs le seul morceau où Bertaut ait déployé cette aisance de talent poétique. Il est telle pièce élégiaque ou satirique où l'on remarque une légèreté de rythme et d'harmonie si bien en rapport avec le sujet, qu'il faut reconnaître chez l'auteur autre chose qu'un fugitif instinct de la poésie. On se le persuadera mieux encore si l'on observe que les concetti extravagants dont nous parcourrons tout-à-l'heure la triste série sont bannis des stances où l'on retrouve surtout cette qualité musicale. Il y a réellement du sentiment, du naturel dans d'autres stances d'un rythme plus grave exprimant l'affection passionnée d'une femme, et surtout dans ces vers :

Sa bouche en soupirant dit ces libres paroles,
Non toutes, car ses pleurs en dirent la moitié.

.....
Non, de quelque raison dont enfin tu m'abuses,
Tu ne peux excuser un vain éloignement,
Car cela seulement d'alléguer des excuses,
C'est convaincre ton cœur de m'aymer froidement.

.....
Non, tu m'aimes toujours et sans fraude et sans feinte
Mais peut-être il te plaît de le dissimuler.

Il est vrai que ton cœur trop bien le dissimule
Pour un vraiment espris d'un vif embrasement

(1) *Bourgueil* à M. le cardinal de Bourbon. — Recueil des plus belles pièces des poètes français depuis Villon jusqu'à Benserade. Ed. de 1752, t. II. C'est à ce volume que j'ai emprunté plusieurs de mes citations de Des Portes.

Et je n'eusse pas creu, quoique je sois crédule,
Qu'on se peust tant jouer, quand on aime ardemment (1).

On peut citer à côté de ceux-là, d'autres vers inférieurs pour la pensée et pour le rythme, mais où se trouvent du moins des qualités négatives, sans mélange de défauts choquants. Enfin la pièce : « On ne se souvient que du mal » offre, malgré un petit nombre de vers regrettables, une délicatesse de sentiment, une grâce d'expression remarquables, et même une élévation de pensée qui surprend ici :

On ne se souvient que du mal,
L'ingratitude règne au monde,
L'injure se grave en métal,
Et le bienfait s'escrit en l'onde.

.
Il (l'amour) preste à nostre entendement,
Pour voler au ciel ses deux ailes;
Nous les engluons follement
Dedans les vanités mortelles.

.
Son feu n'est que divinité
Tout en sent la vertu secrète;
Il est la parfaite unité,
Et Dieu c'est l'unité parfaite.

.
Il faut juger et puis aymer
Et nous faisons tout au contraire;
Amour n'en est point à blasmer
Ains nostre penser téméraire (2).

Mais soyons justes : Ronsard avait fourni des modèles et des modèles variés de cette grâce du style et de cette musique du rythme qu'on peut admirer dans certains vers de Bertaut. A côté de l'ode si connue : « Mignonne, allons voir si la rose » (3),

(1) Il paraît, d'après l'édition de Bertaut de 1620, que l'auteur mort en 1611, n'avait pas publié ces stances.

(2) Délices, etc. — Bertaut, 1602.

(3) Odes I, 17.

on peut citer des vers où l'auteur, maniant avec aisance son charmant vers de dix syllabes et croisant ses rimes comme pour mieux exprimer la marche incertaine de son imagination, se laisse aller à la rêverie, et la poursuit à travers des images, riches de couleur, un peu confuses, un peu incohérentes, il est vrai, mais dont il s'est excusé d'avance, en se disant livré à une sorte d'hallucination (1). On trouverait un mérite analogue dans quelques strophes de sa plainte aux rochers et aux bois qui demeurent jeunes tandis qu'il vieillit (2), sa jolie imitation de l'*Amour piqué* d'Anacréon (3), son ode à l'alouette où, avec quelques fautes de goût, on trouve le sentiment de la nature et une sorte de mélancolie (4). Enfin l'ode sur l'amitié, à Lignery partant pour l'Italie, fait briller dans un langage assez gracieux ce talent infatigable du poète à créer un rythme en rapport avec ses pensées, souple et léger comme elles, quand par bonheur il s'avise d'en avoir de simples, ici prolongé sans être lourd ni trainant, tel en un mot que les entretiens de l'amitié (5).

(1) Am. à Marie I.

(2) Odes IV, 10.

(3) Odes IV, 16. — Le rythme n'est pas celui du modèle.

(4) Odes IV, 27.

(5) Odes V, 10. Voici la deuxième strophe (ne regardez pas aux latinismes).

Que sert à l'homme de piller
Tous les printemps de l'Arabic,
Et de ses moissons despouiller
Soit la Sicile ou la Libye,
Ou desrober l'Inde anoblie
Des trésors de son bord gemmé,
S'il n'aime et s'il n'est point aimé ?
Si tout le monde le desdaigne,
Si nul second ne l'accompagne
Soliciteux de son ami,
Comme un Patrocle compaignable

Or, souvenons-nous que Bertaut s'est dit hautement admirateur de Ronsard, et qu'à la fin de sa vie, lorsqu'il désespérait, disait-il, de se faire entendre après Des Portes, il disait encore *adorer les pas* des chantres de Cassandre et de Francine (1). Il est donc assez probable qu'il y a ici tradition continue, et que Bertaut a réellement voulu, à l'exemple du maître, consacrer des rythmes légers à un style plus gracieux, plus simple, à des pensées plus naturelles que le commun de ses poésies. Ailleurs Ronsard, pour de grands sujets, avait enflé sa bouche et déclamé de grands vers; Bertaut, nous l'allons voir, s'y employa de son mieux et travailla péniblement de grands vers, sinon toujours de grands sujets. Ces rapprochements permettent de revenir sur le travail d'épuration de la langue, travail qui se manifeste d'autant mieux que les sujets ont plus d'analogie.

Il est très-sensible déjà dans le *Discours sur le trespas de Ronsard*, composition qui doit être postérieure de très-peu à l'événement (1585). Le contraste est frappant, dans ce morceau, entre le goût et la langue. On y aperçoit, comme dans presque toutes les poésies de cette époque de transition, une lutte entre deux forces, dont heureusement la plus conforme à la raison l'emportera, entre la clarté du style, qui doit amener celle de la pensée, et la recherche de la pensée, naturellement peu soucieuse de sortir des nuages. Cet éloge de Ronsard est un poème mythologique contenant, avec un éloge étourdissant de Henri III, des apophthègmes à l'antique sur le sort commun des mortels, y compris les enfants des dieux, et sur la fin du grand

Suivoit Achille, fust parmy
La nue la plus effroyable
Des Lyciens, lorsqu'odieux
Contre Priam souffloit son ire,
Fust quand paisible sur la lyre
Chantoit les hommes et les dieux.

(1) Sur les œuvres de M. Des Portes, *Elégie* toute changée par l'auteur en ceste impression. (*Délices* etc.) Il paraît que ce recueil était commencé dès 1611.

Tout lui-même, toutes sentences que, du temps de Sénèque, on avait la bonté d'appeler des consolations. Eh bien ! tout ce fatras est exprimé dans un style si correct, si pur, souvent si noble (1), que l'on se sent délivré de la langue créée par l'illustre mort et délivré pour toujours, car si lui-même et ses amis en avaient trouvé d'abord une semblable pour le grand style, ils ne seraient pas allés en demander une aux Romains. Comparez seulement le poème de Bertaut à l'*Hymne de la mort*, dans Ronsard, et vous verrez combien l'Hymne, beaucoup plus raisonnable et plus moderne dans l'ensemble, est moins français dans la diction.

Mais il faut examiner l'œuvre de Bertaut, sinon dans sa totalité, au moins dans son ensemble, et se rendre un compte plus exact de ce que l'on insérerait encore en 1615 dans les *Délices* de la poésie française.

Eh bien ! il n'est personne aujourd'hui qui ne dénie à Bertaut le titre de réformateur que sembleraient lui mériter plusieurs de ses poésies dans le genre gracieux et même, nous le verrons bientôt, dans un genre plus grave ; il n'est personne qui ne reconnaisse la vérité de cette sentence : « Bertaut peut sembler plus voisin de Malherbe qu'il ne l'est réellement (2), » quand, à côté d'estimables essais, on aura parcouru cette série de plates extravagances que l'on admirait encore quarante ans après la mort du chef de l'école, ces vers dont on pouvait alors dire à la lettre qu'ils

Sont au bout de vingt ans encor *redemandés*

puisqu'ils sont encore édités en 1623. C'est un dévergondage à froid de métaphysique galante qui eût fait pâlir de jalousie les tenants des problèmes discutés dans les cours d'amour ; c'est une preuve multiple et frappante de cette vérité à laquelle il faut toujours revenir, que Bertaut, comme Des Portes, n'avait pas

(1) Discours sur le trespas de M. de Ronsard, *ibid.*, et Bertaut, édit. de 1605. On le trouve aussi joint au Ronsard de 1609.

(2) Sainte-Beuve. — Art. Du Bartas.

une idée nette du progrès à accomplir, lors même qu'il le servait le mieux, que par conséquent rien n'était stable dans les progrès accomplis en matière de goût. Mais il faut citer.

On se rappelle le tercet de Des Portes :

Raison, arrière donc, ta remonstration est vaine ;
Si je meurs en chemin je serai hors de paine ,
Et par mon haut désir j'honore mon trespas,

et ses pauvres vers sur Icare.

Bertaut, fidèle aux traces du maître qu'il désespérera d'égaler, s'empare de l'idée et la paraphrase en deux grandes pages :

Ne vous offensez point, belle âme de mon âme ,
De voir qu'en vous aimant j'ose plus qu'il ne faut :
C'est bien trop haut voler ; mais, estant tout de flamme,
Ce n'est rien de nouveau, si je m'élève en haut.

De quel plus haut soleil pourrois-je être l'Icare ,
Moi qui veux consoler ma mort par son auteur.

Non, sachant que ma flamme est céleste et divine ,
Je ne veux rien aimer, s'il n'est esgal aux dieux.
Je veux qu'un bel oser honore ma ruine ,

Et, puisqu'il faut tomber, je veux tomber des cieux (1).

Obligé et plus encore désireux de me borner et de choisir, je ne m'arrêterai ni sur l'affectation qui glace le sentiment quand Bertaut essaie d'en montrer, dans les plaintes d'une damoiselle (2), ni sur la *disputatio* en douze vers, ayant pour objet de décider si sa dame doit être appelée son *âme*, l'ayant d'ailleurs préalablement reconnue pour la *fin* de sa naissance (3).

Et la fin d'un chacun est sa félicité ,
ajoute-t-il avec le ton d'un métaphysicien de la gaie science.
Je ne m'arrêterai pas non plus sur l'holocauste platonique qu'il

(1) Bertaut, éd. de 1602. — Délices, etc. — Recueil, etc.

(2) Bertaut, éd. de 1602. — Délices, etc.

(3) Du contentement, etc. (Bertaut de 1620, où la pièce est indiquée comme inédite, et Délices, etc.

offre, à peu près comme le Dunois de Chapelain (1); ici du moins, à travers un nuage assez épais, on aperçoit une pensée, et une pensée qui veut être honnête. On pourra reconnaître ailleurs un écho de la plainte de Des Portes dans les stances : « Que s'empêcher d'aimer » (2); on pourra même être indulgent, à cause de la coutume universellement suivie, pour les morceaux que Bertaut consacre,

A bénir son martyr, adorer sa prison (3),

(sans oublier pourtant le second vers du distique de Boileau). Mais, ce qui appartient à Bertaut, malgré un souvenir éloigné des 3^e et 138^e sonnets de Pétrarque (Era 'l giorno, — Pianger gioco), ce sont les pièces que voici et entre lesquelles je craindrais de faire un choix, chacune d'elles ne pouvant assez donner l'idée de ce qu'il a fallu d'imagination dévoyée pour trouver les autres, et de corruption intellectuelle chez les contemporains pour les admirer :

Un amant respandit un jour
Tant de pleurs en faisant sa plainte
Dessus le flambeau de l'Amour
Qu'il en rendit la mèche estainte.
Heureux s'il eust tant larmoyé
Que l'Amour mesme il eust noyé !

C'est le début, mais c'est peu encore. Cupidon cherche du feu ; personne ne veut ouvrir sa porte ; alors, il trouve *les yeux* de la dame du poète et le cœur de celui-ci. Les yeux lui servent de lentille : description de l'expérience ; l'opération réussit.

Et le feu causant mon trespas
Me brusle et ne m'esclaire pas (4).

Les stances : « O beaux yeux, » au nombre de six et com-

(1) Même pièce.

(2) Bertaut, édit. de 1602.

(3) V. les pièces : « Mon cœur n'imité point » et « O pensers » dans le Bertaut de 1602 et le recueil de De Rosset.

(4) Bertaut de 1602, et recueil de De Rosset.

mençant toutes par ces mots , aboutissent à l'inintelligible, non dans la construction de la phrase , mais dans la pensée elle-même (1). Les stances : « O beaux cheveux » arrivent de subtilités en subtilités à celle-ci :

Le prisonnier une chaîne demande
Et le geôlier la lui va refusant (2).

Au moins a-t-on assez promptement trouvé la fin du morceau. Il n'en est pas de même de la description dont voici quelques traits :

Ses attraits ne sont rien qu'agréables supplices.
.....
Si devant son beau teint, ce teint qui tout surmonte,
Ou la rose ou le lys osent se présenter,
Soudain on aperçoit que l'un rougit de honte,
L'autre pallit de peur de s'en voir surmonter.

Et, après deux stances incompréhensibles :

Quant à sa belle main , ceste vive merveille ,
Qui de ma liberté rend l'amour possesseur ,
Elle seroit au monde unique et sans pareille ,
Si Dieu l'eust condamnée à n'avoir point de sœur.
Mais pour mon double mal elle nasquit gemelle
D'un marbre qui mobile en dix branches se fend :
L'une exerce le vol et l'autre le recele ,
L'une commet un meurtre et l'autre le deffend,—etc. (3).

Voilà ce qu'on insérerait encore dans les *Délices de la poésie française*, adressées à la protectrice de Malherbe, au temps où il lui adressait lui-même sa lettre sur la mort du chevalier de Guise. Voilà ce qu'on s'obstina longtemps à admirer parmi nous , et ce qu'on admirait presque sans conteste au commencement du xvii^e siècle :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

(1) Ib., ib.

(2) Bertaut de 1602. — *Délices*, etc.

(3) Ib. — ib.

En 1620 encore, un éditeur se félicitait d'avoir obtenu de Bertaut, peu avant sa mort, des vers que le poète avait d'abord condamnés lui-même et qui sont, s'il est possible, plus ridicules que ceux-là.

Je passe sur l'extravagance impie des stances « Je ne tesmoigne point » (1), sans m'y arrêter autrement que pour remarquer combien un poète de l'an 1600 se croyait dégagé de toute solidarité avec ses propres vers, avec quelle désinvolture les productions littéraires étaient mises par le public et leurs auteurs en dehors de toutes les lois qui régissent les rapports de la pensée avec la parole. C'est là le grand mal de la littérature à cette époque, celui que je devrai faire ressortir le plus souvent. Qu'on mette donc pour épigraphe à toutes ces compositions, ces vers de Bertaut lui-même, adressés par sa Panopée à Damon :

Quand vous perdriez encore le sens
Vos pertes ne seraient pas grandes (2).

Il n'est pas le seul écrivain de cette période qui ait lâché contre ses propres folies quelque mot plein d'esprit et de sens.

Bien que les poésies galantes fussent au premier rang dans cette littérature artificielle, il n'est pas permis d'oublier, dans les annales du mauvais goût, les stances de Bertaut « sur la fortune que le roi et la reine ont courue en passant la rivière, » c'est-à-dire sur l'accident qui fit tomber leur voiture dans l'eau (3). Après un début où l'on trouve une certaine majesté, due en partie au choix du rythme, l'auteur se jette à perte de vue dans les concetti mythologiques, sans même s'apercevoir qu'avec un prince comme Henri IV c'était s'acquitter assez mal de l'office de courtisan : il est vrai que la reine fut la pro-

(1) Ib., ib. — Cf. L'aile de mon penser (ib., ib.) et les stances sur la résolution d'aimer une grande (ib., ib.)

(2) Recueil de 1752. — Bertaut de 1620.

(3) Ce fait est rapporté par Richelieu, au commencement de ses mémoires : son récit non plus ne brille pas par la simplicité. Les vers sont dans le recueil de De Rosset.

tectrice de Marino. Passe encore pour une comparaison avec le soleil qui serait jetée en passant : Pétrarque en avait tant usé ! Mais Bertaut ne s'en tient pas là. Veut-il dire que l'accident est arrivé le soir ? il ajoute :

Si bien qu'en mesme temps on voit tomber dans l'onde
Les soleils de la France et le soleil du monde ,
Les uns dedans un fleuve et l'autre dans la mer.

Et il remanie cette pauvre idée pour en faire sortir quelque chose d'inattendu. Comme le roi ne s'est pas noyé , il trouve le moyen de le comparer de nouveau au soleil qui, sous le cercle polaire, se couche et se lève en même temps une fois l'année.

Après tout, on en est quitte pour une cinquantaine de vers et c'est un mérite que l'on doit sentir, quand on a lu les « Regrets de feu très-chrestien prince Henri III, sous le nom de Daphnis, sur la mort de l'admiral de Joyeuse, sous le nom de Lysis » (c'est le titre que l'on trouve dans le recueil de De Rosset). J'en ai dit un mot déjà ; mais ce poème me reste comme un poids sur la mémoire, pour l'ennui qu'il m'a causé ; et , puisqu'il faut montrer combien la poésie s'éloignait alors de la nature, il n'est pas hors de propos de rappeler que cet épisode des guerres de religion est raconté dans un poème dont le langage et le cadre sont tout payens (je ne dirai pas *antiques*). C'est , il est vrai , de Henri III qu'il est question dans ces tirades de passion à froid, de lamentation sans dignité, et, si Bertaut était un autre personnage, on pourrait croire qu'il a voulu exprimer la bassesse du sujet par la platitude des développements ; mais non, la même froideur se retrouve, dans le *Tombeau* de Henri III, composé par le même auteur et bien sérieusement sans doute, après l'attentat de Saint-Cloud. Si une autre pièce sur ce dernier sujet a quelque mérite d'expression , c'est une preuve de plus que le poète s'était pris au sérieux quand il drapait en héros poétique l'objet des éloquents invectives de d'Aubigné.

Dans tout cela , Bertaut voulait-il suivre une voie déjà tracée ? Oui, on n'en peut douter. Si Ronsard a montré plus d'imagina-

tion, plus de sentiment, peut-être, et de grâce, le fond est le même : c'est presque toujours l'artificiel ; et ses vers dépassent de beaucoup, à cet égard, les limites de ce qui serait aujourd'hui possible ; ce sont, à chaque page, des preuves nouvelles de ce fait que la poésie était considérée comme une œuvre de l'esprit destinée à surprendre par l'imprévu des détails, bien plus qu'à réveiller dans le cœur les sentiments de la nature humaine ou à l'élever au-dessus de lui-même. Il est certain que la guerre faite au sens commun, au nom du génie poétique est chez Bertaut ce qu'elle était souvent dans les Amours de Ronsard. On a vu plus haut des exemples de ce déplorable système chez le poète vendômois ; en voici quelques autres qui se présentent comme d'eux-mêmes, après les vers que nous venons de lire.

Passons sur l'anagramme du nom de Marie ; les anagrammes vivaient encore, à ce qu'il paraît, du temps de Molière, et il y a dans la pensée du sonnet de Ronsard plus de naturel que dans la forme. Je le préfère, je l'avoue, au cinquième sonnet de Pétrarque : Quand' io movo, qui a pu en donner l'idée.

Mais les supplications de Thoinet à Francine, dans le *Voyage de Tours*, ont pour nous un air de parodie frappant. Les stances sur la mort de Marie (1) éloignent toute idée d'une compo-

(1)

Je lamente sans reconfort
Me souvenant de ceste mort
Qui desroba ma douce vie.

.

Si je n'eusse eü l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle et vive figure
Oyant sa voix qui sonnoit mieux
Que de coutume, et ses beaux yeux
Qui reluisoient outre mesure....
J'eusse bien veu qu'ell' me disoit....
Je m'en vay faire un long voyage.

sition peu sérieuse, et l'on n'en est que plus choqué des traits déplérables qui s'y rencontrent. Rien de plus bizarre, je l'ai dit, que certains sonnets à Hélène. Les concetti sur l'Amour mythologique ne manquent pas non plus dans certaine ode à Remy Belleau (1) et sont le digne modèle de ces vers où Bertaut célèbre ceux de Des Portes, comme écrits avec une plume de l'aile de Cupidon (2).

En dehors même de la poésie galante, nous trouvons, comme précédent du Soleil et de la Vénus de Bertaut, l'ode de Ronsard, où Pallas ouvre le cerveau de François I^{er} pour donner naissance à Marguerite (3). Et quant aux contradictions flagrantes que la poésie d'alors faisait subir à l'histoire, l'on ne peut avoir chez Ronsard que l'embarras du choix. Ne comptons pas, si l'on veut, parmi les preuves de son goût pour la littérature artificielle, de son dédain pour les droits de la nature et du bon sens, les éloges emphatiques qu'il adresse à des personnages restés odieux; prenons cette monnaie courante de l'époque pour des témoignages de reconnaissance personnelle envers des êtres encore mal connus ou mal appréciés par lui (4); il reste toujours ce bizarre mélange de la mythologie avec des allusions directes aux événements de l'époque, au clergé catholique et même aux guerres de religion, mélange qui se rencontre si souvent dans ses poésies (5). Prenons-en date, car la trace en est profonde et pourra bien se laisser voir encore à l'époque où s'arrêtera ce travail.

(1) Odes IV, 40.

(2) Sur les œuvres de M. Des Portes (Délices, etc.)

(3) I, 4. La langue de cette ode est barbare.

(4) Les vers à Catherine (2^e partie du Bocage royal) sont du commencement de la régence; mais le Tombeau de Charles IX (2^e livre des Poèmes) a quelque chose de repoussant. V. aussi des éloges donnés à Henri III, dans la première partie du Bocage et l'extravagance de certains sonnets à diverses personnes, spécialement 1, 2, 8, 9, 42.

(5) On ne peut en compter les exemples. V. sonnets 10, 11, 21, 40. — Odes I, 1, 5; III, 2; IV, 25.

Les *Psaumes* de Bertaut n'ont rien qui leur corresponde chez Ronsard ; je n'aurai à les comparer qu'avec ceux de Malherbe , pour mesurer sur ce point le mouvement de la poésie française. Mais d'autres pièces se rapprochent des *Hymnes* du poète vendômois, et celles-là doivent m'arrêter quelques instants. En première ligne assurément se place « l'Hymne du Roy S. Loys et de la royale maison de Bourbon, à M^{re} le duc de Montpensier (1) » écrit, comme on le voit par son contexte, assez peu de temps après la mort de Henri III.

Ce petit poème se ressent de l'imperfection de la langue plus que la plupart des ouvrages de Bertaut. On y trouve des latinismes, des phrases trop longues, des locutions incorrectes, des constructions peu régulières. L'emploi de la mythologie, quoique très-restreint et à peine indiqué, est choquant en pareille matière. Mais Bertaut a le bon esprit de reconnaître et la franchise de dire tout haut qu'il n'est pas né pour la poésie épique ; il se connaît et c'est beaucoup, surtout après la Franciade ; l'on peut dire que, comme Des Portes, il donne ici, par son exemple, un précepte aux contemporains.

Quant à moy, rejetant l'orgueilleuse espérance
 Qui nous vient d'*ignorer nostre propre ignorance*,
 Je tiendray mon labeur d'assez d'heur couronné,
 Si le parlant pinceau qu'Apollon m'a donné
 Pour colorer les vers sait dignement peindre
 Les rayons moins luisans dont sa mémoire éclaire.
 Laissant donc les discours ses combats racontant
 A ceux de qui les vers eux-mêmes combattant
 De meurtre, de fureur semblent armer leur style
 Et faire que le sang de leur plume distille,
 Comme estant plus que moy du ciel favorisez,
 Je dirai bassement (2) les lauriers moins prizez
 Qu'il gagna désarmé, luttant contre les vices.

(1) On trouve cette pièce dans l'édition de 1605.

(2) C'est le « beau style bas » dont parle Ronsard.

Aussi, après quelques vers sur la campagne de Taillebourg, l'auteur passet-il légèrement sur les croisades, tout en regrettant de ne point oser les décrire; il s'arrête sur les vertus du saint roi; et là il trouve des vers, qui, cités à part, donneraient du poète une idée très-supérieure à celle de son mérite réel; preuve nouvelle que ses défauts tenaient surtout au manque de sérieux, à ces conceptions factices que le goût public imposait à un talent trop docile. Du reste, même dans cet hymne, l'inspiration lui manque vite. Le développement est court, et cependant il y a des passages traînants. Encore une fois, celui qui avait alors l'instinct de la poésie n'était guidé ni par l'éducation, ni par le public vers un choix habile des expressions et des idées; mais cet instinct, Bertaut l'avait, quand il représentait avec énergie le zèle de saint Louis pour les mœurs, et qu'il parlait ainsi de l'aumône :

Mais peu daignent tourner leur superbe paupière
Vers le pauvre étendu sur la vile poussière,
Et penser qu'en l'habit d'un chétif languissant
C'est Christ, c'est Christ lui-même, hélas ! qui gémissant
Se lamente à nos pieds de la faim qui l'outrage
Et promet pour du pain le céleste héritage.

Il a été poète, quoi qu'il ait pu écrire ailleurs, celui qui décrivait ainsi l'emploi de l'or que saint Louis dérobait au faste royal :

Aider la triste vefve à qui l'heur d'être mère
Estoit sujet de plainte et surcroit de misère;
Racheter les captifs, doter la chasteté
De la vierge nubile à qui la pauvreté
Refusait un mary, *fanissant en tristesse*
La misérable fleur de sa verte jeunesse;
Nourrir les orphelins et ceux qui souffreteux,
Couvrant leur propre mal d'un silence honteux,
Estouffoient en secret, en leurs chétives couches,
Les sous-pirs que la faim arrachait de leurs bouches.

Mais l'haleine manque à Bertaut, et le peu d'aisance qu'il

avait à traiter de hautes matières se manifeste encore par la comparaison de deux pièces dont les sujets se ressemblent fort : le *Cantique* sur la conversion de Henri et le *Discours* sur la conférence de Fontainebleau. Le premier est d'un style lourd et presque prosaïque, bien que les convictions religieuses et même politiques de l'auteur eussent dû l'inspirer ici. Dans le second, au contraire, Bertaut trouve une inspiration noble et parfois puissante, si la rectitude du goût n'y correspond pas toujours. Le *Chant nuptial sur le mariage du Roy et de la Royne*, et les *Larmes sur le trespas de feu madame, sœur du Roy*, offrent à leur tour des exemples du mauvais goût de l'auteur (1). Si donc Bertaut a su éviter la malencontreuse entreprise d'une épopée à la Ronsard, si l'on ne trouve point chez lui les disparates étranges du *Discours de l'équité des vieux Gaulois*, ni les insupportables longueurs d'une allégorie pastorale, comme celle où Ronsard célèbre Orléantin, Angelot, Navarrin, Guisin et Margot, ni une imitation des anciens aussi impertinente que l'*Élégie* d'Orphée, si, en un mot, dans ses pièces sérieuses, il eut, comme l'a dit M. Nisard « plus de sagesse dans les plans, un emploi plus discret de l'érudition, un meilleur choix de mots, plus d'unité dans le ton » (2), bien rarement aussi l'auteur du Saint-Louis sut se maintenir à la hauteur qu'avait atteinte son premier maître, dans les pièces où Ronsard a été vraiment inspiré. Malgré quelques beaux vers sur le choix des dignitaires de l'église, le protégé de Montpensier n'a pas, sur ce point, manié l'éloquence comme l'auteur des vers à la reine Catherine, dans la deuxième partie du *Bocage royal* ; il n'a pas dépeint la sainteté avec cette grandeur de pensée et d'images qui, après des vers d'un goût bien répréhensible, éclate en l'honneur de l'Eternité dans l'*Hymne* de ce nom. Bertaut célébrant le catholicisme de son maître, ne rappelle nulle part, pour l'élévation et la vigueur, l'auteur de la *Remonstrance au peuple de France* et des

(1) Ces quatre pièces se trouvent dans l'édition de 1605.

(2) Histoire de la littérature française. (Liv. II, chap. V, § 2.)

Discours des misères de ce temps (1). Mais en somme, tous deux ont un genre faux, et Bertaut conserve à cet égard les traditions de l'âge précédent.

(1) Je tiens à citer encore quelques beaux vers de Ronsard, après en avoir cité de charmants; mais pourquoi faut-il qu'il ait fait de beaux vers et non pas de beaux ouvrages?

Il s'adresse à l'Eternité dans son Hymne :

Mais toy, sans restaurer ton estre et ton essence,
Vive, tu te soustiens par ta propre puissance....
Ta bouche ne dit point: Il fut ou Il sera,
C'est un langage humain pour remarquer la chose :
Le temps présent tout seul à tes pieds se repose....
Tu es toute dans toy, ta partie et ton tout,
Sans nul commencement, sans milieu ne sans bout....
Sans tenir aucun lieu, de toutes choses lieu,
Qui fais ta déité en tout partout estendre,
Qu'on imagine bien et qu'on ne peut comprendre.

Ailleurs, l'Opinion personnifiée a glissé un serpent sous la robe de Luther :

Au bruit de ce serpent, que les monts redoublèrent,
Le Danube et le Rhin en leur course tremblèrent;
L'Allemagne en eut peur et l'Espagne en frémit:
D'un bon somme depuis la France ne dormit,
L'Itale s'estonna et les bords d'Angleterre
Tressaillirent d'effroy, comme au bruit d'un tonnerre.
(Remonstrance au peuple de France.)

Et en parlant des puritains français :

J'en voy qui ont changé de couleur et de teint,
Hideux en barbe longue et en visage feint,
Qui sont plus que devant tristes, mornes et palles,
Comme Oreste agité des fureurs infernales;
Mais je n'en ai point veu qui soient d'audacieux
Plus humbles devenus, plus doux, ni gracieux,
De paillards continents, de menteurs véritables,
D'effrontez vergongneux, de cruels charitables.

(Continuation du Discours.)

D'autre part, si l'on sépare dans la critique, comme ils le faisaient si souvent dans leurs vers, la parole de la pensée, si l'on s'attache uniquement aux formes extérieures du langage, on verra ici, comme chez Des Portes, et mieux encore peut-être, qu'une révolution s'opère. Plus de ces tournures bizarres, de ce style incommode, de ces vers rudes et heurtés, de ces mots étrangers aux racines et aux habitudes de notre langue, que Ronsard accumule dans ses odes et même ailleurs; plus de ces inversions forcées, ou de ces membres de phrase mal assortis, qui se traînent parfois accrochés plutôt que joints l'un à l'autre. Jamais Bertaut, dans ses plus graves licences n'aurait écrit :

Alloit *sonnant du Thier*; du Thier sonnoit sa voix (1).

Après que le troupeau des Nymphes *l'eut gémie*,

Clochante, elle descend.....

Et *mal caut*, je jettay sur elle *ma lumière* (2).

Quand Charles empereur, qui se donne en songeant

Tout l'empire du monde et qui *se va rongéant*

D'une gloire affamée et d'un soin d'entreprendre

De vouloir à son dam contre nostre Roy prendre

Les nouveaux murs françois d'une foible cité,

Où le destin avoit *son outre* limité (3).

Et *couronné la teste* d'une branche (4).

Une autre langue a pris la place de celle-là; elle a rejeté de son sein ce qui n'appartient point à la France. Tout cet attirail du pédantisme, « la parole *empennée*, le foudre *aigu-tournoyant*, l'honneur *gemmé* d'une prairie, le Dieu *tire-loin*, l'aube *jour-ap-*

(1) Eglogue IV.

(2) Orphée.

(3) Harangue aux soldats de Metz.

(4) Les Isles fortunées (2^e livre des poèmes). — Cf., Odes V, 7. — V. encore Odes I, 14, Hymne de la mort, le Discours des misères de ce temps.

porte, Neptune pousse-terre, la mort mange-tout.... tout cela désormais a disparu et disparu sans retour.

Mais faut-il voir dans ce progrès de la langue l'annonce probable d'un progrès sérieux dans le goût? Oui, encore une fois; la révolution pourra être plus ou moins prochaine, plus ou moins facile, plus ou moins complète, mais elle aura lieu. Désormais la langue appartient à tous; les dames ne seront plus obligées de *se faire expliquer* les poètes « par leur savant familier » (1); et, quand la critique littéraire circulera dans le public, quand elle pourra se formuler par la bouche des femmes, la cause de l'esprit français ne sera pas perdue bien longtemps.

On a le droit de s'arrêter peu sur les poésies de Du Perron (2), et j'aurai soin d'user de ce droit, ne fût-ce que pour me faire pardonner les trop longs développements qu'impose, au sujet de Bertaut, l'importance littéraire d'un homme en qui la transition se personnifie en quelque sorte. Le nom de Du Perron éveille d'ailleurs d'autres pensées, et, s'il n'est pas permis d'oublier qu'il appartient à la même génération que Bertaut, il faut se souvenir aussi qu'il déposa d'assez bonne heure les tablettes d'Anacréon pour la plume du diplomate et même du théologien. Reconnaissons pourtant que son poème sur la mort de Joyeuse. (3) n'est ni moins froid ni moins fastidieux que celui de Bertaut sur le même sujet, et qu'il est peut-être encore plus payen de morale et de langage. Le *Tombeau* de Catherine de Médicis, à part quelques vers où perce déjà l'homme d'état, vaut peu de chose et pour le fond et pour la forme.

(1) Expression de M. Nisard. — Histoire de la littérature française. (Liv. II., chap. IV, § 3.)

(2) Je dirai un mot de ses poésies sacrées en les comparant avec celles de Malherbe.

(3) L'ombre de M. l'Admiral de Joyeuse sous le nom de Daphnis, parlant au feu Henri III. (Délices de la poésie françoise, 1615.) Les œuvres poétiques de Du Perron se trouvent aussi dans l'édition posthume de ses œuvres diverses, 1622.

Quant aux *Stances* sur la venue du Roi à Paris, elles ne reproduisent guère les qualités négatives du sonnet de Bertaut sur le même sujet, mais présentent plutôt ce mélange de mauvais goût et d'instinct poétique, qui n'est pas non plus très-rare dans les vers de ce temps-là. Ainsi l'auteur dit à Henri, que l'on avait cru réduit à s'enfuir d'Arques en Angleterre :

Mais leur dessein sans plus fut des vents emporté ;
Tu pris une autre route, et ton bras redouté
Souvrit avec le fer une voye incogneue,
Pour unique salut, tout salut négligeant,
Comme un foudre enflammé se fait jour par la nue
Et fend l'ombrage espais qui l'alloit assiégeant.

Plus loin, décrivant le triomphe du vainqueur et les images qui l'orneront :

Après, dedans Paris paraistra Paris mesme.....
Il te receut pour maistre et t'espreuva pour père.
Astrée et Mars ensemble en pompe y marcheront (1).

Il faut reconnaître aussi que la poésie légère n'était pas toujours rebelle à Du Perron, comme on le voit par sa jolie bluette du *Temple de l'Inconstance*, que M. Sainte-Beuve a citée. Mais, quant à ses vers galants, c'est un amas de froides hyperboles, de plates et absurdes subtilités, et presque toujours sans un trait d'esprit ou de sentiment qui fasse diversion au dégoût inspiré par une pareille lecture.

Néanmoins, une fois cette lecture achevée, on conviendra que l'étude des vers de Du Perron n'est pas sans intérêt pour l'histoire littéraire. Les qualités de sa prose présentent une opposition souvent si vive et si radicale avec ses défauts comme

(1) Une autre pièce politique, l'Eloge de Henri pour M^{me} Catherine, est d'un bout à l'autre assez faible de pensée et de rédaction. L'habitude invétérée du faux en littérature est si puissante ici qu'elle entraîne le théologien royaliste à mêler la mythologie au souvenir de l'abjuration de son roi.

poète, que difficilement ailleurs on verrait plus nettement ressortir la tyrannie de la mode, la direction et la force du courant qui emportait les écrivains pendant la seconde moitié du xvr^e siècle. Nulle part donc on ne pourra mieux mesurer la révolution dont je recherche les débuts. Ajoutons que, même dans ses vers, la langue de Du Perron était celle de Bertaut. Sauf un très-petit nombre d'expressions, le vocabulaire et les tournures de Ronsard sont bannis de ces petits poèmes ; la vraie langue française a définitivement pris le dessus.

VII.

MONTCHRESTIEN. — LA TRANSITION AU THÉÂTRE.

Peu après le temps où se terminait la carrière dramatique de Garnier, cette aspiration embarrassée vers des principes littéraires autres que ceux du xvi^e siècle, mais que personne ne se définissait encore à lui-même, ce tâtonnement vers une voie nouvelle se faisait sentir dans la tragédie classique, malgré l'absence de toute tradition rivale de celle de Jodelle.... en France du moins. Mais Montchrestien passa quelque temps dans la Grande-Bretagne, et peut-être l'exemple du théâtre anglais, la renommée naissante de Shakspeare, lui inspirèrent-ils la pensée et la hardiesse de ne pas s'en tenir rigoureusement aux errements de la Pléiade. Peut-être aussi l'obscurité de sa naissance préserva-t-elle ses premières années de l'influence des poètes courtisans, influence qu'assurément il subit plus tard et dont il ne songea point à s'affranchir, mais qui ne ferma pas absolument son esprit à toute autre impression.

Montchrestien, en effet, appartient à l'école tragique du xvr^e siècle plus par la forme que par le fond. Il ronsardise aussi bien que personne de son temps, il a des chœurs à l'antique, et même dans l'*Escossoise*, le *Chœur des Etats* ou parlement d'Angleterre ; mais il paraît s'inquiéter déjà de faire marcher une action, et, d'autre part, l'italianisme, qui, au xvi^e siècle, n'avait pas fait in-

vasion dans l'art dramatique, mais qui, au **xvii^e**, règne sur la scène jusqu'à Corneille, s'est déjà établi sur le théâtre de Montchrestien. Cet écrivain, d'ailleurs, tout soumis qu'il est à la double influence des formes antiques et de la subtilité italienne, montre quelques prétentions à l'originalité, du moins dans le choix des sujets. Non seulement le plus grand nombre de ses pièces est emprunté à l'histoire, mais il ne s'en tient pas à l'histoire classique : il cherche et plus loin et plus près de lui.

Avant Mairet, Montchrestien avait composé une *Sophonisbe* (*la Carthaginoise* ou *la Liberté*). Malheureusement la déclamation et les concetti, surtout les concetti galants, fourmillent dans cette tragédie, où pas un caractère n'est digne, où pas une passion n'est vraie, où les situations les plus dramatiques sont gâtées comme à plaisir. *Sophonisbe*, au début de la pièce, se perd dans une déclamation interminable sur ses malheurs et crie au Destin :

Mais puisque maintenant nous t'avons si contraire,
Que tu nous ravis tout, fors la seule misère,
Desbordez-vous mes yeux en deux larges ruisseaux,
Pour noyer et ma vie et mon mal en vos eaux (1).

Elle termine sa confidence par le récit du songe obligé ; elle s'abaisse ensuite devant Massinissa, vainqueur, aux plus tristes supplications. Ailleurs ce sont des lieux communs entassés par la nourrice de *Sophonisbe*, la description de l'*Aurore* par le *Messager* qui annonce la prise de Cirta, le monologue d'une Furie annonçant qu'elle vient ruiner le bonheur de Massinissa : l'auteur n'a pas trouvé que la politique romaine fût à elle seule un ressort suffisant pour une tragédie. Lélius, voulant excuser son ami de sa passion pour *Sophonisbe*, se dit que :

L'acier de son escu n'a pas su reboucher
Les flèches d'un enfant et d'un aveugle archer ;

Et Massinissa confirme en arrivant l'explication proposée :

(1) Acte I. Bertaut n'a guère fait plus mal, et il ne composait pas de tragédies.

Cet œil aussi, Lélie, en flammes non pareil,
 Combatoit de clartés les rayons du soleil :
 Amour qui fait dedans l'*arsenal* de ses armes
 Y forgeoit tous ses traits et les *trempoit* de larmes (1).

Massinissa, d'ailleurs, sait varier ses métaphores dans sa réponse aux conseils de Lélius. Cet homme-là « mettrait en madrigaux toute l'histoire romaine. »

Cela pourtant n'est rien auprès de la lâcheté du barbare aux premiers ordres qu'il reçoit du sentencieux Scipion :

Invincible empereur, en te donnant ma foy,
 Je ne retins pour moy nulle chose de moy,
 Que l'unique desir de te faire service ;
 Si tu le veux, eh bien ! Sophonisbe périsse (2).

C'est là le début de sa réponse ; ce sont les premières paroles que lui inspire le despotisme de ses alliés : Scipion lui-même y a mis plus de façons et de détours. Montchrestien, malgré ses intentions, est si incapable de nouer convenablement une intrigue qu'il n'a pas même su imaginer, au second acte, un débat entre la passion et l'intérêt politique du prince numide, pour préparer sa détermination finale.

Lorsque le récit de Tite-Live impose à la pièce un monologue de Massinissa, qui songe un moment à se tuer avec Sophonisbe, l'auteur ne peut trouver d'autre solution que celle-ci, noyée d'ailleurs dans un misérable pathos :

Seule, tu dois quitter la clarté de ce monde....
 Tu mourras peur te rendre à jamais immortelle,
 Je vivray pour mourir en douleur éternelle (3).

On se rappelle les vers de Des Portes :

Non pour fuir la mort, mais de peur seulement
 De perdre mes douleurs, si je perdois la vie.

Les dernières paroles de Sophonisbe ont seules quelque dignité.

(1) Acte III.

(2) Acte IV.

(3) Acte V.

L'unique mérite de cette pièce est d'être écrite dans une langue beaucoup moins latine que celles de Garnier, et d'avoir, dans les chœurs, une certaine richesse de rythme, quelquefois même de poésie. Il semble que Montchrestien n'eût pas trop mal réussi dans le genre lyrique. Ce serait un nouvel exemple de cette erreur sur la nature de son propre talent, qui caractérise presque tous ceux qui, de près ou de loin, tiennent à la Pléiade. A un autre point de vue, ce double mérite de la langue et du rythme est d'autant plus digne d'être noté ici, que l'auteur appartient à une école plus différente des réformateurs qui vont s'attacher surtout à faire prévaloir ces qualités. Le courant portait là ; les écrits en prose nous montreront bientôt que, même chez le public, la langue se formait rapidement, et, quant à l'harmonie, le goût, alors si répandu, pour la poésie italienne, a pu et dû contribuer puissamment à la faire sentir.

Comme exemple d'un genre différent chez le même auteur, prenons *Aman ou la Vanité* (c'est le sujet d'Esther). Cette pièce a d'ailleurs l'avantage de fournir un point de rapprochement avec une pièce de Garnier, *les Juifves*, qui retrace la catastrophe de Sédécias. Les deux écrivains se sont trouvés là élevés au-dessus d'eux-mêmes par la grandeur du sujet, par la connaissance des livres saints, et aussi parce qu'ils étaient détournés en cette occasion des habitudes de déclamation mythologique ou philosophique, qui ont fait tant de mal à la poésie de cette époque (1). Surtout les deux auteurs se seraient probablement reproché d'entasser dans des pièces sacrées des puérilités sentimentales. Cependant le goût est loin d'être irréprochable dans l'*Aman* de Montchrestien. Les expressions basses n'en sont pas bannies, non plus que les archaïsmes ; les madrigaux même y reparaissent, lorsqu'Esther se présente devant le roi, et le rôle de Mardochée est en partie déclamatoire. L'on est aussi dérouté par les chœurs, qui du reste sont pres-

(1) On en retrouve pourtant dans l'entretien de la reine de Babylone et de la mère de Sédécias.

que toujours harmonieux, comme ceux de la Carthaginoise, et bien plus français que ceux de Garnier, mais semblent chantés tantôt par des philosophes de la Grèce, tantôt par des Juifs, tantôt par des Chrétiens (1). Mais il y a, dans le contraste entre l'orgueil d'Aman et sa chute rapide une intention dramatique bien conçue et bien présentée, surtout dans le monologue du second acte, où le ministre d'Assuérus adresse directement son défi au Dieu créateur que les Hébreux adorent. La peinture de cet orgueil a une valeur poétique supérieure à celle des discours superbes que tient le roi de Babylone dans les *Juives* de Garnier (2); seulement, après un morceau d'une grande énergie, des expressions basses rappellent assez péniblement au lecteur de Montchrestien que le goût n'était pas encore formé en France.

Est-il permis d'ajouter un mot bien téméraire? C'est que plus d'un passage de cette pièce a pu fournir des indications à Racine, et que certains vers du vieux poète ne rendraient pas la comparaison trop insoutenable. Est-ce bien un disciple de la Pléiade qui a mis dans la bouche d'Aman cette menace au peuple hébreu :

Je veux dedans son sang esteindre mon courroux
Afin qu'à l'advenir il soit connu de tous
Qu'Aman a sur les Juifs sa colère épanchée
Pour punir à son gré l'orgueil de Mardochée,
Et qu'un peuple exilé par le monde espandu
Par la faute d'un seul a tout esté perdu (3).

Écoutons maintenant la prière de Mardochée, qui rappelle sans plagiat la belle prière du prophète dans Garnier :

(1) Garnier a fait chanter l'Age d'Or, d'Ovide, dans le chœur du premier acte des *Juives*.

(2) Au commencement du deuxième acte et dans le troisième.

(3) Acte I. — V. dans Racine (acte II, sc. 4) :

Il faut des châtimens dont l'univers frémissé, — etc.

Tout ce grand Tout se range à ton obéissance ;
 Tout dépend du ressort de ta hante puissance ;
 Rien n'est dit, rien n'est fait que par ta volonté ;
 Tout vouloir, tout pouvoir est du tien surmonté...
 Ainsi que tous ruisseaux viennent d'une fontaine,
 Toute grandeur provient de ta grandeur hautaine ,
 Et, comme toutes eaux se perdent dans la-mer,
 Toute grandeur en toy retourne s'abîmer...
 Sauve ta gent, Seigneur.....
 Espans dessus sa nuit les rayons de ta face ,
 Fay fondre sa tristesse au doux feu de ta grâce....
 Ne ferme point la bouche au peuple qui te chante ;
 Il espère en toy seul, ne trompe son attente (1).

Avouons-le : c'est déjà le style du XVII^e siècle. Un hellénisme dans un des vers que j'ai omis, quelques archaïsmes un peu plus loin sont des dates et rien de plus. Il y a une distance bien grande de là au Jephthé de Florent Chrestien, écrit trente ans plus tôt, il est vrai, mais dont les morceaux choisis eux-mêmes (2), montrent, avec quelque lueur de grande poésie, une extrême ignorance des lois du style, une pénible inexpérience dans l'art d'écrire en vers et une langue des plus imparfaites, bien que l'auteur ne soit pas de l'école de Ronsard.

Enfin le monologue d'Esther est écrit dans un langage aussi majestueux que touchant :

A toy donc, seul objet de mes tristes pensées,
 Puisse arriver ma voix, de mes souspirs poussée,

(1) Acte III. — V. dans Racine (acte I, sc. 3) :

Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble, — etc.

Voici quelques-uns des vers de Garnier :

Souviens-toi d'Isac et de Jacob nos pères....

Ne veuille de la terre effacer leur mémoire.

Qui t'invoqueroit plus, qui chanteroit ta gloire?...

O Seigneur, ô Seigneur, veuille prendre pitié

D'Israël ton enfant durement châtié (acte I).

(2) Bibliothèque choisie des poètes français jusqu'à Malherbe.

Voix qui, pour s'eslever et gagner jusqu'à toy,
Pour ses deux aisles prend ton amour et ma foy, — etc. (1).

Cette langue manquait encore au dernier acte des Juives, d'ailleurs si dramatique. Montchrestien a trouvé celle du grand siècle, pour exprimer de hautes pensées sous une forme qui puisse durer.

Il a aussi abordé l'histoire moderne. Pour un poète de son école, c'est un acte d'une rare indépendance, mais il faut convenir que le succès n'est pas brillant. L'auteur de l'*Escossoise* a voulu attirer sur Marie Stuart un intérêt sans mélange, mais il a voulu, en même temps, blanchir quelque peu Elisabeth, en lui faisant arracher malgré elle la condamnation de sa victime, qu'elle rétracte presque aussitôt. On dirait qu'il prend au sérieux l'hypocrisie de la fille de Henri VIII; à peine la vérité historique, dramatique pourtant, comme Schiller l'a senti, perce-t-elle dans le monologue de Davison, au troisième acte. C'est au cinquième seulement, lorsque la catastrophe est terminée, qu'une autre intention se montre, et malheureusement c'est dans une déclamation de fort mauvais goût.

Les défauts du plan sont d'ailleurs rarement rachetés par les détails. Des monologues d'une longueur interminable, des vers subtils ou ampoulés remplissent une grande partie de la pièce; la langue est loin d'être toujours correcte et noble; les fadaises et les concetti sur la beauté de Marie Stuart reviennent souvent dans les chœurs, dans le chant final surtout, formé de stances à la manière de Bertaut. Ce style artificiel se retrouve jusque dans la bouche de Marie, et de Marie connaissant déjà le sort qui l'attend. Mais l'auteur a eu le bon goût, bien méritoire alors, de faire prédominer, au dénouement, le sentiment religieux et la vérité historique. La prière de Marie attendant la mort et aspi-

(1) Acte IV. — Cf. Racine I, 4. Voyez aussi, dans le troisième acte de Garnier, le thème du morceau :

Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée.

rant au ciel, respire la foi la plus ardente (1), et le récit du Messager (2), qui vient décrire la catastrophe et rapporter les dernières paroles de la victime, n'est pas tout-à-fait indigne du sujet (3). Aussi je ne me sens point, malgré les graves défauts de cette pièce, le courage de la critiquer trop sévèrement, non seulement parce qu'elle est un hommage rendu à une mort qui est restée pour la France une douleur de famille, mais aussi à cause des vers bien frappés et bien sentis qu'elle contient.

VIII.

ETAT DES ESPRITS. — L'ÉCOLE GAULOISE. — ORIGINE D'UNE NOUVELLE ÉCOLE.

L'opposition est-elle assez frappante entre la valeur des morceaux qu'un sentiment réel inspirait et ceux que dictait la mode propagée par les littérateurs de cour ? Il faut le reconnaître et le répéter bien haut, car c'est plus que de la littérature, c'est de la morale et de l'histoire : la dure critique encourue par la poésie de Des Portes comme complice de l'affaissement général des âmes continue d'être méritée par ses héritiers. Cette absence de grandes pensées et de sentiments généreux qui, dans

- (1) — J'anticipe par foy ce doux contentement,
 Qui d'un espoir certain me remplit tellement
 Que tout ce que mon âme à mon cœur représente
 Me fait vivre là haut, quoy que j'en sois absente ;
 Mais, que sera-ce au prix, si, parvenue aux cieux,
 Je puis voir de l'esprit ce qui n'est vu des yeux, — etc...
- (2) Seule réminiscence, avec le chœur, des tragédies de 1580.
- (3) — Son oraison finie, elle esclairoit sa face
 Par l'air doux et serain d'une riante grâce,
 Elle montra ses yeux plus doux qu'auparavant
 Et son front s'aplanit comme une onde sans vent.
 Puis encor de rechef forma ceste parole :
 Je meurs pour toy, Seigneur, c'est ce qui me console.
 A ta sainte faveur, mon Sauveur et mon Dieu,
 Je recommande l'âme au partir de ce lieu.

la classe lettrée, contrastait si honteusement avec l'enthousiasme des masses populaires au ^{xvi}^e siècle, est devenue chez elle un fait général et permanent; il menace de se propager rapidement dans toutes les classes. Et l'art dramatique même, s'il a échappé plus souvent que la poésie de cabinet à cette ignominie, si le souffle de l'antiquité s'y est fait sentir, si le sentiment religieux y fait entendre encore comme un écho des grandes luttes, parce qu'il s'adresse à d'autres qu'à des courtisans et parce que les hommes réunis sont quelquefois plus sensibles à de nobles pensées, l'art dramatique commence à succomber à la contagion commune et va, par les moyens étendus dont il dispose, la propager à son tour. Ceux mêmes qui savent trouver de mâles accents s'asservissent à singer une sorte d'hébètement moral, à copier les plates subtilités que le goût du temps substitue au langage de l'âme. Le vide s'étend, l'indifférence, même politique, gagne les cœurs et les esprits, depuis que la paix est faite; la résistance des parlements à l'enregistrement de l'édit de Nantes est comme le dernier mouvement d'un flot qui retombe et s'aplatit : le parti populaire n'existe plus. On veut jouir de ce bien-être matériel que la paix a promis et dont la guerre a fait sentir si durement la privation prolongée; on le veut, dans cette classe surtout, qui avait montré un dévouement sublime; l'administration l'occupe encore, mais la politique fort peu. Quant à l'aristocratie, elle a voulu ses intérêts et son indépendance propre : rien ne prouve encore qu'elle les ait oubliés. Nous verrons ailleurs quelles dispositions elle apporte sous le nouveau règne; mais personne ne peut oublier que, presque aussitôt après le traité de Vervins, le pouvoir fut inquiété sérieusement par la conspiration la plus absurde et la plus méprisable, par une coalition conclue dans un but de monstrueux égoïsme entre les représentants des causes les plus opposées. La décadence de l'esprit religieux se mesurera plus tard aux efforts qu'il faudra faire pour la combattre; elle se mesure déjà à la dépravation raffinée qui s'est produite et dont la contagion ne peut manquer d'être dévastatrice pour les principes qui survivent encore, maintenant

que l'enthousiasme de la lutte ne les protège plus. Sans vouloir anticiper ici sur des faits qui nous arrêteront plus tard, il est permis, du moins, de signaler cette coïncidence trop facile à expliquer entre l'engourdissement progressif des âmes et l'abaissement des écrits.

Là même où un sentiment populaire, là où l'esprit français se réveille, la poésie ne sait plus s'appliquer à un objet digne d'elle. L'esprit des fabliaux vivait en France à la fin du xvr^e siècle, mais les correctifs qu'il avait eus lui échappaient, au moment où le talent de ses adeptes et les événements de l'histoire rendaient leur influence plus dangereuse et pour le sentiment moral et pour la grande poésie.

Si l'Italie régnait sur nous à la fois par les souvenirs classiques et par l'autorité de Pétrarque, elle n'avait pas pris cependant une revanche complète de Fornoue et de Ravenne ; elle ne tenait pas partout notre génie captif ; l'esprit gaulois se montrait encore. Comme compensation à cette culture d'une poésie exotique, nous avions des satires, nous avions les vers de Passerat, nous avions l'étincelant pasquin de la Ménippée, sur la bataille de Senlis (1), qui eût déridé d'Aumale lui-

(1) A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir,
Les pieds sauvent la personne,
Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale
Pour avoir fort bien couru
Quoi qu'il ait perdu sa male
N'a pas la mort encouru.

Ceux qui estoient à sa suite
Ne s'y endormirent point,
Sauvant par heureuse fuite
Le moule de leur pourpoint....

Souvent celui qui demeure
Est cause de son meschef,

même et qui empêchera toujours de juger la poésie bourgeoise et royaliste d'alors par l'enflure de Du Perron et par la platitude des vers insérés dans le supplément au Catholicon. Parmi ceux qui terminent la première *Ménippée*, l'*Epistre d'Angoulême* et le *Trespas de l'âne de ma commère* se détachent, il est vrai, sur un fond moins attrayant, mais l'esprit français se trouve tout entier dans ceux que récite d'Aubray :

Pour cognoistre les politiques,
Adhérents, fauteurs d'hérétiques,
Tant soient-ils cachés et couverts
Il ne faut que lire ces vers.
Qui se plaint du temps et des hommes,
En ce siècle d'or où nous sommes,
Qui ne veut donner tout son bien
A ceste cause ne vaut rien.

.....
Qui fait mention de concorde
Il sent le fagot ou la corde.

.....
Qui la bonne feste nommée
Des barricades n'a chomée,
Qui ne parle réveremment
Du cousteau de frère Clément,
Qui, lorsque Bichon ou Nivelles
Ont imprimé quelque nouvelle,
En doute et s'enquiert de l'auteur,
Je gage que c'est un fauteur.
D'autres encores on remarque
A une plus certaine marque;
Saint Cosme, Olivier et Bussy,
Empoignez-moy ces galants-cy,
Ils en sont : et pourquoy ? et pource
Qu'ils ont de l'argent en leur bourse.

La satire reste purgée de pédantisme, et le style s'en déroule

Celui qui fuit de bonne heure
Peut combattre de rechef.

avec une parfaite aisance : seul, le *Testament de l'Union* rappelle, d'une manière assez frappante, les qualités et les défauts des pièces sérieuses de Ronsard. Les sonnets de Passerat n'offrent guère que les défauts de cette école, mais ce n'est pas là le souvenir que réveille le nom de leur auteur (1).

On ne retrouve pas tout l'esprit de Marot dans la *Consolation à Passerat dérobé*, mais l'ode du *Premier jour de may* rappelle les plus jolis vers de Ronsard, et Marot reparait tout entier dans la *Métamorphose d'un homme en oiseau* ; il y reparait avec la nullité du sens moral, avec le parfait épicuréisme qui domine dans Passerat autant ou plus que dans son modèle. Nulle part, je n'ai trouvé chez lui une étincelle de noble et sérieuse inspiration. On y sent bien plutôt (sauf peut-être les vers : *J'ay perdu ma tourterelle*) ce dédain de l'estime des âmes honnêtes, cette atrophie morale, cette sécheresse de cœur, ce mépris calculé de toute passion généreuse, enfin ce culte des sens qui donnait une explication malheureusement trop naturelle à cette épithète d'*A-théistes*, jetée par les ligueurs aux gens de la cour et au parti dont Passerat se faisait l'organe, épithète que la passion eût quelquefois trouvé prétexte d'infliger même à Du Perron et à Bertaut, si elle n'avait eu à craindre des représailles contre M. de Tiron.

Au point de vue littéraire, les qualités éminentes de Passerat se retrouvent, mais sans plagiat, sans imitation servile de part ni d'autre, chez Rapin et Durand. Malgré le mauvais goût qu'il faut reconnaître dans le mélange perpétuel d'une fiction mythologique avec l'idée de la vie monastique, malgré une psychologie quelque peu confuse dans l'*Amour philosophe* de Rapin (2), nous sommes séduits par l'aisance et la pureté presque constante du style, comme par le mouvement facile et continu du rythme anacréontique ; et ces vers sont antérieurs à 1600, puisqu'il y est question de Gabrielle d'Estrées. Partout l'école de Marot échan-

(1) V. le Recueil des poésies, de Villon à Benserade.

(2) V. le recueil intitulé : le Parnasse des plus excellents vers de ce temps, ou les Muses françaises ralliées de diverses parts, par d'Espignelle, 1607, Paris.

geait la langue de son maître pour celle que nous avons vue dans les vers de Bertaut, pour la langue du xvii^e siècle, désormais acquise à la littérature et au pays. L'imitation composée par Rapin de la satire d'Horace, *Hoc erat in votis*, est presque entièrement écrite dans le français de Boileau et avec une grâce à laquelle Boileau n'atteindra guère. C'est là, d'ailleurs, une qualité dont il ne faut pas rapporter tout le mérite au poète latin, car Rapin l'imité avec une liberté d'autant plus digne d'estime qu'on la rencontre à une époque d'asservissement littéraire ; il sait adapter aux mœurs et aux coutumes du xvi^e siècle ce que dit Horace des mœurs et des coutumes de son temps ; il sait, ce qu'ignora toujours l'école pédantesque de son siècle, retrouver sous ces détails, pour les conserver dans ses vers, le fond durable de la nature humaine. En voici quelques traits (1) :

. Plaidant je ne dors point,
Je suis sur pied dès lors que le jour point,
Et, quelque brume ou mauvais temps qu'il fasse,
Il faut aller à la pluie, à la glace,
Tantost au Louvre et tantost au palais
Accompagner les coches et mulets....
Voici déjà le septième an qui passe,
Que j'ay l'honneur d'estre en la bonne grâce
De ce seigneur, qui, en toute saison,
Permet que j'aye entrée en sa maison ;
Non que de lui trop privément j'approche,
Mais il me met quelquefois en son coche
Jusqu'au palais, ou me mène avec lui
Allant aux champs pour éviter l'ennui,
Ne s'enquérant que de chose commune :
Quelle heure est-il ? Qu'avons-nous de la lune ?
Ne dit-on rien de nouveau du pays ?
Les Rochelois sont-ils point esbahis ? . . .
Et néanmoins depuis ceste accointance
Beaucoup de gens briguent ma connaissance.

(1) Bibliothèque des poètes français jusqu'à Malherbe.

— Vient-il un bruit du Louvre ou de la cour,
Incontinent vers moi chacun accourt ;
L'un m'interroge, un autre me rappelle,
Je suis enquis sur chacune nouvelle :
Eh bien ! monsieur, est-ce vrai ce qu'on dit ?
Que sçavez-vous de ce nouvel édit ?

Il n'est pas jusqu'au choix du rythme qui ne rende heureusement le libre hexamètre des *Sermones* d'Horace. Pourtant il faut reconnaître que le grand précepteur de l'harmonie n'est pas encore *venu*, quand on voit Rapin imiter en grands vers le *Mecenas atavis*.

Gilles Durant (1), l'auteur du *Trespas* de l'âne, introduit dans la *Ménippée*, dépeint, dans son ode à Claude Binet (l'ami de Ronsard), la tranquillité de sa vie, avec une simplicité de rythme et une facilité de style qui font ressortir fort heureusement sa pensée. Dans d'autres petites pièces encore, telles que l'ode « Charlotte, si ton âme, » on retrouve le même mérite de naturel et d'aisance, qualités qui sont ici d'autant plus frappantes que, dans l'ode à Binet, l'auteur a soin de nous prévenir que Charlotte est une Iris en l'air. Durant suivait le goût de l'époque, en s'attachant à l'expression, abstraction faite du sentiment, sinon de la pensée ; mais son instinct de poète lui inspire quelquefois, malgré cela, une désinvolture semblable à celle de sa poésie royaliste ; je dis *quelquefois*, car il a d'autres vers, et spécialement des sonnets, qui le classeraient parmi les mauvais imitateurs de Pétrarque.

Et, après tout, malgré ces vives étincelles de l'esprit gaulois, malgré la faveur dont pouvaient les entourer les événements politiques et l'estime que Henri faisait de la *Ménippée*, au moins comme machine de guerre, l'école italienne trônait encore. Quelques hommes pourtant commençaient à trouver le défaut de l'armure, en apparence impénétrable, qui avait défendu contre la raison deux générations de poètes. Du Perron, homme de sens, malgré

(1) Même recueil.

les tristes écrits de sa jeunesse, eut le courage de répondre à Henri IV, qui lui demandait s'il ne faisait plus de vers, « Que » depuis que Sa Majesté lui avait fait l'honneur de l'employer en » ses affaires, il avait tout-à-fait quitté cet exercice, et qu'il ne » falloit guère que personne s'en meslât, après un certain gen- » tilhomme de Normandie, nommé Malherbe, qui avoit porté la » poésie françoise à un si haut point que personne n'en pouvoit » approcher (1). »

Ce mot qui doit faire époque dans l'histoire des lettres françaises, et qui, dans la bouche d'un rival, connu comme écrivain d'une autre école, est si honorable pour celui qui l'a prononcé, n'amena pas immédiatement l'établissement de Malherbe à la cour, mais il y prépara son entrée, et par suite son influence, en le fixant dans cette capitale intellectuelle, où Des Portes avait régné et qui « avait manqué à Du Bartas. » Ici commence, bien lente encore, sans doute, la défection en faveur du bon sens, dans ce pays littéraire, depuis si longtemps livré aux prescriptions de la poésie convenue. Cependant qu'avait produit Malherbe, lors de cet entretien dont la date, au moins très-approximative, est janvier 1601 (2)? Il avait composé sa pauvre imitation du Tansille, où l'on trouverait à peine dix bonnes stances sur soixante-six, un très-petit nombre d'*Odes* et de *Stances* d'où le goût de l'époque n'est point rigoureusement banni (y compris même la Consolation à Du Perrier). Du Perron, qui avait dit naïvement, dans son *Avant-Discours de rhétorique* : « Aux autres » professions (y compris la poésie), cela est le plus excellent qui » est le plus esloigné de l'intelligence et de la portée du simple » peuple, où, en l'éloquence, c'est un très-grand vice de se dé- » partir du commun usage, » Du Perron, dis-je, était mal préparé, ce me semble, à deviner les services que le nouveau venu

(1) Vie de Malherbe, par Racan.

(2) Pour cette date, rapprochez Racan (vie de Malherbe), lettres de Malherbe à Du Perron (9 novembre 1601) et à Racan (10 septembre 1625), et lettres de Henri IV, fin de 1600 et commencement de 1601.

devait rendre à la langue et au goût. Malherbe, d'ailleurs, n'a presque jamais atteint la perfection de cette poésie qui élève l'âme au-dessus des sens et peut ébranler les convictions les plus rebelles ; on doit convenir seulement qu'il la servie

vice cotis, acutum

Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.

Mais je suis convaincu que l'inspiration providentielle sous laquelle Du Perron a prononcé ce mot d'une généreuse modestie, était destinée à relever en France, et par conséquent dans le monde, la cause du vrai et du beau. Les révolutions littéraires, comme les événements sociaux, ne sont-elles pas dirigées par la volonté divine ? Si elle ne dédaigne pas de départir à une fleur la fraîcheur et l'éclat, pourquoi supposerait-on qu'elle dédaigne de préparer l'avènement d'un grand siècle littéraire ? Non, répéterai-je ici, après une voix des plus compétentes, « il n'y a pas une des avenues de l'intelligence humaine, à l'extrémité de laquelle ne se montre la splendeur de Dieu qui l'illumine tout entière.... Il ne faut pas croire que la main de Dieu soit étrangère à ces phases brillantes de la vie des peuples, et que les grands siècles littéraires n'entrent pour rien dans l'ordre et les desseins de la providence sur l'humanité (1). »

IX.

LA PROSE FRANÇAISE A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE. — LA SATIRE MÉNIPPÉE.

Avant de suivre les premiers et laborieux progrès du goût nouveau dans la poésie, il est à propos de s'arrêter et de se demander ce que faisait la prose pour préparer ou pour entraver le développement de cette réforme, et surtout d'examiner le témoignage qu'elle rend des dispositions et de la puissance intellectuelle du pays.

(1) Discours de réception de Mgr Dupanloup à l'Académie française.

Cultivée surtout dans le genre historique, pendant la durée du *xv^e* siècle, la prose française avait eu généralement pour emploi de reproduire des faits et des idées sérieuses. Elle avait été en conséquence bien mieux garantie que les vers de ce parlage dans le vide, qui est le caractère commun de presque toutes les œuvres mentionnées jusqu'ici. D'ailleurs elle était à peine considérée comme appartenant à la littérature (sauf les harangues, dont il sera question plus loin), et, maniée presque toujours dans un but politique par les auteurs de pamphlets et de mémoires, elle ne s'était inféodée à aucune école; elle n'avait pas de théorie littéraire à soutenir. Il n'y a donc pas lieu de faire sur la prose française, considérée dans son ensemble, le travail qu'impose l'étude de la réaction commencée alors contre Ronsard.

Laissons même de côté le gascon Montaigne, dont la popularité n'était pas faite en 1600 (1). Son scepticisme n'était guère de mise au temps des guerres civiles, et lorsque les mœurs y prêtèrent davantage, il était bien loin de Paris pour profiter de la centralisation intellectuelle qui se formait. D'ailleurs il n'est pas précisément un écrivain de la transition, mais plutôt un homme de la première renaissance, pour la langue comme pour l'esprit de son livre. Son style rend avec une admirable puissance le sentiment et surtout la pensée de l'auteur, mais il ne s'est pas soucié de *composer* un ouvrage, et l'on s'aperçoit même qu'il ne s'est pas toujours beaucoup soucié de composer sa phrase. Rien ne le préoccupe moins que de servir au progrès de la langue et du goût, quoique son livre, étudié avec soin, eût pu fournir des modèles alors bien utiles à consulter, pour le naturel de l'expression et le rapport de la parole avec la pensée, sans parler même des jugements littéraires, si opposés au mauvais goût de l'époque, qui se trouvent dans certains chapitres (2).

(1) V. Nisard, Histoire de la littérature française. L. II. ch. 6, § 6.

(2) V. Considération sur Cicero, Des Vaines subtilitez, et surtout Des Livres.

Du reste rien ne montre mieux combien la manière de Montaigne appartient au *xvi^e* siècle que la comparaison de quelques-unes de ses pages avec l'imitation que Charron a faite des *Essais*, dans ses trois livres *de la Sagesse*. Charron exprime un fond d'idées souvent analogue dans la langue plus châtiée du *xvii^e*, mais dans un style bien terne et assez ennuyeux, sauf les morceaux où, de propos délibéré, les yeux fixés sur son modèle, il en compose un pastiche évident. Il offre ainsi, dans un cadre réduit et comme dans un tableau synoptique, les variations de la langue, aussi bien que la comparaison des deux styles. Quant aux doctrines, nous les retrouverons plus loin.

Mais il faut étudier le mouvement des esprits ailleurs que dans des pages destinées à un public restreint; prenons donc un écrit populaire, appartenant à l'époque de la transition entre l'extrême agitation politique et le repos universel, un monument que, jusqu'à l'avènement de Balzac, rien ne remplace ou du moins ne peut faire oublier dans la prose française; prenons la satire *Ménippée*, manifeste d'un parti déjà nombreux en 1594 et d'ailleurs très-actif et très-habile.

Il est certain que la vivacité de l'esprit, la finesse des expressions, l'aisance des tours, le naturel du langage ravissent d'abord un lecteur fatigué des platitudes rimées de cet âge. Il se sent dans une autre sphère et reconnaît le véritable esprit gaulois. Sans doute l'art de la grande composition littéraire est là bien imparfait encore. On l'a dit déjà : la confession publique des motifs honteux avoués par les orateurs est un procédé trop grossier; il serait bien mieux de les découvrir par leurs actions et par des confidences involontaires. A cet égard, le naturel y est méconnu, et l'on peut reconnaître une fois de plus, en lisant la *Ménippée*, que, pour arriver à l'observation des règles dictées par la nature, on a souvent besoin de la perfection de l'art. Mais, une fois cette invraisemblance admise ou du moins oubliée, comment ne pas s'épanouir à la gaité des héritiers de nos trouvères, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs touchant l'objet de leurs attaques? L'allégorie des deux mar-

chands de catholicon (1) est un peu forcée, il est vrai ; pour faire accepter maintenant ce genre presque fantastique, il faudrait tout l'esprit d'Aristophane, et l'auteur, qui s'en est peut-être inspiré, ne va pas jusque là ; l'original reste, comme il est juste, au-dessus de l'imitation. Mais, lorsqu'on rentre dans la nature humaine, dans la peinture des passions, quelle grâce, quelle facilité, quels pressentiments de La Fontaine et de Molière ! Comme la pensée est nette, comme les plaisanteries sont acérées et vont frapper au but !

C'est, dit-on, de la *Ménippée* (2) que la procession de la ligue est passée dans l'histoire, et on le croira sans peine, tant l'adoption était facile, tant le récit du satirique est *bien trouvé*, s'il n'est pas *vrai*, tant est naturelle et gaie la parodie des souvenirs chevaleresques, imposée par l'auteur aux moines devenus soldats. Ne dites pas que l'exhibition des « gardes italiennes, espagnoles et wallonnes de M. le Lieutenant » est une maladresse, et qu'à cette épigramme patriotique les ligueurs répondront par les gardes écossaises et suisses du Valois, par les auxiliaires anglais et allemands du Béarnais ; cette inadvertance même, c'est encore la nature humaine ; ne l'avez-vous cent fois trouvée telle chez les hommes de tous les partis ?

Un échec subi devant des forces inférieures par une armée pleine de confiance en elle-même n'est pas sans doute un sujet de raillerie bien nouveau ; et il semble qu'à la fin du xvi^e siècle on va essayer de le rajeunir par une recherche plus ou moins érudite des développements et du langage. Voyez pourtant (à la sixième pièce des Tapisseries) « le miracle d'Arques, où cinq ou six cents desconfortés, prêts à passer la mer à nage, fai-

(1) La vertu du Catholicon est attribuée à un prêtre nommé Leroi, ainsi que la Procession et les Tapisseries. — V. Poirson, Liv. VI, chap. IX.

(2) V. une note ajoutée à la *Ménippée* elle-même dans l'édition du Panthéon littéraire. M. Poirson en convient indirectement (2^e vol., page 694, note 1.)

» soient la nique et mettoient en route, *par les charmes du Biarnoïs*, douze ou quinze mille rodomonts, fendeurs de nazeaux et mangeurs de charettes ferrées. Et ce qui estoit le plus beau, estoient les dames de Paris aux fenestres et autres qui avoient retenu place dix jours devant sur les boutiques et ouvroirs de la rue Saint-Anthoine, pour voir amener le Biarnoïs prisonnier en triomphe, lié et bagué. » En général la description des Tapisseries est une satire énergique, sinon toujours plaisante; seulement elle est un peu longue et ce fut une malcontreuse idée que celle de broder sur le même thème dans le récit final de la première Ménippée. On reconnaît ici la recherche un peu confuse encore des principes du goût et le grand défaut du xvr^e siècle qui ne sut point se borner et choisir. Mais quel écrivain, depuis l'auteur de Jean de Paris jusqu'à ceux des Mazarinades, eût désavoué l'inspiration qui donne au héraut d'armes des Etats le nom de Courte-joye Saint-Denys?

Dans la Harangue de Mayenne, Gilot sait plaire par le naturel de son ironie, même en reproduisant en prose des sarcasmes déjà exprimés dans les vers de Passerat (1). Il est infatigable à raviver par des tours nouveaux le souvenir des infortunes guerrières de M. le Lieutenant, celui d'un malheur plus grand encore, l'assistance des Espagnols, sans parler de l'accusation plus ou moins loyale de cupidité (2). « Je dressay, dit-il, ceste puissante et glorieuse armée de vieux soldats aguerris tout fraîchement esmoulus, que je menay avec un grand ordre et discipline tout

(1) « Vous n'ignorez pas que je ne voulus point engager mon armée à aucun grand exploit ny siège difficile... *afin de me réserver plus entier* pour l'exécution de mes catholiques desseins. »

(2) V. dans Davila, la conduite honorable et relativement désintéressée de Mayenne, lors de la trêve de 1593 (fin du Liv. XIV) et au livre XV le récit de la paix; il semble même par là que la somme énorme qu'il reçut du roi (comparez dans l'appendice du premier volume de M. Poirson, les tableaux de Groulard et de Sully) était destinée moins à lui-même qu'au paiement des dettes de son parti.

» droit à Tours , où je cuiday dire , comme un César catholique :
 » Je suis venu , j'ay veu , j'ay vaincu. Mais ce fauteur d'hérétiques
 » fit venir en poste le Biarnoï , lequel je ne voulus attendre de
 » trop près, ni le veoir en face, de peur d'estre excommunié. » —
 « Je changeay ma couverture française en cape à l'espagnole...
 » Mais je me fusse fait valet de Lucifer, aussi bien que du duc de
 » Parme , *pour faire despit aux hérétiques* (1). » — « Et aymerois
 » cent fois mieux me faire *Turc* ou Juif (2), avec la bonne grâce
 » et congé de notre Saint-Père le Pape que de veoir ces héré-
 » tiques relaps retourner jouir de leur bien que vous et moy pos-
 » sédons à juste tiltre et de bonne foy par an et jour, voire plus. »

La Harangue de Pelvé, blâmable pour la bassesse du style, mais sortie tout entière du fond de la vieille langue française (sauf le passage latin), est peut-être plus mordante encore contre les dupes ou les seïdes de l'ambition espagnole, que Florent Chrestien, l'auteur de ce morceau, confond naturellement avec le parti tout entier. Rapin, dans sa *Harangue de M. de Lyon*, confond, avec une habileté ou une passion non moins grande, les causes et les effets de la lutte, et, sans toujours secouer la rouille du mauvais goût ni les longueurs trop fréquentes dans la Ménippée, il s'élève à l'expression vigoureuse de vérités générales sur la moralité ordinaire de ceux qui font métier de la guerre civile, lorsqu'il exalte ironiquement la transformation miraculeuse des gens « qui auparavant les saintes barricades estoient tous tarés » et entachés de quelque note mal solfiée et mal accordante avec » la justice. » — « Car qu'y a-t-il au monde de plus admirable » et que peut Dieu mesme faire de plus estrange que de veoir en » un moment les valets devenir maistres, les petits estre faits » grands, les pauvres riches... ceux qui empruntoient prester à » usure? »

(1) L'ironie porte ailleurs que l'écrivain n'en avait le vouloir et la pensée : Pêche bravement en haine du malin, disait Luther à l'un de ses amis.

(2) Plutôt Turcs que papistes, disaient les fatalistes allemands.

Le mélange de la lourde affectation et de la grossièreté du xvr^e siècle avec la mordante finesse de l'esprit français dans tous les temps se montre d'une manière frappante dans la Harangue de M. le Recteur Roze (du même auteur), où l'éloge de Henri est mêlé avec tant d'adresse au souvenir de Louchard et aux attaques contre Mayenne ; c'est, du reste, à la tradition des premiers pamphlets contre les Sorbonistes qu'il faut attribuer, je pense, les traits de caricature où le *Recteur* argumente *in baroque* et à *majori ad minus*. Quant à la bassesse de langage et à la cynique brutalité du sieur de Rieux, ce sont des traits calculés sans doute, puisqu'il s'agissait d'avilir une noblesse improvisée et d'humilier l'importance acquise par les classes inférieures au temps de la Ligue (1) ; la pensée, d'ailleurs, n'est guère moins naturelle que le style, quand ce *condottier* français exprime son aversion pour les tribunaux.

Tout ceci soit dit, abstraction faite des atteintes quelquefois directes que la satire Ménippée porte au sens moral et au sentiment religieux, atteintes dont j'ai parlé ailleurs. Assurément, je les tiens pour fautes de goût aussi réelles que tout autre ; mais l'esprit seul ne suffit pas pour préserver de celles-là : il faudrait du cœur, et il semble parfois que les auteurs n'en avaient guère ; la foi n'y serait pas inutile, et il faut un peu de charité pour ne pas croire qu'ils n'en avaient point alors.

Ces écrivains possèdent, du reste, une intelligence réelle de notre langue. Cependant le choix des mots et des images n'est pas irréprochable partout : la grossièreté du temps et la violence des passions politiques ne permettaient pas d'espérer beaucoup de délicatesse à cet égard, et la satire Ménippée reste ici à une distance très-fâcheuse du grand siècle. On est choqué bien vite du contraste qui se produit à si peu de distance entre une plaisanterie fine et la bassesse du ton en certains endroits. Non seulement ce ne sont point des attaques libres d'injures personnelles ;

(1) C'est aussi un des griefs de Rapin, dans la Harangue de M. de Lyon.

mais les auteurs ignorent cet art du langage, qui, aux époques de civilisation épurée, distingue, dans la polémique la plus violente, les hommes séparés de la foule par la culture de l'esprit et la fréquentation d'une société polie, les *honnêtes gens*, comme on aurait dit cinquante ans plus tard. A cet égard, la *Ménippée* est bien du *xvi^e* siècle. Mais elle annonce le *xvii^e* par des constructions correctes et claires, par une marche presque toujours alerte; point d'efforts à faire pour lier le commencement d'une phrase avec la fin, pas plus que d'allusions trop savantes qui déroutent le lecteur ou détournent son attention du sujet sur l'écrivain. Œuvre de parti, la *Ménippée* remplit les conditions de succès que poursuit une telle œuvre; ce succès, elle l'a obtenu, et, au point de vue littéraire, on doit dire qu'elle l'a mérité.

En la jugeant ainsi, j'ai fait ce qu'on doit faire d'abord, ce me semble : j'ai porté mon attention sur les portions les meilleures, sur celles qui donnent la mesure de l'auteur ou des auteurs, et je les ai choisies pour mes citations. Mais ces éloges ne peuvent s'appliquer sans restriction ni explication à la Harangue de D'Aubray, qui n'est plus une parodie. Outre que, par une maladresse impardonnable, Pithou y a fait une assez rude satire de son propre parti, en présentant l'apologie épicurienne de son héros, cette harangue est d'une longueur démesurée, qui choqua même les contemporains, comme on le voit par le *Discours de l'imprimeur*, et elle n'a point cette allure allègre qui convient à la satire et à l'éloquence populaire. D'Aubray est l'Ariste de la comédie; il doit convaincre et persuader; son discours s'adresse au lecteur plus directement que les autres, et les auteurs de l'œuvre, qui savaient sans doute leur Cicéron et leur Quintilien par cœur, se sont assurément proposé de composer un discours remplissant toutes les conditions du genre, *ut probet, ut delectet, ut flectat*. La langue paraît ici plus travaillée que dans le reste de la satire; le fanatisme monarchique de Pithou l'entraîne à des écarts de pensée plutôt que de style; le récit des troubles dirigés depuis 1560, tantôt contre les Guises, tantôt par eux, est conduit avec beaucoup d'habileté en même temps qu'avec intérêt, et, si l'historien a

de notables omissions à y relever, dans le début surtout, on y reconnaît du moins les qualités de la *narration oratoire*, la brièveté seule exceptée. Il y a presque toujours de la chaleur dans le tableau des malheurs publics, que l'auteur présente à différentes reprises; il y a de la vigueur aussi dans ses considérations sur la royauté. Mais, par un contraste assez bizarre avec les autres parties de la *Ménippée* (et peut-être faut-il ajouter avec celui de la nation française), c'est quand il attaque directement ses adversaires, c'est quand il veut faire de la satire, que Pithou est froid, lourd, et, s'il faut tout dire, quelquefois ennuyeux.

Il faudrait croire assurément qu'il y avait à faire dans le goût du public une réforme bien radicale, s'il était vrai que l'opinion ait associé dans une admiration commune la première partie de la *Ménippée* et le *supplément au Catholicon*. Passe encore pour les *Nouvelles des régions de la lune* : c'est long, c'est de temps en temps un peu froid; mais, sauf les grossièretés, il n'y a pas souvent de très-mauvais goût, et les épigrammes qui réveillent l'esprit du lecteur se succèdent en assez grand nombre pour prévenir ou du moins dissiper l'ennui. Mais, quant aux *Singerie de la Ligue*, c'est du plus mauvais xvi^e siècle, c'est l'ignorance absolue du goût; c'est l'absence totale du sentiment du vrai et du beau.

X.

GENRE ÉPISTOLAIRE. — LETTRES DE HENRI IV.

Cependant la prose française n'arrêta point là ses productions et ne les borna pas à la polémique. Il est vrai que, la guerre finie, les mémoires historiques se succédèrent beaucoup moins rapidement, mais d'autres genres se produisirent; il ne faut pas oublier d'ailleurs les courts mais intéressants *Mémoires* de Philippe Hurault, continuateur du comte de Cheverny son père, mémoires dont j'ai déjà parlé dans une autre occasion. Destinés à rester entre les mains de sa famille et n'affectant point de forme littéraire proprement dite, ils doivent

donner une idée assez juste de l'état général de la langue écrite et *parlée* alors dans la classe élevée. Or elle s'y montre simple et claire, malgré la longueur de certaines phrases; et il est même tel passage où le nerf de la pensée et du style rappellent Philippe de Commines : c'est de véritable français (1). Je n'y insiste pas, parce que je retrouverai ce genre d'écrits en parlant des temps qui suivirent, et je me hâte d'arriver au genre épistolaire, qui, au point de vue de ce travail, a le triple avantage de peindre les mœurs et les idées du temps, de représenter la langue parlée, enfin de mettre sous nos yeux des monuments remarquables, datés de l'époque même où je m'arrête en ce moment, de la transition qui s'opère entre le siècle de Montaigne et le règne de Balzac.

Le genre épistolaire, le plus naturel ou le moins naturel de tous, suivant l'esprit de l'écrivain et celui de l'époque, compte en effet alors des productions nombreuses et importantes à la fois pour l'histoire générale et pour celle des lettres françaises. En première ligne se présentent celles de Henri IV lui-même. Ce passage d'un siècle à l'autre, qui nous occupe présentement, correspond, dans la collection de ses Lettres missives (2), aux volumes IV et V (depuis l'abjuration de Henri, 1593; jusqu'à la fuite de Bouillon, 1602); c'est une mine riche assurément, mais, pour juger cette correspondance au point de vue littéraire, il faut distinguer avec soin les lettres d'affaires et les lettres familières, celles qui sont contre-signées et plus ou moins rédigées par des secrétaires d'état et celles qui appartiennent véritablement à Henri lui-même. C'est une distinction que M. Poirson n'a pas faite assez complètement et qui suffit en général pour expliquer cette inégalité de style qu'il remarque avec raison. Autant les premières sont quelquefois lourdes

(1) V. surtout ce qui concerne les négociations du duc de Savoie, pendant son voyage à Paris, et, pour le mérite de la simplicité, le récit de la mort de Cheverny et de la réception de l'auteur à la cour, la Conférence de Fontainebleau, les projets de Biron.

(2) Documents inédits de l'Histoire de France.

et embarrassées dans leurs constructions, froides dans leurs expressions, roides et compassées dans leur réserve diplomatique ou dans leur style de pratique administrative, autant les autres étincellent souvent de vivacité, de grâce semillante ou même naïve, d'esprit enfin et du plus français, sans nul souvenir de l'Italie. Pas un concetto, pas un mot de style convenu, même quand il écrit à Gabrielle ou à la princesse qui va devenir sa femme. Le prince gascon, qui a partagé sa jeunesse entre la cour où florissait Des Portes et la province où écrivait Du Bartas, trouve toujours, et sur-le-champ (car la lecture de ces billets écarte jusqu'à l'idée du travail) l'expression qui vivra, celle qui sortira toujours du fond de notre idiôme, quand il faudra exprimer une idée semblable. Ses archaïsmes eux-mêmes sont véritablement français, parce qu'ils expriment naturellement la pensée, et que, si d'autres mots doivent les remplacer dans la suite du *xvii^e* siècle, ce seront des synonymes amenés par la coutume, par l'euphonie, par le purisme peut-être, mais non par un important progrès de la langue vers une expression plus parfaite de l'esprit national. En un mot, ses archaïsmes ressemblent à ceux de La Fontaine : le caractère de cette langue ne peut être mieux exprimé que par le nom de l'écrivain qui, au milieu de la pompe du grand siècle, a montré combien l'idiôme savant, le goût épuré de son époque conservaient d'affinité réelle avec la tradition vivante du vieil esprit gaulois.

Trouve-t-on rien qui appartienne au *xvi^e* siècle plutôt qu'à la France, ou plutôt à la nature humaine, dans ces billets ?

« Brave Grillon (sic) vous avés oublié vostre maistre et vos » amys : je n'en fais de même : aussi aimé-je mieulx que vous » ne faictes..... Il y a fort longtemps que l'on dit que vous ve- » nés; mais je n'en croiray rien que je ne vous voye. Adieu, » brave Grillon. » (1)

Et cette lettre à sa sœur, après la mort de Gabrielle : « Ma

(1) Lettres missives de Henri IV, 10 octobre 1598.

» chère sœur, j'ay receu à beaucoup de consolation vostre visite (1); j'en ay bien besoing, car mon affliction est aussy incomparable comme l'estoit le subject qui me la donne : les regrets et les plainctes m'accompagneront jusques au tombeau. Cependant, puisque Dieu m'a fait naistre pour ce royaume et non pour moy, tous mes sens et mes soins ne seront plus employés qu'à l'avancement et conservation d'iceluy. La racine de mon amour est morte, *elle ne rejettera plus*, mais celle de mon amitié sera toujours ouverte pour vous, ma chère sœur, que je baise un million de fois. » (2)

Et cette autre encore à sa fiancée, pendant la guerre de Savoie. « Constance est arrivé, dont j'ay receu un extrême contentement, pour avoir bien sceu, particulièrement par luy, de vos nouvelles. Je vous remercie, ma belle maistresse, du présent que vous m'avez envoyé; je le mettray sur mon habilement de teste, si nous en venons à un combat, et donneray des coups d'espée pour l'amour de vous. Je crois que vous m'exempterés bien de vous rendre ce tesmoignage de mon affection; mais, en ce qui est des actes de soldat, je ne demande pas conseil aux femmes. Je me porte fort bien, Dieu mercy, vous aimant autant que moy-mesme. Si vous désirés me voir autant que moy vous, vous ne séjournerés guère là après la venue de M. le Grand (3). »

— Et deux mois après : « Ma femme, ce m'est un extrême desplaisir qu'il faille que le contentement que je esperois recevoir de vostre présence me soit retardé par les préparatifs que fait le duc de Savoie de venir secourir Montmélian. C'est encore une addition aux aultres subjects qu'il m'a don-

(1) C'est-à-dire à la personne que le duc de Bar avait envoyée pour apporter au roi ses compliments de condoléance (note de l'éditeur, qui donne la lettre de Catherine.) — V. 13 avril 1599.

(2) J'ai cité ce morceau comme vive expression de la douleur de Henri : on a vu ailleurs quelles en furent les suites.

(3) 24 août 1600.

» nés de ne l'aimer guères; s'il a le courage de venir, je luy
» payerai toutes mes debtes en un coup. Je ne seray point ac-
» cusé que la beauté du pays ny la plaisance qu'il y a en la de-
» meure m'y arreste : la seule loy du devoir force celle d'a-
» mour (1). »

Ce ne sont là que des billets, mais il est aussi des lettres politiques où l'on ne trouve pas de contre-seing et qui portent la touche du maître. Il a su là donner à son style toute la gravité convenable, mais sans obscurité ni pesanteur, sans emphase surtout : la vivacité est devenue de la force; c'est un emploi moins brillant peut-être, mais plus relevé d'une qualité semblable. Après la paix de Vervins, il écrit à M. de Breves, son ambassadeur à Constantinople : « Je ne doute point que
» ce Grand Seigneur et ses ministres ne soyent marris dudict
» accord, autant pour leur interest que pour le mien ; mais,
» s'ils vous en font plainte, dites leur, comme vous avés jà
» commencé, qu'ils en sont cause, pour le peu de compte
» qu'ils ont faict, non seulement de mon amitié, mais aussi
» de leur foy et réputation... Car mes pauvres subjects ont
» esté quasy aussy mal traictés par ledict Grand Seigneur et
» ses officiers que mes propres ennemis, contre la foy et au
» préjudice de nos capitulations, qui ont esté aussy souvent vio-
» lées que l'occasion de le faire s'en est présentée (2). » Et, quelque temps après, au même : « J'ay esté très-ayse de la
» victoire que vous avés gagnée contre les poursuites des An-
» glois pour la conservation de ma bannière... *Faictes chaudement*
» *exécuter* les mandemens de Sa Hautesse pour ce regard... Il
» ne faut pas aussy que nous espérons d'avoir reparation des
» voleries et cruautés qu'exercent lesdicts Anglois ny sur mes
» subjects ny autres, par la voie de la justice ; car ils n'en font
» point du tout en Angleterre de choses semblables, tant ils
» sont accoutumez à la piraterie de laquelle les grands mesme

(1) 22 octobre 1600.

(2) 10 juillet 1598.

» font estat et s'enrichissent (1). Partant, il faut que nous ad-
 » visions et y pourvoyons de nous-mesmes. Pour ce faire, j'ay
 » délibéré me faire fort par la mer le plus tost que je pourray ;
 » c'est le plus seur remède que je puis y appliquer. Cependant
 » employés par de là ceux que vous jugerés estre le plus à pro-
 » pos (2). » Un seul extrait encore, au sujet de la conspiration
 de Biron, que le roi juge comme l'histoire et qu'il esquisse avec
 autant de netteté qu'il la flétrit avec calme et noblesse : « Toutes
 » les précédentes factions et conspirations cy-devant faictes en
 » ce royaume, écrit-il à M. de Beaumont, son ambassadeur en
 » Angleterre, estoient excusées et couvertes de quelques pré-
 » textes spécieux ; mais n'en recognoistray d'autre en ceste-cy
 » qu'une pure et extravagante convoitise de régner et s'agrandir
 » à mes despens et de la monarchie françoise ; laquelle entre-
 » prise estoit, du reste, très-mal conduite et avec une extrême
 » confusion et discorde, car il semble que les fauteurs d'icelle
 » avoient chacun un but à part,..... Ils se promettoient encore
 » de faire soublever en mesme temps contre moy mes subjects
 » de la Religion Prétendue Reformée, et mesme, par le moyen
 » de ceux-ci, accorder la Royne ma bonne sœur, et les Estats
 » des Provinces-Unies des Pays-Bas, avec ledict Roy d'Espagne
 » et lesdicts archiducs.... Bref, ledict duc de Biron se faisoit
 » fort de disposer à sa volonté de la France et pareillement
 » de l'Angleterre et desdicts Estats des Pays-Bas, comme si le
 » monde eust dû trembler au seul remuement de ses sour-
 » cils (3). » Qui donc au xvi^e siècle savait si naturellement
 produire ou si bien dissimuler une réminiscence d'Horace ?

Cette netteté de style, cette énergique simplicité de la pen-
 sée et du langage, qui caractérisent Henri IV, eurent-elles quel-

(1) Cf. 14 décembre 1599, 23 juin 1602. Les pirateries duraient
 encore à l'avènement de Jacques. — V. Histoire de Henri IV, par
 M. Poirson. Liv. VI, chap. 6, § 1 et 6.

(2) 7 janvier 1600.

(3) 12 juillet 1602.

que influence sur le mouvement général des esprits? C'est une question à laquelle on ne pourra répondre qu'après l'examen des écrits de ce règne; mais on peut reconnaître déjà que, si l'exemple du maître était beaucoup alors, la pensée que le style littéraire et le style des affaires pussent avoir quelque qualité commune venait difficilement à l'esprit des écrivains de ce temps-là. Il aurait fallu, pour le comprendre, se bien persuader que, dans tous les cas, la parole et la plume sont données à l'homme pour exprimer sa pensée, et que la pensée elle-même doit se tenir attachée à la vérité, vérité dans les principes, dans les faits, dans leurs rapports. Or, l'ignorance de cette maxime était précisément le défaut capital de la littérature française, pendant la seconde moitié du xvi^e siècle, et la génération sur laquelle régnait Henri IV ne paraissait pas disposée à s'en corriger.

XI.

LETTRES DE D'OSSAT ET DE DU PERRON. — DERNIÈRES LETTRES DE PASQUIER.

Les lettres de d'Ossat présentent, dans de bien autres proportions que celles de son maître et sous une forme bien différente, la pleine et tranquille possession de la langue et de la manière du xvii^e siècle. Ses archaïsmes sont même moins nombreux et, malgré son séjour prolongé à Rome, malgré l'habitude de la langue italienne, sa phrase, comme son vocabulaire, offre les caractères définitifs de la langue française. Son style est celui d'un esprit élevé, ferme, judicieux, éminemment propre à rendre compte de tout, parce qu'il se rend compte de tout à lui-même; à faire sentir les conséquences d'une idée ou d'un fait, parce qu'ils les aperçoit d'une vue nette et perçante. Si ses phrases sont encore longues, on ne peut s'en assurer qu'en mesurant des yeux l'espace qui sépare les majuscules, tant la pensée s'y déroule avec naturel et clarté, tant le lecteur la suit aisément.

Voyez, dans la lettre du 16 janvier 1596, la finesse et l'urba-

nité de son ironie contre les murmures de certains royalistes, qui l'accusaient de concessions trop fortes dans l'affaire de la réconciliation avec Rome ; dans celle du 5 mars 1598, la sagacité vive et profonde de sa discussion sur l'expulsion des Jésuites ; voyez surtout la vigueur de son langage au sujet du marquisat de Saluces : « L'injure, écrit-il à Villeroy, le » 2 mai 1599, ne consiste pas seulement en l'acte du ravissement et de la première usurpation, ains beaucoup plus en la » détention, en laquelle le duc de Savoie s'ostine, et par ce » moyen, il fait à S. M. une injure continuelle ; et autant » d'heures et de minutes qu'il retient ledit marquisat, autant » de fois il injurie Henri IV, roi de France et de Navarre. » Il n'y a ni moins de simplicité, ni moins de vivacité, ni moins d'énergie dans la suite de sa correspondance sur cette affaire. (V. 5 août, 11 et 24 septembre, 15 novembre, 16 décembre, 1600.) Dans cette dernière lettre, où il a cité Commynes, d'Ossat reproduit assurément la vigueur et la couleur de son style, lorsqu'il ajoute : « Il est besoin que, nonobstant l'hiver, » le Roy tienne ensemble de bonnes et grandes forces ; comme » ledit duc (de Savoie) et les Espagnols en vont toujours accu- » mulant, et je ne prens point plaisir d'entendre d'ailleurs » qu'il leur vient des Suisses, et qu'il n'en vient point au Roy, » qui en pourroit avoir aussi tost et en plus grande quantité... » *L'espargne et le gain*, comme vous savez trop mieux, *est en la » victoire*, et à conserver l'acquis et aller toujours conquestant » et pais et réputation, comme j'espère que S. M. fera. » Et, au moment où la paix est conclue, lorsqu'il n'en sait rien encore et qu'il rapporte un entretien sur ce sujet (18 janvier 1601), ses longs *discours indirects* ont une aisance surprenante. Mais cette simplicité d'un style qui va toujours au but par la ligne la plus courte, malgré les habitudes du temps, paraît plus frappante encore dans l'Avis émis par d'Ossat, au consistoire du 30 août 1600 et dont il envoie la copie dans sa lettre du 11 septembre. Si dans l'exorde on reconnaît encore un léger accent du xvi^e siècle, nul ne pourra trouver la plus légère afféterie,

la moindre influence des hyperboles italiennes, dans le ton de ce discours prononcé devant des Italiens : « Il (le duc de Savoie) » veut prendre l'autrui et sur plus grand qu'il n'est, et ne veut » point rendre ; veut encore contracter et faire des acords , » promettre signer , confirmer et reconfirmer et ne point tenir, » prenant pour galanterie de violer la foi..... Qu'il ne présume » point tant de son bel esprit qu'il pense que les autres n'ayent » pas le sens commun , ny mesme aucun sentiment ny courage. » Qu'il ne mesprise point la puissance voisine et tant de fois » expérimentée, se confiant en des secours lointains , tardifs et » non guère moins pesants et dommageables à lui et à ses » estats. Qu'il ne demande ni n'attende de V. S. que choses possibles , justes et raisonnables , et ne croye pas que Vous , qui » estes Père commun , deviez jamais espouser des caprices et » perfidies contre la justice et droit du Roi très-chrestien et du » premier Roy de la chrestienté... » (Plus loin, rappelant l'affaire de Ferrare) : « Je supplie V. S. de se souvenir si en » ceste occasion il y eut aucun roy ou prince qui s'ofrit à » V. S. ou qui vous favorisast seulement d'un bon souhait, » autre que le Roy de France. Ce qui sera dit, non seulement » sans reproche , mais avec protestation expresse qu'en cela » le Roy entend n'avoir fait que son devoir... Mais, puisque les » Savoyards et les Espagnols calomnient les François , nous » sommes dans un de ces cas auxquels chacun se peut louer » avec vérité sans reprehension ; de quoy V. S. se peut souvenir que Plutarque a fait un livre exprès. » Comme modèles de correspondance diplomatique sur les affaires courantes, on peut citer les lettres sur la soumission de Marseille (1), sur une promotion de cardinaux (2), sur la rébellion de César d'Este (3), pour la publication du Concile de Trente (4), sur le

(1) 29 février 1596.

(2) 16 juin de la même année.

(3) 20 décembre 1596 et 24 janvier 1598.

(4) 26 mai 1600.

prêche de Château-Dauphin (5). Et si, à propos du complot de Biron, toutes les lettres de d'Ossat n'ont pas la même simplicité, s'il y a quelque apparence d'enflure dans celles des 15 juillet et 26 août 1602 (à Villeroy), on peut admettre, sans beaucoup de peine, pour la première du moins, que, comme il le fait presque entendre, la surprise et l'étourdissement de la douleur le jettent hors de lui-même, et qu'il répète les mots qu'il entend autour de lui. Qui pourrait d'ailleurs lui reprocher ces lettres, quand le souvenir du même événement va lui dicter ces nobles et touchantes paroles, devant lesquelles la critique doit se taire et qu'on ne juge que par l'émotion dont elles saisissent le cœur. C'est une lettre à Villeroy du 27 janvier 1603 : c'est presque le chant du cygne, car d'Ossat n'y a pas survécu quatorze mois :

« Vous cotez avec beaucoup de prudence les causes de l'infi-
 » délité qui se voit aujourd'hui en une partie des François ; en
 » quoy je suis du tout de vostre advis, vous priant néanmoins
 » de prendre en bonne part que j'y ajoute un mot dont je suis
 » gros longtemps y a... C'est que, quelque légèreté et inquié-
 » tude naturelle qu'une grande partie des François ayent, et
 » quelque ambition et avarice qui règne aujourd'huy parmi eux,
 » les conspirateurs n'eussent jamais eû l'audace de faire leurs
 » conspirations.... s'ils n'eussent veu une partie de la noblesse
 » mal contente, l'Église toute mal-menée et desconfortée, et le
 » pauvre peuple et quasi tout le Tiers-Estat trop foulé..... Je
 » ne puis m'exemter de la crainte de semblables récidives ny
 » espérer un entier et assuré repos jusqu'à ce que le Roy ait
 » reformé l'Estat, (commençant à soy-mesme et entr'autres
 » choses à moins prendre sur ses subjects), et contenté les meil-
 » leures et principales parties dudit Estat, qui prévalent en
 » nombre et en forces aux perfides et séditieux. Je sai bien que
 » ce propos est hardi et que peu l'oseroient tenir : mais je
 » l'estime encore plus vrai et plus nécessaire ; et si je pensois

(1) 9 juillet, 6 août, 28 et 29 octobre 1601.

» qu'il deust profiter, je le voudrois avoir desjà escrit au Roy
» mesme, au péril de ma vie, ains d'un million de vies, si je
» les avois; combien que je m'asseure qu'il n'y auroit aucun
» danger et qu'il m'en sauroit gré. »

C'en est assez pour connaître l'auteur. Peu importe après cela que quelques lettres de compliments (1) soient un peu plus du *xvi^e* siècle. D'Ossat parlait la langue du beau monde, quand il parlait de ce qui se disait partout à la cour; il parlait sa propre langue, la vraie langue de la France, quand, sous l'inspiration d'un vif et profond patriotisme, il traitait les affaires de l'état. La simplicité du style est aussi complète et aussi constante dans la correspondance de Bellièvre et de Sil-lery avec Henri IV et Villeroy, à l'occasion du traité de Vervins, mais quelle différence d'aisance ou même de correction dans les phrases de ces deux négociateurs comparées à celles de d'Ossat.

Ce style du cardinal, si étonnant pour son époque, est-il dû en partie à l'infériorité de sa naissance, qui put le mettre mieux à l'abri de la littérature de cour? D'Ossat dut-il quelque chose à des rapports fréquents avec la chancellerie romaine, ou sa manière provient-elle uniquement de la trempe naturelle de son esprit? Je ne sais; mais c'est un fait curieux à observer que les trois novateurs principaux dans la prose française, à l'ouverture du *xvii^e* siècle, sont trois hommes d'église, trois hommes étrangers à la cour par leur naissance et par leur éducation: d'Ossat, Du Perron et de Bérulle. Ce dernier, il est vrai, appartient plutôt à ce temps qui va s'ouvrir, mais dont le cardinal d'Ossat vit à peine la naissance. Si de Bérulle a devancé, comme écrivain, le grand *xvii^e* siècle, il ne peut être considéré comme tenant encore au *xvi^e*; ce qu'on trouve chez lui, c'est la transition entre le mouvement littéraire du temps de Henri IV

(1) A Villeroy, 18 juin 1596, au cardinal de Joyeuse, 27 juillet même année, au chancelier, 24 janvier 1598.

et celui du temps de Richelieu. Si donc on peut le rapprocher de d'Ossat, c'est que tous deux se sont élevés au-dessus du goût de leur temps, c'est que l'un semble transmettre à l'autre la tradition ou plutôt l'instinct du grand style des affaires sérieuses. Nous retrouverons plus loin l'auteur de la *Mission des Pasteurs*, mais Du Perron est bien un homme du xvi^e siècle; il l'a prouvé, trop bien prouvé, et cependant il a su conquérir sa place dans le mouvement que je décris.

Du Perron, quelque temps collègue de d'Ossat à Rome et qui, plus tard, reçut la même ambassade, semble y avoir acquis ou plutôt perfectionné quelques-unes des qualités d'un véritable écrivain, si tristement ignorées par lui quand il courbait la tête sous l'autorité des faiseurs de concetti poétiques. L'appréciation de ses discours trouvera place ailleurs : je dirai seulement ici qu'il y a le plus souvent mis en pratique sa maxime sur le naturel à observer dans les œuvres oratoires ; mais, à ne considérer que ses lettres, si le style en est généralement moins vif, moins attrayant qu'il ne l'est dans les lettres du cardinal d'Ossat sur des sujets analogues, il en approche du moins quelquefois, même à cet égard (1), et très-souvent il l'égale pour la simplicité, la netteté de la pensée et de la phrase (2). Cependant, il faut reconnaître que la *langue* française n'a pas encore acquis sa perfection dans cette correspondance : des archaïsmes, des locutions indifférentes en elles-mêmes ne sont pas les seules traces que le temps y ait laissées (3); trop souvent on trouve chez Du Perron des phrases traînantes ou embarrassées (4), de ces phrases qui *ployent par leur longueur*, comme

(1) Lettre au roi, mars 1596, 3 et 11 mars 1605, 20 mars et 1^{er} mai 1607 (ambassades et négociations).

(2) V. 13 mars 1596, 3 mai 1605, 11 juillet 1606 et *passim*.

(3) 13 mars 1596, 27 avril 1605, 27 mars 1607. — Cf. 2 septembre 1595 (œuvres diverses).

(4) V. 14 décembre 1605, 9 et 22 janvier 1607. — Cf. 8 avril et 18 mai 1605.

disait Du Vair. Mais après tout ce ne sont là que des exceptions : la langue de la prose est chez lui à peu près aussi avancée que celle de la poésie chez Bertaut, et, pour le goût, ces deux écrivains ne sont plus ici comparables. Les qualités de l'auteur sont frappantes, surtout dans sa grande lettre sur les affaires de Venise (1), où d'un bout à l'autre, on croit entendre d'Ossat rendant compte des audiences de Clément VIII. C'est la même aisance dans la phrase, la même simplicité dans les expressions, la même netteté dans la pensée, le même intérêt dans le récit. Cette lettre est de 1607, il est vrai, mais dix-huit ans plus tôt, dès 1589, on trouve au moins un germe très-développé déjà des qualités littéraires qui distinguent ce morceau, dans une lettre de l'auteur à M. de Morlas, sur les motifs religieux et politiques qui militent en faveur de la conversion de Henri. Ajoutons que, si l'on compare celle-ci à certaine lettre adressée à l'amiral de Joyeuse, quelques années auparavant, on sentira vivement quelle différence de forme se produit sous la même plume entre l'expression d'idées sérieuses et élevées chez un homme d'état et celle des lieux communs de politesse à une époque où elle comportait tant de fadeurs. Mais Du Perron gagna vite et beaucoup, même dans le style de ses compliments. Dès 1599, lorsqu'il veut féliciter Bellièvre de son élévation à la dignité de chancelier, il compose une lettre spirituelle et gracieuse, d'un style élégant et facile, qui laisse à peine percer un peu d'affectation dans un ou deux courts passages. On trouvera même une simplicité tout-à-fait irréprochable dans la lettre à Sully créé duc et pair (en 1606). L'enflure de l'auteur des Stances ne reparait guère que dans ses remerciements au roi pour sa promotion à la grande aumônerie (en 1606), mais en matière de remerciements officiels, l'hyperbole était trop bien passée en usage et mise au rang des convenan-

(1) Lettre du 5 avril 1607 (œuvres diverses, ainsi que les suiv., sauf l'avant-dernière).

ces pour disparaître si promptement...., en supposant qu'elle ait disparu depuis.

Parmi les hommes dont le style familial annonçait la langue du ^{xvii}^e siècle, il n'est pas permis d'oublier Etienne Pasquier, dont la correspondance s'étend jusque dans le règne de Henri IV et même après la mort de ce prince. L'on trouve ici l'occasion de répéter, en conservant la proportion des personnages, l'observation que j'ai dû faire au sujet de d'Ossat lui-même, savoir que la variété des sujets peut faire varier non-seulement le *genre* mais la *valeur* du style. Pasquier, lorsqu'il expose un événement intéressant ou disserte sur un sujet sérieux, sait prendre le ton qui convient au récit ou à la critique. Si quelques mots rappellent de temps à autre que la langue n'était pas encore formée (surtout pendant la jeunesse de l'auteur), le style est presque toujours simple, aisé, clair, en un mot véritablement français. C'est dans ce langage que, dès 1594 (1), il raconte à l'un de ses fils le rétablissement de l'autorité monarchique dans la capitale et au sein du Parlement; c'est ainsi encore qu'il décrit à son ami Sainte-Marthe (2) la conspiration de Biron, les dangers qu'elle put faire courir à la France, le procès et le supplice du criminel; on peut remarquer surtout la réserve, la convenance, avec laquelle le vieux royaliste parle des derniers moments du coupable. Les traits de mauvais goût sont même assez rares dans un opuscule qu'il présenta au roi en 1599 et dont le sujet prêtait beaucoup aux déclamations puériles du ^{xvi}^e siècle: c'était une *Congratulation au peuple de France*, après le rétablissement de la paix (3). Sa théorie du style était d'ailleurs d'accord avec ses qualités effectives. Il regrette chez Montaigne (4) des défauts de composition et de langage, mais il y sait distinguer l'originalité du fond et du goût;

(1) Lettres. L. XVI, lettre 2.

(2) XVII. 4-5.

(3) Insérée dans la lettre septième du XVI^e livre.

(4) XVIII, 1.

et, s'il exagère la valeur réelle de la pensée dans les *Essais*, il a du moins le mérite, trop rare alors, de chercher surtout dans la pensée les motifs du jugement qu'il doit porter sur un ouvrage. « A toutes ces manières de parler de Gascongne, dit-il, » j'oppose une infinité de beaux traits françois et hardis; une » infinité de belles pointes qui ne sont propres qu'à luy, selon » l'abondance de son sens; et je ne me puis encore offenser » quand il se desbonde à parler de luy. Cela est dict d'un tel » air que j'y prens autant de plaisir comme s'il parloit d'un » autre. Mais surtout son livre est un vray séminaire de belles » et notables sentences. » Et il en cite plusieurs qui du reste, il faut le dire, ne sont pas toutes d'une moralité bien épurée. Ailleurs (1) il blâme ouvertement le système de la Pléfade et montre une sévère franchise en critiquant Jodelle et Baif; enfin, en recommandant pour former le goût la lecture des bons auteurs français, il ajoute qu'il ne faut pas s'attacher à ceux qui traduisent seulement la pensée d'autrui. Et pourtant, avec ce sens droit et pratique en matière de goût, Pasquier tombait à la même époque dans une affectation ridicule (2), quand il s'y croyait obligé pour complimenter des auteurs sur les écrits dont ils lui faisaient hommage. Ici encore, on ne peut nier que l'habitude du temps ne se montre en dépit des qualités personnelles de l'homme.

XII.

D'URFÉ. — SES ÉPÎTRES MORALES.

Les Épîtres morales d'Honoré d'Urfé n'ont de commun que le nom avec les productions du genre épistolaire. Ce sont de vé-

(1) XXII, 2.

(2) XVI, 7; XVIII, 7 et 10. Il dit à Sainte-Marthe à propos de ses *Eloges* : « Nostre siècle vous a beaucoup d'obligation de donner la vie aux morts en la vous donnant à vous-mesme..... Quoy faisant vous rendez non seulement la vie aux nostres, ains faites miraculeusement renaistre en vous l'ancien Cicéron.

ritables traités de philosophie ; seulement ils contiennent quelques détails sur un petit nombre d'événements du temps de la Ligue, et ils sont assez courts pour que cette dénomination d'épîtres ne soit pas trop étrange : l'auteur a voulu évidemment imiter les lettres de Sénèque à Lucilius, non pour le style, mais pour l'objet et l'esprit de son travail. D'Urfé, après avoir pris une part active aux guerres de la Ligue et avoir assisté aux derniers moments du duc de Nemours, en Savoie, avait été arrêté, par les siens, à ce qu'il semble, sur quelqu'un de ces soupçons si fréquents dans les guerres civiles (1), et composa dans sa captivité ses opuscules de philosophie à peu près stoïcienne. L'auteur, tout jeune encore à cette époque (1595), avait reçu une éducation soignée et très-complète, et fait un grand usage de son érudition grecque et latine : (le xvi^e siècle n'est pas fini.) On ne trouve pas seulement chez lui des allusions à la mythologie ou à des faits historiques bien connus (2) et des citations de Virgile (3), choses qu'un brave gentilhomme de ce temps-là aurait pu apprendre à peu près comme un personnage de Molière disait avoir appris les termes de jurisprudence ; mais on y remarque tantôt une citation d'Accius (4), tantôt un principe de psychologie morale emprunté à Epictète, Platon ou Aristote (5), tantôt un souvenir de Simonide, d'Homère, de Plutarque et même des poésies orphiques (6), tantôt enfin une connaissance réfléchie des métaphysiciens grecs et des idées d'Averroès (7), raffinements intellectuels qu'assurément on ne s'attendait pas à trouver chez l'auteur de l'*Astrée*, malgré les subtilités de sentiment où chacun sait qu'il fut expert. Il est

(1) Bonafous. — Etude sur l'*Astrée* et sur Honoré d'Urfé, I, 4.

(2) Ep. mor. Livre I, ép. 2, 9.

(3) I, 19, 20.

(4) I, 2.

(5) I, 2 ; II, 4, 6.

(6) II, 6.

(7) II, 4, 6, 9 ; III, 3, 6.

même à noter qu'il composait vers le même temps un poème pastoral, imité de la *Diane* de Montemayor et par conséquent rempli de la quintessence de la passion (sans oublier la bizarre recherche de langage usitée dans les écrits d'alors), mais où se laisse apercevoir plus de délicatesse morale qu'on n'en trouve ordinairement dans les poésies de l'école de Des Portes (1).

D'Urfé fut donc formé par l'érudition du xvi^e siècle, plus solide même, plus intelligente qu'elle ne l'était quelquefois chez les docteurs, et il diffère grandement, à cet égard, des gentilshommes de ce temps, de la noblesse d'épée, telle que nous la montre l'histoire. Ce serait donc mentir à celle-ci que de vouloir tirer des conséquences tant soit peu générales de cette exception, mais enfin d'Urfé, comme romancier, a possédé une réputation brillante et joui d'une faveur opiniâtre, et je n'ai vu nulle part qu'aucun renom de pédantisme lui ait fait tort, même à la cour. Et non seulement le philosophe érudit n'a pas jeté de défaveur anticipée sur le peintre de Céladon, mais les *Epîtres morales* elles-mêmes furent accueillies avec empressement. « Il en fut fait huit éditions dans l'espace de quelques années, » dit M. Bonafous (2); seulement l'historien d'Honoré ne nous dit pas si elles durent leur vogue à leurs qualités ou à leurs défauts, ni même si leur réputation se fit à la cour ou dans les collèges. Quoiqu'il en soit, cette renommée persistante au commencement du xvii^e siècle ne me permettait pas d'en omettre le souvenir.

D'ailleurs, elles ne sont pas sans mérite, abstraction faite de l'érudition que déploie l'auteur. Elle n'est pas très-indigeste chez lui et il ne se laisse pas toujours étourdir par elle, au point de perdre de vue les lumières que la révélation lui offrait pour sa critique morale; c'est un point sur lequel il diffère de bien

(1) Le *Sireine* était écrit, sinon publié, en 1596. — V. Bonafous, II, 1, § 3.

(2) Celle que j'ai eue sous les yeux était de 1619, vingt-quatre ans après la composition du volume.

des savants du xvr^e siècle, et par lequel il se rapproche, quoi- que trop rarement encore, de cette grande école de la logique et du bon sens qui dominera au xviii^e dans la philosophie française. Cependant il se ressent encore, dans cet écrit, des traditions scientifiques et littéraires de son temps plus que des sentiments chrétiens et chevaleresques, qui lui avaient mis les armes à la main et le retinrent sur les champs de bataille, jus- qu'à l'époque où la Ligue n'eut plus guère ni objet qu'elle dût avouer, ni résultat qu'elle pût poursuivre. D'Urfé s'écarte du langage de la foi dans son épître sur l'origine du mal (1), dans celle où il parle comme Sénèque de l'origine de l'âme (2), dans celle où il traite de la mort (3). Mais il se relève avec énergie, lorsqu'il attaque résolument les systèmes anciens de théodicée et de morale (4), lorsqu'il poursuit jusqu'à leurs fondements les théories matérialistes (5), et même dans cette épître sur le bonheur, où, sans pouvoir secouer certaines rémi- niscences stoïciennes, il s'attache pourtant à l'idée d'une féli- cité surnaturelle (6).

Pour le goût, pour le langage, il faut reconnaître qu'il n'an- nonce pas toujours une nouvelle ère. Ainsi parlant de la catas- trophe du duc de Nemours (7) : « N'en doutez plus, Agathon, » dit-il, c'en est fait. Ce grand prince nous a *laissés* et *lassé* la » fortune par la force de son courage. Le voilà *comblé de tro- » phées* et de puissance, et à peine avons-nous *tourné l'œil*, qu'il » ne luy reste plus que le ressouvenir de ces choses..... De » quelle grandeur se désespéroit la grandeur de sa fortune?....

(1) I, 9.

(2) II, 3.

(3) II, 6.

(4) III, 3.

(5) III, 6. — Cf. I, 2, 13 ; II, 9.

(6) III, 8. — Cf. II, 9.

(7) I, 2. — La mort du duc est de 1593. V. sur sa mésaventure de Lyon, sa fuite et sa mort, Davila, *Storia delle guerre civili di Fran- cia*, pages 642-3, 649, 682, 714 (Ed. de Ven. 1646).

» O folle assurance des mortels, qui se figurent pouvoir trouver fermé pour eux en ce qui n'en a point pour soy-mesme! » Puis on trouve, mêlés avec des souvenirs classiques, une comparaison bizarre entre la fortune et l'ombre projetée par le soleil, et des concetti sur une autre comparaison de la fortune avec le soleil lui-même et sur la guerre entre la vertu et la fortune, qui cherche à s'enfuir quand elle se voit prisonnière d'un soldat de son ennemie. Ailleurs, quand d'Urfé raconte d'une manière assez touchante la mort de ce prince et retrace la simplicité de ses derniers adieux, il se perd lui-même dans des longueurs et une enflure encore plus choquante ici que dans sa déclamation sur la fortune. J'avoue que, si dans l'éloge du frère des Guises, cité par M. Bonafous et tiré de la seconde épître, l'on peut reconnaître la langue, et jusqu'à un certain point, le style de Balzac, rien ne me « semble annoncer la grandeur de Bossuet, » quand d'Urfé accumule, pour exprimer une douleur récente, les souvenirs d'Hercule, d'Illion et de Ganimède (1). Ailleurs encore (2), il unit à l'afféterie et au pédantisme une bassesse de style qui, du reste, n'est pas ordinaire chez lui. Néanmoins, dans les deux derniers livres, j'ai remarqué un langage plus sérieux en matière sérieuse, plus de goût, par conséquent. Mais il y a loin encore de ses développements philosophiques, la possession de la véritable éloquence, bien qu'il y touche quelquefois, et tous les morceaux cités par le critique que je viens de nommer ne me paraissent pas mériter au même degré l'estime qu'il professe pour le style de l'auteur (3); ceci soit dit sans nier que l'éloquence de ces épîtres soit bien supérieure à certains monuments de l'art oratoire contemporain : on en jugera dans un instant. Quant à la langue, bien que l'édition de 1619 soit revue, corrigée et augmentée, des latinismes et des

(1) Etude sur l'Astrée et sur Honoré d'Urfé, I, 4.—V. Ep. mor. I, 2, 9.

(2) Ep. mor. I, 15.

(3) Etude, etc., II, 1, § 2.

archaïsmes s'y montrent assez fréquemment, dans le premier livre du moins, mais plutôt dans les mots que dans la construction des phrases; le fond de la langue est bien du français moderne. Ces archaïsmes m'ont d'ailleurs paru plus rares dans le second livre, et, en feuilletant le troisième, je n'en ai pas aperçu.

XIII.

DU VAIR. — L'ÉLOQUENCE FRANÇAISE A L'OUVERTURE DU XVII^e
SIÈCLE. — HARANGUES JUDICIAIRES.

On trouve encore, dans l'histoire littéraire et politique de ce temps-là, un homme qui, comme magistrat et même, à ce qu'il semble, comme écrivain, s'acquit une certaine renommée, mais qu'il serait difficile de compter parmi les anciens modèles de la prose française: c'est Guillaume Du Vair. Ce n'est pas à dire qu'il ne doive pas avoir place parmi les auteurs à étudier sérieusement, si l'on veut connaître cette époque de transition: seulement on trouvera chez lui les qualités propres au XVII^e siècle et à l'esprit français en général dans une proportion beaucoup plus faible que dans les écrits contemporains dont je viens de parler. Sans doute, comme les poètes de son temps, il a déjà le sentiment de la langue définitive, mais chez lui ce sentiment se montre moins net et moins profond que chez Bertaut, et cependant Du Vair n'a pas à s'inquiéter du mètre. L'ordre des mots est clair; on ne rencontrera, en feuilletant ses discours, qu'un nombre insignifiant d'hellénismes; ses latinismes sont des latinismes de mots et non de grammaire; mais, si, au premier aspect, ils ne déplaisent pas dans les harangues d'un magistrat, ils se multiplient tellement, à mesure qu'on avance dans la lecture de ses œuvres, qu'on y soupçonne l'influence de Ronsard autant que celle des jurisconsultes anciens. Quelques expressions basses (rares, il est vrai,) contrastent péniblement, dans ses harangues, avec cette affectation de langage érudit; mais tout cela n'est rien, si on le

compare au pédantisme de citations et de pensées que l'on rencontre souvent dans ses écrits (1).

Un de ces discours néanmoins en est presque totalement pur ; c'est le discours d'ouverture prononcé aux Etats de Provence, après la pacification générale (en 1600). L'auteur, plein de son sujet, abrège l'exorde, supprime la péroraison, et, dans un style souvent simple, toujours clair et presque toujours facile, exhorte les députés à pourvoir, par le désintéressement privé, aux plus pressants intérêts de tous et de chacun. Mais là Du Vair avait à traiter une question pratique, un intérêt actuel ; ses idées lui étaient fournies par les faits qu'il avait sous les yeux. Lorsqu'il est obligé d'en chercher d'autres, lorsque la nature du sujet l'expose à glisser vers la littérature banale, vers les formes convenues et la lourde érudition de ce temps-là, il y cède volontiers. Qu'on lui passe, si l'on veut, en faveur de l'usage universel, de la brièveté de ces harangues et des conseils qui les terminent, les concetti qu'il adresse à la reine Marie de Médicis, lorsqu'elle débarque en Provence, et lorsqu'elle fait son entrée à Aix. Mais sera-t-il permis d'avoir la même indulgence pour ce mélange confus de style emphatique et de noble simplicité, de réminiscences pédantesques, payennes même et d'idées chrétiennes, de déclamations à froid et de sentiments du cœur, qui remplissent cette espèce de *disputatio* ou de consolation à lui-même qu'il écrivit sur la mort de sa sœur ? Les mêmes défauts, quoique moins sensibles, se font remarquer dans diverses oraisons funèbres prononcées en Provence, l'une en l'honneur de Libertat, l'auteur de la révolution municipale qui, vers la fin des guerres civiles, rendit Marseille à la France, d'autres en l'honneur de divers conseillers au parlement. Le thème est fait d'avance : ce sont des déclamations sur le destin, la nature, les misères de la vie, avec des citations plus ou moins nombreuses de l'antiquité ; le tout mêlé

(1) Les œuvres du sieur Du Vair, chancelier de France. — Dernière édition, à Paris, M DC XIX.⁶

de pensées chrétiennes sur l'autre vie. Ces discours reproduisent ainsi, par la contradiction des idées et des sentiments, le défaut capital de la littérature d'alors, défaut que nous avons trouvé partout dans la poésie, même chez les écrivains les plus dignes de s'y soustraire, mais qui se montre ici dans des œuvres plus sérieuses et dans des occasions qui demandaient assurément plus de gravité. Ce défaut, c'est la substitution d'une tradition toute factice à l'inspiration de la nature, et, pour tout dire en un mot, le goût du faux.

Ce penchant se trouve encore éminemment dans certaines harangues de Du Vair au parlement de Provence. Sans doute (et il s'en plaint lui-même) (1), il y avait une difficulté réelle à composer durant tant d'années ces *discours de rentrée* dont la coutume ne lui permettait pas de varier à son gré les sujets. Un jour (2), il avait tenté d'échapper aux formes imposées, en déclarant la philosophie impuissante à donner une idée exacte de la justice et en commentant des textes sacrés pendant les trois-quarts de son discours, sans néanmoins s'interdire l'allégorie et les comparaisons classiques. Ce jour-là, il avait en général atteint les qualités négatives du style, et sa pensée avait même trouvé parfois d'assez heureuses inspirations. Mais, dès l'année suivante, il a recours, pour remplir sa tâche, à l'étalage d'une érudition bien mal digérée. Si la langue de ce discours est correcte, le plan et les développements révoltent le goût et la raison. En voici l'analyse sommaire : elle donnera une idée plus précise des défauts de l'auteur, et, ramenant sous nos yeux les erreurs que le goût dominant tolérait, encourageait, ou plutôt imposait alors, même à des esprits distingués, elle nous en montrera l'application au style oratoire.

« Puisque, comme dit Pindare, ἀρχομένου έργου πρόσωπον χρὴ
 » θέμεν τηλαύγες, et qu'il faut que tous les grands ouvrages aient
 » le frontispice magnifique et pompeux, il est bien raison que

(1) Discours à l'ouverture du parlement de la Saint-Remy, 1604.

(2) Discours à l'ouverture du parlement de l'année 1600.

» celui que nous commençons aujourd'hui ay son entrée re-
 » parée de quelque solennité digne d'une si célèbre action. »
 L'auteur exalte donc le triomphe de la justice, dont les *gens du*
roi sont les hérauts; puis il s'interrompt pour développer, dans
 une digression de trois pages, en l'appliquant aux avocats, le
 précepte de *δουλοῦ στόματι ἔδειν*, qu'il trouve appliqué aux musi-
 ciens dans Plutarque. Il invoque, sur l'à-propos de la citation
 et la dignité de la musique, Pythagore, Platon, Cicéron, Ho-
 mère, commenté par Héraclide de Pont, les Thébains, les Ar-
 cadiens, Minos et le jurisconsulte Masurius; il en vient en-
 suite à la puissance médicale de la musique, à la grande vertu
 morale que lui reconnaît le rhéteur Hermogène, pour aboutir
 à l'harmonie des sept tons et des sept cordes de la lyre, *poé-
 tiquement* comparée, d'une part à celle des sept planètes, de
 l'autre à cet « accord si grave et si mélodieux » que produit
 sur la terre la septuple fonction.... « des Huissiers, Procureurs,
 Avocats, Greffiers, Gens du Roy, Conseillers et Présidents. » De là il reprend, avec une nouvelle confiance, la
 citation de Plutarque et poursuit ses admonitions à travers des
 comparaisons bizarres et un déluge d'érudition. Ce qui est plus
 comique, c'est que ce discours aboutit à recommander aux
 avocats la nécessité d'être brefs et que l'orateur insiste sur une
 si précieuse qualité.

Si en 1602, aux grands jours de Marseille, et en 1604, au
 Parlement, Du Vair ne paraît pas ignorer si complètement les
 principes de la composition oratoire, il n'est pas beaucoup
 plus sobre d'érudition. Dans la première de ces harangues,
 on ne trouverait guère qu'une pensée qui soit digne d'atten-
 tion : « Ne pas obéir à la justice, dit-il, c'est servitude,
 » puisqu'alors le plus audacieux, le plus cauteleux, le plus
 » meschant, offense, trompe, assassine le modeste, le simple
 » et l'innocent; » en d'autres termes, la licence est l'ennemie
 de la liberté. Partout ailleurs ce sont des citations accumulées
 dont à peine on excuserait la moitié en faveur de la pensée qui les
 a dictées, celle de présenter aux Marseillais l'éloge historique

de Marseille, pour les exhorter au bien par l'exemple de leurs ancêtres. Encore une fois, on trouve chez Du Vair un pressentiment, un essai de la langue du ^{xvii}^e siècle; mais il est plus éloigné du style de nos grands orateurs que ne l'était, quarante ans plus tôt, L'hospital, avec la grave simplicité de langage, qu'il apportait même dans les occasions les plus solennelles et sur les sujets les plus relevés.

Et celui qui se sentirait enclin à trop excuser Du Vair par la considération du goût général de l'époque où il écrivait, n'aurait, pour réformer son jugement, qu'à relire cette harangue si vive et si simple tout à la fois, que, sur un autre sujet moral, plus pratique, il est vrai, son souverain avait prononcée trois ans plus tôt, en réponse aux députés du clergé : « A la vérité » je recognois que ce que vous m'avés dict est véritable. Je ne » suis point aucteur des nominations, les maux estoient intro- » duicts auparavant que je fusse venu... Maintenant que la paix » est revenue, je feray ce que je dois faire en temps de paix... » Je feray en sorte, Dieu aydant, que l'Eglise sera aussi bien » qu'elle estoit il y a cent ans ; j'espère en descharger ma con- » science et vous donner contentement. Cela se fera petit à » petit : Paris ne fut pas faict en un jour. Faites par vos bons » exemples que le peuple soit autant excité à bien faire comme » il en a esté précédemment esloigné... Mes prédécesseurs vous » ont donné des paroles avec beaucoup d'apparat ; et moy, avec » jaquette grise je vous donneray les effects. Je n'ay qu'une ja- » quette grise ; je suis gris par le dehors, mais tout doré au » dedans.(1) » Qu'on se rappelle aussi le discours de d'Ossat cité plus haut ; qu'on se rappelle enfin le style net, serré, nerveux qu'avait employé Du Vair lui-même dans son discours pour le fameux arrêt du 28 juin 93, lorsqu'une émotion sincère dirigeait sa parole, sans lui faire oublier l'adresse dont il avait besoin (2).

(1) 28 septembre 1598. — Lettres missives.

(2) V. les longs passages qu'en cite M. Poirson (L. VI, chap. 9, § 2, section 5).

Mais pour nous Du Vair est surtout un témoin de l'esprit littéraire de son temps, et un témoin de grande importance, à cause de sa position sociale et de la nature des sujets qu'il traite. Tous supposent un travail sérieux; tous se rapportent aux préoccupations ou aux habitudes des esprits les plus graves : la puérilité qu'on y trouve permet donc, bien mieux que les fadaises de Bertaut, de mesurer le peu de profondeur des esprits, le peu de valeur du sens critique à la fin du xvi^e siècle. Son traité philosophique de la *Constance*, dont Charron a fait usage, présente, il est vrai, moins de pédantisme que ses harangues, malgré quelques latinismes et les pseudonymes étranges de Musée, d'Orphée et de Linus qu'il donne à ses interlocuteurs (ce sont des Parisiens de 1590). Mais que l'on examine seulement le premier livre de ce traité, et l'on reconnaîtra promptement une laborieuse imitation des traités de Cicéron et de Sénèque; rien de spontané, rien de naturel.

Dès le début, après une exposition nette et simple, on doit le reconnaître, de la situation douloureuse de Paris, Musée exhorte l'auteur, en termes sentencieux et ampoulés, à ne pas s'en laisser abattre. Si le sentiment donne quelque vivacité à la réponse, la mythologie et le style contourné viennent bientôt à la traverse, pour en effacer l'impression. La langue rappelle rarement le xvi^e siècle par des archaïsmes ou des latinismes choquants; mais les expressions emphatiques, les antithèses inutiles, quelque platitude même dans le style ne sont ni les seuls ni même les plus graves défauts de cette œuvre : l'esprit et l'ensemble méritent des reproches plus fâcheux.

« Il n'y a rien (dit Musée) qui serve tant à la guarison du mal que d'en bien cognoistre la cause; » et ce prélude ouvre un exorde, où l'auteur déploie ses connaissances en psychologie, dans une longue comparaison entre le jeu des facultés humaines et celui des pouvoirs d'une cité : l'Estimative doit servir l'Entendement, comme le magistrat doit se borner à faire exécuter la loi du prince. De là Du Vair prend occasion de faire le procès à la tristesse, « laquelle, dit-il, n'est autre chose qu'une

» langueur d'esprit et découragement, engendré par l'*opinion*
 » que nous avons que nous sommes affligés de grands maux. »
 On reconnaît ici le paradoxe des Tusculanes, et en effet on
 retrouve, dans un développement interminable, les lieux com-
 muns de la philosophie antique, mais dépourvus des charmes
 du style qui, chez les grands écrivains de Rome, peuvent en
 dissimuler le vide. Du Vair se permet, sur les malheurs imagi-
 naires, une digression peu en rapport avec la triste réalité
 du siège de Paris. Je ne m'y arrêterai pas; mais, puisqu'il
 s'agit de montrer ici combien l'imitation artificielle de l'anti-
 quité, dans un sujet pareil, refroidit le sentiment et fausse la
 pensée, je ne puis omettre un procédé de Musée scrutant
 la nature de l'exil pour dissiper l'effroi qu'il cause; il rappelle
 qu'une ambassade est aussi un exil, et il ajoute : « Le comman-
 » dement du prince qui vous en eust chargé vous l'eust fait
 » trouver bon : que la *nécessité* et le *destin*, auxquels vous devez
 » davantage d'*obéissance*, en fassent autant. Vous figurez-vous
 » Bassompierre ou le maréchal de Richelieu *condamnés par le*
 » *destin* à représenter la France en Angleterre ou à Vienne ? »
 Toutes les niaiseries du stoïcisme déclamatoire y passent à leur
 tour. Ainsi Du Vair écrit : « La mort n'a rien d'étrange ny d'ef-
 » froyable, *non plus que la naissance*; la *nature* n'a rien d'étrange
 » ny de redoutable. » — « La tristesse venant pour le subject pour
 » lequel elle nous arrive, elle est fort injuste et j'oserais dire
 » quasi *impie*. Car qu'est-elle autre chose qu'une plainte témé-
 » raire contre la *nature* ? » etc. C'est pourtant dans le même
 morceau que l'écrivain se relève par cette pensée où éclate la
 vérité dans toute la beauté de sa grandeur et de sa force : « La
 » pauvreté et les richesses sont bien des choses diverses, mais
 » non contraires. Ce sont divers biens, *divers instruments de*
 » *vertu*; » pensée dont l'élévation fait regretter d'avantage la
 servilité avec laquelle l'auteur se traîne dans les errements
 d'une doctrine si inférieure à celle qu'il possédait lui-même.
 Notez d'ailleurs la conclusion chrétienne de ces pages, suffi-
 sante pour établir que la philosophie payenne est artificielle

chez Du Vair, comme les concetti chez les poètes galants de l'époque.

Mais il ne s'est pas borné à nous laisser des exemples de la manière dont il entendait l'éloquence. Il a écrit un ouvrage à part sur l'*Eloquence française*, et c'est là surtout qu'il faut chercher sa pensée, afin de la comparer à sa mise en œuvre et d'étudier dans l'une et l'autre l'influence des habitudes et des doctrines littéraires du temps. En général, Du Vair critique se montre bien supérieur à Du Vair écrivain; preuve nouvelle que les défauts bizarres où il tombe si fréquemment représentent moins les erreurs propres de son esprit que l'opinion de son temps, bien plus intéressante à connaître pour l'histoire. Et d'abord il a le bon sens de reconnaître que, ni de son vivant, ni avant lui, l'éloquence n'avait beaucoup fleuri en France. Il caractérise assez bien, ce semble, les qualités littéraires de ceux qui l'ont précédé, lorsqu'il dit : « Si » ceux qui ont écrit en nostre langue quarante ans en ça, ont » eû quelque naïveté, un style pur et qui suit assez commo- » dément la nature des choses qu'ils décrivent, je ne leur en veux » point oster la louange. Quant à ceux qui ont vescu depuis » quarante ans en ça, ils se sont un peu esveillez et ont tasché » d'enrichir nostre langue des despouilles de la grecque et de la » latine et essayé d'imiter les artifices de ces braves anciens-là. » Mais qui est-ce d'entre eux qui ayt acquis grande gloire » en cet art? Quel ouvrage ont-ils laissé qui ayt survécu et qui » soit encore entre nos mains beaucoup prisé et estimé? » Le jugement paraîtra même un peu sévère, si l'on se souvient que L'hospital en est. Du Vair ajoute que, dans la seconde moitié de cette période, et de l'avis de tous ceux qui l'ont bien connue, il y a quelque progrès, mais il trouve encore beaucoup à blâmer chez les orateurs les plus renommés, même dans l'éloquence judiciaire, celle qu'il maltraite le moins.

C'est surtout dans la critique des divers orateurs que se montrent à découvert les opinions littéraires de l'auteur. C'est là qu'il fait souvent preuve d'une véritable entente des qualités

oratoires , en théorie du moins , car , même dans l'éloge de l'éloquence , il ne se montre pas très-éloquent , il n'atteint presque jamais qu'à des qualités négatives , et encore n'y est-il pas toujours fidèle. Mais on n'attendait pas de l'auteur des Discours que nous avons vus , une condamnation sévère de deux Actions de Pibrac , fondée sur ce qu'elles « sont, dit-il , » écrites en un langage si *entrelacé... de diverses allégations* , » sont davantage si plates pour les mouvements et les sentences , » que , si ce n'estoit que je luy ay veu regretter qu'elles fussent » en lumière , elles me diminueroient l'opinion que j'ay de son » mérite. » On ne devinerait pas qu'après avoir loué le président Brisson pour les ornements de son langage , l'ordre « et la » suite d'un homme qui parle avec art , » Du Vair déclare nettement qu'il est bien loin de la perfection , et cela pour des raisons qui montrent que , si le critique se jugeait trop peu sévèrement lui-même , il jugeait sainement chez les autres les défauts de ses propres discours. « Il aimait mieux , dit-il , en parlant » de l'infortunée victime des Seize , paroître sçavant qu'éloquent..... Ses discours estoient si remplis de *passages* , d'allégations et d'autoritez qu'à peine pouvoit-on bien prendre le » fil de son oraison..... Davantage , il affectoit de dire tout ce qui » se pouvoit sur un subject , de sorte que l'abondance l'empeschoit et la multitude ostoit à ce qu'il avoit de beau sa grâce » et vénusté. » Et il déplore les conséquences que ce défaut d'un orateur estimé propageait dans la foule des imitateurs. Enfin à Brisson comme à Pibrac , il reproche l'absence de passion ; l'on dirait que lui-même a trouvé la vraie définition de l'éloquence : la raison passionnée.

La puissance des préjugés de l'époque se montre cependant chez Du Vair , lorsqu'il ajoute , en parlant du même Brisson : « S'il eust entrepris une grande et véhémence action , où il » eust fallu desployer les mattresses voiles de l'éloquence , j'ay » opinion qu'il ne luy eust pas réussi. *Il falloit que sa matière le » conduisist.* Il n'avoit pas les inventions de luy-même et ne se » pouvoit eslever plus haut que son subject. » On reconnaît , dans

ce singulier reproche, la préférence systématique donnée à l'art sur la nature, penchant malheureux qui gâte presque toutes les productions d'alors : franchement Du Vair aurait bien dû parler un peu moins de *la nature* dans sa philosophie et la suivre un peu plus dans sa rhétorique. Mais ici, du moins, on entrevoit de meilleurs jours, puisque l'écrivain réfute lui-même son erreur, quand il affirme que l'éloquence « ne se peut » montrer, sinon en un subject qui le mérite ; » quand il loue Mangot pour l'absence d'affectation qu'il remarque dans son style ; quand il insiste sur les études préalables de dialectique et de morale (psychologie) que demande l'art oratoire, enfin quand il loue si bien les véritables qualités de Démosthène et d'Eschine, et quand il fait ressortir la nécessité d'imiter chez les anciens la mesure qu'ils apportaient dans l'emploi des métaphores. « Les arguments, dit-il en parlant des *Discours sur la Couronne* qu'il a traduits, y pressent et frappent d'estoc et de taille ; il n'y a rien de si court qui face peine par sa brièveté et subtilité, ny rien de si estendu qui *ploye par sa longueur*. Les sentences y sont belles et pleines, qui ont, à la vérité, le suc et la vigueur de la Philosophie, et néanmoins le goust et la couleur de la vie commune et civile ; qui n'y sont ny trop rares, ny trop fréquentes ; mais en lieu, elles servent comme d'argumens et conclusions aux propos d'importance. » — « Il y a certes occasion d'avoir pitié de ceux qui *prennent tant de peine à mal faire et vont chercher bien loin des choses aliénées de la nature*. L'on ne sçaurait quasi donner un plus utile précepte en l'Éloquence que celui qui est le plus facile ; c'est à sçavoir *de ne rien forcer*. » Tenons-nous en à cette excellente critique que Du Vair fait et de son époque et de son talent.

Si maintenant il s'agit de vérifier en détail, par l'examen des harangues contemporaines, les jugements de l'auteur, la tâche, on le prévoit, sera souvent bien ingrate. Une *Remonstrance* de Jacques Mangot, alors avocat du roi à Paris, prononcée devant

le Parlement (1) et ayant pour sujet la lecture publique des ordonnances faite à certains jours solennels, présente, dès l'exorde, presque tous les défauts de la langue et du style du xvi^e siècle; latinismes, tournures lourdes, métaphores mal choisies ou redondantes, accumulation de ces locutions que l'usage a repoussées dès le commencement du xvii^e siècle, tout prévient défavorablement le lecteur. Nos habitudes littéraires ne sont guère moins choquées par l'abus de l'érudition. Observons cependant que cette érudition paraît sérieuse et que, si Mangot a moins de goût que ne le dit Du Vair, il n'a pas moins de science. Du reste, c'est surtout sa science que le critique a louée, et, en traduisant les euphémismes de celui-ci, on retrouvera une appréciation assez exacte du mérite de Mangot. Voici l'analyse de cet exorde :

« Est-ce de Dieu, ou si c'est des hommes, dit l'orateur, que » nos *Majeurs* ont appris ceste forme de destiner certains jours » solennels à la lecture publique de nos ordonnances? C'est à » Dieu, Messieurs, c'est à Dieu... puisque c'est au disciple favori de Dieu. » Parlant alors de la lecture publique de la loi chez les Hébreux et de l'éloge qu'en fait Josèphe, comme d'une instruction utile au peuple et même aux magistrats : « Ainsi, » dit-il, en parle cet escrivain juif, *blasonnant obliquement* les » Romains mesmes du point dont Cicéron avoit de son temps » fait plainte. » Et faisant l'application aux avocats et procureurs, à qui les ordonnances étaient lues : « Certes, si après » avoir eu tant et tant de fois les oreilles purgées du son de ce » texte, les yeux de l'entendement esclairez de ceste lumière, » les ames arrousées du nectar de ceste parole, il demeure » encore quelque racine d'amertume et de désobéissance, » quelques ténèbres ou quelque stérile et infructueuse seicheresse, cet homme est du tout inexcusable; il est incorrigible » et déplorable. »

(1) Harangues et actions publiques des plus rares esprits de nostre temps. Paris 1609.

Le discours se poursuit par une dissertation sur l'utilité des préambules et exhortations morales dans les textes de lois. Homère, Josèphe, l'orateur Lycurgue et saint Grégoire de Nazianze ont été cités déjà : c'est maintenant le tour de Philon et de Platon (tous deux cités en grec, et le dernier à propos d'une inadvertance); puis Athénée et encore Lycurgue pour une simple digression, etc. A chaque instant, et sans pouvoir accuser telle ou telle expression d'être radicalement opposée au génie de la langue française; on est choqué, soit par des formes qui sont au moins étrangères au langage élégant et facile, soit par des mots qui ne sont point mis en leur place. Ainsi, après avoir parlé de la victoire remportée sur soi-même et l'avoir comparée à celle des *Spartiates sur les Messéniens*, l'orateur ajoute : « La *proye* de ceste victoire et » les *grasses* despoilles, ce seroit la conquête de ces deux » souverains *empires* de justice et de vérité, qui *portent sur* » leurs *testes* le diademe et la couronne de toutes benedic- » tions *terriennes* et célestes : » c'est, il est vrai, une des phrases les plus mal écrites. Puis les citations recommencent, pour achever la comparaison des vers de Tyrtée avec les préambules des législateurs; cette comparaison forme en tout cinq pages. Dans le développement de Mangot sur la justice et sur les devoirs de la profession d'avocat, sur la puissance du caractère de l'orateur pour la persuasion, dont « l'éloquence n'est pas l'effectrice mais l'adjutrice », on trouve de l'élévation, mais point de piquant, du jugement, mais peu de goût; l'érudition, ici assez bien choisie, est trop abondante; l'orateur trouve quelques mouvements assez beaux, mais il n'a point de mesure; en un mot, il possède une certaine disposition à bien faire, gâtée par un manque presque absolu d'aisance dans le langage et de sens critique dans le choix de ses développements. Cependant il montre une idée plus haute et plus juste de l'éloquence que beaucoup de ses contemporains et même de ses héritiers, lorsqu'il en décrit la nature et l'origine, d'après les paroles de Périclès dans Thucydide. Il va au fond des choses,

et c'est la qualité la plus rare chez les orateurs d'alors, quand il répète que la puissance oratoire de cet homme d'état reposait sur quatre bases : la connaissance de la matière (*γινῶναι τὰ δέοντα*), la science de l'expression (*ἐρμηνεύσαι τὰῦτα*), un patriotisme sincère (*φιλόπολεν καὶ φιλόκοινον εἶναι*), et le désintéressement (*χρημάτων εἶναι κρείττω*). Mais nulle part Mangot ne sait *se borner*, nulle part il ne sait véritablement *écrire*.

Un style généralement net, malgré un certain nombre d'archaïsmes, peu de latinismes et beaucoup de bon sens, voilà ce que l'on découvre dans une Remontrance à la cour des aides de Montpellier, par Guillaume Ranchin, avocat-général en cette cour (1); elle a pour sujet la nécessité d'éviter ou d'abrégier les procès, et l'histoire du serment judiciaire. Mais, vers le même temps, en 1601, à la rentrée du Parlement de Dijon, l'avocat du roi, Millotet, prononçait une autre Remontrance (2), qu'il faut avoir lue pour comprendre jusqu'où pouvait aller, à l'ouverture du xvii^e siècle, la dépravation du goût en matière de harangues. De même que l'état général des mœurs n'est jamais mieux éclairci que par l'effronterie ou la désinvolture de certains vices, de même l'abaissement du goût dans le public est pleinement démontré par certains écarts, qui, à d'autres époques, ne seraient ni tolérés ni même possibles; les plus mauvais écrivains ne s'en aviseraient pas, et, s'ils le faisaient, ils disparaîtraient immédiatement sous le ridicule. Pour qu'un pareil discours ait pu être prononcé par un homme d'une position élevée, dans une occasion solennelle, devant un auditoire instruit, pour qu'on l'ait reproduit huit ans après, à cent lieues de là, à Paris même, dans un recueil de Harangues des plus *rare*s esprits du temps, il faut que Du Vair ait été au-dessous et non au-dessus de la vérité, quand il traitait si sévèrement l'éloquence française d'alors. Et l'on devrait contester même le faible progrès qu'il attribue à la dernière génération, si, com-

(1) Même recueil.

(2) Ibid.

parant le langage de 1601 à celui des Harangues de Lhospital, on prenait ces dernières comme le type du style oratoire de leur temps.

« Quel homme, dit Millotet, dans son exorde, quelle déité » embellira d'un frontispice la majesté de ce palais, enflera le » commencement de tant de riches plaidoiries, que sous le » bonheur de la paix, je vois naître dans le barreau à l'honneur du Parlement ? ce sera, messieurs, l'immortelle fille du » ciel, ceste bien-heureuse Justice, qui, comme en un temple » sacré, se révere en ce Palais. » Puis une phrase longue, embarrassée, obscure, où il est question du destin, de la nature et de la nécessité, pour arriver à dire que la lecture annuelle des Ordonnances est une imitation des Hébreux. Puis encore une phrase à la Ronsard, avec citation en vers, sur la comparaison de la Justice avec le soleil : il faut renoncer à énumérer les ronsardismes (1) accumulés par l'auteur dans son éloge de la justice. De là, Millotet arrive à l'éloge de la paix, et c'est ici que la lecture de sa harangue devient tout à fait intolérable. C'est d'abord une *imitation* du *Sicelides Musæ* à propos de la naissance du Dauphin, à qui l'orateur prédit la conquête du Nord et du Midi avec plus d'emphase qu'aucun poète de ce temps-là. Cette naissance est précédée par la guerre de Savoie : trois pages d'extravagances sur le dauphin (de mer) présage de la tempête. Millotet s'aperçoit cependant que c'est une digression, mais là-dessus il en fait une autre. « J'oy desjà, dit-il, » quelqu'un qui s'estonne qu'ayant entrepris le discours de la » paix... je m'esgare dans les armées, où le bruit des trompettes » et le foudre de nos canons estourdissent la voix paisible de nos » lois et de nos ordonnances; qu'ensuite ordinaire de ces guerres » la justice avilit, les temples sous desmolit, les sepulcres brise; » que c'est le champ où l'avarice règne, où le meurtre, le sac,

(1) Nonchalance croupie qui avait haleiné mesme les provinces voisines. — Calpestis des chevaux. — Tempérant de proportions. — Etc.

» la violence tyrannise ; où le luxe et le désir ravissant du com-
» mandement opprime l'innocence , » etc. , etc. Une fois lancé dans cette voie , l'orateur ne s'arrête plus , et , sous prétexte qu'il ne parle que d'une guerre juste , il célèbre les journées d'Arques , d'Ivry et la campagne *dijonnaise* ; puis revient à sa déclamation sur la guerre de Savoie , qui a agrandi le ressort du Parlement de Dijon. Il recommence alors , dans la langue de la Pléiade , l'éloge de la justice et de l'éloquence , son instrument ; et désormais , sauf quelques phrases , il devient impossible de comprendre son discours. Ce sont des développements dont les mots appartiennent au *xv^e* siècle , mais les constructions à une langue impossible , et dont les idées restent ensevelies dans de profondes ténèbres , quand elles n'offrent pas à l'esprit un pédantisme misérable. Ainsi , durant la paix , ramenée par la justice , « le soldat , paravant desbauché , miracle , transformé » en un paisible laboureur , change le fil tranchant du coutelas » au pénible tranchant du coustre de charrue ; les enfants élevés au service de Dieu voient redresser les autels que la fureur a desmoly ; les jeux , les festins , l'amour , les sacrifices » noient dans la tranquillité de la paisible France et ferment » le Temple à jamais de ce Dieu qui avait deux fronts. » Et plus loin , en parlant de l'autorité des lois : « Ceste puissance » qui prend son origine du soleil si lumineux en reculle la cognition dans les plus profonds abismes de son éternité , » et le contre-esclat seulement qui reluit dans ceste escarlatte » esblouit l'œil des assistants , qui ne peuvent supporter la force » de ce Dieu , qui préside au milieu de vos jugements. » Cela ne se commente pas.

CHAPITRE II.

LA FRANCE SOUS L'ADMINISTRATION DE HENRI IV.

I.

MALHERBE. — L'HARMONIE.

Malherbe, en arrivant à la cour (1605), commença ou plutôt poursuivit contre la corruption du goût et contre l'incertitude d'allure où flottait encore notre langue, une lutte active qui ne devait finir qu'à la dernière heure de sa vie, chacun le sait ; mais dans quel esprit cette guerre fut-elle entreprise, qu'est-ce que Malherbe voulait substituer aux idées dominantes ; dans quelle proportion le fond et la forme, les agréments poétiques et le progrès de la pensée entrèrent-ils dans son plan de réforme, c'est ce qu'il s'agit d'abord d'examiner ; nous rechercherons ailleurs quel fut, soit immédiatement, soit à une époque ultérieure, le résultat de ses efforts.

Nous possédons les éléments d'une réponse directe à la première de ces questions dans la critique manuscrite que Malherbe a faite de Des Portes, critique analysée par M. Philarète Chasles (1). Il est certain que « dans tout ce nouveau système malherbien, la portion la plus essentiellement inhérente à la poésie proprement dite, c'est l'admirable et sévère instinct de l'harmonie qui ne le quitte jamais..... Après avoir donné la

(1) Revue de Paris, décembre 1840. — Cf. Sainte-Beuve, Tableau de la poésie française au xvi^e siècle.

chasse aux *bourres* et aux chevilles, il procède à une battue générale des mauvaises expressions, des mauvaises inversions, des *latineries*, des césures qui ne valent rien. Il achève sa redoutable conquête par une proscription de tous les ornements italiens dont le poète a cru s'enrichir, et il laisse à peine quelques stances et quelques rayons à cette gloire si douce et si vénérée encore pendant la régence de Marie de Médicis. »

Et ce n'est pas haine systématique et personnelle contre Des Portes, car, ajoute M. Chasles, « il s'arrête en extase toutes les fois qu'il rencontre un vers *bien fait* et une pensée quelconque exprimée avec concision ; il ne se montre pas difficile sur la pensée, le lieu commun lui suffit. » Son but n'est donc ici que de revendiquer, avec une inexorable sévérité, le respect scrupuleux des qualités extérieures de la poésie et d'écarter ce qu'il trouve de contraire à l'exacte raison, mais sans se mettre en peine d'étendre la portée du génie poétique de la France, si embarrassé encore dans ses débuts. Pour ses jugements sur d'autres écrivains et sur divers points de critique, on trouve un témoin presque aussi sûr que l'auteur lui-même dans son ami et son disciple le poète Racan (1), et l'on peut dire en général que l'on rapporte de cette lecture la même impression que des notes sur Des Portes. Mais les exemples du nouveau législateur devaient exercer au moins autant d'influence que ses préceptes ; ils offrent d'ailleurs à l'étude un objet plus étendu et plus varié ; ils peuvent éclaircir encore la polémique de l'auteur : c'est donc sur eux que l'on doit s'arrêter surtout. Or, ces exemples sont-ils parfaitement d'accord avec l'esprit de ses jugements ? a-t-il évité, soit dans le fond, soit dans la forme, les défauts qu'il combat, et retrouve-t-on dans ses écrits les lacunes de sa critique ?

Quant à la forme extérieure du vers, au rythme, à l'harmonie, et aussi quant à la grammaire (pour en venir d'abord à la question la plus simple et qui, d'ailleurs, préoccupait si fort

(1) Vie de Malherbe, *passim*.

Malherbe), il est certain que ses œuvres possèdent réellement les qualités qu'il prescrit. Ses archaïsmes ne sont point choquants ; ses vers , soumis au travail anatomique qu'il imposait à Des Portes , échapperont presque toujours à la censure. Il a bien réellement voulu s'imposer à lui-même toutes les règles de cette nature dont il exigeait chez autrui l'observation parfaite, et il y est parvenu. « Le mérite propre , la gloire immortelle de notre poète , dit M. Sainte-Beuve , est d'avoir eu le premier en France le sentiment et la théorie du style en poésie , d'avoir compris que le choix des termes et des pensées est , sinon le principe , du moins la condition de toute véritable éloquence (1). » — « Dans ses œuvres, rares, difficiles, toujours remaniées, qu'il prise si haut, mais qu'il n'estima jamais assez terminées pour en publier lui-même le recueil , il semble avoir cherché surtout à donner des exemples d'une nouvelle et meilleure manière de faire (2). » Personne, plus que lui, ne s'est proposé pour but de « faire difficilement des vers faciles (3), » et il y a réussi ; il l'a fait de manière à attirer l'attention générale, à justifier même par le charme de la forme les exigences de sa critique. Il a contraint ses adversaires d'emprunter ses armes pour le combattre , de descendre sur son terrain.

Cet éloge n'est point contradictoire avec ce que j'ai dit plus haut des qualités de langage que l'on remarque avant lui et en particulier chez Bertaut. Outre que les meilleures compositions

(1) Sainte-Beuve, *Tableau*, etc., page 138.

(2) Sainte-Beuve : Malherbe et son école. — *Moniteur* du 18 avril 1853.

(3) « Sur la fin, dit Racan, il étoit devenu si rigide en rimes qu'il avoit même peine à souffrir qu'on rimât des mots qui eussent tant soit peu de convenance, parce que, disait-il, on trouve de plus beaux vers en rapprochant des mots éloignés. » (*Vie de Malherbe*.) Il y a dans Pétrarque des vers qui expliquent et justifient une réaction énergique contre un défaut de cette nature. V. les pauvretés accumulées sur les rimes *parte* et *luce* dans le sonnet 16 (*Quand' io son tutto*) et la troisième *sestina*.

de celui-ci sont en partie contemporaines des premiers essais de Malherbe, et que Malherbe lui-même y a reconnu une certaine conformité à sa propre manière, puisqu'il l'*estimait un peu* (1), il est certain que, si, avant l'auteur des Odes, les conditions extérieures de la poésie étaient remplies quelquefois, l'attention des écrivains et surtout du public ne s'arrêtait point assez sur elles. La langue du *xvii^e* siècle se montre souvent au moment où va s'opérer la transition, mais elle n'est pas encore soumise à des règles fixes et universellement admises. Et, quant à l'harmonie, elle n'avait alors que bien rarement la richesse et l'éclat qui distinguent les Odes et certaines Stances de Malherbe; elle n'avait pas réellement conquis cette variété dans le rythme qui satisfait si bien l'imagination et le goût, en appropriant l'harmonie au sujet de chaque composition. Avant lui, l'harmonie lyrique de la langue française semblait trop souvent une condition accessoire, à laquelle on se soumettait dédaigneusement, comme par dépit de n'avoir pu réussir dans l'imitation des rythmes d'Horace; et il est probable que Bertaut et ses amis n'ont jamais bien vu l'étendue des ressources qu'elle offre à la poésie. L'harmonie de Ronsard, malgré son mérite incontestable, offrait encore de trop graves défauts pour opérer une révolution.

Mais jusqu'à quel point Malherbe lui-même a-t-il reconnu à l'harmonie sa valeur poétique dans le sens le plus élevé du mot? Jusqu'à quel point a-t-il compris ce que la musique du vers ajoute au sentiment que le vers exprime? Il serait téméraire sans doute de se prononcer avec précision sur une matière si délicate; mais l'accord du mètre avec le sens des vers est si visible chez lui, qu'il faut bien y reconnaître une intention réfléchie. Après Malherbe, l'oubli total de ces lois ne fut plus possible : son oreille éminemment musicale l'avait trop bien guidé, et il avait trop insisté sur l'importance de l'harmonie

(1) « Il n'estimoit aucun des anciens poètes françois, qu'un peu Bertaut. » (Racan, *ibid.*)

pour qu'on la négligeât désormais. Quelques exemples le feront mieux sentir.

L'ode bien connue sur la tentative d'un insensé contre le roi est écrite en vers de huit syllabes. Quatre vers à rimes croisées forment le début de chaque strophe, et leur harmonie semble correspondre à une émotion contenue encore : deux tercets leur succèdent, où le vers conserve la même mesure, mais où l'harmonie a changé. Il y a comme un frémissement de la voix dans ces rimes à finales muettes, qui se pressent maintenant et qui, après leur consonnance, sont coupées par des finales plus éclatantes, comme par un cri qui s'élève.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours ?
Lirez-vous, sans rougir de honte,
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux ?

Mais l'ode presque contemporaine (1606) sur la soumission de Bouillon rend plus visible encore l'art profond avec lequel Malherbe sait manier le rythme. La longueur des strophes, la disposition des vers sont les mêmes que dans l'ode précédente, mais le poète a précipité la mesure, il a réduit chaque vers à sept syllabes et de ses exclamations de douleur il a fait des exclamations de joie d'espoir. Non pas assurément qu'il faille attribuer au seul changement de la mesure une puissance magique. Pour se préserver d'une erreur si grave, pour se rappeler que la poésie la plus parfaite n'est pas de la musique, qu'elle a son mérite et ses conditions à part, il suffirait de songer que l'ode de Jean-Baptiste Rousseau :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant,

a exactement le même rythme que l'ode examinée ici. Mais il

faut reconnaître que personne en France n'avait encore paru sentir aussi bien que Malherbe comment il faut choisir l'accompagnement musical de la pensée, qui, à son tour, donne la clef du rythme, en interprète l'harmonie, mais ne s'adapte pas indifféremment à toutes les formes du vers.

Les stances de Malherbe ne présentent ni moins de variété ni moins d'art dans le choix des rythmes. Dès l'année 1599, comparez les Consolations à Caritée et à Du Perrier ; voyez combien l'harmonie est rapide et légère, là où le poète veut dissiper la douleur en conseillant l'inconstance des affections, et combien elle est grave sans roideur, majestueuse sans emphase, là où il relève vers de hautes pensées l'esprit abattu de son ami, tout en respectant la tristesse de son cœur (1).

- (1) — Vous n'êtes seule en ce tourment
 Qui témoignez du sentiment,
 O trop fidèle Caritée ;
 En toutes âmes l'amitié,
 De mêmes ennuis agitée,
 Fait les mêmes traits de pitié.....
 Quelles aimables qualités,
 En celui que vous regrettez,
 Ont pu mériter qu'à vos roses
 Vous ôtiez leurs vives couleurs
 Et livriez de si belles choses
 A la merci de la douleur.

(Stances 3^e et 9^e, à Caritée.)

Je sais de quel appas son enfance était pleine,
 Et n'ai pas entrepris
 Injurieux ami, de soulager ta peine
 Avecque son mépris.
 Mais elle étoit du monde où les plus belles choses
 Out un pire destin
 Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses
 L'espace d'un matin.

Et, à la fin de la pièce, après les strophes bien connues sur la mort :

Dans le petit nombre de poésies religieuses que Malherbe a laissées, la convenance de l'harmonie avec le langage n'est pas moins manifeste. Dans la paraphrase du psaume 8^e (composée en 1604), il a su combiner l'agencement gracieux des rimes avec la noble simplicité du ton, qui doit exprimer à la fois l'abaissement de la nature humaine devant Dieu et la naïve confiance de la créature en la bonté du Créateur. Cinq vers sur six, dans chaque stance, ont la même mesure; ils se déroulent d'abord lentement et suivent le mouvement paisible de l'âme méditant sur la faiblesse ou la grandeur de l'homme; puis, au quatrième vers, la strophe est coupée comme par un cri d'espérance et d'amour. Voici la dernière :

Certes je ne puis faire en ce ravissement
Que rappeler mon âme et dire basement (1) :
O Sagesse éternelle, en merveille féconde!
Mon Dieu, mon créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

La paraphrase du psaume 128 présente déjà dans toute sa magnificence le rythme fameux de Rousseau : « Les cruels oppresseurs de l'Asie indignée ; » et celle du psaume 145 a, même pour l'harmonie, l'éclat du monologue de Polyeucte :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre.
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

Bertaut et surtout Du Perron, dans leurs Psaumes, avaient

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos.
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

(St. à Du Perrier, 3^e, 4^e et dernière.)

(1) V. plus haut l'emploi du mot *bas* dans Ronsard et Bertaut.

entrevu quelquefois la beauté de semblables effets ; mais c'étaient des inspirations passagères ; ils ne devaient pas former d'école sur ce point, et ils s'en tiennent trop souvent à la monotonie de leurs stances en alexandrins, si même ils ne s'en éloignent pour tomber dans un défaut absolu d'harmonie (1).
 La *Prière* de Malherbe pour le roi allant en Limousin :

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées, etc.

a conservé le rythme le plus majestueux de Bertaut, celui qu'il avait employé dans ces vers :

Seigneur, baisse ton ciel, et, tout ceint de tonnerres,
 Descends en ta fureur sur ces maudites terres
 Où mille impiétés provoquent ton courroux ;
 Frappe les plus hauts monts des armes de ton ire :
 Fay les fumer et fondre ainsi que de la cire
 Et l'univers trembler sous l'horreur de tes coups.

Ce morceau se trouve dans l'édition de 1605, et c'est précisément la date de la pièce de Malherbe : je n'oserais dire quel est ici l'imitateur.

Même dans une poésie de commande, dans *Stances pour les Pairs de France assaillants au combat de la barrière*, Malherbe a su trouver un rythme convenable à l'expression du patriotisme. Quant aux stances galantes, on sait combien ses prédécesseurs immédiats laissèrent souvent à désirer, sous le rapport de la variété du rythme comme de la grâce des vers ; il suffira d'indiquer le contraste que présentent avec les dernières stances du xvi^e siècle celles que Malherbe composa pour le duc de Bellegarde (1608), les vers pour Alcandre (Henri IV), pendant l'éloignement de la princesse de Condé (1609), et la *Plainte sur une absence*, dont l'harmonie semble affecter, comme la troisième des pièces pour Alcandre, les variations d'une mélan-

(1) Comme l'a fait Du Perron dans la pièce :

Pleurez, ô mes yeux misérables,
 Tant d'étranges douleurs.

colie tantôt calme, tantôt sombre et déchirante. Ainsi Malherbe écrivait dans ce dernier morceau :

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent
Que je n'ai de pensers, qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein,
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre,
Et, si l'enfer est fable au centre de la terre,
Il est vrai dans mon sein (1).

Les *Stances sur un départ* (1608) semblent d'abord, par le mètre comme par le sujet, devoir reproduire la tradition de Bertaut; voyez pourtant si une légère différence dans l'entrelacement des rimes ne produit pas un effet nouveau :

Je ne ressemble point à ces foibles esprits,
Qui, bientôt délivrés, comme ils sont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage;
Toute sorte d'objets les touche également,
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage,
Mais, quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

Mais c'est assez parler de l'accessoire, si toutefois, dans la poésie lyrique, l'harmonie mérite ce nom. Revenons aux pensées dont, à la rigueur, on peut bien séparer les sons, mais dont on ne doit jamais séparer le style; revenons au style lui-même; voyons comment l'auteur l'a compris et au service de quelles idées il a mis l'instrument qu'il enseignait à manier.

(1) Dans la *Plainte*, le poète parle à ses pensers :

Vous lisez bien sur mon visage
Ce que je souffre en ce voyage
Dont le ciel m'a voulu punir.
Et sçavez bien aussi que je ne vous demande,
Etant loin de madame, une grâce plus grande
Que d'aimer sa mémoire et m'en entretenir (3^e *stance*).

II.

MALHERBE. — LA LANGUE, LA PENSÉE ET LE SENTIMENT.

Si Malherbe avait horreur des fictions creuses (1), s'il avait horreur des chevilles, horreur même de l'à-peu-près (2), ce qui, pour le dire en passant, est plutôt un éloge pour le philosophe, le savant, l'historien que pour le poète, avait-il une constante rectitude d'idées, allait-il toujours droit au but et à quel but ? Nous sommes mal placés peut-être, pour en juger complètement. Avant de faire une réponse tout-à-fait à l'honneur de Malherbe, la critique demanderait aujourd'hui s'il a proscrit la mythologie dans les sujets modernes, dans ceux, du moins, qui sont sérieux ; et demander cela, même au réformateur le plus hardi, au sortir du xvi^e siècle, c'est en quelque sorte lui demander l'impossible. Néanmoins, tout en admettant des motifs d'excuse, il faut se souvenir que le véritable goût relève de la raison et non point des temps et des lieux.

Revenons donc, appuyés sur ces principes, à l'Ode sur le péril couru par le roi à la fin de 1605, et reconnaissons d'abord que l'on sent un écrivain sûr de lui-même, un artiste coulant son œuvre dans un moule dessiné d'une main ferme, lorsqu'au début Malherbe exprime l'horreur de l'attentat avec ce degré d'émotion que la nouvelle en dut produire sur un esprit sérieux, mais non doué d'une sensibilité bien vive. Les épithètes y sont accumulées avec une énergie dépourvue d'emphase, la phrase s'y déroule avec une élégante et noble simplicité, la clarté n'y est pas affaiblie par les archaïsmes de mots qui se rencontrent dans les premières strophes ; en un mot, l'accord du style avec la pensée, de la rime avec la raison, se fait sentir avec une fermeté jusque-là bien rare dans les poésies de la cour de France ; et c'est là un heureux exemple, en un

(1) V. Racan, vie de Malherbe.

(2) V. Philarète Chasles, Revue de Paris, décembre 1840.

sujet qui prêtait si fort aux défauts du siècle précédent. Ici le naturel ne consiste plus dans l'expression raffinée d'une passion raffinée elle-même, comme dans tel ou tel sonnet de Des Portes : c'est bien un réformateur de la poésie que nous écoutons. Lorsque Malherbe peint à grands traits le gouvernement de Henri IV, il joint à la vivacité du style poétique la grandeur solide du langage de l'histoire, et, malgré une hyperbole déplorable à la fin de la troisième strophe, il se montre vraiment pénétré de son sujet. Il s'échauffe alors davantage, à la pensée de ce que les fureurs des factions s'acharnent à détruire ; il exprime en termes magnifiques une allusion classique qu'on n'ose ici nommer pédantesque, puis s'élève plus haut encore et s'adresse au soleil en termes plus nobles que tous les souvenirs de la fable, parce qu'ils expriment la vérité :

O soleil, ô grand luminaire,
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta course ordinaire
Tu reculas vers le matin
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

Non, non ; tu luis sur le coupable
Comme tu fais sur l'innocent ;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une âme ressent.
Tu dois ta flamme à tout le monde,
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connaissance,
N'a point aussi d'affection (Str. 7-8).

Malheureusement l'auteur ne s'en tient pas là. Immédiatement après ces belles strophes, commencent à se montrer les

défauts qui déparent trop souvent son travail de réforme, et qui purent en retarder le succès par des concessions involontaires à ces traditions de l'âge précédent contre lesquelles réagissait la raison de Malherbe. Il revient en effet à cette mythologie qu'il repoussait tout-à-l'heure dans un style si élevé; il y revient, non pour lui emprunter en passant une image brillante, mais comme à un thème de longs développements. C'est le soleil à qui il restitue expressément le sentiment et l'intelligence; c'est le Dieu de la Seine, avec ses Nymphes, qui se trouve mêlé à un événement si récent et d'une réalité saisissante; c'est le *Démon* de l'empire français, puissance inconnue, à qui s'adressent les vœux du poète (1). Ces vœux sont écrits, du reste, avec tout le mérite d'expression que possède Malherbe. Pas une métaphore déplacée, pas une image disgracieuse, pas une assonance pénible ne vient déparer de nobles sentiments. Mais cet emploi réfléchi, prolongé d'idées factices, fait comprendre que l'auteur n'avait pas approfondi assez le principe soutenu par lui de la vérité dans la poésie, et que, même dans l'école nouvelle, le langage artificiel se maintiendra longtemps encore. C'est là une remarque qu'il était bon de faire dès à présent, car il ne faut pas la perdre de vue dans les épisodes divers de la lutte qui va se produire sous nos yeux. C'est d'ailleurs une remarque dont la matière se retrouvera trop souvent dans l'étude de Malherbe lui-même, et qui, par conséquent, est d'une grande importance pour bien comprendre le mouvement imprimé par lui.

Cette surabondance de mythologie, on peut l'excuser ou l'oublier plus facilement dans l'*Ode à la Reine pour sa bienvenue en France*. Il fallait se creuser un peu le cerveau pour louer une princesse que personne ne connaissait encore. Il y a d'ailleurs des traits délicats, à côté d'incorrections qui disparaîtront bientôt chez Malherbe : le reproche le plus sérieux à lui faire, c'est

(1) — O bienheureuse intelligence,
Puissance, quiconque tu sois, etc. — Str. 14-16.

de n'avoir pas su, comme Du Vair, dans sa harangue, abréger une composition où il fallait couper court, à moins de chanter Castor et Pollux.

L'Ode au Roi sur l'heureux succès du voyage de Sedan offrait une plus riche matière, mais aussi elle mérita réellement, par la grandeur et le choix des images, par l'élévation des sentiments, non moins que par le goût sévère du style, d'être, comme le dit Racan, « une de celles que Malherbe estimait le plus. » Deux ou trois mots mal choisis, autant de constructions imparfaites, une seule expression peu noble (1), c'est tout ce qu'on saurait lui reprocher à cet égard en vingt-deux strophes. Il faut arriver jusqu'à nos jours pour trouver, dans la poésie lyrique moderne, un grand nombre de passages plus éclatants et plus énergiques à la fois que celui où l'auteur représente Henri marchant contre son vassal indocile :

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux,
Rien n'est sûr en son rivage,
Ce qu'il treuve il le ravage,
Et, traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel et plus épouvantable
S'en alloit ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace,

(1) — Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton. (Str. 18.)

Pour les incorrections de langage, V. str. 2, 7, 11 et dernière.

Et les éclairs de ses yeux
 Étaient comme d'un tonnerre
 Qui gronde contre la terre,
 Quand elle a fâché les cieux. (Str. 5-6.)

La verve de l'écrivain n'est pas épuisée. Plus loin, lorsqu'il exhorte le roi à punir la perfidie de ses voisins et lui adresse des promesses de victoire que les événements de ce règne ne rendaient ni ridicules ni même téméraires, il s'éloigne moins sans doute des qualités simplement négatives, mais le sentiment monarchique et patriotique s'y retrouve encore, et l'éloge de la poésie, comme garantie de l'immortalité des rois, qui termine cette ode, respire un enthousiasme véritable. Un peu d'enflure à la fin de la seizième strophe, trop de recherche mythologique dans la dix-huitième sont presque les seuls défauts du style proprement dit, dans cette pièce composée sur une matière qui avait ramené Du Perron à son vieux péché d'emphase. Et, s'il a fallu y signaler quelques archaïsmes de constructions, qui font souvenir que Corneille n'est pas *venu*, si les irrégularités de cette espèce méritent plus de sévérité que les archaïsmes de mots, parce que la marche assurée de la phrase est un des attributs essentiels de la langue française, telle qu'on nous l'a faite, et l'un des mérites qui compensent avantageusement ceux des idiomes voisins, il faut convenir que ces défauts sont ici bien rares et qu'ils ne portent pas sérieusement atteinte aux qualités fondamentales de la langue.

Des qualités analogues, sinon tout-à-fait semblables, se produisent dans la *Prière pour le Roi allant en Limozin*. Le goût, dans les pensées et les images, y est peut-être plus rigoureux encore. Les fautes de langue, s'il est permis de les nommer ainsi, se réduiraient à des latinismes de mots dans les derniers vers et à deux tournures vieillies, si l'on ne trouvait, à la quatrième stance, deux vers un peu embarrassés (1) et dans la

(1) — Quelque gloire qu'il ait à nulle autre parçille
 Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien.

septième, d'ailleurs fort belle, une expression intolérable que Malherbe eût durement reprochée à Des Portes : le *courage* de la *valeur*. Ces observations grammaticales, ces remarques de détails, il fallait les faire, puisqu'il s'agissait de déterminer précisément jusqu'à quel point Malherbe a mérité le nom de réformateur de la langue et du goût; mais il faut se hâter de les oublier maintenant et comparer, par la pensée, la pauvreté des vers dits héroïques du XVI^e siècle avec des vers tels que ceux-ci :

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
 Etant bien assuré que ces vaines fumées
 N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités;
 L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;
 Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles
 Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants, tant soient-elles secrètes,
 Quand ils les poursuivra, n'auront point de cachettes;
 Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés;
 Il verra sans effet leur honte se produire
 Et rendra les desseins qu'ils feront de lui nuire
 Aussitôt confondus comme délibérés. (Str. 8-9.)

Là, si, par exception, une pensée ne paraît pas assez lumineuse au premier aspect, plus on la creusera, plus on la trouvera belle : c'est l'inverse du grand défaut de la Pléiade, qui semblait s'ingénier à faire étudier laborieusement par ses lecteurs de vides et misérables pensées. Sans doute, un mérite semblable est rare chez Malherbe. Il ne se trouve point et ne devait pas se trouver dans l'*Ode à Bellegarde*; mais le progrès du goût n'y est guère moins sensible. Le *sujet*, quelque *beau* qu'il fût (selon Malherbe), n'était pas absolument lyrique, surtout si l'on s'en tenait, comme l'a fait l'auteur, à des généralités, presque à des abstractions. Et cependant il a su fournir une assez longue carrière, sans concetti, sans platitude, sans beaucoup de mythologie; il sait se faire lire avec quelque plaisir, même aujourd'hui, uniquement par le choix des images, la netteté, la grâce du style et de l'harmonie et enfin la raison, car, après une

longue étude des monuments poétiques de l'âge qui finit alors, la raison dans les vers a l'attrait d'une découverte. La correction du langage ne laisse presque rien à désirer, que l'expression singulière d'*exemples faits au milieu des hasards*.

Ne parlons pas trop des deux odes à la reine régente (1610 et 1614). Il s'agissait là d'embellir un sujet d'espérances douteuses, dans la première, d'espérances en partie déçues, dans la seconde ; pardonnons donc au poète l'abondance de sa mythologie ; mais rappelons-nous pourtant que son exemple était plus dangereux que celui d'un autre, et que les écrivains ralliés par lui ou par son nom dans la voie qu'il ouvrait à la poésie ont dû se trouver trop souvent entraînés à prendre pour des modèles de goût des compositions presque aussi factices dans leur genre que celles de l'école de Ronsard ; la marche une fois tracée , le soin de la forme extérieure pourra devenir un métier.

Du reste, la pensée et les images ne constituent pas toute la poésie ; le sentiment y doit avoir sa grande part, et sur ce point surtout l'exemple de Malherbe a pu être fâcheux , si toutefois on peut dire que le sentiment soit produit ou étouffé par les exemples des maîtres. Du moins Malherbe a pu, non seulement par la sécheresse de ses vers , mais par les idées qu'il exprime, prolonger à cet égard la corruption du goût , l'indulgence de la critique, et encourager la complaisance des écrivains pour le vide, la fausseté ou la bassesse des sentiments.

Oui, la bassesse. Nous en avons vu de tristes exemples chez les poètes les plus renommés du temps des derniers Valois. Eh bien ! à la veille même du xvii^e siècle , Malherbe , le chef futur de la réaction , produisait , dans une même année , et la Consolation à Du Perrier, où l'on trouve tant de grâce (1), tant

(1) Sans vouloir porter atteinte au mérite de Malherbe, il ne faut pas oublier ces jolis vers de Garnier sur la mort de Ronsard :

Ainsi le verd émail d'une riantè prée
Est soudain effacé ;

de noblesse et même à la fin tant de grandeur, et la Consolation à Caritée, sur un sujet réel, dit-on, et qui, quand il serait fictif, ne rendrait pas tolérable tant de sécheresse de cœur, d'érudition intempestive, d'épicurisme à froid. Cette érudition, ce n'est pas seulement le souvenir de l'éternelle Artémise, de la veuve de Ceyx et des veuves de la guerre d'Ilion; c'est l'exhibition de ces tristes lieux communs de la Rome impériale : qu'il faut se consoler, parce que le *destin* ne permet pas le retour des morts à la vie, parce que c'est la *coutume* qui produit la désolation et la *raison* qui console. Ici nous entendons Sénèque dans sa lettre à Marcellus (1), Sénèque, que Malherbe a traduit en grande partie : la bonne âme de Stace, son poète favori pourtant, ne se serait pas permis cela. C'est un écho du xvi^e siècle, un écho de la mauvaise renaissance; si le langage de Malherbe est très-français dans cette pièce, on peut dire de lui dans un autre sens que de Ronsard,

Que sa muse en français parle grec et latin.

C'est encore le xvi^e siècle, mais celui de l'Italie ou des français italianisés, qu'il reproduit lorsqu'il ajoute :

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté? (St. 7. — Cf. 9.)

et lorsqu'il développe cette froide et pauvre pensée. Cinq ans plus tard, il est vrai, l'auteur chante la palinodie, dans le fragment : *Aux ombres de Damon*. Admettons, si l'on veut, qu'il n'avait point de principe arrêté sur la durée des affections du

Ainsi l'aimable teint d'une rose pourprée
Est aussitôt passé.

(1) Insérée dans la 99^e lettre à Lucilius. — Cf. Consol. ad Marc. 7, de Const. sap. 5 et 10, ep. 63. — V. aussi sur ces deux consolations de Malherbe le paragraphe précédent.

cœur ; mais outre que c'est déjà trop et beaucoup trop d'être vacillant en pareille matière , il faut remarquer ici l'exemple donné au monde littéraire par un poète qui prétendait à une complète indépendance à l'égard de la tradition poétique et semblait la confirmer là où il était le plus urgent de l'abolir. Il parlait , dira-t-on , comme tout le monde pensait alors , du moins à la cour. L'histoire n'autorise que trop à le croire ; mais être l'écho des sentiments vulgaires est-ce donc le rôle d'un poète et d'un poète novateur ?

Laissons de côté les vers : « Philis qui me voit le teint blême (1) : » nous ne sommes plus guère en état de les juger avec impartialité , nous qui avons lu et relu la fable de Tircis et Amarante , où une semblable idée est exprimée avec une si spirituelle naïveté. Mais il est permis de reprocher à l'auteur de s'en être tenu, dans les stances à la vicomtesse d'Auchy, aux lieux communs du xvi^e siècle et de les terminer par un concetto digne des plus mauvais jours de Des Portes. Les *Stances* de la même année (1608) *sur un départ* ne diffèrent non plus que par le rythme des insipides productions qui ont traîné pendant trois quarts de siècle dans notre littérature ; là aussi l'auteur

Sait bénir son martyre, adorer sa prison.

Seule, la dernière stance a un véritable mérite. L'ensemble de ces pièces n'a point ce mérite, négatif, si l'on veut, mais précieux après tout et alors si rare dans les vers, d'exprimer nettement une pensée raisonnable.

Mais la grâce et la passion éclatent dans les *Stances pour Henri le Grand*, au sujet de sa passion pour M^{me} la Princesse : « Donc cette merveille des cieux. » L'expression est partout vive et naturelle : le souvenir même de la Toison d'or n'est pas trop déplacé, puisque la pensée se porte sur des dangers à vaincre et n'est pas embarrassée par de puérils rapprochements. La douleur d'une espérance brisée se montre là tout entière.

(1) *Stances XIII* (éd. du Panthéon littéraire). — C'est à elle que je renvoie, et c'est elle qui m'a fourni les dates.

Il y a encore un progrès sur la pièce précédente dans d'autres stances sur le même sujet (1), malgré une exagération dont l'évidence refroidit ce morceau et malgré une mythologie moins ménagée. Mais les deux pièces s'effacent devant la troisième : « Que d'épines, amour, accompagnent tes roses. » Rarement peut-être un poète élégiaque a réuni dans une même pièce une harmonie plus riche et plus expressive à un sentiment de tristesse calme et profonde plus délicatement exprimé.

• Malherbe a deviné ici la mélancolie moderne, dont l'école de Ronsard était ordinairement si loin et que le grand siècle a si peu connue. Ménage a remarqué (2) que Malherbe est sorti du caractère habituel de sa poésie dans quelques stances de cette pièce, et Ménage ne me semble pas en avoir dit assez. Mais le savant critique a eu raison de signaler en première ligne ce récit où, par un prodige de l'art, le poète a su reproduire, sans fantasmagorie, l'impression d'un songe déchirant pour le cœur :

.
Et, de quelque souci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont la flamme est le crime,
M'apparaît à l'autel où, comme une victime,
On la veut égorger ;

Tantôt je me la vois d'un pirate ravie,
Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémités la pauvrete s'écrie :
Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis.

La fureur me saisit, je mets la main aux armes ;
Mais son destin m'arrête, et lui donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

(1) — Quelque ennui donc qu'en cette absence.

(2) Note du Panthéon littéraire. — Stances XX.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure,
 Pour une affection que je veux qui me dure
 Au-delà du trépas.

Tout ce qui me la blâme offense mon oreille
 Et qui veut m'affliger il faut qu'il me conseille
 De ne m'affliger pas.

Le but est donc proposé aux poètes, la beauté qu'ils cherchaient, mais dont ils ne se faisaient pas une idée nette, leur est montrée, dans l'ordre des poésies légères; ils doivent la reconnaître et la distinguer par là même de tout ce qui n'est pas elle : maintenant ils connaissent quelques-unes des véritables richesses de la langue et du goût français. Si la pièce pour le *Retour d'Oranthe à Fontainebleau* est moins parfaite, si Malherbe ne peut se maintenir à cette hauteur, le sentiment s'y retrouve, le goût y est respecté, sauf quelques malheureux souvenirs de ces *astres* qui avaient gâté tant de vers depuis soixante ans.

Est-ce à dire que le goût et la perfection poétique soient respectés *de tous points* dans cette série de morceaux élégiaques, et que le sentiment littéraire soit renfermé tout entier dans les qualités qui brillent ici? Sans traiter ici dans son ensemble une question qui se retrouvera dans la suite de ce travail, il ne faudrait pourtant pas laisser d'équivoque, surtout en un si grave sujet. La matière de ces beaux vers est odieuse : c'est le plus honteux des amours de Henri IV (1), c'est une passion triplement infâme, quoi qu'il ait pu dire à Bassompierre du but platonique de cet attachement. C'est quand on oublie en quelque sorte le véritable objet de ces stances, qu'on en peut admirer l'expression. Car ce n'est pas seulement le divorce du style et de la pensée, c'est le divorce de la pensée et du sentiment qui est imposé pour un instant à la critique, et, si cette opposition

(1) Outre la date (1609), rapprocher, pour constater l'objet de ces vers, la 5^e strophe du 1^{er} morceau de l'avant-dernière du 2^e et des stances 7 et 8 de la pièce sur le retour d'Oranthe.

est funeste à la morale, on peut dire par cela même qu'elle est funeste au goût. On conçoit mieux tout cela chez les élégiaques anciens : ils n'admettent ni l'hésitation ni le remords; ils vont droit devant eux, *sicut equus et mulus, quibus non est intellectus*. Mais, au ^{xvii}^e siècle, la frénésie de la renaissance n'était plus telle qu'on acceptât résolument la morale de l'antiquité. Malherbe eût répondu à celui qui l'eût pressé là-dessus, que c'était une licence poétique et qu'il ne fallait pas la prendre pour l'expression de principes arrêtés. Pour un chrétien, la réponse n'est pas sans réplique; mais prenons-la telle que le poète l'eût faite, on y retrouvera aussi frappant et non moins déplorable que nulle part ailleurs *cet empire du faux* qui domine dans la littérature du ^{xvi}^e siècle, cette puissance à laquelle Malherbe avait déclaré la guerre. C'est là encore, même au point de vue de la critique littéraire, un exemple déplorable pour ceux qui viendront après lui, soit qu'ils admettent ses principes et qu'ils essaient de les concilier avec de pareils écarts, soit qu'ils se fassent de ceux-ci une arme contre ceux-là.

Malherbe pourtant, nous l'avons vu, a été parfois, même pour la force et la grandeur, un modèle dont la France avait grand besoin; car Marot les avait ignorées, Ronsard et Du Bartas les avaient souvent poursuivies avec un médiocre succès, Des Portes et Du Perron les négligèrent, Bertaut n'y toucha que par exception. Ici il faut revenir sur ces essais de poésie sacrée, sur ces imitations des Psaumes qui forment les pièces 9, 27 et 37 du livre des Stances, et reconnaître que jamais la langue française n'a fourni une plus belle carrière, en luttant contre le style du Prophète-Roi. Bertaut sans doute a eu d'heureuses inspirations et quelquefois l'haleine assez forte, en se livrant à une semblable joute. Sa paraphrase du premier Psaume a de la dignité, malgré quelque faiblesse de langage, et la sixième strophe est fort belle. Ailleurs, en imitant le *Domine, ne in furore*, il a trouvé ces vers :

Pardon, Seigneur, pardon, la douleur qui me blesse
Me rend trop tourmenté :

Non trop pour mon offense, ains trop pour ma faiblesse,
Non trop pour ta justice, ains trop pour ta bonté.

Ailleurs encore, dans sa paraphrase du Psaume 143, à un rythme vraiment majestueux, mérite assez rare chez lui, Bertaut a su joindre de magnifiques paroles. Mais combien la langue est pénible dans la traduction du *Laudate Dominum de cœlis*, combien le style est froid dans le *Cantique* sur la fête de Noël, quelle idolâtrie monarchique dans l'imitation du Psaume 44 « accommodé aux personnes du Roi et de la Reine » (1). Bertaut, même dans les sujets les plus graves, ne savait ni conserver une inspiration soutenue, ni garder toujours cette élégante et noble sévérité de langage que nous tenons aujourd'hui pour une qualité négative, tant elle nous paraît inséparable de pareils sujets.

Du Perron avait exprimé en langage assez élevé, par les stances : « Quand aux plaisirs mortels », les douleurs de la pénitence ; mais là même il n'avait pu se défaire complètement des concetti ; il n'avait pas senti combien le goût est blessé d'un tel assemblage. L'imperfection de sa langue, sa maladresse à manier le style sublime se font assez manifestement sentir dans sa traduction du *Domine, ne in furore*, où il avait adopté le beau rythme que Malherbe a rendu fameux par son Ode à Louis XIII. Dans sa traduction, d'ailleurs riche d'images, du Psaume 103, la langue est imparfaite aussi, non seulement en ce qu'elle offre des latinismes, des archaïsmes qu'on excuserait volontiers, mais parce que l'auteur ne sait éviter complètement ni les expressions prosaïques, ni les tournures forcées. L'*Exaudiat* de Du Perron, son *Cantique* à la sainte Vierge ont plus de qualités négatives ; néanmoins on trouve, dans le premier, un passage (2) qui eût fait frémir Malherbe et qui détruit l'harmonie du morceau.

(1) Titre de la pièce dans le Recueil de De Rosset. — Bertaut de 1605.

(2) Et n'espérons sinon

Aux forces que le ciel nous avait préparées. — Recueil de De Rosset, et Œuvres diverses, éd. de 1622.

En somme donc, avant Malherbe, on se contente aisément, en matière de poésie sacrée. Écoutons maintenant l'adversaire de Des Portes. Si l'invention est la qualité qu'il possède le moins, il est soutenu ici par son modèle, et son mérite de style pourra se développer librement; oui, *librement*, car il n'y a point là de purisme. Les archaïsmes sont aussi nombreux que chez Du Perron, mais quelle différence dans le choix et dans l'effet produit :

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent,
Mais la naïveté,
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent,
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand et nous si peu de chose
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Seule, l'avant-dernière strophe laisse entrevoir encore ce qu'on eût alors nommé *priscæ vestigia fraudis*; mais la dernière, citée plus haut à propos du rythme, la fait bien vite oublier (1). D'ailleurs, cette pièce était composée en 1604, avant l'arrivée de Malherbe à la cour, et, pour juger l'auteur tout entier, il faut s'arrêter à la perfection des strophes : « Les funestes complots des âmes forcenées » (1614), où, jusqu'au dernier vers, la noble simplicité du style ne se dément pas un instant; il faut surtout se rappeler le fragment : « N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde (2), » comparées plus haut au monologue de Polyeucte, et ce n'est pas assez, peut-être; il faudrait ajouter le nom de Bossuet, quand on a lu ces vers sur les grands qui ne peuvent *jouir de leur sépulture*.

(1) Stances IX.

(2) Stances XXXVII, sans date.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
 Que cette majesté qui les rendait si fière,
 Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers;
 Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
 Font encore les vaines,
 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
 D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
 Et tombent avec eux d'une chute commune
 Tous ceux que leur fortune
 Faisoit leurs serviteurs.

Sans doute Malherbe a fait peu de poésies sacrées; il ne s'est pas exposé à faiblir dans un genre où les dispositions de son âme ne lui permettaient pas, à ce qu'il semble, une inspiration bien longue. Mais, puisqu'il s'agit ici d'influence littéraire, n'est-ce rien que cet exemple de réserve, quand l'ignorance de chacun sur la nature de son propre talent était l'un des défauts les plus fâcheux de l'école de Ronsard?

Il serait aussi injuste que cruel, quand un auteur possède un talent si varié et parfois si magnifique, de lui reprocher amèrement soit sa triste imitation de Tansille dans les *Larmes de saint Pierre* (datées de 1586), soit de rares faiblesses contemporaines de ses triomphes, telles que les vers à tous égards déplorables qu'il adresse à la reine régente : « Objet divin des âmes et des yeux » (1611), ou la chanson : « Cette Aune si belle » dont, au rapport de Tallemant (1), le pauvre Malherbe s'excusait péniblement sans la défendre, et que jusqu'en l'autre monde, s'il en faut croire Guéret, Des Portes lui reprochait encore quarante ans après sa mort (2). Oublions, car c'est tout ce qu'on peut faire en sa faveur, oublions l'extravagance de certains sonnets (3). Malherbe, chose étrange avec la nature de son talent et son travail opiniâtre, n'y a

(1) Hist. de Malherbe. — Il ne lui est pas hostile.

(2) Parnasse réformé.

(3) Ainsi II, III, IV, VIII, XIV, XXVII.

presque jamais réussi. Faut-il en conclure que ce *poème* ne convient pas aux *rimeurs français* ; ou Malherbe, chez qui le sentiment est rare, subissait-il là malgré lui l'affinité naturelle de la froideur et de l'affectation ?

Mais en somme, l'exemple était donné. Malherbe avait le droit d'enseigner, puisqu'il avait quelquefois montré ce qu'il fallait faire. Maintenant le fossé est franchi ; la langue, sans être encore tout-à-fait celle de Louis XIV, est achevée pour un temps et peut-être faut-il regretter ce qu'elle a perdu depuis lors. Si des souvenirs du siècle précédent se montrent encore chez Malherbe, il a, par l'ensemble de ses poésies, rompu assez complètement avec lui pour mériter le nom de chef d'école et celui de héraut du grand siècle. Il a voulu et il a dû « faire voir aux poètes de son temps que ce qui leur était imposé par le tour d'esprit à la mode... ne valait pas ce que le bon sens, cultivé par les lettres anciennes et développé par l'expérience de la vie, leur inspirait de pensées naturelles (1). » C'est de là que dépendait l'avenir.

III.

ECOLE DE MALHERBE. — SES PREMIERS ADVERSAIRES.

La guerre commence. Malherbe, avec la gravité d'un chef de parti qui comprend l'importance d'une fausse démarche, mesure ses coups et se tient, comme un général dans ses lignes, renfermé dans l'exacte observation des règles qu'il pose. Ses œuvres sont rares et longuement travaillées. Si parfois il se laisse aller, pour le fond, au goût de l'époque, dans la forme il est presque toujours lui-même : il ne s'est réellement oublié que dans quelques poésies de commande.

Peu à peu les sectateurs de ses maximes, les admirateurs de son talent commencent à se grouper autour de lui. Le recueil de De Rosset, publié en 1615, permet à peu près de passer en revue les forces des deux partis, vers la mort de Henri IV, car

(1) Nisard, *Hist. de la Litt. fr.*, Liv. II, ch. 3, § 7.

l'impartialité ou plutôt la naïveté du poète-éditeur l'a conduit, non seulement à faire un choix dans toutes les écoles, ce qui est loin d'être blâmable, mais à donner les exemples les plus frappants des défauts comme des qualités de chacun.

Il semblerait, au premier aspect, que la tâche de Malherbe a dû être favorisée par ses introducteurs à la cour, par Du Perron et Des Yveteaux, tous deux en possession d'un grand crédit. Il est à croire pourtant qu'ils ne l'ont pas beaucoup servi depuis lors. Du Perron fut occupé d'autres soins que ceux de la poésie, pendant le règne de Henri IV et la jeunesse de Louis XIII. Sans doute, son témoignage en faveur de Malherbe était une espèce de désaveu de l'école précédente et de ses propres ouvrages; d'ailleurs, ses écrits en prose qui appartiennent à cette époque sont dans l'esprit du XVII^e siècle; mais rien ne témoigne qu'il ait fait alors de la propagande littéraire ou de la critique, si ce n'est une lettre de 1607, à Bertaut, lettre où ses vieux préjugés luttent encore contre la lumière qui pénètre de plus en plus chez lui et produisent un contraste assez curieux, surtout si l'on considère dans combien d'esprits un travail analogue dut se faire, un peu plus tôt ou un peu plus tard (1).

Quant à Des Yveteaux, un examen, même rapide, de ses œuvres prouverait facilement que Malherbe et lui ne durent pas s'entendre longtemps, quand même Tallemant, bien instruit par Racan de ce qui concernait Malherbe, ne le dirait pas en termes

(1) Du Perron fait compliment à Bertaut sur une pièce de vers en l'honneur du Dauphin, et il ajoute : « Si vous vous fussiez servy de » la fiction d'Homère, qui donne souvent deux noms à une seule » personne et dit d'un mesme homme : Les mortels le nomment » ainsi, mais les dieux l'appellent ainsi; et que, sur le fondement de » ceste fable, vous eussiez feint qu'au même temps que les hommes » s'assembloient pour donner à Monseigneur le Dauphin le nom qu'il » devoit avoir en terre, Jupiter eust tenu conseil au Ciel pour déli- » bérer du nom qu'il devoit avoir entre les dieux, l'invention eust esté » *un peu plus poétique*, mais non si chrestienne et convenable à vostre » *présente profession*. »

exprès. Qu'on lise seulement le *Discours* sur la naissance du Dauphin (1), et l'on soupçonnera déjà que le sens poétique diffère grandement chez l'auteur de ce morceau et chez le poète-critique. Les qualités négatives sont loin d'y être suffisantes : ni la construction des phrases n'est toujours française, ni la dignité du style n'est constamment observée. Malherbe se serait reproché ces vers :

Un *soin*, quant et le jour sans cesse renaissant,
Rendoit à nos plaisirs nos plaintes comparables,
Songeant que nos beaux jours n'estoient guère durables.

Il n'eût jamais écrit ceux-ci :

La flamme de nos feux *donna* jusques aux nues
Et le bal empeschoit de *passer par les rues*.....
Crois viste pour *toy-mesme* et pour *tant de personnes*...

Il n'eût dit que dans un sonnet, en parlant de l'amour de Marie pour le roi :

Et falloit le soleil pour fondre ceste glace.

Et cependant la description de cette passion naissante fournit à cette pièce ses meilleurs vers.

Mais le style est bien plus intolérable encore dans l'*Institution du Prince*, à *Mgr le duc de Vendosme* (dont il était précepteur), morceau qui paraît un peu postérieur au précédent (2). Ici la faiblesse du style est tout-à-fait intolérable. Cela n'est ni français ni quelquefois d'aucune langue ; on trouve à chaque instant, surtout dans la seconde moitié, des phrases où l'auteur se débat péniblement contre son impuissance à exprimer ses pensées en vers, en supposant toutefois qu'il se comprenne toujours lui-même, ce qui est douteux. C'est aussi une obscurité obstinée qui distingue les *stances pour un adieu* (3) des fadeurs habituelles du temps

(1) V. le Parnasse des plus excellents vers de ce temps ou les Muses françaises ralliées de diverses parts, 1607 (Recueil de D'Espinelle).

(2) L'*Institution* est déjà dans D'Espinelle et aussi dans De Rosset.

(3) Délices de la Poésie française.

sur des sujets semblables. C'est encore là le défaut de quelques vers sur la mort de deux enfants, vers qui, d'ailleurs, ne manquent pas toujours de grâce, et où l'on trouve un souvenir fugitif de la Consolation à Du Perrier (1). Ces tentatives, louables quelquefois pour le sentiment et surtout pour le rythme, sont étouffées sous une profusion de concetti ou même sous des tirades intelligibles, et ce mélange se remarque presque partout dans les stances de Des Yveteaux que De Rosset a recueillies; quand il ne s'y trouve pas, c'est que les défauts se rencontrent seuls; les sonnets ne valent guère mieux. Dans les stances pour M. le Dauphin, si les *phrases* sont généralement intelligibles, l'absurdité de certaines *idées* compense largement cette qualité. Somme toute, l'introducteur de Malherbe est en arrière de la Pléiade, et si son père (Vauquelin de la Fresnaie) maniait une langue bien imparfaite encore, il a pourtant des pages (satire à Baïf, satire à M. Repichon), où l'esprit français se dessine bien mieux que chez le précepteur de Louis XIII. Notez, comme témoignage de l'esprit du temps, vers l'avènement de Malherbe, que Des Yveteaux « a eù... toute la vogue qu'on sauroit avoir : » ainsi parle Tallemant, dans l'historiette qu'il lui consacre.

Si, dans la pratique, ce versificateur reste si loin de Malherbe, est-il du moins en théorie d'accord avec lui? Fit-il de la propagande dans le sens de la nouvelle école? Tallemant nous apprend le contraire (2) : « Des Portes, Bertaut et Des Yveteaux même, dit-il, » critiquèrent tout ce qu'il fit. Il s'en moquoit et dit que, s'il s'y » mettoit, il feroit de leurs défauts des livres plus gros que leurs » livres mêmes. » Et si l'on cherche, dans les œuvres de Des

(1) Ibid.; voici ce passage :

Beaux rayons plus clairs que durables,
Si vos lumières désirables
Ont eu leur fin en commençant,
C'est le destin des *belles choses*;
Un *matin* est l'âge des roses
Et les lys meurent en naissant.

(2) Hist. de Malherbe.

Yveteaux, quelques principes littéraires, on y trouvera une déclaration enthousiaste d'adhésion au genre et au talent de Des Portes. Louer chaleureusement le passé pour déprécier le présent, est une tactique si connue, qu'il n'est guère besoin de la faire remarquer. L'écrivain ne s'en cache pas d'ailleurs. *L'Élégie sur les œuvres de M. Des Portes* (1) débute par une satire contre les rimeurs du temps :

Je n'aime plus les vers, et toute ma colère
Est de voir tant de gens, qui se meslent d'en faire,
Nous brouiller des papiers que pour livres on vend,
Et ce sont toutefois les caprices du vent.

Du reste il fait bien comprendre le travail d'agrandissement que la Pléiade avait fait subir à la langue :

Quand de si peu de mots la France avoit l'usage,
C'estoit estre sçavant que d'avoir du langage.
Rien ne se peut former et polir à la fois ;
Il faut beaucoup de mots pour en faire le choix.

Il reconnaît avec assez de finesse et il exprime heureusement les défauts de ces écrivains, quoiqu'il s'exagère leurs qualités :

Ces esprits emportoient la gloire tout entière,
Si tousjours la façon eust suivy la matière ;
Mais souvent à leurs vers défailloit la beauté,
Comme aux corps qui n'ont rien qu'une lourde santé.

.....
Non plus que ces guerriers vestus d'armes pesantes,
Qui les pourroient avoir et bonnes et luisantes,
Mais, voulant aux combats seulement s'asseurer,
Ont soin de se couvrir et non de se parer.

Cette critique serait déjà trop bienveillante aux yeux de Malherbe, mais le poète continue :

Les derniers, qui vouloient s'esloigner de ces vices,

(1) Délices de la Poésie française. — Cette pièce est probablement postérieure au Recueil de D'Espinelle. Des Portes, mort en 1606, n'y est pas célébré comme étant encore vivant.

Ont assis Apollon au milieu des *délices* ;
 Mais de trop de *liens* contraint sa majesté,
 Luy qui, comme un grand Dieu, n'a rien de limité...
 Se voit dedans l'enclos d'une estroite prison,
 Et réduit sous le joug de *pointes figurées*,
 Souffre contre son gré ses bornes mesurées
 Par de *jeunes esprits*, dont le faible cerveau
 Veut produire à la court un langage nouveau,
 Qui plaist aux ignorants et nostre langue infecte
 De rimes et de mots pris en leur dialecte.....
 Leurs vers ont *par travail* plus de *subtilité*
 Que de force requise à l'immortalité.
 Ces ignorants, fardez de paroles desjointes,
 Premier que leur sujet vont rechercher les *pointes*.

A nos yeux, l'école de Des Portes, Bertaut, Du Perron (comme poète), et par dessus tout Des Yveteaux lui-même se trouveraient atteints par une semblable sentence, et le poète de Chartres lui-même n'en serait pas à l'abri. Point du tout : c'est à la glorification de Des Portes que l'auteur veut arriver :

Des Portes, tout rempli de lumière et de gloire,
 Seul quant et la *fureur* a eu le jugement...
 Car, pour estre toujours à luy-mesme semblable,
 Il empesche qu'aucun ne luy soit comparable ;

et il poursuit sur ce ton. Voici ce qui est plus net encore, s'il est possible :

Ces paroles d'amour qu'Amour t'a révélées,
 Plus pures (sic) que les lys qui croissent ès vallées,
 Sont lys pris sur un mont où *personne* n'atteint.

Bertaut, dans son *Elégie sur les œuvres de M. Des Portes*, élégie qu'il avait, dit-on, revue à la fin de sa vie, n'a point imité ces critiques. Il a célébré Des Portes dans le style que ce poète eût choisi lui-même ; la mythologie et les concetti en font en grande partie les frais ; mais il n'y a point là de polémique, tandis que la pièce de Des Yveteaux paraît écrite surtout dans ce but, et il n'est guère possible de douter qu'elle ne soit dirigée contre l'école de Malherbe, dont peut-être les succès commençaient à l'inquiéter

pour l'avenir de son système (1). Des Yveteaux, il est vrai, ne nomme pas son adversaire, et Malherbe avait cinquante ans quand il parut à la cour ; mais les *jeunes esprits* dont l'auteur parle sont évidemment les disciples du réformateur. Le reproche de manquer de force s'adresse à eux plutôt qu'à lui, et l'on conçoit que Des Yveteaux, son introducteur, ne voulût pas se déjuger ; seulement il pratiquait un système bien connu dans la vie politique des temps modernes : il attaquait des ministres qui couvraient mal la responsabilité de leur maître.

Or, Des Yveteaux, je le répète, occupait une haute position dans la faveur du roi. Les gens de cour, peu soucieux et peu capables de juger entre les deux rivaux, durent être gagnés en partie par le nom et la position toute faite du favori : la propagande de Malherbe put y trouver un obstacle sérieux dans son travail pour « dégasconner la cour », une cour si peu sévère sur les convenances du goût, comme sur celles de la morale (2).

Reconnaissons-le dès à présent : ce n'est point une révolution subite qu'opéra Malherbe ; c'est une école qu'il forma. « Tout reconnut ses lois », sans doute, mais beaucoup plus tard et surtout après sa mort. Sa biographie, écrite par Racan, nous le montre à l'œuvre dans sa lutte contre le goût de son temps. « Il » se faisoit presque tous les jours, sur le soir, quelques petites » conférences dans sa chambre, où assistoient particulièrement » Coulomby, Maynard, Racan, Dumoutier et quelques autres » dont les noms n'ont pas été connus dans le monde ; et un jour » un habitant d'Aurillac, où Maynard étoit alors président, venant » heurter à la porte de cette chambre, et demandant si Monsieur le » Président n'y étoit point, Malherbe se leva brusquement, et » parlant au provincial : Quel président, dit-il, demandez-vous ?

(1) Regnier parlera de la même façon des Malherbiens ; c'est aussi ce que dira M^{lle} de Gournay. Mais comment donc M. Poirson a-t-il pu croire que Malherbe a vu Des Yveteaux « s'enrôler sous sa bannière » ? (L. VI, ch. 9, § 2, section 4.)

(2) V. le jugement qu'en porte M. Guizot (Corneille et son temps).

» Apprenez qu'il n'y a point ici d'autre président que moi.
 » — Il s'opiniâtra longtemps avec un nommé M. de la Loi à faire
 » des sonnets irréguliers. Coulomby n'en voulut jamais faire et ne
 » les pouvoit approuver. Racan en fit un ou deux, mais ce fut le
 » premier qui s'en ennuya, et, comme il en voulait détourner
 » Malherbe, en lui disant que ce n'étoit pas faire un sonnet que
 » de passer par dessus les règles ordinaires, qui veulent que les
 » deux premiers quatrains aient la même rime, Malherbe lui ré-
 » pondit : Eh bien ! Monsieur, si ce n'est un sonnet, ce sont des
 » vers..... Toutefois il s'en ennuya, et il n'y a eû que Maynard de
 » tous ses *écoliers* qui ait continué d'en faire jusques à sa mort.
 » Malherbe les quitta de lui-même, lorsque Coulomby et Racan
 » ne l'en persécutèrent plus. »

J'ai rappelé ailleurs ses maximes sur les rimes, maximes fon-
 dées sur les lois de la pensée plus encore que sur celles de l'har-
 monie : Racan les expose avec détail. Il parle ensuite de la
 sévérité de Malherbe envers lui, à propos de ses *rimes*, de ses
constructions de vers et de *quelques façons de parler hardies*. « Au
 » commencement que Malherbe vint à la cour, continue-t-il, c'est-
 » à-dire en 1605, il n'observoit pas encore de faire une pause au
 » troisième vers, dans les stances de six ; il demeura toujours en
 » cette négligence durant le règne de Henri-le-Grand..... Le
 » premier qui s'aperçut que cette observation étoit nécessaire
 » pour la perfection des stances de six fut Maynard, et c'est peut-
 » être pour cette raison que Malherbe le considéroit comme
 » l'homme de France qui savoit le mieux *faire des vers*..... Quand
 » Malherbe et Maynard voulurent qu'aux stances de dix, outre le
 » repos du quatrième vers, on en fit encore un au septième, Racan
 » s'y opposa et ne l'a presque jamais observé..... Voilà la *plus*
 » *grande contestation* qu'il ait eue *contre Malherbe et ses écoliers*,
 » et c'est pour cela qu'on l'appeloit hérétique en poésie. Malherbe
 » vouloit aussi que les élégies eussent un sens parfait de quatre
 » en quatre vers, même de deux en deux vers, s'il se pouvoit, à
 » quoi Racan ne s'est jamais accordé. — Il ne vouloit pas qu'on
 » nombrât en vers de ces nombres vagues comme cent ou mille,

» et il disoit plaisamment, quand il voyait nombrer quelqu'un de
 » cette sorte : Peut-être n'y en avoit-il que quatre-vingt-dix-
 » neuf... C'étoit encore une de ses censures à quoi Racan ne
 » pouvoit se rendre, et néanmoins il n'a osé s'en licencier qu'a-
 » près sa mort (1). »

Ce ne sont point là les *samedis* de mademoiselle de Scudéry ; c'est une conspiration rigoureusement disciplinée en faveur d'un système à créer, et l'on est assez éclairé par ce rapport sur la nature des préoccupations du critique : ce sont bien celles de ses notes sur Des Portes. Mais ses auxiliaires étaient-ils capables de hâter le mouvement ou d'en assurer le succès ? Voici comment il les jugeait lui-même.

« Il disoit en termes généraux que Touvant faisoit fort bien
 » des vers sans dire en quoi il excelloit : que Coulomb y avoit
 » bon esprit, mais qu'il n'avoit point le génie à la poésie ; que
 » Maynard étoit celui de tous qui faisoit les meilleurs vers, mais
 » qu'il n'avoit point de force ; qu'il s'étoit adonné à un genre
 » de poésie auquel il n'étoit pas propre, voulant parler de ses
 » épigrammes, et qu'il ne réussiroit pas parce qu'il manquoit
 » de pointes. Pour Racan, qu'il avoit de la force, mais qu'il ne
 » travailloit pas assez ses vers ; que le plus souvent, pour s'ai-
 » der d'une bonne pensée, il prenoit de trop grandes licences,
 » et que de ces deux derniers on feroit un grand poète (2). »
 Mais les pièces du procès nous restent : il est temps d'y jeter un regard.

Charles de Piard, seigneur d'Infranville et de Touvant, est désigné comme déjà mort dans le recueil de De Rosset, en 1615. On trouvera donc dans ses poésies la trace des débuts de cette école, et il n'y a pas lieu de craindre que le jugement de Malherbe s'applique à une époque différente. De Rosset reproduit neuf morceaux de cet écrivain. Le premier, sur les Amours du petit d'Escry et de la petite Verderonne, écrit en stances d'un

(1) Vie de Malherbe, par Racan. — Ed. du Panthéon littéraire pp. 3, 10, 11.

(2) Ibid., p. 9.

rhythme assez harmonieux, s'étend à des proportions démesurées, et le tout ensemble, à mon avis, ne vaut pas les vers connus du xv^e siècle, sur un sujet approchant : « J'étois petite et » simplette. » Franchement, en lisant la pièce du xvii^e, on trouvera que, si Malherbe a eu raison de dire que Touvant *faisait bien les vers*, il eût été embarrassé d'ajouter *en quoi il excelloit*, si ce n'est dans les qualités négatives de la poésie, et encore ces qualités, sauf la grammaire et l'harmonie, ne les trouve-t-on pas toujours dans les stances que je viens de rappeler. La troisième est assez niaise; une autre débute avec une certaine grâce pour finir de la façon la plus froide. Les vers *pour une Beauté gardée étroitement*, composés dans le même rythme, sauf l'échange des rimes masculines et féminines, sont écrits en français : là se borne tout l'éloge qu'on en peut faire, car ils sont fort ennuyeux. Les yeux-soleils et les cheveux-cordages de la troisième stance n'avaient pas apparemment le mérite de la nouveauté. Constatons cependant une sorte de progrès sur les stances : « O beaux cheveux » de Bertaut : le morceau le plus absurde n'est pas celui du poète le moins connu. La chanson bachique, datée des troubles d'Allemagne, est, comme les vers galants de l'auteur, d'une langue correcte et d'une harmonie suffisante; elle n'a guère d'autre qualité et l'on peut dire que ce genre-là n'en mérite aucune. Encore une fois, ce sont des *vers bien faits*, c'est-à-dire fabriqués avec soin, mais rien de plus : c'est un exemple de fidélité aux maximes de Malherbe, mais non un moyen de propagande bien séduisant, à moins qu'on n'entende la propagande de la forme parmi les lecteurs qui admiraient le vice du fond. Il faut pourtant placer dans une catégorie différente les dernières stances que donne De Rosset. Je ne les analyserai pas : la situation représentée là est trop délicate; l'esprit dans lequel la pièce est conçue est de la plus odieuse immoralité, au moins pour les principes. Mais on peut dire qu'ici enfin Touvant unit à une langue complètement achevée une harmonie expressive et toute la grâce, toute l'élégance qui peuvent orner un lieu commun de morale

facile. Ce sont les stances pour Alcandre de ce disciple de Malherbe; triste rapprochement, triste aperçu des idées de l'époque sur la valeur et le but de la poésie, et qui, ce but une fois admis par les écrivains et le public, justifierait outre mesure le mot de Malherbe rapporté par Racan, qu'un bon poète n'était pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de quilles.

Coulomby ou Colomby semble avoir commencé plus tard et sous l'influence exclusive de Malherbe à composer ou à publier des vers (1). Des pièces assez nombreuses recueillies par De Rosset nous montrent qu'à l'opposé de Touvant ce poète atteignit le plus haut degré de son talent dans la poésie sacrée. Malherbe, d'ordinaire moins exigeant pour le fond que pour la forme, paraît d'une extrême sévérité dans le jugement qu'il portait sur lui, si l'on s'en tenait, pour mesurer le degré d'estime que Coulomby mérite, à sa Prière à Jésus-Christ, pièce noble autant que simple dans sa brièveté, et surtout à *l'Action de grâce à Dieu pour les mariages du roi et de Madame et pour tous les heureux succès de la reine régente* (2). Il n'y a pas seulement ici noblesse et pureté dans l'expression, maintien rigoureux de tous les progrès que la langue avait faits depuis vingt ans, goût exact et presque constant, mais encore élévation de pensées et grandeur d'images, sur la puissance de la providence, sur la chute de l'empire romain, sur la protection dont Dieu a couvert la France; tous sujets qui, dans les habitudes du temps, donnaient matière à des déclamations mythologiques ou stoïciennes, et où l'auteur a su rester fidèle aux bons modèles, encore si rares, tels que les stances pour le voyage de Henri IV en Limousin (3). Le rythme est le même que dans cette pièce; il est, on s'en souvient, majestueux sans être monotone. Malheureusement le talent de Coulomby n'est pas égal, et il paraît que chez lui l'inspiration était assez rare pour que le mot de Mal-

(1) D'Espinelle n'en parle pas encore, si je ne me trompe, tandis qu'il donne plusieurs morceaux du sieur d'Infranville.

(2) Délices de la Poésie française, ainsi que les pièces suivantes.

(3) Voyez au paragraphe précédent.

herbe fût vrai en général. La *Consolation à la reine mère sur la mort du feu roi* offre partout la langue de Malherbe et contient peut-être moins d'archaïsmes que plusieurs des poésies de celui-ci. L'auteur se place d'ailleurs parmi les imitateurs de son maître, en adoptant le rythme des stances à Du Perrier. Mais il ne sait pas se borner, et, pour étendre sa matière, il a recours à la mythologie et à des lieux communs prétendus philosophiques, bien peu d'accord avec le sentiment qu'il veut produire. Surtout la richesse, la grâce, la majesté de la poésie lui manquent presque partout ici. La plainte de M^{me} de Rohan sur la mort de sa fille, M^{me} la duchesse de Deux Ponts, est quelquefois plus délicate et plus touchante; là aussi d'ailleurs,

Les stances avec grâce apprennent à tomber (1).

Mais cette même pièce présente en quelques endroits une affectation déplorable, et, si l'auteur a eu cette fois le bon sens de ne pas mêler la mythologie à un sujet réel et présent, il a pourtant admis une disparate aussi profonde, quoique moins apparente, par le mélange des *idées* chrétiennes et payennes. Ce mélange ne se retrouve pas dans la pièce suivante. Pour le dogme et pour la morale, elle est parfaitement payenne : les qualités négatives n'y sont pas d'ailleurs si fidèlement observées qu'elles mettent le poète à l'abri de la fadeur. Quant à la niaiserie de certains sonnets, n'en parlons pas : c'était un mal endémique.

Pour Du Moustier, on voudrait croire que le disciple de Malherbe n'est pas ce peintre de la reine, auteur de *Stances* sur la mort de Henri IV, où l'on ne trouve ni harmonie, ni français, ni goût, ni bon sens, et d'une *Consolation* à un ami, où

(1) Voici la seconde strophe :

En vain, vous essayez de soulager ma peine,
 En me représentant que la nature humaine
 Nous oblige au trespas.
 Nul mal, tant soit-il grand, à mon mal ne ressemble;
 Que je sois impassible et mère tout ensemble,
 Cela ne se peut pas.

quelques pensées religieuses sont mêlées à de pauvres lieux communs philosophiques ; le tout exprimé dans une langue plus éloignée de celle du ^{xvii}^e siècle que ne l'était celle de Marot (1). Je parlerai ailleurs des débuts de Maynard et de Racan qui n'appartiennent guère au temps de Henri IV.

Enfin il est permis de rapprocher des admirateurs de Malherbe, son ancien compagnon d'armes, La Roque, dont Racan a dit, dans la biographie de son maître, qu'il « faisait joliment des vers ». La Roque étant mort avant la reine Marguerite, peut-être Racan le jugeait-il sur les souvenirs, déjà éloignés, du temps où lui-même n'avait pas reçu les leçons de Malherbe, car D'Espinelle cite de lui des vers (le Mespris des Dames, l'Inconstance), qui sont loin de mériter cette indulgence. D'autres vers de La Roque, que renferme la Bibliothèque des poètes français jusqu'à Malherbe, ont, il est vrai, plus d'aisance ; mais la plupart expriment une grande bassesse de cœur ; les Stances : « Tout tremble » atteignent seules à la véritable poésie, et encore Malherbe eût trouvé là beaucoup à censurer.

Je n'ose affirmer à quelle école appartenait La Picardière (2). Sa langue est ordinairement correcte, mais la plus puérile déclamation domine dans ses vers et laisse passer, par intervalles, l'absurde proprement dit, quoique le sentiment et la grâce n'y subissent pas toujours une proscription absolue. L'auteur paraît être ou un très-maladroit imitateur du poète de Caen, ou plutôt (car il n'est pas cité dans l'histoire de cette école) un admirateur de Bertaut, s'attachant à reproduire indistinctement les qualités et les défauts de son modèle, et réussissant mieux pour les défauts, comme il arrive en pareil cas.

Mêmes observations à faire sur les pauvres poésies de d'Avity (3), si ce n'est que les fautes de langue y sont peut-être plus choquantes et la domination de l'amphigouri plus incontestée.

(1) *Délices de la Poésie française.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

D'Avity a d'ailleurs manifesté son admiration pour Bertaut en disant des vers galants que nous savons :

Divins et rares vers, délices nompareilles,
Plustost dignes du ciel que de notre séjour (1).

Ses *Stances pour un adieu* seront suffisamment caractérisées par le mot de Despréaux sur les poètes « qui s'affligent par art » ; la nuance « fou de sens rassis » lui appartient plus spécialement comme auteur de quelques autres vers, cités dans le même recueil des *Délices de la Poésie française*.

Lingendes, dont le même d'Avity se pose en admirateur, et qui, au rapport de Tallemant, « ne voulut jamais souffrir la censure de Malherbe », disant « que ce n'estoit qu'un tyran et qu'il abattoit l'esprit aux gens » (2), paraît cependant bien plus favorable au goût de la nouvelle école. Tallemant, d'ailleurs, ne le présente point comme hostile au bon goût, mais, au contraire, comme « assez poli » ; et, s'il se tint en dehors de tout ce qui pouvait ressembler à une coterie, son exemple n'en dut être que plus fécond, puisqu'il ne pouvait exciter ni prévention ni défiance. Les qualités négatives abondent dans ses écrits (3) ; il manie savamment le rythme, sa langue est fort rarement incorrecte et il ne manque pas de grâce, surtout dans les descriptions. Sauf les sonnets, qui, ne l'oublions jamais, étaient hors la loi du bon sens, ce qui choque le plus la raison dans les pièces de Lingendes que j'ai vues, c'est une prédiction de *Protée* sur la *Croisade* nouvelle, rêvée par le duc de Nevers et réservée, dit le dieu, au duc de Rethelois, son fils, qui fera *changer de foi* au Jourdain. Dans son Ode à la Reine, Lingendes délaie en quinze strophes et dans le même rythme que Malherbe l'idée que celui-ci avait exprimée par les vers : « O soleil, ô grand luminaire, etc. » Mais en général, malgré quelques fautes de goût et la froideur d'un développement

(1) Imprimé à la suite des vers de Bertaut en 1602.

(2) Historiette de Malherbe.

(3) *Délices de la Poésie française*.

si démesuré, malgré la personification de la France, que Malherbe, comme on sait, reprocha au *Discours* de Regnier, les qualités du langage et la facture du vers demeurée partout correcte laissent voir un partisan, sinon un adepte de la nouvelle école. On trouve même dans la *Cloris se défendant de la mort d'Alcidon* quelques vers assez spirituels, qui semblent une critique des extravagances poétiques de ce temps-là :

Car, si j'ay deû l'aymer parce qu'on l'oyoit plaindre
Qu'il vivoit sous ma loy,
On m'oblige d'aymer tous ceux qui pourront feindre
D'avoir du mal pour moy.

Le vide des pensées et la recherche prétentieuse de quelques détails gâtent chez Cailler, écrivain du même temps (1), une certaine grâce poétique. La langue n'est pas choquante, mais, surtout dans de courtes compositions, ce n'est nullement une preuve d'un progrès quelconque sur l'école de Bertaut. Le sieur de Bellan rimait aussi en français moderne de déplorables absurdités (2) : rarement on avait vu, même au xvi^e siècle, une abstraction plus complète du rapport qui doit exister entre la parole et la pensée. On ne peut donc, dans le français de ces deux auteurs, reconnaître avec quelque apparence de certitude l'influence naissante de Malherbe, mais il faut du moins constater, même en dehors de son école, même chez les plus faibles écrivains, le progrès continu de la langue, progrès antérieur à lui sans doute, mais qui, après lui, ne sera plus guère sujet à fluctuation. Encore une fois la vraie langue française est trouvée ; elle se fixe, mais elle n'est pas fixée encore. Le goût, c'est-à-dire la raison considérée dans ses rapports avec le sentiment littéraire, tâtonne encore et souvent même, ignorant leur propre ignorance, comme disait Bertaut, les écrivains ne pensent pas à chercher un guide. Les uns ne veulent pas reconnaître les défauts de Ronsard ; d'autres se rallient à Malherbe, mais pres-

(1) Ibid.

(2) Ibid.

que toujours, préoccupés comme lui de grammaire, ils ne s'attachent qu'à l'écorce du tronc vigoureux qu'il a planté. Si, comme le dit Guéret (1), Ronsard et les siens avaient déjà peine à « tenir quelque rang à la cour de Henri IV », si déjà ils y passaient « pour des auteurs gaulois », il est clair que le progrès de la langue plutôt que celui du goût en était la cause.

Disons même que l'adhésion à la cause de Ronsard est nettement exprimée par le sieur de Porchères, dans ses *Stances funèbres en l'honneur du sieur de Sponde*. La pièce était déjà écrite en 1607, puisqu'on la trouve dans D'Espinelle; c'est le poète vendômois qui accueille De Sponde aux *Champs-Élysées* (car il y passe avant de monter en paradis); mais Porchères lui-même, tout en se proclamant disciple de la Pléiade, emprunte rarement la langue de Ronsard; il se borne à lui emprunter son goût pour les phrases de peu de sens. On pourrait en dire autant d'un certain Trélon, « conseiller au parlement de Tholozé », qui a fait une sorte de récit épique sur l'histoire et le sort malheureux de ses *desirs*, mis au cachot dans le *dongeon de son âme*, et à qui les *pensers* qui les plaignent donnent à manger une fois le jour, sans oser leur parler (2).

Au contraire, de Sponde lui-même, dans ses *stances sur la mort* (3), manie une langue imparfaite et qui porte l'empreinte visible des enseignements de Ronsard; il a même des traits dont le goût est défectueux. Mais, malgré ces taches et à travers ces obstacles à l'expression vive et poétique du sentiment et de la pensée, l'un et l'autre se manifestent et brisent souvent leur enveloppe pour se produire avec une véritable grandeur. L'hymne de Saint-Louis, dans Bertaut, n'a rien de

(1) Parnasse réformé.

(2) Recueil de D'Espinelle. — Combat du Désir et de la Discretion. — V. aussi dans ce recueil les stances sur les cheveux de la duchesse de Beaufort, et le Tombeau de la même dame, par le sieur de Porchères, probablement Porchères l'Augier, auteur de vers extravagants sur les yeux de Gabrielle.

(3) Recueil de D'Espinelle. — Poésies chrestiennes.

plus beau que quelques-uns de ces vers : voici la dixième et la douzième stance :

Ne crains point, mon esprit, d'entrer en ceste lice,
Car la chair ne combat ta puissante justice
Que d'un bouclier de verre et d'un bras de roseau ;
Dieu s'armera du fer pour piler ce beau verre ,
Pour casser ce roseau , et la fin de la guerre
Sera pour toi la vie et pour elle un tombeau.

Je te sens bien esmeu de quelque inquiétude ,
Quand tu viens à songer à ceste servitude ,
Mais ce songe t'estouffe au sommeil de ce corps.
Que si la voix de Dieu te frappe les oreilles ,
De ce profond sommeil soudain tu te resveilles ;
Mais, quand elle a passé, soudain tu te r'endors.

Et dans la dernière :

Non, ce ne m'est que mal, mais mal plein d'espérance
Qu'après les durs ennuis de ma longue souffrance
Tu m'estendras la main, mon Dieu, pour me guarir.

C'était là , pour les derniers partisans de la Pléiade , une preuve non suspecte que la grandeur de la pensée amène avec elle les vraies qualités du style ; c'était un nouveau coup porté à l'italianisme , une diversion en faveur de Malherbe ou plutôt du véritable esprit français.

IV.

REGNIER.

Parmi les poètes contemporains de Malherbe , il en est un qui mérite un examen à part, tant par son talent que par le rôle qu'il joue dans la lutte des écoles littéraires : c'est Mathurin Regnier. Adversaire déclaré du réformateur , parce qu'il s'indigne de l'importance attachée par celui-ci aux détails du style et aussi parce qu'il se croit, mais bien à tort, l'héritier de Des Portes, son oncle, et par lui de la Pléiade, Regnier ne s'aperçoit pas qu'il renie lui-même toutes les traditions de l'ancienne école, quand il proclame l'infériorité du soin de la forme

par rapport à celui de la pensée. Il sert, sans le savoir, au succès de la nouvelle manière, dont il n'est pas tant ennemi qu'il le pense ; sa critique se porte sur d'autres objets que celle de Malherbe, mais elle agit dans le même sens, et il va plus loin que lui peut-être dans sa réaction contre les erreurs littéraires du xvi^e siècle, car ses vers offrent souvent un contraste bien plus manifeste avec le vide de la poésie qui l'a précédé.

Même dans cette satire neuvième (à Rapin) où, pour rompre une lance en faveur de son oncle et de Ronsard, il reproche aux novateurs d'estimer trop le langage de tout le monde, le poète revient promptement à sa pente naturelle. Il vient de se dire :

*Contraire à ces Resveurs, dont la Muse insolente ,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De réformer les vers, non les tiens seulement ,
Mais veulent déterrer les Grecs du monument (1).*

Et continuant bientôt, sur le ton dédaigneux qu'il leur prête ou plutôt qu'il leur emprunte :

*Ronsard en son mestier n'estoit qu'un apprentif ;
Il avoit le cerveau fantastique et rétif ;
Des Portes n'est pas net, Du Bellay trop facile ;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville ;
Il a des mots hargneux, bouffiz et relevez ,
Qui du peuple aujourd'huy ne sont pas approuvez.
Comment ? il nous faut donq', pour faire une œuvre grande ,
Qui de la calomnie et du temps se deffende ,
Qui trouve quelque place entre les bons auteurs ,
Parler comme à saint Jean parlent les crocheteurs (2).*

(1) Racan nous apprend que Malherbe « n'estimoit point du tout les Grecs. »

(2) Sat. IX, vers 17-32. — Racan dit, dans sa vie de Malherbe : « Quand on lui demandoit son avis de quelques vers françois, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du port au foin, et disoit » que c'étoient ses maltres pour le langage. » — Il cite là-dessus les vers de Regnier.

Mais bientôt il va reprocher aux novateurs d'être eux-mêmes trop délicats, trop éloignés de la raison universelle :

Il semble, en leur discours hautains et généreux...
Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance ;
Et disent librement que leur expérience
A raffiné les vers, fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur ;
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la méthode,
Et que rien n'est parfait, s'il n'est fait à leur mode (1).

N'est-ce pas ainsi que Molière représentera les femmes savantes ? Les vers suivants, d'ailleurs, éclaircissent encore la critique de Régnier.

Cependant leur sçavoir ne s'estend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue ,
Espier si des vers la rime est brève ou longue ,
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant ;
Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul esguillon divin n'esleve leur courage ;
Ils rampent basement, foibles d'inventions
Et n'osent peu hardis tenter les fictions ,
Froids à l'imaginer ; car, s'ils font quelque chose ,
C'est proser de la rime et rimer de la prose ,
Que l'art lime et relime et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son.
Et, voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrâse ,
Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phrase ,
Affectent leur discours, tout si relevé d'art ,
Et peignent leurs deffaux de couleur et de fard.....
Leur visage reluit de céruse et de peautre ;
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre (2).

(1) Ibid. 43-54.

(2) Ibid. 55-82. Ces vers se trouvent dans l'ouvrage de M. Sainte-Beuve, ainsi que le morceau sur Ronsard, mais ils tenaient trop au fond même de la question pour les omettre ici.

C'est là s'élever bien formellement contre le soin exclusif de la forme, à laquelle le demi-siècle précédent avait tant sacrifié. Cependant on pourrait supposer encore que les inventions qu'il regrette sont celles des sonnets de Des Portes. Mais est-il possible de croire qu'il n'ait pas oublié la Pléiade, lorsqu'il s'écrie, en s'élevant vers l'idéal de la poésie :

Où (1) ces divins esprits, hautains et relevez,
 Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvez,
 De verve et de fureur leur ouvrage estincelle,
 De leurs vers tout divins la grace est naturelle,
 Et sont, comme l'on voit, la parfaite beauté....
 Rien que le naturel sa grâce n'accompagne ;
 Son front lavé d'eau claire esclate d'un beau teint
 De roses et de lis la nature l'a peint.....

Les nonchalances sont ses plus grands artifices (2).

Franchement, l'auteur est bien rempli de son sujet, car il oublie et les poètes qu'il voulait d'abord louer, et même un peu l'écrivain à qui il s'adresse. Si Rapin en effet a souvent de l'aisance ou même de la grâce, comme poète et comme prosateur, si, dans la *Ménippée*, la harangue de M. De Lyon est écrite comme elle devait l'être, si celle du Recteur Roze semble une satire du pédantisme aussi bien que de la Ligue, on ne peut louer sans réserve, pour le *naturel* de la pensée, l'auteur de l'*Amour Philosophe*, et Rapin, quand il poursuit le naturel, tombe parfois dans la grossièreté : la harangue du Recteur en offre plus d'un exemple ; il est vrai que ce n'est pas là ce qui pouvait dégoûter Mathurin.

Le satirique est dans le vrai encore, quoique la passion l'entraîne et l'empêche de tirer de sa pensée des conclusions assez nettes, quand il reproche à ses adversaires de ne pas produire ces grands ouvrages auxquels peut s'adresser la haute critique. C'est là aussi un des reproches que l'on fit plus tard à

(1) Où pour *tandis que* ; ces vers sont à la suite des précédents.

(2) Sat. IX, vers 83-94.

Balzac. Celui-ci essaya de la relever ; Malherbe fit semblant de ne pas l'entendre ; mais, si une faiblesse d'amour-propre ne leur permit pas d'y faire la réponse la plus juste, l'histoire a le droit de la faire pour eux : c'est que telle n'était pas leur mission, c'est qu'ils étaient avant tout des artisans de style, qui devaient forger des armes pour leurs héritiers.

En somme, il est impossible de trouver un contraste plus frappant que celui qui existe entre la Pléiade et le nouvel admirateur de Des Portes. Sans doute de nombreuses incorrections de langage le séparent bien nettement de Malherbe ; mais ces incorrections, graves j'en conviens, ces constructions forcées ou peu logiques, ces expressions inexactes ne ressemblent guère aux phrases lourdes et aux latinismes pédantesques du siècle précédent. Et combien plus l'énergie de l'expression, la vivacité de la pensée, quelquefois même la vérité du sentiment le rattachent au ^{xvii}^e siècle, si du moins l'on fait abstraction de la question morale que nous retrouverons ailleurs.

Prenez la première Épître (le Discours au Roi), et jetez les yeux sur la description de l'armure de Henri :

Là les *champs* du Poitou en ordre *s'eslevoient*,
 Qui superbes sembloient s'honorer en la gloire
 D'avoir premiers *chanté* sa première victoire....
 Là Paris délivré de l'espagnole main
Se deschargeoit le col de son joug inhumain.
 La *campagne* d'Ivry sur le flanc ciselée
Favorisoit son Prince au fort de la meslée (1).

Et plus loin :

Aux rebelles vaincus il usoit de douceur,
 Vertu rare au vainqueur, dont le courage extrême
 N'a gloire en la fureur qu'à se vaincre soy-mesme (2).

(1) Vers 80-80. Ce discours était déjà dans l'édition de 1608. Pour toute la bibliographie de Regnier, je suis le commentaire de Brossette, Londres 1729, reproduit, ou à peu près, dans l'édition de Londres 1730 (même librairie).

(2) Vers 74-6.

La négligence du style est évidente, mais évidemment volontaire ; c'est un témoignage de paresse et rien de plus ; on ne trouve là rien qui ressemble à l'embarras de sortir d'une période commencée. Et si tant de ciselures entassées rappellent certaines fautes de goût relevées plus haut chez Ronsard, la langue du poète vendômois n'est guère rappelée que par quelques-uns des vingt derniers vers.

Ailleurs, dans la seconde Élégie, l'un des derniers ouvrages de l'auteur (1), on trouvera encore quelques vers obscurs (2), quelques expressions recherchées (3), mais la moitié des fautes de langage, bien peu nombreuses d'ailleurs, ne sont que des locutions simplement incorrectes (4). Et presque partout, surtout à la fin du morceau, le mouvement du style répond à l'abandon du sentiment. Je dis l'*abandon* et non le *naturel*, car il m'en coûterait trop de nommer ainsi le profond abaissement de la dignité humaine devant le plus indigne objet d'une aveugle passion.

D'autres Élégies, même la cinquième, écrite avant la mort de Henri IV, sont presque entièrement composées dans le français du grand siècle. La troisième Épître « Perclus d'une jambe et d'un bras » est tout entière écrite dans la langue de Scarron, dont Regnier semble avoir deviné le rythme et la joyeuse folie, en donnant un exemple précoce de la manière dont le badinage de Marot devait se reproduire après Malherbe et Corneille. Au point de vue de la grammaire, on pourrait aussi déclarer irréprochables l'Ode « Jamais je ne pourray bannir », et les *Stances* « En quel obscur séjour » écrites d'ailleurs dans un goût détestable, et où l'on dirait que l'auteur a voulu montrer au public ce qu'il fût devenu, s'il se fût fait réellement disciple

(1) Elle n'a paru qu'en 1613.

(2) V. 129-30, 133-4.

(3) V. 2, 18-9, 182.

(4) V. 23-4, 99-100, 145-6.

de Ronsard et de Des Portes, au lieu de s'abandonner librement, capricieusement à la pente de son génie. Qu'on en juge :

Ores que le malheur nous en a sceu priver
 Mes yeux tousjours *moüillez* d'une humeur continue
 Ont changé leurs saisons en la *saison d'hiver*
 N'ayant sceu descouvrir ce qu'elle est devenue (1).

Je ne veux point non plus défendre contre Malherbe l'allégorie de la France dans l'Épître à Henri IV. Outre que toute allégorie évite difficilement la froideur, cette longue prédiction où l'auteur s'embarrasse quelque peu et semble parfois oublier à qui il s'adresse, présente peu de qualités poétiques qui fassent oublier un cadre par trop factice. Mais la lutte de l'esprit du poète contre les souvenirs de la vieille école est surtout curieuse à observer dans la première Élégie (2). Dans les soixante premiers vers, formant la moitié de la pièce, une passion vivement exprimée, un style noble et facile, malgré des taches légères, indiquent un poète qui pourra éclipser Bertaut et Du Perron dans le genre qu'ils ont traité : tout à coup le préjugé littéraire l'emporte, les concetti, que l'on sentait poindre sous des vers réellement passionnés, débordent de toute part ; l'obscurité s'ensuit, et enfin Regnier arrive jusqu'à l'extravagance :

Oui, je devois mourir des traicts de vostre veue,
 Avec mes tristes jours mes misères finir,
 Et par feu, comme Hercule, immortel devenir.
 J'eusse, bruslant là haut, en des flammes si claires,
 Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
 Qui, servant comme moy de trophée à vos yeux,
 Pour vous aimer en terre eussent quitté les Cieux....
 Ils voudroient, pour mourir, n'estre point immortels (3).

(1) Vers 45-8. Cette pièce et l'ode sont imprimées en 1611.

(2) Faite au nom de Henri IV; autrefois comptée pour la dix-septième satire. — V. Brossette.

(3) V. 74-84.

Vers la fin, il est vrai, quelques lueurs de talent se montrent de nouveau, mais des vers naturels et bien frappés tels que ceux-ci :

Sur mes yeux esgarez ma tristesse se lit,
Mon âge avant le temps par mes maux s'envieillit (1),

ne font que mieux ressortir l'asservissement du poète à de misérables traditions et mieux sentir l'urgent besoin que la France avait d'en être délivrée.

Mais revenons aux satires, le titre le plus réel de l'auteur aux souvenirs de l'histoire, le seul qui ait fait sa renommée. L'une d'elles nous a montré sa théorie littéraire; leur ensemble confirme le jugement que j'ai déduit des vers à Rapin. On trouve dans plusieurs de ces satires un certain nombre d'expressions plates ou inexactes (2), des constructions forcées ou incorrectes (3), rarement de l'obscurité (4), rarement aussi de ces latinismes téméraires, de ces phrases longues, embarrassées que le xvi^e siècle permettait même à la prose. On y trouvera encore quelques fautes de versification ou d'harmonie (5),

(1) V. 91-2.

(2) — Dedans l'éternité de la race suivante (I, 20).

Dès le premier essay, mon courage se rend (I, 50).

Estre riche, contente, avoir fort bien de quoy (XIII, 160).

— Cf. I, 83; II, 17-8; IV, 20-2, 36, 51-60, 142; V, 127, 235; IX, 71; X, 57, 62, 179-80, 320; XII, 98.

(3) — En vain, pour le veiller, on acquiert du sçavoir,

Si fortune s'en mocque et s'on ne peut avoir

Ny honneur, ny crédit, non plus que si nos peines

Estoient fables du peuple inutiles et vaines (IV, 3-6).

Soit qu'aveq du soucy, gaignant de la richesse,

Il s'en défend l'usage et craint de s'en servir,

Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir (V. 142-4).

— Cf. I, 62-3, 93; III, 211-5; IV, 14; VI, 70-6, 234-6;

IX, 208, 213-4; XII, 65; XV, 25-6, 77-8, 185-6.

(4) V, 5; IX, 231; X, 9, 23-6, 61, 365-6; XIV, 39-40.

(5) IV, 76; V, 1; XIII, 268; XIV, 39-40.

et en général les défauts qui proviennent de la paresse de l'écrivain, mais non ceux qu'entraîne une subordination aveugle à des exemples fâcheux. Et à côté de ces fautes qui, après tout, n'entachent qu'un petit nombre de vers, il est impossible de méconnaître l'importance alors nouvelle que l'auteur attache aux pensées, l'observation sagace et fine de la nature, la vigueur du style, qui en font le poète le plus éminent de cette génération; toutes qualités par lesquelles Regnier sert involontairement la cause du grand siècle qui se prépare, et d'autant plus sûrement que les partisans du *xvii^e* devaient moins se défier de lui. Tout n'est pas louable sans doute, même en ce qui touche le goût, dans les satires de Regnier; mais, à la différence des *Épîtres* et des *Élégies*, l'originalité de l'auteur y éclate presque sans entraves; c'est là qu'on peut le juger lui-même, et c'est avec raison que la postérité a jugé en lui le satirique et oublié l'élégiaque aussi complètement que s'il n'eût jamais existé.

La satire littéraire et la satire morale se partagent le talent de Regnier comme celui d'Horace; car, malgré l'âpreté de sa verve et quoi qu'il en dise lui-même (1), il ne doit pas être assimilé à Juvénal: leurs principes sont trop différents. Juvénal est un stoïcien pratique et raisonnable, que l'excès du mal indigne véritablement. Regnier est bien plutôt un.... membre du troupeau d'Epicure; il témoigne des mœurs du temps plutôt encore qu'il ne les attaque. J'aurai plus tard à invoquer son témoignage à cet égard; en ce moment je n'ai à le considérer que comme critique et témoin des habitudes littéraires d'alors, et comme propageant lui-même des exemples bons ou mauvais.

(1) — Il faut suivre un sentier qui soit moins rebattu
Et, conduit d'Apollon, reconnoître la trace
Du libre Juvénal, trop discret est Horace,
Pour un homme piqué; joint que la passion
Comme sans jugement est sans discrétion (sat. II, v. 14-8).

La première satire n'est, comme on l'a nommée, qu'un Discours au roi, qui se divise en deux parties d'inégale longueur : l'Eloge de Henri IV et le choix du genre satirique, adopté par l'auteur. La première se ressent du style ampoulé, du galimatias politico-payen que la Pléiade avait fait prévaloir : on n'avait guère encore l'idée que l'on pût louer autrement en vers, et les plus difficiles étaient satisfaits quand ils trouvaient quelques belles images. Regnier prouve ici, et mieux qu'il ne le croit lui-même, qu'il n'est pas taillé pour les compositions héroïques, mais du reste il le dit lui-même et se rabat vers un genre plus modeste :

C'est ce qui m'a contraint de librement écrire,
Et, sans picquer au vif, me mettre à la satire,
Où, poussé du caprice ainsi que d'un grand vent,
Je vais au haut de l'air quelquefois m'eslevant,
Et quelquefois aussi quand la fongue me quitte,
Du plus haut au plus bas mon vers se précipite (1).

Ainsi le style par trop facile dans lequel il écrit quelquefois n'est pas chez lui un parti pris, même dans la satire. Au fond, il n'a guère de principes bien arrêtés en littérature, non plus qu'en morale ; il n'est dominé que par une répugnance mal raisonnée contre les nouveaux maîtres de l'art. Déjà, avec l'instinct de l'aversion, il voit que leur parti est formé ; déjà même il voit l'école de Ronsard abandonnée ou méconnue (2). Mais, je le répète, il ne cherche point à opposer au système de Malherbe un système déterminé. Toute loi du style qui suppose l'art et surtout le travail lui est antipathique ; aussi nul ne s'étonnera du défaut de composition qui gâte la troisième satire, consacrée à la fois à la critique des mœurs et à une mordante apologie de l'ignorance, en présence d'un siècle où la science est si peu estimée du public. Tel est aussi le sujet de la quatrième satire adressée à Motin. Ici le pêle-mêle de ses idées en

(1) Vers 115-20.

(2) Sat. II, 133-86.

matière de critique est si complet et si étrange que, dans la même pièce, il attribue la décadence du goût d'abord aux rigoristes en littérature, dont il parle comme Des Yveteaux (1), puis aux poètes bachiques (2), avec qui, certes, ils ont peu de qualités communes; et dans la satire cinquième (à Bertaut), il contredit à peu près cette dernière critique : ajoutons que toutes celles-là font partie de la première édition. Il est bon d'insister sur ces contradictions pour pénétrer autant qu'il est possible dans cette époque de transition, dans cette lutte de deux influences contraires au sein de la société française, lutte qui peut-être se comprendra mieux si l'on en considère les effets variés dans l'esprit d'un même écrivain, poète distingué, capable de sentir le beau, mais qui ne veut en reconnaître le type que dans les auteurs dont il a vénéré les noms depuis son enfance. Peut-être cette sorte de lassitude, cet éloignement du public pour la littérature, dont Regnier se plaint à son ami, provenaient-ils un peu des affirmations contradictoires qui se croisaient dans le monde littéraire et auxquelles les simples lecteurs dépourvus, même à la cour, de principes solides et mal préparés de toute façon à une discussion approfondie, finissaient par ne rien comprendre : le mot ne sera pas trouvé trop fort, si l'on en vient à reconnaître que Regnier ne se comprend pas toujours lui-même, quand il touche à ces matières-là. Il put donc se produire dans le public, je dis dans la partie la plus sérieuse du public, un scepticisme analogue à celui que le mélange de tant de cultes, et les querelles de tant d'écoles produisirent en matière de religion et de morale dans la Rome des Césars.

Avec la satire huitième, spirituelle et originale imitation d'une satire d'Horace, et la neuvième dont j'ai longuement parlé plus haut, se terminent les pièces insérées dans l'édition

(1) — Apollon est gesné par de sauvages loix
Qui retiennent sous l'art sa nature offusquée, etc.

(Sat. IV, v. 112-8).

(2) Ibid., v. 135-50.

de 1608 (sauf la douzième, au peintre Fréminet, mais celle-ci touche peu aux questions de goût). Or, il est à noter que la polémique littéraire de l'auteur s'arrête à peu près à cette date et qu'il semble l'oublier dans les écrits qu'il publia plus tard. C'est à peine s'il y fait une allusion dans la satire du Repas, où le pédant dit à l'auteur :

Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pages
Il méritât au Louvre estre chiffé des pages ;
Que Pline est inégal, Terence un peu joly ;
Mais surtout il estime un langage poly.
Ainsi sur chaque auteur il trouve de quoy mordre ,
L'un n'a point de raison et l'autre n'a point d'ordre, etc. (1).

Mais la description du personnage ne se rapporte guère à Malherbe, et les notes de Brossette ne permettent pas de douter que Regnier n'ait suivi dans ce passage un original italien, tout en introduisant des traits qui font souvenir de ses anciennes querelles (2). Dans ses dernières œuvres donc, Regnier ne retire pas ses paroles (il est si difficile de se dédire, sinon de se contredire), mais presque toujours il paraît les oublier. Ce n'est pas qu'en fait il se rallie pleinement à une école nouvelle. Outre que les fautes de langage ne sont pas beaucoup plus rares dans ses derniers écrits que dans les premiers, l'excessive trivialité de plusieurs passages dans la satire du Repas et l'odieuse grossièreté de la suivante ne sont point du XVII^e siècle ; mais dans la dixième, la quatorzième et la quinzième satires, se trouvent des morceaux poétiques qui ne rappellent que les traits heureux du siècle précédent, et, malgré quelques erreurs de langage (3), une pièce qui parut pour la première fois en

(1) Sat. X, v. 227-32.

(2) Le trait sur Virgile est une personnalité manifeste (V. supra) ; il ne se trouve point dans le passage de Caporali. Regnier a aussi remplacé par le nom de Tércence celui de Juvénal que Malherbe aimait.

(3) Vers 4, 147, 160.

1612 a mis Regnier au nombre des maîtres du style, j'allais dire des maîtres de l'art, c'est la satire treizième, c'est la Macette.

Dans cette satire, ou plutôt dans cette comédie de mœurs, que Molière n'osa pas refaire, point d'invention difficile et compliquée, comme on en demandait alors au théâtre comique; rien pour la curiosité pure. L'observation de la nature n'est pas non plus saisissante comme peinture d'une vérité générale; c'est un type exceptionnel que Regnier a choisi, et pourtant rien n'est donné à la fantaisie, ou presque rien. C'est une nature à part, mais c'est bien un être humain, une nature vivante, complète, un personnage créé par le satirique et maintenu intact dans une pièce de trois cents vers. Si parfois l'hypocrisie y paraît oubliée pour le cynisme, pour celui des principes surtout (1), l'erreur apparente du poète est bientôt réparée ou compensée par des raffinements, où l'auteur s'est marqué une place que nul ne lui enlèvera plus (2). Dès le début, l'auteur atteint en quelque sorte la perfection de style, et chaque vers porte coup. C'est ici Regnier qui

D'un mot mis en sa place enseigne le pouvoir (3)!

La poésie (au sens le moins élevé du mot) ne manque pas non plus dans les vers où l'auteur se met en scène et raconte comment il ouït les perfides conseils que la vieille adressait à sa belle. La verve n'est ni moins riche, ni moins habilement ménagée dans l'exorde de Macette :

Ma fille, Dieu vous garde et puisse vous bénir;
Si je vous veux du mal, qu'il m'en puisse advenir.

(1) Vers 112-8, 204-14.

(2) Vers 144-64.

(3) — Sans art elle s'habille et, simple en contenance,
Son teint mortifié presche la continence;
Clergesse elle fait jà la leçon aux prescheurs, etc. (V. 17-23.)
Et disois à part moi : mal vit qui ne s'amende.
Ja desjà tout devot, contrit et pénitent,
J'estois à son exemple esmeu d'en faire autant (42-4).

Qu'eussiez-vous tout le bien dont le ciel vous est chiche,
L'ayant je n'en serois plus pauvre ny plus riche ;
Car n'estant plus du monde, au bien je ne pretens (1).

La transition au véritable sujet de la harangue est ménagée avec un art presque aussi grand : Macette, avec des flatteries qui restent tout juste en deçà d'hyperboles inadmissibles, parle d'abord d'un riche mari, pour qui la jeune fille devrait rejeter de pauvres soupirants, et c'est après l'avoir éblouie des riches vêtements dont elle voudrait, dit-elle, la voir relever sa beauté, qu'elle s'émancipe à risquer le grand mot :

Mais, sans avoir du bien, que sert *la renommée* ?

Alors elle développe sa pensée trop rapidement, trop crûment peut-être, pour ne pas jeter de défiance dans l'esprit de celle qui l'écoute, par le contraste avec son début ; mais prenons les vers en eux-mêmes : quelle énergie dans cette sournoise bassesse, et combien de perversité froide et sans remords respire dans la tirade :

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

La glace est rompue maintenant. Macette passe au développement pratique et le poète n'oublie pas longtemps que c'est une hypocrite qui parle. Il a soin de mêler à cette hideuse dépravation cette apologie ou cette excuse des passions sous couverture de christianisme, qui elle-même fut, à toutes les périodes de l'histoire et sous les formes les plus variées, un trait de la nature corrompue : les applications différentes mais encore plus larges qu'en ont faites des sectes contemporaines ne sont pas si éloignées de nous. Macette, d'ailleurs, a soin de s'appuyer sur ce qu'elle prétend être la croyance ou du moins la pratique générale :

Ma fille, c'est ainsi que l'on vit à Paris.

C'est après avoir développé ce thème avec finesse, sans l'épuiser, que la vieille porte un dernier coup en laissant tomber l'aveu qui la concerne. Peut-être lui a-t-il échappé, mais elle

(1) Vers 67-71.

n'a plus rien à ménager maintenant ; elle se laisse aller à l'ivresse de son infamie , sans toutefois quitter ce ton hypocrite qui est devenu pour elle une seconde nature. C'est ainsi qu'elle peut dévoiler les ruses de son art, avec une sorte de laisser-aller, qui ne choque pas trop la vraisemblance. Le poète a su amener la situation , et lui-même est derrière une porte ; Macette ne parle pas en public :

Le scandale, l'opprobre est cause de l'offense.
 Pourveu qu'on ne le sache, il n'importe comment ;
 Qui peut dire que non ne pèche nullement.
 Puis la bonté du ciel nos offenses surpasse.....
 Il faut faire vertu de la nécessité.
 Qui sait vivre ici bas n'a jamais pauvreté (1).

C'est là le langage , ce sont les mœurs du xvi^e siècle « qui dure encore » en 1612, « quoiqu'en disent les almanachs : » le vers 148 est *retourné* de Des Portes , et toute la tirade est un développement ou plutôt une transformation du principe , si fameux alors , de la justification par la foi seule , principe qui assurément vivait obscur ou manifeste bien ailleurs que dans les *prêches* : je l'ai dit déjà , mais il ne faut pas l'oublier.

Je ne puis reproduire dans cette étude sur la Macette tous ces vers frappés au coin d'un naturel que l'art, si parfait et si naturel lui-même, du siècle de Louis XIV égalera quelquefois, mais ne surpassera jamais (2). Souvenons-nous seulement qu'ils sont accumulés dans quelques pages , et nous comprendrons les exigences que la poésie française aurait eu le droit de conserver désormais.

Disons plus : dans cette pièce, Regnier, sans prêcher la vertu assurément, flétrit un vice et même plus d'un vice. Il rentre

(1) Vers 146-64.

(2) — Faites, s'il est possible , un miroir de vostre ame
 Qui reçoit tous objets et tout contant les pert (vers 190-1).
 Gardez ; il ne faut rien pour vous *deshonorer* (248).

Et 170-2, 179-80, 197-9, 214, 273-6.

par un côté dans la vérité morale ; ses vers ne frappent pas seulement l'hypocrisie et la débauche, ils atteignent plus loin et remontent vers les sources de la morale plus haut peut-être que le poète ne le pensait : ils attaquent la bassesse du cœur, qui donne la préférence à l'intérêt sur le sentiment. Telle en est du moins la portée aux yeux du vrai philosophe, aux yeux du chrétien, car je suis loin d'affirmer que telle soit l'impression généralement produite par la lecture de la *Macette*. Mais cette satire n'en offre pas moins et une observation admirable de la nature et l'expression d'un principe élevé ; on y doit donc reconnaître le vrai reprenant son droit de cité dans la poésie française, pour y attendre la sentence de Despréaux :

Rien n'est beau que le vrai.

V.

L'ÉCOLE DE REGNIER.

Regnier fit-il école ? Si l'on entend par là que, comme Malherbe, il ait propagé activement des doctrines à lui, ou qu'il ait servi de modèle à quelque innovation, de type à quelque système, la réponse sera négative assurément. Lui-même, nous l'avons vu, n'avait pas de principes littéraires bien précis ; d'ailleurs, il semble découragé par le dédain que la poésie rencontrait autour de lui (1). Mais qu'il ait eu de l'influence, qu'il ait trouvé des admirateurs dès l'époque où il vivait, on ne peut le mettre en doute. Il suffirait, pour le savoir, de lire ce qu'en dit Colletet dans sa *Vie des poètes* (2). Sous le règne de Henri IV, dit-il, « la satire s'acquit un tel crédit qu'il n'y avoit » point de poète à la cour qui, pour s'acquérir du nom, ne se

(1) V. Sat. II, IV, XV.

(2) *Vie de Regnier* (Ms du Louvre). — L'Estoile dit au 26 janvier 1609 : « J'ai acheté les Satires du sieur Renier, dont *chascun fait cas*, comme d'un des bons livres de ce temps. »

» proposast de marcher sur les pas d'Horace et de Juvénal.
 » Mais certes, celui qui *l'emporta bien loin dessus les autres* dans
 » ce genre d'écriture, qui offusqua les Motin, les Berthelot et les
 » Sigogne et qui devint mesme plus qu'Horace et plus que Ju-
 » vénal en nostre langue, ce fut l'illustre Regnier. » Colletet loue
 alors l'originalité du talent de ce poète, sa manière de peindre
 les caractères et les mœurs, son habileté à manier le ridicule et
 même (selon l'honnête biographe) à donner de l'aversion pour
 le mal, et il continue : « *Dès qu'il eut publié ses satires*, on peut
 » dire qu'elles furent reçues avec *tant d'applaudissements* que
 » jamais ouvrage n'a esté mieux reçu parmi nous. *Les différentes*
 » *éditions* qui s'en sont faites, *presque dans toutes les bonnes villes*
 » *de France* et dans la Hollande mesme, sont des preuves im-
 » mortelles de ceste vérité que je publie. »

Nous n'en sommes pas d'ailleurs réduits à ces quelques li-
 gnes et aux faits publics et importants qu'elles constatent. Re-
 gnier a été loué par Motin (1), que lui-même appelle son ami,
 en lui adressant ses plaintes sur ce que « Apollon est gesné
 par de sauvages loix (2). » Motin, que nous ne connaissons
 guère aujourd'hui, si ce n'est par le rude jugement de Boileau,
 tenait son rang parmi les poètes du temps de Henri IV ; en
 1615 il figure, quoique déjà mort et contre l'usage de De Ros-
 set, dans les *Délices de la Poésie française*. Son Ode à Regnier
 est écrite, il est vrai, dans un langage pitoyable ; auprès de
 cela les vers les plus négligés de celui-ci sembleraient faits à la
 cour de Louis XIV, et il n'est pas une strophe qui mérite

(1) Dans une ode imprimée en tête de l'édition de 1730.

(2) Dans la quatrième satire. N'y aurait-il pas cependant un peu
 d'ironie dans ces vers :

Or que, dès ta jeunesse, Apollon t'ait appris,
 Que Calliope mesme ait tracé tes escrits,
 Que le neveu d'Atlas les ait mis sur la lyre.....
 Si quelqu'un les regarde et ne leur sert d'obstacle,
 Estime, mon amy, que c'est un grand miracle (vers 119-126).

d'être citée ; mais la sympathie de Motin pour son heureux rival paraît sincère, et il se montre, en un point, fidèle à ses inspirations, car il s'affranchit pleinement des exigences de Malherbe. C'est un exemple de plus du danger que faisait courir au goût, l'humeur capricieuse d'un homme de talent, dont les écrits, tout opposés qu'ils fussent souvent à ses propres maximes, faisaient accepter celles-ci, surtout quand elles favorisaient la paresse naturelle de l'esprit. Il ne faudrait pas croire pourtant que cette négligence fût toujours inhérente aux habitudes de Motin, mais elle y reparait assez souvent pour que l'Ode à Regnier ne puisse être regardée comme une exception sans conséquence. Son poème sur le Phénix (1) n'est exempt ni d'obscurité, ni de chevilles, ni de locutions incorrectes ; quelques latinismes font même souvenir de Ronsard. Avec tout cela pourtant, il faut convenir que le sentiment poétique s'y montre aussi quelquefois. On peut en donner pour exemple ces vers qui ne dépareraient pas trop les plus belles stances de Malherbe, quoique la langue ne soit pas tout-à-fait la même :

Le feu céleste et pur le sec bûcher allume
 Et parmi les senteurs le Phénix se consume ;
 Du corps et des parfums sort un air précieux
 Qui, porté des Zéphyr s'eslève jusqu'aux Cieux.
 La lune qui demeure en un cercle arrêtée
 Rend de ses taureaux blancs la course limitée ;
 Les poles sont craintifs.
 La nature est en peine, et, d'un soin maternel,
 A peur que le Phénix ne soit pas éternel.

L'éloge de Henri IV qui termine le morceau est assez singulièrement amené, mais ne manque pas de noblesse. Au reste l'un des défauts les plus choquants de la poésie française au xvi^e siècle, le mélange confus d'idées mythologiques et d'idées

(1) Dans le recueil de De Rosset, ainsi que les pièces mentionnées dans le reste de ce paragraphe. D'Espinelle a donné de Motin des poésies sacrées d'un style détestable.

chrétiennes, se retrouve ici sous une forme assez bizarre. Le jeune Phénix apporte le corps de l'ancien dans une ville,

. fumeuse de victimes

Où l'Égypte au soleil rend ses vœux légitimes (1);

Et Motin exprime la perpétuité de l'oiseau, en disant qu'il a vu le déluge de Noé, la naissance de Jésus-Christ et le sacrifice du Calvaire.

La froideur et la platitude dominant dans les stances de Motin *pour une absence*. L'emphase et les concetti le disputent avec avantage à la vulgarité du style dans *l'Hymne aux beaux yeux de ****; « Motin se morfond et nous glace » encore dans l'Ode sur la mort de la duchesse de Deux Ponts, bien qu'elle renferme quelques vers bien faits et gracieux. Mais le dégoût sera bien plus profond chez celui qui jettera les yeux sur cette plate et sottie impiété intitulée *Élégie*, où le poète poursuit une comparaison détaillée entre la vie d'un pénitent et celle qu'il veut mener, dit-il, puisque sa dame est sous le joug d'un tyran. J'omets bien d'autres vers insipides, mais il faut nommer du moins *l'ode sur ce qui fut attenté contre le Roy le lundy 19 décembre (1605)*, parce qu'ici le rapprochement se présente de lui-même avec la fameuse ode de Malherbe sur le même sujet. Je dis *rapprochement* et non pas *comparaison*, car il n'y en a pas de possible. Le rythme est majestueux, il est vrai; c'est celui de la Prière pour le voyage en Limousin, composée quelques mois auparavant par le réformateur; mais des fautes de langage et de malencontreuses subtilités réveillent seules l'attention engourdie par l'ennui qui remplit ce morceau.

La seconde satire de Regnier est adressée au comte de Garain ou de Caramain, le même (2) que ce comte de Cramail ve-

(1) Légitimes pourrait signifier ici conformes aux rites traditionnels; mais tout le poème repose sur la croyance mentionnée par Hérodote.

(2) Tallemant. Hist. du comte de Cramail. — V. aussi la note de Brossette. — C'était un petit-fils de Montluc.

nu, selon l'auteur des Historiettes, « en un temps où il ne falloit » pas grand'chose pour passer pour un bel esprit » et qui « fai- » soit des vers et de la prose assez médiocres. » De Rosset, tout indulgent qu'il est, n'en a osé citer qu'un morceau intitulé La Nuit. On y trouve l'idée, délayée dans un style fort au-dessous du médiocre, de ces vers sur les belles matineuses qui se produiront bientôt : c'est pourtant à Caramain que Regnier se plaint des tiercelets de poètes. Ajoutons que, dans un genre plus voisin de la satire, dans la comédie, le même écrivain méritera ici un jugement presque aussi sévère, du moins au point de vue du goût. Enfin la seconde épître est dédiée à M. de Forquevaux, que plusieurs ont cru l'ignoble auteur de l'Espadon satirique (1). La profonde dégradation que cette épître suppose chez l'auteur qui la compose et la signe expliquerait parfaitement, en ce cas, la sympathie des deux écrivains. Ajoutons pourtant que l'Espadon a paru plusieurs années après la mort de Forquevaux et sous un nom différent.

Jusqu'ici l'école de Regnier lui fait peu d'honneur. A en juger par ces exemples, il semblerait avoir rallié autour de lui les ennemis de la langue, de la morale et de la raison, ceux qui se traînaient dans cette ornière où même les jeux d'esprit étaient de la littérature facile, tant les modèles abondaient. Il y aurait sans doute beaucoup de vrai dans cette appréciation de son influence immédiate, des défauts aussi graves que les siens étant nécessairement contagieux et bien plus faciles à reproduire que son génie, quoique ses beaux vers aient pu et dû réveiller le sentiment littéraire chez ceux qui le possédaient réellement. Mais il ne faudrait pas rester ici sous l'impression exclusive du souvenir des auteurs qui ont reçu les dédicaces de Regnier. Il est un autre poète, beaucoup moins connu que

(1) Hist. de la Satire, par M. Violet-Leduc, et note de Brossette. — M. Sainte-Beuve reconnaît avec M. Weiss (biog. univ.) que D'Ester-node est un personnage réel, mais pense que Fourquevaux fut son collaborateur.

Motin lui-même, parce que Boileau ne lui a pas fait l'honneur de le juger, même par un vers dédaigneux, et qui se présente à nous comme un émule de l'auteur des satires, comme ayant engagé la lutte avec la plus belle de ses œuvres sans contredit : c'est le sieur de L'Espine.

Il a fait pourtant sur la mort du maréchal de Biron, et mis dans la bouche du coupable, des stances aussi mauvaises que celles de pas un de ses contemporains ; voici la première, et c'est une des plus tolérables :

Serviteur de mon Roy, amy de ses amys ,
 J'ay peint de mon espée au dos des ennemis
 La honte qui bastit l'honneur de ma victoire ;
 Pour les rompre j'ay mis la teste des premiers ,
 J'ay fait de leurs cyprès mille et mille lauriers,
 De leur sang et du mien le pourpre de ma gloire.

Les vers inintelligibles et les fautes de français abondent dans cette pièce, et pourtant de L'Espine en a surpassé de beaucoup les défauts dans deux chets-d'œuvre d'extravagance. L'un est intitulé : *Sur un petit dard d'argent dont la pointe étoit en forme d'un A*. Acanthe s'est arraché du cœur le trait qu'il avait pour Annette ; il le voit ainsi transformé, et la pointe d'or changée en argent : interprétations de ce prodige par Acanthe et par Annette, que l'on sera probablement peu curieux de connaître. L'autre, ce sont des stances *sur une inondation du Tibre*, en l'an 1605, stances qui rappellent sans compensation les plus mauvais concetti du *xvi^e* siècle : comme Vulcain a tari le Simois, les feux de l'auteur luttèrent contre le Tibre, etc. C'est cependant l'auteur de ces sottises qui joute avec l'auteur de la *Ma-*cette et qui peut faire hésiter un juge impartial.

La pièce, adressée à un certain Carneau, est intitulée *Discours*. Elle débute par des plaintes assez ennuyeuses contre les obstacles qui tiennent le poète éloigné de sa dame ; enfin il trouve entrée dans sa demeure, et il raconte son arrivée dans un style héroï-comique qui n'est pas sans agrément et qui fait diversion à la description dégoûtante de la vieille *Proserpine*,

dont il avait négligé de gagner la bienveillance au moyen du *rameau d'or*. Notons ici non-seulement un emploi de la mythologie beaucoup plus spirituel que de coutume, mais une préparation à la scène, plus vraisemblable que dans Regnier. L'auteur entre donc, et il entend une voix à travers une porte intérieure,

Voix bientôt reconnue et détestable voix
De ma vieille sibylle.

Le cadre est trouvé pour les conseils de cette autre Macette, mais L'Espine s'est imposé une difficulté de plus. Sa *vieillotte* n'est point une hypocrite de profession, et, si le langage qu'elle tient est par cela même moins inattendu, moins révoltant, le contraste qui se produit dans Regnier entre l'air contrit de la scélérate et sa perversité raffinée n'aide point ici à l'effet du morceau. Il a négligé par là le genre de sympathie (tout-à-fait en dehors du sens moral) qu'excitent communément les attaques contre l'hypocrisie...., et c'est peut-être pour cela que son Discours est oublié aujourd'hui.

L'exorde, sauf les premiers vers, est le développement de l'idée que Macette produit dans le sien. La vieille de L'Espine dit aussi à la belle qu'elle veut former qu'un riche soupirant se présente.

Le favorable aspect d'une étoile bénine
Esclaira sa naissance, et la bonté des cieux
Lui donna des escus ; les hommes sont des dieux,
Qui de ces astres d'or ont la bourse éclairée ;
Tu ne peux sans cela, ma fille, estre *honorée*.

Que ceci soit une imitation : voici un exemple de ce que la verve de l'auteur lui fournit :

. A la nouveauté,
Il ne faut rebuter une amoureuse peine ;
Puis un homme qui sent d'escus sa bourse pleine
A le *courage grand* et souvent d'un refus
Irrité se despite et ne retourne plus.

La solennité du ton reproduit en quelque sorte ce contraste savant dont je parlais tout-à-l'heure :

Tiens cela pour certain comme un arrêt de cour...
Il faut premièrement apprendre ces maximes,
Croire, en les violant, commettre autant de crimes...
Feindre une passion, ne jamais la sentir...
Contrefaire la chaste et la modeste encore,
Rougir, si l'on te dit : belle je vous adore.

Plus loin, après un morceau digne de Macette, mais que je ne citerai pas, on trouve cette maxime frappée comme celles de Regnier :

S'il ne faut rien aimer, il ne faut rien hayr.

Comme Macette encore, la vieille combat l'attachement déjà ressenti pour un poète ; mais ce que Regnier n'a pas fait, ce qu'on n'eût pas attendu de L'Espine, après ce qu'on a vu plus haut, c'est une critique spirituelle et mordante des hyperboles de la Pléiade. La jeune fille espère-t-elle donc qu'elle sera *immortelle*,

Dans des gers qui mourront peut-être avant l'auteur ;
Et puis ne sait-on pas que leur style est menteur,
Et que le plus souvent, d'une beauté commune,
Ils s'en font une aurore, un soleil, une lune (1) ?

Ne dirait-on pas une parodie de Ronsard ? les exemples mythologiques même de Daphné, de Danaé sont rendus avec talent, et, s'ils paraissent d'abord trop invraisemblables dans cette bouche, la vieille a soin d'ajouter que, dans sa jeunesse, elle aimait à lire ; or que pouvait-elle lire alors, si ce n'est de la poésie mythologique ?

Cependant elle n'a pas voulu parodier Ronsard, elle va au contraire en faire l'éloge :

(1) M. Viollet-Leduc, dans son *Histoire de la Satire en France*, cite des vers de cette époque, fort sévères aussi, contre les poètes qui décrivent sottement une passion imaginaire. Ils sont signés Nicolas Le Digne.

Ly moy les doctes vers de Ronsard Vendomois
 Et ceux que l'on m'a dit contrefaire la voix
 Des vieux cygnes romains et des chantres de Grèce.

L'éloge de Des Portes est encore mieux affirmé :

Si tu veux lire un vers dont l'auteur soit encore
 Vivant comme son livre, et quoy, ne peux-tu pas
 Admirer vif encor Des Portes icy bas ?

Et, après quelques vers sur le *naturel* de ses poésies galantes,
 Des Portes, qui depuis, grossissant de courage,
 A chanté de Roland la fureur et la rage.

L'Espine, comme Regnier, est donc en théorie grand admirateur de la poésie des derniers Valois. Plus que lui, il a mis en pratique leurs plus ridicules exemples ; avec lui il se relève, quand la verve satirique, l'observation du moraliste le rappellent à la vérité. Ici donc se produit une heureuse influence littéraire émanée du neveu de Des Portes ; il a pu ramener un adorateur de la Pléiade aux lois de la raison et du goût.

L'y ramener ! est-il bien vrai ? L'imitateur est-il L'Espine ? J'ai parlé comme si je l'admettais, parce qu'il me semblait difficile à croire qu'il eût été si fort oublié, si le Discours à Carneau eût été l'original et Macette la copie, parce qu'il serait incompréhensible que Regnier, dans son chef-d'œuvre, n'eût été que l'imitateur d'un poète détestable dans la plupart de ses écrits. Pourtant la treizième satire de Regnier ne se trouve pas encore dans l'édition de 1608 (1), et Des Portes, mort en 1606, est désigné par L'Espine comme vivant encore. La pièce est-elle antidatée ? Je ne prononce pas, mais je dois ajouter, pour prévenir une conjecture, d'ailleurs assez naturelle, au sujet de ces rapprochements, que Regnier n'a imité (d'après le commentaire de Brossette), qu'un petit nombre de vers des élégiaques latins, et encore ne les retrouvée-je pas tous chez son rival. Dans tous les cas, d'ailleurs, l'imitation n'expliquerait pas leur style : il est original et français.

(1) V. Brossette, note de la satire XII.

VI.

D'AUBIGNÉ POÈTE.

L'esprit du temps de Ronsard se retrouve bien davantage dans les *Tragiques* de d'Aubigné, poème qui fut publié seulement en 1616, si l'on entend parler d'une édition complète, mais qui fut commencé, achevé peut-être dans le dernier quart du xvi^e siècle (1). Par la langue et par le ton, ces poèmes se séparent tout-à-fait des poésies que l'on composait sous le règne de Henri IV; ils ne peuvent donc être considérés ni comme un témoignage de l'esprit littéraire au temps de Malherbe, ni comme un symptôme avant-coureur de cet esprit dans l'âge précédent : leurs qualités comme leurs défauts, leur sujet comme leur style étaient surtout bien éloignés des idées et des passions qui dominaient sous la régence. Cependant l'étendue et le mérite de cette composition, le rang et la célébrité de l'auteur ne permettent pas de la reléguer ignorée parmi les obscurs débris de la littérature de 1550, qui pouvaient surnager encore dans le courant du xvii^e siècle. Il est vrai que datés, au moins en partie, des grandes guerres d'Aquitaine et tombés au milieu des intrigues de Loudun, les *Tragiques* semblent, à ces deux titres, devoir appartenir à d'autres divisions de ce travail; mais ils furent sans doute revus et peut-être achevés pendant le règne de Henri IV; il est donc permis d'en parler à une époque intermédiaire entre celle où les premiers livres furent connus du public et celle où il fut publié dans son ensemble.

D'Aubigné, considéré comme poète (nous retrouverons ail-

(1) V. Sainte-Beuve, Tableau de la poésie française au xvi^e siècle, page 146. M. Poirson (VI, 9) montre que le poème fut commencé en 1577, que les livres II et III ont dû être terminés avant 1580, le livre premier de 90 à 93 et que plusieurs au moins furent imprimés avant la paix. Il pense que la publication de 1616 fit peu de sensation.

leurs le prosateur), appartient à la même école que Du Bartas. Comme lui, il prend au sérieux la poésie; il en fait l'interprète d'une conviction énergique, l'interprète de ses croyances calvinistes et de son horreur pour les partis opposés. Comme lui, il appartient à l'aristocratie protestante d'Outre-Loire et à la tradition littéraire des temps de Henri II et de Charles IX. Son incontestable talent pouvait offrir l'occasion d'une revanche à ceux qui restaient fidèles au programme de Du Bellay..... et cependant le nom des *Tragiques* ne se trouve pas dans les monuments, peu nombreux, il est vrai, de la polémique pour ou contre Malherbe. Cette œuvre aurait-elle donc été mise en oubli peu après sa naissance, même par les adversaires du réformateur? Ou faudrait-il croire que dès lors tout le monde rougissait de Ronsard?

Non, nous l'avons vu, la victoire de Malherbe ne fut, sur ce point, ni si prompte ni si complète. Bien longtemps après, et chez Colletet encore, si respectueux envers l'Académie, le nom de Ronsard est prononcé avec grand honneur (1). Observons d'ailleurs que d'Aubigné, soit par aversion naturelle, soit par l'effet du progrès universel de la langue, paraît avoir renoncé, en général du moins, au vocabulaire hybride de Ronsard. Mais il conserve de grands défauts : il ne sait pas se borner dans ses développements et il ne se préoccupe guère du génie de la langue française ni de l'harmonie poétique ; il entasse des membres de phrases ; il crée ou prend à l'aventure des tournures peu d'accord avec la logique et la netteté de notre idiome. Ce n'est pas la langue de la Pléiade, mais c'est une langue mal formée encore, et, nous l'avons vu, on commençait, dans toutes les écoles, à devenir délicat sur ce point, ne fût-ce qu'à l'exemple de Des Portes.

La lecture des *Tragiques* pouvait donc déjà être jugée fati-

(1) Ms du Louvre ; Vie d'Anne d'Urfé ; Vie de Scévole de Sainte-Marthe. — Cf. Guéret (Parnasse réformé) et Baillet, Jugements des sçavans, n° 1335.

gante et pour le style et pour le sujet : peut-être faut-il chercher là surtout la véritable cause de leur obscurité relative au commencement du XVII^e siècle. Nous tous qui (convenons-en de bonne grâce) ne les lisons plus guère que dans des morceaux choisis, nous trouvons volontiers sévère cet arrêt des contemporains ou plutôt cette conspiration du silence parmi les gens de lettres, surtout par comparaison avec ce que les recueils du temps étalaient sous les yeux du public. Nous avons peine à comprendre que les lecteurs de Bertaut aient dédaigné les portraits de Charles IX et de Henri III (1), la belle allégorie de la France déchirée par les querelles sanglantes des fils qu'elle nourrit (2) et la peinture du désespoir sans fin des condamnés de la justice divine, réduits dans l'enfer

A l'éternelle soif de l'impossible mort.

(1) V. dans Sainte-Beuve, p. 148, ces flétrissures dignes de Juvénal.

(2) Ce morceau et le suivant se trouvent dans les *Essais d'Histoire littéraire* de M. Gêrusez et dans la petite mais consciencieuse *Histoire de la littérature française* d'un excellent et modeste professeur, mort en 1855 victime d'un travail opiniâtre, M. D. Saucié. Voici le passage le plus saillant du premier morceau :

Ceste femme éplorée en sa douleur plus forte
 Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte,
 Elle voit les mutins tout déchirés, sanglans,
 Qui, ainsi que du cœur, des mains s'en vont cherchans.
 Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle
 Celui qui a le droit et la juste querelle,
 Elle veut le sauver, l'autre, qui n'est pas las,
 Viole en poursuivant l'asile de ses bras.
 Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine;
 Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
 Elle dit : Vous avez, félons, ensanglanté
 Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté.
 Or vivez de venin, sanglante géniture,
 Je n'ay plus que du sang pour vostre nourriture.

Il semble que Corneille se soit souvenu des deux premiers vers dans le récit de la mort de Pompée.

Mais onze mille vers d'imprécations ne sont nulle part faciles à lire, et ils le sont moins encore quand l'auteur ne se met pas en peine d'en faciliter la lecture par un style rapide et aisé, quand le langage et la versification sont également heurtés, quand on se voit exposé le long d'un volume à ce singulier mélange de traits énergiques et de vers péniblement élaborés dont voici quelques exemples, propres d'ailleurs à faire comprendre combien l'écrivain est supérieur, pour le nerf et la pensée, aux pauvres versificateurs admirés par De Rosset :

L'homme est en proie à l'homme, un loup à son pareil :
 Le père estrangle au lit le fils, et le cercueil
 Préparé par le fils *sollicite* le père.
 Le frère avant le temps hérite de son frère.
 On trouve, pour remplir les cités de bourreaux,
 Des poisons inconnus et des crimes nouveaux ;
 Les *places de repos* sont places étrangères,
 Les villes du milieu sont les villes frontières,
 Le village se garde et nos propres *maisons*
 Nous sont le plus souvent *garnisons* et *prisons*.....
 La terre, *sans labeur honteuse de se voir*,
 Cherche encore des mains et n'en peut plus avoir,
 Les loups et les renards et les bestes sauvages
 Tiennent place d'humains, possèdent les villages,
 Si bien qu'en même lieu *où en paix* on eut *soin*
 De resserrer le *pain*, on y cueille le *foin* :
 La nature est sans force et les mères non mères
 Nous ont de leurs forfaits pour témoins oculaires.
 C'est en ces sièges lents, ces sièges sans pitié,
 Que des plus tendres cœurs s'envole l'amitié,
 La mère en son berceau prend son fils, dont la bouche
 Sourit encore, hélas ! à ce monstre farouche ;
 La mère, ayant longtemps combattu dans son cœur
 La voix de la pitié, de la faim la fureur,
 Convoite dans son sein la créature aimée
 Et dit à son enfant, moins mère qu'affamée :
 Rends, misérable, rends le corps que je t'ai fait ;
 Ton sang retournera où tu as pris le lait ;

Au sein qui t'allaitoit rentre contre nature ;
Ce sein qui t'a nourri sera ta sépulture (1).

Et la haine et l'amour sont les marques à *quoy*
On distingue toujours le tyran et le roy ;
L'un renverse les murs et les loix de ses villes
Et l'autre à conquérir met *les armes civiles* ;
L'un cruel, l'autre doux, gouvernent leur subjects
En valets par la guerre, en enfans par la paix.
L'un veut estre haï, pourvu que l'on le craigne,
L'autre sur amour seul veut establir son règne ;
Le bon chasse les loups, l'autre est loup du troupeau,
Le roi veut la toison, l'autre arrache la peau (2).

Et, dans ces vers, où d'Aubigné représente Dieu visitant les sanctuaires de la justice, ne reconnaît-on pas, en bien et en mal, le style de l'auteur de la *Semaine* :

Dieu se lève en courroux et *au travers des cieux*
Perça, passa son chef ; à l'esclair de ses yeux,
Les cieux se sont fendus : tremblans, suants de crainte
Les hauts monts ont tremblé. Ceste majesté sainte
Paroissant fit trembler les simples élémens,
Et du monde ébranla les stables fondemens.

.
Il descend, il approche, et, *pour voir de plus près*,
Il met le doigt qui juge et qui punit après,
L'ongle dans la paroi, qui, de loin reluisante,
Eut la face et le front de brique rougissante ;
Mais Dieu trouva l'estoffe et les durs fondemens,
Et la pierre commune à ces fiers bastimens
D'os de testes de morts (3).

On le voit, on le sent déjà peut-être : d'Aubigné ne sait pas se borner et ne sait pas toujours choisir ; la fatigue était excu-

(1) Les Misères du temps (Liv. I^{er} des Tragiques). — Bibl. choisie des poètes français jusqu'à Malherbe.

(2) Liv. II, les *Princes*, ibid.

(3) Gêruzez, lieu cité.

sable à la lecture de son poème. Qu'on se dise après cela que l'exil plus ou moins volontaire de l'auteur contribua au peu de retentissement de sa publication ; qu'on insiste sur ce que la chaleur du vieux calvinisme et les haines du xvi^e siècle étaient à demi amorties ; tout cela peut être vrai , mais ne doit pas nous empêcher de comprendre que ceux qui goûtaient alors la grande poésie lui demandaient une langue digne et capable de lui servir d'organe ; de même que les demeurants d'un autre âge ne se plaisaient qu'à relire les stances de Du Perron , ou à s'égarer dans les tirades de l'Astrée. D'Aubigné tomba , comme Du Bartas , devant une loi que l'histoire ne dément jamais : l'impossibilité de faire vivre longtemps un anachronisme.

VII.

CIRCONSTANCES OU SE PRODUISIT LA RÉFORME DE MALHERBE.

— ETAT SOCIAL.

On a dit, et plus d'une fois sans doute , que l'apaisement des esprits après les guerres civiles , le besoin de repos , l'impulsion énergique donnée aux affaires par la main de Henri IV , l'ordre et la régularité rétablis par lui et par ses habiles ministres créaient en France une prédisposition favorable aux règles classiques, à la régularité dans l'art , à ces qualités négatives, qui dominent tout le reste dans l'œuvre et même dans la pensée de Malherbe. Sans repousser cet argument d'affinité , il ne faut pas lui donner trop de portée. Le besoin de repos était réel assurément en France ; il n'avait pas peu contribué à persuader au peuple et à la bourgeoisie que la conversion de Henri était sincère, et j'ai déjà parlé de cette fatigue , pour ne pas dire cet affaïssement , qui succédait alors à l'exaltation de la guerre. Mais, outre que la littérature du temps de Henri III n'avait assurément rien de fougueux, qui dût blesser des âmes devenues tranquilles, le peuple ou même la bourgeoisie allaient-ils donc accueillir, goûter Malherbe et former une puissance

d'opinion en sa faveur ? Personne ne le soutiendrait , pour la première génération surtout : tandis que le réformateur chantait en fort beaux vers le bonheur de la France et les terreurs de Bouillon , les Chrysale de Poitiers et Limoges, comme ceux de Paris et de Sédan,

Vivaient de bonne soupe et non de beau langage.

Ce règne est signalé par des progrès matériels nombreux, considérables, sur lesquels M. Poirson a donné des détails fort étendus (1); l'industrie, le commerce, l'agriculture occupaient alors activement les forces vives de la bourgeoisie, et, d'autre part, il est évident que la culture littéraire des classes moyennes avait été fort restreinte pendant ces quarante années où la sécurité avait partout disparu.

Quant à la noblesse, ce serait une grande erreur de croire qu'elle fût tout entière affamée d'ordre et d'obéissance, jusqu'à les vouloir sous toutes les formes et en toute occasion, jusqu'à vouloir les retrouver dans la grammaire et la prosodie. Les mémoires du temps et les lettres de Henri IV contiennent des

(1) Il nous apprend (L. VI, chap. 4, § 1) que le Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres a eu cinq éditions de 1600 à 1610. Les campagnes délivrées, par la paix et par l'administration réparatrice de Rosny (L. VI, chap. 3, § 3, 4, 5, 7), de la situation désespérée où elles se trouvaient réduites vers la fin du xvi^e siècle, avaient vu leurs produits se multiplier avec une rapidité merveilleuse (L. VI, chap. 4, § 1); le commerce des blés et des vins était devenu graduellement mais promptement libre, même avec l'étranger (ibid.) et avait acquis une grande activité (chap. 6, § 6). Avant même que la paix fût conclue avec l'Espagne, le roi s'était occupé de faire disparaître des corporations industrielles d'odieux abus introduits par le désordre des temps (L. VI, chap. 5, § 5), bien que les textes cités par l'auteur ne me semblent pas contenir, comme il le croit, le principe de la liberté complète de l'industrie (V. p. 95 et 98 du 2^e vol.). En 1601, est créée une commission supérieure du commerce, qui fonctionne avec activité et avec succès, réformant des règlements abusifs et appelant à elle les libres communications de l'industrie française.

détails fort significatifs sur la lenteur avec laquelle se rétablissent ces relations pacifiques entre citoyens, qui aujourd'hui nous paraissent la condition première d'un état civilisé. Arrêtons-nous un instant sur ces particularités peu connues des mœurs de nos ayeux.

Tantôt c'est une querelle privée entre gentilshommes, pour la possession d'un prieuré, querelle qui donne lieu à des assemblées en armes, à un *siège* formé par des *gens de guerre*, à une expédition militaire pour l'exécution d'un arrêt en matière civile, et que le gouverneur de la province devra apaiser en *assemblant* (c'est le roi qui parle) *une bonne troupe de ses amis* (1); tantôt c'est la garnison d'un château qui ne veut point se laisser relever et refuse d'en ouvrir les portes à l'officier commissionné par le roi. Lesdiguières a ordre d'y pourvoir et d'en tirer un châtiment exemplaire; mais, un mois après, cet ordre n'est pas exécuté; il a fallu le renouveler et y joindre une promesse d'amnistie (2). Sans parler des précautions extrêmes (3) prises avant et après l'arrestation de Biron, des ménagements inconcevables que l'on garda si longtemps avec Bouillon, son complice plus que présumé (4), de la stratégie employée en 1604 pour s'emparer du comte d'Auvergne (5), qui tenait des *brigandeaux* dans les places de son domaine, disait la reine Marguerite (alors en procès avec lui) (6), on trouve, vers le même temps, des faits plus étranges encore, parce qu'ils se rapportent à des hommes beaucoup moins puissants. Le 24 juin 1599, le roi écrit à La Force, gouverneur de Béarn et Bigorre pour l'avertir d'un rapt commis dans son gouverne-

(1) Lettres missives de Henri IV, 5 avril 1600, à M. de Bourdeilles.

(2) 22 juillet et 23 août 1601. — V. un fait analogue, 2 septembre 1605.

(3) 31 mai, 14 et 22 juin, 2 juillet 1602. OEcon. royales, vol. 4, chap. 7 et 10. Je reviendrai sur l'agitation de l'ouest.

(4) L'affaire ne se termina que quatre ans après.

(5) OEcon. royales, vol. 5, chap. 24 et 25.

(6) OEcon. royales, vol. 5, chap. 26.

ment et lui *recommander très-expressément* d'aller chercher l'héritière enlevée pour s'en saisir « et arrêter le cours des querelles et assemblées qui se sont faites pour ce subject. » Trois à quatre ans après, les mémoires de La Force mentionnent la querelle du maréchal d'Ornano et de M. de Montespán (1), querelle apaisée par lui et qui rappelle, quoique d'un peu loin heureusement, les querelles de Casebonne et d'Armagnac, si fameuses au XIII^e siècle et dans la même contrée. Mais un autre document de ce règne mentionne des faits plus étonnants encore et par leur nature et par leur date. Il s'agit d'un père allant avec du canon pour reprendre sa fille enlevée, et s'adressant au roi, ainsi que les gentilshommes qui l'assistent, pour lui représenter qu'ils ne sont pas assez riches pour continuer la guerre à leurs frais (2). Ceci se passait en Auvergne, en 1607, neuf ans après la pacification totale du royaume.

Il ne faudrait pas croire non plus que ces exemples ne fussent pas quelque peu contagieux pour le *populaire*. S'il ne s'occupait guère de politique, les questions d'impôt le préoccupaient quelquefois très-vivement, et non sans cause, et les guerres de religion n'étaient pas sans avoir laissé quelque ferment dans les esprits. On voit qu'en 1599 le pouvoir central avait peine à se faire obéir dans Clermont : il fallut que le roi suspendît les officiers du présidial et de la sénéchaussée (3). En 1601, une sérieuse résistance se manifesta à Poitiers à l'occasion du *sol pour livre* (4), et en même temps le Languedoc

(1) Mémoires de La Force, chap. 6; vers le même temps, un complot se formait pour se saisir de Navarrenx (ibid.)

(2) Lettre du roi à Sully du 10 août 1607 (Œcon. royales, vol. 7, chap. 13).

(3) Lettres missives de Henri IV, 6 mars 1599.

(4) 28 mai 1601, au Connétable: « J'ai envoyé à Poitiers le sieur d'Amours, conseiller en mon conseil d'État, pour y établir l'imposition du sol pour livre, où il a esté si mal receu, que j'ay très-grande raison d'en estre très-mal satisfait, comme en la vérité je le suis, mais encore plus résolu d'en avoir la raison par une voie ou par

se refuse à payer une taxe que ses états provinciaux ont votée, le pays exigeant pour la solder des conditions que le roi déclare impossibles à satisfaire (1). Cette dernière agitation ne paraît pas avoir eu de suite, mais il n'en fut pas de même de celle d'Aquitaine, qui se trouva mêlée à l'histoire de la conspiration de Biron et plus tard même à la résistance de Henri de La Tour d'Auvergne. Pasquier, d'après sa lettre à M. de Sainte-Marthe, croyait à un danger sérieux de troubles populaires dans le sud-ouest, à l'époque où Biron fut arrêté (2); nous savons du reste que des désordres matériels s'étaient déjà produits à Limoges et que le roi crut devoir calmer le mécontentement public par l'abandon ou plutôt par la conversion de l'impôt (3). Trois ans plus tard, a lieu, dans la même contrée, le voyage que Malherbe a chanté et sur lequel l'histoire n'est pas muette, mais qui n'appartient pas au même ordre d'événements et qui présente au contraire l'exemple le plus mémorable et le

» une aultre, à quelque prix que ce soit. Pour ce faire, j'ay donné
 » ordre d'y faire acheminer *des forces*, et si vous estiez près de moy,
 » vous me releveriez de la peine *d'y aller*, comme j'ay délibéré de
 » faire. » — 4 juin, au même : « La désobéissance de ceux de Poic-
 » tiers procède plus de malice que de nécessité, ayant vérifié que
 » ceste ville *ne m'a secouru d'un escu depuis que mon royaume est en*
 » *paix*, encore qu'elle ayt esté souvent admonestée et requise de ce
 » faire. »

(1) Même lettre.

(2) Lettres d'Estienne Pasquier, XVII, 4. Cette taxe avait été établie par les notables à Rouen. (V. Poirson, L. VI, chap. 1.) Pasquier dit que l'abolition de cet impôt, prononcée un peu plus tard, fut à peu près annoncée par le roi durant son voyage.

(3) V. lettre missive du 15 avril 1602 à M. de La Force, et, pour la soumission facile de Limoges, celle du 17 mai au Connétable. — Cf. Pasquier, lieu cité. On trouve, dans le recueil des lettres de Henri IV, un avis écrit ou prononcé par le roi à MM. de son conseil, sur les équivalents du sol pour livre, dont le terme va expirer et qu'il faut renouveler cependant (4 août 1604).

mieux connu de la turbulence de l'aristocratie pendant le règne de Henri.

Le roi n'était pas encore libre de l'inquiétude que lui donnait l'assemblée de Châtellerault, où Rosny était chargé de prévenir ou de calmer l'agitation calviniste, quand il apprit par M. de Vivans et se vit bientôt confirmer par Rosny lui-même, de la part de la reine Marguerite, l'existence d'une agitation plus secrète (1). Il en fut vivement frappé, probablement à cause de cette coïncidence avec les intrigues des protestants et des secours que l'opiniâtre duc de Bouillon pouvait quelque jour recevoir du dehors (2); il écrivait à son ami : « Encore que » nous devions, pour ceste heure, peu estimer et craindre » telles menées, neantmoins il est nécessaire et nous sera » très-utile d'en découvrir la source, pour faire cognoistre » à chascun l'impureté d'icelle et à quoy aspirent les auteurs » et fauteurs de ces principes..... Nous devons verifier et es- » venter ce dessein pour l'estouffer du tout, sans donner » loisir aux entrepreneurs de le former ny faire esclatter; » car souvent d'une estincelle il s'allume un grand feu. Ce » n'est pas que j'ignore la foiblesse non plus que la malice et » les ruses de ceux qu'on dit estre auteurs des dictes menées,

(1) Lettres missives de Henri IV : 13 juillet 1603 à Rosny. — Cf. 28 juillet.

(2) V. Lettres missives des 12 et 14 juin 1603, 22 juin 1604, 8 mai 1605. — Cf. 1^{er} janvier, 15 mars et 18 juillet 1603. Le roi insiste sur cette affirmation qu'il est prêt à faire justice au duc de Bouillon, selon l'édit de pacification, c'est-à-dire devant une chambre mi-partie. Il est certain cependant que le duc avait inutilement réclamé la juridiction de la chambre de Castres, comme on le voit par une lettre du roi (1^{er} janvier 1603); et celles de Bouillon lui-même et de Mornay (Mémoires de Mornay, t. 9, nos 245 et 262) sont conçues dans le même sens; mais cette chambre elle-même avait semblé se déclarer incompétente, en refusant de le juger sans l'ordre du roi, et celui-ci voulait apparemment déférer la cause à un autre parlement. Castres est en Languedoc et Turenne en Limousin.

» ny que je me défie de ma puissance et de mon courage, non
» plus que de l'assistance que je dois espérer de mes bons ser-
» viteurs en semblables occasions; mais l'espérance m'a appris
» que les fols et les meschans engagent quelquefois les plus
» sages et les plus gens de bien en une folie contre leur desir
» et vouloir. Il faut aussy considérer que les François aiment
» naturellement les nouveautés et remuemens et y courent vo-
» lontiers; et vous sçavés qu'il n'y a faute d'esprits parmy nous
» qui sont aussy desplaisans de la tranquillité et prospérité
» publique que peuvent estre nos voisins. » J'ai voulu citer ce
long passage (1), parce que ce n'est pas tout-à-fait l'idée qu'on
se forme et que nous donnent quelquefois les historiens, des
dispositions de la noblesse en France, neuf ans après la sou-
mission de Mayenne et sept ans après l'édit de Nantes.

Plein de confiance du reste dans la loyauté du duc de La Force, le roi l'appela en Périgord pour couper court aux me-
nées qui lui étaient dénoncées, non-seulement dans ce pays,
mais en Quercy et en Rouergue (2). Dans le même temps, il en-
voyait M. de Thémynes pour opérer l'arrestation des principaux
chefs de l'entreprise, qui, disait-il, étaient d'ailleurs si *diffa-*
més qu'il y avait grande utilité à en *délivrer* le pays (3); ce qui,
pour le dire en passant, ne suppose pas une police très-bien
faite en temps ordinaire ni de grandes habitudes de paix. La
Force avait ordre de s'entendre avec Thémynes et le maréchal
d'Ornano.

Les gentilshommes compromis furent d'abord effrayés de se
voir connus et surpris; ils promirent une soumission absolue
en échange du pardon qu'ils demandaient; mais ils changèrent
bientôt d'avis. Un certain sieur de Lugaigac vint se mêler
parmi eux, leur promit de puissants secours et les décida à

(1) Lettre du 13 juillet 1605 à Rosny.

(2) Mémoires de La Force, chap. 6, et lettres du 15 juillet à La Force et du 28 à Rosny. — Cf. lettre du 8 octobre au Connétable.

(3) Lettre missive du 27 juillet à Rosny.

poursuivre leur dessein (1). « Ces gentilshommes, dit La Force, » étoient tous les jours à cheval en petites troupes avec armes, » toutefois bien empêchés de rien exécuter, car toutes les villes » se tenoient fort sur leurs gardes. » Cependant celle de Turenne, ou plutôt sa garnison, se fortifiait contre le roi (2); un projet fut formé par une centaine de gentilshommes pour se saisir de Villeneuve d'Agen (3); enfin le duc de Bouillon annonçait son prochain retour et faisait à ses partisans des promesses extravagantes (4) fondées sur ces illusions que de tout temps les exilés se sont forgées ou ont cherché à propager.

(1) Mémoires de La Force (chap. 6.); lettre du roi, 26 août.

(2) Œcon. royales (vol. 6, chap. 3, sect. 2): lettre du roi, 8 septembre.

(3) Lettres de Henri IV, 22 septembre; M. Poirson (liv. VI, chap. 4) parle de projets sur Cahors et d'autres villes encore.

(4) Lettre de Henri IV, 12 octobre, au Landgrave de Hesse: « Mon » cousin, il est certain et bien prouvé maintenant et par divers tes- » moignages, tous conformes et unanimes, et mesmes par aucuns » particuliers serviteurs dudict duc (de Bouillon) qu'il y a employez, » que luy et les siens avoient dressé ceste conspiration pour faire » prendre les armes à mes villes et à ma noblesse catholique, la- » quelle ils avoient recherchée et séduite à force d'argent, et, sous » divers prétextes, leur faire accroire qu'au mesme temps qu'ils s'esle- » veroient l'on feroit le semblable en plusieurs autres provinces de » mon royaume, que les grands d'iceluy jusqu'aux princes du sang » seroient de la partie, qu'ils seroient secourus d'une grande armée » estrangère... adjoustant plusieurs aultres mensonges malicieusement » controuvez. » M. Poirson croit qu'il y avait deux complots bien distincts: celui des amis de Biron en faveur de l'Espagne, surtout en Provence et en Languedoc, et l'agitation protestante, en Poitou, Limousin, Périgord et Quercy, causée par les menées de Bouillon et les défiances du parti envers le roi. Henri IV pouvait avoir intérêt à cacher au Landgrave le caractère calviniste de ce mouvement, mais si réellement il s'était agi uniquement de craintes pour l'avenir du protestantisme en France, comment se serait-il fait que ces bruits n'eussent trouvé créance que dans la noblesse et que les classes les

Cependant cette agitation factice, qui ne reposait au fond ni sur des motifs politiques, ni sur des intérêts religieux, mais était bien plutôt nourrie par la turbulence invétérée d'une noblesse longtemps accoutumée aux guerres de religion et par l'attachement de quelques-uns à un chef peu digne de leur dévouement, cette agitation féodale contre laquelle les villes se gardaient en armes et pour laquelle un seigneur protestant sollicitait des gentilshommes catholiques, fut réprimée sans peine à la première démonstration armée du pouvoir souverain. En même temps qu'il ordonnait la formation d'une chambre des grands jours (1), le roi se mettait en mouvement avec sept mille hommes au plus partagés entre lui, Rosny, comme grand maître de l'artillerie, et d'Epéron, gouverneur du Limousin (2). De son côté, La Force courait sus aux rebelles et leur faisait quelques prisonniers (3); partout la résistance tomba : Henri IV n'en trouva plus en arrivant à Limoges. Avant même qu'il y fût parvenu, il écrivait au Connétable : « La ville de Turenne » et toutes les places du duc de Bouillon sont remises ès mains » de ceux que j'ay ordonnés pour y commander, et suis généralement obéi en Limousin, Quercy et autres provinces où » il y avait commencement de remuement (4). » Une dizaine d'exécutions eurent lieu par voie judiciaire (5); Bouillon, le plus coupable de tous, essaya de désarmer le ressentiment du roi par une soumission peu méritoire; il fit quelques aveux et

plus accessibles à des rumeurs invraisemblables, les populations urbaines, eussent repoussé toute suggestion.

(1) *Œcon. royales* (vol. 6, chap. 3. sect. 3). — Lettres des 8 et 10 septembre.

(2) *Œcon. royales*, *ibid.* — La Force, chap. 6. — Lettre du 15 septembre.

(3) *Mémoires de La Force*, *ibid.*

(4) Lettre de Henri IV, 8 octobre. Le 17, il lui écrit que tout est fini.

(5) *Œcon. royales*, *ibid.* — La Force, *ibid.* — V. pour les grâces accordées, 8 mars 1606.

ordonna à ceux qui gardaient ses places du midi de les rendre aux troupes royales, qu'elles auraient difficilement arrêtées (1). Henri reçut leur soumission, donna même ces châteaux en garde à des calvinistes, mais depuis trop longtemps le duc bravait par son attitude et des démonstrations qu'il est difficile de ne pas nommer hypocrites, la justice du roi ou plutôt celle de la France. Au commencement du printemps de 1606, il lui fallut ouvrir à une petite armée française les portes de Sedan : il y avait récemment appelé quelques centaines de gascons; on y trouva trois à quatre cents mercenaires, lansquenets ou Suisses (2); c'étaient là ces forces étrangères avec lesquelles il se flattait, disait-on, de tenir trois ans et qu'on avait tant ménagées (3). Mais l'amour de l'ordre et de la régularité n'était pas implanté pour cela dans la haute aristocratie. On sait comment se manifestèrent chez elle le désir de secouer le frein, la brutalité des ambitions et des haines, dès que la main du maître eut été glacée par la mort.

Quant aux troubles que Henri IV redouta plus ou moins toute sa vie de la part des calvinistes, considérés comme parti à la fois religieux et politique, quant aux intrigues des principaux d'entre eux auprès de leurs co-religionnaires, pour préparer ou pour prévenir une scission dans le royaume, ces faits demanderaient, pour être complètement éclaircis, des études à part, qui ne rentreraient pas de tout point dans l'objet des présentes recherches. Il suffira ici d'indiquer les faits principaux et l'esprit général des populations protestantes. Les excès, les actes de tumulte et de violence ayant pour cause ou pour prétexte les haines de religion sont rares pendant les douze dernières années du règne de Henri IV. On pourra citer, en 1601 et 1602, des désordres commis à Nîmes et une prise d'ar-

(1) Lettre au Landgrave, 12 octobre 1603. — V. M^{me} Du Plessis, p. 463, édit. de 1824.

(2) Lettres des 22 et 26 mars et 3 avril 1606.

(3) Lettres des 2 et 3 avril 1606.

mes des citoyens les uns contre les autres arrivée dans la petite ville de Fiac (1), puis le silence se fait dans la rue, mais les assemblées continuent leur rôle de défiance presque agressive, que l'on peut déplorer, que cependant on doit comprendre, sans même supposer aux calvinistes des sentiments réellement opposés à celui de l'unité nationale, que je leur reconnaissais plus haut. Sous un gouvernement absolu, toute garantie est tout au plus viagère. Assurément, le déchirement de l'église est un malheur, et en lui-même et à cause des divisions qu'il peut créer dans l'état. Qu'à ce point de vue, on réprouve l'agitation permanente et réellement dangereuse du parti protestant, on aura bien raison; mais celui qui admettra ce déchirement comme un fait légitime devra aussi reconnaître que les députations permanentes des calvinistes, leurs assemblées générales ou particulières, leurs places de sûreté, leurs garnisons étaient des conséquences nécessaires de la position qui leur était faite par leur croyance, leur petit nombre, l'aversion du peuple, les institutions générales du royaume et les dispositions encore un peu confuses et d'ailleurs mal interprétées de la cour de Rome, car ni catholiques ni huguenots ne connaissaient la correspondance de d'Ossat. Les protestants sentaient que, Henri IV mort, l'édit de Nantes était fragile, s'il n'était soutenu par une puissance armée, et l'événement a prouvé qu'ils ne se trompaient pas. Ceci soit dit sans nier les passions privées, les ambitions personnelles, l'esprit turbulent de l'époque, qui assurément se trouvaient mêlés à tous ces incidents, sans nier non plus absolument l'idée qu'émet M. Poirson, à propos de l'édit de Nantes, qu'une conduite constamment loyale et patriotique eût encore été la meilleure sûreté des protestants pour le maintien de l'édit.

Du reste, tout se passe alors en négociations et en intrigues; il n'y a guère à consulter là-dessus, avec les lettres de Henri IV,

(1) Lettres missives de Henri IV, 13 août 1601 et 21 mars 1602, au Connétable.

que des sources protestantes, telles que les *Mémoires de La Force* et surtout ceux de Sully. La Force, témoin oculaire et employé par le roi pour calmer les esprits, assure que les premières poursuites contre Bouillon avaient jeté beaucoup de défiance et d'agitation parmi les calvinistes de Guyenne (1) et ces craintes sont signalées d'une manière plus générale dans un avis de Mornay au roi (2). L'année suivante, tandis que Rosny est en Angleterre, le roi s'inquiète des avis qu'il reçoit sur les agissements de Bouillon, la Trimouille et Du Plessis lui-même que l'on accuse de pousser Jacques I^{er} à se déclarer protecteur des huguenots français (3); et Rosny, sans nommer précisément les calvinistes, écrivait à son maître qu'une démonstration de l'étranger pourrait produire les résultats les plus fâcheux en Poitou, en Saintonge, en Limousin, en Guyenne, « où il y a toujours, dit-il, des testes chaudes, des humeurs volages et des esprits inquietez (4). » Les craintes de Henri se renouvellent quelques semaines après, non seulement à cause des intrigues de Bouillon, mais à cause des assemblées tenues en Poitou et à Saumur à l'époque où lui-même avait été dangereusement malade (5). La même année encore, le synode protestant de Gap réveilla momentanément l'animosité des querelles religieuses, en déclarant comme article de croyance et pour garantir de poursuites légales ceux qui le soutenaient publiquement, que le pape doit être tenu pour antéchrist; à son tour donc, il vint embarrasser le roi dans ses projets de pacification intérieure (6). A la vérité, le voyage de Rosny en Poitou,

(1) *Mémoires de La Force*, année 1602.

(2) *Mémoires et correspondance de Du Plessis-Mornay* (t. 9, n° 245).

(3) *Œcon. royales*, vol. 4, chap. 18. — Lettre du roi, 12 juin 1603.

(4) *Œcon. royales*, *ibid.* — Lettre de Rosny, 5 juin.

(5) *Œcon. royales*, vol. 4, chap. 20. — Lettre du roi, 3 juillet 1603. Pour sa maladie, V, 17 mai.

(6) V. *Mémoires de M^{me} Du Plessis*, p. 426 (édit. de 1824). Correspondance de Du Plessis, vol. IX, n° 265 et 271; X, 116. — *Œcon. royales*, V, 6; VII, 9.

dans l'été de 1604, et la mort de la Trimouille, qui arriva dans le même temps, le langage adroit et conciliant du ministre de Henri IV, calmèrent cette agitation sourde et déjà bien longue (1), mais ce fut pour peu de temps, parce que les défiances pour l'avenir subsistaient toujours (2), ou plutôt il est probable que Rosny crut avoir mieux réussi dans sa mission qu'il ne réussit réellement. Dès le printemps de 1605, le roi s'inquiète des dispositions du parti en Poitou, en Saintonge, en Angoumois, en Guyenne, en Languedoc, c'est-à-dire à peu près partout où il y avait des calvinistes; ceux-ci veulent ajourner leur assemblée générale, pour se soustraire aux conditions mises par le roi à sa tenue (3). L'assemblée de Châtellerault est tenue néanmoins cette année, en présence de Rosny, et ses Mémoires, en nous conservant l'analyse du discours qu'il y tint, montrent que la conservation des nombreuses forteresses qu'ils tenaient en France et la crainte toujours subsistante de rapports à établir entre eux et les puissances étrangères tourmentaient le ministre calviniste aussi bien, sinon autant, que le roi converti (4). Rosny fit échouer cette fois le projet, repris plus tard, de députations provinciales permanentes (5); mais Henri IV persistait à croire au dessein d'une république séparée parmi les chefs de l'agitation (6), et, si cette crainte était exagérée, comme cela est possible, la crise qui se produisait en ce moment dans la Guyenne la rend du moins excusable. Et, même après que la crise est terminée, même après que Sedan est tombé, les députés inquiètent encore le roi par des demandes

(1) OEcon. royales, vol. 5, chap. 21, 23, 24 et 25. — Mémoires de M^{me} Du Plessis, 433-5.

(2) V. Mémoires de M^{me} Du Plessis, p. 449-53. Correspondance de Du Plessis-Mornay, IX, 275.

(3) OEcon. royales, vol. 6, chap. 3, sect. 1. — Lettres du roi, 30 mars et 7 avril 1605. — Cf. Du Plessis, X, 30, 32, 51, 57.

(4) OEcon. royales, vol. 6, chap. 3, sect. 2.

(5) Ibid. — Lettre de Sillery, 27 juillet, et réponse de Rosny.

(6) Ibid. Lettre de Villeroy, 3 août.

perpétuelles, comme il s'en plaint à son ami, en ajoutant : « si » cela continuait, il vaudrait mieux qu'ils fussent les rois et » nous les assemblées (1). » La conspiration du Poitou fut cependant (en 1608) promptement et très-facilement réprimée par Sully (2) ; l'union des églises représentées à la Rochelle et de celles du Béarn fut empêchée sans violence par le gouverneur La Force (3). La prolongation accordée pour le maintien de leurs deux cents places de sûreté, entretenues et gardées aux frais du roi (4), et davantage peut-être encore la politique où les affaires de Hollande et de Juliers engageaient actuellement la cour, calmèrent enfin les craintes et l'agitation des calvinistes, mais ils sentaient que tout dépendait pour eux de la vie du roi ; aussi les verra-t-on reprendre, avant même les troubles aristocratiques de la régence, leurs projets de défense ou d'agression.

VIII.

L'ESPRIT LITTÉRAIRE DANS LA NATION, PENDANT LES PREMIÈRES ANNÉES DU XVII^e SIÈCLE.

Maintenant, jusqu'à quel point les élucubrations poétiques contemporaines de ces intrigues pénétraient-elles dans le public ? Pour répondre à cette question, pour apprécier la situation intellectuelle du pays sous Henri IV, pour connaître l'effet produit à cet égard d'abord par une assez longue paix intérieure, puis par les travaux de tant d'écrivains, l'histoire n'est pas fort riche en renseignements directs et positifs ; une part assez forte reste donc ici à ce qu'on nommera peut-être des conjectures ; il me semble pourtant qu'on aurait le droit de les appeler des inductions. Mais observons avant tout qu'il s'agit ici du goût

(1) OEcon. royales, vol. 7, chap. 9.

(2) OEcon. royales, vol. 7, chap. 25.

(3) Mémoires de La Force, chap. 7.

(4) V. Poirson. Hist. de Henri IV, 1^{er} vol., p. 369. — Mémoires de M^{me} Du Plessis, p. 461.

en matière poétique, ou du moins dans les matières où l'on faisait de l'art pour l'art. Les écrits d'une autre nature, les sujets plus pratiques, traités en prose, auront leur tour; les observations faites en ce moment resteront donc, quant à leur portée générale, incomplètes et provisoires, mais il ne sera pas hors de propos d'en tirer une conclusion partielle, et cela, avant de toucher à la littérature dramatique, écrite quelquefois pour un public assez différent, en province ou pour la province, et qui d'ailleurs, nous le verrons, était souvent tout autre chose que de l'art. La province ne peut guère participer que par contre-coup aux travaux de Des Yveteaux, de Malherbe, de Lingendes, et même de Regnier. Il est donc assez naturel qu'un caractère différent appartienne à des genres d'écrits dont l'origine et le but diffèrent aussi bien que la forme; leur influence doit être étudiée séparément.

Reconnaissons-le d'abord : une présomption peu favorable à l'esprit littéraire de cette époque résulte de la préoccupation des poètes au sujet de la protection que leur accordent les princes et ce qu'on appelait les grands. Cette préoccupation en effet ne ressemble guère à ce qu'on vit plus tard, à cet ardent désir de la faveur de Louis XIV, qui se confondait avec le désir même de la renommée, quoique d'une renommée restreinte encore. Louis XIV représentait la France aux yeux de ceux qui l'entouraient aussi bien qu'à ses propres yeux; la faveur du grand roi, c'est comme une transition entre l'ancienne faveur du prince et la faveur actuelle du pays. Aujourd'hui en effet, et depuis plus d'un siècle, c'est-à-dire depuis que la littérature a une influence non-seulement réelle mais étendue sur la nation, les écrivains se sont préoccupés beaucoup moins de plaire au pouvoir. On n'écrit plus pour la cour, ni même précisément pour *la ville*; on écrit pour *les villes*, pour la nation qui ne se doutait guère, en 1610, qu'on lui préparât une grande littérature. Bellegarde ou Bassompierre ne pouvaient être considérés par leurs clients que comme des patrons ayant *personnellement* du goût pour les hommes

de lettres, et, si leur faveur venait à manquer, la carrière du poète était compromise. Et encore cette protection des grands, les poètes la trouvaient-ils? Suppléait-elle en général à l'ignorance des classes inférieures, à l'indifférence des classes moyennes? Henri IV, qui a tant fait pour la grandeur politique du royaume, Marie de Médicis, la petite-fille des Cosme et des Laurent, élevée dans la patrie de Pétrarque et de Dante, ont-ils voulu que la France occupât à cet égard le rang que semblait jadis lui décerner Brunetto Latini? Écoutons d'abord le témoignage des parties *intéressées*, sauf à le contrôler plus tard.

On sait ce que fut le roi pour le réformateur de la poésie française, dont il fit un pensionnaire du duc de Bellegarde, et il faut bien reconnaître un peu d'insouciance dans sa conduite à l'égard d'un écrivain, qu'il estima pourtant, si l'on ne veut pas, comme Tallemant, attribuer cette conduite à une épargne que le satirique historien aurait eu raison d'appeler une *lé-sine* (1). Des Yveteaux, l'introduiteur et le rival du poète de Caen, datait, il est vrai, son Institution du Prince, du temps où le roi avait ramené la paix,

Et, dans un paradis, au milieu des desers,
Mesloit aux jeux de Mars les lettres et les vers.

Mais il paraît qu'un de ces *grands alexandrins* était pour la rime, car l'auteur avait eu soin plus haut de dire à son élève (le duc de Vendôme), en parlant des lettres :

Ramène donc icy ces beautés *desdaignées*
Et fay que, par César, les Muses éloignées,
Qui si soigneusement jusqu'icy t'ont nourry,
Reviennent à la cour au siècle de Henry.

Et dans l'Élégie sur les œuvres de Des Portes :

(1) Historiette de Malherbe. — Cf. Racan, *Vie de Malherbe*. M. Poirson suppose que la pension servie à Malherbe par M. de Bellegarde sortait des mains du roi qui prenait ce « détour » pour ne pas blesser Sully, ancien ennemi du poète. (L. VI, ch. 8, § 3.)

Mais, depuis qu'une langue est hors de servitude
 Et qu'il est tant de mots que chacun peut parler,
 Ce grand nombre de vers qui sont bons à brusler,
 Des sçavants et des grands les esprits importune.

Or, franchement, les grands d'alors étaient peu délicats, et, s'ils repoussaient la poésie, ils ne faisaient certainement pas un scrupuleux triage de celle qui n'était pas bonne à brûler.

Regnier écrit et surtout publie ses satires plusieurs années après le rétablissement de la paix, au temps où, comme disait D'Espinelle, dans sa dédicace au comte de Soissons, « les » Muses commencent de voir le jour, » bien qu'elles ne puissent « se rallier que sous leur Apollon. » Or Regnier ne se borne pas à parler de la pauvreté des poètes, dans la satire II, qui paraît être un de ses débuts (1); la quatrième, à Motin, a pour objet spécial de flétrir l'indifférence du public :

Motin, la Muse est morte et la faveur pour elle, etc. (2).
 Inutile science, ingrate et méprisée,
 Qui sert de fable au peuple et aux grands de risée (3).

Il ne s'en tient pas à des généralités et, vers la fin de la satire, après avoir rappelé le dédain de chacun pour des soins qu'on nommait une folie, et le tort que font à la poésie des écrivains sans dignité ni talent, les poètes bachiques, il fait le tableau suivant, non plus de l'indifférence brutale, mais de l'espèce de *protection* que la littérature pouvait rencontrer alors.

Encore quelques grands, afin de faire voir,
 De Mécène rivaux, qu'ils aiment le sçavoir,
 Nous voyent de bon œil, et, tenant une gaule,
 Ainsi qu'à leur chevaux nous en flattent l'espaule;
 Avecque bonne mine et d'un langage doux,
 Nous disent souriant : Et bien ! que faites-vous ?
 Avez-vous point sur vous quelque chanson nouvelle ?

(1) Rapprochez les vers 77-82 du passage 215-32. — Sur la pauvreté des poètes, 39-48. — Cf. III, 51-60 sur le mépris de la science.

(2) V. le début et 39-43.

(3) 101-2. — Cf. XV, 25-8.

J'en vis ces jours passés de vous une si belle
 Que c'est pour en mourir : là, ma foy, je voy bien
 Que vous ne m'aimiez plus, vous ne me donnez rien.
 Mais on lit dans leurs yeux et dans leur contenance
 Que la bouche ne parle ainsi que l'âme pense ,
 Et que c'est, mon amy, un grimoire et des mots ,
 Dont tous les courtisans endorment les plus sots (1).

Convenons que ces hommes-là auraient eu de la peine à porter
 un jugement raisonné entre Malherbe et Des Portes.

Un peu plus tard, dans la dixième satire, qui ne faisait
 point partie de l'édition de 1608, Regnier dit, il est vrai :

Qu'il n'est plus courtisan à la cour si recreu ,
 Pour faire l'entendu, qui n'ait, pour quoy qu'il vaille ,
 Un poète , un astrologue ou quelque pédentaille (2).

Mais ceci amène précisément le portrait d'un personnage qui
 n'est certes pas un type destiné à montrer la haute estime où
 aurait vécu la science. Seul (avec Malherbe, dans un compli-
 ment à Bellegarde, son patron), Lingendes parle vaguement de
 la France *embellie* par une foule de *doux* esprits (3).

Tel était donc, en ce moment, l'effet produit par l'estime que
 Henri IV témoignait à Bertaut, à des Yveteaux, à Malherbe ;
 par la pension que Gombauld dit avoir reçue de lui (4). Le goût
 des princesses pour les beaux esprits faisait peu d'impression
 même sur l'aristocratie, et De Rosset, dans sa dédicace à la
 princesse de Conti, lui représentait douloureusement que, si les
 Muses sont protégées par elle, « *aujourd'hui tout le monde con-*
» jure leur ruine, et qu'elles sont la fable et la risée de ceux
» mêmes qu'elles arrachent au tombeau. » Ailleurs, dans son ode
 à Bassompierre, il dit au futur maréchal que les Muses l'ont
 choisi pour leur support,

(1) Vers 151-64.

(2) Vers 122-4.

(3) Elégie sur la traduction des *Métamorphoses* : recueil de De
 Rosset.

(4) Tallemant, Hist. de Gombauld.

Quand le monstre d'ignorance,
 Qui *domine* sur la France,
 Les menaçoit de la mort (str. 1^{re}).

Et si l'on craint de donner trop de poids au témoignage des intéressés, naturellement enclins à croire qu'on ne leur rend pas assez d'honneur, jetons les yeux sur ces deux lignes que l'Estoile inscrivait dans son *Journal* dix-sept mois avant la mort de Henri IV : « Le seigneur de la Popélinière mourut en ce » temps-là à *Paris* d'une maladie *assez ordinaire* aux hommes » de lettres et vertueux comme il estoit, à sçavoir de misère et » de nécessité (1). »

Mais c'est assez nous arrêter sur le patronage *réclamé* par les écrivains ou pour les écrivains; nous possédons des témoignages plus positifs sur la culture intellectuelle de la cour au commencement du xvii^e siècle; or ces faits nous montrent assez que les méditations du goût et les études sérieuses étaient choses fort rares dans ce pays-là. Il ne faut pas juger cette noblesse par Bassompierre, préoccupé de bien d'autres soins sans doute, mais plus instruit pourtant que la plupart des seigneurs français. Bassompierre, dont l'éducation fut soignée, sous le rapport scientifique, et que plus tard l'on voit en rapport d'amitié ou de protection avec Malherbe, Bassompierre, célébré d'ailleurs par de Rosset comme le support des Muses, était lorrain de naissance et fut élevé hors du royaume (2). Si la reine Marguerite « étoit le refuge des gens de lettres, aimant à les en- » tendre parler (3); » si « durant ses repas elle faisoit toujours » discourir quelque homme de lettres, » Tallemant ajoute (4)

(1) Décembre 1608.

(2) Pour son éducation, V. le commencement de son *Journal*, où d'ailleurs les nouvelles littéraires n'occupent qu'une place presque imperceptible. Il semble aussi que Malherbe ne lui écrit qu'après la mort de Henri IV.

(3) Mémoires de Richelieu (année 1615).

(4) Historiette de la reine Marguerite. V. dans le recueil des lettres

qu'elle « parloit phébus, *selon la mode de ce temps-là*, » quoiqu'il lui reconnaisse « beaucoup d'esprit : » cette influence princière était donc plutôt contraire que favorable à la réforme du goût. Le roi lui-même qui en accueillit assez bien l'auteur, se montra constamment favorable, non seulement à Bertaut (1), vieux partisan de la cause royale, mais à Des Yveteaux, dont nous avons vu le rôle, et qu'il imposa, malgré la reine, pour précepteur au Dauphin (2). La princesse de Conti « avoit beaucoup coup d'esprit » et « assistoit les gens de lettres » (3); c'est à elle que Malherbe adressa la plus littéraire de ses lettres; mais de Rosset, disciple très-maladroit du réformateur, lui dédia, dans le même temps, son recueil où sont entassées tant de sottises. Peu auparavant D'Espinelle adressait le sien, où la part du mal est peut-être plus grande encore, au comte de Soissons, que (dans sa dédicace) il qualifie d'amateur des *sciences*. Madame Catherine aimait les vers, mais elle était morte avant que Malherbe fût à la cour, et rien ne donne à penser que son goût fût supérieur à celui de Marguerite.

En dehors de la famille royale, la cour témoignait moins de sympathie pour l'étude et ne montrait pas plus de discernement. M. de Saint-Luc, lettré aussi bien qu'homme de guerre et dont Davila fait l'éloge à ce double titre, n'avait pas vu la paix (4); de Fresne-Canaye, à qui l'Estoile donne l'épithète de *docte* (5), passa une grande partie du règne de Henri IV en ambassade à Venise et mourut avant le roi. Le connétable de Montmorency n'a-

de Henri IV, la réponse de Marguerite à la lettre du roi sur leur séparation définitive; il y est question des *Dieux*.

(1) Bertaut, oraison funèbre de Henri IV.

(2) L'Estoile, février 1609. Il ne fut éloigné du jeune prince que sous la régence. V. Mémoires de D'Estrées, 1611 (collection Petitot, 2^e série, tome XVI, p. 225).

(3) Tallemant, Hist. de la princesse de Conti.

(4) Davila, Hist. delle guerre civili di Fr. L. XV.

(5) 25 février 1610.

vait « aucunes lettres » ; à peine savait-il « signer son nom » (1), « à peine savait-il lire » (2). Villeroy « fut homme d'un grand » jugement, non aidé d'aucunes lettres et ne les aimoit pas, » parce qu'il ne les connoissoit pas » (3). Le baron de Villeneuve, un des compagnons d'armes de ce *brave Givry* dont Tallemant rapporte un billet très-sérieusement écrit dans le goût le plus raffiné de la Pléiade (4), Villeneuve, dis-je, bien que sincèrement ami des lettres et versé dans les langues du midi, Villeneuve, le plus ancien ami de M^{me} de Rambouillet, « n'avoit ja- » mais appris le latin » (5) ; enfin, ce qui est étrange et presque incroyable, Racan ne l'a jamais su (6). Or, que restait-il alors à celui pour qui la littérature latine était fermée ? Quelques romans espagnols, Ronsard et l'Italie. Le nom même de Marot paraît oublié, et personne, excepté d'Ossat, ne se souvient de Commines ; tout au plus le goût du roi pour Plutarque fait-il quelquefois songer au vieil Amyot. Le compte est bien vite fait d'ailleurs de ceux qui, sous Henri IV, témoignèrent un goût tel quel pour les travaux de l'esprit, dans les rangs, je ne dis pas des grands seigneurs, mais simplement de la noblesse française. Avec d'Aubigné, qui tient une place à part, mais ne sortit guère du Poitou, depuis la paix jusqu'à sa retraite à Genève, on est à peu près réduit à Lesdiguières, qui pouvait avoir « joint les » lettres avec les armes » (7), mais qui n'a pas pris rang dans l'histoire littéraire, à de Sponde, bien oublié à cette heure, au comte de Cramail, rudement traité par Tallemant, dans l'historiette qui porte son nom, pauvre écrivain, comme nous l'avons

(1) Mémoires de Richelieu, année 1614.

(2) Tallemant : Le connétable de Montmorency.

(3) Mémoires de Richelieu, année 1617.

(4) Tallemant : La princesse de Conti.

(5) Tallemant : Le baron de Villeneuve.

(6) Tallemant : Racan. — Cf. le discours de Racan à l'Académie en 1635, et Mairet, préface de Silvanire.

(7) L'Estoile, 26 janvier 1610.

vu et comme nous le verrons encore ; enfin, aux frères d'Urfé. Du Vair ne disait-il pas que « l'éloquence a esté toujours *quasi mesprisée* de nos princes et de nostre vieille noblesse » (1) ? Il est vrai que les détails donnés sur le collège de Tournon, vers 1583, dans la Triomphante entrée de Madeleine de La Rochefoucault, composée par Honoré d'Urfé, deux de ses frères et d'autres élèves de cet établissement, pourraient donner une tout autre idée de la noblesse d'alors. Non seulement les études y étaient très-complètes (2) et, à ce qu'il paraît, très-fortes, puisqu'Honoré put écrire à vingt-sept ans les *Epistres morales*, où l'on trouve une érudition solide, qu'il n'avait certainement pas acquise l'épée au poing, pendant les guerres de la Ligue ; mais encore le nombre des élèves y était considérable. Cet opuscule témoigne en effet que les Jésuites avaient à Tournon près de quinze cents écoliers « entre lesquels y avoit de sept à huit cents gentilshommes de race » ; mais il ajoute que ce nombre était fourni non seulement par le Forez, l'Auvergne, le Dauphiné, mais par toute la France méridionale, l'Italie, la Flandre et même l'Ecosse (3). Combien de familles avaient-elles pu, au milieu d'un embrasement universel, trouver pour leurs enfants les moyens d'une instruction sérieuse et suivie ? quel goût d'ailleurs régnait dans les meilleurs établissements d'instruction (4) ? et qui donc, parmi les gentilshommes ou les bourgeois, armés presque au sortir de l'enfance pour le soutien d'une cause religieuse ou politique, avait eu le loisir et la volonté de compléter et de mûrir ces premières impressions ?

(1) De l'Eloquence françoise.

(2) Elles comprenaient, avec les langues classiques, plusieurs langues de l'orient, la philosophie, la théologie, la physique et les mathématiques. V. Bonafous, *Etudes sur l'Astrée et sur Honoré d'Urfé*, L. I, chap. 2.

(3) Citation de la Triomphante entrée. Ibid.

(4) V. les détails donnés dans cet ouvrage et reproduits par M. Bonafous (L. II, chap. 1). La plus mauvaise langue de Ronsard y était en grand honneur et son plus mauvais goût fort dépassé.

Reconnaissons-le donc : à l'avènement des Bourbons, la littérature put être, aux yeux de quelques seigneurs, un objet digne de l'estime des gens du bel air, ou même un délassement dans l'intervalle des agitations politiques; mais ils suivirent l'ornière tracée, sans se demander quelle route était la meilleure et sans avoir guère le moyen de la reconnaître. Si, d'ailleurs, le genre de Bertaut et de Montchrestien semble peu d'accord avec les rudes mœurs de cette turbulente aristocratie, rappelons-nous que la nature humaine cherche surtout ses distractions dans les contrastes. Au milieu des massacres du xvi^e siècle, comme pendant l'invasion des barbares, comme chez les Grecs contemporains des catastrophes qui se succédèrent dans l'empire démembré d'Alexandre, les petits vers, les déclamations sophistiquées, le genre froidement doux ou laborieusement insipide, domine chez les littérateurs, en concurrence avec une érudition maladroite, et ils ne se seraient pas produits avec cette persévérance, si le goût du public ne les y eût encouragés. Pour sentir les beautés des auteurs qui survivent à la mode et méritent de rester classiques, il faut, ou la délicatesse naturelle, le sens exquis des choses de l'art, qui firent accueillir les poésies d'Homère par la civilisation naissante de la Grèce, à peine échappée encore aux bizarres traditions de l'Asie, ou la réflexion, la culture éclairée, qui appartiennent aux époques de haute civilisation, et qui nous rendent le sentiment de la nature humaine, méconnu ou dédaigné par les époques intermédiaires. Un peu d'étude éloigne de la nature, beaucoup d'étude y ramène, dirai-je, en empruntant la forme d'un apophthegme illustre et profond.

D'ailleurs, s'il faut être sévère pour les défauts des prédécesseurs de Malherbe, il ne faut pas oublier leurs qualités bien réelles, qualités qui avaient pu faire illusion sur le mérite de leur système à des esprits distingués et non dépourvus de culture. Malgré la mobilité proverbiale du caractère français, il ne faut pas croire qu'il abandonne si facilement les objets de son admiration. En France, comme partout, le dédain brutal qu'on venait jeter

tout-à-coup à des œuvres aimées des hommes lettrés devait produire une résistance passionnée, même chez ceux qui n'étaient parents ni de Ronsard, ni de Des Portes, et, pour ce qui concerne personnellement le réformateur, les gens instruits, les gens de goût avaient des motifs légitimes de défiance envers un homme dont la critique, au sujet des auteurs anciens, était vraiment pitoyable. « Il n'estimoit point du tout les Grecs, nous dit Racan, et particulièrement il s'étoit déclaré ennemi du galimatias de Pindare. Parmi les latins, celui qu'il aimoit le plus étoit *Stace*, et après lui Sénèque le tragique, Horace, Juvenal, Ovide et Martial. » Racan, par un sentiment que l'on doit respecter, n'a pas lâché ici le grand mot : « Virgile n'avoit pas l'honneur de lui plaire, » mot que Tallemant a répété et qu'il tenait sans doute du biographe lui-même, comme presque toute son Historiette. Ainsi le législateur du goût préférait « le clinquant de *Stace* à tout l'or de Virgile » ; il faisait de *Stace* le prince de la poésie antique ; il méconnaissait, non seulement Pindare, mais Homère, mais Sophocle, mais Théocrite, qui ont reçu de Boileau une si éclatante réparation. Disons-le avec M. Chasles, Malherbe (comme critique du moins), « attentif à la forme matérielle de la poésie, en ignore l'essence (1). » Pour le suivre aveuglément, il eût fallu apercevoir tout le *xvii^e* siècle dans les éclairs de son devancier, ou accepter ses doctrines sur la poésie française d'alors, malgré les défauts inexcusables de ses jugements sur la poésie en général. Comment s'étonner si peu d'hommes s'en trouvèrent capables, comment blâmer avec rigueur ceux qui répétaient avec Regnier :

Mais, Rapin, à leur goût, si les vieux sont profanes,
Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des asnes,
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs et mangeons des chardons (2).

Malherbe, en effet, confondait dans ses dédains les poètes

(1) Des Portes et Malherbe (*Revue de Paris*, décembre 1840).

(2) Fin de la satire IX.

grecs et les Italiens modernes; Racan nous le dit encore. Il faisait nommément fort peu de cas de Pétrarque, et Tallemant ajoute que « de tous leurs ouvrages, il ne pouvait souffrir que » l'*Aminia* du Tasse. » Eh bien! s'il est vrai qu'une réaction contre l'Italie était nécessaire, si même ces excès furent utiles à l'énergie de la polémique de Malherbe, ils purent et durèrent aussi en accroître les obstacles. Aujourd'hui encore, après tout ce que l'école de Malherbe a produit pour nous, l'idée d'un jugement dédaigneux envers *la Jérusalem* inspire, je le sens, une sorte de colère. Mettons même de côté l'incomparable harmonie du Tasse (et il paraît cependant que Malherbe avait goûté la musique de l'*Aminia*), était-il possible d'exiger que les gens de lettres, que les amis des lettres, à quelque degré que ce fût, demeurassent insensibles à l'honneur d'un poète qui avait toutes les qualités correspondantes aux défauts de Ronsard et de Des Portes, toutes les qualités que l'un ou l'autre avait poursuivies avec ou sans succès, et cela dans un pays où la langue du Tasse était si répandue, où Colletet (1) allait écrire que « trois langues rendent les hommes sçavants..... la langue » grecque, la latine et l'italienne. » Ceux pour qui Du Bartas avait déployé la bizarre grandeur de son style et qui avaient été nourris dans l'admiration des odes pindariques de Ronsard, ceux que l'on pouvait gagner par la noblesse de la pensée et la majesté du style, avaient quelque motif de regarder le nouveau poète comme ennemi de toute inspiration et de tenir pour suspects les arguments et les règles de sa critique, quand il condamnait à la fois l'auteur des Hymnes et le poète de Sofronie, le chantre de Suénon et de ses Danois, le peintre de ce Godofroy, supérieur à toutes les passions comme à toutes les craintes: Ceux qu'avait charmés la passion cachée, et souvent bien cachée, sous le langage des poètes de cour, devaient penser, comme le cavalier Marin, qu'ils n'avaient « jamais vu de poète plus sec », quand ils apprenaient que Malherbe ne sem-

(1) Vie de Pontus de Tyard, dans les manuscrits du Louvre.

blait satisfait ni de la passion de Tancrède, ni des agitations d'Herminie, ni des artifices d'Armide. La beauté de la forme que cherchait le réformateur pouvait-elle donc surpasser, pouvait-elle égaler cette enivrante poésie qu'un traducteur ne rendra jamais et qui s'empare à la fois de l'oreille, de l'esprit et du cœur ? Ronsard avait échoué comme poète des travaux guerriers, à la bonne heure, mais l'ode sur la soumission de Sedan ne pâlit-elle pas devant les fureurs d'Argant et les exploits de Tancrède, devant cette mêlée où se pressent les comparaisons homériques et les plus héroïques modèles de dévouement ? Si de rares concetti, plus rares, ne l'oublions pas, que chez Malherbe lui-même, ralliaient à la cause du Virgile chrétien de malencontreux alliés ; si, ce qui est moins probable en 1610, il inspirait à quelques-uns une défiance honorable par quelques peintures d'une passion trop ardente, ceux qui, amis du vrai et de la nature, eussent volontiers préféré Malherbe à Ronsard devaient se serrer autour du poète que nul moderne, avant Racine, n'a égalé pour l'union du naturel et de la noblesse, et les trop rares esprits qui, dans l'aristocratie, avaient sincèrement partagé l'enthousiasme du peuple, pendant la lutte religieuse, étaient gagnés pour toujours au chantre de Raymond, au peintre du baptême de Clorinde, à l'auteur des strophes sublimes :

Sedeà colà dond' egli e buono e giusto
Da leggi al tutto, etc. (IX, 56-66).

Pour en revenir enfin à l'appréciation du degré de culture plus ou moins intelligente de la société française, sous le règne de Henri IV, en mettant de côté les érudits de profession qui forment nécessairement partout une minorité imperceptible et que le roi favorisa d'ailleurs (1), pour en revenir à la circula-

(1) V. dans M. Poirson (L. VI, chap. 8, § 3) quelques détails sur la publicité de la bibliothèque royale déjà existant à Paris, comme on l'a montré récemment, mais ouverte aux hommes studieux, presque aussitôt après le rétablissement de l'autorité monarchique dans la capitale, et sur les intentions généreuses conçues et en partie réali-

tion de la vie littéraire entre la cour et la nation , aux encouragements que le public proprement dit put adresser alors à la littérature poétique , je n'en ai trouvé de trace bien nette que pour deux écrivains (le théâtre étant mis à part), et j'avoue que ce résultat négatif de recherches persévérantes ne me paraît pas indifférent. L'un de ces deux auteurs écrivait en prose , c'est d'Urfé , dont j'ai dit un mot déjà et dont il sera question plus loin ; mais l'esprit dans lequel conçue l'*Astrée* est assez généralement connu pour que chacun affirme déjà que d'Urfé n'est un prédécesseur ni de Corneille, ni de Pascal. L'autre, c'est Regnier ; j'ai dit plus haut que sa renommée, sa popularité même commencèrent de très-bonne heure ; mais tenaient-elles à des causes purement littéraires et ses *rimas cyniques* n'y furent-elles pour rien ? Et s'il y avait eu dans les provinces un mouvement littéraire vif et puissant , comment n'aurait-il pas été opposé par les écrivains à l'indifférence de Paris ? Nous avons pu reconnaître d'ailleurs que les progrès, tels quels, accomplis au centre du pays étaient loin d'être habituellement hâtés ou devancés par le goût régnant dans les autres parties de la France.

Mais l'hôtel de Rambouillet ? ce mot ne répond-il pas , en ce qui touche les hautes classes , à cette accusation générale d'indifférence pour les plaisirs et les occupations de l'esprit ? Oui sans doute , si l'on parle de l'époque où s'exercera principalement l'action de cette mise en commun d'efforts ingénieux et subtils pour échapper à la grossièreté des mœurs publiques , à cette brutalité de sentiment et d'intelligence , contre laquelle réagit la famille d'Angennes , constatant ainsi une fois de plus , par le remède même , la réalité du mal. Mais il semble que , pour tout le règne de Henri et même pour la régence de Marie , la réaction n'existe pas encore dans des proportions sérieuses.

sées par le roi à l'égard du collège de France , ainsi que les statuts universitaires promulgués en 1600 et très-favorables aux fortes études classiques.

Le caractère de ces réunions était déjà bien dessiné, cela est vrai : « la maîtresse du lieu a toujours aimé les belles choses » et « dès vingt ans elle ne voulut plus aller aux assemblées du » Louvre » (1). « Elle voulut avoir chez elle une réunion de » choix, où l'on s'amusât avec plus de retenue, et où l'esprit eût » plus de part aux amusements. » (2). Mais, sauf l'épisode du Marino, qui n'était pas propre à hâter les progrès du bon goût, on ne voit pas que, durant les vingt premières années du XVII^e siècle, les beaux esprits et les grands se soient mis là en communication bien intime et bien étendue. Il est certain qu'en mars 1621, le protégé des Lavalette, Balzac, ne connaissait point encore personnellement M^{me} de Rambouillet, puisqu'il écrivait (3) : « Cette marquise, dont vous m'avez » conté tant de merveilles, n'est-elle pas du pays de la mère des » Gracches et de la femme de Brutus ? » M. Livet a d'ailleurs confirmé cette assertion en montrant, d'après un témoignage inédit, que la présentation du célèbre épistolaire dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre n'avait pas eu lieu encore en 1637, bien qu'il fût alors connu de la marquise (4). Et, si Malherbe a choisi Catherine de Vivonne pour la « dame de mérite et de qualité », qui pût « être le sujet de ses vers », ce ne fut, Racan nous l'apprend, que peu avant la composition de la pastorale d'*Arthénice*, c'est-à-dire, au plus tôt, vers la fin du gouvernement de Concini. Racan ajoute d'ailleurs (5) que « Malherbe (né en 1555) était

(1) Tallemant. — Historiette de M^{me} de Rambouillet.

(2) Histoire de M^{me} de Maintenon par le duc de Noailles, ch. 4.

(3) A. M. de Borbon. — Lettres de Balzac, 1^{re} partie, IV. 28.

(4) Fragments de lettres de Chapelain à Balzac des 29 décembre 1637 et 22 mars 1638, communiquées à l'auteur par M. Sainte-Beuve (*Moniteur* du 22 juin 1857).

(5) Vie de Malherbe. — M. Livet dit formellement que Malherbe fut *un des premiers hôtes* de M^{me} de Rambouillet et qu'il lui présenta Racan et Cospeau. Malherbe était le client et Racan le cousin par alliance du duc de Bellegarde, grand écuyer, ce qui contribua peut-être à hâter leur introduction.

alors fort avancé en âge ; c'est pourquoi son amour ne produisit que peu de vers, entre autres ceux qui commencent :

Chère beauté que mon âme ravie. »

Or la pièce se trouve parmi les chansons de Malherbe, sous la date de 1623. Enfin, dans les lettres du poète critique, même dans celles qui sont adressées à Racan, à Balzac et à Peiresc, je n'en ai point trouvé qui fasse mention d'aucune relation entre lui et la famille d'Angennes. Or sa renommée était assez ancienne déjà et son rang assez élevé parmi les beaux esprits, pour que ce silence prolongé indique que l'hôtel de Rambouillet fut, sous le règne de Henri IV et bien après lui encore, une simple réunion d'amis (1).

Mais, si la noblesse peu lettrée d'alors ne devait ni comprendre les principes ni sentir le charme de la poésie de Malherbe, quand nous-mêmes nous avons quelquefois besoin de réflexion pour la goûter, la poésie dramatique n'était pas faite pour elle seule. Les conditions, les qualités du drame ne sont pas celles de l'ode ; et l'histoire du théâtre demande une étude à part : il est temps de voir ce qu'exigeait ou ce qu'admettait le goût des spectateurs qui s'y pressaient. Cependant, comme, à cette époque, le théâtre est assez peu national, un préliminaire indispensable, pour la comédie surtout, sera l'étude des influences étrangères qui se produisaient par cette voie et obtenaient sur notre poésie un empire quelquefois absolu.

IX.

INFLUENCES ÉTRANGÈRES. — THÉÂTRE ITALIEN EN FRANCE. — LES ESPAGNOLS.

Les souvenirs et les exemples de la Pléiade ne s'opposaient pas seuls en effet à la formation de l'esprit du ^{xvii}^e siècle, et ce n'était pas uniquement par l'intermédiaire de Des Portes que l'Italie agissait chez nous pour le retarder ; cette légion de

(1) V. chap. 3, § 7, des faits qui confirment et étendent cette observation.

Français-Italiens que l'on trouve parmi les adversaires et même parmi les amis de Malherbe recevait sans cesse de l'étranger des encouragements et des renforts. A l'autorité glorieuse et légitime du Tasse viennent successivement se joindre, et l'on pourrait dire se substituer, les autorités peu imposantes, mais fort dangereuses de Guarini, de Bonnarelli, et, sous la régence, de Marino, qui trôna lui-même à Paris. Si aujourd'hui encore on se surprend à lire avec plaisir certains morceaux du *Pastor fido* ou de la *Fili di Sciro*, si l'harmonie des sons, la grâce, la richesse, le chatoyant des couleurs, la mollesse des sentiments, endorment comme un chant de berceuse ou éblouissent et fascinent, quelle impression le déplorable talent de ces écrivains ne devait-elle pas produire sur une génération accoutumée à s'agenouiller devant des hommes qui avaient tous leurs défauts avec de moindres qualités? Le livre une fois fermé, nous réveillons maintenant, parce que nous entendons plus près de nous la voix de Corneille et celle de Racine; mais, de bonne foi, étaient-ce quelques odes de Malherbe qui pouvaient empêcher la France de 1610 de demeurer les yeux tournés vers l'Italie?

Celle-ci d'ailleurs agissait par une autre voie encore plus sûre à certains égards que l'envoi de ses livres. Le fait de l'existence de comédiens italiens en France, pendant la période qui fait l'objet de ces recherches, n'est plus sujet à contestation. M. Magnin a montré (1) l'importance naissante des *Comici confidenti* et des *Gelosi*, dès le règne de Henri III; et, à partir de la paix générale, l'histoire ne perd plus de vue, pour ainsi dire, la seconde de ces troupes et leurs héritiers les *Fedeli*, qui, sans se fixer absolument en France, y séjournaient fréquemment et y tiennent un rang considérable dans l'histoire de la poésie dramatique.

Dès l'époque des négociations avec la Savoie, Henri IV écrit de Lyon au Connétable, qu'il s'ennuierait fort dans cette ville « sans les comédiens italiens qui y sont, lesquels sont les meil-

(1) *Revue des deux Mondes*, 15 décembre 1847.

» leurs du monde » (1). Assurément ce sont les *Gelosi*, c'est la troupe de Flaminio Scala, troupe qui fut appelée à Paris après la paix conclue (2). Aux *Gelosi* appartenait la fameuse Isabella Andreini, qui mourut à Lyon en 1604, et qui reçut des Lyonnais, à ses funérailles (3) des hommages enthousiastes. M. Magnin ajoute que, « pendant ses divers séjours à Paris, dont le dernier eut lieu en 1603, elle s'était acquis l'admiration de la cour et de la ville et jouissait d'une faveur toute particulière auprès de Marie de Médicis et de Henri IV. » Son mari, Fr. Andreini, acteur, puis écrivain comique, publie les *Bravure del capitano Spavento*, dont la première partie est datée de 1607 et qui sont bientôt traduites en français (4). Dès 1605, les *Fedeli* se montrent, sous la direction de J. B. Andreini (Lelio), fils du précédent et d'Isabella, et, jusqu'au temps de la Fronde (5), ils remplissent en France l'histoire du théâtre italien.

Les témoignages de leur présence à la cour, et même dans le royaume, sont cependant rares chez nos écrivains. C'est en passant qu'ils les mentionnent, c'est presque par voie d'allusion, précisément parce que leurs représentations sont un fait ordinaire et bien connu. Il n'y a donc pas ici de longues citations à faire : de simples énoncés peuvent suffire. L'anecdote d'Arlequin demandant une pension au roi n'est pas datée dans Tallemant, mais du moins il la rapporte au règne de Henri IV (6), et une lettre du roi au fils de Sully, rapportée dans les *Œconomies royales* (7), contient l'ordre de « délivrer aux comédiens » italiens la somme de 600 livres, *sur ce qui leur est dû du mois passé*, » et de les envoyer à Fontainebleau pour le samedi sui-

(1) Lettres missives, 31 juillet 1600.

(2) *Revue des deux Mondes*, 15 décembre 1847.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

(5) Ibid.

(6) Historiette de Henri IV.

(7) Vol. VII, chap. 29.

vant. Ce fait, daté de 1608, nous autorise à croire que Jean-Baptiste n'attendit pas l'an 1613 et sa dédicace de l'*Adamo* à la Régente pour être connu de Marie de Médicis, et que son séjour à Paris de 1613 à 1618 ne fut pas l'époque de ses débuts dans cette ville ni à la cour; M. Magnin l'y trouve encore de 1621 à 1623 (1) et de 1624 à 1625. Aux années 1623 ou 1624 se rapportent les anecdotes sur Pantalon, sur Scapin, dirigées contre la Vieuville, et que rapportent les pamphlets d'alors (2). Malherbe, dans deux lettres à M. de Peiresc, des 17 septembre et 27 octobre 1613, parle aussi, mais sans estime, des acteurs italiens et espagnols qu'il a vus à la cour ou à Paris. Ailleurs, c'est Bassompierre qui mentionne des représentations de pièces italiennes le 13 et le 14 décembre 1622, pendant le séjour du roi et des princes à Lyon, au retour de la guerre de Languedoc.

Or qu'était ce théâtre? Il est hors de doute que les *Gelos* jouaient la comédie improvisée, la *Comedia dell'arte*, puisqu'on possède un grand nombre de leurs canevas, publiés à Venise en 1611 par Flaminio Scala, le directeur de la troupe (3); mais il est certain aussi que les *Confidenti* jouaient des pièces écrites, puisque l'*Aminta* faisait partie de leur répertoire (4), et c'était certainement pour son propre théâtre qu'écrivait J. B. Andreini. Pantalon, Arlequin et le docteur de Bologne (5) sont des personnages communs aux deux ordres de pièces, et l'on peut en

(1) Il nous apprend qu'Andreini publie à Paris en 1622 une pièce dédiée à la reine-mère et une autre à Bassompierre. L'imprimeur de la *Campanaccia* (Venise, 1623) parle d'une édition de cette comédie donnée à Paris, lorsque l'auteur servait S. M. Louis XIII, sans dire quel âge avait alors le roi.

(2) La voix publique au roi, le mot à l'oreille. — Cf. Tallemant, Hist. de Louis XIII.

(3) *Revue des deux Mondes*, 15 décembre 1847.

(4) Ibid. ibid.

(5) *Revue des deux Mondes*, 1^{er} juin 1839 et 1^{er} septembre 1840 (articles de MM. Ferrary et Mercey).

conclure qu'il y avait, dans la pratique, beaucoup de rapprochement entre deux genres en apparence si bien distincts. Les caractères des personnages étaient là tracés d'avance à l'écrivain comme à l'acteur, et le système de la pièce était maintenu avec une certaine uniformité, laissant, dans les détails, le champ libre à l'esprit de l'un ou de l'autre. C'est donc sur ces pièces et sur les troupes des deux Andreini qu'il est utile de se faire des idées précises.

Des opuscules d'Isabelle (1) peuvent donner une idée des opinions littéraires qui régnaient chez les *Celosi* et qu'ils devaient communiquer autour d'eux. Isabelle, dans son dialogue sur la comédie, montre quelques idées saines sur l'art dramatique, au sujet de la composition des pièces, des limites de temps et même de la vraisemblance (2); mais ses Lettres imaginaires sont, malgré quelques touches délicates (3), remplies de déclamations et de misérables subtilités, sans préjudice du pédantisme, qui se retrouve aussi dans ses Dialogues. Que l'on parcourre rapidement ces lettres, et un petit nombre de passages pourront suffire pour donner une idée de ces concetti et

(1) Lettere della signora Isabella Andreini Padovana, comica Gelosa ed Academica Intenta, in Venetia, MDCXXV. — Fragmenti di alcune scritture della signora Isabella Andreini, raccolti da Francesco Andreini, comico Geloso, detto il capitano Spavento, e dati in luce, da Flamminio Scala, comico, in Venetia, MDCXXV.

(2) Colui che si propone di comporre una comedia, debbe prima considerar ben bene *tutta la favola*, la quale (come vuole il filosofo) e l'anima del poema..... La comedia non si discosta da *precetti della Tragedia*, con la quale ella *molte cose ha comuni*: come la rappresentatione... il ritmo e l'armonia, il tempo limitato, la favola drammatica, *il verisimile*, la ricognitione ed il rivolgimento..... La comedia, sino alla tramutatione e scioglimento suo, suol sempre esser piena di molti affanni e travagli. — Il y a un peu de convention dans ces règles, mais il est visible qu'elles s'appliquent à des pièces écrites plutôt qu'à des comédies *dell' arte*.

(3) V. la lettre Del servire in corte.

pour faire comprendre combien un pareil style, s'il était reproduit sur la scène, pouvait être dangereux à la renaissance du goût, dans la patrie de Des Portes ; on y reconnaîtra même quelques-unes de ces platitudes qui, dans la poésie française, étaient alors des lieux communs (1). La *Mirtilla*, pastorale de la première jeunesse d'Isabelle (2), fut traduite en français (3) en 1609, et elle était certainement jouée par les *Fedeli*, sous la direction de Jean-Baptiste.

Mais il reste, pour se faire une idée de qu'était alors le théâtre italien en France, quelque chose de plus précis et de plus certain ; il existe des pièces de Lelio. M. Magnin dit de celles qui furent imprimées en 1622 que « ce sont des œuvres d'une imagination malade et déréglée ; » et il n'est pas difficile de l'admettre avec lui, quand il ajoute que c'est une famille de Centaures qui fournit à l'une d'elles ses héros. Mais ces

(1) Più arde quel fuoco, che piu viene dal vento stimolato; cosi la fiamma d'amore tanto più s'avviva e tanto più è calda, quanto più 'l vento de gli amorosi sospiri le dà forza (Scherzi d'honesto amore). — Amore non cerca altro che unione, gli amanti non cercano altro che trasformarsi nella cosa amata; hor qual unione e qual trasformazione trovarsi puote amando molte? Oltre di ciò amor e moto. Come può mai moversi alcuna in diversi luoghi in un medesimo tempo, se non per accidente? (Dell' intelletto). — Prego amore, che benigno voglia prestarmi tanta forzach' io porti co' miei versi la mia bella fiamma alla sfera del fuoco, etc. (Del Pianger l'humane miserie). — L'anima mia da me divisa lasciando venne a starsi con voi, e s'io son vissuto senz' anima così lungo tempo, è stato solo perchè la bella forma dell' imagine vostra ha fatto, e tuttavia fa in me quell' officio, che già l'anima mia faceva, ne solamente il suo vago semblante ha havuto forza di mantenerme in vita; ma miserabilmente anco hà potuto rendermi riguardevole, tralucendo i suoi divini raggi da questo mio petto, etc. (Della pudicitia). La lettre *Del dolore nella morte della moglie* a des déclamations plus révoltantes encore à cause de la tristesse du sujet.

(2) Lettre-dédicace d'Isabelle au duc de Savoie.

(3) Magnin, *Revue des deux Mondes*.

sortes de bouffonneries étaient trop éloignées du goût français pour acquérir une influence considérable, et l'action des *Fedeli* dut bien plutôt s'exercer, d'un côté par les pièces classiques, qu'ils représentaient sans doute comme les *Confidenti*, de l'autre par les improvisations.

Je ne suis parvenu à voir qu'une seule pièce d'Andreini, c'est la *Campanaccia*, réimprimée, comme je le disais tout à l'heure, en 1623, à Venise, mais publiée précédemment à Paris, à une époque que l'éditeur de Venise n'indique pas précisément et qui peut se rapporter à celle de la régence; rien n'empêche même de croire qu'elle ait été composée et jouée avant l'avènement de Louis XIII. L'imprimeur, Salvadori, assure tenir de Jean-Baptiste lui-même que cette pièce est de lui, bien qu'elle eût été publiée sous un autre nom à Paris (1). Il ajoute qu'il l'édite avec le concours de l'auteur, et que, si divers personnages de la pièce parlent différents dialectes, c'est là une exception aux habitudes littéraires d'Andreini (2), circonstance qui n'est peut-être pas indifférente pour juger de l'influence que l'auteur pouvait avoir sur le public français, naturellement peu apte à goûter ces variations d'une langue étrangère.

Il n'est pas nécessaire de donner ici une analyse suivie de cette pièce assez compliquée, où il n'y a pas moins de cinq intrigues qui se croisent. L'idée principale est de mystifier un pédant, Grazian Campanaccio, docteur de Bologne, comme le voulait la tradition du genre, et à qui est promise la jeune première, Gelinda, fille du Vénitien Trifonio-Pantalon. Le pédant est mystifié au profit, non pas d'un Céladon, mais d'une

(1) Dallo stesso intesi come questa comedia detta la Campanaccia era soggetto suo, e dicitura sua, benchè sott' altro nome stampata in Parigi... E che haveva fatto questo per giovar ad un suo compagno comico. — Dans tous les cas, il en accepte la responsabilité.

(2) In altre sue comedie questo non hà mai fatto, per non allontanarsi dal buon ordine di far parlar tutti gli interlocutori in un sol linguaggio. — Et cela dans ses pièces publiées tant en Italie qu'en France.

espèce de matamore, du capitaine Tremimarte, qui n'est pas le personnage le moins comique de la pièce.

Le goût de la *Campanaccia* est fort loin d'être excellent; mais la pièce n'est pas sans mérite. Il y a certainement trop de bassesse dans le rôle de Pantalon, lorsqu'il presse sa fille d'accepter le docteur, qui est non seulement un sot, mais un drôle, en lui promettant que le vieux pédant mourra bientôt, et se réservant à part lui de hâter sa mort, si elle tarde trop (1); il n'y en a guère moins chez le père de Tirenia, de cette douce et affectueuse créature, qui est le personnage le plus intéressant de la comédie, chez ce Tiburzio, que le spectateur voit se présenter déguisé à la porte d'une courtisane. La charge de Grazian dépasse de beaucoup, aux yeux d'un lecteur français, les vraisemblances les plus larges que l'on puisse tolérer au théâtre (2). Mais il y a de la délicatesse dans le rôle de Tirenia; il y a une franche gâté dans la scène où Campanaccio, plus qu'à moitié ivre, prend pour son ombre Tremimarte revêtu d'un costume semblable au sien, et où le capitaine adopte résolument le rôle de faux Sosie, pour écarter le pédant (3). Il y a de la gâté encore dans le passage où, par suite de cette

(1) Acte III, scène 2.

(2) V. la seconde scène du premier acte où il se qualifie de Dottor *in utriusque* (sic) id est Dottor ante et post usque ad immo. Zoé de sott'e de sovra, da prest et da lontan. E tant son Dottor al chiar, quant al scur, tant di da lavor, quant la festa, Dottor a cena e a desenar..... e ridend, e pianzend, e sonand, e cantand, e balland, e saltand. — La consultation médicale qui suit est encore une charge, mais elle se rapproche un peu de celle de Pourceaugnac. Ailleurs voici (en l'abrégeant beaucoup) le sorite en vertu duquel il demande Gelinda pour femme: L'amizizia e simil alla concordia, la concordia e nemiga della sedizion, la sedizion e madre delle querel, le querel son orizin dell' ingiustizia..... l'honor e una zoia del buen giudizi, e l' giudizi è effet dell' intellet, l'intellet è la potenza, dell' anima..... nel caos i è la confusion... el ver amigh vol qual che vol l'amigh, mi voi vostra fiola per moier (acte III. sc. 1).

(3) III, 6.

scène quasi-fantastique, les idées et le langage du pauvre docteur s'embrouillent si complètement : la tirade sur les deux *moi* n'est pas trop indigne de Plaute ou de Molière (1). Ne pourrait-on pas même, malgré la grossièreté de la scène, grossièreté qui se retrouve ailleurs, plus flagrante peut-être et bien voisine au moins de l'obscénité, ne pourrait-on pas, dis-je, entrevoir, dans la déclaration de cet arrière grand-oncle de *Diafoirus* à sa belle, une intention de fine critique contre les concetti français et italiens de l'époque ? Il appelle Gelinda, la Force de sa faiblesse, l'Abondance de ses campagnes, la Vénus de ses amours, la Victoire de sa guerre, la Justice de ses conseils, etc., et, dans la scène précédente, le même personnage, déjà connu pour un imbécile, s'écrie, après s'être comparé lui-même au soleil : « Où est mon bel Orient ? où est mon avant- » courrière l'Aurore ? Voilà ce balcon, voilà cette chaire de » Bologne où l'Amour dresse ses fourches patibulaires. » Admettons du moins que cette idée a pu traverser l'esprit de l'auteur (2), mais il est bien peu probable qu'elle s'y soit arrêtée, car lui aussi entretenait, dans cette pièce même, le goût des concetti, et dans le rôle de Trémimarte (3), et dans le rôle de Belguardo, épris de Tirenica (4), et dans celui de Lucrino, son perfide rival (5). Il y a plus : au moment où Léléo, adoptant,

(1) *Iera mi una volta mi, quand'iera mi, e che un alter mi non haveva fat star mi.* — etc. IV, 3.

(2) Oserait-on répondre que Guarini lui-même n'eût pas une intention satirique contre les niaiseries versifiées sur de beaux chevaux, quand Corisca laissait sa perruque aux mains du Satyre et que celui-ci s'écriait :

Ecco, poeti,

Questo è l'oro nativo e l'ambra pura

Che pazzamente voi lodate homai. (*Pastor fido* II, 6).

(3) Acte I, scène 1.

(4) IV, 1 ; V, 5. — Tirenica elle-même fait un jeu de mots dans son plus violent désespoir (III, 4).

(5) II, 3.

exagérant peut-être le précepte de sa mère, donne à la comédie un aspect tragique, au moment où Belguardo, trompé par une infâme machination de son rival, veut se percer de son épée et fait annoncer sa mort par un berger, celui-ci s'écrie que l'on va retrouver le *corps* privé d'*âme* et de *cœur*, le fer lui ayant ravi l'un et Tirenia l'autre (1). Je n'ai pas besoin d'ajouter que, retenu par un reste d'espoir, il laisse au *traître*, touché de remords, le temps d'avouer son crime et que... « tout est bien qui finit bien, » même pour Trémimarte.

L'Espagne aussi prenait dès lors quelque part à la lutte contre le développement du véritable goût français, l'Espagne, que les vainqueurs d'Ivry pouvaient haïr, mais qu'ils ne pouvaient mépriser. L'Espagne d'ailleurs avait une affinité naturelle avec les Ibères de deçà, les compatriotes de Henri IV, qui, s'ils n'étaient pas précisément vainqueurs dans la guerre civile, puisque la Ligue avait dicté la condition capitale de la paix, paraissaient l'être du moins et naturellement devaient le croire. Tandis que Malherbe s'épuisait en efforts pour *dégasconner la cour*, Antonio Perez, le réfugié politique à la mode, gagnait devant l'opinion ce procès fameux, où la scélératesse de ses ennemis lui donnait le beau rôle, malgré sa très-mince valeur morale, et il répandait ses écrits. La littérature espagnole avait commencé son siècle d'or, et les magnifiques talents qui signalent cette littérature à l'admiration de l'Europe ne pouvaient ni ne devaient passer inaperçus pour la France. Mais la France n'avait point alors de principes littéraires solides qui lui permissent de s'enthousiasmer pour un genre sans en adopter et en outrer les défauts. Certes ce n'était pas l'école des Argensola, les Malherbe de l'Espagne (2), qui pouvait agir en deçà des Pyrénées; ceux qui acceptaient un Malherbe devaient s'en tenir au nôtre, et

(1) V. 3.

(2) Sur la nature et la portée de leur rôle, V. Puibusque, *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, première partie chap. 6.

d'ailleurs *tout ou rien*, c'est en général la disposition de l'esprit français. S'il cherchait autre chose que le bel esprit des Italiens, sans aspirer à la puissante raison du grand siècle, c'était alors l'emphase espagnole qu'il lui fallait. Les adversaires de Malherbe n'étaient pas plus disposés à faire la part du dévergondage blâmé par Cervantes dans le théâtre comme dans les romans (1), que Malherbe lui-même n'était disposé à s'échauffer au contact des sentiments vifs et profonds que Lope de Vega et d'autres écrivains encore offraient aux spectateurs de leurs drames. Il n'aurait pas, comme l'aimable critique des Amadis, mis la *Enemiga favorable* de Tarraga au nombre des pièces régulières, et il n'aurait pas eu tort, mais il ne se serait pas complu à cette remarquable étude des passions, à ce tendre dévouement, à cette abnégation absolue d'une femme, qui veut sacrifier sa vie et sa renommée au bonheur d'un mari coupable, non plus qu'aux grands tableaux historiques de la Jeunesse du Cid. D'autre part les ennemis de la règle, quand ils voulaient raisonner, devaient faire appel à la richesse de poésie, à la vivacité de sentiment, qui brillent dans cette littérature, pour en justifier le caractère trop souvent romanesque et déclamatoire, ou plutôt pour n'en imiter que ce côté-là. Du reste je ne vois pas que les poésies lyriques ou élégiaques de l'Espagne aient été guère connues en France, avant la renommée de Gongora (2). Les délicieuses *Odas à la barquilla* et les sonnets de Lope ont été perdus pour les Français de cette époque, aussi bien que les pastorales de Balbuena (3), dont ils auraient peut-être mieux compris la valeur. Surprendre plutôt qu'émouvoir, c'est là le

(1) Entretien du curé et du chanoine. D. Quixote, partie 1, cap. 47-8.

(2) Gongora est mort en 1627, selon Ochoa, et en 1628 selon Baillet. (Jugemens des sçavans, revus par la Monnoye.) Cet écrivain nous apprend (n° 1412) qu'il ne fut connu comme poète qu'après sa mort.

(3) Le *Siglo de oro* est imprimé dès 1607; mais Baillet dit de l'auteur : Balbuena est peut-être un des meilleurs poètes de l'Espagne, quoiqu'il soit un des moins connus.

secret que demandaient à l'Espagne nos écrivains dramatiques qui ont précédé Corneille; c'est là ce que cherchait Larivey; c'est là surtout ce que cherchait Hardy, lorsqu'il se mettait en quête de modèles étrangers pour entretenir de pièces nouvelles le théâtre dont il était le poète attitré.

X.

LA COMÉDIE. — LARIVEY.

L'influence de l'Italie se produisit spécialement sur notre scène par l'entremise de Larivey, né en France peut-être, mais d'une famille italienne, celle des *Giunti* ni plus ni moins (1). Larivey déjà connu par plusieurs pièces comiques, dès le règne de Henri III, reparait vers le temps de la mort de Henri IV, où, ayant retrouvé dans sa bibliothèque quelques manuscrits couverts de poussière, il les corrige de son mieux et les envoie à messire François d'Amboise, conseiller du roy en son conseil d'Estat et privé, pour les mettre sous son patronage contre les médisants qui attaqueraient des pièces si innocentes (selon l'auteur); elles sont imprimées à Troyes en 1611, au nombre de trois. L'une d'elles n'est, au témoignage de Grosley, qu'une simple traduction de l'italien : je n'en parlerai pas autrement; mais *la Constance* et *le Fidelle* présentent des réminiscences manifestes de ces pièces italiennes dont je parlais tout-à-l'heure, et le sujet de l'une d'elles est emprunté, à ce qu'il paraît, à la littérature espagnole. Cependant il est impossible de les lire sans y reconnaître un esprit original, et l'intérêt le plus réel peut-être qu'elles présentent, c'est, avec une esquisse de mœurs contemporaines, la transformation que subit la comédie des *Gelosì*, imitée à l'usage du public français.

Non pas pourtant que l'auteur les donne comme bien con-

(1) V. Grosley, cité par M. Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au xvi^e siècle*, page 233, note.

formes aux coutumes du théâtre comique d'alors. « Si quel-
» qu'un, dit-il dans le prologue du *Fidèle*, est icy venu en
» intention de rire, esperant veoir représenter la simplicité
» d'un vieillard et ancien marchand, les sottises d'un nyais va-
» let, les gourmandises et deshonestetez d'un escornifleur et
» l'immondité d'un ivrongne, choses, à mon jugement, ver-
» gongneuses à représenter à tous nobles et sublimes esprits,
» je le prie de s'en aller ailleurs, pour ce que ceste comédie dif-
» fère quasi de toutes les autres, et, assez longue, ne représente
» rien de tout cela. » Il faut seulement avouer qu'elle repré-
sente des choses très-vergongneuses, et que, si, comme il l'as-
sure, c'est l'indignation qui l'a dictée, elle l'a inspiré un peu
à la façon de Juvénal. Mais, quant au système littéraire de l'é-
crivain champenois, il faut remarquer que l'abus qu'il combat,
la représentation uniforme de caractères tracés d'avance et
peu intéressants, est un asservissement aux traditions d'autres
temps ou d'autres pays contre lequel il veut réagir : l'ancien
marchand dont la simplicité doit amuser les spectateurs, c'est
Pantalon, il n'y a pas à s'y méprendre. Larivey accepte des
types convenus, mais il en fait un usage différent ; il cherche
une voie à la comédie française ; il ne l'a pas trouvée sans doute ;
son talent naturel est embarrassé par l'ignorance de l'art et
gâté par de funestes habitudes ; mais il y a chez lui une vo-
lonté opiniâtre de faire autrement que ses devanciers, et, si
l'espoir de faire mieux n'est pas toujours réalisé chez lui, en
somme il représente mieux l'esprit français que les rivaux qu'il
attaque.

Dans les deux pièces dont j'ai à parler ici, le type du docteur
de Bologne est parfaitement reconnaissable, chez deux person-
nages qui ne sont point nécessaires à l'action, qui ne sont par
conséquent dus qu'à une tradition acceptée, mais qui sont relé-
gués sur le second plan, les premiers rôles n'appartenant plus à
la bouffonnerie. Comme Grazian Campanaz, Fidence et Josse sont
parfaitement pédants et souverainement sots ; ils ne sont pas
plus savants que lui, et néanmoins, même dans ces rôles, l'es-

prit français a plus agi sur Larivey que sur Lelio, bien que la *Campanaccia* ait été d'abord publiée en France. Les charges sont tout aussi visibles que dans la pièce d'Andreini; mais elles sont moins grossières; les pédants de Larivey sont aussi niais, mais ils sont moins absurdes. Il y a plus : cette intention de parodier les extravagances littéraires du xvi^e siècle, qui se laissent seulement soupçonner dans la pièce de Jean-Baptiste, est ici beaucoup moins obscure : il n'est presque pas douteux que Larivey n'ait travaillé à sa manière au renversement des idoles dont Malherbe démontrait gravement la vanité, sans que pour cela on doive nier qu'il en ait subi l'influence.

Comparez en effet au style et aux idées de la Pléiade cette tirade de Fidence (1) : « Si ce n'estoit que les bons sont mes-
 » prisez du monde et hayz et contemnez de tels comme tu es,
 » Blaise, je veux dire ignorans, vous cognoistrez que je ne suis
 » moins docte en la ciceronienne qu'en la françoise élo-
 » quence, comme mes œuvres le *demonstrent*. Lisez les *Odes* de
 » Fidence, escrites en rime françoise, et vous verrez si je sçay
 » autrement parler que latin. Considérez, ma chère dame (2),
 » quels vers sont ceux-icy :

Escoutez tous d'une *ententive* oreille
 En vers françois le bruit et la merveille,

« et *que sequitur (sic)*; ne voylà pas un beau commencement et vraiment heroïque? » J'avoue même que ces *Odes* et ces vers *héroïques* de dix syllabes semblent être des allusions trop peu respectueuses pour Ronsard, et il faut avouer que l'intention de rattacher Fidence à son école est très-catégoriquement exposée quelques pages plus loin : « Mais pourquoy, dit-il, s'est
 » retiré de mes yeux le *soleil* qui donnoit jour à ma vie, ma
 » gentille dame Elisabeth? Quel remède y a-t-il? *Omnia vincit*
 » *amor, et nos cedamus amori*. Il me semble y avoir plus de

(1) La Constance, acte I, scène 1.

(2) La dame des pensées de Fidence; c'est tout bonnement la femme de charge de la maison.

» mille ans que je n'ay repeu mon cœur ny mes yeux affamez
 » de l'ambrosie et très-doux nectar que distillent en moy les
 » plus que divins flambeaux de ma très-belle déesse.... Au moins
 » qu'elle ouist ces miens tant doux propos, parce que par là elle
 » cognoistroit que l'*esprit de Ronsard et de Du Bellay* par la grace
 » de ses estincellans yeux font en mon estomach une fontaine
 » de très-éloquente éloquence. C'est pourquoy elle sera pour
 » moy quasi une nouvelle *Cassandre* et une autre *Olive* par mon
 » styl très-célèbre » (1). Josse, le pédant de Fidelle, est également épris et mêle, comme Fidence, à la parodie de la langue de Ronsard celle des sonnets de Des Portes ou des stances de Bertaut (2). Joignez à cela le prologue de la *Constance*, où l'auteur prend en quelque sorte à partie les fanatiques de l'antiquité classique, lorsqu'il dit : « Plusieurs ne prennent goust » qu'à l'antiquité..... Autres veulent que, comme les aages » sont variables..... qu'ainsi les modernes comédies ne doivent » estre pareilles à celles qui estoient il y a mil six cents ans » passez et plus, *notre vivre n'estant pareil au leur*. » Quant aux railleries dont le pauvre Fidence est l'objet, on y trouve un peu trop la grosse gaité de l'époque (3), mais la vraie gaité française n'en est pas bannie non plus (4), et en somme le mélange

(1) Acte II, scène 4.

(2) Le Fidelle, acte I, scène 3. Il y a aussi, dans la bouche d'un valet, une critique assez vive des *Mourants* en vers de ce temps-là. Cependant il faut convenir que Fidelle parle fort sérieusement leur langage le plus alambiqué (I, 4) : il est vrai qu'il est pris pour dupe, et d'ailleurs il arrivait d'Espagne.

(3) La *Constance* (III, 7). Il y a des passages où les déclamations pédantesques ont quelque chose de forcé ou même de choquant (La *Constance*, IV, 5 ; le Fidelle, IV, 9).

(4) V. la fin du second acte de la *Constance*. — V. aussi le Fidelle, IV, 12, et V, 4 et 5. Josse, rival de son élève et cherchant à le dégouter de Victoire (I, 4), rappelle l'esprit de Lucien (Timon, discours du philosophe), et la querelle grammaticale du même Josse avec Babilie (II, 14) a fourni des traits à Molière.

de la charge et du comique est ici à peu près le même que dans les meilleures scènes de la *Campanaccia*. Brisemur, le bravache du *Fidelle*, est une charge très-exagérée du Trémimarte d'Andreini; c'est tout-à-fait le matamore de l'illusion comique; il ne parle de rien moins que de chasser du ciel Jupiter, Mercure et Mars, de jeter un homme « par delà les Alpes, qui partissent l'Allemagne, de brûler une armée, rompre un *exercite*, détruire un royaume, » mais ce n'est point le héros de la pièce, et d'ailleurs il est berné.

Si nous quittons ces personnages un peu épisodiques, si nous entrons au cœur même de ces deux compositions, le goût naturel de l'auteur, luttant avec peine, j'en conviens, contre le mauvais goût de son temps, ne sera pas moins visible. Je n'ai pas l'intention de donner l'analyse des pièces. La seconde est trop compliquée; elle a d'ailleurs le tort d'être repoussante par la complète immoralité de *tous* les personnages, dont le plus honnête, Virginie, intéressante au moins par l'hésitation et les remords dont sa passion est accompagnée, n'en est pas moins le jouet d'une passion violente pour un personnage très-peu digne d'estime et s'attire par une imprudence criminelle une catastrophe odieuse. La *Constance* est d'un caractère beaucoup plus élevé, mais la situation qui fait le fond de la pièce et rend le dénouement possible est tellement délicate dans sa pureté raffinée que je renonce à l'indiquer. Je me bornerai ici à quelques mots sur la valeur des caractères et du style; de là ressortiront d'eux-mêmes les traits qui touchent à la partie morale de mon travail. Eh bien! tout en reconnaissant que la langue n'est pas bien formée et que Larivey n'a pas su se faire un instrument parfait, il faut dire que la naïveté du style d'Amyot est parfaitement adaptée par lui aux souvenirs et aux confidences de la tendre et discrète Constance. Si elle tombe un instant dans la déclamation, au milieu d'une scène de désespoir, elle se relève bientôt. Et chose plus singulière et plus méritoire à cette époque, le rôle du faux Espagnol, du *mourant* de Constance, est pur de subtilités sentimentales. Il y a des extravagances répandues dans les discours

de *Fidelle*, mais ce n'est pas toujours dans le paroxysme de la passion qu'il se permet un langage amphigourique ou prétentieux ; et, s'il emploie le style du temps pour regagner Victoire, si, pour la séduire à l'adultère, il use et du jargon galant et du jargon impie que l'on trouve dans les poésies du temps, les concetti disparaissent, quand il témoigne sa fureur de la profonde duplicité de cette misérable, qui le trompait pour un autre complice de ses passions, bien plus vil encore que *Fidelle*. Ce qui est surtout remarquable, dans l'histoire du goût, dont la scène française était si souvent dénuée, c'est le naturel du style employé par l'auteur au cinquième acte, lorsque Victoire feint la passion, pour rallumer celle de *Fidelle* et détourner ainsi la vengeance terrible dont il la menace. L'explosion de cette passion aussi aveugle que criminelle, qu'elle fait renaitre graduellement avec un art surprenant, est amenée dans le cours d'une seule scène (la seconde du dernier acte), sans que la vraisemblance dramatique reçoive la moindre atteinte, tant Larivey a su manier et montrer habilement les caractères ; et ce talent supérieur, inattendu, qu'il déploie dans la peinture du cœur humain, dans le jeu d'une dissimulation profonde, est relevé par un style d'une simplicité qui pourrait s'appeler savante, si l'on se rappelle quand cela est écrit.

Ce n'est pas que l'auteur soit bien expert en général, dans l'art de la composition dramatique. Non ; il ne sait ni rendre vraisemblable le récit que fait Constance de la situation où elle se trouve, ni rattacher suffisamment à la pièce l'interruption qui a suspendu ce récit, dans le but trop évident de prolonger l'intérêt du spectateur. Dans *le Fidelle*, un certain talent à lier des intrigues compliquées ne peut faire oublier le défaut capital des caractères, la monstrueuse bassesse de cœur de Fortuné, les situations plutôt horribles que dramatiques de certaines scènes et l'épisode déplorable de Virginie, qui s'annonçait comme un tableau de la lutte entre la passion et le devoir, et qui, au dénouement, amène le récit d'un crime révoltant et une conclusion plus pénible peut-être encore pour un spectateur qui

ne manque ni de mémoire ni de cœur (mais le public de 1611 n'était pas difficile) : savoir le mariage de cette jeune fille avec un être abominable, tel que Fortuné. Enfin le grand défaut des auteurs inexpérimentés, les longueurs, la difficulté de finir une scène ou une tirade, l'ignorance du choix à faire pour ne pas épuiser une matière ; ce défaut est manifeste chez Larivey. Mais à côté de cela il sait parfois atteindre non-seulement au naturel, mais à ce style vif, allègre, qui est par excellence celui de la comédie, et ce mérite ferait pardonner peut-être tous les défauts de son langage, si parmi eux ne se trouvait la grossièreté.

XI.

HARDY. — TRAGI-COMÉDIE ET PASTORALE.

Malgré leur dédicace à un conseiller et le mérite réel de leur auteur, rien ne prouve que ces comédies de Larivey aient eu beaucoup de retentissement hors de la Champagne. Il est resté pour l'histoire littéraire le poète champenois ; il dit lui-même que son genre n'est pas celui auquel la scène était accoutumée ; c'est à un autre écrivain qu'il faut s'adresser pour connaître d'une manière plus précise, non pas le réveil du goût français, mais les habitudes d'esprit des spectateurs de 1610.

Depuis plusieurs années déjà, Hardy appelait et occupait l'attention de la province sinon de Paris par ses productions dramatiques. Il paraît avoir commencé à écrire à l'ouverture même du xvii^e siècle ; dans l'ordre chronologique, il semble continuer Montchrestien, mais son but, ses moyens et peut-être aussi la tournure de son esprit furent trop différents, pour qu'il soit possible d'établir un rapport de filiation même entre leurs œuvres tragiques ; à plus forte raison pour le genre qui nous occupe en ce moment et que Montchrestien a négligé.

Hardy paraît avoir été, pendant bien des années, l'auteur favori d'un public peu formé aux beautés du langage poétique, mais très-nombreux, très-varié, de ce public de province que l'his-

toire littéraire oublie trop souvent de montrer à la postérité, même lorsque l'histoire politique lui accorde une attention sérieuse. Souvent, à un siècle de distance, il ne reste que de très-faibles moyens d'en connaître le goût et l'esprit, et pourtant *qu'est-ce que la province?* c'est la France, moins Paris et la cour; et si elle n'est rien pour certains auteurs parisiens, elle aurait le droit de demander à être *quelque chose*. La science doit se trouver heureuse de rencontrer de temps en temps quelque témoignage plus ou moins direct, plus ou moins étendu, mais expressif, mais authentique, qui permette d'en apprécier les idées ou les sentiments, la culture intellectuelle, la civilisation en un mot.

Attirer la foule par des créations inattendues, piquer la curiosité par des imbroglios ou des aventures bizarres, faire oublier la pièce de la veille par celle du lendemain, suppléer par une fécondité sans bornes à l'impossibilité de maintenir l'intérêt sur une pièce déjà vieille de quelques semaines et n'offrant plus l'attrait de l'inconnu, c'est tout ce que l'auteur cherchait et il l'a obtenu pendant vingt années au moins (1). On conçoit que, sur six cents pièces au moins, une quarantaine seulement soient restées (2). L'auteur lui-même ne semble pas s'être inquiété de sauver les autres de l'oubli, et sans doute il n'avait jamais eu la pensée de les écrire pour la postérité; il songeait encore moins à donner à des esprits d'élite ces plaisirs inépuisables qui naissent de l'étude cent fois recommencée d'un monument poétique; en un mot « il travaillait pour être représenté et non pour être lu » (3). Il travaillait pour avoir du pain et, à une époque où une pièce se payait trois écus, il n'est pas

(1) Puibusque (Hist. comparée des littératures esp. et fr., 2^e partie, chap. 3, note 3) donne 1601 et 1624 comme dates extrêmes de ses ouvrages conservés, et il dit qu'il a régné trente ans.

(2) Guizot. — Corneille et son temps, page 136.

(3) Sainte-Beuve, Tableau, etc., page 243.

étonnant qu'un poète pauvre fût contraint de la composer et de la livrer en trois jours (1).

On dirait même qu'il n'avait d'abord destiné à l'impression, ou du moins à un recueil de ses œuvres, aucune de ces tragi-comédies dont il empruntait le sujet et le plan aux nouvelles de Cervantes, aux œuvres de Montemayor, au théâtre de Lope de Vega (2), car, en 1624, au moment où il achève d'écrire les pièces qui nous sont restées, on voit paraître un volume contenant des pièces d'un caractère assez différent de celles-là et intitulé *le Théâtre d'Alexandre Hardy*, sans numéro d'ordre, sans que rien annonce une suite ; ce volume avait été précédé cependant, mais de fort peu, par la publication des « Chastes et loyales amours de Theagène et Chariclée, réduites du grec d'Héliodore en huit poèmes dramatiques », œuvre destinée, comme on le voit, à satisfaire à la fois deux passions du xvi^e siècle, celle des souvenirs de l'antiquité et celle des sentiments romanesques. Il paraît que l'essai fut heureux, car beaucoup d'autres pièces de Hardy furent publiées jusqu'en 1628, sans distinction désormais de pièces classiques et de tragi-comédies, et quelques-unes au moins ne tardèrent pas à être réimprimées (1632). *Cornélie* est de ce nombre ; elle avait paru dès 1625.

Cette pièce, Hardy le dit lui-même dans l'avertissement du tome II, était un ouvrage de sa jeunesse (3). Il lui donna le nom de tragi-comédie ; *le Cid* le reçut aussi de son auteur ou de ses contemporains. Ce titre du *Cid* est oublié aujourd'hui, malgré la nature du dénouement, et sa date est, pour tout le monde, celle de l'inauguration en France de la véritable tragédie. Ce rapprochement, peu attendu sans doute et en apparence bizarre, n'est peut-être pas indifférent ici. Hardy cher-

(1) Guizot, *Corneille et son temps*.

(2) V. Puibusque, 2^e partie, ch. 3, et les avertissements des pièces.

(3) M. Puibusque paraît placer la composition de *Cornélie* et de *la Force du Sang*, vers la fin du règne de Henri IV. Ibid. et note 4.

chait surtout à exciter la surprise ou la curiosité par un enchaînement d'aventures. Corneille, en traitant une situation plus romanesque peut-être, s'est attaché avant tout à la peinture des sentiments du cœur ; l'un amusa ses contemporains, l'autre fit et fera vibrer les âmes tant que la langue française existera, ne fût-ce que dans les livres : c'est là l'opposition qui se voit partout entre l'époque de transition et le grand siècle.

Cornélie et la Force du Sang sont des nouvelles de Cervantes réduites en drames. N'ayant ni le moyen ni l'envie d'étudier ici l'une après l'autre toutes les pièces de Hardy, il sera du moins utile de s'arrêter quelques instants sur celle-ci, où la marche du récit espagnol est fidèlement suivie ; il n'en sera que plus facile de distinguer ce qui appartient au goût de l'auteur ou, si l'on veut, du public, car n'oublions pas que Hardy était le serviteur à gages des serviteurs dociles de la foule.

Sans être aussi compliquée que le sujet des pièces italiennes de cette époque, ce que le goût plus délicat de Cervantes n'eût guère permis, l'intrigue de *Cornélie* était destinée surtout à fournir matière à la curiosité publique par l'imbroglio des situations. Un prince de Ferrare s'est épris de Cornélie Bentivoglio, qui habite Bologne sous la garde de son frère Laurent ; un enfant est né secrètement d'une union que des raisons d'état ou de famille empêchent temporairement le prince de reconnaître en la sanctionnant, et il est remis, par suite d'une erreur, à un gentilhomme espagnol, D. Juan de Gamboa, qui, peu d'instants après l'avoir déposé chez lui, fait, dans l'obscurité, la rencontre d'un homme se défendant seul contre plusieurs assaillants. Le brave hidalgo court à la défense du plus faible ; les assaillants sont mis en fuite, et, comme le chapeau de D. Juan est tombé dans la bagarre, il en ramasse par mégarde un autre qui se trouve enrichi de diamants. A son retour, il trouve que D. Antonio de Ysunça, son ami, a recueilli Cornélie elle-même, fuyant la colère de Laurent ; la reconnaissance de l'enfant par la mère a lieu dans l'appartement d'Antonio, et Cornélie, apercevant la riche coiffure de

D. Juan, leur fait connaître à tous deux que celui qu'il a sauvé n'est autre que le prince de Ferrare. Laurent, de son côté, s'adresse au même D. Juan, pour lui demander assistance dans le projet qu'il a formé de sauver ou de venger l'honneur de sa famille. Juan, persuadé qu'il peut ménager une réconciliation, consent à l'accompagner vers Ferrare ; ils rencontrent en chemin le prince qui, déjà tout ébranlé par la douleur que lui fait éprouver la disparition subite de Cornélie, promet de la reconnaître pour duchesse de Ferrare, du moins dès que la mort de son père lui en laissera le pouvoir. On retourne à Bologne. Dans l'intervalle, Cornélie, effrayée par les avis d'une gouvernante, craignant son frère, craignant ces étrangers eux-mêmes, a fui chez un curé de village, qui heureusement avait gagné par son esprit l'amitié du prince. Celui-ci va chercher auprès du curé quelques consolations, et le dénouement se fait de lui-même.

Tel est en peu de mots, ou plutôt en aussi peu de mots que possible, le plan de la nouvelle espagnole. Sauf quelques expressions perdues dans la suite du récit ou des dialogues, et qui sont le cachet du temps (1), Cervantes a conservé dans l'histoire de ces aventures romanesques une simplicité, une netteté, une aisance, qui, sans égaler assurément les qualités du Don Quichotte, témoignent d'une heureuse réaction contre le goût fâcheux qui se faisait sentir des deux côtés des Pyrénées. Son œuvre a donc pu être pour Hardy un exemple utile à suivre. L'a-t-il suivi ?

On pouvait l'espérer, en lisant chez lui l'argument de Cornélie, où il appelle Cervantes un « esprit net, poly, judicieux et

(1) Cervantes appelle l'impossibilité, le *couteau de l'espérance*. Plus loin il est question des yeux d'Argus, dans le récit de Bentivoglio, de soleil et de perles, à propos des larmes de Cornélie ; on trouverait aussi des longueurs dans la narration, et peut-être quelques exclamations de trop dans la bouche de Cornélie ; mais tout cela est peu sensible dans l'ensemble de la composition.

vif entre tous ceux de sa nation. » Dès l'exposition cependant, cette exposition qui était si naturelle et si facile dans la nouvelle, D. Juan débute par un éloge pédantesque de l'amitié. Il avoue ensuite à D. Antonio qu'il est préoccupé d'autre chose que d'études, dans la savante Bologne, et ajoute qu'il

..... Seme sur l'areine,
 Sans prétendre autre fruit d'une stérile peine
 Autre que de pouvoir adorer en passant
 Ce beau bouton parmi les halliers fleurissant.

Deux scènes plus loin, le monologue d'Antonio, pendant la première aventure de son ami, est sans doute moins affecté, mais ne se distingue que par une incorrection choquante et l'obscurité de son style : il faut reconnaître que le français de Hardy est quelquefois beaucoup plus difficile à expliquer que le castillan de Cervantes ; je dis même pour un Français qui n'a jamais habité l'Espagne. Cette langue *sui generis* n'est pas moins choquante encore, dans l'entretien de D. Juan et du prince Alphonse, après la rencontre des combattants, et un peu après, au commencement du second acte. Voici en effet l'exorde du récit d'Antonio à Juan, après qu'il a rencontré Cornélie ; il n'est pas besoin d'ajouter que cet exorde appartient exclusivement à Hardy.

Combien m'a fait de peur votre ennuyeuse absence,
 Et combien l'habitude a sur nous de puissance !...
 Le lierre d'un vieux mur, cent fois plus séparable,
 Nulle antique amitié à l'égal mémorable,
De dire qu'aucun lieu ne me reste à chercher
Importun sembleroit sa peine reprocher.

Ce qui appartient encore au *poète*, c'est la déclamation mythologique d'Alphonse dans la scène suivante, sur la perte de Cornélie et de son enfant. Hardy n'a su se conformer aux judicieuses indications de son modèle que lorsque celui-ci les a exprimées en termes précis. Il nous épargne en effet ses déclamations ordinaires au moment de la rencontre de Cornélie et d'Antonio, mais, dans l'original, la pauvre femme interrompait les premiers

compliments d'Antonio en lui disant : Ce n'est pas le moment de louer la beauté, mais de secourir une infortunée. Hardy a compris, cette fois, que cela s'adressait à lui ; mais il n'a rien trouvé à imiter dans la scène pathétique et charmante où la fugitive, sans reconnaître encore son fils, dont les vêtements ont été changés, se sent attirée vers lui par une sympathie si vive et si bien expliquée par sa propre douleur (1). Au lieu de cela, Hardy insiste dans un style ridicule sur cette circonstance insignifiante que Cornélie demande à manger, et, ce qui est pis encore, il sacrifie comme à plaisir, dans le récit qu'elle fait à D. Juan, cette délicatesse morale que Cervantes s'était efforcé de sauvegarder en partie chez l'héroïne de sa nouvelle. Hardy la sacrifie sans paraître même s'en douter, car D. Juan ne craint point de louer la vertu de son hôtesse ; le poète était trop occupé à composer une narration galante dans la langue de Ronsard pour songer à autre chose. Il n'a pas jugé à propos non plus de reproduire cette scène où la mère reconnaît son enfant : après tout, mieux valait l'omettre que de la gâter. Sachons-lui gré surtout d'avoir omis le calcul de la mort prochaine de son père, que Cervantes a prêté au prince de Ferrare.

Un monologue déclamatoire de Bentivoglio contre les femmes, un dialogue mythologique et peu intelligible de Cornélie et d'Antonio remplissent une partie du troisième acte (2). Ce sont les défauts ordinaires de Hardy, mais ce qu'on a peine à comprendre

(1) Traygau me le aqui, por amor de Dios, dixò la señora, que yo haré essa caridad *a los hijos agenos*, pues no quiere el cielo que la haga *con los propios*. — Et comme elle essaie inutilement de l'allaiter : En valde me he mostrado caritativa ; *bien parezco nueva en estas cosas* ; hazed, señor, que à este niño le *paladeen* con un poco de miel, y no consintiais que à estas horas le lleven por las calles ; dexad llegar el dia, y *antes que le lleven*, buelvan me le à traer, que me consuelo *en ver le*. — C'est à l'auteur d'Andromaque qu'il appartenait de traduire cela.

(2) Le même défaut se retrouve dans le rôle d'Alfonse, vers la fin du quatrième acte. Quelques scènes plus haut, un mot de Cervantes

dans une tragi-comédie, c'est que, reconnaissant, comme il le dit, les qualités éminentes de Cervantes, il n'ait pas paru se douter que ce fût un modèle à suivre dans le genre comique. Il n'a tiré aucun parti du langage de la gouvernante qui conseille la fuite à Cornélie, avec ce bavardage vaniteux, cette vulgarité sans platitude, où l'on n'a pas le droit de méconnaître l'auteur de Don Quichotte. Chez l'auteur français, au contraire, quand cette femme du peuple engage Cornélie à se réfugier chez un ermite que le prince visite souvent, elle ajoute :

C'est là, j'en ai l'indice infallible en mon âme,
Que se doit réunir à sa Thysbe un Pyrame.

Hardy a donc, dans sa pièce, mutilé ou retranché le pathétique et le comique de Cervantes, mais il s'est gardé d'omettre l'épisode à peu près inutile et d'une décence douteuse, où Cornélie est accueillie par le page de D. Juan, pendant l'absence de son maître. Cela devait plaire apparemment à un parterre qui n'eût pas compris la sérieuse finesse de Cervantes, dans la scène de la gouvernante. Quant à l'ermite de l'écrivain français, son langage, malgré quelques vers inintelligibles, est en général passable et acquiert même une certaine grandeur, quand il engage la fugitive à se confier en Dieu. On trouve aussi un singulier mélange de pédantisme et de passion dans la reconnaissance de Cornélie et d'Alphonse. En somme, la fin de la pièce est ce qu'il y a de moins mauvais, et, si elle se prolonge après le dénouement proprement dit, Cervantes en est le premier coupable, quoique ce défaut soit peut-être plus choquant au théâtre que partout ailleurs. Mais quelques scènes passables sont loin de compenser tant et de si grands défauts.

L'obstination de Hardy à méconnaître le véritable mérite de son modèle, le goût du public pour lequel il écrivait et la manière dont il entretenait ses erreurs se manifestent assez dans cette pièce pour obliger la critique à des détails assez longs. Ils

pouvait servir de prétexte à une déclamation de Benvoglio : Hardy l'a saisi avidement.

auront d'ailleurs l'avantage de permettre un examen beaucoup plus rapide de la *Force du Sang*, imitée aussi de Cervantes, et dont l'analyse serait ici assez difficile à produire. On se bornera donc, pour cette pièce, à quelques observations. La première scène, le *songe* classique, qui annonce symboliquement les événements du drame au père de l'héroïne, n'appartient nullement à Cervantes. La désinvolture ignoble et brutale du dialogue entre Alfonse (le futur ravisseur) et ses amis est aussi l'œuvre de Hardy, et si la nouvelle espagnole n'a pas toujours dans le récit la simplicité désirable, le traducteur (1) est bien plus répréhensible, quand il introduit le pédlantisme ou la déclama-tion dans le discours de personnages vivement et cruellement émus (2), de parents à qui l'on vient d'enlever leur fille. Les deux écrivains sont du reste inexcusables, l'un d'avoir longue-ment narré, l'autre d'avoir mis en partie sur le théâtre la scène honteuse qui se passe dans la demeure d'Alfonse, scène prépa-rée sans doute pour le public français de ce temps-là par les habitudes cyniques de l'art dramatique, excusée peut-être aux yeux de l'auteur lui-même par l'*accoutumance* qui *rend tout fa-milier*, comme dit La Fontaine, mais qui n'en est pas moins une souillure et pour l'écrivain qui la produit et pour le spectateur qui l'accepte. Observons toutefois que, si la douleur de Léocadie est plus déclamatoire chez Hardy que dans la nouvelle espa-gnole, il a eu l'heureuse idée d'attribuer des remords au cou-pable, pendant cette longue absence, où, selon Cervantes, il avait oublié son crime. Cette différence est capitale pour la va-leur du dénouement, puisqu'il consiste en un mariage. Ici un sentiment réel trouve pour s'exprimer un langage assurément supérieur à ce style lourd, entortillé, pédantesque, si fréquent chez cet auteur, style qui défigure encore, malgré l'exemple de Cervantes, la scène de la reconnaissance entre les deux familles.

(1) « Sujet représenté avec les mesmes paroles de Cervantes, son premier auteur », dit Hardy, dans l'argument de Cornélie.

(2) V. acte I, scène 3; acte II, scène 2.

Hardy n'a pas seulement demandé à l'Espagne des aventures; il a demandé à l'Italie des bergers, et une pastorale, celle d'*Alphée*, que M. Poirson dit avoir été composée en 1606 (1), figure parmi les pièces choisies de son Théâtre en 1624. En fait de style, Hardy a quelquefois réussi plus mal; c'est tout ce qu'on peut dire à la louange de l'*Alphée*, et cela ne suppose nullement l'absence de ronsardisme et de platitude. Le seul mérite constant de l'auteur, c'est l'emploi du vers de dix syllabes, fort bien choisi pour une composition de cette nature; mais les qualités que ce rythme devrait faire ressortir, la grâce, l'enjouement, la naïveté, la tendresse, sont bien ternes dans cette pastorale; quant à des qualités plus hautes, il n'en est pas question ici. La donnée de toute pastorale est en dehors de la nature, et les lecteurs d'aujourd'hui ne peuvent guère supporter un pareil genre dramatique que si la musique de l'italien parvient à les distraire et endort momentanément leur raison. Songez maintenant que l'auteur de l'*Alphée* a outré ses modèles dans l'emploi du faux : un satyre, une Dryade, une sorcière sont au nombre des principaux personnages; la pièce mène de front six intrigues enchevêtrées l'une dans l'autre, mais non ramenées à l'unité comme celles du *Pastor fido*; des métamorphoses en rocher et en fontaine, accomplies sur la scène par la jalousie de la sorcière, sont le nœud de la pièce, et il faut pour le dénouement l'intervention de Cupidon en personne. Imaginez avec cela un style souvent faible ou mauvais, parfois ridicule (2), une langue

(1) Livre VI, ch. 9, § 2, section 4.

(2) Ainsi, dès la première scène, Daphnis dit à Alphée, au moment où elle va le quitter :

Nous approchons l'éclipse redoutée
De mon soleil, en ta lumière ostée.

Et, au 3^e acte, l'héroïne s'écrie :

Sus donc mes pleurs, ondoyez en ma face,
Sus, que recluse, à force de gémir,
Je puisse l'âme en mes plaintes vomir. — Etc.

En général, les passages les mieux écrits sont des monologues.

peu correcte (1), une dose médiocre de sentiment, peu de comique, et vous aurez une idée de la manière dont le poète favori du parterre luttait contre Guarini, ou, si l'on veut, contrefaisait, pour l'usage de la France, les mauvais contrefacteurs de l'Aminta.

XII.

PREMIÈRES TRAGÉDIES DE HARDY.

Avec l'Alphée, le volume de 1624 renferme uniquement des pièces à sujets classiques et qui, pour la plupart, sont de véritables tragédies. C'étaient donc ces pièces qui avaient surtout attiré l'attention du public lettré et paraissaient propres à lui être présentées ; et précisément celles que louera le plus Théophile, se retrouvent parmi celles-là. Hardy, comme on l'a remarqué déjà (2), a donc voulu faire des tragédies dans le sens actuel du mot ; il ne s'est pas contenté de mettre sur la scène des séries d'aventures romanesques ; il ne s'en est pas tenu non plus à suivre la voie tracée par Jodelle et Garnier. « Il fonda une école dramatique, qui se détache complètement de la précédente », doit-on dire avec M. Poirson (3) ; on peut même ajouter avec lui que la destinée de cette école « fut de subsister chez nous, en recevant de successifs et merveilleux développements », pourvu qu'on entende par là, comme assurément il le fait lui-même, une rénovation complète ; mais il est vrai « qu'il créa une nouvelle forme tragique, la seule suivie après lui », qu'il sut conduire une pièce en se débarrassant, non dans le style, mais dans l'appareil dramatique, de ce qui gênait encore la marche de Montchrestien.

(1) Les tournures sont loin d'être toujours grammaticales. On y trouve aussi des mots qui ne sont pas français : *busquer* pour *chercher*, *autrice*, *porte-carquois*.

(2) Sainte-Beuve, *Tableau*, etc., pages 247-8. — Cf. Guizot, page 131.

(3) L. VI, ch. 9, § 2, sect. 4.

Hardy a eu l'intention d'être un poète dramatique, mais il s'en est généralement tenu à l'intention. Lisez d'un bout à l'autre, si vous en avez la patience, quelques-unes des pièces qui composent le recueil *choisi* dont je parlais tout-à-l'heure, et vous y sentirez presque partout l'absence complète et simultanée de la nature et de l'art. La langue est monstrueuse : il faut dire le mot, parce que ceux qui suffisaient à caractériser les plus grands excès de Ronsard n'en donneraient qu'une idée fausse. Les latinismes, les hellénismes, les chevilles de Garnier sont une application réfléchie du système de la Pléiade ; l'effet n'est pas heureux sans doute, mais on peut s'y accoutumer jusqu'à un certain point. C'était d'ailleurs un essai que l'on pouvait hésiter à condamner d'avance, surtout dans un genre aussi nouveau que l'était alors chez nous la tragédie ; mais, chez Hardy, outre que l'épreuve était faite, outre que Montchrestien avait fait quelques pas dans une autre voie, les erreurs avaient une portée bien plus funeste. Au fond, les *rivages tors* et les *corbeaux bécus* de Garnier étaient des caprices un peu ridicules, mais assez innocents, car de pareilles locutions ne pouvaient être bien contagieuses pour le public ; le danger était bien plus grand, quand on voyait un poète populaire et renommé négliger effrontément les lois naturelles du langage. Les incorrections qui doivent être reprochées à certains ouvrages de Regnier ne sont que d'aimables négligences, si on les compare aux attentats contre la logique de la grammaire dont fourmillent ceux de Hardy et qui l'amènent parfois à ne plus se laisser comprendre, la médisance dirait à ne plus se comprendre lui-même. Franchement, je crois que chez lui ce n'est pas seulement une erreur de goût. Son erreur consiste à s'obstiner aux latinismes de Ronsard ; mais ce ne peut être un système littéraire que la négligence fréquente des règles qui proviennent directement de ce principe, que le langage est donné à l'homme pour manifester sa pensée. Ses fautes contre les lois de l'enchaînement des mots seraient à la fois inexplicables et inexcusables.... si le pauvre Hardy n'eût porté avec lui

son excuse, dans sa bourse plus que légère ; la *nécessité* d'aller vite fut pour lui ce que la paresse était pour Regnier. Tous deux méritèrent le reproche d'avoir négligé leur style ; mais l'un par intervalles et sous prétexte de protester contre les adversaires de son oncle ; l'autre toujours , pressé d'un côté par la faim et encouragé de l'autre par une popularité aussi regrettable pour lui que pour le public. Et, quand on songe que cette popularité fut durable , que Paris n'en fut pas exempt (1), on a une nouvelle preuve que les premiers éléments de la critique n'étaient pas alors de droit commun chez nous , et que l'école de Malherbe était bien , comme je l'ai dit plus haut, une *école* et non une puissance dominante. De nos jours, assurément la tradition de la langue n'est pas respectée avec un scrupule extrême par tous les écrivains ; mais nous sommes à une distance aussi grande des tirades contournées, disloquées et obscures de Hardy que du vocabulaire de Ronsard et des concetti de Bertaut. Et, de même que ces agitations périodiques du pays pour quelques intérêts privés, qui remplissent la première jeunesse de Louis XIII, supposent un état politique et social radicalement différent du nôtre, de même la possibilité, la pensée même de produire de pareils vers et le fait qu'ils n'ont pas été repoussés, accablés sous le ridicule, supposent dans l'éducation littéraire de la nature une différence fondamentale avec ce qu'elle fut deux générations plus tard. Pour nous en rendre un compte plus précis, arrêtons-nous sur quelques exemples, en nous bornant aux tragédies antérieures à la mort de Henri IV (2).

(1) Dès 1600, la troupe à laquelle appartenait Hardy acquiert domicile au Marais. Il est vrai que cet établissement est peu solide (V. Guizot, 130, 138, et Sainte-Beuve, 243, 255); mais Théophile se montre enthousiaste de Hardy.

(2) M. Poirson donne comme datées de 1603 à 1610, Didon, Procris, Alphée, Scédase, Panthée, Méléagre, la mort d'Achille, Coriolan, Marianne.

Dans la *Didon* (nommément louée par Théophile), l'auteur a suivi pas à pas le iv^e livre de l'*Enéide* et s'est borné assez souvent à le paraphraser ou à le traduire. Si ce n'était pas économie d'invention et de temps, c'était un acte de goût et de modestie, qui devrait disposer les esprits en faveur de Hardy; mais il eût fallu qu'il employât à travailler son style le temps ainsi épargné. Or ses maîtres, les comédiens, ne le lui ont pas permis; il faut le croire du moins, quoique cela ne nous fasse pas bien comprendre qu'il n'ait pas retouché cette tragédie et les autres avant de les livrer à l'impression.

Dès la première scène, après une période interminable adressée aux Dieux ennemis de Troie, Enée adresse à Apollon une prière qu'il termine par ces mots :

Coule, père, en mon âme, augure, dedans moy,
De soucis dévoré, ce que faire je doy.

Un peu plus loin, décrivant les destinées futures de sa famille en Italie :

Là se doit restaurer le mur Dardanien;
et il continue par une série d'infinitifs dépendant du verbe *doit* à la manière des Latins :

Là mon espoir Ascaigne, Ascaigne, mon soucy,
Redoutable, régner sous un ciel adoucy,
Laissant de race en race une splendeur d'empire.

La dialogue de Didon et de sa sœur, dans la scène suivante, est pitoyablement écrit d'un bout à l'autre et n'est pas même toujours intelligible; c'est un progrès en arrière très-marqué sur le style de Ronsard. Dans le chœur, la *Déesse écumière* et la *torche nopcière* ont repris leur place, mais ce n'est rien encore auprès du passage (1) où Enée, délibérant avec le fidèle Achate, et supposant sans doute que les délices de Carthage lui ont fait complètement oublier sa propre histoire, lui narre en une parenthèse d'une page la moitié du second livre de l'*Enéide* : il est vrai que la plupart des spectateurs ne l'avaient

(1) Acte II, scène 2.

jamais lue. Cela n'est guère d'aucune langue, mais voici de nouveau celle de Ronsard, car c'est dans l'alternative de ces deux procédés que consiste le plus souvent celui de Hardy.

..... Elle roue à mes yeux
 Le flambeau punisseur d'un parjure *impieux*.
 Je frémis paravant que faire mes approches
 Du bruit *imaginé* de ces fières reproches,
Douteux de rebrousser sur mes pas avancez
 Et mes vagues desseins de deux parts balancez.

Au troisième acte (1), quand Enée paraphrase, dans son adieu à Didon, l'*Ego te plurima fando* de Virgile, on dirait que malgré ce classique souvenir, l'auteur n'a pu se défendre d'une réminiscence bien différente :

Disputer contre toy, Reine, beaucoup de choses,
 Qui sont sous *la raison de tes raisons* encloses,
 Nullement, nullement.

On se rappelle malgré soi une de ces phrases qui coûtèrent de si profondes études au héros de la Manche (2). Passons sur les encouragements inintelligibles qu'Anne adresse à Didon (3) sur la *blessure entamée*, sur le *garot capable* (en français le trait puissant), sur le *demeurant conféré des mortels*, que l'on trouve dans la prière à Junon (4), sur le *Père porte-trident*, qui figure dans le chant du chœur (5), sur les latinismes des monologues de Didon au quatrième acte (6) : arrivons au dénouement. La reine est prête à monter sur le bûcher :

A toy, Sichée, à toy victime je descens.

(1) Scène 1^{re}.

(2) La razon de la sinrazon que a mi razon se hace, de tal manera mi razon enflaquece, que con razon me quejo de vuestra fermosura (Don Quixote, cap. 1).

(3) Acte III, scène 2.

(4) Ibid.

(5) A la fin de cet acte. Hardy supprima ensuite les chœurs. V. dans Poirson un extrait de sa préface.

(6) Scène 3.

Sous l'ombre des honneurs d'un *bustuaire office*,

De moy mesme je vay te faire un sacrifice....

Barce, Barce, va-t-en *ma germaine* haster.

Et, quand Barce est partie, ni la douleur de Didon songeant à celle de sa sœur, ni le *Sed cadat ante diem* qu'elle paraphrase, ni le *Dulces exuviae* qu'elle traduit ne peuvent ramener l'auteur au sentiment de ce qu'il doit à la langue. Comprenne qui pourra la tirade d'Anne devant le corps de Didon.

Et cependant cette pièce n'est pas dépourvue de tout mérite; il y avait quelque chose dans l'âme de Hardy. Il y a de l'énergie dans la tirade d'Iarbas, invoquant Jupiter contre l'ingratitude de Didon (1); de l'ironie et de la vigueur dans le langage d'Ascagne, indigné d'un si long séjour (2); de l'entraînement, de la passion, du naturel même, dans la première réponse de Didon aux adieux d'Enée (3), passage que Hardy n'a point emprunté à Virgile; enfin du sentiment et de la grâce dans les supplications d'Anne au Troyen (4). Mais après aucun de ces morceaux l'auteur n'a su attendre seulement jusqu'à la scène suivante pour retomber dans un style intolérable, et, dans ces passages mêmes, on hésite à reconnaître ces qualités supérieures du style que le vieux Garnier a possédées quelquefois.

On devine, d'ailleurs, que les pauvretés de l'affectation sentimentale, autre héritage du temps des Valois, tiennent une grande place dans la Didon; seulement elles se combinent avec une langue bien différente de celle de Des Portes. On en trouve la preuve dès la première scène. Ailleurs Didon, en traduisant le *Dissimulare etiam sperasti*, trouve moyen d'y glisser :

Une de qui tu es l'aurore et l'occident.

Et, lorsqu'à la fin de la scène elle tombe évanouie, Enée lui crie

(1) Acte II, scène 1.

(2) II, 3.

(3) III, 1.

(4) IV, 2.

à l'oreille des serments dans le goût de Bertaut (1); Anne, elle-même, auprès de la mourante, après ce vers charmant :

Au défaut de la voix, pardonne-moy des yeux,
ajoute :

Et que leur *occident* me luise gracieux (2).

Mais Hardy n'était pas soutenu par le goût du public. Ici encore le contraste des qualités et des défauts de l'auteur contient un enseignement historique.

Le sujet de *Scédase* appartient à l'histoire de Sparte, et au règne d'Agésilas. C'est l'attentat commis par deux jeunes Lacédémoniens sur les filles de Scédase, leur hôte, en Béotie, et le suicide de celui-ci, lorsqu'il désespère, un peu vite selon moi, d'obtenir justice de ce crime. Les fautes de français, les phrases lourdes et contournées, les latinismes peu gracieux continuent à se produire en assez grand nombre; cependant il y a progrès, en ce sens que le dialogue est du moins bien intelligible, si ce n'est au commencement du troisième acte, où la passion des deux Spartiates éclate en un désordre qui n'est guère un effet de l'art. Du reste il n'y a pas de beaux morceaux à citer, sauf le passage où Scédase demande justice au roi de Sparte; encore des fautes de langue intolérables y viennent-elles distraire le lecteur. Mais il faut reconnaître une intention dramatique bien prononcée au moment où le père va s'éloigner de ses filles (3). Le drame est d'abord assez bien conduit, et la déclamation est de moins en moins sensible, à mesure que l'on approche du dénouement; la douleur de Scédase excite un véritable intérêt. Mais les trois premiers actes n'en sont pas moins révoltants. L'auteur y accumule, dans la bouche de ces deux Spartiates, les plus fades langueurs de l'école de Des Portes. L'un d'eux, Charilas, dit en parlant de la maison de son hôte (4) :

(1) III, 1.

(2) V, 1.

(3) Acte II, scène 1.

(4) I, 2.

Non pas certes maison, bien temple magnifique,
Choisy de Cupidon chez un peuple rustique,
Choisy dans les beaux yeux, etc.

Et Euribiade n'est point en reste de niaiserie :

Le plus fréquent appas des actes glorieux
Et qui plus de *Héros* rendit victorieux,
Fut l'Amour.

Oui ! ce sont des Lacédémoniens d'Haliarte et de Coronée, qui prennent si résolument sur leur compte, et presque dans les mêmes termes, ce que Boileau fera dire par Diogène, en croyant faire une parodie (1). Le reste est à l'avenant. Or toutes ces platitudes aboutissent, non seulement à une situation révoltante, mais à des violences abominables, qui, d'après le dialogue, sembleraient exercées sur la scène même et qui se terminent par le meurtre des deux sœurs ; après quoi, l'un des meurtriers dit à l'autre :

Reste que, l'entreprise *heureusement* conduite,
On haste meurement dessus l'heure la fuite,
Le visage rassis composé de façon
Qu'une gaie assurance efface tout soupçon.

Les indications données par M. Guizot sur l'ignoble brutalité des pièces de cette époque (2), la concurrence obstinée de la *Principauté de Sottie* et les Prologues drôlatiques (3) n'expliquent que trop la témérité du poète ; mais il ne faut pas oublier que c'est dans une des pièces les plus régulières et les plus classiques du temps que les principes les plus élémentaires de la morale et du goût sont ainsi foulés aux pieds. C'est

(1) Pluton. — Et tous ces héros-là, ont-ils fait vœu comme les autres, de ne jamais s'entretenir que d'amour ? — Diogène. — Cela seroit beau qu'ils ne l'eussent pas fait. Et de quel droit se diroient-ils *héros*, s'ils n'étoient point amoureux ? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui les vertus héroïques ? (Dialogue des héros de roman.)

(2) Corneille et son temps, p. 141.

(3) Sainte-Beuve, Tableau, etc., page 252.

cette pièce que Théophile disait aimer « plus qu'un livre d'Illion (1). »

Panthée, dont le sujet est également historique, est peut-être la meilleure composition de Hardy. C'est l'histoire de cette femme qui, prisonnière de Cyrus et défendue par lui contre l'insolence d'un de ses officiers, envoie, par reconnaissance, son mari Abradate combattre et mourir pour les Perses, dans la guerre contre Crésus. Sans doute la déclamation se retrouve là encore ; les latinismes de mots et de constructions n'y sont pas bien rares, et l'on y trouve des locutions pitoyables. Ainsi le roi de Perse dit à l'un des siens, en parlant de la lâcheté des vaincus :

Me previenne la mort paravant ce desir,

Premier que vos valeurs je permette *moisir* (2).

Et parlant d'Abradate à *Panthée*, qu'il va lui rendre sans rançon :

Ta grande chasteté, le bruit de sa vaillance

Méritent *par dessus* un avare profit,

Et en toi l'obliger à ma gloire suffit (3).

Mais, en général, la pièce se lit sans efforts. Il y a de la vivacité, de l'éclat même, dans le récit du *Messager* sur la défaite des Lydiens (4), et, si l'esprit du temps se manifeste beaucoup trop dans une tirade de dix vers sur l'*æillade* de *Panthée* (5) ; si, ce qui est plus grave, *Panthée*, en présence du corps sanglant d'Abradate, a aussi de très-malheureux vers sur un semblable sujet (6), on ne peut nier que la suite du drame ne présente de l'intérêt. On a vu dans *Scédase* une intention dramatique se produire, mais on en trouve ici une mieux affirmée.

(1) Ode, au sieur Hardy.

(2) Acte I.

(3) Acte III, scène 1.

(4) Acte IV, scène 2.

(5) Acte II, scène 1.

(6) Acte V, scène 1.

encore. Abradate en effet éprouve de la répugnance à servir le conquérant de son pays. Ce sont les importunités de Panthée qui lui arrachent un consentement pénible, et il lui répond :

Ha ! que de ton pouvoir envers moy tu abuses !
On a beau pallier ce changement d'excuses ,
De moy je ne croy point qu'il puisse prospérer,
Ou sa prospérité *ne doit long temps durer* (1).

Or, au moment où Panthée va recevoir la nouvelle de la mort d'Abradate, ces craintes lui reviennent à la pensée, assaillent son imagination et font une diversion touchante au lieu commun des présages. Et, quand la nourrice, après un discours de consolation assez froid, ajoute :

Attendez constamment ce qui doit advenir ,

Panthée lui répond :

Ouy, ouy, je l'attendray ; je proteste d'attendre
Le succès de ton sort, Abradate, et le prendre :
Toy vivant, je vivray, ou, butin du trépas,
L'univers de mourir ne m'empêcheroit pas (2).

Cette intention dramatique se fait surtout sentir au dénouement. L'apostrophe de Panthée à son mari mort n'est pas parfaite assurément, ni pour la pensée, ni pour le style ; mais, à côté de la part du mal, toujours facile à faire chez Hardy, il faut faire celle du bien et emprunter à ce morceau quelques-uns des meilleurs vers que l'auteur ait sans doute jamais écrits.

Aux communes douleurs des larmes on répand.....
Ains mon trepas j'estime une amende petite,
Comparant le forfait qu'horrible j'ay commis,
Moy, moy, qui te rendis les destins ennemis,
Moy, qui te fis parjure envers notre patrie,
Qui troublay ton bonheur, infernale furie.....
Il est vray que ma vie est au prix peu de chose,

(1) Acte III, scène 2.

(2) Acte IV, scène 1.

Mais ce que j'ay plus cher, ores je te l'expose;
Je t'accomplis le vœu que je fis au départ,
De courre ta fortune et d'en tirer ma part, etc. (1)

Il était juste de terminer par un morceau de quelque valeur la critique d'une pièce qui a droit à des ménagements; mais il ne faudrait pas rester sous cette impression dans la critique générale des pièces de Hardy. Il suffit de lire les arguments de *Procris* et de *Méléagre*, pour comprendre que l'une de ces pièces est plutôt un poème dialogué qu'une tragédie, et que l'autre, où Procris est un instant coupable d'intention et Céphale infidèle, est parfaitement mal conçue. Terminons enfin cette revue du théâtre de Hardy sous Henri IV par l'examen rapide d'une pièce empruntée à l'histoire romaine, sur un sujet qu'un grand poète avait traité vers la même époque, dans un autre pays.

Coriolan, l'un de ces ouvrages de Hardy qui furent imprimés deux fois en sept ans sous le règne de Louis XIII, n'est pas sans valeur pour l'entente de l'art dramatique. Les caractères y sont dessinés avec quelque soin; la victoire remportée sur Coriolan par sa mère est préparée dès le premier acte; il y a une observation assez fine de la nature humaine, dans le tableau des sénateurs qui s'encouragent à défendre leur trop zélé partisan, mais dont aucun n'ose prendre l'initiative et qui se reprochent ensuite leur faiblesse (2); il y a encore du mérite dans l'indication, confuse, il est vrai, du sentiment qui porte Amfidius à s'unir à l'exilé, pour que sa vengeance envers le peuple romain serve de frein à la mobilité du peuple volsque (3). Enfin, l'auteur prépare la catastrophe de Coriolan, en faisant voir la jalousie d'Amfidius (4). Surtout il y a du pathétique, du mouvement, du naturel dans la scène des supplications de Volunnie; en voici le morceau le plus remarquable (5); il don-

(1) Acte V, scène 1.

(2) Acte I, scène 2.

(3) II, 3.

(4) IV, 2.

(5) IV, 3.

nera d'ailleurs une idée de la langue de Hardy dans le Coriolan :

Si (ce que les Dieux bons empeschent d'advenir)
 Ma prière ne peut qu'une honte obtenir,
 Desirer qu'à ton camp arrive la victoire,
 Que le país érige un trophée à ta gloire,
 C'est une impiété, c'est une trahison.
 Souhaiter le contraire, hélas! quelle raison?
 Tu es mon sang, ma chair, mes os, ma géniture,
 Que j'affecte le plus par devoir de nature.
 Aussi, l'espoir osté d'appointer, n'ay-je pas
 Résold d'allonger jusque là mon trespas?
 Sur mon corps trespasé tu passeras en armes,
 Conduisant à l'assaut la fleur de tes gens d'armes.
 Mon fils, ne te résous à tant d'impier.
 Par ce sein qui ta bouche a petite allaité,
 Par ces yeux éplorez de larmes continues....
 Exauce, je te prie, exauce ma requeste
 Et promets garantir nostre peureuse teste.
 — Tu ne me respons mot, tu pâlis du remors;
 Ton cœur souffre agité de merveilleux effors.
 Venez et l'embrassons,
 Et, s'il nous éconduit, à ses pieds trespassons.
 Que sa rigueur ensemble implacable nous tue
 Que sur nous sa vengeance entière s'effectue.

Coriolan :

Ah! mère, qu'as-tu fait pour sauver ton país?
 Ma vie et mon honneur, cruelle, tu trahis.
 Pour luy, tu as vaincu une victoire heureuse,
 Mais à ton sang dompté fatale et funéreuse.

Voilà de la tragédie; et l'auteur a su réserver du pathétique pour le dernier acte. Le mauvais goût et le style barbare ne tiennent dans le Coriolan qu'une place comparativement restreinte; on y trouve quelquefois de la noblesse, de l'énergie et même de la simplicité. Quoiqu'elle ait été composée pendant la jeunesse de l'auteur, elle se rapproche plus que les autres des qualités réclamées par la nouvelle école; peut-être Hardy

s'était-il enfin décidé à la revoir pour l'édition de 1625. Mais, si l'on admettait cette hypothèse, on pourrait en tirer des conséquences bien rigoureuses pour l'époque où une pièce, corrigée avec soin, admettait encore tant d'obscurité, un français parfois intolérable, un chœur de Romains (du 3^e siècle de Rome) parlant des sables dorés de l'Afrique et des bords déserts de l'Hyphase ; enfin le monologue déclamatoire d'Amfidius au deuxième acte, sans parler des ronsardismes du troisième et de ceux que se permet Volumnie elle-même, au début de sa requête. En somme pourtant, il faut tenir compte de la concordance qui existe ici entre les qualités réelles du fond et celles de la forme ; c'était du moins un bon exemple donné, bien qu'il fût peu en proportion avec le mal que Hardy avait dû faire. Malheureusement ce ne fut pas un engagement suffisant de marcher dans une nouvelle voie : ses œuvres postérieures ne nous le montreront que trop.

XIII.

LE STYLE ÉPISTOLAIRE. — ANTONIO PEREZ ET SON INFLUENCE.

Nous avons vu plus haut ce qu'était la prose épistolaire, chez les hommes de mérite du moins, à la fin du xvi^e siècle ; on sait aussi ce qu'étaient alors les pamphlets et les mémoires, et l'on pourrait croire que, surtout après les lettres familières de Henri IV et les lettres d'affaires de d'Ossat, la langue française était faite et le goût fixé pour les sujets que l'on doit traiter sans appareil et qui se rapportent au langage et aux idées de la vie pratique. Mais il ne faut pas oublier que ce sont là des exceptions et que le goût général était loin d'avoir atteint le niveau de ces modèles. Malgré quelques sages conseils donnés par Du Perron (1) malgré l'ouvrage de Du Vair sur l'*Eloquence*

(1) Dans son *Avant-discours de rhétorique*, traité peu connu aujourd'hui, mais fort sensé pour le temps, Du Perron recommande aux orateurs, non-seulement d'éviter avec le plus grand soin le manque

française qui ne paraît pas avoir fait une impression bien vive, la critique littéraire n'existait réellement point pour la prose. Malherbe, tout préoccupé d'harmonie musicale, ne se doutait pas plus que ses contemporains que les prosateurs français devaient un jour balancer la gloire des plus grands poètes, et, pendant qu'il s'endormait, l'ennemi pénétrait dans la place : c'était encore un étranger.

Avec ses mémoires, A. Perez publiait ses *lettres* dont l'original eut trois éditions de 1604 à 1611 ; dès 1612, ses œuvres sont traduites en français (1). Ainsi, dans le même temps où Cervantes combattait avec tant de vigueur et de génie la plus factice des littératures, un autre Espagnol se faisait un nom parmi nous en apportant dans la prose épistolaire l'emphase la plus bizarre. « L'éloquent exilé avait donné l'impulsion castillane à cet esprit français que le moindre souffle faisait vibrer. » (2) Or, fait observer M. Puibusque, « si le succès fut égal pour les mémoires et pour les lettres de Perez, les lettres seules eurent une influence littéraire bien marquée..... La France, si féconde en satires et en pamphlets, n'enveloppa de cette forme sentencieuse aucune de ses doléances ni de ses remontrances, tandis que, pour le malheur de notre littérature nationale, les lettres créèrent un genre et firent école (3). » Si cette sentence qui frappe évidemment Balzac est un peu sévère dans les termes, elle est assez juste au fond, et il est certain que le genre épistolaire se trouve dès lors placé sur une pente bien glissante vers le vide. La poésie s'y laissait aller depuis longtemps sous l'influence de l'Italie : il était à craindre qu'un Espagnol n'y entraînât une partie notable de la prose, et le genre même où l'affec-

de naturel et de clarté, mais d'étudier à fond les lois, la politique, l'histoire, et discute judicieusement l'utilité de l'éloquence, la valeur du style, la rivalité de la nature et de l'art (Œuvres diverses).

(1) Philarète Chasles, *Revue des deux Mondes*, 15 mai 1840.

(2) Ibid. Ibid.

(3) *Hist. comp. des litt. esp. et fr.*, II, 1.

tation est peut-être le plus dangereuse, parce qu'elle peut s'y mêler aux habitudes de la vie pratique, aux sentiments de tous les jours.

La tentation était d'autant plus forte que le style épistolaire de Perez a quelquefois, même pour nous, quelque chose d'attrayant. Ce n'est pas l'esprit français sans doute, mais c'est souvent de l'esprit, et, dans certaines lettres, quelque chose de plus. La lettre où il raconte à un ami (1) les souffrances de sa famille, les réclamations de la religion auprès de Philippe II, les espérances que donnent à l'exilé les premiers actes de Philippe III, est presque de tout point simple, noble et vraiment touchante. C'est un morceau d'histoire qui semble écrit par un maître; les hyperboles ou les métaphores insolites qui s'y rencontrent de loin en loin, et qui paraîtraient bizarres si elles étaient détachées, choquent peu, quand on sent que l'auteur est agité par une émotion réelle, quand on se rappelle qu'il est Espagnol et que, comme l'a dit M. Michelet, « l'Espagne appartient à l'Afrique, malgré le détroit. » Ne trouve-t-on pas dans les drames espagnols de cette époque, et chez Lope lui-même, certaines richesses de style qui sont moins à leur place que ces figures de Perez? Et, dans une autre genre, la facilité prodigieuse, étourdissante du style de la *Picara Justina*, qui dissimule le vide de la pensée et peut faire oublier parfois la nullité du sens moral, cette trainée continue de feux follets qui vous éblouissent, n'est-elle pas un exemple de cette recherche de l'effet dans les détails, qui devient naturelle à certains auteurs? Ils y sont faits comme les improvisateurs à trouver la rime; ils les trouvent sous leur plume comme ces lieux communs que le Tasse rajeunit si bien en les amenant de telle sorte que son

(1) F^o 20. — Cartas de Antonio Perez, secretario de estado que fué del Rey Catolico don Felipe II de este nombre. — Para diversas personas, despues de su salida de España — Inpreso en Paris. (Sans date. Buste de femme à demi-voilée, avec une lampe allumée sur la tête et l'exergue : Dum caste luceam).

personnage ou lui-même n'ait guère moyen de s'exprimer autrement (1). Malheureusement les imitateurs ne comprennent point cela. Ils s'attachent à ce qui les frappe et ce qui les frappe c'est précisément l'extraordinaire, ce qui leur paraît artificiel. Ils font un genre, l'objet d'un travail préconçu de ce qui, chez les grands écrivains, est l'expression d'une qualité naturelle ou une exception motivée. Balzac lui-même, malgré son incontestable mérite, a rarement, dans ses premières années du moins, pris ses inspirations dans les meilleurs morceaux de la lettre dont je parlais tout-à-l'heure ou de celles qui sont conçues dans le même esprit.

Car il en est d'autres, et l'on peut porter le même jugement sur la suivante, où le style oriental termine un développement moins solennel dans son objet, mais sérieux dans sa forme (2). Mais il n'en est plus de même dans celles qui sont adressées à des étrangers. Là, Perez tombe dans une affectation préméditée; il est *cultiste* par anticipation, l'on ne peut pas le nier, et il semble l'avoir reconnu d'avance dans sa lettre-préface à Gil de Mesa (3). La comparaison qu'il y fait de ce style à celui d'une conversation familière nous semblerait incompréhensible, si Tallemant ne disait pas de la reine Marguerite : « Elle parloit » phébus, *selon la mode de ce temps là.* »

(1) V. Canto VI, ott. 70; VII, 9-13.

(2) F^o 42, verso. Je donne pour chaque lettre le f^o où elle commence, car elles ne sont pas numérotées bien exactement.

(3) Advierta le V. Merced que no se escandalizen sus oydos de leer algunas cartas de chufas y donayres, al parecer indignos de mi profesión y edad, y contrarios al humor de mi fortuna. Si no que considere que son cartas *familiares*, y como decir *conversacion privada*... De mas desto las he dexado copiar de industria, para que se vea que es necessario à los Peregrinos templar se à ratos como instrumento para entretenimiento de los con que tratan, principalmente los con quien (sic) se ha llegado à gracia y confianças extraordinarias, porque no se causen y enfaden con la pesadumbre de la melancholia de Peregrinos y de sus duelos... Y no es del todo condenable, pues es mostrar que no esta caydo el animo con los trabajos.

Perez arrive en France et il écrit à Madame Catherine: « Antonio Perez, lui dit-il, se présente devant V. A. par le » moyen de ce papier et de la personne qui le porte. Madame, » puisqu'il ne doit pas y avoir sur la terre un recoin si caché où » le bruit de mes persécutions ne soit parvenu, il est à croire » que la connaissance en est encore mieux arrivée aux lieux » aussi élevés que l'est V. A. » Et, après la comparaison obligée avec le port et la mer, après avoir demandé au moins un passage à travers la Navarre française, il ajoute : « Les princes » ont et doivent posséder sur la terre le naturel des éléments; » ce qu'un élément poursuit et persécute, un autre l'accueille » et le défend. Et comme on présente aux princes les animaux » rares et prodigieux, un prodige de la fortune va se présenter » à V. A. — De Sallen, 18 novembre 1591 » (1).

Tois semaines après, il écrit à Henri lui-même (2), et cette fois le style est plus simple, comme s'il avait compris, d'après la renommée de son futur patron, que c'est un homme plus positif. La comparaison de son malheur avec un enchantement était naturelle chez un compatriote et un contemporain de Cervantes : on a recueilli les titres de 71 livres de chevalerie imprimés en Espagne de 1496 à 1588, sans y comprendre les réimpressions qu'on en put faire (3). Mais, lorsqu'un asile lui est accordé, lorsqu'il est devenu le protégé, presque le familier de Henri, on voit le langage de son dévouement et de sa reconnaissance revêtir la forme la plus bizarre, celle de la galanterie passionnée (4). Il applique, d'ailleurs, à un ami une métaphore semblable (5), et il semble que, plus il entre dans

(1) F^o 49.

(2) F^o 50.

(3) *Origines du théâtre espagnol* de Moratin. Discours historique (note).

(4) V. f^o 51 v^o, f^o 53 v^o. Cf. f^o 148. Lui-même appelle ces démonstrations *requiebros*.

(5) F^o 92.

la familiarité de son protecteur, plus il emploie avec lui ce langage factice, qu'il assimile, comme on l'a vu, au style de la conversation. Passe encore pour une lettre à Elisabeth (1) ; l'euphuisme un peu attardé et les préludes du gongorisme s'accordent parfaitement, et le style de Perez ne sera jamais plus extravagant que les démonstrations de Raleigh, auprès de la « belle vestale. » Passe encore pour les lettres à Catherine de Bourbon, l'auteur du sonnet : *Cet œil par trop hardi*, que D'Espinelle donne dans son recueil et qui contient de si pauvres concetti. Permis à Perez de lui écrire : « Puisque V. A. peut » tenir pour certain que sa faveur et son souvenir sont la res- » piration *naturelle* de mon âme et de mes os, qu'elle ne m'é- » prouve plus par ses oublis, car il pourrait arriver qu'un jour » elle m'appelât et que je ne pusse lui répondre, parce que je » serais mort tout-à-fait » (2). Ou bien encore : « Que V. A. » croie bien que je n'ai point omis de lui écrire par négli- » gence, mais parce que le souvenir de V. A. et l'*absence* de sa » *présence* royale m'attendrissent de telle sorte que j'ai besoin » d'en restreindre les occasions, pour conserver une vie qui me » permette de jouir encore de sa faveur et splendeur... Que » V. A. me soutienne de sa faveur, si elle ne veut pas que la » mer m'engloutisse (3). » Mais comprend-on que Perez écrive à l'auteur des lettres à Rosny, à l'auteur des billets à Gabrielle : « J'envoie à V. M. l'eau des yeux de mon âme, et je la distil- » lerais très-volontiers de mes entrailles pour votre salut et » votre vie, si je n'étais déjà tout desséché » (4). Sans doute, ce n'est pas toujours ainsi qu'il écrit à son illustre élève (5) ; mais

(1) F^o 51 v^o.

(2) F^o 55 v^o.

(3) F^o 59 v^o. — Il paraît qu'il s'agit de son voyage en Angleterre : on se rappelle Don Quichotte se recommandant à sa dame au moment du combat.

(4) F^o 91.

(5) Il nous apprend (lettre du f^o 51 v^o) que Henri IV l'a choisi pour son maître d'espagnol.

c'en est trop déjà. Je passe sur l'assimilation de la royauté avec la Divinité (1); c'était un blasphème dont, même en France, on ne se faisait pas alors scrupule. Je n'insiste pas non plus sur les comparaisons avec le soleil et la foudre, à propos de la retraite de l'archiduc devant Amiens : c'est le langage courant de l'époque, et ici l'écrivain essaie d'en rajeunir un peu la forme (2), mais il est plus important de s'arrêter sur la correspondance d'Antonio avec des particuliers, sur ceux du moins qui, par leur position et leurs goûts, pouvaient avoir quelque influence sur le développement littéraire de la France : il est, par conséquent, permis d'omettre le Connétable et les Anglais.

Il est clair que l'on doit mettre ici en première ligne les relations du réfugié avec la famille de Pisani. Je n'ai cependant trouvé que trois lettres de Perez aux parents de Madame de Rambouillet (peut-être faut-il y joindre la lettre italienne adressée à un grand personnage); mais elles constatent que, dès 1594, Antonio remerciait le marquis de la faveur qu'il lui accordait (3), et elles donnent lieu de penser que le goût recherché de l'épistolaire, ce mélange d'affectation et de finesse ne déplaisait pas au marquis et à sa femme (4). Dès 1594 aussi,

(1) F^o 94 v^o. Cf. 101 v^o.

(2) F^o 96 v^o.

(3) F^o 56 v^o. — Il ajoute : Porque V. Exc. vea la prueva que comienço a hazer de su favor y *offrescimiento*, supplicole quiera presentar à S. M. essa carta mia, que le desseava embiar algunos dias ha, y lo he differido, porque no paresciesse dada *por mano de otros* importunidad de romero, lo que es complimiento y respecto de su servicio. A 29 de mayo 1594. — Il l'appelle même, dans une lettre au duc de Nevers du 26 juin de la même année, muy antiguo señor mio; peut-être est-ce un latinisme (mihi nihil antiquius).

(4) F^o 114 v^o et 116. — Cette dernière est la lettre sur l'ambre et les parfums que M. Puibusque a citée. Dans l'autre, il dit au marquis : Embio à V. Exc. la conserva de dientes, con las demas niñerías que dixe... Si V. Exc. considerare mi cuydado de los dientes, no piense

même avant son arrivée d'Italie, le duc de Nevers l'avait fait assurer de sa protection (1), et il montrait les mêmes sentiments à son égard, lorsque fut publié le livre du Peregrino (2). Les ducs de Montpensier et d'Epéron sont aussi au nombre de ses correspondants (3). Il félicite Bellièvre de son élévation au poste de chancelier, avec beaucoup de goût et d'aisance (4), et, malgré l'hostilité de l'écrivain contre l'ancien protecteur de la Ligue, il semble que la maison de Guise ait été des plus familières avec lui. Il présente à Mayenne un livre, qui est apparemment le sien (5), et, un autre jour, il subtilise avec lui (6) sur l'usage des dents, comme il le ferait avec Pisani ou d'Epéron. Au duc de Guise, qui lui avait demandé son livre, il écrit dans le style qu'adoptera plus tard Balzac (7). La lettre précédente est adressée à Mademoiselle de Guise, celle-là sans doute qui fut la princesse de Conti, le Mécène féminin de 1615 ; là, il mêle un peu de phébus à des excuses sur le sujet du livre qu'il lui adresse, à cause du souvenir de la princesse d'Eboli,

que los conservo si no para miedo de la lengua. Que yo creo que la Naturaleza cercó la lengua de dientes, paraque tema antes que se arroje. Pues algunas vezes seria mejor averla mordido y tranzado, que averla dexado hablar.

(1) F^o 89.

(2) F^o 106.

(3) F^o 90, 113, 117 v^o. A d'Epéron, il se permet d'écrire des riens. Ici, comme dans les lettres à la famille Pisani, on trouvera plutôt les préludes de Voiture que ceux de Balzac.

(4) F^o 124 v^o.

(5) F^o 104 v^o.

(6) F^o 115 v^o. Cette lettre n'est pas toujours très-claire.

(7) F^o 105 v^o : Creo que el favor que V. Exc. me ha hecho de pedirme mi libro deve de ser porque los que han recebido tales golpes como los passados de V. Exc. de la fortuna estan obligados à favorecer à los tan perseguidos della : — puis la comparaison de la mer et de la cour, mar de amargura, mar en mudanza, mar en tempestades : y que aun en el puerto del mas seguro favor se suelen anegar navios.

excuses où l'on voit naître cette convenance exquise du ^{xvii}^e siècle (1), que la galanterie grave et passionnée de l'Espagne nous a peut-être enseignée en se combinant avec le bon sens français, mieux que ne l'eussent jamais fait les fadeurs de l'école de Guarini. L'Espagne a traduit l'*Aminta*, mais elle n'eût jamais trouvé le sujet de la Philis de Scyros. Enfin Bellegarde, le patron de Malherbe, a reçu un échantillon des bizarres métaphores d'Antonio (2).

Les lettres à Gil de Mesa et à d'autres amis que l'auteur ne nomme pas, ne sont pas moins importantes pour connaître le genre de cette correspondance. On a parlé plus haut des plus graves de ces lettres, mais il en est d'autres (3) où l'on retrouve la subtilité d'André Perez, l'auteur de la *Picara*, son esprit quelquefois, mais non sa légèreté, l'insaisissable désinvolture de son style, ses ressources singulières pour parler de rien à propos de tout et de tout à propos de rien. A cet égard, André Perez se rapproche plus que son homonyme de l'esprit de l'hôtel de Rambouillet à sa meilleure époque; omettre ici la mention de cet ouvrage, contemporain des lettres du réfugié, ce serait peut-être négliger un des modèles les plus goûtés dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Ajoutons qu'Antonio ne montre pas dans ces lettres ce dédain que le romancier té-

(1) F^o 105 : Quien padesce por una dama (segun por ay dicen) bien puede atreverse aunque sea desde la sepultura, a embiar a otra dama la historia de su fortuna. *Otra* dixé. Pero sino offensa : Porque no puede offenderse ninguna dama de ser otra de aquella... A esse criado mio le he mandado que al entregar deste papel se cubra el rostro con las dos manos, que aun yo desde aca lo hago de vergüenza de mi atrevimiento.

(2) F^o 100 v^o.

(3) F^o 69 v^o, 70. On lit dans la première de ces lettres : Saetas son enherboladas las queexas. Y de ay deviò de venir, porque huriesen mas en lo vivo, que se perfectionen *con pluma* las saetas. Ailleurs encore (f^o 71, 84 v^o), si l'auteur ne va pas si loin, il fait pourtant un singulier abus des métaphores.

moigne ou plutôt affecte habituellement pour des principes fort élémentaires de morale.

Ainsi, on le voit, les subtilités de la poésie des Valois, avec moins de grâce dans les images, mais quelquefois avec plus d'esprit, caractérisent l'un des premiers modèles que la France ait eus, sinon pour le *style*, du moins pour le *genre* épistolaire. Je ne parle pas du style de la traduction; je ne l'ai pas vue; mais il est probable que ceux qui se feront les imitateurs de Perez, les principaux du moins, connaissaient l'original. On sait avec quelle perfection Voiture, l'un des moins espagnols en un certain sens, mais l'un des plus fidèles au genre de plusieurs des lettres d'Antonio, possédait la langue espagnole; lui, dont à Madrid même (c'est Péliisson qui le rapporte) on a pris des vers pour des vers de Lope de Vega.

XIV.

EPISTOLAIRES FRANÇAIS. — LETTRES DE PERSONNAGES POLITIQUES.

Parmi les épistolaires français de ce temps, Malherbe est un des premiers en date; mais il n'a jamais fait de ces compositions un genre littéraire proprement dit; et d'ailleurs les lettres que nous avons de lui sont en grande partie postérieures à la mort de Henri IV. On ne peut donc pas le regarder, malgré la complète opposition qui existe entre son style et celui d'Antonio Perez, comme ayant alors fourni des modèles destinés à contrebalancer cette influence; ces lettres nous indiquent seulement, par leur constante simplicité, dans quel esprit les règles du genre pouvaient être tracées par l'enseignement oral de Malherbe, si toutefois il jugeait la prose digne d'un enseignement explicite et spécial. Son action, bien que contemporaine et vraiment française, ne peut donc être regardée ici comme considérable, et celle de l'Espagnol, exercée de bonne heure par la voie de la presse, étant d'ailleurs d'accord avec l'esprit général de la littérature poétique ou oratoire dont les esprits étaient nourris, devait pour un temps l'emporter.

Le mauvais goût continuait donc ses ravages, et il semble qu'à cette époque la prose française recule au lieu d'avancer. Les lettres de d'Ossat, non plus que celles du roi, n'étaient pas répandues dans le public; celles de saint François de Salles, adressées à quelques amis, ne pouvaient produire aucune impression sur le goût de la France. Comme exemple de l'idée que l'on se faisait du genre épistolaire dans le monde lettré, l'on peut citer le style d'un certain Nervèze, très-insipide panégyriste de Henri IV et aujourd'hui bien inconnu, mais qui a joui en son temps d'une véritable renommée (1). Dans une lettre à la duchesse de Montpensier au sujet de la mort de son mari (1608), lettre où l'on trouve pourtant du bon sens et même de l'émotion, Nervèze lui dit gravement : « En un malheur de » la *qualité* du vôtre, les *arts* et les *sciences* humaines se doivent » taire pour vous laisser pleurer. Je croy bien, madame, que » votre deuil est un *tenant* contre toute sorte d'assaillants. »

Quant aux lettres des personnages politiques, elles sont nombreuses et méritent d'être examinées, même au point de vue du goût, pour juger si l'esprit du temps avait agi sur ceux qui se préoccupaient peu de littérature. Les lettres de Henri IV, postérieures à 1602, et qui se trouvent soit dans le sixième volume des lettres missives, soit dans les Mémoires de Sully, soit dans l'appendice à ceux de La Force, n'obligent point à corriger les jugements portés plus haut (2). On peut voir encore dans

- (1) — Tout ce que j'ay d'auditeurs
Est de ce temps où Nervèze
Fut le roi des orateurs,

écrivait Maynard, longtemps après. — Guéret le désigne comme le protecteur de la Serre auprès d'Apollon.

- (2) V. spécialement lettre à Rosny du 10 avril 1603 sur la mort d'Elisabeth, où le roi témoigne pour elle une sympathie qu'un tel caractère méritait peu, mais où il rappelle dans le style simple et vigoureux des hommes d'état sa communauté de politique et de « grands des- » seins » avec « l'ennemie irréconciliable de nos irréconciliables en- » nemis. » J'avoue cependant que je préfère ce billet écrit au même

les dépêches au négociateur Jeannin des lettres contresignées Brulart, mais où la touche de Henri se reconnaît assez bien (1). Mais nous en avons aussi pour cette période de ces divers personnages, de Mornay, de Bouillon, à l'époque de son exil menaçant.

Et pour en finir d'abord avec les lettres de Bouillon, fort peu nombreuses, à ma connaissance du moins, et antérieures à la plupart des autres, celle de 1603, sur son évasion à travers le Dauphiné et sur l'escalade de Genève tentée par les Savoisiens, est incorrecte et d'un style assez lourd (2). Je ne l'aurais pas mentionnée peut-être, ne trouvant rien d'étrange à ce qu'un

cinq semaines plus tard (17 mai) : « Mon amy, je me sens si mal qu'il y a bonne apparence que le bon Dieu veut disposer de moy. Or, » estant obligé, après le soin de mon salut, de penser aux ordres nécessaires pour assurer la succession à mes enfants, les faire régler heureusement, à l'avantage de ma femme, de mon Estat, de mes bons serviteurs et de mes pauvres peuples que j'aime comme mes chers enfants, je désire conférer avec vous de toutes ces choses avant que de rien résoudre. Partant venés me trouver en diligence, sans rien dire à personne ny donner aucune alarme. » V. encore 30 mars 1605 (à Rosny), et ces jolies lettres au duc de Sully et à la princesse d'Orange (24 mars et 2 avril 1606) sur le voyage de Sedan. Il faut avouer pourtant que la lettre du 14 juin 1603 à La Force est lourdement écrite et ne vaut pas les lettres à Rosny et à Mornay que Villeroy a contresignées les 13 juillet et 12 août 1605. — Mais on reconnaît dans celles-ci la parole du maître : ce n'est pas ainsi que Villeroy écrivait tout seul (V. Œc. roy., vol. 6, chap. 3, sect. 2, et lettres à Jeannin, 30 mai 1607); dans celle qu'il lui adresse le 8 juin 1608, et qui n'est pas partout fort claire, il semble que l'on trouve encore des mots de Henri IV. Du reste, le style des lettres de Villeroy est simple et me semble généralement assez net.

(1) V. 23 novembre et 8 décembre 1607; et à Maurice, 23 octobre 1608.

(2) V. Mém. de La Force, appendice du L. I, chap. 6. — Celle qu'il écrit l'année suivante aux églises calvinistes (corresp. de Du Plessis-Mornay, vol. 9, n° 262), est aussi assez mal écrite.

personnage du ^{xvi}e siècle, élevé au milieu des armes, écrivit mal le français, si l'on n'y rencontrait quelques mots qui semblent rappeler une époque de pédantisme philologique (1), et surtout si le contraste n'était frappant avec celle que Bouillon écrit de Sedan deux ans plus tard. Il est impossible, quand on la lit après celles de Perez, de ne pas se souvenir que Henri de la Tour a été un de ses correspondants.

« Sire, dit-il, si mon affliction a semblé muette depuis quelques mois en ça, à l'endroit de V. M., certes elle n'a point esté telle envers Dieu, à qui mon cœur et ma langue ont crié et crient incessamment à ce qu'après une si longue et si dure espreuve de ma souffrance, il luy plaise amollir le cœur de celui qui me représente son image en terre... Ceux qui maintenant entreprennent ce charitable office envers moy d'apaiser vostre courroux, Sire, par leur intervention, sont encore plus liés d'affection au bien et service de vostre couronne qu'ils ne vous sont proche de voisinage. *Languissant et séchant* de tristesse de ne pouvoir rapporter de *moisson* digne d'une telle semence, jusqu'à ce que vostre face rasserenie reluisse dessus nous *comme un beau soleil* après ce *long orage* de vostre indignation, qui depuis trois ans tantost en empesche la maturité et la jouissance, il m'est impossible de croire, Sire, que V. M., après avoir si longuement et soigneusement *arrosé* ce *champ* par ses grâces et bienfaits, en veuille rejeter les fruits pour jamais; *les abandonnant, un autre s'en pourra saisir* » (2). Ce *post-scriptum* du moins n'est pas sot (daté de

(1) Aviser quelle rumeur il y avait *en* Valence; nous fûmes *perplexes*.

(2) Ibid. Appendice du L. I., chap. 6 — Une lettre de Bouillon à Mornay, datée de 1605 et par conséquent de la même année, sur le même sujet ne ressemble point à ce pathos (corresp. de Du Plessis-Mornay, vol. 10, n° 72). On ne le retrouve pas non plus, tant s'en faut, dans sa lettre de condoléance à Mornay sur la mort de son fils (X, 81).

Sédan); mais l'auteur avait compté sans les canons de Rosny.

Assurément il n'y a rien de moins sentimental que la vie de Henri de la Tour d'Auvergne. C'est une influence étrangère qui lui dicte ou lui fait accepter des métaphores si bizarres, surtout sous sa plume. Mais ce qui doit surprendre encore plus, c'est le style dont se charge parfois, écrivant à un roi qui est son ami, à un roi si simple dans son langage et dans ses manières, un économiste, un administrateur avide de détails financiers autant qu'intelligent de l'ensemble, un homme élevé, d'ailleurs, avec peu de littérature, Sully enfin. La lettre où il rend compte de son voyage en Poitou serait presque incroyable, si elle ne se trouvait pas dans ses Mémoires imprimés sous ses yeux (1). Racontant que, dans ce voyage, où il représentait le roi, il a été bien reçu de tout le monde, y compris les ecclésiastiques, « Ils ont estimé, dit-il, rendre en quelque sorte la révérence, » le respect et la soumission dues à votre Royale Hauteesse, laquelle ne pouvant, comme *infinie*, jamais trouver dans les » louanges, reconnaissance et déférences de créatures *finies*, » ses dues proportions, les doit attendre de ceste immense divinité, laquelle l'ayant déjà comblé de tant de grâces et de » bénédictions, qu'elles sont en admiration à tous les hommes, » lui prépare les abondantes richesses de ses faveurs spirituelles » et célestes. » — Dans cette foule de gens, ajoute-il, « j'ay » esté si heureux par les douces influences de vous, Sire, qui » estes *l'astre benin* et favorable, ascendant à la naissance et » accroissement de ma fortune, qu'il ne s'y est vu une seule » querelle, ny dispute, ny entendu un seul propos touchant la » religion » (2). Ailleurs (3), dans une lettre apologétique au roi contre ses détracteurs, il débute par un exorde à longue période, pour excuser la liberté avec laquelle il va repousser les artifices dont on use pour faire accepter à Henri « les té-

(1) V. Sainte-Beuve, *Moniteur* de 1853 (1^{er} article).

(2) *Œcon. roy.*, vol. 5. ch. 23.

(3) Vol. 6, chap. 2, sect. 3.

» nèbres au lieu de la lumière, le vice au lieu de la vertu et la
 » fraude au lieu de la sincérité. Mais enfin, continue-t-il, j'ay
 » pris résolution, en me taisant et usant de silence absolu, de
 » laisser parler pour moy ces trois illustres vierges royales, que
 » je sçay bien que vous avés toujours aymées et chéries par
 » excellence, qui vous ont toujours esté sy familières qu'elles
 » ont incessamment trouvé facile accès près de V. M. (comme
 » estant descendues du ciel, qui est vostre origine, et qui sera
 » un jour vostre éternel et glorieux domicile), qui sont Loyauté,
 » Innocence et Vérité, lesquelles vous représentent (en ce pa-
 » pier qu'elles ont rendu de leur nature afin d'estre mieux re-
 » ceues), comme je me trouve environné de telles difficultés
 » que je trouve ma condition misérable. » La phrase entière a
 deux ou trois pages et cinq parenthèses; la fin de la lettre est
 plus simple cependant.

Le contraste est frappant entre cette épître et une lettre de
 Mornay adressée à Sully lui-même sur un sujet à peu près sem-
 blable, lettre vraiment remarquable par la noblesse et la fer-
 meté de la pensée et du style, malgré quelques expressions obs-
 cures. « Je m'osois moy-mesme promettre, dit-il, qu'en tous
 » cas S. M. ne me denieroit cet honneur, après tant de preuves
 » de ma fidélité, en laquelle j'ay blanchi sans tache à son service,
 » de m'en cautionner et envers tous et envers soy-mesme. »
 Ailleurs, en parlant d'un bruit qui avait pu donner de l'inquié-
 tude au roi : Ces hommes, dit Mornay, « luy font voir une fu-
 » mée, luy donnent l'alarme du costé le plus seur pour tant
 » plus aisément le surprendre de l'autre, ruse qui ne peut ni
 » ne doit trouver de lieu en une poitrine si acérée, en un esprit
 » fortifié de tant d'expériences » (1).

Plus d'une fois déjà Mornay avait eu à se disculper auprès
 du roi ou de ses ministres d'insinuations semblables et il l'avait
 fait avec autant de simplicité que de dignité (2). Il n'y a pas

(1) V. Œcon. roy., vol. 8, chap. 15 (lettre du 20 nov. 1609.)

(2) V. corresp. de Du Plessis-Mornay, vol. 9, nos 249, 265; vol. 10,
 nos 26, 59. — Cf. 24, 30, 61, 63, 67.

plus de recherche dans l'ensemble de sa correspondance avec le parti protestant (1), et, sans méconnaître les qualités propres de son esprit, il est permis de croire que la demi-disgrâce continuelle où il vécut depuis la paix, l'éloignement de la cour qui en fut la conséquence, les habitudes de la vie provinciale et de la vie de famille ne furent pas inutiles à le préserver du mauvais goût qui dominait dans le monde littéraire et en général à Paris.

La Force lui-même, tout aquitain qu'il est, n'abandonne jamais cette simplicité de langage qui convient si bien à des lettres d'affaires et à tout écrit sérieux. On aurait peine à distinguer, sous ce rapport, les lettres qu'il adresse au roi de celles

Voici celle du 15 décembre 1604 (X, 26) : « Sire, j'ai sceu qu'on a
 » voulu donner quelque impression à V. M. sur ce qui s'est passé à
 » Thouars, depuis et sur le décès de feu M. de la Tremouille, où je
 » me trouvai à sa pryere et de madame sa femme. Je supplie très-
 » humblement V. M. de me faire tant d'honneur que d'en vouloir
 » sçavoir la vérité, afin qu'en ce cas particulier elle cognoisse com-
 » bien les jugements de la raison et de la passion sont divers. J'a-
 » vois tousjours espéré que mes actions passées cautionneroient les
 » présentes. Oultre ce qu'il estoit à presumer que l'age qui m'est venu
 » depuis m'auroit plustost reteneu qu'emancipé. Quand j'entends
 » au contraire que V. M. en croit aultrement, il ne peut qu'il ne me
 » soit dur, et le seroit bien dadvantage, si je ne sçavois que la vérité
 » se faict à la fin croire. Sire, Dieu m'a faict cognoistre les bornes de
 » mon devoir, et, avec son aide, je n'en sortirai poinct, mais parti-
 » culièrement de ceste part, V. M. ne doit attendre qu'obéissance et
 » service très-humble; et comme desjà la volonté y est, je ne suis
 » pas si peu advisé que de la voulloir tourner au contraire. Et sur
 » ce, etc.

(1) V. spécialement (X, 133) la lettre à M. de Montigny (21 décembre 1607) sur les débuts de l'affaire d'Arminius, où son habitude du langage théologique et sa préoccupation ordinaire de ces sortes d'objets lui avaient découvert de bonne heure une question capitale pour l'avenir du protestantisme. Il comprenait fort bien que, si la liberté morale de l'homme était réhabilitée, le point de départ de Lu-

qu'il adresse à Sully ou à M^{me} de La Force. Quelques incorrections peu choquantes, quelques locutions aujourd'hui vieilles peuvent s'y montrer (1) et nous rappeler ce que dit Tallemant de la prononciation provinciale, des formes un peu primitives du maréchal (2); mais jamais du moins on n'y trouve aucune affectation. Seulement il faut remarquer que, malgré la faveur dont il était l'objet de la part de Henri IV, ou plutôt à cause de la confiance même que le roi avait en lui, La Force passait la plus grande partie de sa vie à l'extrémité de la France, tout occupé des soins du gouvernement et n'avait guère sujet de ressentir les effets que l'imitation de l'Italie avait produits sur les littérateurs de Paris.

Enfin, parmi les grandes correspondances des premières années du XVII^e siècle, il en est une d'un genre à part, qui assu-

ther et de Calvin était abandonné, et il le dit en termes assez précis : « Il me tient au cœur, écrit-il, que l'article fondamental de la vraie » chrestienté et *principe de nostre réformation* soit maintenant secoué » par nous-mêmes et en appréhende soit le scandale des infirmes, » soit l'achoppement du cours de l'évangile, soit le blasphème des » adversaires. » Dans cette lettre même l'émotion n'est pas seulement sincère mais contenue; le style est grave et l'auteur va droit au but.

(1) On en trouvera des exemples dans ces lettres de 1603 (appendice aux Mémoires) : « V. M. *se peut reposer* que les choses sont en estat » qu'elle ne doit plus *doubter* qu'il en puisse arriver aucun inconvénient, ayant le dict sieur de Montespan satisfait mondict sieur le » mareschal (d'Ornano), ainsi que V. M. l'avoit cy-devant ordonné. » (V. Mém. de La Force, chap. VI, a. 1603). — « *Les villes trop esloignées* que j'ay estimé n'estre nécessaire de *voir*, *vû* la tranquillité » de ceste province, je me suis contenté d'appeler *leurs consuls* pour » les *rendre capables* des volontés de V. M.; ce à quoy j'ay satisfait » partout, et de mesme aux principaux de la noblesse. »

(2) « Ils (le duc et sa femme) n'ont jamais pu se défaire de dire : » *ils allarent, ils mangearent, ils frapparent*, etc., etc. Rarement » trouvera-t-on une maison où l'on ait moins l'air du monde. » (Hist. du maréchal de La Force.)

rément n'a pas été composée dans un but littéraire, mais qui mérite ici une attention sérieuse. L'étendue de cette correspondance, l'importance des matières qui y sont traitées, son caractère de simplicité, ce sens pratique que l'on y rencontre partout permettent d'y étudier le style, non des conversations familières, mais des entretiens, tel qu'il pouvait se produire alors sur des sujets qui réclamaient une discussion approfondie, mais sans préoccupation d'effet oratoire : ce recueil c'est celui des *Négociations de Jeannin*.

Si en effet Jeannin fut mêlé aux plus grandes affaires et au plus grand monde de son temps, sa naissance obscure, son éducation, la gravité de son caractère et de sa profession le garantirent, autant que d'Ossat lui-même, des habitudes pédantesques de ce temps-là, comme de tout parti pris de réaction littéraire. Il n'était pas d'ailleurs formé aux études théologiques, comme le fut de Bérulle, et, malgré son titre ordinaire de président, il ne fut pas, comme Du Vair, bien longtemps occupé de hautes fonctions judiciaires. C'était un homme d'état formé pendant la guerre civile, puis devenu le serviteur dévoué d'une politique purement nationale; circonstance qui permet mieux encore de le considérer comme un représentant de cette époque de transition entre les générations emportées du xvi^e siècle et les générations dociles du xvii^e : tout ceci soit dit pour expliquer, pour excuser au besoin la part un peu large qui va être faite, dans une étude de cette nature, à une correspondance diplomatique.

Déjà, dans ses *Avis* au roi sur la paix de Vervins et sur l'affaire de Saluces, Jeannin avait montré un grand éloignement pour toute espèce de déclamation : la pensée y est simple et nette, si la langue ne l'est pas toujours au même degré. Huit années s'écoulaient, ces années pendant lesquels Bertaut réunit ses poésies, Malherbe paraît à la cour, Hardy commence à se faire connaître ; nous sommes en 1607, et Jeannin est envoyé en Hollande, pour prendre part comme médiateur aux négociations difficiles, qui amèneront la trêve de douze ans entre ce

pays et l'Espagne. Toute l'histoire de ces discussions, qui durèrent près de deux années, est écrite par les négociateurs français à mesure que les faits se produisent. Elle est même écrite, en quelque sorte, en partie double : Jeannin et son collègue de Russy en rendent compte à Henri IV dans des dépêches officielles et collectives, et Jeannin seul s'étend avec grand détail sur ces différents faits, dans des lettres à Villeroy, comme lui ancien serviteur de la Ligue; c'est à celles-ci que je me suis attaché, d'abord parce qu'il serait impossible de distinguer ce qui, dans les autres, appartient à chacun ou même à des secrétaires, puis, parce que dans une correspondance à demi privée l'expression de la pensée intime se laisse plus facilement reconnaître; or, ce n'est pas l'histoire du style diplomatique, mais celle de l'esprit français qu'il s'agit d'étudier ici. Du reste, il est bon d'ajouter que, dans une circonstance mémorable, la dépêche collective du 15 janvier 1609, annonçant la résolution prise par les Etats de négocier, non pour la paix, mais pour une trêve à longues années, ne laisse voir non plus nulle velléité de déclamation : elle a toute la simplicité du style ordinaire de Jeannin.

Le début de cette correspondance n'est pas engageant. La lettre du 21 mai 1607, datée de Middelbourg, est positivement mal écrite, incorrecte, embarrassée dans son allure, et l'on n'y trouve pas même toujours une clarté suffisante; le style ne se ranime que vers la fin pour exprimer les difficultés qu'aperçoit le diplomate à remplir sa mission avec des instructions incomplètes. Sous l'influence du besoin de trouver pour sa conduite une marche bien assurée, son langage paraît revenir comme de lui-même vers la précision et la netteté. La lettre du 29, écrite après l'arrivée de Jeannin à La Haye et où il parle du désir de la paix qu'il aperçoit autour de lui, surtout chez Barneveldt, est, malgré quelques archaïsmes et certaines phrases un peu trainantes, plus française que l'autre, mais ce n'est point la nette et vive logique de d'Ossat ou même de Du Perron. Cependant le style se débrouille rapidement, à mesure que Jeannin

sort du vague des préliminaires pour entrer dans des questions qui, elles-mêmes, se débrouillent à ses yeux. Dès le 9 juin, le progrès est sensible. Dans les lettres suivantes, on verra bien encore certaines constructions embarrassées ou même incorrectes ; mais le style est généralement fort clair et toujours parfaitement simple : l'auteur dit tout ce qu'il veut dire et rien de plus. Seulement, si les qualités négatives des bons prosateurs de 1600 se retrouvent assez vite ici, Jeannin continue à manquer de cette vivacité, de ce nerf qui gravent dans la mémoire les expressions et les idées : à peine reproduit-il avec quelque énergie le langage des patriotes hollandais : c'est bien la langue de Henri IV, si l'on veut, mais de Henri IV interprété par ses secrétaires ; en général, les locutions ou les mots vieillis que l'on trouve dans ces lettres sont de ceux que l'on ne regrette pas.

Mais c'est surtout dans une lettre du 6 octobre que les qualités et les défauts de l'auteur se montrent à découvert. Ici le champ était plus large et la matière plus variée ; on y voit Jeannin passer des considérations politiques aux considérations morales, et cependant il ne parvient pas à s'élever au-dessus d'une honnête médiocrité ; mais il a le mérite, bien grand alors, de ne pas tomber dans l'emphase, même lorsqu'il semble faire un effort vers la **grandeur**. Écoutons-le ; nous reconnaitrons à la fois l'imperfection de son style et l'irrégularité de sa langue :

« Croyez, Monsieur, écrit-il à Villeroy, que ces gens icy
» veulent estre souverains par effet et pour toujours, s'ils peu-
» vent, et qu'ils ne feront jamais aulcune paix qu'à ceste con-
» dition.... Ceste grandeur et vanité est desjà entrée si avant en
» leurs cervelles qu'ils se perdront plustost pièce à pièce que d'en
» rien quitter. Quant à la religion catholique, on se gardera bien
» de les en presser du costé des archiducs. Ils le mettront sans
» doute en avant par ostentation et pour faire croire qu'il n'aura
» pas tenu à eux que cet exercice n'ait esté restabli ; mais ils
» penseront avoir gagné si les Estats le refusent, d'autant que,
» par ce moyen, plusieurs catholiques se retireront chez eux.....
» A présent qu'ils (les archiducs, Albert et Isabelle) sont bien

» avertis les Estats estre du tout résolus d'abolir entièrement
 » toute sujétion, de ne se commettre plus à leur foy, et cher-
 » cher leur seureté ès ligues et confédérations qu'ils entendent
 » faire avec les deux rois, ceste paix leur est devenue suspecte
 » et la tiennent dangereuse en Espagne. » Puis, après des
 phrases longues et mal construites, comme on en trouve bien
 souvent chez lui (1), Jeannin ajoute, en parlant du collègue qu'il
 a perdu deux mois auparavant : « Le roy a perdu un bon servi-
 » teur en la mort dudict sieur de Buzanval, et qui estoit bien ca-
 » pable, bien entendu et aymé en ce pays; mais il se laissoit
 » aller du tout à ce qu'ils vouloient. Il vous honoroit aussy bien
 » fort et estoit vostre serviteur, avec raison; car vous avies
 » beaucoup aydé à sa fortune; et la charge en laquelle il est
 » mort lui avoit esté très-utile. Est vray que Dieu l'a pris lors-
 » qu'il en pensoit jouir. Cet exemple doit servir à d'autres, qui
 » ont travaillé et sont encore sans profit, de n'attendre à re-
 » cueillir les fruicts de leur travail lorsqu'ils doivent plustost
 » penser à bien mourir qu'aux commodités de la vie; mais
 » chascun est sage pour cognoistre ce qu'il doit faire ou fuir, et
 » peu capables de prendre pour eulx-mesmes les conseils qu'ils
 » sauroient bien donner à autrui. »

Un mois après, le 6 novembre, Jeannin, dans un style ana-
 logue, mais cependant un peu plus net encore et plus régulier,

(1) V. 24 août et 1^{er} oct. 1608, 20 nov. (à Sully) et aussi la lettre collective du 15 mars 1609. On trouve encore dans Jeannin des exemples de locutions qui ne sont guère plus habituelles chez les écrivains de ce temps-là que chez ceux d'aujourd'hui et qu'il apportait peut-être de sa province. V. 17 juillet 1607, 24 mai et 29 août 1608. « Vous crai-
 » gnez la précipitation de ces peuples... Nous avons faict le même
 » jugement d'entrée. » — « Il y en a mesme qui, sans animosité contre
 » luy (Barneveld), *en sentent mal*. » — « M. le prince Maurice, plein
 » de colère et animosité, nous respondit... qu'il s'asseuroit que les
 » provinces de Hollande et Zélande n'y consentiroient jamais (à la
 » trêve) et qu'elles contraindroient les autres d'en faire autant,
 » *veulent ou non*. »

expose à Villeroy l'insurmontable aversion des Hollandais pour la liberté religieuse (dont il est *convenu* chez certains historiens qu'ils étaient les promoteurs), les avantages théoriques de l'alliance anglaise et le peu de fondement que l'on devait faire sur une négociation avec Jacques. En janvier 1608, la joie de la ligue conclue entre la France et la Hollande donne au langage de Jeannin une vivacité jusque-là inconnue chez lui. En général, son style est alors en progrès notable sur celui de ses premières lettres, et cette vivacité, relative sans doute, mais bien réelle, mérite notre attention, parce que, si elle ne produit pas un effet littéraire bien remarquable, elle provient évidemment d'un sentiment sincère. Or, puisque nous cherchons, dans les écrits de cette époque, la manifestation des rapports entre le style et la pensée ou le sentiment, il faut la signaler ici; d'autant plus que, si en général Jeannin est froid dans ses considérations diplomatiques, s'il ne s'élève que par accident et jamais bien haut, la faute en est, ce me semble, au rôle même qu'il avait accepté, rôle auquel avait pu se résigner par raisonnement l'ancien ligueur, passé à la politique de Henri IV et de Richelieu, mais qui ne pouvait guère échauffer son âme. Croyons-le bien : cette froideur même, ce flegme du négociateur rendant compte des difficultés qu'il rencontre est une preuve de plus que sa phrase est la reproduction fidèle de ce qu'il éprouve. Rhéteur ou courtisan, il eût voulu, il eût cru déguiser cette froideur sous l'emphase de son langage; mais non : il la laisse franchement paraître dans la grave simplicité de son style; il fait plus, il l'énonce lui-même dans la lettre du 8 mars 1609, à Villeroy, qui est précisément une des plus lourdes de sa correspondance et où il dit, en parlant du roi : « Je serviray comme » il lui plaira : la conclusion du traité, la rupture ou la longueur » sans rompre, tout m'est égal, pourveu que S. M. soit servie à » son contentement. »

La lettre la mieux écrite peut-être qui soit sortie de la plume de Jeannin, c'est celle du 15 mars 1608, où, à propos des difficultés relatives au commerce des Indes, dans la négociation de

la paix (1), il s'élève à des considérations de politique générale sur la force apparente et la faiblesse réelle de l'empire espagnol et sur le despotisme maritime auquel se soumettent les diverses nations de l'Europe, la Hollande exceptée, sur l'interdiction du commerce et de la navigation, non seulement avec les colonies d'Amérique, mais avec les établissements portugais d'Asie, tombés alors, comme leur métropole, au pouvoir de l'Espagne et avec toute cette région (2). Ici la longueur des phrases n'est guère plus sensible que chez d'Ossat. « Monsieur, dit-il à Ville- » roy, les lettres qu'il vous a plu m'escire, contiennent un dis- » cours aussi véritable que judicieux de la différence qui est entre » la force et la vigueur des deux royaumes de France et d'Es- » pagne, estant certain qu'on ne peut toucher à la moindre par- » tie du corps de nostre estat que sa force entière ne se trouve » incontinent assemblée pour aller au-devant du péril et le re- » pousser, pour ce que son mouvement et sa vigueur dependent » de luy-mesme et ne luy est besoin de chercher au loin de l'ap- » pui... faisant chascune partie d'iceluy ce que l'âme fait à l'en- » droit de tous les membres de nostre corps; mais ce n'est pas » ainsi de la grandeur d'Espagne, qui ne seroit plus grandeur, si » elle n'empruntoit l'abondance et les richesses, qui la sous- » tiennent et la font craindre et respecter, des moyens qui vien- » nent des Indes;... en quoy on peut juger que les fondemens de » nostre grandeur ont plus de seureté et fermeté, encore que la » leur... ayt tellement esbloui et estonné les yeux et les esprits » des plus grands princes de la terre, qu'au lieu de chercher les » moyens de l'amoindrir, ils ont mieux aymé, par une feinte » lascheté et nonchalance, plustost que par une vraye crainte, » souffrir qu'on leur ayt interdit l'usage des éléments. »

Jeannin est maintenant arrivé à ce mérite de netteté qui man- quait à ses premières dépêches; il se tire même convenable- ment du *discours indirect*, dans la lettre du 24 mai, où il rend compte à Villeroy des dispositions de Barneveld et de la prolon-

(1) V. lettre du 7 mars.

(2) Voir le sommaire récit du 18 mars 1609.

gation de la trêve provisoire. Et, lorsque sa correspondance, interrompue au commencement de l'été par un voyage en France, recommence à son retour dans les Pays-Bas, on retrouve ces qualités plus complètes encore, malgré de légères réminiscences du xvi^e siècle, dans les grandes lettres du 24 et du 29 août, qui sont de véritables dissertations de politique et d'histoire contemporaine, lettres où il traite à fond et de l'opposition faite par les Hollandais au rétablissement du culte catholique, et de la rupture du projet de *paix* qui en est la suite, et des premières négociations pour la *trêve* à longues années, et des dispositions des Anglais. Sauf une ou deux phrases, le véritable caractère de la langue française ne se retrouve pas moins dans la lettre du 1^{er} octobre, sur l'opposition furieuse et insensée de Maurice au projet de trêve. C'est peut-être une de celles où les locutions propres au xvi^e siècle sont le plus nombreuses, comme si Jeannin se reportait au souvenir de nos guerres civiles, mais on en trouverait difficilement où l'esprit du xvi^e siècle soit plus apparent et où se produise davantage l'expression vive et aisée de la pensée de l'auteur. Et, quelques jours après, quand il écrit à Sully : « L'autorité du Roy est de » très-grande efficace pour les contraindre à *vouloir ce qu'ils ne » desirent pas*, » le sentiment des ressources de la langue française n'est-il pas là égal à ce qu'il était dans les meilleurs morceaux de la *Ménippée*? Enfin, comme dernier témoignage de rupture avec la mauvaise tradition du xvi^e siècle, la lettre (1) qui annonce enfin la conclusion de la trêve et qui fait connaître les dispositions de la Hollande au sujet de la grande question de Juliers, égale, pour la simplicité du style, le récit des moindres détails de ces négociations.

XV.

ÉLOQUENCE RELIGIEUSE. — ORAISONS FUNÈBRES.

Nous avons vu plus haut quel était le point de départ de l'art oratoire au xvii^e siècle. Nous avons vu, d'une part, quelques as-

(1) 8 avril 1609.

pirations vers la vérité critique, de l'autre, l'abaissement profond du niveau général du goût. Dans l'intervalle qui sépare la pacification totale de la France par Henri IV de l'agitation stérile qui va précéder Richelieu, s'est-il produit des faits nouveaux à cet égard ?

Oui ; et, pour ce qui tient à l'éloquence religieuse, il est certain que le *xvii^e* siècle est annoncé, s'il n'est pas ouvert. Du Perron, qui s'était fait autrefois connaître par l'oraison funèbre de Ronsard, beaucoup trop conforme au goût du héros, et qui, en prenant possession de sa chaire épiscopale d'Evreux, s'était laissé aller à des souvenirs trop classiques, Du Perron est quelquefois fidèle encore aux habitudes oratoires d'alors, dans le sermon prononcé à Notre-Dame pour la fête de la Pentecôte, mais là il rachète cette faiblesse par de solides qualités, par des beautés véritables. Enseignement clair et simple, imagination brillante et contenue, fuite de la subtilité, même dans les rapprochements, élévation, chaleur, tout s'y trouve, et, dans la péroraison, les développements d'une prosopopée qui a pu inspirer à Boileau celle par laquelle il termine une de ses *Eptres*. Il y a peut-être moins de nerveuse éloquence dans le sermon prononcé à Sens pour la fête de Tous les Saints (1) ; mais les principes du goût n'y sont pas moins observés, et la comparaison entre les deux antiquités, chrétienne et payenne, est, contrairement à l'esprit du *xvi^e* siècle, telle que la réclamaient la foi, la raison et la personne de l'orateur. Son discours à l'ouverture de la conférence de Fontainebleau présente, dans sa brièveté, le même mérite de simplicité et de bon sens, qualités qui commencent à remplacer les défauts du siècle précédent, mais trop lentement encore, et n'empêchent pas l'abus de l'érudition et de ce langage philosophique qu'on a reproché aux prédicateurs du *xviii^e* siècle (2).

(1) On se rappelle qui fut promu à ce siège en 1606 ; sa biographie et l'allusion au Jubilé semblent placer en 1600 le sermon prononcé à Notre-Dame.

(2) V. Poirson, L. VI, chap. 9, vers la fin. L'Estoile (4 mars et 17

Vers le même temps, vivait, sur nos frontières et dans un pays français par la langue, un écrivain beaucoup plus connu comme auteur de traités pieux que comme orateur et surtout comme législateur de l'éloquence religieuse, et qui cependant a résumé en quelques pages adressées à un prélat français, à l'archevêque de Bourges (1), les plus judicieux conseils sur la prédication; conseils où l'on trouverait à peine, dans quelques lignes, l'influence des défauts de l'époque, et où les véritables principes à opposer aux erreurs dominantes en matière de goût sont énoncés avec une sagacité, une précision et une fermeté singulières. Condamnation de l'érudition affectée (2), rappel de la prédication à son véritable but (3), proscription du soin de *plaire* autrement que par l'*enseignement* de la vérité et la *consolation* de l'amour divin (4), sobriété recommandée dans l'emploi de l'histoire classique (5), tolérance accordée comme à regret à quelques souvenirs mythologiques dans la chaire chrétienne (6), appel à l'inspiration des beautés de la nature (7), dédain pour de froides descriptions (8), préférence accordée aux comparaisons les plus simples, pourvu qu'elles soient maniées adroitement (9), ainsi qu'à la méthode propre à l'esprit de chacun sur

décembre 1608) goûte la science de deux prédicateurs alors fameux.

(1) La lettre d'envoi à l'archevêque est du 5 octobre 1604.

(2) *Sat superque scit prædicator, si modo videri non velit plus scire quam sciat.* (Avis sur la vraie manière de prêcher, chap. 1.)

(3) *Finis prædicatoris est ut peccatores mortui in justitia vivant, et justî, qui vitam spiritalem habent, abundantius habeant* (cap. 2). — *In concionis egressu nolim equidem dici: Quantus ille erat orator... sed... o quam pulchra est poenitentia, quam necessaria* (ibid)! — C'est le langage de Fénelon.

(4) Ibid. Il ajoute: *Ea (delectatio) a docendo et movendo non differt.*

(5) Ibid., cap. 3.

(6) Ibid.

(7) Ibid.

(8) Ibid.

(9) Ibid.

les méthodes artificielles des rhéteurs (1); enfin recommandation d'employer une langue claire, naturelle, correcte, simple, dépourvue de mots étrangers (2), d'éviter à la fois les adulations et la bouffonnerie et d'être court dans son résumé, chaleureux dans sa péroraison (3): voilà en peu de mots la fidèle reproduction de ce petit traité de rhétorique sacrée.

La renommée déjà fort grande de S. François de Sales (car c'est lui-même), l'estime toute particulière que Henri IV faisait de lui, ses relations étendues avec la France, relations dont je parlerai, quand je traiterai de l'époque où son influence fut plus sensible, ne permettent pas de croire que ces avis soient restés tout-à-fait inaperçus. Du reste, leur auteur avait été appelé un peu auparavant (en 1602) à prêcher lui-même à Paris. Sans doute il n'avait pas offert dans deux de ses principaux discours (le sermon pour l'Assomption et l'oraison funèbre du duc de Mercœur), un modèle tout-à-fait accompli des qualités qu'il recommande; mais déjà il en avait approché beaucoup. Malgré quelques traces de subtilité dans le premier de ces morceaux, on est frappé du sentiment poétique que l'on remarque vers le début, de la grandeur, pour ne pas dire de la magnificence du style et de la pensée en plusieurs passages, et presque autant de la simplicité du langage, qualité si rare à une pareille époque. Gêné peut-être, dans l'oraison funèbre du dernier chef de la Ligue, par les convenances qu'il s'imposait, François laisse quelque chose à désirer ici pour la chaleur et le pathétique; mais la langue est parfaite, l'élévation constante et le goût irréprochable, presque d'un bout à l'autre de cette composition.

L'un des plus fameux prédicateurs était alors Fenoillet (4); mais je n'ai vu aucune œuvre de lui, appartenant au règne de

(1) Ibid., cap. 4.

(2) Ibid., cap. 5.

(3) Ibid.

(4) OEcon. roy., vol. 7, chap. 24. — Dans la publication du discours dont je vais parler, le titre porte Fenoillet, ainsi que le titre de l'orai-

Henri IV, que son oraison funèbre du duc de Montpensier, prononcée en 1608, quelque jours après la mort du prince (1). L'orateur a dû y mettre tout son art : le cas était périlleux, par conséquent, pour le naturel du discours. On ne peut pas dire que Fenoillet ait complètement évité le péril ; on trouve dans ce discours des déclamations subtiles, mais elles sont en très-petit nombre et ce ne sont pas elles qui laissent dans l'esprit l'impression dominante. Le langage en est presque toujours très-net ; les constructions sont logiques ; les qualités négatives du style se laissent voir constamment dans le récit de la vie et des vertus de Montpensier, et, ne l'oublions point, c'est là un mérite éclatant au sortir du xvi^e siècle. Les archaïsmes y sont rares, et, s'ils n'ont pas la grâce de ceux de Henri IV, du moins aucun d'eux n'est choquant. Enfin et surtout, Fenoillet a su atteindre plus d'une fois à la véritable éloquence, par le sentiment, la pensée et l'image. Peut-être le contraste avec le goût de l'époque m'a-t-il favorablement prévenu, mais j'ai lu et même relu avec plaisir des morceaux tels que ceux-ci :

« Nous naissons orateurs pour discourir de nos misères, et
 » n'avons rien de si familier que de plaindre et gémir, durant
 » les afflictions qui nous troublent ; mais il y a peu de gens qui
 » arrestent leur vue sur le mal pour le considérer sagement et
 » mesnager de sorte son occasion qu'elle puisse servir à leur
 » honneur. » Il insiste trop d'abord sur des considérations d'une philosophie purement humaine ; il semble avoir oublié la chaire où il parle ; mais il se la rappelle bientôt et il ne l'oubliera plus. L'orateur partage la douleur qu'il voit répandue ; « en quoy, dit-
 » il, j'ay recogneu véritablement que les afflictions médiocres
 » resveillent les cris et les plaintes ; mais que les grandes nous
 » surprennent et nous estonnent et nous rendent comme in-

son funèbre de Henri IV ; les Mémoires de Sully et de l'Estoile portent Fenoillet. J'ai pris l'orthographe de M. Poirson.

(1) V. L'Estoile, 29 février et 21 mars 1608. Il avait aussi fait celle de Bellièvre (Ibid., 17 sept. 1607).

sensibles à force de souffrir. » Mais un peu plus loin il ajoute que ces vertus mêmes de Montpensier qui excitent les regrets de l'auditoire doivent être un objet de consolation, « si nous l'aimons, » dit-il; attendu que le pourtraict de sa vie reçoit les dernières » couleurs de la mort, laquelle fait passer les doutes de ce monde » en l'assurance de la gloire et arrête sur son chef la couronne d'immortalité..... Comme, dedans nostre chambre, les » fenestres estant fermées, nous voyons, par le moyen d'un » faible rayon de soleil qui passe par un trou, l'image de tout » ce qui paroist en la rue contre la blancheur de quelque chose » que l'on attache à la muraille; mais ouvrant les fenestres et » la lumière entrant, tout dispaeroist : de mesme, ce que la » foible lumière de nos pensées représente en nostre esprit des » choses périssables de ce monde cesse de paroistre aussitost que » la céleste lumière rayonne sur nos cœurs. » Ne reconnaît-on pas là le vrai *xvii^e* siècle? Sachons donc gré aux contemporains de Fenoillet d'avoir goûté son mérite; aimons à croire qu'ils ne l'estimaient pas seulement pour ses défauts : d'autres orateurs les auraient satisfaits bien davantage (1).

Bientôt une grande matière allait s'ouvrir à l'éloquence dans l'éloge funèbre du roi, et il faut reconnaître qu'elle ne fut point bannie des hommages que lui rendit la France. Le discours funèbre réellement prononcé à ses funérailles est celui de Cospeau, évêque d'Aire et aumônier de la reine Marguerite; c'est lui qui plus tard, devenu évêque de Nantes, figure au nombre des plus fidèles amis de Balzac. Cospeau n'était pas français de naissance, il était belge, et, bien qu'il eût achevé son éducation en France (2), il dit lui-même dans ce discours que, douze ans plus tôt, il ne savait pas prononcer le français. Il a donc pu être formé moins que d'autres par la tradition française, mais lui-même il pouvait servir de modèle, quand une occasion si solennelle fixait sur lui l'attention de la cour et peut-être même des

(1) Cette oraison funèbre est publiée dès 1608.

(2) V. dans la Biographie universelle, son article, par M. Villenave.

provinces. Sans doute ce n'est pas un Bossuet; mais la lecture de cette oraison funèbre délasse et console de bien des platitudes. La langue y a cette pureté avec laquelle la parlent des étrangers qui l'ont étudiée à fond; les mots, les locutions qui aujourd'hui auraient vieilli y sont extrêmement rares. Surtout l'auteur sait *composer* un ouvrage, *ponere totum*, comme dit Horace, et l'élévation des pensées est pour ainsi dire constante dans ce discours (1).

Lorsqu'il dit à son début : « Le prince dont on peut honorer » le trespas par une harangue préméditée, pleine de recherches » et d'artifices, montre qu'il touche plus à la langue qu'au » cœur : les pères du peuple, les vrais roys ne se peuvent » louer que par les plaintes et le regret » ; on a lieu de craindre d'abord que ce soit là une banalité répétée sans la comprendre, d'après quelque orateur ancien, ou une précaution d'amour-propre; mais on est bientôt détrompé. Les concetti ne sont pas, il est vrai, entièrement bannis de cet éloge funèbre; mais ils s'y distinguent par leur rareté : on en trouverait dix à peine en cinquante pages, et c'était un mérite bien louable, quand la plupart des auditeurs étaient disposés à les tenir pour les plus beaux endroits du discours, à se pâmer, par exemple, sur cette phrase, où, parlant de l'activité de Henri, l'orateur s'écrie : « La mort le ravissant luy a ravi ceste » gloire, puisqu'elle a fait son détestable coup si promptement » que jamais il n'en fit aucun avec autant de vitesse. » Ils durent encore être charmés de la comparaison d'une mère avec la terre de France, qui reçoit dans ses entrailles son fils glacé par la mort. Mais telle n'est point l'impression générale qui reste après la lecture de ce discours, où la déclamation tient si peu de place. La division même fournit à l'orateur d'heureux effets. Se servant d'une métaphore usitée dans notre langue et comparant les vertus de l'illustre mort aux fleurons de la couronne dont parle son texte : *cecidit corona capitis nostri, vix nobis*

(1) Les Oraisons et Discours funèbres de divers auteurs sur le trespas de Henry le Grand. — Paris, 1611.

quia peccavimus, il sait se ménager, pour les diverses parties de sa harangue, des retours naturels et mélancoliques à ce texte même ; et l'on peut dire que la vivacité, l'éclat, la magnificence même du style correspondent à la hauteur presque constante de la pensée et du sentiment.

Est-ce un contemporain de Du Vair, ou un contemporain de Fléchier qui fait entendre ces paroles : « Les ennemis délibèrent » de la guerre ; il tonne à la porte de leur conseil et fait qu'ils » se trouvent vaincus avant que s'estre résolus de combattre ; » on le croit assiégé dans une petite ville, il désole en ce même » temps, à cinquante lieues de là, la plus grande de ce royaume ; » l'on se promet qu'il est sur le point de faire voile pour se » sauver en Angleterre ; il met en peine de se sauver ceux qui » croient l'avoir perdu. » L'orateur présente avec une louable sobriété l'histoire des exploits de Henri et le tableau de ses qualités militaires ; bientôt il arrive à la pacification des esprits, si difficile et pourtant si complète. A travers quelques digressions d'un goût suspect sur la cosmologie de Pythagore et de Platon, l'orateur se faisant jour et s'élevant à des idées plus grandes, s'écrie enfin dans une langue que Descartes ne dépassera pas : « Toute puissante et toute divine providence, sacré » lien de l'univers, exemplaire de la destinée, frein de la fortune, œil de Dieu ardent d'amour, luisant de cognoissance, » sage guide de la nature, que pourray-je dire, mais que ne » pourray-je dire de toy, si je mets à considérer de plus près les » révolutions des cieux... le repos de la terre, l'accord des airs, » du feu et de la mer, le rapport et la liaison naturelle de Dieu, » des anges et des hommes. Tu es le saint et puissant hymenée » qui joins ensemble la fortune et la fatalité, la prescience et la » contingence, nos libertés et les immuables décrets de la toute » puissance de Dieu. Tu espans et desplies l'éternité par le » temps, l'unité par les nombres, la loy unique, indivisible et » infinie par un nombre sans nombre d'aventures et d'effects que » nous voyons produits çà bas. »

Citerai-je encore la belle comparaison des nuées illuminées

par le soleil et produisant l'arc-en-ciel, avec les desseins des hommes vivifiés par la providence? ou l'apostrophe si profondément pathétique au Verbe éternel, dont l'orateur invoque la miséricorde pour le prince, au souvenir de la clémence que Henri a déployée? ou bien encore la peinture du retour funèbre au Louvre, à laquelle on ne doit reprocher que de ne pas terminer le discours et de laisser place après elle à une malédiction quelque peu déclamatoire contre le jour et le mois funeste, et à un souvenir gracieux, mais déplacé, de l'Asryanax de Virgile? Il suffira de ces indications, je l'espère, pour justifier mon estime et pour m'excuser, si quelquefois elle va jusqu'à l'admiration.

La comparaison avec le triste discours que Bertaut écrivit sur ce sujet, mais qu'il ne prononça pas, n'est d'ailleurs que trop favorable à l'évêque d'Aire. On aurait peine à croire combien le traducteur des psaumes que nous avons vus est tombé lourdement, n'étant plus soutenu par le rythme. Ce n'est pas la subtilité qui le perd ici, comme on pourrait le croire d'après ses *stances*; c'est quelque chose de pis encore, s'il est possible, c'est le vide de la pensée, la platitude du style, la négation de toutes les qualités. A peine, dans tout le discours, trouve-t-on deux lueurs d'inspiration, l'une pour le cœur, l'autre pour l'esprit, quand Bertaut rappelle que Henri voulait rendre ses gardes inutiles et s'en était isolé le jour de sa mort, et quand il dit du courage de ce prince : « Nous en produirons de nouveaux témoins, quand ses ennemis cesseront de le confesser. » N'insistons pas sur ces derniers vestiges d'une ardeur éteinte et, en faveur de l'intention, oublions le discours (1).

Fenoillet eût bien fait, ce semble, de ne pas développer, pour le dédier à la reine, le discours funèbre qu'il avait prononcé dans la chaire de Montpellier. On trouve dans cette paraphrase de lui-même assez de noblesse et même de grandeur pour se rappeler facilement que c'est Fenoillet qui parle, mais l'emphase s'y trouve aussi, et, pour étendre une matière traitée

(1) Même recueil, ainsi que les morceaux qui suivent.

d'abord avec plus de concision, l'auteur est allé jusqu'à la froideur; la langue même n'est pas irréprochable.

Mais, pour bien comprendre le dégoût et surtout l'ennui que peut inspirer une déclamation à vide sur un grand sujet, pour se faire une idée de ce que, sans grec et sans érudition, un écrivain de 1610 pouvait déployer de pédantisme, pour bien voir l'effet que produisent la lourdeur et l'emphase, la froideur et l'enflure, la longueur des phrases et la longueur bien plus intolérable de séries de phrases sans une pensée, un sentiment ni un fait, il faut avoir lu le *Discours funèbre* composé par le sieur de Nervèze, secrétaire de la chambre. Je me garderai d'en rien citer : c'est à peine si le ridicule se détache ici sur un fond uniformément incolore.

L'intérêt littéraire sera du moins réveillé par le nom de l'auteur d'un autre discours, par le nom de Coëffeteau, l'un des écrivains qui ont servi à fixer notre langue, et sur qui « s'était » principalement formé M. de Vaugelas, ayant « tant d'estime » pour ses écrits, et surtout pour son histoire romaine, qu'il ne « pouvait presque recevoir de phrase qui n'y fust employée » (1). Les locutions qui ont vieilli sont en effet assez rares dans cette harangue, bien qu'elles s'y laissent voir encore; elles ne sont pas d'ailleurs absolument contraires au génie de la langue française (2). Mais c'est là tout; le style est dépourvu de nerf, de chaleur et de vie; l'ennui règne en général dans ce discours, et, si le pédantisme des citations s'y rencontre peu (3), celui

(1) Pélisson. — Hist. de l'Académie, 5^e partie : M. de Vaugelas.

(2) Je n'ay que faire... me servir. — Il ne restoit si non que (avec le subjonctif). — Avoir eù pour contraire. — Ce n'est point de merveille que. — Comme ronsardismes, j'ai remarqué seulement les mots : *redondant à*, et *progrès* dans le sens de *suite*.

(3) En voici une cependant : « Homère rapporte qu'après la mort d'Achille, non seulement les hommes et les femmes, mais encore les Muses pleurèrent ce vaillant prince..... Cette *paroisse* (saint Benoit) a l'honneur d'estre le siège et comme le domicile des *Muses*, faisant la meilleure partie de ceste fameuse Université de Paris, que ce grand Roy désiroit embellir de nouveaux édifices. » — Cf. sub fin.

que révèle le choix d'un style artificiel et d'un ordre trop didactique (1) y est assez manifeste. En somme, si les qualités négatives dominent dans cette oraison funèbre, elles y sont presque toujours seules, et l'on peut même hésiter beaucoup à les reconnaître dans les passages où la froideur prend la forme de la déclamation ; il est vrai que ce ne sont pas les plus nombreux ; mais, tel qu'il se présente ici, l'auteur paraît mériter bien plutôt l'honneur de fournir des exemples à la composition d'une grammaire qu'à celle d'une rhétorique. La parole n'y est pas employée souvent à exprimer le faux ; mais Coëffeteau donne un peu le fâcheux exemple de s'agiter dans le vide en parlant un langage correct. La péroration est ce qu'il y a de mieux.

Après cet examen de discours proprement dits, passons rapidement sur l'affreuse langue du *Discours consolatif sur la mort de très-heureuse mémoire* (sic) *Henri le Grand* à la Roynne régente, par Du Verdier. Cette harangue écrite, c'est un tissu de citations et de phrases longues de deux pages, une interminable série de platitudes, plus ou moins pédantesques, de digressions déclamatoires et de lieux communs prétendus philosophiques ; c'est pis que Nervèze enfin ! Ce serait apporter de l'ennui sans nul profit que de faire des citations de cette production misérable, mais en y trouvant, mêlées à des idées chrétiennes, des maximes payennes, auxquelles ni l'auteur, ni la reine, ni personne ne pouvait croire, on doit remarquer un exemple de plus de ce divorce entre la parole et la pensée, dont sont entachés les siècles de pédantisme et contre lequel Malherbe lui-même n'avait pas, nous l'avons vu, assez énergiquement réagi. Le xvi^e siècle vivait ainsi encore, même dans la prose, en ce qu'il avait de plus révoltant pour le bon sens et par conséquent pour le bon goût.

(1) « Les philosophes remarquent en nostre vie et mouvement trois » choses, à sçavoir : le commencement, le milieu et la fin. » — « Quoy » donc les sceptres et les couronnes n'exemptent point les rois des » accidents de la mort ? Tant de gloire, tant de pompe ne leur sert » de rien contre sa rage. »

XVI.

LE STYLE ORATOIRE AU PARLEMENT. — HENRI IV. — DISCOURS
DE JEANNIN.

En général, on peut dire, pour tout ce qui n'appartient pas à la chaire, que sous le règne de Henri, et malgré les modèles donnés par lui-même de discours sensés et nerveux, les vrais principes de l'éloquence n'ont guère été ni pratiqués, ni même reconnus. C'est en 1609 que paraissait à *Paris* l'étrange recueil de Harangues dont j'ai parlé plus haut. Ni le roi, par ses exemples, ni Du Perron (prosateur), ni Malherbe, par leurs préceptes, n'avaient pu largement populariser la croyance que la parole est destinée à exprimer la pensée. Du reste, comme Du Perron et Du Vair (1) l'ont remarqué, après Tacite, les sujets manquent souvent à l'éloquence sous une monarchie pure; la harangue de Sully à Jacques I^{er}, lors de son ambassade, « harangue de soldat, disent les secrétaires, que les pédants » trouvèrent trop courte », est courte en effet et dépourvue de citations pédantesques, mais l'emphase dans l'éloge des deux rois et la longueur des phrases s'accordent peu avec la qualification qui lui est donnée (2).

Il était sans doute une carrière toujours ouverte à l'éloquence civile, c'était celle des plaidoyers devant les parlements; mais les traditions déplorables que nous y avons remarquées ne semblaient pas faciles à détruire, et les réputations s'y formaient sans grand mérite, sinon sans grands labeurs, à en juger du moins par la manière dont un personnage fort connu et très-haut placé, l'avocat général Servin, entendait et pratiquait l'art de la parole. Reconnaissons pourtant que tout le

(1) Avant-discours de rhétorique. — De l'éloquence française.

(2) OEcon. roy., vol. IV., chap. 18. — Ce qui vaut beaucoup mieux, c'est celle de Henri IV lui-même aux députés des cours souveraines sur le rachat des rentes et domaines et les suppressions d'offices. (Vol. V, 27.)

monde n'en était pas admirateur : « Le 24 (novembre), dit » l'Estoile, fut faite l'ouverture du parlement où M. l'avocat du » Roy Servin en entassa tant, à l'accoustumée, les unes sur » les autres, qu'il n'y avoit si bonne mémoire au palais, hormis » la sienne, qui n'en fust brouillée » (1). Il n'est pas plus favorable au discours prononcé par le même magistrat, lorsque Lesdiguières prêta serment en qualité de maréchal de France (2). Je ne saurais dire si ces harangues ont été conservées, mais nous pouvons juger du style de l'orateur par son plaidoyer dans le procès de la reine Marguerite contre le comte d'Auvergne, discours publié l'année où il fut prononcé, en 1606 (3). Qu'on en parcourre seulement la première partie, et l'on sera fixé sur le goût de l'orateur, aussi bien que sur l'espèce d'éloquence qui était alors de mise devant le parlement de Paris.

La langue, il est vrai, est passable, surtout pour un ouvrage technique, où il s'agit surtout d'éclaircir une question de jurisprudence ; la cause est même assez nettement exposée, quand l'orateur veut bien la serrer de près, ce qui lui arrive souvent. Mais, parlant pour Marguerite, quelques années après l'arrivée de Marie de Médicis en France, il croit apparemment que les convenances lui imposent une digression en faveur de la reine régnante, et il s'en donne à cœur-joie. « Il faut, dit-il, que ce » propos formé en nos pensées par les *rameaux d'un cœur* (sic) » *tout pur*, et que notre esprit *suivy* d'un prompt langage porte » le renom de ceste nostre Royne à la mémoire jusqu'à l'éternité. Il me semble la voir maintenant à son entrée en ce » royaume, une nouvelle espousée à costé de nostre grand Roy

(1) Journal de l'Estoile, 24 novembre 1608.

(2) Id., 26 janvier 1610.

(3) Id. décembre 1606 : « J'ay acheté dix sols les arrêts donnés en » faveur de la royne Marguerite par la cour de parlement, en cest » an 1606, avec les plaidoyers de M. Servin. » — Actions notables et plaidoyer de messire Loys Servin. — Rouen, 1629, t. 2. — Extrait des registres du parlement du lundi 22 de may, l'an 1606.

» Henri IV, Royne devançant la condition de sa naissance par
 » ses mérites .. Royne environnée de la fidèle Vérité, de la
 » Piété constante et de l'esgale Justice, montée sur le char triom-
 » phal de son espoux, couronnée de l'or d'Ophir ou plustost
 » de l'or de prudence, etc. » Il est ensuite question de Salomon, de l'impératrice Plotine, des dauphins de la mer et de l'attaque de Florence par Radagaise. L'orateur s'excuse de sa digression par son affection pour son roi, et, à propos de cette digression même, il parle de Caton et de Pindare dans une interminable période. Ailleurs, il remémore le Talmud et les Septante; ailleurs, c'est l'humanité qui *fait requête* avec lui « par souspirs indicibles de l'affection naturelle; » ailleurs encore, il parle de « ceste *vigueur de feu* et origine céleste (1), » qui est «*ès âmes des souverains* » (pour garantir à Marguerite le bénéfice d'un acte passé par Henri II dans sa première jeunesse). Décidément, l'éloquence judiciaire ne paraît pas en voie de progrès bien rapides.

Cependant, même depuis l'établissement de la paix, la langue française comptait parmi ses productions de véritables harangues politiques, bien qu'elles ne fussent pas toujours prononcées en France. Outre quelques paroles de Henri IV au Parlement, qui conservent la vigueur de ses premiers discours, mais qui trouveront place ailleurs, quand je parlerai de l'état religieux et moral de la France, il est une harangue prononcée par le roi dans une assemblée extraordinaire tenue pour le fait des finances (2) et qui doit ici trouver place, d'abord pour rendre hommage à l'esprit élevé, au cœur chaleureux de ce grand prince, puis pour rappeler quels exemples de vraie éloquence il donnait à des orateurs qui en profitaient si peu. « J'ay exposé ma vie, dit-il, et supporté toutes sortes de tra-

(1) *Ignæus est ollis vigor et cœlestis origo* (Virg. *Æn.* VI.)

(2) Composée de quelques officiers de chacune des cours souveraines de Paris et des principaux du conseil d'Etat, justice, finances et police (OEcon. roy., vol. 3, chap. 27). Le discours est du 28 février 1604. Il est reproduit dans les Lettres missives.

» vaux, lesquels je tiens pour bien et dignement employez ,
» pourveu seulement que la mémoire vous en demeure. » Mais
reportant leurs pensées du passé sur l'avenir, il les invite
à pourvoir aux besoins du pays, « chose que je tiens très
» difficile, ajoute le roi, s'il n'y est remédié par un bon
» ordre et très grande prévoyance, à cause de l'extrême pau-
» vreté que je recognois estre au peuple de la campagne, lequel
» est celuy qui nous fait tous vivre. » Or les aliénations de do-
maine et les augmentations d'impôt ne sont plus de saison
pour venir au secours du trésor, les rois ses prédécesseurs
ayant épuisé ces moyens. « Quoy donc, reprend le roi, faudra-
» t-il laisser dissiper l'Estat ou l'assubjectir aux estrangers ?
» Pour mon regard, je souffrirois plustost mille morts, et espère
» vous laisser des enfants pour rois qui n'auront pas moindre
» courage. Par quoy, ne sachant où prendre des moyens,
» tenés pour certain que l'on s'adressera au fonds des rentes ,
» comme le plus facile, et crains qu'enfin telles affaires conti-
» nuans ou tirans à la longue, eux ou moy soyons contraincts
» par la nécessité, qui est la loy de toutes les loys, d'en venir à
» la banqueroute, chose que je veux éviter de toute ma puis-
» sance. » Il est donc résolu d'entrer dans la voie de l'amortis-
sment des rentes, avec engagement de domaines, suppression
d'offices et diminution d'impôts « ne desirant establir autre jus-
» tice en ceste affaire que celle qui de droit se peut pratiquer
» entre deux particuliers. Mais tenez pour arrêté en vos es-
» prits, ajoute-t-il, que je ne me despartiray jamais d'une telle
» résolution, quelques difficultez et empeschemens que vous
» y puissiez apporter, d'autant que je le tiens non seulement
» pour juste et utile, mais tellement nécessaire que la conser-
» vation de cest Estat y est conjointe et attachée. » Sans vou-
loir aucunement comparer cette vigueur de pensée et de style à
de bien faibles qualités oratoires, il me sera permis de rap-
peler que les fautes contre la simplicité du goût sont rares dans
les discours de Brissac à l'ouverture des Etats de Bretagne ,
tenus annuellement pendantce règne, et que s'il n'a pas le style

d'un grand homme d'état, il sait, à l'exemple de son maître, manier la langue des affaires, sans ignorer tout-à-fait le phébus de ce temps-là (1).

Les négociations de Jeannin contiennent aussi deux harangues, adressées par lui aux Etats de Hollande, l'une (13 octobre 1608) au nom de divers ambassadeurs, pour engager les Hollandais à ne pas se montrer trop difficiles pour la conclusion de la trêve, l'autre, après la conclusion de celle-ci, au nom de Henri IV seul, pour obtenir la liberté du culte en faveur des catholiques hollandais. La première est déjà remarquable par la simplicité du style, qui est d'ailleurs assez correct, grave sans pesanteur, et par l'absence de tout pédantisme, non seulement dans le langage, mais dans la pensée (2). Quant à la seconde, le style en est simple aussi, mais la composition en est peut-être plus oratoire. Il y a un véritable *exorde par insinuation*, commandé assurément par les besoins de la cause, quand l'orateur avait à vaincre des préjugés si enracinés. La *preuve* et la *réfutation* sont ici distinctes, et avec

(1) Recueil de plusieurs harangues, etc., fait par Jean de Lannel, écuyer, 1622. Il avoue dans sa préface dédicatoire qu'il a arrangé le vieux langage des morceaux contenus dans son recueil; mais ceci ne peut guère s'appliquer à des discours alors récents et dont il parle avec éloge. D'ailleurs, en 1622, on ne corrigeait pas dans le sens de la simplicité.

(2) Jeannin cite des exemples *historiques*, mais non *classiques* pour obtenir des Etats qu'ils n'exigent pas, dans la trêve, une déclaration explicite et absolue d'indépendance, et il ajoute : « Vous faites un » grand préjudice à votre liberté de la révoquer si souvent en doute » que vous faites, en recherchant de vos ennemis le titre d'icelle » avec tant de soin et contention, comme si vous ne teniez pas le » décret public, en vertu duquel vous en jouissez dès si longtemps, » confirmé par le bonheur de vos armes, assez suffisant et valable, » sans y ajouter ce que vous prétendez obtenir d'eux, qui sera aussi » bien inutile, si les mesmes armes avec lesquelles vous avez acquis » ceste liberté et la bonne conduite dont vous userez à l'advenir ne » vous la conservent. »

raison, car Jeannin ne pouvait trop éclaircir la question devant son auditoire; dans l'une et l'autre d'ailleurs le pathétique devait avoir sa place, et Jeannin la lui a donnée, évitant également l'enflure et la froideur.

« Considérez, s'il vous plait, en premier lieu, dit-il, le
» grand nombre de catholiques qui sont chez vous, tant aux
» villes qu'au plat pays, et qu'ils ont travaillé avec vous, em-
» ployé leurs moyens, esté exposés aux mesmes dangers et
» toujours gardé une immuable fidélité à l'Estat, tant que la
» guerre a duré, sans se plaindre ni murmurer de ce qu'ils ne
» jouissaient de l'exercice de leur religion, estimant que vous
» l'aviez ainsi ordonné pour ce que la seureté publique requere-
» roit lors ceste sévérité. Mais ils s'estoient promis que, la fin
» de ceste guerre estant heureuse et vous rendus jouissans
» d'une entière liberté, qu'ils auroient quelque part en ce
» bonheur, comme ils avoient esté participans des incommodi-
» tez, despenses et périls de la guerre. » Après avoir rappelé
aux calvinistes ce qu'ils ont fait eux-mêmes pour la liberté de
leur culte, après avoir cité l'exemple du royaume de France,
comme argument *a fortiori*, « car il y a une grande différence
» entre le refus d'un souverain qui ne veut point permettre à
» ses subjects l'exercice d'une autre religion que celle qu'il a
» trouvée... ou de celui que vous pourriez faire à vos compa-
» triotes et concitoyens en leur ostant celle dont ils jouissoient
» avant que la vostre y fust introduicte, » l'orateur demande si
la condition des catholiques hollandais doit être pire dans un
Etat affranchi en partie par leurs efforts qu'elle n'était sous la
domination espagnole, et il ajoute : « Vous pouvez accorder
» ceste grâce sans aucun péril, car, si les catholiques ont esté
» constans et fidèles durant les dangers de la guerre, encore
» qu'ils fussent privez de l'exercice de leur religion, que ne
» doit-on attendre de leur zèle et dévotion à conserver la li-
» berté de leur pays, quand ils en jouiront, et auront part à
» l'autorité et aux honneurs que ceste union vous a acquis en
» commun. »

Par cette transition, Jeannin arrive à l'objection que ce serait à la fois violer la loi suprême du pays et compromettre sa sûreté. Il y répond en rappelant les promesses faites au début de la guerre de l'indépendance et les dangers que le désespoir des opprimés peut faire courir à la patrie. Il répond avec autant de facilité que de chaleur à cet argument que les catholiques conservent le droit... de s'exiler (1), et, après avoir ainsi appuyé sa thèse, il l'abandonne en partie pour rentrer dans la lettre de ses instructions, mais en se ménageant par là même le bénéfice de la logique et le motif d'une péroraison plus touchante en faveur d'hommes pour qui l'on se contente de demander, comme une grâce, beaucoup moins que leur droit. « Le roy, dit-il, se contente de vous prier que vous leur » fassiez au moins ceste grâce de tolérer et souffrir qu'ils aient » quelque exercice en leurs maisons, sans y estre recher- » chez, et sans que la rigueur des placards ci-devant faits à » ceste occasion soit plus exercée contre eux. » — Ce n'est pas ainsi que parlait Servin.

XVII.

L'HISTOIRE ET LE ROMAN.

Comme je l'ai fait entendre plus haut, les travaux historiques proprement dits se ralentissent pendant le règne de Henri IV. Le principal écrit qui nous fasse connaître cette époque, les Œconomies royales, bien que s'arrêtant à l'année 1611, n'ont été données au public que sous le ministère de Richelieu, et la série des mémoires sur l'histoire de France est presque interrompue de 1600 à 1610. On possède, il est vrai, le grand ouvrage de De Thou, mais cette énorme composition, consacrée surtout à l'histoire du xvi^e siècle, écrite en partie avant la fin des guerres civiles et s'étendant aux diverses na-

(1) C'est en cela que consistait aussi la liberté religieuse garantie aux luthériens chez les princes allemands catholiques, et aux catholiques chez les princes allemands luthériens, par cette paix d'Augsbourg dont on parle si souvent sans la connaître.

tions de l'Europe, est d'ailleurs écrite en latin. Elle appartient donc réellement au mouvement littéraire du xvi^e siècle plutôt qu'à celui du xvii^e; elle ne s'adresse qu'à un public restreint, et en conséquence ne rentre guère dans l'objet de mon travail. Je dirai quelques mots de Legrain et de Matthieu, quand j'arriverai au règne de Louis XIII, sous lequel ils ont beaucoup travaillé; j'aurai aussi alors occasion de m'étendre sur d'Aubigné, pamphlétaire et historien; mais le seul auteur d'un ouvrage historique important, sur lequel j'aie à m'arrêter en ce moment, c'est l'auteur de la *Chronologie septenaire*, c'est Palma Cayet.

Je dis l'auteur de la *Chronologie septenaire*; car sa *Chronologie novenaire* appartenant encore au xvi^e siècle par son objet et probablement par l'époque de sa composition, bien qu'elle ait été imprimée après l'autre (1), c'est à l'histoire du règne de Henri IV proprement dit que je m'en tiendrai ici pour rendre compte de ce que pouvait alors produire en histoire le goût littéraire et le talent de la composition, quand la chaleur des luttes de parti était passée, et que leur objet s'éloignait graduellement des regards de l'écrivain.

Sans doute, la langue de la *Chronologie septenaire* se ressent encore du siècle où l'auteur a passé presque toute sa vie. On y trouve quelquefois des locutions que le xvii^e siècle a promptement et définitivement rejetées; de loin en loin des latinismes, mais ceux de Du Vair et non ceux de Ronsard, et seulement assez pour faire souvenir combien Cayet, savant de profession, a de mérite à n'en accepter qu'un si petit nombre. Ce qui pourrait mériter un blâme plus sérieux, ce seraient les phrases mal faites, les constructions irrégulières ou embarrassées, dont l'auteur ne se garde pas toujours; mais, après tout, elles sont rares et se laissent presque oublier, au milieu d'un style habituellement net et facile, d'un style qui, même dans les circonstances où la déclamation semblait réclamée par les habitudes de l'époque, sait rester simple et naturel, sans être pour cela froid et monotone. Rien

(1) V. Poirson, VI, 9, et *Biographie universelle*.

de plus simple en effet que le récit de la mort de Gabrielle (1), l'exposé des préliminaires et celui de la discussion, dans le récit de la conférence de Fontainebleau (2). Mais, si l'auteur s'abstient ici d'une vivacité de style que l'on pourrait soupçonner de porter atteinte à la fidélité de la narration, il sait aussi, quand le sujet le demande, montrer que, malgré son âge, cette vivacité ne lui est pas étrangère. On en trouve en effet dans le récit de la prise de Chambéry, pendant la guerre de 1600, et elle sert à relever, dans l'histoire de cette campagne, une simplicité qu'interrompt à peine une phrase d'un goût suspect sur la force du château de Montmélian. Mais le morceau qui m'a le plus frappé par ses qualités littéraires, c'est le détail de la conspiration de Biron, de sa découverte et de son châtiment (3). Par un heureux instinct des lois de la narration, Cayet nous transporte d'abord *in medias res*, pour ainsi dire. Il vient de raconter le voyage de Henri IV en Poitou, et il ajoute : « Durant ce voyage de Poitiers, qui dura près de » deux mois, la cour sembloit triste, le roy pensif; nul conseil » ny d'affaires aucunes (ny) de justice, sinon un à Blois. » Quand ce trait a reporté le lecteur en vue des événements qui vont se produire, Cayet remonte à l'origine des menées ambitieuses du maréchal, en raconte les commencements en véritable historien, malgré une ou deux lignes de mauvais goût, qui sont comme la date du volume. Il y a plus : les qualités du récit deviennent plus sensibles quand on approche de la péripétie, et surtout quand on arrive au dénouement. Je parle ici de l'écrivain plutôt que de l'histoire : Cayet n'était point initié au secret des événements.

Mais, si la prose historique conservait, au commencement du xvii^e siècle, le mérite réel, quoique peu éclatant, qu'elle avait au xvi^e, on sait que ce n'est pas une narration de cette espèce qui, à l'époque de Henri IV, a fait la bruyante renommée de son

(1) Livre II.

(2) Livre III.

(3) Livre V.

auteur. Le récit dont on se montra si avide, ce fut celui des aventures de Céladon, d'Astrée et des innombrables personnages épisodiques qui paraissent dans le roman d'Honoré d'Urfé.

La faveur que *l'Astrée* obtint à la cour date du règne même de Henri IV, c'est-à-dire du moment où le premier volume en fut publié : le témoignage de Bassompierre est fort précis à cet égard (1). Et ce ne fut point une mode éphémère ; ce fut une passion durable, pendant une grande partie du XVII^e siècle. D'Urfé l'entretint par la publication successive des diverses parties de l'ouvrage (2) et transmit à ses héritiers, les Scudéry, la renommée encore éclatante du genre qu'il avait adopté. Il est donc indispensable de s'arrêter sur son œuvre, au moment où cette renommée commence, et de s'en faire une idée nette, afin de comprendre dans quel sens cette œuvre put agir, soit sur les esprits, soit sur les mœurs.

C'est déjà une singularité que de voir le roman proprement dit inauguré en France par un homme qui, au milieu des émotions de la guerre civile et à l'âge des passions, avait composé des écrits de philosophie morale, non pas parfaits sans doute, mais éminemment sérieux. L'auteur des *Epistres morales*, en abordant la composition de *l'Astrée*, n'a pas dû céder au seul désir d'amuser son imagination et celle de ses lecteurs par des aventures plus ou moins variées, plus ou moins inattendues. Mais il eût été bien difficile aussi qu'une profonde observation du cœur humain trouvât place dans une composition toute littéraire, au milieu des niaiseries convenues que l'on considérait

(1) « Pendant la goutte du Roy, il commanda à M. Le Grand de » veiller une nuit auprès de luy, Grammont une autre nuit, et moy » une autre, durant lesquelles nous lui lisions le livre d'Astrée qui » lors estoit en vogue. » — Année 1609.

(2) M. Bonafous (*Etudes sur l'Astrée*, L. II, chap. 6) constate que la deuxième partie a paru dès 1610, quoiqu'on la rapporte généralement à 1616. — La troisième est de 1619, la quatrième est posthume, et la cinquième a été composée par Baro sur les notes de l'auteur. (*Id.*, I, 5 et II, 1, § 5.)

alors comme le fond essentiel d'une œuvre d'imagination. Honoré fut donc amené par l'esprit du temps à se préoccuper de subtilités de toute espèce, quand il voulut peindre les passions, et il ne peint guère autre chose dans son ouvrage.

Cela seul peut faire présumer déjà que l'auteur de l'*Astrée* n'agit point dans le sens de la réforme de Malherbe, et que « ce dédale de subtilités amoureuses, patiemment développées et nuancées savamment », dont parle M. Ampère (1), devait entretenir chez les gentilshommes qui l'admirèrent une sourde hostilité contre un homme dont « la verve même, quand elle lui vient, se combine avec une certaine habitude raisonnable. » (2) Cependant un certain instinct de bon sens et même de bon goût ne permet pas à d'Urfé de glisser sans résistance sur la pente qui entraînait les poètes de l'école régnante ; les rapprochements absurdes devant lesquels se pâmaient les Philamintes du temps ne sortaient pas très-abondamment de sa plume, et, conservant, dans un genre faux, une mesure dont il faut lui savoir gré, il sut créer des personnages dont les passions sont vraies, de cette vérité qui n'est pas très-vraisemblable sans doute, mais qui n'est pas impossible ; il sait peindre des caractères où l'on ne se reconnaît pas complètement soi-même, où le lecteur d'aujourd'hui ne retrouve pas son propre temps et ne peut assurément pas croire qu'il étudie le siècle de Henri IV, mais où du moins la nature humaine se retrouve vaguement. Les amateurs de l'*Astrée* n'étaient pas ramenés à la nature, mais ils se rapprochaient d'elle, lorsqu'ils déposaient les écrits de leurs poètes pour prendre un volume de d'Urfé.

Le jugement que je porte ici est relatif et non absolu, car il m'est impossible de partager la sympathie que témoigne pour cet ouvrage un critique récent, qui en a fait l'objet d'une étude spéciale (3). Considéré en lui-même, le goût de l'auteur

(1) Revue des Deux Mondes. — 15 janvier 1841.

(2) Sainte-Beuve : Malherbe et son école. (Moniteur du 18 avril 1833.)

(3) Bonafous. — Etudes sur l'*Astrée* et sur Honoré d'Urfé.

est des plus médiocres. Son style est assez monotone, et il semble souvent ignorer cet art du dialogue, qui fait sentir par de simples différences de ton la variété des caractères et des esprits. A cette cause d'ennui se mêlent parfois des négligences d'expression qui vont jusqu'à la platitude, pour ne pas dire jusqu'à la bassesse (1). Joignez à cela des antithèses déplacées, des hyperboles ridicules, de froids concetti, d'assez lourdes déclamations (2), sans parler des longueurs, des *triples bourres*, comme aurait dit le poète critique, bourres, non pas de mots, mais de phrases, mais de pages, qui ne peuvent être utiles qu'à l'imprimeur : on renonce forcément à compter les morceaux à retrancher dans un roman qui a mérité l'épithète d'interminable. La langue n'y est pas toujours respectée non plus (3), du moins dans le commencement de l'ouvrage, bien

(1) V. spécialement, L. I et III, les détails de la recherche des lettres.

(2) V. dès le début, ces bergers qui « vivent avec autant de bonne fortune qu'ils reconnoissent peu la fortune »; et un peu plus loin les concetti de rigueur sur la perte de soi-même et le gain de la belle Astrée. Puis c'est *la doute* de l'avoir offensée qui cause à Céladon de si grands ennuis « que le moindre estoit capable de luy oster la vie », et ce regard d'Astrée « qui ne laissa aucune sorte de joye en son âme, » si la doute où il estoit y avoit *oubliée quelqu'une*; » sans parler du pauvre madrigal de Céladon, de sa lettre pédantesque, des stances de Tyrcis, etc., et tout cela dans le premier livre. Le deuxième ne vaut pas beaucoup mieux, surtout les vers. V. encore dans le troisième l'apostrophe aux traitres espoirs et les froides subtilités de l'épisode de Gayemant (dans l'histoire de Silvie); il y a là des choses qui valent les vers les plus ridicules du temps. Ces niaiseries deviennent ensuite plus rares; cependant le débat de Tyrcis et de Laonice (L. VII) donne lieu, dans une situation assez touchante, à des platitudes qu'on n'aurait osé formuler dans des cours d'amour, et l'on en trouve d'aussi bizarres dans les dialogues des histoires de Léonide et de Ligdamon (L. X et XI).

(3) Que veut dire que, — comme que ce soit, — reingrèger mon mal véritable par le sien imaginé, — ce qu'il réussiroit (pour arriveroit),

qu'en somme ce défaut soit peu sensible. On peut même dire qu'il disparaît promptement, et que la langue de d'Urfé est en général conforme aux progrès accomplis de son temps.

Les passions, dans l'Astrée, sont vives, profondes, dévouées plutôt qu'emportées, mais très-rarement l'auteur a la pensée de les mettre aux prises avec le devoir, du moins avec un devoir réel, reconnu et accepté. Les passions galantes sont formellement présentées par les personnages de ce roman comme étant à elles-mêmes leur loi suprême et irrésistible. Si cette doctrine s'accorde assez bien avec la mythologie grecque, qui est celle des personnages de l'Astrée et même des Druides de d'Urfé, elle s'accorde beaucoup moins, je ne dis pas seulement avec la morale, mais avec les effets dramatiques que d'autres données fourniraient si abondamment. Il est vrai qu'en général les passions décrites par d'Urfé ne sont pas précisément contraires à l'honneur et au devoir ; il est vrai même qu'elles se maintiennent le plus souvent dans un idéal tout chevaleresque, et forment un contraste heureux avec la brutalité des mœurs de l'époque. Mais il faut reconnaître pourtant qu'il est des passages dont l'inconvenance mériterait peut-être un nom plus sévère. Ici encore il faut s'en prendre plus aux contemporains qu'à l'auteur, entraîné accidentellement dans cette voie, puisqu'elle est en opposition avec l'esprit général de l'ouvrage : d'Urfé n'a pas même fait ici de choix entre les personnages odieux et ceux dont il veut exalter le dévouement et la tendresse. Observons enfin que la délicatesse du sentiment, dans les nuances de l'expression et de la pensée, les mots heureux qui partent du cœur, ne sont pas très-fréquents dans l'Astrée, non plus que la délicate finesse de l'esprit français, bien que l'une et l'autre s'y rencontrent parfois et montrent que l'auteur n'en était pas dépourvu.

On le voit : je m'en tiens à des observations sommaires sur

— Termes pour condition, — rien d'intenté, — avec des phrases embarrassées ou incorrectes.

la nature et la portée de cet ouvrage : je n'en analyse point les aventures, je n'en décris point les caractères. C'est qu'il faudrait pour cela une dépense de temps et d'espace dont on se ferait difficilement une idée, quand on n'a pas eu l'Astrée entre les mains. J'estime que cent pages ne seraient pas beaucoup trop pour énumérer les *principaux* incidents de cette histoire, ou plutôt des innombrables histoires qui, à titre de récits épisodiques, en composent surtout le tissu, et pour faire connaître par de *très-sobres* extraits le langage et les sentiments de chacun des personnages. Et puis je n'oserais guère présenter au lecteur un enchaînement de situations dont je ne lui donnerais pas la suite et l'issue. Or, s'il faut désarmer, par le mérite de la franchise, les exigences de sa curiosité, je lui avouerai que, bien différent du critique dont je parlais et qui a lu deux fois l'Astrée sans autre ennui que d'en voir approcher la fin, j'ai lu une seule fois les douze livres qui composent la première partie, avec un vif désir de me voir au terme du volume, désir si vif, que je n'ai pas abordé et peut-être je n'aborderai jamais les autres. C'est d'ailleurs la première partie qui a fait la réputation de l'auteur; personne ne l'accuse d'avoir violé les préceptes d'Aristote et d'Horace, en ne maintenant pas l'unité du plan et des caractères de ses héros. Je crois donc qu'il peut m'être permis de m'en tenir aux observations que cette étude partielle m'a suggérées et de les considérer comme s'appliquant à l'ouvrage entier.

XVIII.

ÉCRITS RELIGIEUX. — S. FRANÇOIS DE SALES. — DE BÉRULLE.

Ce que je viens de dire de l'Astrée laisse voir assez ce que je pense de l'assimilation qu'on a voulu établir entre d'Urfé et S. François de Sales. Sans doute, tout n'est pas imaginaire dans ce rapprochement. Tous deux sont en opposition avec la brutalité des mœurs de leur temps; tous deux ont donné au sentiment une large part dans leurs écrits; mais ces rapports ne

font que mieux comprendre la différence profonde de leur point de vue et de leur action. L'un, faisant du sentiment lui-même sa propre règle et son but unique, cherchant à exalter plutôt encore qu'à purifier la passion qui défrayait depuis si longtemps notre littérature, s'acquit une renommée considérable sans doute, mais destinée à mourir avec la génération qui avait vu publier son dernier volume; l'autre, rapportant toujours l'emploi du sentiment le plus vif et le plus profond aux vérités éternelles et à cette connaissance incomparable de la nature humaine que donne la théologie catholique, est le seul écrivain de ce temps-là qui ait conservé jusqu'à nous une véritable popularité.

Par son influence, comme par son idiôme, l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* nous appartient autant qu'à la Savoie; mais c'est une question tant soit peu obscure, au premier aspect, que de savoir si cette œuvre dut hâter ou retarder le mouvement qui, à travers tant d'obstacles, emportait, en France, la langue et le goût vers le point culminant du grand siècle. Il est certain que le français de l'évêque de Genève appartient au xvi^e siècle: c'est celui de Des Portes; il suffit, pour s'en assurer, d'en lire deux pages de suite, au premier endroit venu, et on le traduit maintenant pour ceux qui n'ont pas l'habitude de notre vieille langue. Mais, de même que nous avons vu Regnier (pardon d'une comparaison si profane) se déclarer étranger au mouvement de réforme et cependant aider au progrès, dans ses satires, par le rejet des fadeurs qui dominaient la poésie de l'époque et arriver enfin lui-même à une langue vraiment logique, au véritable goût, pour exprimer des idées nettes et générales, de même S. François de Sales entre dans le mouvement de la littérature française par la grâce du langage, la gravité de la pensée et la chaleur du sentiment, opposés à la froideur compassée et pédantesque dont sont remplis les écrits de la génération précédente.

Une littérature n'est grande et vivante, notre xvii^e siècle ne s'est fait la place qu'il occupe dans l'histoire, que par le déve-

loppement large et simultané de la pensée, du sentiment et de l'imagination. Or tous trois sont manifestement réunis dans S. François de Sales. N'ayant point d'ailleurs de théorie littéraire préconçue, sauf quelques principes de bon sens, il ne cherche pas à entraver la transformation de la langue ; il la suit même, quoique d'un peu loin. Sa qualité d'étranger pouvait aussi l'empêcher d'être, même aux yeux de ses plus sincères admirateurs, une véritable autorité à cet égard, en sorte que les vieilles expressions qu'il employait n'étaient pas consacrées par son exemple, en supposant qu'il fût vraiment utile d'y renoncer, ce que je n'admettrais pas facilement, car, comme les archaïsmes de Henri IV, elles sont vraiment françaises, et personne n'est plus éloigné du ronsardisme que S. François. Ses constructions sont partout aisées, et notre langue classique ne s'éloigne guère de lui que pour acquérir cette pompe un peu uniforme qu'on lui a quelquefois reprochée de nos jours. *L'Introduction à la vie dévote* est d'une clarté, disons mieux, d'une limpidité merveilleuse. Elle ne montre pas seulement la pensée de l'écrivain ; elle laisse voir jusqu'au fond de son cœur. C'est un épanchement continu d'un trésor de vérités morales et de sentiments profonds, d'amour pour Dieu et pour les hommes, qui s'opère de l'âme du Saint à celles de ses lecteurs. L'imagination riche et gracieuse de l'écrivain ne donne que la reproduction colorée de sa pensée intime et de ses émotions. Et l'accord de l'imagination et du sentiment, du sentiment et de la pensée, de la pensée elle-même avec la vérité, n'est-ce pas ce que la France demandait ou plutôt ce qu'elle aurait dû demander à sa littérature, comme condition essentielle de progrès ? On aurait peine à concevoir que des âmes nourries de bonne heure par la lecture de pages si aimables et si vraies ne fussent pas révoltées par les conceits de Bertaut : ils ne nous révoltent nous-mêmes que parce qu'une littérature plus saine nous a formés, et la nature humaine est la même dans tous les temps.

Il n'est pas nécessaire d'apporter ici de nombreux extraits à l'appui de ce jugement. Si le style de S. François de Sales est

l'expression de son âme, il faut ajouter que jamais âme ne fut plus égale à elle-même. Il n'est pas monotone sans doute, puisqu'il s'adapte aux variétés du sentiment et de la pensée, mais on ne trouvera point chez l'auteur ces violences qui ne durent pas : un sincère et naïf amour de Dieu et de ses frères l'anime partout et toujours. Choisissons donc quelques morceaux seulement, qui puissent offrir comme une image réduite de l'ouvrage tout entier.

En voici un qui en exprime l'idée dominante : « La dévotion » n'est autre chose qu'une *agilité et vivacité spirituelle*, par le » moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous » par elle promptement et affectionnement; et, comme il appar- » tient à la charité de nous faire généralement et universelle- » ment pratiquer tous les commandemens de Dieu, il appartient » aussi à la dévotion de les nous faire faire promptement et » diligemment. C'est pourquoy celuy qui n'observe tous les com- » mandemens de Dieu ne peut estre estimé ny bon, ny dé- » vot. » (1) Et un peu plus loin : « L'abeille, dit Aristote, tire » son miel des fleurs, sans les intéresser, les laissant entières » et fraîches comme elle les a trouvées; mais la vraye dévotion » fait encore mieux, car non seulement elle ne gaste nulle sorte » de vocation ny d'affaires, ains au contraire elle les orne et » embellit. » (2)

Ailleurs, s'arrêtant avec complaisance sur les conditions de l'entière pureté de l'âme : « Aussi seroit-ce une lascheté trop » grande de vouloir tout à nostre escient garder en nostre cons- » cience une chose si desplaisante à Dieu comme est la vo- » lonté de luy vouloir desplaire..... Que si le pesché veniel luy » desplait, la volonté et l'affection que l'on a au peché veniel » n'est autre chose qu'une résolution de vouloir desplaire à sa » divine Majesté. Est-il possible qu'une ame bien née vueille » non seulement desplaire à son Dieu, mais affectionner de luy

(1) Première partie, chap. 1.

(2) 1, 3.

» desplaire ? » — « Les araignes ne tuent pas les abeilles ; mais
 » elles gastent et corrompent leur miel , et embarrassent leurs
 » rayons des toiles qu'elles y font , en sorte que les abeilles ne
 » peuvent plus faire leur mesnage , et cela s'entend quand elles
 » y font du séjour : ainsi le péché veniel ne tue pas nostre ame ,
 » mais il gaste pourtant la dévotion et embarrasse si fort de
 » mauvaises habitudes et inclinations les puissances de l'ame ,
 » qu'elle ne peut plus exercer la promptitude de la charité , en
 » laquelle gist la dévotion ; mais cela s'entend quand le péché
 » veniel séjourne en nostre conscience par l'affection que nous
 » y mettons. » (1)

Voici maintenant quelques-unes des lignes que lui inspire la pensée de la société invisible de l'âme chrétienne avec des esprits dégagés d'enveloppes grossières : « Puisque Dieu nous en-
 » voye bien souvent les inspirations par ses anges , nous devons
 » aussi luy renvoyer frequemment nos aspirations par la mesme
 » entremise. Les saintes ames des trespasés qui sont en pa-
 » radis avec les anges... font aussi le mesme office d'inspirer
 » en nous et d'aspirer pour nous par leurs saintes oraisons.
 » Ma Philotée, joignons nos cœurs à ces celestes esprits et ames
 » bienheureuses ; car , comme les petits rossignols apprennent
 » à chanter avec les grands , ainsi par le saint commerce que
 » nous ferons avec les saints , nous sçaurons bien mieus prier
 » et chanter les louanges divines. » (2)

Plus loin , revenant aux principes suprêmes de la morale évan-
 gélifique : « Les comètes , dit-il , paroissent pour l'ordinaire plus
 » grandes que les estoiles , et tiennent beaucoup plus de place à
 » nos yeux : elles ne sont néanmoins pas comparables , ny
 » en grandeur , ny en qualité aux estoiles , et ne semblent
 » grandes , sinon parce qu'elles sont proches de nous , et en un
 » subject plus grossier , au prix des estoiles. Il y a de mesme
 » certaines vertus , lesquelles pour estre proches de nous , sen-

(1) I, 22.

(2) II, 16.

» sibles, et, s'il faut ainsi dire, matérielles, sont grandement
 » estimées et toujours préférées par le vulgaire : ainsi préfère-
 » t-il communément l'aumosne temporelle à la spirituelle... les
 » mortifications du corps à la douceur, à la débonnaireté, à la
 » modestie et autres mortifications du cœur, qui néanmoins
 » sont bien plus excellentes. » (1) — « Cette misérable vie n'est
 » qu'un acheminement à la bienheureuse : ne nous courrou-
 » çons doncques point en chemin les uns avec les autres, mar-
 » chons avec la troupe de nos frères et compagnons douce-
 » ment, paisiblement et amiablement..... Il faut voirement ré-
 » sister au mal, et reprimer les vices que nous avons en charge
 » constamment et vaillamment, mais doucement et paisible-
 » ment » (2) — « La charité craint de rencontrer le mal, tant
 » s'en faut qu'elle l'aille chercher, et, quand elle le rencontre,
 » elle en destourne sa face et le dissimule : ains elle ferme ses
 » yeux avant que de le voir au premier bruit qu'elle en apper-
 » çoit, et puis elle croit par une sainte simplicité que ce n'es-
 » toit pas le mal, mais seulement l'ombre ou quelque fantosme
 » du mal. » (3)

L'*Introduction à la vie dévote* fut publiée en 1604 ou 5. L'auteur était déjà connu en France : en 1602, il avait, comme nous l'avons vu, prêché à Paris, et y avait donné, même en ce qui touche le goût, de salutaires exemples. Ce ne fut pas un fait isolé. S. François de Sales fut un des prédicateurs les plus goûtés en France, pendant les vingt années qui s'écoulèrent encore jusqu'à sa mort. Outre Paris, Dijon, Lyon, Toulouse, Grenoble et probablement d'autres villes encore, sollicitèrent ou obtinrent son enseignement évangélique (4), et il paraît qu'on essaya, depuis comme avant la mort de Henri IV (5), de

(1) III, 1.

(2) III 8 .

(3) III, 28.

(4) V. lettres 183, 226, 233, 243, 254, 331, 362, 426.

(5) V. lettres 136, 422, 443, et 517.

l'attirer définitivement dans notre pays. En 1608 ou 1609, on voit son livre s'y répandre (1), et, en 1610, il en donne une seconde édition; je parlerai ailleurs d'un autre traité de même nature qu'il publia plus tard.. Dans le traité sommaire de la prédication que j'ai analysé un peu plus haut, il s'attache principalement à combattre ce même défaut contre lequel on peut trouver un préservatif dans ses livres : la manie, si répandue alors, de se payer de mots. Enfin il instituait en 1607 (2), de concert avec le père de notre Vaugelas (3), l'Académie florimontaine, dont la constitution prescrivait à ses membres un style grave et des sujets sérieux pour les leçons qu'ils devaient faire dans leurs assemblées; la culture des langues et spécialement de la langue française était, d'après ces mêmes statuts, un des objets de l'institution. A tous ces traits on ne peut méconnaître une action aussi persévérante que salutaire en faveur de la saine raison.

Dans un genre bien différent, celui de la polémique théologique, un modèle éclatant de raison et de bon goût était donné vers la même époque dans notre langue et dans notre pays. De Bérulle appartient au xvii^e siècle par son histoire comme par son goût, mais ses débuts, et peut-être la perfection de son style, appartiennent presque à l'ouverture de ce siècle, et il a le droit d'en être appelé le héraut plutôt que l'écho. Son traité sur la Mission des pasteurs est daté dans le corps même de l'ouvrage, puisque l'auteur y parle de l'église calviniste comme n'ayant pas encore quatre-vingts ans d'existence (4). Eh bien ! sauf une seule ligne de mauvais goût, qui est peut-être un souvenir d'un vers de Ronsard, sauf une demi-page, un peu subtile

(1) V. lettres 153, 154. Cf. 183 (Edit. de 1839 reproduite en 1845).

(2) Edit. précitée et Biog. univ.

(3) Biog. univ.

(4) Ceci nous reporte avant 1615. De Bérulle ne peut guère parler de la révolte de Luther, car en 1597 il n'avait pas 25 ans. Du reste, ni la Biographie universelle ni Brunet ne donnent la date de ce livre.

peut-être, et quelques mots aujourd'hui vieillis, c'est la langue, c'est le goût, c'est le génie des plus beaux temps de Louis XIV et des esprits les plus éminents de ce temps-là, oui, de Bossuet lui-même, dans sa lumineuse polémique. Si quelquefois, mais fort rarement, un développement, une période présente quelque longueur, il n'en coûte rien à la clarté de la pensée (1). Et les qualités de cet écrivain ne sont pas seulement celles qui correspondent aux défauts du xvi^e siècle ; ce ne sont pas seulement une érudition saine prenant la place du pédantisme, la vraie grandeur au lieu de l'enflure, une vivacité de style contenue en deçà de l'affectation ; non, c'est une allure naturelle, une logique serrée, suivie, inébranlable comme la vérité, *quæ stat mole sua*, qui n'emploie presque jamais les formes de la scholastique, mais en conserve toute la rigueur, et cela sans tomber dans la sécheresse ni de la pensée ni du style ; bien au contraire, le style de Bérulle remplit la condition qui alors manquait presque partout à la littérature française : il manifeste par la majesté des paroles la solide grandeur de la pensée. Mais il faut des exemples.

Après avoir comparé la naissance de l'Eglise apostolique à celle de l'Eglise de Genève « visible en sa naissance, en sa rebellion, en sa nouveauté, invisible en son autorité, en sa foy, en son antiquité, » (2), il continue : « Que faites-vous, mes-
« sieurs ? Vous délaissez cette Eglise qui a fait le monde chres-
« tien, sans laquelle vous ne seriez pas chrestiens vous-
« mesmes. Vous attendez sur le Royaume du Fils de Dieu,
« vous troublez son Estat, vous démentez sa parole et vous
» ruinez son chef-d'œuvre en la terre... Il l'a douée de force,
» mesme contre les Enfers... Il lui a donné son Esprit et sa
» parole ; et vous fuyez sa conduite et sa lumière ; et toute-
» fois elle est cet astre qui esclaire ce monde en l'absence de
» son soleil. Ouvrez les livres sacrés ; vous verrez que,
» sitost que le Sauveur s'est retiré de la terre, son Eglise

(1) V. § 1, 6, 13, 22.

(2) § 1. Sur la théorie de l'église invisible, Cf. § 8.

» y paroist... Dès sa naissance, elle est visible et parlante...
 » Elle part de Sion, selon les Escritures, et elle s'est res-
 » pandue en l'Univers, selon les mesmes Escritures. Elle a
 » parlé à la terre le langage du Ciel. Elle a fait connoistre au
 » monde celuy qui a fait le monde. Elle a réduit les sçavants à
 » la simplicité, les orateurs au silence, les monarques à l'o-
 » béissance et les bourreaux à l'impuissance. Les tourmens
 » ont manqué à sa constance, et sa puissance céleste a rendu
 » tout esprit captif et assujetty au service de la foy qu'elle an-
 » nonce. » L'auteur, j'allais dire l'orateur, conclut par une
 belle image sur les récents progrès de l'Eglise, qui n'aban-
 donne pas un hémisphère quand elle en va éclairer un
 autre (1), et reproche à ses adversaires d'avoir troublé le
 cours de ces progrès en divisant les forces de l'Eglise. (2).

Alors il rappelle, mais assez brièvement, tant il craint la dé-
 clamation, les calamités qui ont marqué le début de ces dis-
 cordes religieuses (3); puis, rentrant dans le fond même de la
 question, il expose, par des citations, les doctrines des mi-
 nistres calvinistes sur la justification et le libre arbitre, doc-
 trines qui furent, comme on sait, le point de départ de ce qu'on
 appelle encore la réforme. Il indique les conséquences morales
 de ce fatalisme, et il ajoute d'une voix qui n'est plus le prélude
 de celle de Bossuet, car il semble que ce soit elle-même :
 « Mais pour trouver de quoy réformer en l'estat du monde et
 » de l'Eglise, il falloit trouver de quoy réformer en Dieu
 » mesme, autheur du monde et de l'Eglise, et charger honteu-
 » sement et impudemment la sainteté, la justice et la bonté
 » de Dieu de tous les maux, de tous les crimes et de tous les
 » blasphèmes qui se sont commis et se commettront jamais au
 » monde, voire après ce monde en l'éternité des damnez (4). »

(1) § 2.

(2) § 3. C'est une pensée que Balmès a reprise dans son Protestan-
 tisme comparé au Catholicisme, chap. 45.

(3) § 3 et 4.

(4) § 6.

Peu après (1), lorsqu'il compare à la nouvelle église l'Eglise catholique qui « ayant arboré l'estendard de la croix par l'univers... se contente d'estre et de paroistre toujours comme une armée bien rangée en bataille, qui rompt les forces de l'ennemi sans s'esmouvoir, » on croit entendre un autre exorde du sermon de Bossuet sur la divinité de la religion chrétienne.

Mais de Bérulle se garde bien de fatiguer le lecteur par une pompe constante de langage. La dialectique la plus serrée, mais ordinairement la plus simple, mêlée ou, pour mieux dire, unie aux preuves de fait, remplit les pages suivantes (2) dans lesquelles l'auteur s'étend sur la transmission de l'autorité apostolique dans l'Eglise. Enfin il en vient à discuter l'existence de cette mission chez les calvinistes ; il examine le passage de leur confession de foi qui traite de cet objet même, et c'est là surtout qu'il semble, sans hyperbole, avoir écrit à l'avance un seizième livre de l'Histoire des variations. La vivacité, la netteté de l'argumentation destinée à faire ressortir les contradictions réciproques des églises protestantes (3), la magnificence du style, la véhémence et le pathétique de l'exhortation à se séparer des Choré de la nouvelle loi (4), le désaveu de Luther par les partisans de Calvin, issus de son enseignement (5), la profondeur de la doctrine, dans la comparaison entre la succession des familles issues d'Adam et celle des pasteurs produits par la parole de Jésus-Christ (6), la brièveté, la simplicité du style, dans les développements qui suivent (7) et spécialement dans le résumé final (8), rappellent toujours et souvent égalent les qualités de Bossuet.

(1) § 8.

(2) V. surtout § 11, 13, 15, 16.

(3) § 19.

(4) § 20, 21.

(5) § 18.

(6) § 22.

(7) § 23-25.

(8) § 26-28.

Dans ses opuscules de controverse et de piété, de Bérulle, sauf quelques taches légères, écrit la même langue et conserve la même netteté, la même raison enfin (1), le même amour de la raison et la conviction profonde de son accord avec les vérités du christianisme. Partout on retrouve cet attachement pour elle qui distingue éminemment le siècle de Louis XIV, et le sépare de ces subtilités italiennes et de ce faux amour de l'antiquité, que traversait encore la France, avant d'arriver à la pleine possession d'elle-même. De Bérulle dut contribuer pour sa part à l'en délivrer et y contribuer par l'ouvrage même que j'analysais tout-à-l'heure, puisque « on le dévorait à la cour » (2). Il démontrait en effet par le plus sensible des arguments, celui de l'exemple, que c'est à la grandeur de la pensée et à la vigueur du sentiment qu'il faut demander cette élévation et cette force du style, en vain poursuivies par les poètes du règne de Henri II.

XIX.

ÉTAT MORAL ET RELIGIEUX DE LA FRANCE PENDANT L'ADMINISTRATION DE HENRI IV. — ACTION RÉCIPROQUE DES LETRES ET DES MŒURS.

Ces études sur des écrivains dont beaucoup sont presque oubliés, même par les amis des lettres, sont bien longues, j'en conviens, et n'offrent pour la plupart qu'un faible intérêt, si on les considère en elles-mêmes. Sans doute, pour un historien et pour un philosophe, les obstacles que les saines doctrines de la raison ou du beau rencontrent dans les préjugés d'une nation, les tâtonnements ou la faiblesse de ceux qui essaient de propager ces doctrines, l'heureuse inexpérience de ceux qui les servent sans le vouloir, offrent matière à des recherches et à des observations curieuses; mais, après tout, ni la psychologie ex-

(1) V. spécialement Controv. 2. Œuvres de piété 27, 87, 110, 117, 172, 181.

(2) Étude de M. Nourrisson sur M. de Bérulle, dans le Correspondant (ou dans sa publication séparée).

périmentale, ni la bibliographie, ni l'érudition pure ne sont autre chose que les utiles instruments de sciences plus hautes, plus dignes de ce nom. C'est à l'ordre moral que tout doit enfin aboutir : la connaissance du monde matériel n'a de valeur, aux yeux de la conscience, que comme moyen de soulager les misères du genre humain et comme révélation des lois de la providence qui le dirige ; la connaissance des faits littéraires et politiques serait peu de chose, si elle ne donnait à l'histoire que le spectacle de volontés s'agitant vers un objet souvent misérable et qui leur échappe sans cesse, d'esprits tournoyant autour d'un idéal qu'ils parviennent rarement à saisir et que, la plupart du temps, ils n'aperçoivent même pas. Mais, si les rapports des principes suprêmes avec les résultats moraux et matériels, si les rapports du vrai et du beau, du juste et de l'utile, sont reconnus pour le véritable domaine de la science historique, tout prend une signification sérieuse ; alors les recherches les plus éloignées en apparence des intérêts de la vie pratique peuvent passionner ceux qui reconnaissent partout, dans l'histoire politique, intellectuelle et morale, les effets soit de la présence, soit de l'absence de doctrines absolues dans leur essence, variables à l'infini dans leur application et qui doivent diriger la conduite de chacun comme la marche des générations.

Déjà, en indiquant les agitations sourdes, la secrète faiblesse de l'état social, au commencement du ^{xvii}^e siècle, j'ai montré que la saine culture des intelligences était difficile à concevoir, même chez les classes élevées de ce temps-là. Le prince, qui maintenait par son ascendant une certaine tranquillité extérieure et, jusqu'à un certain point, le calme dans les esprits, n'eut pas le temps d'affermir et de compléter les résultats obtenus ; il laissa beaucoup à faire, surtout beaucoup à refaire, et son œuvre imparfaite fut bien ébranlée, pendant la triste période qui suivit immédiatement son règne, période d'abaissement presque autant pour l'esprit littéraire que pour la politique nationale. Mais l'affinité du faux et du mal n'est

guère moins sensible pendant la vie même de Henri IV ; et, si l'on veut expliquer la langueur, la stérilité, l'égarément des forces intellectuelles de la nation pendant cette période, il n'est pas permis d'oublier les liens qui unissent le développement de nos facultés diverses, et font de notre âme un tout bien complexe, mais indivisible pourtant.

Quel est le vice capital des productions littéraires et plus encore du goût public, pendant les années que nous venons d'examiner ? Après une étude minutieuse, fastidieuse peut-être, il nous est du moins permis de conclure et de présenter, comme on dit dans les écoles, une synthèse acceptable après une analyse si détaillée. Eh bien ! ce vice, qui comprend tous les défauts de la littérature d'alors, c'est le *goût du faux*, c'est le préjugé universellement répandu que les vérités de la morale et la connaissance de la nature humaine ont peu de chose à voir dans les lois de la poésie, dans la marche de l'imagination. Or, si « la littérature est l'expression de la société, » (j'entends des classes plus ou moins lettrées,) ne doit-on pas présumer dès lors que les saines doctrines et les sentiments élevés tenaient peu de place dans la vie pratique d'une société qui se produisait ainsi devant la postérité par les œuvres de sa littérature ? Et, si des recherches d'une autre nature et tout-à-fait indépendantes de celles-là conduisent à une conclusion semblable, ne sera-ce pas un exemple frappant de cette affinité dont je parlais tout-à-l'heure ; en même temps que la vérité des deux jugements portés sur la valeur intellectuelle et sur la valeur morale de cette époque, recevra de cette concordance une confirmation digne d'intérêt ?

Sans doute il faut être, en histoire, sobre de formules dogmatiques, et surtout il faut bien les comprendre avant de les employer. Ce serait une grande erreur de croire que les niaiseries entassées dans les poésies de ce temps-là fussent la traduction en vers des sentiments répandus dans la société française, qu'elles en fussent l'*expression* fidèle et directe : elles étaient tout au plus la reproduction du langage usité entre les

gens de cour. Mais c'est précisément parce qu'il ne pouvait être pris au sérieux ni par le poète ni par personne, que ce style fait reconnaître chez les poètes, et soupçonner au moins chez les lecteurs, l'absence des sentiments auxquels on suppléait par une si froide et si misérable recherche de l'esprit. Qu'il y ait des vers bien sentis, soit chez Regnier, soit chez Malherbe, personne ne le niera ; personne ne soutient que la nature humaine change d'une génération à l'autre dans ses qualités essentielles, dans les facultés qui la constituent. Givry a dû écrire sérieusement à M^{lle} de Guise, en allant périr au siège de Laon (1594), le billet que Tallemant rapporte et où il lui dit : « Je vais périr sans doute, puisque le ciel vous aime trop » pour sauver ce que vous voulez perdre... » et j'admettrai sans peine que la littérature du temps a pu réagir à ce point sur beaucoup de cerveaux faibles. Mais ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'une délicatesse de sentiment généralement répandue n'aurait ni produit, ni goûté les plates extravagances qui remplissent les vers du temps de Henri IV, et que la chaleur réelle de la passion, quand elle se montre dans les écrits de cette époque-là, n'est presque jamais celle d'une passion pure et généreuse : ces œuvres littéraires proprement dites dévoilent le plus souvent ou la froideur de l'âme, ou une brutalité abjecte. La prose est en progrès sans doute, mais, outre que ce progrès est encore bien incertain, observons qu'il porte surtout sur deux objets : le style théologique, qui évidemment n'est pas inspiré par le public en général et ne s'adresse pas toujours à lui, et le style des affaires, c'est-à-dire des intérêts, que sans doute les peuples corrompus ne comprennent pas très-bien, mais qu'ils ne dédaignent pas pour cela, et qui se trouvèrent alors confiés à des esprits d'élite.

L'*Astrée*, j'en conviens, est manifestement écrite avec l'intention de réagir contre les sentiments que je viens de signaler, et la vogue exceptionnelle de ce roman pourra m'être opposée ; mais j'attendrai, pour renoncer à mon opinion, que les admirateurs de cette œuvre aient démontré qu'elle a dû la faveur

du public à ses qualités réelles plutôt qu'à ses nombreux défauts, à la délicatesse des sentiments plutôt qu'à la subtilité qui en refroidit l'expression, à la peinture plus ou moins exacte du cœur humain plutôt qu'aux idées sensuelles qu'il réveille quelquefois, à l'élégance relative du style plutôt qu'aux aventures compliquées, dont on se montrait si avide au théâtre; car, pour la variété des faits, chacun des douze livres de la première partie de l'*Astrée* représente presque une pièce de Larivey ou de Hardy. Si l'on parlait du public de 1650, il y aurait peut-être d'autres conclusions à tirer; si même on ajoutait que l'*Astrée* a contribué à le former, on pourrait consentir à admettre cette assertion; mais il s'agit en ce moment du public de 1610, et, après tout, il ne faut pas oublier que le dévouement des personnages de l'*Astrée* est généralement beaucoup plus aveugle que moral. Cet ouvrage exalte les sentiments, mais on y fait peu de cas des principes, ce qui ne s'éloigne pas tant de certaines poésies de Ronsard et de Bertaut.

Du reste, ce n'est pas seulement par des inductions que l'état moral de la France et surtout de la cour, sous Henri IV, peut être connu et compris: les témoignages directs de l'histoire sont assez formels là-dessus. Je les ai produits plus haut pour le moment où la France sortait des guerres civiles, et l'on a pu attribuer ces faits déplorables à cet état de sauvages passions, à ces violences sans loi, à cet oubli de toute règle, que quarante années de haines intestines avaient produits dans le pays; mais d'autres récits ne permettent guère de croire que le retour du calme ait amené un état moral beaucoup meilleur.

Si je m'en tenais ici aux doléances de l'Estoile et aux faits qu'il rapporte comme s'étant passés presque sous ses yeux, j'avoue que ces renseignements, très-importants pour connaître la moralité de Paris et du Louvre, n'auraient qu'une valeur médiocre pour former un jugement sur la situation générale de la France. Il faut dire aussi que les documents, ceux du moins qui sont livrés au public, ne sont pas nombreux en ce qui concerne l'état des provinces, tandis qu'on aurait besoin d'un

l'Estoile dans chaque province et presque dans chaque canton, si l'on voulait connaître directement et précisément ce niveau moral du pays sur lequel les grandes histoires ne donnent que des appréciations vagues et incertaines. Je reconnais donc que l'on doit ici avoir recours à des raisonnements par induction, partir de certains faits constatés et en tirer les conséquences qu'autorise la connaissance de la nature humaine. Je reconnais même que ces faits ne porteront pas toujours sur la condition morale de *toutes* les classes de la société, surtout des populations rurales. Mais, outre que l'étude de ces dernières, très-importante en elle-même, est distincte de celle que nous faisons en ce moment sur les classes lettrées, pour en rapprocher les conclusions de celles que nous inspire l'état intellectuel du pays, il n'est permis à personne d'ignorer ce que devient un peuple qui reçoit de ses guides naturels, c'est-à-dire des classes les plus instruites et surtout du clergé, beaucoup de fâcheux exemples et peu d'enseignement religieux. Ajoutons, pour cette époque, qu'une longue anarchie n'avait pas seulement relâché les liens sociaux, mais rendu difficile l'exercice de cette religion même pour laquelle on combattait. Fenoillet, dans l'oraison funèbre du duc de Montpensier, le loue d'avoir rétabli dans ses terres « le service de Dieu que le malheur des temps » avait fait cesser; » et, jusqu'à l'édit de Nantes, le culte catholique fut interrompu dans les nombreuses places des protestants.

XX.

LE CLERGÉ SOUS HENRI IV. — ÉBRANLEMENT DES CROYANCES.

Pour commencer donc par la classe dont l'influence, positive ou négative, est évidemment la plus importante, sans rechercher des faits particuliers qui ne prouveraient pas grand'chose, voyons ce que des documents généraux, publics, incontestés nous apprennent sur la situation du clergé au temps de Henri IV. Quels enseignements, quels exemples pouvait-il donner à la nation ?

En 1598, l'assemblée du clergé avait appelé l'attention du roi sur les nominations plus ou moins risquées aux évêchés, abbayes et autres bénéfices à charge d'âmes, sur la dilapidation des biens de l'église en pensions à des laïcs, sur la profanation des églises elles-mêmes, en un mot sur des abus de toute sorte (1) qu'expliquaient suffisamment les désordres de la guerre civile et qu'avait pu aggraver l'interruption, terminée depuis quelque temps sans doute, mais assez longue, des rapports entre le Saint-Siège et les évêques du parti royaliste (2). C'est à cette requête que Henri IV répondit par le discours cité plus haut (3). Mais ses promesses exprimées avec un air de franchise si noblement familier, un abandon si séduisant, et qui paraissent mesurées à la fois sur les difficultés de l'exécution et sur l'énergique résolution d'en triompher, furent-elles observées ?

Il serait difficile de le nier absolument. Non seulement, comme je le disais tout-à-l'heure, le culte catholique fut, peu après l'édit de Nantes, rétabli partout dans les villes de sûreté (4), mais, en différentes occasions, le roi montra per-

(1) Palma Cayet, Chronol. septen. L. I

(2) Davila, catholique royaliste, dit, vers la fin de son xiv^e livre (1595) : *Lo scisma era quasi totalmente formato, il Parlamento continuava sollecitamente ad impedire ch' alcuno non andrassse ad impetrare i beneficii a Roma, e chi gl' impetrava non otteneva sicuramente il possesso ; il Rè per uno del gran consiglio spediva tuttavia gli Economi spirituali alli Viscovati, ed altre cure d'anime vacanti, il nome della sede Apostolica pareva già totalmente posto in oblio* (p. 695, éd. de Venise 1646. — D'Ossat (lettre du 16 janvier 1596) dit qu'il avait été urgent de conclure avec Rome, pour « arrêter le schisme, jà fait et formé. »

(3) « A la verité, je cognois que ce que vous m'avez dict est véritable, etc. » (V. ch. I.)

(4) P. Cayet. L. II. — Mémoires de Cheverny, 1599. — Cf. d'Ossat, lettre du 9 juillet 1601, qui nomme expressément Montauban, et La Rochelle. — M. Poirson fait monter à trois cents le nombre des

sonnellement un assez vif désir de voir reflourir la religion dans son pays, un attachement à l'Eglise plus sérieux qu'on ne le croirait d'après les circonstances de son abjuration et la licence de sa vie. Il paraît avoir pris un intérêt très-réel à la discussion établie sur le livre de l'Eucharistie, entre Du Perron et Mornay (1); Richelieu raconte même, au commencement de ses Mémoires, évidemment d'après les confidences de la reine, que Henri IV a depuis avoué à celle-ci le peu de sincérité de sa conversion en 1593, mais en ajoutant « que depuis » la conférence qu'eut à Fontainebleau le cardinal Du Perron » avec le Plessis Mornay, il détestoit autant, par raison de » conscience la créance des Huguenots comme leur parti » par raison d'Etat. » En 1603, il rappelait les Jésuites, bannis depuis plusieurs années du ressort du parlement de Paris (2), et il exprimait hautement, dans sa réponse aux remontrances de cette cour, qu'il s'était attaché à eux en raison de la répulsion qu'ils inspiraient aux calvinistes et aux « ecclésiastiques » mal vivants. » (3). Enfin, pour le point capital, le choix des dignitaires ecclésiastiques, répondant, en décembre 1605, aux remontrances que le clergé de France lui présentait par la bouche de l'archevêque de Vienne, Pierre de Villars, Henri s'exprimait ainsi (4) : « Quant aux eslections, vous voyez » comme j'y procedde. Je suis glorieux de voir ceux que j'ay » establis estre *bien différens de ceux du passé*; le récit que vous

viles où le culte catholique fut rétabli (L. VI, ch. VIII, § 3.) Pour son rétablissement (partiel) en Béarn, V. lettres de Henri IV, 17 juillet, 23 et 31 août 1599. Cf. Mém. de La Force, 1600, 1603, 1606, 1607, 1608.

(1) V. lettres missives, mai 1600, et notes. Cf. Palma Cayet et de Thou. — Et Mém. de Mme du Plessis, p. 366-7.

(2) Mais non de la France entière : V. Mémoires de Cheverny, et d'Ossat, lettre à Villeroy, 3 mars 1598, sur l'affaire des Jésuites de Tournon.

(3) Lettres missives, 24 décembre 1603.

(4) Ibid., 3 décembre 1605.

» en avés fait me redouble encore le courage de *mieux faire à l'advenir.* »

On peut donc admettre que, sept ans après la paix générale, il y avait quelque chose de fait ; malheureusement il y avait beaucoup plus à faire. Six semaines à peine avant cette harangue, le roi plaisantait dans une lettre (1), au sujet de l'évêque de Lodève, né en 1600, et nommé en 1604 à cette dignité, à laquelle il renonça un peu plus tard, c'est-à-dire à l'âge de *sept ans* (2) : triste, bien triste sujet de plaisanterie, surtout dans la bouche du chef de l'Etat, responsable devant Dieu, son peuple et la postérité, d'un pareil mépris de la loi divine. Du reste, la harangue même dont je viens de citer un fragment ne dissimule pas que l'état religieux de la France était encore déplorable. « Je ne saurois, dit le roi, répondre » n'y adjouter à ce que vous avés dict : je recognois que cela » est véritable ; *l'Eglise est affligée*, je le sçay bien : je desire » apporter tout ce qui despendra de moy pour la restaurer. » Vous m'avés parlé du concile (3) ; j'en ay désiré et desire la » publication ; mais, comme vous avés dict, les considérations » du monde combattent souvent celles du ciel... Pour ce qui » est des simonies et confidences, commencés à vous guérir » vous-mesmes et exciter les autres par vos bons exemples à » bien faire. » Nous avons vu d'Ossat écrire à Villeroy, en 1603, que l'Eglise était « toute mal menée en France ; » quelque temps auparavant (4), il se plaignait à lui du désordre qui existait chez nous parmi les moines mendiants.

Cependant l'impulsion était donnée ; l'attention était éveillée sur les abus ; le roi et l'épiscopat se montrant d'accord sur la

(1) Ibid., 24 octobre 1603.

(2) Note de la même lettre.

(3) Le concile de Trente, la grande réaction catholique contre les scandales du x^v^e et du xvi^e siècle, qui restait mutilée en France, dans son application.

(4) 6 août 1601.

nécessité d'apporter d'énergiques remèdes, on pouvait espérer qu'un résultat sérieux, sinon complet, serait obtenu, surtout si l'on songe que douze ans de paix suivirent la harangue de 1598. Henri IV donna Fenoillet à Montpellier (1), et voulut attirer saint François de Sales en France (2). Le terrain semblait d'ailleurs préparé pour une régénération religieuse : la multiplication rapide des couvents pendant les premières années du XVII^e siècle, l'introduction d'un ordre fort austère, celui des Carmélites, donnaient lieu de croire que le zèle et même le dévouement religieux avaient encore de profondes racines chez le peuple des croisades et de la ligue. Un an après le discours dont je viens de parler, Henri IV annonça par un édit sa volonté constante « avenant vacation de prélatures, abbayes et » autres bénéfices..., de les pourveoir de personnes de mé- » rite; qualité et suffisance requise pour se bien et dignement » acquitter de leurs charges (3). » Il proscrivit aussi cet abus des *confidences*, dont il était question tout-à-l'heure : par là, dit M. Poirson, « presque tous les bénéfices ecclésiastiques étaient envahis par les laïcs : les princes, les seigneurs et leurs protégés, possédaient des abbayes, des prieurés, dont ils touchaient les revenus, dont ils disposaient comme de biens de familles et qu'ils faisaient desservir par des prêtres pauvres et ignorants... Les choses en étaient arrivées au point que souvent les bénéfices étaient tombés en partage à des protestants, sous le nom d'ecclésiastiques désignés par eux : Sully nous apprend lui-même qu'il avait obtenu de la sorte une quantité d'abbayes, lui donnant un produit annuel de 45,000 livres (4).

(1) OEcon. roy., vol. VII, ch. 24. — Cf. les Or. fun. de Henri IV par Bertaut et par Cospéau.

(2) S. François de Sales, t. III des Œuvres complètes, lettre 136.

(3) Edit de décembre 1606, art. 1. — V. M. Poirson. L. V, ch. VIII, § 3, vol. II, page 401, note.

(4) Henri IV lui écrivait le 30 octobre 1599 : « M. de Rosny, j'ay » receu vostre lettre; je vous ay accordé très-volontiers l'abbaye que

A cette époque, l'Etat ne salariait aucun des membres du clergé, et le clergé ayant perdu le revenu et la disposition d'une grande partie de ses propriétés, ne pouvait rémunérer convenablement les ministres chargés de distribuer au peuple l'instruction religieuse et morale, de le rappeler à ses devoirs, de le soulager dans ses misères, de remplir les fonctions du culte (1). » Des peines sévères menacèrent désormais les gentilshommes qui prendraient ou feraient prendre à ferme les revenus ecclésiastiques; d'autres articles pourvoyaient à un entretien convenable des cures (2).

Telles étaient les principales dispositions de l'édit de 1606; quels en furent les résultats? Écoutons ce qu'écrivait en 1614 un fils d'Estienne Pasquier, non dans un accès de misanthropie, mais dans un écrit officiel en quelque sorte, offert au pouvoir souverain, lors de la convocation des États. Après avoir rappelé les malheurs qui s'étaient succédés depuis cinquante-quatre ans, c'est-à-dire depuis le règne de François II, et les avoir attribués au mauvais choix des ecclésiastiques, sans distinguer en aucune manière entre la période des Valois et celle des Bourbons, entre le règne de Henri IV et la régence, il ajoute: « Qui sont ceux qui ont esté appelés aux prélatures? » Gens ignorans. » — « Nous sommes icy appelez pour vous » dire la vérité des choses: il la vous faut dire sans pallier. De- » puis que les faveurs ont créé des pasteurs sans soins ny suf- » fisance, et que les biens de l'Église ont esté maniez à l'égal » du domaine des seigneurs, que les ecclésiastiques ont dressé » leurs cœurs vers l'or et l'argent..... dès là on a veu toute » l'Europe pleine de divisions... d'où est venue la coustume de

- » vous m'avés demandée (pour lui-même apparemment), si elle est à » moy à donner... Je vous prie travailler à ce que, dans huit ou dix » jours, les 50,000 escus que j'ay promis à M^{lle} d'Entragues soient » prêts. » Cf. 16 novembre 1598.

(1) Poirson, vol. II, p. 401.

(2) Id., ibid., p. 402.

» trafiquer marchandise en l'Église, qui est si commune qu'elle
 » accompagne le général de la France, comme l'ombre fait le
 » corps. C'est aujourd'huy un meslange et pesle-mesle du bien
 » ecclésiastique avec nostre hoirie et succession » (1). C'est
 seulement en réformant cet abus, conclut Nicolas Pasquier, que
 l'on ruinera l'hérésie et les mauvaises mœurs ; et il termine en
 réclamant l'observation de la résidence, seul moyen d'assurer
 des choix convenables, pour les bénéfices à la nomination des
 prélats, ainsi que l'abolition de la vénalité des bénéfices, qui
 se poursuivait avec plus ou moins d'effronterie, huit ans après
 l'édit de 1606 (2) ; en d'autres termes il appelle, au nom de la
 plus impérieuse nécessité, l'application de quelques-unes des
 lois de ce Concile de Trente dont plusieurs des amis de son
 père avaient probablement contribué, autant et plus peut-être
 que le mécontentement des calvinistes, à empêcher la publica-
 tion (3). Je dis *quelques-unes*, car personne peut-être, excepté

(1) Lettres de Nicolas Pasquier, livre II, lettre 19 : Remontrance très-humble au Roy.

(2) Les témoignages abonderont sur ce point, quand je traiterai de l'état de la France pendant les premières années du règne de Louis XIII. Je me borne ici à ces quelques lignes dont le sens général porte sur tout l'ensemble de l'époque ; mais il ne faut pas oublier que Fontenay-Mareuil, bien jeune alors, il est vrai, ne distingue pas les époques, quand il parle des mauvais choix que fit quelquefois Henri IV pour les bénéfices à sa nomination, bénéfices qui donnaient droit au patronage de cures. V. collection Petitot, vol. L, p. 94.

(3) Personne n'a été plus explicite que d'Ossat sur la nécessité d'appliquer à la France cette législation ecclésiastique. Il raconte, dans une lettre de 1599, un entretien avec Clément VIII dont il avait eu à calmer l'agitation et les craintes au sujet de l'édit de Nantes, mal compris à Rome dans son contexte et surtout dans sa portée, et qui du reste pouvait effrayer beaucoup de gens comme une expérience hasardeuse, car c'était, depuis la naissance du protestantisme, le premier essai de tolérance qui eût été fait sérieusement dans aucun état protestant ou catholique. D'Ossat avait réponse à tout, mais,

le fondateur de l'Oratoire français, ne songeait encore sérieusement à la condition de succès, sans laquelle toutes les autres mesures, même observées de bonne foi, devaient être presque illusoires : le mode de recrutement, l'éducation ecclésiastique du clergé séculier.

Du reste il n'est pas nécessaire d'attendre l'année 1614, ni même la mort de Henri IV pour s'apercevoir de la violation flagrante des dispositions de 1606, ou tout au moins de l'esprit de ces dispositions. « Un conseiller d'église, en la cour du Parlement de Paris, nous dit l'Estoile, possédant en bénéfices

quant à la publication du concile, dont Clément VIII reprochait l'oubli au gouvernement français, si prodigue de garanties envers les calvinistes, le cardinal ne trouve rien à dire, sinon que le roi le désire, mais que les huguenots l'abhorrent, et beaucoup de catholiques avec eux. « Et ceux qui plus peuvent, comme les parlements et les » chapitres et les principaux seigneurs, ne veulent point dudit concile, pour n'avoir point à laisser les bénéfices incompatibles, les » confidences et autres abus, que la réformation portée par ledit » concile ôteroit. » L'année suivante (26 mai), revenant sur cet article, il assure, au sujet des réserves proposées par la cour de France, que des explications satisfaisantes étaient déjà données par celle de Rome, pour le maintien des édits de pacification que les protestants croyaient menacés, et il ajoute : « Quant à la première et à la seconde modifications, outre qu'elles sont équitables, elles serviront à fermer la bouche à ceux qui s'opposent à » ceste publication,... elles ne restreignent quasi en rien ledit concile : parce que, quoi que quelques-uns mal affectionnés à ladite » publication prétendent, il ne se trouvera en effet que l'intention dudit concile ait esté de toucher aux droits, privilèges et prérogatives de vostre couronne ni d'autres, et moins aux libertez, » franchises et immunitéz des Eglises, pour lesquelles il y a plusieurs décrets audit concile et nul au contraire : si on ne vouloit dire que les concubinages, les simonies et autres tels abus » fussent libertez, franchises et immunitéz de l'Eglise gallicane, de laquelle les vraies libertez sont au droit canon, autorisé et maintenu principalement par les papes et le S. Siège. »

» la valeur de vingt mille livres de rente, comme il eust esté
 » forcé par les parents d'une fille qu'il entretenoit... à se ma-
 » rier avec elle (il n'était donc pas prêtre) : le Roy en estant
 » adverty... donna à la comtesse de Moret une partie de ses bénéfices » (1). Ceci se passait vingt-six mois après l'édit, qui, selon les paroles de l'historien cité, « réserva *exclusivement* aux membres du clergé cette dernière espèce de faveurs » (les bénéfices) (2); c'était du reste dans le courant de 1606 que le roi avait gratifié Regnier de la pension de 2,000 livres dont son oncle Des Portes jouissait sur l'abbaye de Vaux-Cernay (3) : ajoutons, pour être juste, que Regnier n'avait pas encore publié la première édition de ses satires, et que c'était là sans doute « un bénéfice simple, si simple qu'il suffit de croire en Dieu » pour le desservir, » comme dira Scarron. Je ne sais si les abbayes de femmes étaient comprises dans la déclaration royale, mais Malherbe écrivait, quelque temps après, à M. de Peiresc : « Vous avez su comme M. le comte de Moret a été légitimé, il y a environ trois semaines ou un mois; aussi a été mademoiselle Jeanne de France, fille de mademoiselle de La Haye : la mère et la fille s'en vont à Fontevault attendre la vacation d'une abbaye que le roi leur a destinée. Elle s'est un peu piquée de ce que le roi est parti sans lui dire adieu : sa faveur a été de courte durée » (4). J'avoue du reste que ces scandales me paraissent bien moins révoltants que les prétendus repentirs du roi ou des grands du royaume, faisant usage des sacrements dans les courtes alternatives de leur odieuse dépravation (5). S'étonnera-t-on après cela que « les impies, pour autoriser leur athéisme, » en répandissent le

(1) Février 1609.

(2) V. Poirson, L. VI, ch. VIII, § 3.

(3) Id. *ibid.*

(4) Lettre du 25 mars 1608, 13° à M. de Peiresc (Ed. du Panthéon littéraire).

(5) V. Bassompierre, 1600, 1608, Cf. l'Estoile, 6 janvier 1609 et Or. fun. de Henri IV, par Coëffeteau.

soupçon « sur les âmes des grands princes, » surtout quand l'orateur qui témoigne de ce fait (1) appelle *vertu singulière* l'aversion du duc de Montpensier pour « les propos dissolus de religion et les blasphèmes. »

Car l'impiété systématique, dogmatique commençait aussi à se montrer; et comment ne l'eût-elle pas fait, au milieu de la désolation de l'Église? Un dignitaire ecclésiastique, un théologal de Condom, Charron en un mot, formula, dès 1601, avec un singulier mélange de dissimulation et de netteté, les aspirations des esprits impatients de toute autorité religieuse. La vue des crimes causés par le fanatisme fut-elle la cause première de sa défection? M. Poirson l'affirme (2); il croit en trouver la preuve dans l'indignation que l'auteur témoigne à cet égard, et cela n'a rien d'impossible; mais il est certain cependant que son livre n'était pas destiné à la classe la plus fanatique de la population. L'historien que je viens de nommer montre par des citations très-frappantes que le but arrêté, calculé, exclusif de P. Charron était d'anéantir dans les classes lettrées la croyance à toute religion révélée, en laissant au peuple ces croyances positives que l'auteur maintenait dans les *Seize Discours chrestiens*, publiés presque en même temps que le traité de la *Sagesse*, et en formulant, pour ceux à qui ce dernier ouvrage était destiné, une morale pratique, peu élevée d'ailleurs et par conséquent d'une propagation assez facile. Sans doute, vus dans le contexte du livre, ces morceaux ne sont pas aussi clairs que dans la citation détachée; ils sont enveloppés de précautions et de réserves, mais le sens réel n'en peut guère être douteux. Le dédain que Charron témoigne dans sa préface pour ceux que son scepticisme offenserait, pour les *opinions vulgaires*, la *foiblesse populaire* et la *délicatesse féminine*, l'assimilation des religions diverses, l'explication de leur naissance, de leur progrès, de leur décadence et de leur succession (comment les dogmes fi-

(1) Oraison funèbre du duc de Montpensier par Fenoillet.

(2) L. VI, chap. ix, § 2, section 2^e.

nissent!), explication produite au moyen de ces vagues formules, qui, de tout temps, ont dispensé de la connaissance des faits par un air d'érudition et de leur discussion par un semblant de profondeur, sont, aujourd'hui surtout, une tactique trop connue pour que l'exception formulée comme entre parenthèses en faveur du christianisme en dissimule beaucoup la portée : tout ce que bien des gens regardent comme très-moderne, dans la polémique anti-chrétienne, se trouve au moins indiqué dans l'ouvrage de Charron. Si le scepticisme n'était pas chose nouvelle pour la génération lettrée qui sortait du xvi^e siècle, il faut reconnaître que celui-ci prenait une forme bien différente de celui de Rabelais ou de celui de Montaigne. Le style toujours froid, dogmatique et en somme fort ennuyeux de Charron n'a rien de commun avec les folles divagations du premier; et, malgré les rapports incontestables, malgré la filiation que j'ai montrée ailleurs et que tout le monde admet entre les *Essais* de Montaigne et la *Sagesse* de son disciple, il est certain qu'à celui-ci seulement appartient le scepticisme grave et réfléchi, qui veut se faire sa part à soi-même et fonder quelque chose de neuf, après avoir détruit beaucoup. Sans prétendre assimiler en aucune façon le *sec traducteur du français de Montaigne* à l'écrivain le plus chaleureux peut-être que le xviii^e siècle ait produit, je dirai que Charron, comme Rousseau, fut moins un sceptique qu'un sectaire. Tous deux voulurent dérober à la Providence son secret d'*effacer pour écrire*; tous deux ont échoué sans doute, parce que tous deux ont rejeté la *pierre angulaire*; mais Rousseau, entraîné quelquefois vers le christianisme par la chaleur de son âme et qui y fût revenu sans doute, si un orgueil sauvage ne l'eût retenu, Rousseau, qui employa plus d'une fois ses talents à combattre un scepticisme bien plus complet et plus odieux que le sien, a laissé derrière lui de hautes idées et de nobles sentiments, qui ne seront pas ensevelis dans la tombe du xviii^e siècle, tandis que celui qui chercherait la règle de sa conduite dans la lecture de la *Sagesse*, n'en retirerait que faiblesse désespérante et sé-

cheresse de cœur : je le conclus des pages mêmes où M. Poirson s'efforce de faire dans Charron la part du bien et celle du mal. La croyance à l'immatérialité de l'âme (1), l'enthousiasme pour de glorieux exemples, l'échange d'affection et de services entre les hommes, la dignité de notre nature, le besoin de développer l'intelligence humaine sont plus ou moins ouvertement attaqués dans ce livre, et, si, au milieu de tout cela, on trouve quelques saines maximes de morale pratique, l'historien que je cite fait observer que cette partie de l'ouvrage est copiée en quelque sorte dans les écrits de Du Vair, et du reste nul homme sensé ne doit prendre au sérieux l'efficacité de maximes flottant en l'air pour réprimer les passions du cœur humain. Les effets directs de cette désolante polémique seront plus visibles quelques années après la mort de Henri IV que pendant l'époque sur laquelle nous nous arrêtons maintenant, et l'occasion d'y revenir se présentera dans ce volume ; mais une notice bibliographique sur le traité de la *Sagesse*, donnée par M. Poirson (2), ne permet pas de croire que le public de ce temps ait laissé passer sans l'apercevoir ou sans la comprendre cette manifestation trop fidèle des tendances qui se produisaient chez lui.

(1) L'immatérialité de l'âme (au sens précis et réellement philosophique du mot) est formellement attaquée au 7^e chap. du 1^{er} l. (Ed. de 1607). Quant à l'immortalité, elle est plutôt défendue qu'attaquée, et la phrase sur la 3^e *opinion* que cite l'historien se rapporte seulement à l'origine des âmes.

(2) Il nous apprend que l'édition de 1601 (la 1^{re}) ayant soulevé des réclamations, Jeannin en donna, en 1604, une seconde, fort corrigée, où les modifications de l'éditeur se joignirent à celles que l'on dit avoir été laissées par l'auteur, mais que, le public ne voulant point de celle-là, on en fit, en 1607, une 3^e où l'on trouve, avec l'ancien texte, les pages de Jeannin.

XXI.

CRIMES CONTRE LES PERSONNES. — LA NOBLESSE.

Ces tendances, il n'est pas possible de les nier (sans toutefois prétendre que la France entière en fût complice), quand on considère et le cynisme des actions et le cynisme des écrits. Si l'on jette les yeux sur le *Journal* de l'Estoile, rédigé pendant les quatre dernières années du règne de Henri IV, on est frappé du profond mépris avec lequel ce bourgeois parisien, élevé au milieu de la licence des agitations politiques et d'ailleurs très-peu dévot, parle de la morale de son temps, sans beaucoup distinguer entre la cour et la ville. Parmi les crimes qu'il rapporte comme journellement commis avec une entière impunité, il en est un qui, à deux reprises, appela l'attention du roi et qui mérite spécialement celle de l'histoire, parce que c'est de tous les crimes (le suicide excepté) celui qui suppose la plus complète absence du sentiment religieux, le plus complet oubli des châtiments de l'autre vie : on a déjà nommé le duel. Si l'on allègue, pour l'expliquer, la passion de la renommée et la crainte du déshonneur, je ne pourrai accepter cette explication que comme un point d'appui pour ma thèse, savoir que l'esprit public était alors tout-à-fait antichrétien dans les classes élevées, puisque l'estime s'y vendait à un tel prix. Que l'on prétendît alors concilier de telles maximes et une telle conduite avec la profession publique de la religion, je suis loin de le mettre en doute ; mais rien ne montre mieux, à mon avis, le vague dans lequel restaient les sentiments et les croyances. L'Estoile lui-même en fait la remarque. Après avoir signalé, à la fin du journal de 1606, les « adultères, voleries, meurtres, assassinats et » duels, si fréquents à Paris, à la cour et partout qu'on n'oit » parler d'autre chose, » après avoir présenté cet oubli de la morale comme attirant la colère de Dieu, exercée par la contagion qui régnait alors, et presque dans les mêmes termes que

Coëffeteau attribuera un peu plus tard la désolation de la France aux scandales qui s'y produisaient (1), l'Estoile ajoute : « En la semaine dernière de cest an, quatre meurtres et assassins » commis à Paris, sans trois duels donnés audit mois, » sans aucune recherche et punition (2). Un gentilhomme, » nommé M. Descufan, regretté de tous ceux qui le connoissent, » soient, et de moi entre autres, tué en duel, après avoir, devant que s'aller battre, prié Dieu deux heures, le voulant faire » semblable à lui, comme font tous les autres de l'une et » l'autre religion. » Notre temps passe, auprès de beaucoup de personnes, pour être moins religieux que celui-là : il me semble pourtant qu'aujourd'hui l'on ne concevrait guère mieux une provocation adressée à un chrétien qu'à un magistrat ou à un prêtre, et qu'un chrétien qui en adresserait une serait regardé par tout le monde comme une sorte d'apostat.

Peu de semaines après, l'Estoile écrit : « Continuation de » balets, duels, blasphèmes, et toutes sortes de débauches et » folies. » (3) Il est vrai que c'est le temps du carnaval, mais pendant le mois suivant, les duels reparaissent plusieurs fois dans le *Journal*. « Voilà, continue l'Estoile, après avoir rapporté » les deux premiers, comme ce monstre alloit dévorant, par le » juste jugement de Dieu et la connivence du Roy, la noblesse » française, qui, ne tenant conte de Dieu, mettoit le point de » son honneur à le déshonorer (4). » Les mots que j'ai soulignés ne sont pas emphatiques : ils sont l'expression rigoureusement exacte des faits. « Un mien ami, reprend bientôt » l'auteur, me dit ce jour (18 mars), avoir entendu de M. de » Lomenie que, depuis l'avènement du Roy à la couronne, on » faisoit conte de quatre mille gentilshommes tués en ces misérables duels en France, et que c'estoit chose qui avoit esté

(1) Or. fun. de Henri IV.

(2) Et cela en présence d'une loi terrible, portée récemment.

(3) Février 1607.

(4) 9 mars 1607.

» assurée à S. M. pour véritable. » Or ce chiffre est confirmé, ou plutôt les mœurs qu'il signale sont présentées sous un jour plus effrayant encore, lorsque l'Estoile ajoute, en mentionnant l'ordonnance de 1609, dont je vais parler tout-à-l'heure : « Il se vérifiera par les registres des chancelleries seulement » que, depuis l'avènement de nostre Roy à la couronne jusques » à la fin de l'an passé 1608, ont été sellées et expédiées *sept* » mille grâces. » (1)

Ce n'était donc pas, comme on l'a dit, l'impuissance d'obtenir des condamnations en vertu d'un édit trop rigoureux, qui avait rendu inutile celui de 1602, portant menace de mort et de confiscation contre les combattants et les témoins (2) : Richelieu et Louis XIV surent obtenir des condamnations quand ils le voulurent ; certainement les magistrats ne se battaient pas et se trouvaient désintéressés dans cette législation ; c'était bien, comme l'avait dit l'Estoile, la connivence du roi qui prolongeait la durée du fléau, et Fontenay-Mareuil dit qu'il les encouragea beaucoup par l'estime qu'il témoignait en faire. Sa conscience étant enfin réveillée et sa politique s'alarmant de voir le royaume se dépeupler de noblesse, il publia, en juin 1609, avec la ferme résolution de se faire obéir (3), un second édit prohibitif, salutaire sans doute, efficace même, pendant le peu de temps que vécut encore le roi, mais au fond peu moral dans les principes qu'il invoquait, peu propre à détruire le préjugé lui-même, puisqu'il ne portait pas une défense absolue dans tous les cas (4). Et, même pour en venir là, quels excès n'a-

(1) 27 juin 1609. — Mais ce n'était pas un crime ordinaire *aux vilains*. V. oct. 1607 et nov. 1608.

(2) Poirson, L. VI, ch. viii, § 2.

(3) L'Estoile, 27 juin 1609. — Le 3 mai 1610, deux gentilshommes des gardes sont arquebusés pour s'être battus en duel. Pour l'estime que le roi faisait de la noblesse, V. Fontenay-Mareuil, p. 70-71.

(4) Poirson, ubi supra.

vait-il pas fallu traverser, quel redoublement d'excès dans les dernières années (1)! Les chiffres prouvent assez d'ailleurs que la noblesse de cour ne pouvait fournir qu'un contingent relativement minime à cette boucherie et que les provinces ne restaient pas en arrière. Au mois d'août 1607, « il y eut, dit » l'Estoile, entre le Poictou et Anjou, un duel donné entre » *trente* gentilshommes, quinze d'un côté et quinze de l'autre ; » auquel il en demeura vingt-cinq de morts sur le champ du » combat et les cinq autres blessés qui ne valoient guère » mieux. M. le mareschal de Brissac alla trouver exprès le » Roy pour lui dire, lequel se contenta de l'avis. » On sait d'ailleurs que les seconds prenaient part au combat, sans avoir eu part à la querelle (2).

Du reste, les assassinats proprement dits, et toute sorte de brigandages se multipliaient avec autant d'*impunité* que d'*audace* (3), malgré les exécutions incessantes de voleurs, meurtriers et autres criminels, dont le même écrivain donne la hideuse nomenclature. L'exemple était donné de bien haut, celui de l'impunité aussi bien que celui du crime, et l'insuffisance de la police n'était peut-être pas la seule cause de l'insuffisance de la répression. L'indulgence montrée par le roi envers M. de Sommarive (un fils de Mayenne), qui venait de se rendre coupable d'une tentative de meurtre ou tout au moins d'une criminelle violence (4), pourrait encore s'expliquer par une politique généreuse envers une famille autrefois ennemie; mais cette indulgence fut bien mal reconnue par le frère de Sommarive, d'Esquillon, et assurément l'acte dont se rendit coupable une personne si fort en vue ne donne pas une haute idée de la manière dont on

(1) Fontenay-Mareuil affirme que *depuis la paix* jusqu'en 1609, il y avait eu plus de 2,000 gentilshommes tués (p. 35).

(2) V. sur ces duels multiples, nuit du 12 juillet 1607, 7 mars 1609.

(3) Décembre 1607.

(4) OEcon. roy., vol. VII, chap. 24.

entendait l'honneur. « Il eut, disent les Mémoires de Sully (1), » quelque mal-contentement de M. de Balagny, pour quelques » rapports... tellement qu'il attaqua ledit Balagny qui estoit quasi » seul et *lui fort accompagné*. Le Roy fut offensé de cette action » et vous en écrivit (à Sully) comme l'estimant très-méchante. » Mais, ajoute un peu après le rédacteur, « *vous* fistes tant pour » M. d'Esguillon que le Roi vous en remit entièrement l'*accom-* » *modement*. » En effet, dans une lettre de la même année (2), Henri IV remerciait son ministre d'avoir *accommodé* l'affaire. Deux ans après, l'Estoile, racontant l'assassinat d'un gentilhomme par un autre gentilhomme, ajoute : « Cela fait, se seroit sauvé, » sans beaucoup se haster, comme on peult faire en une forest : » Paris, non sans cause, estant tenue pour la plus belle de » France (3). »

XXII.

RAPINES. — LES FINANCES. — LA MAGISTRATURE.

Le caustique bourgeois mentionne ces faits en passant, mais sa verve trouve à s'exercer contre une tolérance et des faits d'une autre sorte, contre l'abaissement moral de la haute bourgeoisie française et spécialement contre les financiers. Nous avons vu plus haut comment s'était terminée, dans les premières années du règne, la recherche des concussions commises par les fermiers de l'Etat; aussi n'est-il pas étonnant que, dès 1607, il soit question d'une autre enquête de même nature. Cette fois Henri IV annonce des mesures plus sévères et veut faire cesser une connivence qui témoignait de la faiblesse des lois comme de la mollesse des mœurs. « Le Roy, dit l'Estoile, importuné, pour » la *composition* des trésoriers (4), des plus grands de sa cour

(1) Ibid., ch. 25.

(2) Ibid., ch. 27 (lettre du roi, 11 septembre 1608.)

(3) Journal de l'Estoile, 15 décembre 1609.

(4) Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendais quelque chose ;

Nous comptions quelquefois, — dit Petit-Jean, dans les *Plai-*
deurs de Racine.

» et de la Roine mesme, n'y veult entendre, disant qu'ils l'ont
 » offensé en *publiant partout qu'il n'en vouloit qu'à leur bourse*,
 » mais qu'il leur montrera bien le contraire... et, quand ils lui
 » rendront *la moitié de ce qu'ils lui ont dérobé*, ils ne pourront
 » que se louer de la grace qu'il leur fera (1). »

La chute en est jolie; on ne s'attendait pas à une pareille conclusion. Assurément ce n'était pas là une menace bien effrayante, et il fallait que l'impunité ordinaire fût bien grande et bien assurée pour qu'une restitution de la moitié fût annoncée par le roi lui-même comme le commencement d'un régime nouveau. Néanmoins, s'il avait réellement tenu ce propos, il s'était trop pressé de parler. Le roi, reprend un peu plus loin son très-fidèle et très-satirique sujet, « fist à Paris la *composition* » des financiers plus par importunité qu'autrement, en estant » journellement pressé et sollicité par les principaux de sa cour, » entre autres par M. le duc de Sully et la Roine (2), dans le » cabinet de laquelle on trouva la drollerie suivante, semée le » 28 de ce mois : Supplient humblement MM. les gens d'espée » qu'il plaise à S. M. leur permettre qu'à l'exemple de ses financiers ils puissent à présent piller, à la charge d'en rendre » comme eux la centième partie de ce qu'ils auront dérobé, au » cas que S. M. trouve bon de les en rechercher (3). — « Le » mercredi 5 (de septembre), la composition des financiers » aiant esté à 400,000 escus arrestée et signée du Roy, on mit » hors des prisons à Paris ceux de ceste qualité qu'on y avoit » mis, lesquels en sortent les testes levées, avec bonne intention de faire mieux leurs affaires que jamais. » — « Sur la

(1) Juin 1607. — V. surtout 15 mai, où le langage du roi annonçait non pas grâce, mais justice. — Cf. *Œcon. roy.*, VII, 14.

(2) Pour Sully, je me permettrai d'en douter : l'Estoile ne l'aime pas beaucoup (V. nov. 1608, janv. 1609, janv. 1610), et l'Estoile était assez crédule. Quant à la reine, si réellement elle intervint dans cette affaire, il n'est pas bien difficile de deviner qui la poussait.

(3) Août 1607.

» fin de l'an présent, » ajoute l'auteur (1), dont la verve devient plus amère et le style plus grave, parce qu'il élève ses pensées plus haut, « se firent les taxes des trésoriers et financiers... où » la justice et l'égalité fut si bien observée que les petits larrons » et moins coupables furent les plus hauts à la taxe et les gros » larrons et grands voleurs en échappèrent quasi pour rien (2). » — Je sçay, disait le Roy, que je fais des injustices dont possible pourrois-je bien rendre quelque conte; mais mes conseillers et officiers en font bien d'autres et de plus grandes » que moy et de plus grande conséquence. — Dieu, ajoute l'auteur, lui face la grâce de n'en répondre point pour eux. »

De tout temps, il est vrai, les comptables de l'ancien régime ont été en butte aux attaques de la satire; mais il n'en est pas ainsi de la magistrature française. Celle-ci d'ailleurs était l'objet d'un attachement sincère de la part de l'Estoile; elle avait fourni à son parti le contingent le plus respecté; il reproche même à l'autorité royale de tendre à la suppression des parlements, qu'il appelle « principal appui et soustennement de la couronne (3), » et il insiste avec bonheur sur les exemples de fermeté patriotique qui s'y produisirent à cette époque (4). Il est donc loin d'avoir des préjugés défavorables, qui puissent expliquer ses accusations; or voici ce qu'il nous apprend à cet égard :

Dans une des sorties contre les vices de son temps que je citais un peu plus haut, l'Estoile assure que *l'injustice* règne au Palais et « rend effacée la beauté et lustre de cest ancien et auguste sénat (5). » En 1607, le premier président s'exprimait en termes non moins sévères, dans une de ces mercu-

(1) Décembre 1607.

(2) C'est exactement le langage que tiennent, dans l'histoire de l'année 1601, les Mémoires de Sully, imprimés longtemps après la mort de l'Estoile.

(3) Décembre 1608.

(4) V. août et septembre 1609.

(5) Décembre 1606.

riales (1) dont, vers la même époque, Pasquier regrettait le peu de fruit, « pour n'estre accompagnées d'une animadversion » exemplaire » (2). Et l'Estoile nous apprend que, moins de deux ans après (3), à l'autre bout de la France, un conseiller de Toulouse composait un livre sur la réforme de la justice « dont on fait cas, ajoute-t-il, pour estre escrit librement et » toucher des abus non vulgaires, qui s'y commettent et se pratiquent aujourd'huy *sans aucune recherche*. » Le 25 juin 1609, comme on lui apporte à lui-même « un *nouveau discours* de huit » ou neuf feuillets, écrits à la main, contre l'injustice et corruption du conseil et conseillers d'Estat de ce siècle, » il ajoute : « subject tant battu aujourd'huy qu'il n'y a si chétif qui » n'en sache le chemin, pour en babiller et en escrire, mais » tant vainement.... qu'il vaudroit mieux se taire. »

Et l'ignorance, à l'en croire, était, dans la magistrature parisienne, bien plus flagrante encore que les faiblesses morales. Il cite un substitut, candidat aux fonctions de conseiller, rejeté pour insuffisance, en faisant observer que pareil cas n'était point advenu depuis dix ans, bien que beaucoup de sujets presque aussi faibles se fussent présentés et eussent été reçus au même examen, la cour n'ayant enfin reculé que devant les conséquences intolérables de cette indulgence et les « risées » qu'on en faisoit partout » (4). Dix-sept mois après (5), le même candidat fut reçu, après une épreuve aussi tristement subie que la première et malgré la répulsion d'un grand nombre de conseillers. Cette fois cependant le mécontentement éclata,

(1) 28 novembre 1607.

(2) Lettres, XIX, 1. — V. dans la réponse de Henri IV au président Forget (7 février 1603), un double témoignage de la faiblesse pratique et de l'austérité du parlement.

(3) Avril 1609.

(4) 23 mars 1607.

(5) 8 août 1608.

et, à la fin de l'année (1), un autre examen se termina par un refus.

Tout cela est-il bien croyable, et les anciennes traditions de notre haute magistrature s'étaient-elles si fort abaissées ? Était-ce donc là cette cour qui allait tout-à-l'heure opposer à des édits ruineux une résistance si ferme et si calme tout à la fois, et tenter, avec une persévérance digne d'être comprise par la grande âme de Henri, de transporter dans la nouvelle monarchie ces prérogatives qu'à l'époque des troubles les pouvoirs souverains eux-mêmes lui avaient reconnues, pour la modération de l'autorité suprême (2) ? Non sans doute, les Parlements n'étaient pas corrompus en masse, et il ne faut pas interpréter à la rigueur les expressions d'un écrivain douloureusement affecté de reconnaître, dans un corps qu'il vénère, quelques germes de corruption. Mais il n'est pas possible de nier que le péril et même le mal n'y fussent alors manifestes. Il n'est pas difficile non plus d'en reconnaître une des principales causes : la justice est exposée à devenir vénale là où le droit de la rendre est lui-même vénal ; or il l'était alors en France. Il l'était depuis longtemps sans doute, et le système de la transmission des charges venait de subir un remaniement, très-nettement expliqué par M. Poirson (3), qui semblait devoir porter remède aux abus les plus graves, mais il n'en fut pas ainsi, et les prescriptions de 1604 furent éludées comme celles de 1597, qui soumettaient à de « *sévères examens* » les magistrats des baillages, sièges présidiaux et parlements (4).

L'arrêté de 1604 abolissait l'usage des résignations ou ventes

(1) 19 décembre 1608.

(2) Chéruel, Hist. de l'admin. mon. en France, t. II, p. 98. — Poirson, t. I, pages 188-189, 212.

(3) Hist. de Henri IV, livre VI, ch. II, § 2.

(4) Ibid. Elles leur défendaient aussi de se charger des affaires des princes ou des prélats, et de se mêler de finances, d'industrie ou de commerce. L'édit prescrivait aussi la modération et, en beaucoup de cas, la taxation des épices.

d'office de gré à gré, antérieurement pratiquées, mais qui n'étaient valables que si le vendeur y survivait au moins quarante jours. Désormais la plupart des offices de judicature, et même ceux des finances, devenaient des propriétés héréditaires, que le roi pouvait racheter sans doute, mais comme on exécute une expropriation pour cause d'utilité publique; par exemple, dans le cas où l'acheteur était notoirement indigne ou incapable d'exercer la fonction qu'il prenait. En échange, les possesseurs de ces offices devaient payer la *paulette*, c'est-à-dire un droit annuel d'un soixantième du prix de la charge. Henri IV avait voulu accroître ainsi l'influence du pouvoir central, en rendant la magistrature indépendante des grandes familles ou des courtisans qui autrement disposeraient des places laissées vacantes : il y avait réussi peut-être, mais il est évident que, garanties de cette façon, les charges étant beaucoup plus enviées, le prix devait en monter promptement dans des proportions considérables. Or Nicolas Pasquier nous en indique assez clairement les conséquences dans deux adresses, à la reine régente et au jeune Louis XIII, toutes deux datées de 1614, époque à laquelle il est clair que l'état général des mœurs n'avait pu changer beaucoup depuis la mort de Henri IV.

« Je ne pense point, dit-il dans la première, qu'il y ait chose » qui rende la justice plus corruptible que la vénalité des offices. » — Mais d'où vient ceste grande cherté d'offices? De ceste ennemie de l'estat, de ceste *Paulette-Palote*, qui... mine et mange » insensiblement toutes les familles de ce royaume. — Il n'y a » gentilhomme, homme de robbe longue, ny marchand (je mets » hors de pair les financiers) qui puisse appeler aux charges » publiques trois ou quatre enfants, comme anciennement ils » faisoient : et, s'ils en font pourvoir un seul, il faut si grande » quantité d'argent qu'ils sont contraincts de l'emprunter à haut » intérêt. Entrer en un office par emprunt est un prognostic » infallible que celuy-là sera corrompu. Ses *gages* et le *profit* » *légal* qu'il tire de son estat n'est suffisant pour acquitter, non » pas ce qu'il doit, mais la *dixième* partie de l'intérêt seule-

» ment. » Admettez dans les chiffres autant d'exagération que vous voudrez, l'observation subsiste toujours; et Pasquier regarde si bien la réforme tentée par le feu roi comme l'une des causes principales du mal qu'il émet le vœu de l'abolition immédiate de la *paulette*, n'osant, dit-il, demander à une régence celle de la vénalité (1). Il revient sur cette matière dans sa *Remonstrance très-humble au Roy* (2), mais il la développe en insistant sur un autre point de vue, qui ne jette pas un moindre jour sur les mœurs de ce temps-là. Ce qu'il va nous montrer ici, c'est ce que l'on regarde aujourd'hui comme un mal récent et très-récent, l'universelle avidité pour les charges publiques. « A l'heure que je vous parle, dit-il avec une exagération de langage évidente, mais que l'on peut négliger sans altérer beaucoup son raisonnement, il y a *plus d'officiers es bonnes villes* de ce royaume que de marchands, voire d'artisans. — Ils vivent du sang du peuple *en retenant les parties longuement en procès*, sur les incidents qui se forment ordinairement par les ruses des praticiens. — Chacun regarde : j'ay tant baillé d'argent; il faut que mon estat *me vaille tant*. — Vendre les offices de judicature, *c'est vendre la justice*, c'est vendre le royaume, c'est vendre les lois, c'est *oster les loyers de l'honneur*, de vertu, de sçavoir, de piété. — Si ne veux-je passer sous silence le grand désordre qui se voit aux estats des finances, soit en la multiplicité des officiers, soit aux grands gages qu'ils tirent de la substance du peuple. Il y a vingt-

(1) Advis très-humble à la Royne mère, régente de France (Lettres de Nicolas Pasquier, I. 2). — Pour ces faits, comme pour ceux dont j'ai parlé plus haut, je choisis une citation à la fois claire dans son énoncé et générale dans son jugement, applicable aux années qui précèdent 1610, comme à celles qui suivent; mais je dois prévenir ici encore que les témoignages abonderont quand j'aurai à parler de la régence. — V. encore Fontenay-Mareuil (pages 99-100), qui ne distingue pas clairement les époques dans la critique ferme et modérée qu'il fait de l'édit.

(2) Lett. de Nic. Pasquier, II. 19.

» deux généralités en France et, sous chaque généralité, sept
» ou huit élections : autant de généralités; *autant de dix ou douze*
» *Thésoriers*; et autant d'élections, *autant de neuf ou dix Eleus*. »
Que ce dernier mal se soit beaucoup accru par suite du désordre général qui suivit la retraite de Sully, je le crois sans peine, mais il ne m'est pas possible d'admettre que les abus résultant de l'élévation du prix des charges aient, comme on l'a dit récemment, attendu, pour se produire, le moment où Henri IV disparut; pas plus que la tentation de faire payer aux plaideurs ce qui avait coûté si cher; pas plus que les *examens illusoires*. Et le cri d'alarme de Nicolas Pasquier sur la multiplication indéfinie des offices permet de croire que cette cause de corruption était malheureusement très-active et très-générale. L'exemple de l'ambition, de la cupidité, de la vénalité, de la fraude était partout donné au peuple et surtout à la petite bourgeoisie par des voisins, des amis, des parents, qui attiraient d'autant plus les regards que leur position nouvelle excitait l'envie; c'était pourtant assez des habitudes de fraude introduites dans l'industrie et auxquelles le roi avait essayé de remédier par son édit de 1597 (1). Enfin pouvait-on voir une garantie bien imposante de moralité publique dans l'article qui exemptait de la transmission héréditaire les charges de premier président, procureur-général et avocat-général, réservées à la nomination royale, en présence d'un fait comme celui-ci, en supposant même qu'il y ait quelque inexactitude dans les détails : « L'état de *premier président de Rouen* fut arrêté à M. de
» Ris. Chevalier, avec 30,000 pistoles, qui sont 70,000 escus,
» s'étant présenté pour l'avoir, en fut repoussé et refusé, et
» accordé à M. de Ris par S. M. pour 30,000 escus, desquels
» la distribution est belle et plaisante, et bien rapportante au
» temps où nous sommes : sçavoir 10,000 escus à la Neri, ceste
» belle fille, 10,000 à Bassompierre, 6,000 à un autre seigneur

(1) V. Poirson, livre VI, ch. v, § 3.

» ou gentilhomme et 4,000 de réserve pour jouer (1). » Ici les préjugés de l'auteur ne devaient pas le rendre crédule, car il s'en prend au prince de son choix. Après tout, quand ce serait là un commérage de l'Estoile, il faudrait du moins admettre que telle était l'idée qu'on se faisait de la cour, à Paris, dans le vieux parti politique, telle par conséquent l'impression de scandale que le public en recevait. Et, parce que Regnier complimente le roi, dans un éloge presque officiel, sur la réforme de la justice, peut-on croire, avec l'historien que je rappelais tout-à-l'heure et que sa juste admiration pour Henri IV a trop entraîné à professer la même admiration pour son temps, peut-on croire, dis-je, que le satirique ait présenté comme une exception les désordres qu'il signale, lorsqu'il point au frère de Sully :

La justice à l'encan, l'innocent oppressé,
Le conseil corrompu suivre l'intéressé,
Les estats pervertis, toute chose se vendre
Et n'avoir du crédit qu'au prix qu'on peut despendre (2).

Si l'on se rejette ici sur les dates pour soutenir que ce sont là des abus bientôt après abolis, la vi^e satire étant adressée à M. de Béthune à Rome (3), on n'en fera pas autant pour la xv^e, publiée en 1613, et où la vente de la justice est signalée (4) comme un de ces vices du temps qui réveillent et rendent louable la verve satirique du poète, bien que, dans cette pièce même, il se montre ailleurs plus qu'indulgent (5).

XXIII.

DÉPRAVATION DES MŒURS. — LA COUR. — LE ROI.

Arrivant enfin aux désordres de la vie intime, personne ne

(1) Journal de l'Estoile, janvier 1608.

(2) Satire VI, vers 43-6.

(3) Où il fut ambassadeur de 1601 à 1605. — V. note de la VI^e satire.

(4) Sat. XV, vers 153-7, 179-90.

(5) Vers 131-50.

contestera que la passion du jeu ne soit une des plus funestes aux vertus de famille et aux habitudes de probité. Que cette passion fût alors, à la cour et dans la ville, une véritable frénésie, Bassompierre (1) et l'Estoile (2) ne permettent pas d'en douter ; je n'y insisterai pas d'ailleurs, parce que rien ne me prouve qu'elle fût répandue dans les provinces, et que ce mal n'est pas un de ceux dont l'exemple est très-facilement contagieux à distance. Mais, quant à la corruption des mœurs proprement dite, on ne peut nier qu'elle ne soit bien facile à entretenir et à répandre, quand l'exemple part de très-haut et s'affiche avec une parfaite impudeur. Or la dépravation de la cour et du pays n'est pas seulement signalée par la suffisance effrontée avec laquelle Bassompierre parlera de ses bonnes fortunes de ce temps-là, par les crimes effroyables que les tribunaux avaient à punir, par les cris d'indignation de l'Estoile contre des débauches tellement ordinaires, dit-il, que « qui ne s'en » mesle n'est pas tenu pour galant homme aujourd'hui » (3) (on dira plus tard *honnête homme*), et contre l'infamie des courtisans, qui soulevaient le dégoût du roi lui-même par la re-

(1) Mémoires de Bassompierre, année 1608. On y lit : « Nous de- » meurasmes quelques jours à Fontainebleau, jouant le plus furieux » jeu dont on ait ouï parler. Il ne se passoit journée qu'il n'y eût » 20,000 pistoles pour le moins de perte et de gain..... Je gagnay » cette année là plus de 500,000 livres au jeu, bien que je fusse » distrait par mille folies. » — Cf. 1607.

(2) V. février 1608, septembre 1608 (à la fin du mois, parmi les remarques sur la moralité générale de l'époque, aussi bien que le passage suivant).

(3) Journal de l'Estoile, septembre 1608. Regnier écrivait vers le même temps :

La vertu n'est vertu ; l'envie la desguise,

Et de bouche sans plus le vulgaire la prise (Sat. V, v. 181-2.

Ailleurs il dit de la cour :

..... C'est un pays estrange...

Où les loix, par respect, sages humainement,



production habituelle des mœurs de Henri III. Cette dépravation est peut-être plus visible encore dans des témoignages tout spontanés, dont l'importance est ignorée de leur auteur même et que l'on ne peut taxer de vertueuse exagération.

Je l'ai déjà dit (1) : les satires de Regnier furent accueillies avec un enthousiasme que leur mérite réel expliquerait difficilement, chez un public dont le goût était généralement si mauvais, et l'on a peine à croire que l'indécence et l'immoralité grossière, qui trop souvent s'y rencontrent, n'aient beaucoup aidé à leur succès. Il est surtout certains morceaux de cet écrivain, tant dans les satires que dans les épîtres ou les élégies, qui, par l'excès de leur infamie, jettent une véritable flétrissure sur l'époque où nul blâme apparent ne les accueillit. Cependant il ne faudrait pas exagérer la portée de cette remarque, ou plutôt il faut prendre garde de la détourner de son vrai sens. On a toujours trouvé des gens, même parmi les écrivains de quelque valeur, qui, de propos délibéré, versifiaient non seulement des joyeusetés ignobles, mais des raffinements d'immoralité, et qui de plus se vantaient fort haut d'un grand mépris pour la pudeur, devant un public spécial, avec lequel ils se trouvaient en rapport de sentiments et de pensées, si toutefois cela peut s'appeler des sentiments. Ainsi l'immoralité absolue de l'épître à Forquevaus, espèce de poème didactique, où Regnier place la sagesse dans la dégradation la plus complète de l'amour, ne prouverait par elle-même

Confondent le loyer avec le chastiment,
Et pour un même fait, de même intelligence,
L'un est justicié, l'autre aura récompense;
Car, selon l'intérêt, le crédit ou l'appuy,
Le crime se condamne et s'absout aujourd'hui (Sat. III,
77-84).

Mais quand, dans une autre satire, il déclare universelle et irrésistible la passion de la volupté, je récus Mathurin.

(1) V. ci-dessus ch. II. § 5.

que la profonde bassesse et l'extrême effronterie de l'écrivain. Il y a peut-être plus d'importance historique dans la cinquième satire adressée à Bertaut, évêque de Séez, parce que le choix d'un pareil patron, pour une morale tant soit peu contradictoire ou sceptique, suppose, même dans le public, à qui l'ouvrage est destiné, un sentiment peu délicat, s'il n'est pas choqué du contraste ; il est vrai que la publication assez récente des petits vers de Bertaut (1) pouvait adoucir ce contraste, mais au profit de la thèse présentée ici, que l'on était en général fort indifférent aux convenances morales. Mais ce qui, à mon avis, porte contre le temps lui-même le témoignage le plus fâcheux, c'est la satire vi^e contre l'honneur (2), dédiée à

(1) La première édition avouée par l'auteur est de 1602. — Nommé abbé d'Aulnay en 1594, Bertaut avait été aumônier de Catherine de Médicis et le devint de Marie ; il fut évêque de Séez en 1606. — V. édit. de 1602, note de Brossette sur la 8^e satire de Regnier et table des oraisons funèbres de Henri IV.

(2) L'imitation d'un poète italien, signalée ici par Brossette, comme celle d'Horace dans l'épître à Forquevaus, n'est pas et ne pouvait pas être présentée comme une excuse : ce ne sont point là matières à jeux d'esprit. En général, on peut dire que les modèles italiens, dont le goût est si opposé aux qualités littéraires de Regnier, ont été des plus funestes à sa dignité comme à son esprit. Ses *Stances contre un amoureux transi* sont comme une parodie de l'hémistiche du Tasse : *Poco spera e nulla chiede*, et Guidobalde lui a fourni la matière de son odieux et absurde dialogue entre Philis, involontairement éprise de deux bergers, et Cloris qui finit par lui conseiller de les aimer tous les deux. Sans nous arrêter à tant de bassesse, disons que la molle poésie de la péninsule, qui déguise tant d'erreurs de style et dissimule quelquefois jusqu'à la contagion de la volupté par les couleurs du style et la musique des vers, comme le pouvait faire un statuaire de l'antiquité par la magie de son ciseau, répond bien peu soit à la verve, soit aux défauts du satirique français. Du reste, si Regnier fait ici de la propagande, au fond il y tient fort peu. La III^e et la XII^e satires, publiées en même temps, témoignent de sentiments honnêtes, au moins relativement, et on en

M. de Béthune et qui débute par une critique des mœurs du temps. Ces mœurs, il déclare qu'après tout il ne s'en inquiète guère ; l'honneur est le fléau qu'il regarde comme l'ennemi du genre humain ,

. l'Honneur, ce monstre abominable,
 Qui nous trouble l'esprit et nous charme si bien
 Que sans luy les humains icy ne voient rien ;
 Qui trahit la nature et qui rend imparfaite
 Toute chose qu'au goust les délices ont faite (1).
 Mais ce traistre cruel, excédant tout pouvoir,
 Nous fait suer le sang sous un *pesant devoir*,
 De chimère nous pipe, et nous veut faire accroire
 Qu'au travail seulement doit consister la gloire,
 Qu'il faut perdre et sommeil, et repos, et *repas*,
 Pour tascher d'acquérir un sujet qui n'est pas,
 Ou, s'il est, qui jamais aux yeux ne se descouvre,
 Et perdu pour un coup jamais ne se recouvre...
 Pour oracle on tiendra ceste croyance *folle*
 Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant,
 Qu'aux despens de son sang *il faut estre vaillant*,
 Mourir d'un coup de lance, ou du choc d'une pique,
 Comme les Paladins de la saison antique (2).....
 S'il veut que plus long temps à ses discours je croye,
 Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose *qu'on voye*
 Et *qu'on savoure*, afin qu'il se puisse sçavoir
 Si le *goust* dement point ce que l'œil en peut voir (3).

Quelques citations n'étaient peut-être pas inutiles pour montrer que Regnier attaque bien réellement cette dernière lueur de sens moral, souvent vivace encore chez ceux qui n'en ont guère plus d'autre. On verrait peut-être aujourd'hui quelque écrivain hurler, au sortir d'une orgie, le souhait exécrationnel que

trouve encore dans la XV^e (éditée en 1613), sans préjudice des contradictions.

(1) Satire VI, vers 62-6.

(2) Vers 159-74.

(3) Vers 205-8.

La dernière distinction entre le respect du bien et la honte du mal disparaisse du genre humain; mais ce souhait, il ne l'écrirait, il ne l'imprimerait pas, tandis que Mathurin l'a fait, sans paraître soupçonner le moins du monde que le dégoût du lecteur puisse lui faire expier son paradoxe, sans que nulle réclamation non plus paraisse s'être élevée chez le public de ce temps-là. Ce thème du reste n'est point sans exemple dans la littérature d'alors; seulement les poètes en confiaient le développement aux personnages qu'ils mettaient en scène : Regnier n'y fit pas tant de façons, et personne ne le lui reprocha.

Des scandales différents, mais plus grands encore, portaient de bien plus haut et ne peuvent être oubliés ici, scandales que l'indignation des honnêtes gens hésitait quelquefois à flétrir, retenue moitié par la crainte, moitié par la reconnaissance et le respect, mais contre lesquels elle murmurait sourdement néanmoins (1).

C'eût été assez déjà de l'asservissement du roi à cette misérable d'Entragues, dont les complots contre l'état et peut-être contre la vie de Henri furent si facilement pardonnés (2), et qui, avec des alternatives de réconciliation et de fâcheries (3), reprenait toujours le pouvoir de ramener Henri IV à ses pieds. Le scandale était odieux, quels que pussent être les torts de la reine, à qui l'on n'a le droit, après tout, de reprocher qu'une chose, c'est de n'avoir pas eu l'héroïsme de la vertu, pour obtenir d'un

(1) Journal de l'Etoile, mars 1607 (fin), janvier 1608, février 1609 (fin), et surtout 8 juin (fin), 31 juillet, novembre (vers la fin.)

(2) OEcon. roy., vol. V, ch. 19; VII, 23. — Cf. V, 22 et Lettres missives, 22 juin 1604, 22 sept. et 8 oct. 1603, au sujet du comte d'Entragues. — Bassompierre, 1604-5. — Poirson, t. I, p. 401-2. — M. Michelet, malgré son antipathie pour la reine, croit à la culpabilité de Henriette.

(3) OEcon. roy., vol. V, ch. 13; VII, 22. — Cf. Lettres missives, avril 1604. — Bassompierre, 1603-6. — Malherbe, lettres à M. de Peiresc, 2 sept. et 12 nov. 1607, 28 oct. 1609, 3 janvier et 24 mars 1610 (bis).

mari si criminel un rapprochement durable, en faisant taire ses douleurs et en éloignant les Concini (1). Pourtant ce n'est pas tout encore ; ce n'est pas tout non plus que les mobiles passions du roi (2), la légitimation, non-seulement des Vendôme, mais d'enfants adultérins (3) et la persuasion, malheureusement trop fondée, où était le roi, que les meilleures familles de France tiendraient à honneur de s'unir à ses enfants naturels (4) ; ce n'est pas tout enfin que la persécution du roi envers M^{me} de Mercœur et sa fille, pour mener à fin le mariage de celle-ci avec le duc de Vendôme (5), la noce du prince bâtard partant de l'appartement de la reine (6) et les bourgeois de Paris se répétant, croyant, même dans l'ancien parti royaliste (je ne puis le croire moi-même), que Henri IV se vantait à

(1) OEcon. roy., vol. V, ch. 19. — Malherbe, lettres à M. de Peiresc, 26 avril, 2 sept. 1607.

(2) Mém. de Richelieu, liv. I. — Bassompierre 1600, 1604, 1606.

(3) V. lettres de Malherbe à M. de Peiresc, 25 mars 1609.

(4) Il disait à Lesdiguières, quelques mois avant sa mort, en lui exprimant sa défiance au sujet des Guises, « qu'il ne vouloit point s'allier avec eux par ses enfants naturels, mais à des gentilshommes qui s'en tiendroient bien honorés au lieu que l'orgueil de ces princes étoit assez grand pour qu'ils pensassent obliger ses enfants par leurs alliances. » (Mém. de Richelieu, liv. I.) Bassompierre dit, il est vrai, en racontant l'offre que le connétable lui fit à lui-même de sa fille pour épouse, « qu'il (le connétable) n'étoit pas alors dans les bonnes grâces du Roy pour n'avoir point voulu consentir au mariage que le Roy vouloit faire de M. de Montmorency avec mademoiselle de Verneuil, sa fille ; » mais on lit dans une lettre de Malherbe à M. de Peiresc (28 oct. 1609) : « M. le conétable a dit franchement au roi qu'il ne pouvoit consentir au mariage de son fils avec mademoiselle de Verneuil, à cause du mal que fait la reine à madame la marquise. Pour mademoiselle de Vendôme, il la voudroit bien. » Il est vrai que, s'il faut en croire la chronique scandaleuse de Tallemant, le conétable étoit lui-même d'une profonde corruption de mœurs.

(5) Malherbe, *ibid.* — L'Estoile, 1609 (mai et fin d'août.)

(6) Malherbe, lettres, 19 juillet 1609.

M^{me} de Mercœur d'avoir corrompu son propre fils (s'il ne l'était déjà) quelques jours avant celui où il épousait la fille de la noble veuve. Un dernier outrage plus grand que tous les autres était réservé à la morale publique et à l'honneur.

Je veux parler de cette passion subite, aveugle, furieuse que le roi conçut pour Charlotte de Montmorency, au moment où il la donnait en mariage à son cousin, le prince de Condé. Qu'à l'âge où il était parvenu, il ait sincèrement cru, pendant quelques jours, ne souhaiter que l'affection d'une amie, c'est à la rigueur possible; c'est difficile à croire pourtant, avec ses mœurs habituelles, surtout s'il est vrai qu'il témoignât déjà une jalousie inquiète au premier fiancé de mademoiselle de Montmorency (1). Mais il en vint bientôt à des témoignages trop peu dissimulés (2) d'une passion confiée à Bassompierre et chantée par Malherbe, pour qu'un séjour en Picardie parût au prince une garantie suffisante pour l'honneur de son nom. Condé passa la frontière, et alors eut lieu cette scène de désespoir mêlé de fureur jalouse, de terreur pour Charlotte elle-même et d'inquiétudes politiques, ce conseil de nuit que les Mémoires de Sully nous ont dépeint (3), que ceux de La Force rappellent aussi (4); scène qui serait presque une scène de comédie, si le sujet n'en était profondément triste et en lui-même, et pour la honte qu'il attache à la mémoire d'un roi à la fois grand homme et grand patriote.

La guerre, d'ailleurs imminente avec la maison d'Autriche,

(1) Mémoires de Bassompierre, 1609.

(2) Mémoires de Fontenay-Mareuil, p. 16-7. — Journal de l'Estoile, juin (fin), nov. et déc. 1609.

(3) OEcon. roy., vol. VIII, ch. 8.

(4) V. appendice du second volume : post-scriptum d'une lettre de La Force à sa femme (29 nov. 1609). Cf. lettres des 1^{re} et 15 décembre. — V. aussi les Mémoires de Bassompierre; il attribue l'avis le plus violent à Jeannin, que La Force ne nomme pas. Les OEconomies royales et les Mémoires de Bassompierre affirment également que Sully donna des conseils de modération et de prudence.

pour l'affaire de Juliers (1), et antérieurement préparée contre l'Espagne par les intrigues nouées avec les Morisques (2), va être tournée contre les Pays-Bas (3). Henri IV n'est plus seulement ici le profond politique, le courageux protecteur de l'équilibre européen : c'est un chevalier qui va partir pour désenchanter Dulcinée. On s'inquiète dans Paris, où du reste on paraît avoir peu compris la question d'Allemagne (4), et, si les vieux soldats d'Amiens et de Fontaine-Française se réjouissent de rencontrer leurs anciens ennemis, d'autres passions fermentent, celles de la vieille Ligue, qui regardent cette guerre, entreprise dans de pareilles circonstances, comme une guerre de religion, faite pour les intérêts du parti que la France avait repoussé du trône. On murmure certainement que le roi est en révolte contre les lois de Dieu, contre les lois de la religion ; de là on arrive naturellement à supposer des projets hostiles à Rome, depuis longtemps, il est vrai, peu favorable à l'Espagne (5), mais le peuple peut-il le savoir ? Le roi est ennemi

(1) V. dans les négociations de Jeannin, la lettre de Henri IV du 3 avril 1609. — OEcon. roy., vol. VIII, ch. 8 et 15. — Mém. de Bassompierre, 1609. — Mém. de Richelieu, liv. I. — Mém. de Fontenay-Mareuil, p. 23. — Cf. Mém. de La Force : lettres du roi, 28 mai 1609, et de La Force, 9 janvier 1610.

(2) OEcon. roy., vol. VII, ch. 30, et La Force, 1610 (init.) Ce fut lui qui traita avec eux. Richelieu ne connaissait pas complètement cette affaire (V. liv. I, fin).

(3) La Belgique était alors aux mains de l'archiduc Albert et de sa femme l'Infante Isabelle et formait, quoique temporairement, un état séparé. — Sur les projets de Henri, voyez Mém. de La Force (1610 init.), et de Richelieu (liv. I.)

(4) V. l'Estoile, février 1610 : « grands bruits de guerre en cette » saison, qui est une autre folie pire que les autres, que chacun » tient à Paris pour résolue, parce que le Roy veut qu'on la croye. » — Cf. 31 juillet 1609.

(5) V. les lettres du cardinal d'Ossat *passim*, la satisfaction témoignée par le roi de l'élection de Paul V (Lettres missives, 26 mai 1607), et les lettres de Du Perron, pendant son ambassade (23 févr.

de l'Eglise, le roi va faire la guerre au pape : voilà ce qu'on répète partout..... et Ravaillac, mêlé à cette foule, Ravaillac, *incertain encore*, écoute tout cela (1).

Enfin, *dans les derniers jours d'avril !* (1610), le nonce, pressé par Henri IV de lui dire ce que l'on pensait en Italie de la prochaine guerre, répondit, après avoir quelque temps éludé la question, « que les plus entendus avoient opinion que le principal subject de ses armes estoit M^{me} la princesse sa cousine » qu'il vouloit ravoir. Auquel le roi, esmeu et tout en colère, » répondit en jurant, non son *ventre-saint-gris*, mais une mort dieu, qu'il la vouloit ravoir, et qu'il la rauroit ; que *personne* » ne l'en pouvoit empêcher, non pas le lieutenant de Dieu mesme. » Et l'Etoile, qui assure tenir le récit d'un homme d'honneur, à qui l'avait fait le nonce lui-même, ajoute en frémissant : « Ce » qu'on a veu advenir depuis a esté cause de faire rechercher » ceste histoire, et que les paroles de S. M. ne sont tumbées en » terre, donnans subject à beaucoup de discourir du jugement » de Dieu sur ce prince, lequel, pour mon regard, je me contente d'adorer en toute humilité. » A mon tour, je me tais en présence de ces dates terribles, et sans craindre que l'on m'accuse de transformer la providence « pour qui tout est moyen, même l'obstacle, » en une puissance fatale ou en complice d'un assassin.

et 7 mars 1607). — Cf. 27 avril, 18 mai, 14 décemb. 1605, 23 et 30 mai 1606, 20 mars 1607.

(1) V. Poirson, liv. VII, ch. iv. La longue hésitation de Ravaillac est rappelée par M. Michelet. M. Poirson surtout établit nettement que l'approche d'une guerre, regardée à tort dans le public comme dirigée contre le pape, fut la véritable cause qui détermina Ravaillac à donner suite à ses idées parricides, et M. Michelet, malgré son idée fixe d'en faire un agent de d'Epernon et par lui de la reine elle-même, convient que ces bruits *le décidèrent*.

CHAPITRE III.

LA FRANCE, DE LA MORT DE HENRI IV A L'AVÈNEMENT DE RICHELIEU.

I.

POÉSIE ÉLÉGIAQUE ET LYRIQUE. — L'ÉCOLE DE MALHERBE.

Pendant les longues et tristes années qui séparent la mort de Henri IV de l'avènement de Richelieu, Malherbe continue d'écrire et de publier de loin en loin quelques vers, mais sa manière a été complètement formée dès le moment de son arrivée à la cour; aussi n'ai-je pas craint, pour la caractériser, de choisir indifféremment des exemples avant ou après l'année 1610, bien que d'ailleurs presque toutes ses pièces réellement mémorables appartiennent au règne de Henri. Pour cette double raison, je n'aurai pas à revenir sur un poète dont j'ai déjà parlé peut-être avec trop de détails, et je me bornerai ici à peu près à indiquer le rôle de deux de ses principaux élèves, c'est-à-dire, la valeur et la mesure des *résultats* de son enseignement.

Les *Délices de la poésie française* contiennent un assez grand nombre de pièces de Maynard. Il faut convenir que, dans ces premiers essais, l'auteur montre un bien faible talent, inférieur en somme à celui que nous avons trouvé quelquefois chez les premiers disciples de Malherbe. Quelquefois il a un véritable

mérite de rythme (1), plus souvent peut-être des qualités négatives, grammaticales surtout (2); mais souvent la langue ou le goût, et quelquefois l'un et l'autre sont blessés d'une manière choquante (3). Et ce ne sont pas seulement des vers d'apprenti. Il écrivait déjà en 1607, comme on le voit dans le recueil de d'Espinelle, et cependant le dixain sur la mort du chevalier de Guise, qui ne peut être antérieur à 1614, est encore une œuvre misérable, dont on jugera facilement par ces mots : on ne peut croire, dit-il, les astres plus grands que notre globe,

Depuis qu'un malheur sans pareil
De ce petit morceau de poudre
A fait la tombe d'un soleil.

La bassesse même et la platitude dominant dans quelques-unes de ces premières pièces de Maynard (4). Du reste, il paraît avoir senti lui-même plus tard la faiblesse de ces pièces, car presque toutes ont disparu de l'édition de ses œuvres qu'il donna en 1646. En corrigeant l'une d'elles (5), il n'a pas su la faire bonne, car elle pêche par la pointe de l'épigramme, pointe qu'il a conservée; il a donc donné raison, ici du moins, à la critique de son maître, pour qui d'ailleurs il témoigne un enthousiasme sans bornes (6). Presque seul, parmi ses morceaux

(1) Stances : « Il faut que par mes cris » (composées dès 1607). — Stances : « Florise, vous devez croire. » — Ode au Roy Henry-le-Grand.

(2) V. stances : « N'ai-je pas subject de blasmer ? » — *L'Infidélité*, sonnet à Malherbe. — Sonnet : « Rochers, par qui ce bois. »

(3) Stances : « Qu'on ne s'attende point. » — Sonnet : « Philis, ceste beauté. » — Epigramme : « On dit qu'une reine de Crète. » — Pour un peintre. — V. même l'ode à Henry-le-Grand, strophes 7, 10, 13, 16, 18, 23, 29.

(4) Pour un mauvais poète. — Tombeau de deux bossus. — Stances pour une absence.

(5) Epigramme : « Cher Rossignol. »

(6) Sonnet à M. de Malherbe.

de cette époque, le *Manifeste* : « Petits gentilshommes à lièvres, » pièce satirique assez développée, est versifié avec aisance et même avec un certain agrément, quoique sans beaucoup d'élévation dans la pensée ni dans le style (1); mais, si l'auteur ne se flatte pas, il donne ici une médiocre idée du goût de ses contemporains les plus haut placés, en affectant un grand dédain pour l'opinion de la noblesse provinciale, pour ce motif que déjà ses vers jouissent d'un grand crédit à la cour.

Racan lui-même, né en 1589 et par conséquent à peine sorti de l'adolescence à l'avènement de Louis XIII, Racan, l'élève chéri de Malherbe et que Boileau a semblé mettre à côté de son maître, se laisse encore quelquefois, surtout dans ses premiers essais, infecter par le plus mauvais goût du temps. L'Ode au Roi sur son mariage, qui doit être contemporaine de la paix de Loudun (1616), a emprunté le rythme : « Que direz-vous, races futures? » et la quatrième strophe, considérée à part, laisserait croire qu'elle en est une imitation assez fidèle :

Desjà la discorde enragée
Sortoit des gouffres de l'enfer ;
Desjà la France ravagée
Revoyoit le siècle de fer ;
Et desjà toutes les furies

- (1) — Lisez et relisez mes rimes,
Et ne craignez point que vos crimes
Y soient peints en nulle façon ;
Certes vostre esprit est malade,
S'il est vray qu'il se persuade
D'estre digne d'un tel soupçon (st. 2).

Si jamais les rages civiles
Comme autrefois brusloient nos villes
Et jonchoient nos plaines de mors,
Que vos insolentes bravaches
Contre les brebis et les vaches
Feroient de généreux efforts (st. 11) !

Renouvellant leur barbaries
 Rendoient les vices triomphants
 Par une impiété si noire
 Que la nuit mesme n'eust peu croire
 Avoir produit de tels enfants.

Mais bientôt les *chaines* des cheveux de la Reine, les hyperboles emphatiques, la mythologie mêlée à l'appel aux croisades nous ramènent brusquement au niveau ordinaire de la poésie d'alors. Cependant la *Chanson de bergers à la louange de la Roïne, mère du Roy* (écrite pendant la régence, comme on le voit par la 2^e strophe), joint à beaucoup de grâce dans le rythme le mérite d'une langue très-bien faite, et même assez de goût, si l'on tient compte du genre et de l'époque (1); la sixième strophe seule est détestable à cet égard. L'ode pour M. de Bellegarde reproduit, malgré quelques vers de formules convenues, les plus solides qualités du maître, avec un sentiment des beautés de la nature qu'on ne trouverait guère chez celui-ci (2). Si ailleurs la grâce des vers de Racan incline plus vers la mollesse du cœur que vers la délicate pureté du sentiment, il n'y en a pas moins

- (1) Paissez, chères brebis, jouissez de la joye
 Que le ciel vous envoie;
 A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs;
 Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
 N'épargnez point les fleurs,
 Il en renait assez sous les pas de Marie.
- (2) Tel qu'un chesne puissant, dont l'orgueilleuse teste,
 Malgré tous les efforts que luy fait la tempeste,
 Fait admirer nature en son accroissement;
 Et son tronc vénérable aux campagnes voisines
 Attache dans l'enfer ses fécondes racines
 Et de ses larges bras touche le firmament.
 — Tel parut ce guerrier.
 Sa barque triompha du courroux de Neptune
 Et les flots qu'esmouvoient les vents de la fortune
 Au lieu de l'engloutir l'eslevèrent aux Cieux.

un abîme entre cette mollesse et la brutalité de Regnier, comme entre sa versification aisée et celle du satirique. L'ode bachique à M. Maynard, datée, dans la première strophe, de la tenue des Etats généraux (1614—15), est remarquable aussi par la perfection presque constante de la langue et par la convenance, sinon par la dignité du style, deux qualités qui assurément ont leur mérite dans une composition de cette espèce. C'est là que se trouvent les vers si connus :

Les lois de la mort sont fatales, etc.

Mais les vers sur la mort du chevalier de Guise, sans être aussi mauvais que ceux de Maynard, semblent contenir une bien maladroite imitation de Malherbe (1) et la pièce, certainement postérieure, sur la mort de Du Perron est d'un goût inexcusable. Non-seulement Du Perron c'est *Ariste* (Boileau en fit autant), mais c'est un *Dieu* méritant des autels, et le trait saillant du morceau c'est un concetto sur la *Parque*. Croyons cependant, pour l'honneur de Racan (et même pour celui de son maître), qu'il faut compter parmi ses étourderie de jeunesse les *Odes* ou plutôt les *Stances* de poésies galantes : « Plaisant séjour des âmes affligées » et : « Quand la nuit finissant nos veilles, » ainsi que certains sonnets, remplis comme elles de la plus misérable affectation. Vers la fin de cette période, la Consolation à M. de Bellegarde, sur la mort de M. de Termes, offre au contraire, malgré un peu de froideur, une belle réminiscence du songe de Scipion et n'est pas trop indigne des vers si connus sur le bonheur de la vie des champs (2). C'en est assez pour comprendre

(1) Il est vrai que ses jours sont bientôt limitez

Mais tel est icy bas l'âge des *belles choses*.

Les *Destins* sont jaloux de nos prospéritez

Et laissent plus durer les *chardons* que les *roses*. — Observons toutefois l'empressement des Malherbiens à choisir pour thème d'imitation les stances à Du Perrier : il y a là un heureux symptôme de la renaissance du goût.

(2) Thirsis, il faut penser à faire la retraite;

La course de nos ans est plus qu'à demi-faite;

et la portée du talent de l'auteur et la résistance que, même dans l'école de Malherbe, le goût de l'époque opposait encore au véritable goût. Il sera question plus loin des *Bergeries*.

Parmi les admirateurs du poète de Caen, n'oublions pas le sieur de Rosset, écrivain assez monotone, pour ne pas dire ennuyeux, à en juger par les vers qu'il a lui-même insérés (à la dernière place, il est vrai), dans ses *Délices de la poésie française*. Les incorrections de la langue ne sont chez lui ni rares ni toujours excusées par le temps où il écrivait, puisqu'il méconnaît parfois les lois logiques du langage (1). De Rosset s'est réservé pour lui-même quelque chose de cette excessive indulgence que, pour faire mentir la médisance apparemment, il prodigue aux poètes ses confrères. Cependant, en général, il est certain que l'influence de Malherbe se fait sentir chez lui, que sa langue est bien souvent française et que les qualités négatives sont assez abondamment répandues dans ses vers (2).

L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
 Nous avons assez veu, sur la mer de ce monde,
 Errer au gré des flots notre nef vagabonde;
 Il est temps de jouir des délices du port.

.....
 Agréables déserts, séjour de l'innocence,
 Où, loin des vanités, de la magnificence,
 Commence mon repos et finit mon tourment,
 Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
 Si vous fustes tesmoins de mon inquiétude,
 Soyez-le désormais de mon contentement.

(1) V. surtout l'ode au chancelier de Sillery, str. 7^e et 9^e, l'ode à Bassompierre, str. 5^e et le *Regret* sur la mort du comte de Laval, str. 2^e. Dans l'ode au chancelier, les fautes de langage vont presque jusqu'à l'obscurité; dans le dernier exemple cité :

De *ny* avecque *point* il fait la récidive.

(2) On ne peut les méconnaître spécialement dans les Stances pour un seigneur qui s'en allait à Juliers, dans les Stances sur la mort de feu (sic) M. le comte de Sault, dans les Stances pour un grand qui

Du reste, pour ranger de Rosset dans l'école de Malherbe, on n'en est pas réduit à des conjectures, ni même à des allusions, assez claires pourtant, comme la comparaison des roses, répétée et dans les vers funèbres sur la mort de M^{me} de Saint-Luc, avec quelque réminiscence du rythme de son modèle, et dans les vers à Bassompierre (1). De Rosset est fort explicite sur ses affections littéraires. Il nous dit, dans les regrets sur le comte de Laval :

Malherbe, dont le nom vole par l'univers,
Qui *ravissez les Dieux* des charmes de vos vers,
Si la pitié vous touche,
Assistez à mes pleurs, favorisez mes cris,
Car je *noye* aussitôt et *brusle* mes écrits
Des yeux et de la bouche (2).

Il faut avouer que ces derniers vers ne sont pas très-malherbiens et que de Rosset a été prudent d'écrire au-dessus : je suis admirateur de Malherbe ; d'autant plus que les incorrections de langage le disputent à la déclamation dans cette malheureuse pièce. En général les extravagances imitées de la Pléiade ne sont pas très-rares chez lui (3) ; mais on en trouve chez Mal-

revenoit de la guerre, dans les vers sur les écrits de M. Guillemeau, dans l'Imprimerie au Roy (Louis XIII) et même dans l'Ode au chancelier.

(1) V. aussi le *grand lumineux* rimant avec *course ordinaire*, dans l'Ode au chancelier, dont le rythme est celui du maître dans l'ode : Que direz-vous, races futures ?

(2) V. encore la 3^e strophe de l'Ode à Bassompierre.

(3) V. surtout l'Ode sur un seigneur qui s'en allait à Juliers (1610?) où l'on trouve :

Le soleil me sera désormais une nuit ;
les stances sur une *absence* ; le sonnet sur une comparaison minutieuse entre ses désirs et des montagnes. Les vers sur la mort de M^{me} de Saint-Luc, qui sont un de ses meilleurs morceaux, et les Stances pour la duchesse d'Uzes présentent ce mélange d'idées chrétiennes et de mythologie qui nous choque si souvent chez les auteurs de ce temps-là.

herbe lui-même, et les défauts d'un homme de talent trouvent des imitateurs plus facilement que ses qualités : les sottises de de Rosset ne sont pas une preuve d'indépendance.

II.

THÉOPHILE.

Je demanderai qu'il me soit permis de m'étendre davantage, sur un poète, aujourd'hui moins connu encore que Racan, et dont la carrière fut très-courte, mais dont le talent fut plus varié, et quelquefois plus original, bien que l'auteur des *Stances* à Thirsis possède assurément plus de naturel et d'aisance que la plupart des disciples de Malherbe, et qu'il soit, comme on l'a dit spirituellement, « a demi-tourné vers La Fontaine..... à l'une de ces heures où, moins préoccupé du joug, il suit avec nonchalance la pente naturelle de son génie (1). » Mais Théophile de Viaud n'a jamais accepté ce joug, et il est, pendant la jeunesse de Louis XIII, le seul poète élégiaque de quelque valeur qui représente une école indépendante : je dis *indépendante* et non pas *hostile* aux novateurs, car il est fort loin d'avoir un parti pris contre Malherbe. D'ailleurs il sera question de lui plus loin à un tout autre point de vue, et il n'est pas inutile de se faire une idée nette de son esprit, avant d'examiner son rôle dans l'histoire morale de son temps. Or étudier son esprit sera chose d'autant plus intéressante et plus facile que, la critique littéraire trouvant place dans ses écrits, on y pourra comparer la théorie avec la pratique, la valeur des jugements avec l'entraînement de l'exemple. Nous le retrouvons bientôt comme poète dramatique ; mais il est facile de montrer que, dans ses *Odes*, *Stances*, *Elégies*, dans ses poésies diverses et plus ou moins sentimentales, les défauts du temps se montrent presque aussi choquants que chez aucun autre ; et à côté de cela, quand il veut bien être original, il possède une

(1) Racan, par M. Ant. de La Tour (dans la *Revue des Deux-Mondes*).

verve que Malherbe a rarement égalée et que Regnier ne dépassa presque jamais.

Ainsi, dans l'*Estreine* au Roi, les vers sur les derniers jours de Henri IV sont du beau style de l'épopée, et, dans la même pièce, le poète entasse, avec des souvenirs mythologiques, les hyperboles les plus folles. Il vient de dire de Henri :

Tout aymoît sa faveur, tout craignoit sa cholère,
Ainsi que ce soleil penchant vers le tombeau
Jettoit sur l'univers l'œil plus grand et plus beau.
Sa valeur, trop longtemps honteusement oysive,
Méditoit d'arracher son myrte et son olive;
Le bruit de ses desseins par l'Europe voloît;
Chacun de ses projets différemment parloit.
Tous les Roys ses voisins pendoient sur la balance,
Esgallement douteux où fondroit sa vaillance;
Son courage rioit de voir que la terreur
Se mesloit parmy tous dans leur confuse erreur.

Et maintenant il ajoute, en parlant du jeune Louis XIII, non pas du vainqueur de La Rochelle et de Suze, mais du vainqueur des Ponts-de-Cé,

Quel de tous les plus grands et les plus braves Roys
Assura mieux que vous l'autorité des loix ?....
Et les Dieux, contemplant vostre admirable vie,
Si vous n'estiez leur fils, vous porteroient envie.

Les Stances à *Philis* offrent à peine quelques traits de passion, exprimés dans un rythme fort imparfait, et l'on ne trouvera, dans les Stances à *Cloris* ou même à *Madame de Rohan*, que peu de sentiment avec beaucoup d'affectation. Du moins ici le talent naturel du poète lutte, et quelquefois avec un certain succès, contre de funestes entraînements; mais on ne peut en dire autant de plusieurs morceaux où les lieux communs, soit politiques, soit galants, se montrent dans toute leur platitude.

Ainsi dans l'*Ode au Roi* : « Cher object des yeux et des cœurs, » et dans l'*Ode sur la paix de l'année 1620* entre Louis XIII et sa

mère, on trouverait difficilement un autre mérite que celui du rythme. Dans l'une, les six dernières strophes sont un amphigouri terminé par un misérable jeu de mots; dans l'autre, la langue même (1) est traitée avec ce mélange d'inexpérience et de paresse qui gâte si souvent les vers de Regnier. Dans celle au prince d'Orange, que Théophile célèbre comme défenseur de la liberté hollandaise, je ne sens point battre le cœur d'un homme libre; je ne trouve que des compliments auxquels il prélude (comme nous le verrons à propos de la condition des gens de lettres) par une sorte d'abdication de sa dignité personnelle, et qu'il termine par des hyperboles absurdes, dans des vers d'un rythme gracieux, mais d'une langue quelquefois intolérable (2). La langue n'est guère supérieure, et les hyperboles ne sont pas moins ridicules dans l'*Ode au Roi, sur son retour du Languedoc* (3). D'autres

(1) Les strophes 2, 6, 7, 11 de l'Ode sur la paix (œuvres de Théophile, 1^{re} partie) ne sont pas mêmes françaises; d'autres (4, 8, 9) ne sont pas intelligibles. Des métaphores mal suivies se remarquent aussi dans ce morceau.

(2) V. strophes 8^e (serment jurant ses faits à sa mémoire), 9^e (préparant son cercueil de la corde), 10^e (fouler l'innocence à pleine licence. — Champs tapissés de morts), 12^e (*soyez apprises*, pour dire *apprenez*).

(3) Dans ce sanglant mestier des armes
Où vos bras sont trop exercez,
D'autant de sang que vous versez
Le peuple verse icy des larmes,
Le démon ennemy du jour
Noyant les astres de la cour
Dans l'horreur de ses fleuves sombres
Partage vostre estat aux morts
Et bastit l'empire des ombres
De la ruine de nos corps.
Si nos fureurs estaient hardies
A ce point que leur *cruauté*

pièces (1) recueillies encore par de Scudery, grand admirateur de Théophile, et dont je cite exclusivement l'édition, pure de toute pièce désavouée (2), restent au niveau des pauvres vers que nous venons de parcourir, et cela sans qualités qui fassent diversion au dégoût provenant de la niaiserie de la pensée: il n'y a guère de variation dans ces concetti que de l'absurde à l'incompréhensible et de la fadeur à l'impiété. D'autres (3) présentent quelque mérite négatif pour le rythme et la langue, mais restent en dehors des véritables conditions de la poésie.

Partout on voit déborder dans ces écrits le style convenu de l'époque. Mais l'aisance et la simplicité frappent, au contraire, le lecteur dans une élégie sur son exil, que Théophile adresse à Desloges (4). Malgré deux ou trois mots qui sont usés maintenant, une phrase peu régulière et même un vers obscur, il y a dans ce morceau un avant-goût de certaines épîtres de Des-

Attaquast vostre majesté
De leurs funestes *maladies*,
Quelle si secourable main
Veut fournir le secours humain,
Ou quelle assistance divine
Vous pourroit si soudain guérir
Que la peur de vostre ruine
Ne nous eust fait plus tost mourir (str. 4-5).

Ajoutez qu'il le met (après la campagne de Montauban) incomparablement au-dessus de tous les héros de la terre (str. 7^e). — Ibid., 2^e partie.

(1) Ode à Philis, désespoir amoureux, quelques sonnets, une pièce pour Montmorency destinée au ballet du roi. — Cette dernière est aussi de la seconde partie.

(2) Edition de Rouen 1638. — Il l'appelle dans sa préface « le grand et divin Théophile » et proteste que ses écrits ne contiennent pas une faute. Ce qui est plus important, c'est qu'il affirme corriger les épreuves sur les manuscrits mêmes que l'auteur lui avait autrefois remis entre les mains.

(3) Ode sur l'infidélité. — Elégie : chère Philis (ibid. — 1^{re} partie.)

(4) Œuvres de Théophile, 2^e partie.

préaux. Le sentiment des beautés de la nature s'y laisse regretter cependant, mais la situation de l'auteur, poursuivie comme propagateur de principes abominables et en péril pour sa vie, ne lui permettait guère de goûter des émotions purement poétiques. Le sentiment de la nature se trouve d'ailleurs dans l'*Ode à Perside*, dont voici une strophe :

L'eau, de sa naturelle source,
 Trouve assez de canaux ouverts
 Pour traîner par les plis divers
 La facilité de sa course.
 Ses rivages sont verdissans,
 Où des arbrisseaux florissans
 Ont toujours la racine fraîche ;
 L'herbe y croist jusqu'à leur gravier,
 Mais une herbe que le bouvier
 N'apporta jamais à sa crèche (1).

Malheureusement, après des vers si naturels, on en trouve d'autres où l'on apprend que la couleur pourpre de l'aurore et la rosée qu'elle répand sont la rougeur et les pleurs causés par la jalousie de cette déesse pour la beauté de Perside. Ailleurs, dans la pièce intitulée *Le Matin* (2), la grâce et la richesse de la poésie en certains passages font pardonner quelques expressions prosaïques. Quant à l'*excessive* simplicité des dernières strophes, ce défaut était trop rare alors (du moins en vers) et chez Théophile en particulier, pour que l'on ait le droit d'être bien sévère à cet égard.

Nulle part, et cela est facile à comprendre, ce poète ne se montre plus souvent dégagé du style convenu que lorsqu'il combat pour sa liberté et pour sa vie. Voyez, dans l'*Ode au Roi sur son exil* (3), combien il y a au début de mouvement dans le style et dans la pensée, et comme ces qualités s'accordent avec l'aisance du rythme :

(1) 2^e partie.

(2) 1^{re} partie.

(3) 1^{re} partie.

Celui qui lance le tonnerre,
 Qui gouverne les élémens
 Et meut avec des tremblemens
 La grande masse de la terre,
 Dieu, qui vous mit le sceptre en main,
 Qui vous le peut oster demain,
 Lui qui vous preste sa lumière,
 Et qui, malgré vos fleurs de lys,
 Un jour fera de la poussière
 De vos membres ensevelis ;

Ce grand Dieu, qui fit les abysmes
 Dans le centre de l'univers,
 Et qui les tient tousjours ouverts
 A la punition des crimes,
 Veut aussy que les innocens
 A l'ombre de ses bras puissans
 Trouvent un assuré refuge,
 Et ne sera point irrité
 Que vous tarissiez le déluge
 Des maux où vous m'avez jeté.

Dans la même ode pourtant (str. 8-10) le style devient languissant et emphatique, la pensée s'abaisse, la langue elle-même (str. 11^e) est embarrassée et incorrecte.

Quoy que mon discours *exécute*,
 Que feray-je à mon mauvais sort ?
 Qu'*appliqueray-je* que la mort
 Au malheur qui me persécute ?
 Dieu, qui se plaist à la pitié,
 Et qui d'un saint nœud d'*amitié*,
 Joint nos *volontez* à la sienne,
 Puisqu'il vous a voulu *combler*
 D'une *qualité* si chrétienne,
 Vous oblige à luy ressembler.

Mais nulle part on ne trouve chez Théophile plus de vigueur ni même d'aisance que dans les pièces composées à l'époque de son emprisonnement et réunies dans la troisième partie de l'édition citée. Dans ces vers, il ne touche guère au fond du pro-

cès : nous verrons ailleurs comment il se défendait en prose. Poursuivi par l'opinion publique, il s'attache ici à en détourner le cours en rendant ses adversaires odieux ou ridicules ; il le fait avec une adresse qui a quelque chose de voltairien, et, chose remarquable au sortir du xvi^e siècle, il sait jeter de la boue en évitant de se salir les mains. Je parle ici de la *Requête au Roy*. La pièce intitulée la *Pénitence* est grave au contraire, et n'est pas moins propre à gagner le lecteur : la nécessité a fait connaître à Théophile de quel style naturel il devait user, quelles grandes idées il devait appeler à son aide, pour se présenter au public tout autre qu'on ne l'avait dépeint, et ramener à lui ceux qui se soulevaient contre le corrupteur des cœurs et des intelligences ; ceci, du reste, n'empêche pas d'admettre, avec M. Renée, (1) que le malheur avait réellement amené de Viaudà des croyances dont son esprit était capable de sentir la force et la beauté, lorsque la passion et l'entraînement de ses mœurs épicuriennes cesseraient d'agir sur lui.

Une autre pièce de cette époque, celle qui est adressée à son frère, a un véritable charme, bien qu'on y puisse trouver quelques longueurs. L'affection fraternelle, la mélancolie, le souvenir du pays et les idées religieuses s'y mêlent dans un style et avec une harmonie dont la première stance donnera un gracieux exemple :

Mon frère, mon dernier appuy,
 Toy seul dont le secours me dure,
 Et qui seul trouves aujourd'huy
 Mon adversité longue et dure,
 Amy ferme, ardent, généreux,
 Que mon sort le plus malheureux
 Picque davantage à le suivre,
 Achève de me secourir ;

(1) Dans son étude sur M^{me} de Montmorency, 1^{re} partie. L'auteur cite une lettre de Théophile à l'évêque d'Agde, qui m'a paru, comme à lui, sérieuse, digne et fort éloignée du langage outré de l'hypocrisie.

Il faudra qu'on me laisse vivre
Après qu'on m'a tant faict mourir.

Je ne reprocherai pas à Théophile une antithèse que semble inspirer le désir de rendre la confiance à son frère par une apparence de gaité. Observons toutefois que la *Requête à nos seigneurs du parlement* se ressent beaucoup des habitudes de style qui se remarquent dans les compliments alors en usage. Les conseillers et les présidents à mortier sont *des dieux* non pas une fois en passant, mais pendant quatre ou cinq strophes. L'auteur exprime l'obscurité de son cachot par un concetto incroyable dans une pareille situation :

L'œil du monde, qui par ses flames
Nourrit autant de corps et d'âmes
Qu'en peut porter chaque élément,
Ne sçauroit vivre demy-heure,
Où m'a logé le Parlement,
Et faut que ce bel astre meure,
Lorsqu'il arrive seulement
Au premier pas de ma demeure.

Mais c'est peu de chose encore auprès des ridicules compliments que renferme l'ode intitulée : *La Maison de Silvie* (1) datée pourtant de la même époque, bien qu'au moment où il l'écrivait le plus pressant danger eût peut-être disparu (2).

(1) Le vent respectera les vers à la louange de Sylvie ; l'eau gardera ses traits ; ses yeux sont peints dans le soleil. — Du reste cette affectation de langage ne doit pas empêcher de reconnaître, avec l'écrivain dont je parlais tout-à-l'heure, le sentiment de délicate pureté qui se fait jour ici tout-à-coup et qu'il est permis de rapporter, non-seulement à la situation nouvelle de l'auteur, mais au respect inspiré par sa charmante et chaste bienfaitrice, la duchesse de Montmorency.

(2) On pourrait en douter cependant, d'après la première strophe :

Pour laisser *avant que mourir*
Les traits vivans d'une peinture
Qui ne puisse jamais périr
Qu'en la perte de la nature,

Eh bien! ce poète chez qui un talent naturel combat, avec un succès si disputé, les habitudes du temps, c'est un critique et presque toujours un critique plein de goût. Il est vrai qu'il témoigne pour Alexandre Hardy une admiration passionnée (1) et qui paraît étrange à quiconque a lu quelques-unes des pièces mentionnées par lui; il est vrai qu'oubliant des sarcasmes d'Horace contre Lucilius et Crispinus, il dit à son poète :

Toy seul sais composer des vers
Trois milliers tout d'une haleine.

Mais, dans cette même Ode, il ajoute, avec une abnégation louable de ses propres compositions :

Jamais ta veine ne s'amuse
A couler un sonnet mignard,
Detestant la pointe et le fard,
Qui rompt les forces à la muse.

Ce n'est ici qu'une lueur bien faible sans doute, mais ce ne sera pas une lueur fugitive : qu'on en juge par les vers suivants de son *Élégie à une Dame*, où, parlant des esprits distingués dont il se persuade que la race n'a pas disparu, Théophile s'exprime ainsi :

Mais leur divin génie est forcé de se feindre...
Il faut aymer la cour, rire des mauvais mots,
Acoster un brutal, luy plaire, en faire estime;
Lorsque cela m'advient, je pense faire un crime,

Je passe des crayons dorez
Sur les lieux les plus reverez
Où la vertu se réfugie
Et dont le port me fut ouvert
Pour mettre ma teste à couvert,
Quand on brusla mon effigie.

Les concetti que je viens de citer n'en seraient que plus bizarres et n'en montreraient que mieux la force des habitudes du temps. Il dit lui-même (Apologie au roi) que ce séjour à Chantilly précéda son arrestation.

(1) Au sieur Hardy, Ode. (Œuvres de Théophile, 1^{re} partie).

J'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein...
 Cependant il faut vivre en ce commun malheur,
 Laisser à part esprit et franchise et valeur,
 Rompre son naturel, emprisonner son âme.

Entendez-vous l'auteur des vers à Louis XIII et à Perside réclamer son naturel et son âme comme conditions, non-seulement de sa dignité, mais de la poésie? Et plus loin :

Je ne veux réclamer ny Muses ny Phœbus ;
 Grâce à Dieu, bien guéry de ce grossier abus,
 Pour façonner des vers que tout le monde estime,
 Vostre contentement est ma dernière lime.
 Vous entendez le poids, *le sens, la liaison*,
 Et n'avez *en jugeant pour but que la raison* (1)...
 Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
 Malherbe a très-bien faict, mais il a faict pour luy.
 Mille petits voleurs l'escorchent tout en vie ;
 Quant à moy, ces larcins ne me font point d'envie.
 J'approuve que chascun escrive à sa façon ;
 J'ayme sa renommée et non pas sa leçon.
 Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
 Prennent à tout propos ou sa rime ou son style,
 Et de tant d'ornemens qu'on trouve en luy si beaux
 Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux...
 Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
 Pourra s'apparier la rime de Memphis (2).

(1) Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
 Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix,
 dira Boileau, qui pourtant n'osera bannir les *Muses*, tout en se moquant de *Phébus*.

(2) Malherbe avait dit (ode à la reine, pour sa bien-venue en France) en présageant la naissance du Dauphin :

Que le Bosphore, en ses deux rives,
 Aura de sultanes captives !
 Et que de mères à Memphis,
 En pleurant, diront la vaillance
 De son courage et de sa lance,
 Aux funérailles de leur fils !

J'en connois qui ne font de vers qu'à la moderne,
 Qui cherchent à midy Phœbus à la lanterne,
 Grattent tant le françois qu'ils le deschirent tout,
 Blasmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goust,
 Sont un mois à cognoistre, en tastant la parole,
 Lorsque l'accent est rude, ou que la rime est molle (1).

Regnier n'a pas dit mieux. Sans doute il y a, dans ce morceau, une idée fausse et regrettable : « Malherbe a très-bien fait, mais il a fait pour lui ; » c'est quelquefois le contraire qu'il faudrait dire. Théophile, justement révolté par de pauvres imitations des vers de Malherbe, ne réfléchit pas au travail d'une utilité générale que ce critique faisait subir à la langue et au rythme. Lui-même aurait eu besoin d'un maître pour s'empêcher de louer la *Didon* de Hardy et de réunir en bloc, dans son ode au poète tragique, « Malherbe, Bertaud et Porchères, » qu'il immole à l'auteur de *Scédase*, tout en déclarant qu'il « adore leurs écrits. » Soit ménagement pour sa propre négligence, soit système arrêté, de Viaud tient donc peu à l'étude approfondie du style, mais on peut lui pardonner bien des erreurs en faveur de son principe : c'est un progrès si frappant alors qu'un appel à la raison comme juge des productions littéraires, formulé en dehors du cabinet de Malherbe !

C'est avec plus de sens encore dans la pensée et plus de piquant dans la forme que le poète s'exprime dans ses vers à M. du Fargis (2) sur les faiseurs attitrés de poésies galantes. Voyez, d'ailleurs, comme chez lui, de même que chez Regnier, la rectitude du sens fait naître l'aisance du langage, et combien il est à regretter, même dans l'ordre littéraire, que les froides langueurs de l'esprit épicurien aient si souvent altéré ou tari l'attrayante fluidité de leur veine.

Il paraît que le mot avait fait fortune. — En 1667, Apollon était encore obligé de défendre « à tous faiseurs d'odes et de poèmes en l'honneur du Roy d'envoyer S. M. sous les murs de Memphis et de Babilone. » (Guéret, Parnasse réformé.)

(1) Œuvres de Théophile, 1^{re} partie.

(2) 1^{re} partie.

Je ne puis me résoudre , excuse-moy de grâce ;
 Escrivant pour autrui , je me sens tout de glace ;
 Je t'ay promis chez toy des vers pour un amant
 Qui se veut *faire ayder à plaindre son tourment*.
 Mais , pour luy satisfaire et bien peindre sa flame ,
 Je voudrois paravant *avoir cogneu son âme*...
 Ces traits d'or et de plomb , ceste trousse dorée ,
 Ces aisles , ces brandons , ces carquois , ces apas ,
 Sont vrayment un mystère où je ne pense pas.
 La sotte antiquité nous a laissé ces fables
 Qu'un *homme de bon sens ne croit pas recevables*.....
 Le vulgaire qui n'est qu'erreux , qu'illusion ,
 Trouve du sens caché dans la confusion ;
 Mesme des plus sçavans , mais non pas des plus sages ,
 Expliquent aujourd'huy ces fabuleux ombrages.....
 Penses-tu , quand j'aurais employé tout un jour
 A bien imaginer des passions d'amour ,
 Que mes conceptions seroient bien exprimées
 En paroles de choix , bien mises , bien rimées ,
 L'autre n'y trouveroit , possible , rien pour luy...
 Je sçay bien que possible il loueroit ma veine :
 « Vrayment ces vers sont beaux ; ils sont doux et coulants ,
 Mais pour ma passion ils sont un peu trop lents...
 Tant seulement six vers encor , je vous supplie ,
 Mon Dieu ! que de travail vous donne ma folie ! »
 Il voudroit que son front fust *aux astres pareil* ,
 Que je la fisse ensemble et l'*aube* et le *soleil*.....
 Ces *termes esgarez* offensent mon humeur
 Et ne viennent qu'au sens d'un novice rimeur ,
 Qui réclame Phœbus ; quant à moy , je l'abjure
 Et ne recognois rien pour tout que ma nature.

Enfin , au début de ces *Fragments d'une histoire comique* (1) ,
 dont le goût est si pur , même dans les charges , et dont le style
 est si aisé , maintenant que l'auteur est débarrassé des liens de

(1) 2^e partie des œuvres de Théophile. On voit par le chap. 3
 qu'ils sont écrits après son abjuration.

la versification, Théophile s'exprime comme le ferait un critique moderne :

« Il faut, dit-il, que le discours soit ferme, que le sens y » soit *naturel et facile*, le langage exprès et signifiant... Il faut » écrire à la moderne. Démosthène et Virgile n'ont point écrit » en nostre temps, et nous ne sçaurions écrire en leur siècle : » leurs livres, quand ils les firent, estoient nouveaux, et nous en » faisons tous les jours de vieux. L'invocation des Muses, à » l'exemple des payens, est profane pour nous et ridicule. Ron- » sard, pour la vigueur de l'esprit et la nue imagination, a mille » choses comparables à la magnificence des anciens grecs et » latins, et a mieux réussi à leur ressembler qu'alors qu'il a » voulu les traduire et qu'il a pris plaisir à les contrefaire..... Il » semble qu'il se veuille rendre incogneu pour paroistre docte..... » Il faut, comme Homère, bien faire une description, mais non » point par ses termes ni par ses épithètes. Il faut écrire comme » il a écrit, mais non pas ce qu'il a écrit. » Et au chapitre 6, l'auteur revient sur ce que nous venons de lui voir exposer en vers : le ridicule de faire exprimer sa passion par un autre.

Ainsi l'esprit français, trop souvent rebelle encore aux prescriptions de la raison et dominé par cette force de l'exemple qu'il subit si aisément, commence à distinguer ici les principes de la saine critique. Et si, suivant le mot de Rousseau, une mauvaise action vaut mieux qu'un mauvais principe, nous pouvons espérer que ces doctrines saisissantes de vérité compenseront plus d'un mauvais exemple, et en particulier ceux de de l'auteur qui les formulait si bien.

III.

TRAGI-COMÉDIE. — DERNIÈRES ŒUVRES DE HARDY. — SCHELANDRE.

Nous avons vu plus haut que Hardy avait trouvé parfois, dans les premières années de sa carrière dramatique, une inspiration poétique, mêlée sans doute à beaucoup de mauvais goût, mais qui aurait pu, avec du loisir et la volonté de travailler,

avec une certaine indépendance dans l'usage de son talent, lui ouvrir une plus heureuse veine. Mais les conditions de son existence ne lui donnaient pas la faculté de former un public : il subit les lois que lui faisait celui de son temps, et il semble que, dans la dernière partie de son existence d'auteur, il s'est plutôt écarté que rapproché d'un idéal si confusément aperçu. Remarquons, du reste, que tout ce qui nous a laissé voir chez lui l'indice d'un véritable mérite appartient au genre tragique proprement dit ; or les spectateurs d'une troupe ambulante trouvaient sans doute bien sérieuses et bien savantes, pour ne rien dire de plus, les plaintes de Panthée ou de Véturie ; Hardy, comme Plaute, quoique dans un esprit bien différent, dut opérer la transformation annoncée par Mercure dans le prologue d'*Amphitryon*, et, pour gagner les bonnes grâces du peuple, transformer plus d'une fois une matière tragique en une *tragi-comédie*. Sans doute, ces pièces n'ont rien de comique, ou du moins, si le comique s'y rencontre, c'est à l'insu de l'auteur et bien malgré lui ; mais à la noble expression d'un sentiment élevé sont substituées des aventures et l'on ne retrouve plus ici

....un glorieux qui ne dit rien de tendre,

comme ce brutal de Coriolan ; le *beau français* en souffre bien un peu, mais on n'a pas encore appris à l'aimer (1).

Je me bornerai ici à l'examen de trois de ces pièces, qui suffiront pour montrer que Hardy, après quelque hésitation peut-être, méconnut complètement la voie de son talent et les principes du goût. Deux d'entre elles, empruntées à la mythologie grecque, font partie du volume d'œuvres choisies, publié, comme à titre d'essai, en 1624, et donnent, par cette préférence

(1) Il y a cependant quelques sujets tragiques (comme la Mort de Darius et Alexandre), dans la liste des pièces de Hardy, non comprises parmi les tragédies terminées en 1610 ; mais ils sont relativement en très-petit nombre et il est évident que le poète n'a pas eu la pensée ou la faculté de suivre le chemin qu'il s'était ouvert.

comme par le succès du volume (1), une triste idée du public *lettré* auquel les destinait l'éditeur.

L'*Alceste*, où l'auteur, excité peut-être par l'exemple de Garnier, a eu la témérité de lutter contre Euripide, ne peut être jugée avec trop de sévérité. Hardy a ici accolé deux intrigues et par conséquent compliqué la sienne assez pour obliger à une analyse le critique qui veut en donner une idée : cette analyse sera courte, mais elle ne sera pas inutile à la connaissance de notre ancien théâtre, car on chercherait vainement à se représenter quelque chose d'aussi mauvais, si on ne l'avait pas sous les yeux.

Le latin des formules de Marculfe (et encore est-il un peu plus logique) est la seule langue à laquelle on puisse comparer le français du monologue de Junon (2) et surtout de son discours à Eurystée, lorsqu'elle lui recommande d'envoyer Hercule dompter Cerbère (3); si la pensée n'est pas tout-à-fait à un niveau si infime, c'est que des bribes de l'*Enéide* (*flectere si nequeo superos, Acheronta movebo*. — *Tuus, o Regina, quid optas Explorare labor*) se retrouvent sous la plume de Hardy. Au second acte, nous sommes dans le palais d'Admète mourant. Son langage et celui d'Alceste, avant (4) et après la nouvelle de l'oracle qui ac-

(1) Dédié au duc de Montmorency, le Mécène de ce temps-là.

• (2) Ainsi : Sémèle a ressenti l'ardeur de ton courroux,
Quoyque son fruit flambant de la Parque recous;
Là tu perdis la mère ; icy que ta vengeance
Consomme en sa vigueur une monstrueuse engeance.
Trébuche du sommet de ses prospéritez
Ce géant qui les Cieux croit avoir méritez.

(3) — Cerbère, ce portier de l'implacable Averno,
Matin triple-gosier, qui garde en sa caverne
Les esprits devalez au nocturne séjour
De passer de rechef à la clarté du jour. (Ces derniers vers
sont au nombre des moins mauvais).

(4) Admète. — Qu'on me l'ôte d'icy ; ses plaintes inhumaines
Rengrégent de moitié mes langoureux peines.

cepte une victime volontaire à la place du prince, ne sont pas sans mérite de sentiment et même de style ; mais l'auteur a eu la malheureuse idée de charger le rôle des parents d'Admète, rôle déjà risqué, ce me semble, dans Euripide, et d'en faire des personnages presque burlesques, dont l'un débute, près du lit de son fils, par des poésies à la Ronsard sur le séjour d'Apolon parmi les bergers, et l'autre souhaiterait, dit-elle, de mourir au lieu d'Admète ; puis, quand l'oracle est connu, quand ils se voient mis en demeure, c'est dans un langage de comédie que tous deux repoussent la proposition.

Au troisième acte, Alceste est morte depuis deux jours. Hercule arrive, et, si Hardy n'a pas hasardé, comme le poète grec, l'opposition de sa joie grossière avec la douleur répandue dans le palais, il a fait bien pis, en chargeant de longueurs et de déclamations oratoires le récit qu'Admète fait à son hôte. Le quatrième acte se passe dans les enfers. Nous assistons au conseil de Pluton, qui reçoit de mauvaises nouvelles de l'attentat d'Hercule, et est contraint de signer une paix désavantageuse. On dirait une parodie des traités qui se font sur la terre, tant il y a peu de *couleur locale*, et tant le pauvre Pluton se donne de peine pour sauver diplomatiquement l'honneur de sa couronne. Enfin, le cinquième acte, écrit dans ce français qui n'appartient qu'à l'auteur, nous montre le retour d'Alceste, ramenée par Hercule à son époux. Hardy a jugé à propos de soulever le voile qu'Euripide, comme le peintre d'Agamemnon, avait jeté sur cette ressuscitée.

Ariadne ravie ne présente guère que latinismes, phrases lourdes (1) et mal construites, platitudes et fadeur mêlées à des grossièretés, et surtout bassesse monstrueuse de cœur dans les

Alceste. — Que l'on m'ôte, cruel, qu'il ne me soit permis,
En dépit de la terre et des cieux ennemis,
D'attendre ou renouer ou desourdir la trame, etc.

(1) Au 1^{er} acte, Minos exprime ainsi son désespoir après la fuite de ses filles :

Le marchant échappé nu dessus le rivage

rôles de Thésée et de son confident. Cependant il faut ici, outre l'intention dramatique de montrer la passion naissante de Phèdre pour Hippolyte, que Thésée lui avait promis (1), reconnaître un certain mérite dans la peinture du désespoir d'Ariadne abandonnée. Par une exception assez rare chez l'auteur, elle exprime sa douleur, si non avec assez de naturel et de noblesse, du moins avec une émotion réelle (2). On peut même recon-

Treuvé assez qui console et qui plaint son naufrage,
Mais pourtant il ne peut étancher ses sanglots,
L'encombre lui demeure *en l'estomac enclos*,
Qui perd en un moment, sous les ondes ravie,
La moisson des labeurs infinis de sa vie :
Ainsi *père orphelin* d'un surjon précieux
Digne de *répéter son tige* dans les cieux,
Privé du seul appui de l'âge qui me presse,
Je sens de jour en jour s'accroître ma tristesse.

(1) Mais voici en quels termes le confident de Thésée cherche à en détourner la princesse :

Ainsi *lui de sa mère Amazone retient*
Dans l'horreur des déserts d'ordinaire se tient,
S'offence de *l'odeur des bonnes compagnies*,
A ses conceptions de la chasse finies ;
Nul d'entretien, de grâce, incivil, *mal appris* ,
Bref qui sert au commun de fable et de mépris,
Qui *rien totalement de père ne reporte*. (Acte III.)

(2) — J'oy les vents soupirer de mes douleurs profondes ;
La mer impitoyable est émue à pitié
De voir si méchamment dissoudre une amitié.

Et, reprochant à Thésée, qui ne l'entend plus, l'abandon de sa libératrice :
Sans elle tu n'auras, sur les vagues chenues,
Que des bourreaux en teste et des morts continues.
L'aleine d'un zéphir un orage sera
Qui tes cheveux transis d'horreur hérissera.
La vague lancera, de sa moindre colère,
Une crainte en ton sein de la peine dernière....
Retourne donc, ingrat, sur tes humides pas.
Irrémissible encor ton offense n'est pas. (Acte IV.)

naître dans ce rôle quelque mérite d'observation morale qui en fait pardonner les longueurs. Le dénouement de la pièce présente un souvenir de l'*Aminta* : Ariadne a voulu se précipiter; des buissons l'ont retenue et ont donné à Bacchus le temps d'arriver.

Une autre pièce, dont l'intrigue est une passion coupable, étouffée par le sentiment du devoir, puis changée en un légitime échange d'affections par le veuvage de la dame qui donne son nom à la pièce, *Frégonde*, appartient au genre espagnol; mais assurément l'auteur n'a point emprunté à la tradition castillane les déclamations contre l'honneur qui se mêlent à la passion du marquis de Cotron pour l'héroïne. Cette honteuse peinture de l'âge d'or, du *temps d'innocence*, comme il l'appelle, et où il suppose que l'honneur était inconnu, appartient à la poésie italienne de cette époque : on la trouve, il faut bien le dire, dans un chœur de l'*Aminta*; Regnier, nous l'avons vu, l'avait introduite dans ses satires, où elle était fort à sa place, et on la retrouve encore chez le plus élégant imitateur des Italiens. Si la langue de cette pièce est en général plus correcte que ne l'est souvent celle de Hardy, le goût ne s'y montre guère plus pur qu'ailleurs. Là ce sont des comparaisons empruntées à l'aigle, aux *peuples écaillés*, à Scylla et à Charibde que, dès la première scène, l'auteur met dans la bouche de la nourrice de Frégonde (une paysanne napolitaine du quinzième siècle); un peu plus loin ce sont des déclamations de Frégonde elle-même. La langue de Ronsard reparait au commencement du troisième acte, lorsque le marquis, se jugeant guéri de sa coupable passion, s'écrie, en s'adressant à son ami :

Onc vainqueur honoré de la palme conquise
A ces fameux tournois célébrez dedans Pise,
Onc ce brave Thébain, des vertus le support,
En son empire même ayant domté la mort,
Ne peuvent concevoir en l'âme plus de joye
Que je fay n'estant plus à ce vautour en proye...

Vostre divin conseil, puissant *alexitere*,
A ce venin *domté* qui le bon sens altere.

L'emphase n'est guère moins forte dans la scène du conseil, où le roi Alphonse de Naples choisit D. Juan, le mari de Frégonde (1), pour s'opposer en Calabre à une descente des Turcs. Une certaine entente de l'art se laisse voir dans la passion naissante de Frégonde, toujours résolue cependant à demeurer fidèle au devoir et qui se dissimule à elle-même ses nouveaux sentiments. Mais la scène qui prépare le dénouement offre l'invention la plus étrange, si l'on se reporte au temps où se passe l'action. L'ombre de D. Juan annonce à sa femme la mort glorieuse qu'il a trouvée et lui conseille d'épouser le marquis, puis s'en retourne dans « l'Achéron larveux. » Et, dans la même scène, après les exclamations de rigueur sur Hécube et sur le *Styx*, Frégonde, à qui l'on apprend sans autres ambages que le roi lui destine un second mari, répond qu'elle ne veut qu'un *cloître*. Enfin la volonté royale et l'affection renaissante l'emportent : le marquis, revenu à l'honneur, succède au vainqueur des infidèles, actuellement sujet de Pluton.

Il est une autre production, à peu près du même temps, et qui, d'une valeur littéraire plus que contestable, offre un certain intérêt historique : l'auteur n'est pas sans quelque rapport, par la tournure de son esprit et par sa position sociale, avec un personnage qui, malheureusement pour lui-même, tient une place bien connue dans l'histoire littéraire de la génération suivante, avec Georges de Scudéry. Je veux parler de la tragi-comédie de *Tyr et Sidon*, composée vers la fin du règne de Henri IV par un gentilhomme nommé Jean de Schelandre. Né un an après la mort de Ronsard et soldat toute sa vie (après avoir toutefois fait à l'université de Paris des études dont on retrouve des traces dans sa pièce), il crut devoir en publier la première édition sous un pseudonyme, anagramme de son nom (1), sans doute à cause de la séparation

(1) Note sur Tyr et Sidon, par M. Viollet-Leduc.

qui existait entre la classe des gentilshommes et celle des écrivains ; mais il revit plus tard son ouvrage, le développa et en donna enfin (1628) une autre édition, qui a été reproduite de nos jours : là Schelandre ne dissimule plus son nom. La période que j'examine en ce moment se trouve comprise tout entière entre ces deux éditions, dont elle atteint presque les dates ; et d'ailleurs le travail de révision pouvant être quelque peu antérieur à 1628, s'il est vrai, comme le dit l'ami de l'auteur, F. Ogier, dans la préface critique, que Schelandre ait hésité à publier sa pièce, c'est, à mon avis, à côté des dernières œuvres de Hardy qu'il faut la placer pour observer l'ordre chronologique dans l'étude des variations du goût.

Le sujet de cette tragi-comédie, fort longue et divisée en deux journées de cinq actes chacune, est un peu moins compliqué qu'on ne le croirait sur cet énoncé, surtout en se rappelant le temps où écrivait Schelandre ; mais il est d'une invraisemblance qui dépasse toutes les bornes : il est vrai que les spectateurs n'étaient point gâtés là-dessus et ne demandaient point à l'être. L'histoire y est lestement traitée, puisque l'auteur, prenant pour principaux personnages des princes Phéniciens, et entre autres Abdolomine, durant les années qui suivent la mort d'Alexandre, ne laisse pas même soupçonner qu'il y eût alors quelque part dans le monde un Antigone, un Ptolémée, un Séleucus. Quant à la couleur antique, elle y est un peu moins ménagée encore que dans la *Franciade*, puisque le nœud de l'intrigue est formé dans un *bal*, où Léonte, prince de Tyr, devient épris d'une belle Sidonienne, Philoline, qu'il invite à danser. Ce prince, fils du roi de Tyr, Pharnabaze, est à Sidon prisonnier de guerre, à la suite d'un combat, dont les préparatifs et l'événement remplissent le premier acte, et où son ennemi Belcar, fils d'Abdolomin, a également été pris par le parti contraire. Zorote, le mari de Philoline, et que Schelandre a tâché par tous les moyens de rendre souverainement odieux et ridicule, se fâche de se voir préférer Léonte, et le fait assassiner. Pendant ce temps, Belcar a inspiré aux filles de Pharnabaze

une passion violente qu'il partage à l'égard de Méliane, la plus jeune des deux sœurs; leur gouvernante Almodice favorise cette passion sans songer à mal, persuadée qu'elle va rendre ainsi la paix à sa patrie; et tout semble en effet s'y disposer, quand la nouvelle du meurtre de Léonte, meurtre que son père ne veut point attribuer à une vengeance privée, lui fait ordonner la mort de Belcar. Comme on le pense bien, Méliane fait échapper le prisonnier innocent; mais la gouvernante, surprise et entraînée par le désespoir de Cassandre, la sœur aînée, dont elle a été la nourrice, la substitue à Méliane sur le vaisseau qui va emmener Belcar. Bientôt le navire est atteint par les Tyriens envoyés à sa poursuite; mais on n'y trouve plus ni le prince ni Cassandre. Belcar a fui dans la chaloupe, dès qu'il a reconnu la ruse et a voulu retourner à Tyr, ne pouvant vivre sans Méliane; Cassandre s'est poignardée et précipitée dans la mer. Son cadavre retrouvé sur le rivage dans les bras de sa sœur persuade au roi que Méliane est la meurtrière : elle va périr sur l'échafaud, quand l'arrivée d'Almodice et celle de Belcar lui-même éclaircissent le mystère et ramènent la paix, non-seulement à la cour, mais entre les deux états, par la célébration du mariage entre Méliane et le prince de Sidon.

Voilà la pièce, ou plutôt le roman, qui ne mériterait pas de nous arrêter, s'il n'y avait lieu d'étudier ici comment la poésie est maniée et les caractères tracés, dans une œuvre composée à loisir par un homme qui n'était obligé ni de travailler à la tâche, ni de se plier aux exigences d'un parterre ignorant, par un gentilhomme, futur soldat de l'armée de Turenne et fils d'un vieux soldat des guerres de religion.

Le lieu de l'action est sans cesse transporté de Tyr à Sidon et de Sidon à Tyr, sans compter les scènes qui se passent dans la campagne; mais ceci n'est point un système particulier à cette pièce : la loi des unités n'a jamais été, que je sache, reconnue avant *le Cid* par les auteurs de tragi-comédies, et Ogier, qui, dans la préface de Tyr et Sidon, combat l'unité de temps, ne s'arrête pas à discuter celle de lieu, dont Aristote ne disait rien.

Ce qui est plus grave, c'est le mélange continu, du moins dans la première journée, des styles, non pas comique et tragique, mais déclamatoire et grossier. Si Zorote s'annonce, avant le crime de sa femme, comme un jaloux de comédie et semble promettre quelques traits plaisants, quoique un peu libres, l'intrigue de Léonte avec Philoline et le rôle de Zorote lui-même ne tardent pas à revêtir un caractère tellement ignoble et ordurier qu'ils ne peuvent plus inspirer qu'un profond dégoût, sans intérêt ni plaisir. Rien ne vient relever des caractères qui se dégradent, et l'auteur ne nous distrait pas même par des traits spirituels d'une impression repoussante : Léonte ne ressemble pas plus à Henri de Lancastre que son écuyer à sir John Falstaff.

Or ceci n'est pas seulement un vice capital dans la composition dramatique; c'est encore, ce me semble, un témoignage historique qui n'est pas sans valeur, pour connaître les mœurs de l'époque où la pièce a été conçue. A la vérité, l'*Advertissement de l'imprimeur* fait entendre qu'en 1628 il pouvait se trouver des personnes qui désiraient le retranchement de quelques scènes licencieuses, quand il s'agissait de représenter la pièce sur un théâtre de société; mais il ajoute que, dans un *théâtre public*, « les acteurs sont privilégiés de dire plusieurs choses qui seroient trouvées ou trop hardies ou mal séantes aux personnes plus retenues. » Ces plates infamies étaient donc bien réellement destinées au public des théâtres, et l'on ne supposait pas qu'il dût en être choqué. Il faut observer, en outre, que Léonte n'est pas considéré, dans l'économie générale de la pièce, comme un caractère sacrifié; au début, il ne respirait que la gloire des armes. Il faut donc supposer que les spectateurs jugeaient chose indifférente, non seulement sa passion adultère, mais encore les moyens révoltants qu'il emploie pour en assurer le succès, et qu'ils n'exigeaient rien de plus que le tableau même d'une honteuse passion. Autre indice de la brutalité, je dirai même ici de la férocité des mœurs, au commencement du XVII^e siècle : le dénouement, comme dans toutes les tragi-comédies, est destiné sans doute à reposer les spectateurs, par une impression riante, des émo-

tions plus ou moins vives que les phases de l'action, les malheurs ou le péril des héros ont pu exciter dans leur âme. Eh bien ! dans les derniers vers de la pièce, Pharnabaze, plein de joie, annonce la fête du mariage qui va se célébrer à l'instant (1) (un jour ou deux tout au plus après la mort de Cassandre), et, pour conclusion, il ordonne de conduire au bûcher et Zorote, que le roi de Sidon vient de lui livrer comme preuve de sa propre innocence, et Almodice, dont on ne comprend pas même très-bien la condamnation. D'odieux lazzi des *Archers* à l'époux outragé, sur le supplice qu'il va subir, répondent dignement aux paroles de Pharnabaze. Enfin, ce qui est plus difficile à concevoir chez un poète soldat et en présence d'une société guerrière, c'est le honteux abaissement de Belcar, tranchons le mot, sa trahison envers son pays, quand, pour obtenir Méliane, il promet obéissance au roi de Tyr. Ce trait rappelle ce que j'ai dit ailleurs que, dans les passions romanesques de ce temps-là, le dévouement lui-même n'est point moral.

En somme, on peut dire que, dans toute la pièce, il n'y a guère de caractère tant soit peu honorable que ceux d'Abdolomin et de Méliane; Méliane, qui reste chaste..... à sa manière, malgré l'extrême emportement de sa passion, malgré la fuite qu'elle médite avec Belcar, malgré les singulières paroles qu'elle se laisse adresser (ajoutons qu'elle n'ouvre pas la bouche pour sauver Almodice); Abdolomin, qui est peut-être un peu sévère envers Zorote, mais qui conserve pourtant, dans son langage et sa conduite, le sentiment de ses devoirs et de sa dignité. Son rôle est le seul qui possède un mérite réel et soutenu sinon continu d'expression (2).

- (1) — : Confirmez l'hyménée ;
 Qu'une pure hécatombe au temple soit menée ;
 Qu'en publique *allaigresse* on allume des feux , etc.
- (2) — Roys gesnez de soucis, qui , parmy nos honneurs ,
 Sommes toujours en butte aux chagrins et frayeurs.
 O cent fois plus heureux ceux qui passent leurs aages
 A guider un troupeau sur l'esmail des herbages!

Car il faut ajouter que le style de *Tyr et Sidon* est souvent pitoyable. Avec tous les défauts du temps, il ne reproduit que dans une proportion médiocre les qualités déjà possédées par des poètes antérieurs, et rappelle même parfois les folies du ronsardisme (1), bien que d'ordinaire la *langue* n'en soit pas trop éloignée de celle qu'on parlait alors. La déclamation et les concetti forment, pour ainsi dire, le tissu des principaux rôles, quand ils ne sont pas ignoblement odieux, et c'est précisément quand la passion devrait s'exprimer avec le plus de naturel et d'énergie, que le langage est le plus ridiculement recherché. Pharnabaze s'écrie en apprenant que son fils est captif :

O feux dominateurs des voûtes azurées ,
 Qui, vous entrecoupant par dances mesurées,
 Bigarrez chaque jour d'événements divers
 Les plus certains projets de ce bas univers ;
 Et surtout, et surtout, toy, mon Dieu sanguinaire ,

Si leur sceptre n'est d'or, mais de fresne esbranché ,
 Si leur corps n'est de pourpre , ains de toille caché....
 Aussi sont-ils exempts de la mordante envie....
 Ils sont pleiges d'eux seuls, et ne sont obligez
 De répondre en autrui du droict des mal jugez ;
 Ils n'ont soin des méfaits dont ils ne sont pas cause,
 Le fardeau d'un état sur leur dos ne fait pause;
 Ils ne sont appelez, par blasmes différens ,
 Si paisibles, couards, si justiciers, tyrans.

.....
 Depuis qu'un vieil amy du vaiuqueur Macédon
 Mit en mes simples mains le sceptre de Sidon ,
 Combien ai-je tasché d'ombrager ces contrées
 Sous l'aisle de la paix, si longtemps désastrées !....
 O paix, mon cher désir, qu'ay-je faict pour t'atteindre ,
 Et pour ce grand brasier dans mon terroir esteindre ?
 Qu'ai-je faict pour changer nos douleurs en soulas ,
 Nos corselets en soes , en faulx nos coutelas ? (l. 2.)

(1) L'acier *porte-tempestes*. — Nos chefs pour *six soleils* la trêve ont *transigée*. — Les *haut-volantes* grues, etc.

Qui, du cinquième rang de ce beau septenaire,
 En un trône borné du foudre et du soleil,
 Regis par tes aspects, plein du feu nompareil,
 L'esprit, le cœur, les nerfs, les artères, les veines
 De ceux que généreux aux hazards tu promenes;
 Ah, brave Odrysien, d'où viennent ces malheurs,
 Qu'un mérite succez n'égale nos valeurs (1)?

Et Cassandre, dans les fureurs de sa jalousie, se raconte longuement à elle-même un songe qui est venu la troubler, lorsque

Desjà les roussins noirs qui traînent la charrette
 De l'ennuyeuse nuit esperoient leur retraite,
 Et sentant de leur train les trois quarts mesurer,
 Courroient à chef baissé droit aux flots désirez;
 Desjà la fraîche main du vigilant Phosphore
 Commençoit à blanchir le portail de l'Aurore (2).

Méliane a des métaphores non moins étranges quand elle cherche à sauver Belcar (3); sans parler des platitudes de toute espèce dont le style est quelquefois parsemé (4). Si donc l'on peut soutenir, en rappelant la vigueur de certains passages (5), que Schelandre était né pour manier la langue poétique, on devra aussi avouer qu'il écrit sans goût aucun et pour des spectateurs mal pourvus d'esprit et de cœur.

IV.

LES BERGERIES DE RACAN ET LA SILVIE DE MAIRET.

Racan n'aborda le théâtre qu'une fois en sa vie et sa pièce n'était pas encore imprimée au commencement de 1625, mais

(1) I, 7 (1^{re} journée). — Cf. II, 3 (2^e journée).

(2) I, 1 (2^e journée).

(3) III, 1, *ibid.* — Et de singulières expressions sur l'échafaud.
 V, 2, (*ibid.*)

(4) Spécialement dans le 1^{er} acte.

(5) V. le dialogue de la 1^{re} scène entre Léonte et l'un de ses officiers, le monologue de Pharnabaze (I, 7), le récit de la bataille (III, 4), un peu trop épique, mais digne de la plume d'un soldat.

elle était composée et jouée depuis plusieurs années déjà (1). Elle a conservé plus de renommée qu'aucune autre pièce de ce temps-là, c'est-à-dire que presque tout le monde en sait le titre et que plusieurs personnes en ont même lu des fragments choisis. Mais ceux qui, beaucoup plus rares, veulent la connaître tout entière s'aperçoivent bien vite que Racan n'est pas un réformateur plus énergique au théâtre que dans la poésie légère. Si sa langue n'a rien de commun avec celle de Hardy, l'entente de la scène et le sentiment du goût sont chez lui assez éloignés encore de ce qui sera le niveau commun de notre poésie classique. Mais cette pièce occupa beaucoup la cour et, à ce qu'il paraît, la ville (2); son examen doit donc tenir, dans l'histoire littéraire, une place réclamée d'ailleurs par le nom de Racan et ses relations avec Malherbe.

Le prologue de la *Nymphe de Seine*, au Roy, où une divinité mythologique parle de l'hérésie domptée, c'est-à-dire apparemment de la paix de Montpellier (3), est rempli d'affectation et d'emphase, et tient beaucoup trop au xvi^e siècle. Au début de la pièce même, le monologue du héros, ou plutôt du jeune premier, Alcidor, qui se plaint de sa passion, n'est guère moins prétentieux que le langage de la Nymphe. Levé au milieu de la nuit parce qu'il avait en la pensée son *aimable soleil*,

Qui fait qu'incessamment il pense qu'il soit jour,

Alcidor décrit, sous forme de digression, la nuit elle-même qui

Ouvre autant d'yeux au ciel qu'elle en ferme sur terre.

(1) M. Poirson la date de 1618 (L. VI, ch. ix, § 2, sect. 3); mais la pièce doit être postérieure à cette année, car Racan affirme, dans la vie de Malherbe, qu'il la composa après s'être déclaré serviteur d'Arténice (Catherine Chabot), déjà veuve de M. de Termes. Il dit, dans sa lettre à Malherbe (15 janvier 1625), que c'est Malherbe lui-même qui le presse de la faire imprimer.

(2) V. dans cette lettre, la mention de nombreuses copies incorrectes et des jugements portés par les dames de la cour.

(3) Ce prologue est nécessairement postérieur à 1618.

C'est après ces belles tirades qu'il se dit à lui-même comment les parents d'Arténice contrarient leur tendresse mutuelle.

Ce n'est pas là précisément le langage de *Mirtile*, dans le premier acte du *Pastor fido*, pièce que Racan avait pourtant sous les yeux en composant la sienne, comme le prouve la suite même de l'intrigue. Ce n'est pas une des moindres preuves de la faiblesse du goût dramatique en France, vingt ans après l'avènement de Malherbe, que de voir un des plus habiles et des plus sincères, sinon des plus zélés partisans de la réforme littéraire, substituer de pareils oripeaux à la dorure déjà légère du style de Guarini, et s'établir résolument de prime-abord dans le faux, comme condition naturelle du genre, et cela sans la moindre intention d'épigramme contre l'emploi des bergers, puisque personne ne l'obligeait à s'en servir. Il ne faudrait pas croire pourtant que le style poétique est absolument banni de cette première scène, mais elle aurait besoin de qualités plus solides et on ne les y trouve pas.

Dans la scène suivante, s'annonce le surnaturel qui va faire le nœud de la pièce, mais ce ne sera point, comme dans l'*Alphée* de Hardy, une métamorphose. Racan a compris qu'il lui fallait une combinaison plus savante et plus dramatique de la passion et de la magie : un miroir enchanté, dont l'idée première provient manifestement de l'*Astrée*, va tromper Arténice et exciter sa jalousie. Avec l'inconvénient du merveilleux, ce ressort pouvait avoir du moins l'avantage de simplifier l'action : Corisca, dans la pièce italienne, se livre à des machinations plus laborieuses pour perdre Amarillis ; mais, chez Racan, la calomnie étant dirigée contre une autre que l'héroïne de la pièce, l'intérêt se trouve par là divisé ; aussi l'auteur, comme pour ne pas le détourner trop d'Arténice, a-t-il gâté dans son imitation ce qu'il y avait de plus pathétique dans le *Pastor fido*, le péril de l'héroïne calomniée et le dévouement du personnage principal. Il a eu, d'ailleurs, la très-malheureuse idée d'emprunter aux pastorales italiennes le personnage, et, qui pis est, le rôle du Satyre, quoiqu'il l'ait rendu, à certains égards, moins indécent.

Je me garderai de suivre scène par scène une pièce si éloignée de nos goûts et de nos habitudes ; je me bornerai à indiquer la manière dont sont conçus les rôles principaux. Arténice, menacée d'un grand malheur par Diane, si elle épouse un étranger, veut oublier Alcidor, et, pour cela, elle veut attirer sur elle l'affection de Tisimandre, qui ne pense qu'à Ydalie, éprise elle-même d'Alcidor. Ainsi l'action est complexe, même en dehors de la magie, et un personnage nouveau fera assaut de fadeurs avec celui que nous avons vu. C'est Tisimandre qui s'écrie, dans l'ardeur de sa passion :

. en servant un soleil,
Je verray de ma vie esteindre la lumière,
et qui s'étonnera, en apercevant Ydalie dans un bois, de voir
Une déesse en terre et le soleil à l'ombre.

Cependant la peinture des caractères n'est pas toujours aussi fausse que dans la première scène. Il y a du moins, dans le langage d'Ydalie, beaucoup plus de grâce que de déclamation, avec un mélange assez bizarre de pudeur et de passion ardente et aveugle. La déclamation est surtout absente de ce monologue du second acte, où Ydalie se reporte à la naissance de son attachement et au temps de son enfance passée avec Alcidor. On y trouve ces vers qu'il faut citer comme preuve nouvelle du naturel parfait et gracieux où Racan savait atteindre, et comme contraste avec ce qu'imposaient à sa raison et à son goût les préjugés dominants :

Il m'appeloit sa sœur, je l'appelois mon frère,
Nous mangions mesme pain au logis de mon père,
Cependant qu'il y fut nous vescumes ainsi,
Tout ce que je voulois il le vouloit aussi,
Il m'ouvroit ses pensers jusqu'au fond de son âme.

Les concetti qui refroidissent souvent le style de la pièce ne doivent pas, non plus que la trivialité du langage, dans le rôle du père d'Arténice, empêcher le lecteur de reconnaître que le Racan des stances à Thirsis ne s'est pas entièrement oublié dans les *Bergeries*.

Quant au chœur, où le poète revient à son genre habituel, on y retrouve plus facilement la preuve de son talent, mais il en use pour faire chanter aux bergers des bords de la Seine cette passion d'une désinvolture toute payenne dont j'ai parlé ailleurs (1). Arténice elle-même, dans son monologue du premier acte, semble adopter quelque peu, au sujet de l'honneur, les maximes de la scène italienne. On les retrouve encore deux ou trois fois dans le troisième acte, et, dans le quatrième, le matérialisme du sacrificateur Chindonnax contraste d'une manière fâcheuse avec ces belles scènes du cinquième acte de Guarini, où le sentiment religieux, un peu inattendu dans une pareille pièce, est exprimé par une poésie sublime.

En général cependant, le rôle d'Arténice est bien conduit. Quand on ne saurait pas qui ce personnage représente (2), on le devinerait presque, à voir le soin avec lequel l'auteur l'a tracé. Ici la passion est réelle, quoique Ydalie exprime la sienne avec plus de naturel, de grâce et aussi de volupté. Lorsqu'Arténice est persuadée, par l'artifice du magicien, de la trahison d'Alcidor, elle veut se retirer au temple de Diane, c'est-à-dire au couvent, car c'est bien cette idée moderne qui est exprimée ici sous des périphrases plus ou moins antiques. Il y a, dans ses adieux au monde, un style un peu déclamatoire, mais il n'y a pas de niaiserie, et c'est beaucoup pour un désespoir poétique de ce temps-là. Il y a aussi une certaine entente du théâtre, quand, après cette scène d'agitation violente, Alcidor, qui ne sait rien de ce qui s'est passé, repose l'esprit du spectateur par une peinture réellement poétique, comme Racan sait les faire, de la chaleur du jour et de l'éclat éblouissant du soleil. Malheu-

(1) Cf. p. 403. (Au 1^{er} et au 3^e acte.) Au 2^e, Racan leur donne à chanter un morceau lyrique tout contraire à ceux-là, également bien écrit d'ailleurs et versifié avec talent, sur le rythme de l'Ode de Malherbe :

Que direz-vous, races futures ?

(2) V. la lettre à Malherbe citée plus haut, la réponse de Malherbe (18 janvier 1623) et la vie de Malherbe par Racan.

reusement le *soleil* ramène l'éternel concetto, et ce n'est pas le plus grave défaut de cette scène, où des lieux communs de morale panthéiste tiennent une place notable et amènent enfin l'aveu d'Ydalie.

Le troisième acte présente un contraste singulier et peu agréable entre les premières scènes, passées au temple de Diane, où Arténice se laisse arracher son secret par sa famille, et la scène de réconciliation gâtée, de la part d'Alcidor, par un langage digne des plus tristes pages de l'Astrée (1), langage qui glacerait aujourd'hui le spectateur, tandis que le rôle d'Arténice reste beaucoup mieux conçu. Cependant Ydalie est condamnée à mort, comme dénoncée par le miroir magique, et les déchirements de Tisimandre, dont la passion vit toujours, présenteraient une situation dramatique, sans les déclamations ridicules que lui inspire le goût du temps, soit durant son erreur, soit après que l'innocence de l'accusée est reconnue. Comme le *Mirtille* de Guarini, Tisimandre veut mourir pour celle qui paraît si coupable, et il ne sait pas le dire sans prononcer un plat concetto. Racan, du reste, a supprimé totalement cette lutte de générosité entre l'accusée et son protecteur, que Guarini, comme par respect pour le souvenir d'Olinde et de Sophonie, avait seulement indiquée dans un récit. Tisimandre et Ydalie sont enfin sauvés par l'aveu du traître, quand il apprend qu'Arténice est promise à Alcidor. Le cinquième acte, on le devine, est employé à faire connaître qu'Alcidor n'est point un étranger : ici, comme dans le *Pastor fido*, c'est l'histoire d'un berceau arraché au fleuve qui amène la reconnaissance du héros, et il se trouve être le frère d'Ydalie ; du reste l'intérêt dramatique a été soutenu jusqu'au bout, la passion d'Arténice se trouvant combattue encore au commencement du dernier acte par la religion envers Diane ; cette passion est exprimée trop poétiquement peut-être, mais enfin elle est exprimée, au lieu que, chez

(1) Ce souvenir est d'autant plus inévitable ici que Racan a emprunté à d'Urfé la tentative de suicide de son héros et le réveil de celui-ci après que les eaux l'ont rejeté.

Tisimandre, une puérile afféterie persiste avec la même opiniâtreté.

Le style est d'ailleurs généralement irréprochable, quant aux qualités *extérieures* de la correction et surtout de l'harmonie. Il pèche plutôt par excès que par défaut de richesse, mais l'exemple des Italiens semblait autoriser cet excès, et Racan avait fait, pour les imiter, tout ce qu'on pouvait faire en France. L'épreuve a justement échoué devant la postérité, mais on conçoit qu'alors les spectateurs les plus difficiles aient dû en être satisfaits. L'exemple du succès de Racan était fâcheux sans doute, parce que le genre était mauvais, mais son talent réel devait en dissimuler le vice à l'école de Malherbe, et, pour l'école opposée, il n'était besoin de lui rien dissimuler.

Un autre écrivain dramatique, un étranger, mais d'un pays de langue française, un franc-comtois, avait, peu avant la publication du recueil qui contient l'*Alphée*, au temps de la composition des *Bergeries*, marqué ses débuts par une pastorale qui obtint le plus brillant succès (1). La *Silvie* de Mairet, jouée dès 1621, était l'œuvre d'un jeune homme de dix-sept ans, qui se releva sous Richelieu et désavoua cette erreur de sa jeunesse, avec un courage bien digne d'éloges en présence de tant d'approbateurs. Elle ne mériterait donc pas de fournir matière à récrimination contre lui, et elle ne mériterait pas non plus d'être examinée, si sa longue popularité n'en faisait une date importante dans l'histoire littéraire, et n'était, pour quiconque a lu la

(1) Il en parut douze à treize éditions en quelques années, dit M. Weiss (Biogr. univ., art. Mairet); et Tallemant raconte que Boisrobert, demandant à Richelieu une pension pour l'auteur, lui dit : Monseigneur, quand ce ne serait qu'à cause de *Silvie*, toutes les dames vous béniront d'avoir fait du bien à ce pauvre Mairet (Hist. de Boisrobert). Or ceci se passait après la mort de Montmorency, comme il paraît d'après l'article de M. Weiss, et Sophonisbe était donnée au théâtre. — Enfin « M. Sorel dit que la *Sylvie* fut une des premières pièces qui mirent le Théâtre François en réputation. » (Baillet, Jug. des Savans, n° 1480, édit. de La Monnoie).

pièce, la condamnation la plus accablante du goût de ce temps-là.

Presque jamais un sentiment vrai n'est exprimé dans cette pastorale prétendue héroïque; rarement une qualité réelle du style vient reposer le lecteur des fastidieuses extravagances qu'il y trouve entassées; il suffira, pour en faire comprendre la nature, de dire que le goût général de l'ouvrage est assez bien représenté par le dialogue que M. Guizot a cité dans son volume sur *Corneille et son temps* (1). Si l'on veut des exemples de cette uniformité du ridicule dans la pièce de Mairet, on trouvera, dès la première scène, le rôle de Florestan, *prince de Candie*, qui, devenu, à la simple vue de son portrait, subitement épris de Miliphile, princesse de Sicile, veut aller la demander lui-même et s'écrie :

Toutes les mers du monde, où vont les matelots,
Pour éteindre mon feu n'ont point assez de flots;
L'eau ne m'étonne pas; si je dois rendre l'âme
Dedans quelque élément, ce sera dans la flâme.

Et ailleurs (2) le prince de Sicile, Thélame, rival préféré de Philène auprès de Silvie, dit à la bergère :

O mon ange, ôte-toi de dessus cette roche;
Ton cœur, qui n'a déjà que trop de dureté,
Pourrait facilement prendre sa qualité.

Le monologue qu'il prononce, quand Silvie, trompée par un artifice de Philène, s'est éloignée avec mépris, ne vaut pas mieux que son apostrophe; c'est encore lui qui est chargé de la métaphore du *soleil à l'ombre*, en grande estime alors, comme on le voit. La rusticité même du langage, dans le rôle des parents de Silvie, ne met pas leur dialogue à l'abri de l'emphase. Le languoureux Philène n'est pas non plus exempt de ce style affecté; enfin la bergère Dorise, dont le rôle est un des moins mauvais,

(1) Philemon. — Arrête, mon soleil : quoi ! ma longue poursuite
Ne pourra m'obtenir le bien de te parler !

Silvie. — C'est en vain que tu veux interrompre ma fuite,
Si je suis un soleil, je dois toujours aller, etc.

Et notez qu'elle ne plaisante pas.

(2) Acte III, scène 3.

ne le cède pas toujours en déclamation à Silvie elle-même ; et cela, pour l'une comme pour l'autre, dans des situations qui pourraient être dramatiques et donnent même lieu à d'assez beaux vers. Et, comme pour mieux montrer l'impuissance de cette école à peindre une passion qu'elle s'obstine à ramener sans cesse, la douleur du prince, soumis à un enchantement qui lui persuade que Silvie est morte, est moins bien exprimée que le remords du père, auteur de ce périlleux artifice. Cette douleur de Thélame ne sert qu'à nous faire entendre que Mairet, avec son style détestable et son pauvre français, se croyait déjà disciple de Malherbe, car il imite ici très-expressément les stances à du Perrier (1).

C'est donc ce qu'on oserait presque nommer *l'amour du faux pour le faux* qui a dicté cette pièce, dont le plan est tout romanesque et, au dernier acte, fantastique, puisque la *Silvie*, où du reste il est, suivant la coutume, question des *Dieux*, a pour dénouement une aventure empruntée aux enchantements et aux exploits des Amadis. C'est la hardiesse indomptable de Florestan qui rompt le charme auquel sont soumis Thélame et Silvie, et il se montre ainsi digne d'obtenir Miliphile. Ajoutons que cette passion quintessenciée, qui paraît être l'idéal de Mairet, n'empêche pas l'un de ses héros d'être assez grossier dans la sienne, et ne rappelle pas toujours le poète au sentiment des convenances : il est vrai que ce sentiment n'était pas alors bien épuré. Ajoutons encore que les actes de lâche et ignoble perfidie ne sont point épargnés dans la pièce et qu'on ne les attribue pas même à des personnages tout-à-fait sacrifiés. La couleur poétique et l'esprit ne sont, dans cet ouvrage, que des exceptions sans conséquence, la langue est parfois pitoyable (2), la versification même

(1) Thélame invoque la mort et ajoute :

L'impiteuse pour moi n'a point d'yeux ni d'oreilles ;

On avance fort peu vers elle pour crier,

Rien pour lui dire injure et moins pour la prier. (V, 2.)

(2) Ainsi Florestan parle du *martial orage* : il emploie *fratchement* pour *récemment*, dans un style noble ou prétendu tel, et la princesse

n'est pas toujours correcte. En un mot, la pièce est détestable de tout point; pour s'y plaire, il fallait avoir le sens littéraire complètement dépravé, sans parler même de ce merveilleux que rien n'exige et qui ne peut être nulle part plus choquant que sur la scène :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

V.

LA COMÉDIE.

La comédie proprement dite continua d'être écrite et jouée pendant la minorité de Louis XIII, et nous avons déjà vu que les dernières pièces de Larivey, bien que composées antérieurement, n'ont été publiées qu'après la mort de Henri IV. Les comédies de ses contemporains sont bien oubliées aujourd'hui, et assurément elles méritent de l'être, si l'on en juge par celles qui ont été réimprimées de nos jours, comme étant au nombre des meilleures ou des plus curieuses de ce temps; il faut pourtant y jeter un coup d'œil, si l'on veut bien connaître la voie que suivait alors la littérature dramatique. Les pièces dont je vais parler ont d'ailleurs pour auteurs des hommes qui n'appartenaient pas aux dernières classes de la société. Les *Corrivaux* (1612) sont de P. Trotterel, désigné sous la qualification de *sieur d'Aves*, et l'auteur de la *Comédie des proverbes* n'est rien moins que le petit-fils de Montluc, le comte de Gramail. Que l'on en conclue, si l'on veut, que le goût des occupations ou plutôt des amusements de l'esprit pénétrait peu à peu dans la noblesse française, en dehors et bien loin de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, mais que l'on m'accorde aussi que ce ne sont point là des compositions vraiment littéraires et qu'elles sup-

de Sicile parle encore un plus mauvais français que lui (I, 4). Vers le commencement du 3^e acte, la négligence du langage va jusqu'à l'obscurité. L'incorrection est d'ailleurs unie à l'emphase dans certains vers de la scène entre le roi et son chancelier, et à la platitude dans la suivante.

posent une extrême grossièreté d'esprit, sinon de mœurs, et chez les auteurs qui les produisaient et chez le public auquel on les destinait. Or, si celui-ci était le public fort mêlé qui fréquente les théâtres, les auteurs, l'un d'entre eux au moins, appartenaient à un monde où l'on ne peut rencontrer sans quelque surprise une si complète ignorance des convenances les plus élémentaires et les plus naturelles. Sans avoir pour but de représenter la société dans laquelle il vivait lui-même, le comte de Cramail aurait trouvé, pour les personnages de sa pièce, un autre langage que celui qu'il leur prête, s'il eût été accoutumé, dans son entourage, à un ton complètement différent de celui-là. Eût-il voulu changer la direction de ses idées et la tournure de son style, afin de peindre la bourgeoisie (1), il y a une sorte de mauvais ton, désagréable et sans effets comiques, qui ne vient pas à l'esprit d'un homme véritablement bien élevé; il y a une affectation grossière de platitude, qui peut montrer, si l'on veut, beaucoup de dédain de la part de l'écrivain gentilhomme pour les petites gens qu'il met en scène, mais qui ne prouve pas que la noblesse de ses manières le mette fort au-dessus d'eux.

J'aurai peu de chose à dire des *Corriveaux*. Les mœurs n'y sont respectées ni dans les incidents de la pièce, ni dans le langage des acteurs, et elles sont outragées bassement, brutalement. C'est à peine si, à une première lecture, cette comédie peut faire naître un faible sentiment de curiosité, que ne relève aucun mérite d'invention ni d'esprit : il n'y a quelque lueur de verve comique que dans les scènes où Clorette parvient à persuader de son innocence la crédulité assez niaise de sa famille. Au reste, pas le moindre intérêt n'est possible en faveur de Brillant, le *rival* préféré par une créature perdue, et il semble

(1) Le héros de l'histoire avoue qu'il n'est pas gentilhomme :
Thesaurus.—Ce *gentilhomme*-là est honnête homme, à sa mine.

Lidias. — Monsieur, s'il n'est ce que vous dites, au moins est-il
du bois dont on les fait.

Philippin. — Pourquoi ne le seroit-il pas ? Le cousin-germain de son grand-père avoit envie de l'estre (Dernière scène).

que l'auteur n'ait pas eu l'intention d'en produire, puisque Brillant lui-même est la dupe d'une ruse grossière de son valet. La pièce, comme certaines scènes de *Tyr et Sidon*, ne présente guère que la peinture la plus repoussante du vice. Cette peinture était probablement tout ce que cherchait le public, tout ce que voulait l'écrivain; seulement celui-ci prétend (est-ce naïveté ou impudence?) qu'en exprimant ainsi le vice il voulait en inspirer l'horreur (1) : permis à nous de croire que, si les spectateurs avaient eu, en abordant cette pièce, des dispositions si honnêtes, ils ne seraient pas allés la voir deux fois.

Trotterel nous a donné, dans une langue d'ailleurs à peu près française, un échantillon des farces cyniques par lesquelles on amusait la populace de tous les rangs; la *Comédie des proverbes* (2), écrite, dit-on, vers 1616, quoiqu'elle ait été imprimée beaucoup plus tard, représente la tradition italienne, qui avait déjà fourni des modèles à Larivey. On y retrouve le pédant (le docteur de Bologne); mais il n'est point ici, comme chez l'écrivain champenois, un personnage secondaire. Bien que, dans le prologue, son langage bouffi de pédantisme, d'orgueil, d'ignorance et de sottise nous prépare à ne voir en lui, comme dans Fidence et dans Josse, qu'un clown qui se prend au sérieux, le docteur Thesaurus est le personnage qui a l'honneur d'être dupé par sa fille et par son futur gendre; en d'autres termes, c'est le père noble de la comédie. On ne le fait pas languir du reste : dès la seconde scène, Florinde disparaît, enlevée par Lidias, pendant l'absence du docteur. Presque aussitôt après, celui-ci re-

(1) Avertissement au lecteur. Il ajoute dans le prologue :

Car sçachez que ces vers ne sont faits que pour rire
Et non pas pour aux mœurs autrement vous instruire.
Pourtant si par hasard en bien vous les prenez....
Vous en retirerez certes un bien notoire
Et plus que je ne dy civil enseignement,
Apprenant de bonne heure à vivre chastement.

(2) Ainsi nommée de l'innombrable quantités de proverbes qui s'y trouvent cités.

vient de son voyage, très-insolemment accueilli par sa servante Alizon, et presque aussi rudement par Macée, sa femme, sans motif du reste que l'humeur d'être réveillées trop matin, sans nul piquant et sans autre but pour l'auteur que de nous faire assister à une scène de ménage entre gens aussi mal élevés que peu spirituels. Je ne puis deviner comment Molière a fait à Macée l'honneur de lui emprunter deux lignes pour le rôle de M^{me} Jourdain (1) : ce n'était pas son bien qu'il prenait là.

La découverte même de l'enlèvement de leur fille ne peut arracher à Thesaurus et à Macée autre chose qu'une nouvelle bordée de leurs insipides proverbes, qui d'ailleurs, le prologue une fois terminé, font presque toujours oublier au docteur ses citations latines. Mais, ce qui est inconcevable, c'est que les scènes entre les fugitifs ne sont pas autrement écrites. Non-seulement Alaigre, le valet de Lidias, est d'un sans-gêne insupportable envers son maître et envers Florinde elle-même (je dis insupportable au lecteur qu'il fatigue par la niaise bassesse de son style); mais Lidias, mais Florinde, loin d'en paraître blessés le moins du monde, rivalisent de platitude avec lui et avec Philippin, valet du docteur, qui a favorisé l'enlèvement de Florinde et l'a suivie dans sa fuite. Alaigre lui-même en parait à la fin choqué. Quand son maître impose silence à une querelle entre Philippin et lui, en leur disant : « La paille entre deux ! sus, la paix à la maison ! » Je n'aime pas le bruit, si je ne le fais. Je veux que vous cessiez vos riottes et que vous soyez comme les deux doigts de la main. Alaigre, vous faites le Jean Fichu l'aisné, et vous vous amusez à des coque-si-grues et des balivernes. Je veux que vous vous embrassiez comme frères, et que vous vous accordiez comme deux larrons en foire, et que vous soyez camarades comme cochons ; » Alaigre ne peut s'empêcher de dire : « Il est bien heureux qui est maistre : il est valet quand il veut (2). » Enfin le langage même de la galanterie est loin

(1) « J'avons ce que j'avons ; j'avons la teste plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée. » (La Com. des Prov. I, 5.)

(2) Acte I, scène 7.

d'être compassé chez les héros de Cramail, bien qu'il ait écrit les vers dont j'ai parlé ailleurs (1). Dans cette même scène, Lidias dit à Florinde : « Et moy fin de vous prendre, puisqu'on » ne vouloit pas vous donner à moy. Au reste, vous ne vous en » repentirez ny tost ny tard ; je suis de ceux qui bien ayment et » tard oublient. Je vous le jure par tous les dieux ensemble, » après cela, il n'y a plus rien, que je vous seray plus fidèle » que le bon chien n'est à son maistre, et que je vous cheriray » plus que mes petits boyaux et vous conserveray comme la » prunelle de mon œil. » Tout cela recommence à l'acte suivant et avec plus de longueurs encore.

Cependant, quelques mots de cette scène et d'une autre entre Thesaurus et son voisin ont annoncé le personnage d'un capitaine matamore, emprunté aussi, comme on sait, à la comédie italienne, et qui se retrouvera jusque dans l'*Illusion comique* de Corneille. Fierabras était prétendant à la main de Florinde, accepté, favorisé par le docteur, et l'enlèvement de sa belle lui fournit une belle occasion de prouver la puissance de sa valeur. Il faut reconnaître que, l'idée du rôle une fois acceptée, celui-ci n'est pas mauvais, et que Cramail en tire autant de parti qu'un autre. La lâcheté fanfaronne est, d'ailleurs, si ridicule par elle-même que le public peut facilement être indulgent pour les charges les plus invraisemblables de ce caractère, et qu'aujourd'hui encore il n'est pas défendu d'y trouver quelque chose de comique, tout en-reconnaissant que le matamore de cette pièce est loin de soutenir, par l'élégance de son style, l'élévation du rang qu'il réclame et la gravité de sa nation, car le capitaine mêle de l'espagnol au monologue par lequel il se produit en scène, et intéresse ainsi la rivalité nationale du parterre à ne pas trouver la charge trop exagérée. Le capitaine vient faire à Thesaurus ses offres de service, dans les termes habituels à ces sortes de personnages. Au salut du docteur, qui lui demande quel bon vent le mène, il se hâte de répondre :

(1) Chap. II, § 3.

« Les vents ne me mènent pas , car je vay plus viste à pied
 » qu'ils ne vont à cheval , quand il est question de vous voir ;
 » Eole n'escroque et n'emprunte que mon haleine pour souffler
 » dans les oreilles des hommes et des enfants que je suis la ter-
 » reur de l'univers , l'honneur d'iceluy , et le massacreur du
 » vautour qui m'a ravy la proie que vous me gardiez. » Et quel-
 » ques instants après , parlant des susdits ravisseurs : « Il en faut
 » depestrer le monde... ils ne font que traisner leur lien , en
 » attendant que je les mette sur leur friperie et que je les
 » jette si haut que la région du feu les réduira en cendres en
 » moins d'un tournemain » (1). Inutile d'ajouter que Fierabras
 cède sans peine au conseil de Thesaurus , qui le prie de ne pas
 y aller avec trop d'emportement et de ne pas tout risquer dans
 une course irréfléchie. Mais l'auteur ignore qu'il y a des
 limites à observer , même dans une charge ; il ramène , dans un
 monologue de Fierabras , de nouvelles extravagances qui , par
 leur accumulation , ne peuvent que refroidir l'intérêt tel quel
 attaché à ce rôle.

En attendant , des bohémiens ayant dérobé les vêtements de
 Lidias , de Florinde et de leurs domestiques et abandonné les
 leurs , cette circonstance prépare le dénouement , en amenant
 les scènes les mieux conçues de la pièce. Les bohémiens impro-
 visés viennent jouer leur rôle près de la demeure de Florinde ,
 en présence de Thesaurus lui-même et de Fierabras : l'auteur
 a le tort d'y ajouter Macée , qui devrait reconnaître son enfant.
 Le capitaine vient de présenter , dans son style ordinaire , ses
 excuses au docteur sur l'inutilité de ses recherches (2) et finit

(1) Acte II, scène 2. — Le Matamore de Corneille dit à Clindor :

Je te donne le choix de trois ou quatre morts.

Je vais d'un coup de poing te briser comme verre,

Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,

Ou te fendre en deux parts d'un seul coup de revers,

Ou te jeter si haut au-dessus des éclairs

Que tu sois consumé des feux élémentaires.

(2) « Si je puis un jour tenir ces maraux d'honneur , je les jetteray

par lui proposer de consulter sur la retraite de Florinde des diseurs de bonne aventure, nouvellement arrivés dans la ville, c'est-à-dire Florinde elle-même et ses compagnons. Naturellement Florinde, après quelques paroles vagues, conformément aux habitudes du métier, *devine* ce qui préoccupe son père et fait grand éloge de la loyauté de Lidias, qui, dit-elle, a sauvé des mains des brigands la fille de Thesaurus; pour la sûreté de sa propre maison, les destins prescrivent au docteur de la donner en mariage à son libérateur. Philippin dit à son tour la bonne aventure au capitaine, et, sans être toujours spirituelle, cette tirade vaut mieux que les scènes où le valet avait déjà paru. « Vous n'avez qu'un vice, lui dit-il, c'est que vous êtes » trop vaillant, que vous serez un jour capitaine d'une grande » réputation; on vous donnera le hausse-col en Grève. Vous » estes aussi prudent que valeureux: quand vous avez esté » battu, vous n'en dites mot à personne. Vous faites des miracles » en vos combats: *ceux que vous avez tuez se portent bien*, grâce » à Dieu. Vous serez heureux en vos rencontres comme de coutume: on vous battra plus pour rien qu'un autre pour de » l'argent. »

La science chiromancique de Philippin ne tarde pas à se vérifier. Fierabras ayant voulu cajoler la jolie bohémienne est durement mené sur la scène par le valet de Lidias. Peu après, le prévôt et les archers, à la recherche des vrais bohémiens, surprennent le capitaine, qui faisait donner une sérénade à Florinde. Troublé dans sa galante démarche, il se prend de querelle avec eux et ses menaces se terminent bien vite par une course des plus rapides: il est vrai qu'il ne manque pas de revenir, quand les archers sont partis, pour insulter à leur fuite (1).

cent mille lieues par de là le bout du monde... Comment s'adresser à moy, qui puis d'un seul clin d'œil faire tarir toutes les mers, » etc. (III, 2.)

(1) « Ils savaient bien que mon courage mesprise ses ennemis, » quand ils sont trop foibles, car, en effet, la pitié m'a empêché de » les regarder de mauvais œil, de peur de les faire mourir subite-

nement naturel des mots ; jamais ou presque jamais son insouciance ne va jusqu'à le rendre inintelligible. L'instinct de la composition dramatique ne lui manque pas non plus : tout n'est pas de convention dans sa pièce ; l'observation de la nature et même le sens de l'histoire s'y rencontrent parfois. Sans doute (et je ne lui en fais pas un crime), il ne faut pas lui demander la précision d'un archéologue : ses Babyloniens suivent la mythologie grecque, comme les Perses de Hardy ; mais il y a, dans certaines scènes, une intelligence assez vive du despotisme oriental, de cet égoïsme gigantesque qui arrive à se proclamer lui-même comme un principe et à se faire accepter comme tel par des peuples abrutis (1). L'observation morale est assez bien combinée avec la vérité historique, dans cette scène où l'un des sicaires employés par la jalousie du roi emploie, pour décider son collègue à commettre un crime, les arguments du matérialisme, arguments qui sont les propres à soulever l'indignation du spectateur. Le style est parti pour Pyrame et que le style, presque toujours si bon dans ce morceau, favorise l'illusion dramatique. La poésie dans plusieurs scènes de sentiment ne rabaisse pas trop le souvenir

(1) On voit dans la scène de Thibé et trouvant un rival dans
Pyrame, l'auteur a su mettre à son confidant Syllar :

« Tu me fais de la sympathie.

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas ne me plaisent pas.

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas est légitime,

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas avoir fait un crime. (I, 3.)

Et plus

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas a juste apparence

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas commet une offense.

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas contre les Roys

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas est légitime.

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas a juste apparence

« Tu me fais de la sympathie et croy que le trespas commet une offense.

la terre (III, 1).

le, et de Ma-

Quant aux faux bohémiens, ils n'ont rien à craindre d'une erreur de la justice, car le prévôt est justement le frère de Lidias. Cette circonstance facilite la reconnaissance attendue, le prévôt appuyant près de Thesaurus l'éloge que Florinde continue à faire de son galant, et la pièce finirait sans disparate trop choquante, si ce qu'il y a de touchant dans la joie des vieux parents n'était gâté par la bassesse de leur langage, et si le dénouement de l'intrigue n'était accompagné, sans nul besoin, des grossièretés de fort bas étage qui se débitent entre les serviteurs.

VI.

LA TRAGÉDIE. — PYRAME ET THISBÉ.

Nous avons vu plus haut que, dans la tragédie proprement dite, Hardy avait quelquefois trouvé des accents pathétiques, mais qu'il avait peu tiré parti de ce talent. Il n'est resté des dernières années de sa carrière dramatique qu'un assez petit nombre de tragédies, et il semble même qu'il ne les ait pas mises au nombre de ses meilleures compositions, puisque celles-là ne figurent pas dans les œuvres choisies qu'il publiait en 1624. Mais un autre écrivain, déjà connu comme poète élégiaque et lyrique, produisait à cette époque une œuvre qui fit une véritable sensation, du moins dans la haute aristocratie, et qui, peu propre assurément à la corriger de son mauvais goût, put du moins lui donner l'idée d'une autre école que celle de Hardy, et réveiller même, dans les profondeurs où il restait d'ordinaire enseveli, le sentiment de la vraie poésie.

Malgré des incorrections nombreuses, la langue est beaucoup plus française dans la poésie de Théophile que chez les auteurs dramatiques qui l'avaient précédé. Ses erreurs ou ses négligences grammaticales ne vont pas jusqu'à bouleverser l'enchaî-

» ment, sans avoir le loisir de songer à leur conscience. Mais, quand
 » je reviens à moy, faut-il qu'une petite fille, une petite barbouillée,
 » ait fait trouver lieu en moy à une autre passion qu'à celle de Mars! »

nement naturel des mots ; jamais ou presque jamais son insouciance ne va jusqu'à le rendre inintelligible. L'instinct de la composition dramatique ne lui manque pas non plus : tout n'est pas de convention dans sa pièce ; l'observation de la nature et même le sens de l'histoire s'y rencontrent parfois. Sans doute (et je ne lui en fais pas un crime), il ne faut pas lui demander la précision d'un archéologue : ses Babyloniens suivent la mythologie grecque, comme les Perses de Hardy ; mais il y a, dans certaines scènes, une intelligence assez vive du despotisme oriental, de cet égoïsme gigantesque qui arrive à se proclamer lui-même comme un principe et à se faire accepter comme tel par des peuples abrutis (1). L'observation morale est assez bien combinée avec la vérité historique, dans cette scène où l'un des sicaires armés par la jalousie du roi emploie, pour décider son complice au crime, les arguments du matérialisme, arguments d'autant plus propres à soulever l'indignation du spectateur qu'il a déjà pris parti pour Pyrame et que le style, presque toujours naturel dans ce morceau, favorise l'illusion dramatique. Enfin il y a de la poésie dans plusieurs scènes de sentiment. On dirait, et ce souvenir ne rabaisse pas trop le souvenir

(1) Le roi de Babylone, épris de Thisbé et trouvant un rival dans Pyrame, veut le faire égorger et dit à son confident Syllar :

Mon âme avec les Dieux a de la sympathie.

J'aime que tout me craigne et croy que le trespas

Toujours est juste à ceux qui ne me plaisent pas.

Pyrame est de ce rang ; sa mort est légitime,

Car desplaire à son Roy, c'est avoir faict un crime. (I, 3.)

Et plus loin, Syllar dit lui-même :

En dedisant son Roy, quelque juste apparence

Que puisse prendre un peuple, il commet une offense.

Comme les Dieux au ciel, sur la terre les Roys

Establissent aussi de souveraines loix.

Ils partagent *esgaux* ce que le monde enserre ;

Les Dieux sont Roys du ciel, les Roys Dieux de la terre (III, 1).

C'est le langage du conseil de Ptolémée, dans Corneille, et de Mathan, dans Racine.

de Thisbé, qu'un souffle venu d'Outre-Manche a circulé autour de Théophile et qu'il a entendu prononcer le nom de Juliette (1). Qu'on jette d'ailleurs les yeux sur le *Pirame* de Marino (2), et l'on sentira combien Théophile a su, quand il l'a bien voulu, s'élever au-dessus de l'afféterie de son temps. Le songe de la mère de Thisbé, au quatrième acte, n'est pas le jeu fatigant d'un ressort usé : il y a là de la terreur ; il y a assez de confusion pour le récit d'un songe et assez peu pour que l'intérêt ne se refroidisse pas. Mais surtout, et malgré des passages déplorable, le dénouement renferme des trésors de pathétique ; il aurait dû ouvrir aux spectateurs de nouveaux horizons, si les erreurs choquantes que le goût du temps y a laissées avaient été moins nombreuses et n'avaient probablement surpris une grande part de l'attention et de la faveur du public. Pyrame se croit arrivé le premier au lieu convenu et s'adresse à la prairie :

Mais desjà la rosée a vos tapis mouillez !
 Que dis-je ! c'est du sang qui vous les a souillez !
 D'où peut venir ce sang ? la troupe sanguinaire
 Des ours et des lions vient icy d'ordinaire.
 Une frayeur me va dans l'âme repassant ;
 Je songe aux cris affreux d'un hibou menaçant ,
 Qui tousjours m'a suivy ; ces ombrages nocturnes
 Augmentent ma frayeur et ces lieux taciturnes.
 Dieux ! qu'est-ce que je voy ? j'en suis trop éclaircy.
 Sans doute, un grand lion a passé par icy ;
 J'en reconnois la trace, et voy sur la poussière

(1) Il fit un voyage en Angleterre vers le commencement de sa disgrâce (V. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} août 1839, article de M. Philarrète Chasles).

(2) Ce poème ou idylle, d'environ 1500 vers, commence à la naissance des deux héros, et l'auteur ne manque pas de dire :

Quasi in un tempo istesso
 Aprir' gli occhi à la luce
 Del publico pianetta
 E à lampi novelli
 De l'amorosa face.

Tout le sang que versoit sa gueule carnassière.
O ciel! en quelle horreur enfin suis-je tombé!
Détestable, j'arrive aux traces de Thisbé;
Ces traces que je voy son pied les a formées,
Et celles du lion pesle-mesle imprimées;
Parmy cela du sang abondamment espars.
Ah! je ne voy qu'horreur, que mort de toutes parts;
Il n'en faut plus douter, mon œil me dit ma perte.

Mais croirait-on que de pareils vers sont accolés aux plus misérables concetti? Lorsque Pyrame se croit sûr de son malheur, sûr d'avoir causé la mort de Thisbé, il lui vient encore en pensée que le *soleil* peut se lever sans craindre de trouver une émule, et que le lion qui l'a dévorée a sans doute changé de nature. Suit une déclamation de deux pages, où Pyrame *commence* par exprimer son empressement à se donner la mort.

Et cependant la verve du poète n'est pas épuisée. Il a su renouveler, sans se répéter lui-même, les émotions de la scène précédente, lorsque Thisbé, que le lion avait mise en fuite, revient et aperçoit le corps de Pyrame, qu'elle croit d'abord endormi:

Il dort si doucement qu'on ne sçauroit qu'à peine
Discerner parmy l'air le bruit de son haleine.
Mais d'où vient qu'immobile et froid dessous ma main
Il semble mort? Pyrame! O Dieux, j'appelle en vain!

Elle reconnaît la vérité; elle adresse à Pyrame une apostrophe presque aussi naturelle qu'émue..... et, au moment où elle va se tuer, on l'entend dire :

Ha! voilà ce poignard qui du sang de son maistre
S'est souillé laschement! il en rougit, le traistre.

Voilà ce que le goût public inspirait au poète qui, sur le même sujet, dans la même scène, écrivait de si beaux vers.

Est-il besoin, après cela, de rappeler le mélange d'affectation et de platitude qui remplit le début de la pièce, les concetti de Pyrame sur le soleil qui fait place à Thisbé, sur le marbre qui se fend et l'air qui s'humanise, pour livrer passage à leurs voix (1)? Encore moins est-il à propos d'insister sur la jalousie

(1) Marino avait pris pour lui-même la responsabilité de cette extra-

de Pyrame, assez gracieuse d'abord, mais qui devient une véritable folie, quand il est jaloux des yeux et de l'ombre de Thisbé. Je n'ajouterai qu'un mot pour exprimer ce qu'était alors l'action du public sur les écrivains qu'il formait pour lui plaire : Théophile, c'est le critique judicieux dont nous avons vu la sagace finesse. Sa tragédie, si elle est antérieure à l'*Élégie à une dame* (1), ne peut pas l'être de beaucoup, puisque lui-même n'a pas vécu longtemps après le succès de Pyrame (2).

Reconnaissons-le du reste : malgré le pédantisme de ses origines, la tragédie française était encore, dans les premières années du XVII^e siècle, le genre de poésie cultivé avec le plus de succès, parce que là le sérieux, absolument imposé au poète par la nature même de l'ouvrage, était un remède au mal universellement répandu : l'absence de rapport intime entre la pensée et le style des écrivains.

VII.

L'ESPRIT LITTÉRAIRE ET L'ÉDUCATION, PENDANT LA JEUNESSE DE LOUIS XIII. — CONDITION DES GENS DE LETTRES.

Nous avons vu combien la civilisation morale et intellectuelle était imparfaite sous Henri IV, même dans ce qu'on appelle aujourd'hui les classes les plus éclairées de la société française. Or, avant qu'une autre génération eût pu se faire d'autres habi-

vagance, prêtée par le poète français à son personnage :

Non credo già , che prima
Quel pelo il muro havesse ,
Ma che di lei pietoso
In quel loco s'aprisse.

- (1) — *Autrefois*, quand mes vers ont animé la scène,
L'ordre où j'étois contrainct m'a fait bien de la peine.

(2) M. Sainte-Beuve en place la représentation en 1618. M. Renée dit que Pyrame fut joué après l'emprisonnement de Théophile et que le succès de sa pièce prépara son retour. M. Charles croit qu'il la composa à Chantilly, pendant le procès par contumace.

tudes et oublier les mœurs farouches du xvi^e siècle, les cabales, à défaut de véritables partis politiques, occupèrent si souvent la haute aristocratie, et par suite ces gentilshommes que « d'anciens rapports de vasselage ou de service volontaire attachaient à de plus grands qu'eux (1); » la noblesse se livra avec tant d'acharnement et de persistance à ces tragiques parodies de la vieille anarchie féodale, qu'elle n'eut guère le loisir d'enrichir son intelligence. Certes je suis loin d'admettre, en thèse générale et absolue, que *les arts sont amis de la paix* : ce serait donner un démenti manifeste à l'histoire et spécialement à celle du xvii^e siècle; mais, si l'on entend par là que le calme et le loisir de la paix intérieure sont utiles, nécessaires même, pour que l'esprit s'applique d'une manière suivie à des œuvres sérieuses, il faut bien l'admettre comme une vérité de tous les temps. Il faut bien admettre aussi que les occupations pacifiques n'obtiennent l'estime, et surtout n'excitent l'intérêt, que dans une société où la considération s'obtient par le mérite et ne se dispute pas par la violence. Or les désordres misérables, qui, sans remuer de grandes idées, remplissent notre histoire de 1610 à 1624, suffisaient pour détourner des rares progrès accomplis déjà par la littérature française l'attention des contemporains, et surtout de ceux qui auraient dû par leur exemple donner l'impulsion au goût des plaisirs de l'esprit. Si la vérité littéraire eût été dès lors présentée plus pure et plus complète aux intelligences, si elle eût été avec elles en communication facile et générale, le bon sens de la France eût fait dès lors son choix peut-être; mais on n'en était pas là, et, pour porter un jugement raisonné en matière de goût, pour réagir efficacement contre des traditions fâcheuses, il eût fallu la réflexion et l'étude, une grande force et une grande liberté d'esprit, qui ne se trouvaient presque nulle part.

En présence d'un public ignorant, d'une cour assez indifférente et de cette aristocratie dont j'aurai bientôt à raconter les

(1) M. de Rémusat, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1854.

mœurs brutales, la condition des gens de lettres était si basse, si honteuse même, qu'elle devait réagir sur leur âme et comprimer l'essor de leur talent, s'ils en avaient. Ce tableau est plus triste encore dans les œuvres de Théophile que dans les satires de Regnier, parce que la dignité morale de l'écrivain soumis à un patronage officiel y est gravement compromise. Théophile n'est point un frondeur ; il fut partisan du duc de Luynes, et sa seconde satire est une réponse aux pamphlets du temps ; il a même fait, sous forme d'Ode, le panégyrique *ex professo* du favori ; il est d'ailleurs ou il va être le protégé de Montmorency. Or écoutez ce qu'il dit de la protection que les grands accordent aux poètes :

Chacun attend qu'on le *corrompe*,
Et les grands donnent le loyer
Tant seulement à qui les *trompe*.

Lorsque la force du *devoir*
Pousse mon âme à *décevoir*
Quelqu'un à qui je rends hommage,
Si quelquefois pour un mortel
Je tire une immortelle image,
C'est *afin qu'il se rende tel*
Qu'il se voit peint dans mon ouvrage (1).

Qu'en dites-vous ? — Ailleurs, ce poète de noble race et qui, selon M. Chasles, « se maintenait (relativement ?) près des seigneurs sur un pied d'*égalité hautaine*, » (2) écrit à M. de Montmorency :

Lorsqu'on veut que les Muses flattent
Un homme qu'on estime à faux
Et qu'on doit cacher cent deffaux
Afin que deux vertus esclattent,
Nos esprits d'un pinceau divers,
Par l'artifice de nos vers,
Font le visage à toutes choses ,

(1) Ode au prince d'Orange (st. 5-6).

(2) Revue des Deux-Mondes, 1^{er} août 1839.

Et, dans le fard de leurs couleurs,
Font passer de mauvaises fleurs
Sous le teint des lys et des roses.

Il ajoute, bien entendu, que l'éloge de son patron n'est pas compris dans cette sentence et il continue, sous le bénéfice de cette réserve, par ces paroles qui nous semblent à nous bien amères contre son temps, ses confrères et lui-même, mais dont rien ne prouve qu'il comprit la valeur :

Moy qui n'ay jamais eû de blasme
De farder mes vers ny mon ame,
Je trouveray mille tesmoings
Que tous les censeurs me reçoivent,
Et que *les plus entiers* me doivent
La gloire de mentir le moins (1).

L'on ne conçoit que trop bien cet abaissement. Le goût des lettres n'étant point sérieux dans la noblesse, en dehors du cercle encore restreint de l'hôtel de Rambouillet (2), c'était seulement par bel air que l'on adoptait sans choix (3) une clientèle insignifiante, dont on se lassait bientôt, si elle ne se faisait goûter par ses flatteries; d'autres sans doute n'avaient jamais cherché dans leur qualité de patrons que les flatteries elles-mêmes, et l'on peut juger si, demandées et reçues de cette façon, elles étaient bien délicates, si elles étaient plus propres à entretenir le sentiment de la vérité littéraire que celui de la dignité de l'écrivain. M. Renée ne trouve, dans toute la période qui s'étend de Henri IV à Richelieu, d'autre Mécène,

(1) Ode à Monsieur (sic) de Montmorency, str. 1 et 4.

(2) « Les jours de son plus grand éclat, dit M. Cousin (La jeunesse de M^{me} de Longueville) commencent en 1630 et s'étendent jusqu'en 1648. » — Chapelain, déjà bien connu comme critique par sa préface de l'*Adone*, n'y fut introduit que vers 1628 (Talleyant, Hist. de Chap.).

(3) — L'ignorant, qui me croit un fantasque rêveur,
Me demandant des vers croit me faire faveur,
dit Théophile, dans cette *Élégie à une dame* dont j'ai extrait plus haut des jugements littéraires.

parmi les seigneurs, que le duc de Montmorency (1), et je ne relèverai à mon tour d'autre oubli dans cette assertion que celui du nom de Bassompierre; encore la sympathie qu'il a témoignée aux écrivains ne fut-elle assurément que la moindre de ses préoccupations. Et, s'il en était ainsi à Paris et à la cour, que doit-on penser des provinces? Le silence de l'histoire à cet égard est assez expressif par lui-même; d'ailleurs, si la nation eût pris intérêt aux travaux de l'intelligence, si un public, *même de mauvais goût* et en rapport avec l'esprit ordinaire de la poésie, de la critique et de l'éloquence du temps, eût existé pour les écrivains, se seraient-ils vendus aux grands et réduits à cet abaissement indicible que Théophile lui-même n'a pas complètement décrit, comme nous ne tarderons pas à le voir?

L'accueil fait au *cavalier Marin*, vers la fin de la régence, et la faveur durable de l'*Astrée* peuvent-ils être considérés comme infirmant ces conclusions? M. Chasles a fait du voyage de Marino en France et de son action sur notre littérature l'objet d'une étude intéressante assurément, mais qui, à mon avis, est loin de trancher cette question. L'auteur a plutôt exagéré qu'atténué l'influence de ce personnage (2). « La sensualité

(1) A. Renée, Madame de Montmorency. — La famille royale n'y est pas comprise: Marie de Médicis et la princesse de Conti ont fait quelque chose pour les poètes, sans grand profit pour le goût. Gombauld fut mis pour 1200 écus sur l'état de la maison de Louis XIII, composé par la reine-mère (Tallemant, Hist. de Gombauld). — Elle pensionna plus richement Marino; sa cousine reçut la dédicace de De Rosset, et semble avoir fait cas de Malherbe, qui lui adressa une lettre de consolation après la mort de son jeune frère. Il paraît que, pendant le règne de Luynes, un certain nombre de pensions avaient été données au nom du roi, car le pamphlet intitulé *Le Mot à l'oreille* se plaint amèrement de leur suppression, sous le ministère de la Vieuville. Mais ce sont des faits isolés qui ont laissé peu de traces et n'ont pas changé sensiblement la condition générale des écrivains.

(2) Il va jusqu'à dire: « Les défauts de Voiture, de Cotin, de Viaud, de Saint-Amand n'ont pas eu d'autre source que cette imitation d'un mauvais modèle.

mêlée à l'afféterie, l'emphase dans la recherche » n'avaient pas attendu pour se produire et pour dominer dans la poésie française l'exemple du poète napolitain ; quant aux faits cités par M. Chasles, ils ne prouvent réellement que la sympathie de la régente pour un poète venu de son pays, la séduction personnelle exercée sur Chapelain, qui, en 1622, n'était pas encore l'arbitre du goût en France, et tout au plus une certaine affinité entre la subtilité de l'hôtel de Rambouillet et le genre maniéré de l'Italien. Ceci ne veut pas dire qu'un long séjour à Paris (1), une renommée savamment poursuivie et le patronage d'un critique dont la renommée grandit jusqu'au jour malheureux pour lui où il se fit connaître comme poète héroïque n'aient pas fait à l'auteur de l'*Adone* une place importante dans l'histoire littéraire de notre pays, ni que, poussant à l'excès les défauts les plus saillants de l'école régnante, il n'ait pas contribué pour sa part à diriger dans une voie déplorable les Théophile, les Mairet et les Scudéry. Cela ne veut pas dire surtout que la mollesse impudique reconnue à ses vers par Baillet comme par M. Chasles n'ait agi d'une manière funeste sur les simples lecteurs, dans l'ordre moral comme dans l'ordre du goût ; qu'elle n'ait pas servi à prolonger chez nous l'ignorance de « cette poésie qui naît de l'émotion et qui tend à la beauté suprême. » Si dans la poésie de Marino, « comme à la surface d'un lac sans profondeur, se reflète une civilisation que la volupté affaisse, » il y avait entre lui et l'aristocratie française de ce temps-là une trop naturelle sympathie pour qu'il pût séjourner impunément au milieu d'elle. Mais il s'agit, en ce moment, d'une question de dates, puisque les présentes recherches s'arrêtent à l'avènement de Richelieu. Or Marino a

(1) Arrivé en France en 1615, il ne la quitta qu'en 1622 (Weiss, Biogr. univ.). Il fit imprimer à Paris, en 1620, sa *Sampogna*, où se trouve l'idylle de Pyrame ; sa *Lyra*, recueil de poésies de la même force, parut à Venise en 1616 (Baillet, jug. des Sav., n° 1404) : on y lit que la reine Marguerite est la seconde perle de Cléopâtre, celle qu'Antoine l'empêcha de dissoudre et d'avalier.

fort bien pu n'être connu de son vivant, en France, que dans un cercle assez étroit et donner une impulsion malheureuse aux écrivains qui vinrent après lui. Sauf Théophile, qui vécut à la cour pendant que Marino séjournait chez nous, tous les écrivains que M. Chasles invoque pour démontrer son influence ont été connus surtout à une époque beaucoup plus récente, et il est clair que les vers de Marino, écrits dans une langue étrangère, ne pouvaient avoir une action très-étendue que par l'intermédiaire de ses imitateurs français.

Quant à l'*Astrée*, ce que j'ai dit de sa popularité à la fin du règne de Henri IV, je le dirais encore en parlant des premières années du règne suivant. Ses défauts ont dû contribuer autant que ses qualités à la faire goûter des contemporains de Théophile comme de ceux de Bertaut; ainsi, eût-on démontré qu'elle était généralement connue et admirée alors de la noblesse française, on n'aurait pas encore prouvé la naissance d'un véritable esprit littéraire dans notre pays. Mais il y a plus : je ne connais aucun témoignage établissant que d'Urfé fût alors un auteur vraiment à la mode ailleurs qu'au centre du royaume. C'est toujours à l'hôtel de Rambouillet et à la cour que M. Bonafous nous renvoie pour constater l'admiration que l'*Astrée* inspirait pendant la première moitié du XVII^e siècle; il n'y ajoute que les imitations des auteurs dramatiques et cette assertion fort contestable que « la société, fatiguée des désordres qui s'étaient introduits dans les mœurs à la faveur de la guerre civile et du mauvais exemple de la cour, désirait depuis longtemps l'heureuse réforme qui devait remettre en honneur la pratique des vertus civiles et sociales » (1). L'auteur des *Etudes sur l'Astrée* cite d'ailleurs, d'après l'évêque de Belley, un propos de d'Urfé, qui ne se distingue pas par une excessive modestie et qui, en le prenant à la lettre, serait encore loin de prouver que la société française se fût dès lors inclinée devant son mérite et ralliée

(1) *Etudes sur l'Astrée*, conclusion, § 2. — La mémoire de M. Bonafous ne le sert pas toujours aussi heureusement que sa plume. Il fait dire à S. Luc que la femme est un roseau agité par le vent.

à ses doctrines. « Il me souvient (disait le bon Camus) d'une agréable remarque de monsieur d'Urfé, qui, parlant de l'ancienne amitié qui estoit entre notre bienheureux (1), monsieur le président Favre et luy, dit que chacun des trois avoit peint pour l'éternité et fait un livre singulier qui ne périroit point : notre bienheureux, sa Philothée, qui est le livre de tous les dévots ; monsieur Favre, le code Fabrian, qui est le livre de tous les barreaux, et luy, l'Astrée, qui estoit le bréviaire de *tous les courlisans*. Nous nous entretenîmes fort gracieusement de cette généreuse remarque » (2). Or d'Urfé venait souvent en province (3) et devait savoir ce qu'on y pensait. Je n'ai pas nié sa renommée à la cour, mais je n'en veux rien conclure pour sa renommée dans le pays, pas plus que je ne consentirais à prendre le salon d'Arthénice pour type de la cour elle-même, sous la régence de Marie de Médicis.

J'ai dû m'étendre sur tout ce qui pouvait aider à la solution d'une question aussi importante que celle de la civilisation intellectuelle de notre pays durant toute une période de notre histoire, surtout une période où, sur ce point, les témoignages directs sont si peu nombreux ; mais je ne crois pas pouvoir admettre que ces témoignages directs nous manquent absolument. S'il en était ainsi, j'aurais sans doute un argument négatif bien puissant en faveur de ma thèse ; leur rareté en est un déjà que l'on ne doit pas oublier, mais il en existe, et ils sont parfaitement d'accord avec ce que nous avons reconnu jusqu'ici. Je puis d'abord invoquer celui de ce même évêque de Belley que je citais tout-à-l'heure, et qui disait à la noblesse réunie pour les Etats-Généraux : « Que vous ne donniez presque aucune culture à vostre esprit ny de temps pour le meubler de *cognoissances judicieuses et solides*, c'est cela que j'improove. Jouër, dancier, voltiger, escrimer, chanter, chasser, se parer, se promener, voyla presque vos plus sérieux entretiens et c'est

(1) Saint François de Sales.

(2) Etudes sur l'Astrée, liv. II, ch. 4.

(3) Ibid. — I, 3.

» une plaisanterie d'entendre qu'au jargon commun on appelle
 » cela des *vertus*..... Ne rien faire, en termes communs, c'est
 » vivre noblement..... Diray-je que ceste fétardise engendre le
 » douaire de l'ignorance que vous affectez? » Ces graves paroles étaient prononcées en chaire (1). On ne peut d'ailleurs les récuser, quand on se rappelle par qui et devant qui elles sont dites; mais elles sont bien générales encore et il y a lieu de chercher des renseignements plus précis.

Après m'être attaché avec tant de soin à des discussions de faits et de dates, après avoir porté dans ces recherches d'histoire littéraire des allures moins littéraires qu'historiques, je le crains bien, je paraîtrai changer brusquement de principes et d'habitudes, si j'avoue que ces témoignages détaillés, précis et directs dont je parle, je les trouve surtout dans un roman, beaucoup moins connu d'ailleurs que l'*Astrée*, dans le *Francion* de Charles Sorel. Je sais ce qu'on peut me dire sur le peu de sérieux d'un pareil ouvrage, qui semble fait beaucoup plus dans la vue de réjouir la grossièreté des contemporains que dans celle d'éclairer la science; je sais même combien, à défaut de la première et introuvable édition de 1622, on a besoin de précautions pour ne pas confondre les époques, puisqu'il semble que, même dans les livres faisant partie de ce premier jet, des additions postérieures ont été introduites (2) et que le

(1) Homélie du 5^e dimanche après l'Épiphanie.

(2) V. l'*Avis au lecteur* de Sorel lui-même. Cependant il ne dit pas clairement sur quels livres les changements réels ont porté et laisse entendre que les faits introduits dans le texte primitif appartiennent aux derniers. Encore ces additions sont-elles si bien mêlées avec la fiction de Du Parc, qui est le Jedediah Cleisbotham du romancier, et dont les cinq derniers livres sont censés posthumes et arrangés, que l'on ne sait trop si Sorel a remanié ce qu'il avait publié d'abord (sauf la préface). Il dit bien que l'on a *trouvé*, dans les *manuscrits* d'où l'on a tiré le XII^e livre, des passages qui n'étaient pas dans les éditions antérieures, mais il ajoute un peu plus loin : « Nous ne manquons point de trouver beaucoup de personnes qui assurent que ces choses

texte actuel date réellement du ministère de Richelieu, pour ne pas dire des dernières années de ce ministère. Mais, quoi qu'il en soit des allusions à des *faits* plus récents, je crois que, si l'on s'en tient, comme je le ferai ici, aux sept livres compris dans la première édition et dont le cadre historique appartient certainement à la jeunesse de Louis XIII (1), la peinture des *mœurs*, idées et coutumes doit être acceptée avec confiance comme représentant l'époque où le récit est placé. Si l'auteur n'a pas de grandes vues philosophiques, si l'étude de la nature humaine le préoccupe assez peu, il est incontestable qu'il a voulu peindre son temps; et le naturel presque toujours irréprochable de son style, la simplicité du récit et des aventures, l'aversion instinctive qu'il montre pour les ridicules les plus en vogue, pour tout ce qui est artificiel et convenu sont des garanties réelles de la fidélité avec laquelle il reproduit les tableaux qui l'entourent. Or il n'y a point, entre les divers tableaux de ces premiers livres, ces disparates qui se feraient sentir si Sorel y eût introduit après coup des épisodes appartenant à des *mœurs* réellement différentes; les qualités de son esprit ne le lui auraient pas permis d'ailleurs. Déplacer, corriger quelques dates, ou quelques faits particuliers, pour compléter un effet soit drama-

que l'on soupçonne être d'un autre que de Du Parc ne sont pas arrivées *si nouvellement* qu'il n'en ait pu avoir connaissance, si bien que cela pouvait être compris dans les *derniers livres* de son histoire et c'est à tort que pour *deux ou trois discours*, l'on soupçonne tout le reste. »

(1) J'aurai à revenir ailleurs sur des passages qui témoignent clairement que la sécurité des personnes était loin d'être entière à l'époque décrite alors par Sorel, que les attaques à main armée et les duels n'avaient rien à craindre encore de la justice du Cardinal. Les désordres de la France étaient habituels et la guerre civile était un accident comme un autre dans la vie d'un gentilhomme de ce temps-là (p. 227, 241). On y trouve aussi une allusion assez claire à la puissance des d'Albert. C'est une singulière erreur que de voir dans Clérante le masque de Gaston d'Orléans : ce n'est même pas un chef de faction.

tique, soit comique, est une licence bien permise à un romancier ; jamais personne n'a reproché à W. Scott d'avoir supposé le duc de Berry mort avant l'entrevue de Péronne, ni même d'avoir admis comme vraie la fausse nouvelle du meurtre de l'évêque de Liège ; mais il en serait tout autrement de la confusion des époques, en ce qui concerne les caractères et les mœurs, surtout quand l'auteur rappelle aux lecteurs des temps qu'ils ont vus. Sorel eût ainsi jeté sur l'ouvrage entier une couleur fausse et incertaine, qui eût dérouté, rebuté les contemporains, fort peu soucieux de la vérité historique quand on leur montrait Clidaman au camp de Merovée, Alcippe chez le roi Artur, ou Céladon chez Galatée, mais qui distinguaient à merveille la *drôlerie* du Pont-de-Cé de l'échaffaud de Montmorency, le meurtre du baron de Luz de l'exécution de Boutteville et même la popularité de Hardy de l'émotion produite par le Cid. Sorel, en attribuant à la jeunesse de Francion l'état social de la génération suivante, eût offensé le goût, précisément en ce qui ressort comme le mérite manifeste de son ouvrage, la vérité dans la reproduction des mœurs, je dirais le réalisme, s'il fallait absolument employer cette fâcheuse expression, pour faire comprendre l'opposition radicale qui existe entre le genre de cet auteur et celui de presque tous les écrivains de son temps.

Les défauts ou plutôt les vices de conception et de goût, dont le mot que je viens de tracer réveille l'idée, se retrouvent certainement dans l'histoire de Francion ; mais, s'ils blessent le sentiment littéraire et trop souvent quelque chose de plus, ils sont eux-mêmes un renseignement pour l'histoire. Evidemment c'est aux gens de goût que l'auteur veut s'adresser, c'est avec eux qu'il compte s'entendre, et les peintures qu'il présente révoltent quelquefois le goût le moins délicat, je ne dis pas seulement en ce qui touche la morale, mais en matière de convenances mondaines. Sorel sait être fort indécent (et même plus indécent que voluptueux), en se tenant en garde contre l'emploi des mots les plus grossiers : cela déjà est un trait de mœurs, auquel on peut reconnaître la première moitié du XVIII^e siècle,

époque où le cynisme proprement dit devient une exception et où le sentiment des convenances morales a pourtant bien de la peine à se former. Mais en même temps, l'histoire de Francion présente au lecteur, sans utilité aucune pour la suite du récit et uniquement parce que l'auteur croit en augmenter ainsi le comique, ces sortes d'images dégoûtantes qui offensent tout autre chose que la pudeur et que le progrès de la délicatesse moderne ne me permet pas de désigner autrement. Il est clair d'ailleurs que les personnages de Sorel, même ceux de haute condition, n'en sont ni blessés ni embarrassés; ils trouvent cela fort gai, et le récit de Francion montre assez que les plus grosses farces, fussent-elles dépourvues de sel, étaient alors matière à des récits que l'on jugeait suffisamment littéraires. Des faits de cette nature prouvent que le goût et l'habitude des plaisirs de l'esprit n'étaient que très-imparfaitement développés dans la société que ce roman représente, qu'il veut charmer et qu'il charma en effet, puisque les éditions s'en multiplièrent rapidement.

Je puiserai donc sans scrupule, et maintenant et plus tard, dans l'Histoire comique et j'emprunterai à ce tableau des mœurs de 1622 tout ce qui mérite d'être connu. Or, je l'ai déjà fait entendre, on ne doit pas se borner à y chercher, touchant la culture intellectuelle qui existait alors et la condition des gens de lettres, des témoignages généraux ou indirects. Francion s'arrête et s'étend beaucoup sur ce sujet, dans le récit de sa jeunesse; il remonte même à son enfance et raconte assez longuement l'éducation qu'il a reçue chez un maître de pension du collège de Lisieux (à Paris) (1). Ceci nous donnera la facilité de

(1) Avant d'aller plus loin, je dois repousser nettement l'opinion soutenue par le dernier éditeur, que le maître de Francion représente Balzac. Que des bribes imitées, soit du style de Balzac, soit du style de ses imitateurs, comme l'affirme Sorel dans sa Bibliothèque française, aient été mises dans la bouche d'Hortensius, à la bonne heure; mais que le personnage lui-même ait été créé dans ce

jeter un coup d'œil sur la manière dont l'éducation libérale était donnée dans la capitale de la France.

Presque aussitôt après la fin des guerres civiles, dès 1600, Henri IV avait fait réformer les statuts de l'université de Paris, et M. Poirson donne sur ce fait des renseignements utiles, mais sur lesquels je n'ai pas cru devoir m'arrêter dans les chapitres précédents, parce que la génération que formèrent les méthodes alors instituées ou rétablies n'arriva à l'âge d'homme que sous le règne de Louis XIII. C'est donc ici que je dois placer l'examen de ce système d'éducation, qui d'ailleurs restait en vigueur, et nous verrons que, si la verve comique de Sorel est impitoyable dans la description qu'il fait du collège de Lisieux, c'est bien à l'université de cette époque que se rapportent ses peintures.

L'usage imposé aux élèves de parler habituellement le latin est mentionné dans le roman et dans l'histoire en termes également affirmatifs (1). Je suis loin d'en faire un reproche aux

but, c'est ce qui est réfuté par le passage même de la Bibliothèque que l'on cite pour le prouver, puisque Sorel dit que les traits dirigés contre les épistolaires sont compris dans de petits dialogues insérés dans la 2^e édition, ce qui ne se rapporte point à l'histoire pédagogique d'Hortensius, mais au texte du XI^e livre. Sorel ajoute qu'il y a introduit le pédant, mais non qu'il ne l'a imaginé qu'alors, et Tallemand, dans le passage que cite l'éditeur, ne fait rien entendre de plus. Le rôle d'Hortensius, comme maître de pension, fait pleinement corps avec les premiers livres du roman et ressemble si peu à l'histoire bien connue de Balzac qu'une pareille attribution serait une absurdité inintelligible, tout-à-fait en désaccord avec le genre de Sorel. Il ne le fait même pas figurer lorsque, décrivant, dans cette première partie, une réunion des beaux esprits du temps, il mêle à ce tableau quelques traits dirigés contre Balzac, soit qu'il les ait introduits dans la 2^e édition, soit qu'il connût déjà, en 1622, quelques-unes de ses lettres, ce qui n'a rien d'impossible assurément.

(1) « Les professeurs donnaient tous leurs préceptes en latin, et les élèves, soit avec leurs maîtres, soit entr'eux, ne devaient parler que latin. » (Poirson, T. II, p. 419.) — « La loi qui m'étoit la plus fa-

réformateurs des statuts. Je crois, avec l'auteur d'un ouvrage de pédagogie fort remarquable (1), que l'usage de la langue latine, parlée sous la direction des maîtres, serait seul capable d'en donner une connaissance étendue et solide, en abrégant beaucoup le nombre des années qu'il faut y consacrer. Mais je n'hésiterai point à ajouter qu'une pareille méthode suppose nécessairement, sous peine d'être funeste, non-seulement une science très-sûre chez ceux qui dirigeraient l'instruction en ce sens, mais un goût délicat et surtout un zèle infatigable à garantir la pensée contre les empiétements de la phrase, les droits de la raison contre un bavardage pédantesque ; car l'habitude d'emprunter des mots à une langue morte fait naître, chez des écoliers surtout, l'inévitable tentation d'emprunter, sans les bien comprendre, des idées toutes faites à une civilisation qui ne peut ni ne doit être la nôtre.

Or non-seulement le choix d'hommes qui réunissent une raison sévère à un goût ingénieux, une science étendue à l'originalité de l'esprit, est et sera toujours fort difficile, mais il l'était tout particulièrement sous Henri IV, après tant d'agitations politiques, qui n'avaient certes pas attendu le siège de Paris pour apporter de grandes distractions dans les études, et les plus beaux programmes ne valent que par les hommes char-

cheuse à observer sous son empire (du régent) étoit qu'il ne falloit jamais parler autrement que latin... Aussitôt que j'ouvrais la bouche, l'on m'accusoit avec des paroles aussi atroces que si j'eusse été le plus grand scélérat du monde ; mais il eût été besoin de me couper la langue... A la fin donc... force me fut de lui faire prononcer tous les beaux mots de latin que j'avais appris, auxquels j'en ajoutois d'autres de français écorché pour faire mes discours. » (Hist. com., p. 124.) Francion avait appris les éléments du latin chez un curé de village.

(1) Des Etudes classiques et des Etudes professionnelles, par Arsène Cahour, de la Compagnie de Jésus. — Composé à l'occasion de la fameuse guerre des classiques et de l'agitation produite par cette bifurcation universitaire, qui se rapproche maintenant chaque jour des

gés de les exécuter. Sans doute, si les études grammaticales étaient faites avec intelligence, comme elles avaient réellement pour but la connaissance approfondie des langues anciennes, elles pouvaient offrir à l'esprit une gymnastique qui n'était pas sans valeur. La liste des auteurs anciens expliqués dans les classes d'une manière suivie et non par simples fragments (1) aurait dû enrichir l'esprit des élèves d'une grande variété de modèles, d'une multitude de faits et d'idées, constituant une instruction étendue et jusqu'à un certain point solide. Il en était ainsi, je le crois bien volontiers, pour les esprits d'élite, et une ère nouvelle, une réaction efficace contre l'ignorance et le mauvais goût se préparaient chez ceux qui apportaient à l'étude un jugement sûr, bien rare à quinze ans, et une ardeur peu commune aussi, quoique moins rare. Mais il eût fallu, pour que ces résultats ne fussent pas des exceptions presque insignifiantes, que les exercices littéraires fussent bien dirigés et que les intelligences ordinaires pussent être formées par un enseignement éclairé. Or Francion nous apprend dans quel sens les études étaient conçues et à qui la direction en était encore confiée; ce sont ici des faits publics, non pas universels sans doute, et Sorel ne les donne point pour tels, mais assez ordinaires à cette époque pour que la charge en fût réellement comique; la meilleure preuve que la vraisemblance est nécessaire au succès de pareils tableaux, c'est que, dans les plus ardentes récriminations entre écoles diverses, personne, de nos jours, ne s'est avisé de rien tracer d'approchant. Francion raconte à son hôte la fureur avec laquelle il s'était jeté dans la lecture des romans de chevalerie, qui n'étaient point encore oubliés dans ce temps-là, et il ajoute : « Ne vous étonnez point si j'amaï mieux lire que d'écouter

termes de l'utile et du vrai, ce livre expose avec autant de modération et de science que de profondeur et de sagacité les saines doctrines de l'enseignement, maintenant avec fermeté l'étude de l'antiquité classique, sans rejeter aucune des réformes raisonnables qui doivent en prévenir l'abus et en rendre l'usage moins exclusif.

(1) V. Poirson, II, 419.

» mon régent; car c'étoit le plus grand âne qui jamais monta
 » en chaire. Il ne nous contoit que des sornettes, et nous fai-
 » soit employer notre temps en beaucoup de choses inutiles,
 » nous commandant d'apprendre mille grimauderies les plus
 » pédantesques du monde. Nous disputions fort et ferme pour
 » les places, et nous nous demandions des questions l'un à
 » l'autre, mais quelles questions pensez-vous? Quelle est l'éty-
 » mologie de *Luna*? et il falloit répondre que ce mot se dit :
 » *quasi luce lucens aliena*... Cependant nous passions les jour-
 » nées sur de semblables badineries, et celui qui répondoit le
 » mieux là-dessus portoit la qualité d'empereur. Quelquefois ce
 » sot pédant nous donnoit des vers à faire, et endureoit que
 » nous en prissions de tout entiers de Virgile, pour le mieux
 » imiter, et que nous nous servissions encore, pour parfaire les
 » autres, de certains bouquins, comme de Parnasse et de Textor.
 » S'il nous donnoit à composer en prose, nous nous aidions
 » tout de même de quelques livres de pareille étoffe, dont nous
 » tirions toutes sortes de pièces pour en faire une capilotade à
 » la pédantesque. Cela n'étoit-il pas bien propre à former notre
 » esprit et à ouvrir notre jugement? Quelle vilenie de voir qu'il
 » n'y a plus quasi que des barbares dans les universités pour ensei-
 »igner la jeunesse! Ne devroient-ils pas considérer qu'il
 » faut de bonne heure apprendre aux enfants à inventer quelque
 » chose d'eux-mêmes, non pas les renvoyer à des recueils, à
 » quoi ils s'attendent et s'engourdissent tandis? On ne sait point
 » là ce que c'est que de pureté de langage, ni de belles diction,
 » ni de sentences, ni d'histoires citées bien à propos, ni de
 » similitudes bien rapportées (1). »

Voilà pour la classe; quant au maître de chambre ou de pension de notre héros, c'est Hortensius, qui fait aussi partie du personnel du collège, et qui naturellement doit être chargé de la surveillance habituelle de ses écoliers, de former leur esprit et de diriger leur conduite. Ce personnage est encore plus

(1) Hist. com., p. 138-9.

piteux que le régent lui-même, plus dépourvu de dignité comme de bon sens, plus pédant et plus niais, d'une avarice effrontée, gourmand, ivrogne, vaniteux. Quand il s'avise de courtiser la bourgeoise Fremonde, il se farcit la tête d'extravagants amphigouris qu'il débite à sa belle et auprès desquels « la statue de Memnon » et « la fleur nommée héliotrope » du pauvre Thomas Diafoirus sont des inventions spirituelles et délicates; c'est le sonnet d'Oronte comparé aux stances les plus mauvaises de Bertaut (1). Rien de surprenant du reste, s'il faut s'en rapporter à Sorel sur le mode de recrutement des maîtres particuliers eux-mêmes, que les familles auraient dû choisir. « Les »
 « précepteurs, dit-il, sont des gens qui viennent presque de la »
 » charrue à la chaire et sont un peu de temps cuistres, pen- »
 » dant lequel ils dérobent quelques heures de classes qu'ils »
 » doivent au service de leurs maîtres pour étudier en passant. »
 » Tandis que leur morue est dessus le feu, ils consultent »
 » quelque peu leurs livres et se font à la fin passer pour maîtres »
 » ès arts (nous dirions bacheliers ès-lettres); ils lisent seule- »
 » ment les commentaires et les scholiastes des auteurs, afin de »
 » les expliquer à leurs disciples et leur donner des annotations »
 » dessus. Au reste, ils ne savent ce que c'est que de civilité, »
 » et faut avoir un bon naturel et bien noble pour n'être point

(1) « Ne pouvant, lui disait-il, qu'injustement adresser mon cœur »
 » qu'à vous, dès l'instant que je devins merveilleusement amoureux »
 » de si amoureuses merveilles que vous êtes, je résolus de le faire »
 » sortir de sa place et l'offrir à vos pieds, bien qu'il fût fait rebel- »
 » lions générales en mon jugement et en ma raison, qui pensèrent »
 » qu'à la fin de vos attraits ils lui meneroient les mains si basses, »
 » et que ma liberté auroit si bien sur les doigts, qu'il lui seroit force »
 » de se rendre. » — « Ah! demoiselle.... vous regardez avec conten- »
 » tement du haut de l'échauguette de vos mérites, brûler non-seule- »
 » ment les faubourgs, mais la ville de mon cœur, avec toutes les »
 » églises dont je vous ai fait la dédicace. » — « Avec tout cela, ajoute »
 » Francion, il excoquoit des mieux la langue latiale et se servoit d'un petit »
 » nombre de proverbes grecs dont il entrelardoit ses propos. » (p. 147-9).

» corrompu étant sous leur charge ; car ils vous laissent accou-
 » tumer à toutes sortes de vicieuses habitudes, sans vous re-
 » prendre (1). »

Le goût littéraire, la connaissance et, à plus forte raison, la critique de la littérature française se trouvaient naturellement exclus de ce système d'éducation ; aussi Francion, jusqu'au jour où il reçut d'un de ses camarades ces prouesses de Morgant le géant qui le charmèrent si fort et l'entraînèrent vers les aventures des Amadis, n'avait-il « jamais rien lu que les épîtres familières de Cicéron et les comédies de Térence » (2). Lorsque son régent s'avise de composer une tragédie en vers français pour la faire représenter par ses écoliers, il veut y jouer un rôle, et, en ayant depuis retrouvé quelques fragments, il exprime son dégoût dans les termes les plus énergiques. M. Poirson dit expressément : « Les élèves des collèges n'apprenaient le français qu'au moyen de la traduction des auteurs anciens. Les statuts ne prescrivent aucun exercice régulier et systématique pour l'étude de la grammaire, de la langue et de la littérature française » (3). Au fond, cela valait mieux, quand on avait des professeurs tels que ceux dont on vient de parler. Mais voyez un gentilhomme sortir de là pour tomber en pleine dispute de Des Yveteaux et de Malherbe ; appelé à juger si le talent de Regnier garantit le bon goût de la Pléiade, si l'éloquence de Du Perron diffère de celle de Du Vair, quels sont les défauts ou les qualités de l'Astrée. Qu'en saura-t-il penser et à qui offrira-t-il son patronage parmi les beaux esprits du temps ? Ne sera-t-il

(1) Ibid., p. 139.

(2) Ibid., 128-9.

(3) Poirson, II, 419. Ceci explique un peu le goût persévérant des corps enseignants pour Ronsard, le plus latin des Français ; Balzac pouvait encore écrire dans ses entretiens que l'Université et les Jésuites maintenaient la gloire de ce poète contre la cour et l'académie, aussi bien que « les trois quarts du parlement de Paris et généralement des autres parlements de France. » (V. Baillet, article Ronsard, n° 1335.)

pas disposé plutôt à prendre en aversion et en mépris toute culture sérieuse de l'intelligence, quand, sous prétexte de l'ins-truire, on l'a si parfaitement mal élevé? On aura beau ne mettre « entre les mains des jeunes gens que de sûrs et excel-lents modèles » ; on aura beau proclamer, dans les statuts de l'enseignement, que « le fondement de toutes les sciences est dans la connaissance des arts libéraux » (1) ; à quelles sciences la littérature préparera-t-elle l'esprit d'un jeune homme qui n'aura point été appelé à faire usage de sa raison pour com-prendre les principes du goût? principes dont l'intelligence complète était d'autant plus nécessaire que les lettres françaises étaient alors plus dépourvues de chefs-d'œuvre, et qu'il fallait, non pas maintenir, mais faire entrer le courant de l'opinion dans la voie du bon sens, dans celle qui conduit aux véritables beautés de la poésie et de l'éloquence.

Ce n'est pas tout. Ces auteurs classiques sur lesquels l'at-tention des élèves était constamment appelée et qu'ils de-vaient pour la plupart étudier en entier, à l'époque de leur ado-lescence, n'étaient pas encore expurgés. C'était donc l'inexpri-mable infamie de l'antiquité grecque et romaine qui était placée sous leurs yeux, et, quand le maître, plus sage que la mé-thode, aurait voulu choisir ses morceaux, il est évident que les pages laissées de côté eussent été avidement lues par des enfants à qui l'usage de la langue latine était réellement fami-liar. Or, ce qui serait dangereux partout et toujours, puisqu'ici le mal tient à la nature elle-même, l'était davantage encore, avec le système d'enseignement qu'on employait alors. On m'ar-rêtera, sans doute, en me rappelant combien le langage de la société française était peu châtié au xvi^e siècle, et combien l'opposition entre la licence latine et la pudeur française était moins tranchée qu'elle ne l'a été depuis. Je sais tout cela; mais, outre qu'en 1620 un demi-siècle à peine nous sépare encore de la sentence de Boileau sur le respect dû au lecteur fran-çais, il faut se souvenir qu'en ce moment il s'agit moins des

(1) Poirson, II, 417.

mots que des idées. Or quelle perturbation ne devaient pas produire les doctrines et les modèles qui se trouvent dans Horace, Catulle et Tibulle, expliqués en entier et mentionnés expressément dans le programme réformé de 1600 (1), lorsque les enfants étaient accoutumés par le langage de leurs maîtres et la préoccupation exclusive de leurs esprits, en littérature comme en philosophie, à voir dans l'antiquité classique le modèle absolu devant lequel les modernes devaient se prosterner; lorsque le renouvateur de la prose française, lorsqu'un écrivain si persuadé de son propre mérite que cette sorte de préjugés ne semblait pas faite pour lui, lorsque Balzac, en un mot, allait écrire dans un opuscule adressé à M^{me} de Rambouillet que l'effroi inspiré, dit-on, par *Marius* à l'esclave Cimbre lui représente « les dernières et les plus chères faveurs qui se peuvent recevoir de la suprême vertu » (2). Et ce n'était pas là une boutade sans conséquence, un compliment hyperbolique adressé à la fille d'une romaine; c'était un système arrêté, qu'il n'a pas inventé assurément. « Un esprit sans corps, dit-il encore, ne » serait pas moins incommode de ses passions (qu'un consul » romain) » (3). — « Il est certain que les grandes *largesses de* » *Dieu* ont été faites au commencement..... L'antiquité... a eu » des *vertus* dont notre siècle n'est point capable. Ce n'est point à » nous à faire les Camilles ni les Catons. Au lieu d'exciter » nostre courage, ils désespèrent nostre ambition..... Je ne » veux pas dire, Madame, qu'aux plus misérables saisons *Dieu* » ne puisse envoyer quelque âme choisie pour nous faire souvenir » de sa première magnificence. — Il peut y avoir un héros » ou deux en toute la terre. Mais il n'y a pas une multitude de » héros (4). » Voilà le principe bien nettement posé : c'est celui de la renaissance du x^v^e siècle, que la morale des siècles payens

(1) Ibid., 418-9. Cf. des Etudes classiques, etc. Note 3, *in fine*.

(2) Le Romain. A M^{me} la marquise de Rambouillet. (Discours 1.)

(3) Ibid.

(4) De la conversation des Romains. (Discours 2°.)

valait mieux que la nôtre, qu'ils furent en cela plus favorisés de Dieu que nous : c'est le point de départ de cette séparation absolue entre la vie pratique et la foi qui fut l'erreur fondamentale de Luther et dont le souvenir se retrouve à chaque pas dans le cours de cette étude. Balzac ajoute, venant à l'application : « La » volupté qui monte plus haut que les sens, celle qui va cher- » cher la partie supérieure pour la remplir de belles images, cette » volupté toute chaste et toute innocente n'a pas été une pas- » sion indigne des Romains : Scipion et Lælius en ont usé sans » scrupule ; Auguste et ses amis ont été de ces honnestes volup- » tueux..... Pour l'empereur Auguste, en la personne duquel » je considère la fin du bon temps, comme la fleur en celle de » Scipion, il est très-vray, Madame, qu'il a jugé très-saine- » ment du mérite de chaque chose... Ayant donné beaucoup à » ses sens, il ne refusa rien à son esprit » (1). C'est à la noble et chaste dame qui formait autour d'elle les premiers essais du grand siècle que l'on écrivait ainsi. C'est à elle encore que le même auteur disait, en lui rappelant un entretien qu'ils avaient eu sur Auguste : « D'où je conclus, s'il m'en souvient bien, » que l'Envie ne va pas toujours si avant que la Vertu... Ensuite » de quoy, Madame, un juge sans reproche, comme vous diriez » M. Chapelain, eslevant tant soit peu sa voix plus qu'à l'ordi- » naire, prononça ce beau decret en faveur d'Auguste et de sa » nouvelle domination : Qui est le présomptueux qui se puisse » plaindre que la plus lumineuse des créatures soit la plus » haute, et que le plus digne soit le plus grand. *Personne n'ap- » pela de cet arrest* » (2). Et pour qu'on ne puisse attribuer ces sentiments et ce langage au seul fanatisme de la royauté, l'auteur ajoute, en parlant de Mécène : « Il a esté estimé le plus » honneste homme de son temps et n'avoit rien en sa personne » que la nature n'eust formé avec soin..... Il avoit les grâces » de la cour, mais il n'en avoit pas les vices » (3).

(1) Ibid.

(2) Mécenas (Discours 3^e).

(3) Ibid.

On dira peut-être que l'imitation des mœurs payennes était fort éloignée de l'esprit dans lequel l'éducation était conçue, et que les statuts universitaires prescrivaient d'élever les jeunes gens « dans la connaissance et la pratique de la religion, » de rendre « l'enseignement moral autant que littéraire, » en sorte que les études classiques fussent ce qu'elles doivent être, et au collège et ailleurs, « un instrument qui prépare et forme la jeunesse à une vie pure et à de nobles sentiments. » C'est pourquoi les programmes annonçaient « l'explication prolongée dans les classes d'humanités et de rhétorique des ouvrages de philosophie morale de Cicéron » (1) (y compris sans doute les *Tusculanes*, où l'on enseigne que, dans aucun cas, l'homme n'a rien à craindre après la mort). Mais, franchement, quiconque a la moindre pratique de l'enseignement sait, à n'en pas douter, ce que valent des prescriptions de cette nature, sans la bonne volonté intelligente de ceux qui sont chargés de les appliquer. Or, comment veut-on qu'une œuvre aussi délicate que la distinction entre le fond et la forme des œuvres antiques, entre la noblesse du sentiment et l'égarement de la passion, entre le vague ou la fausseté des principes et le mérite des sentences détachées, dans les poètes, les philosophes et les historiens de l'antiquité fût accomplie, avec profondeur et clarté par des maîtres dont l'enseignement littéraire était ce que nous avons vu? Comment veut-on qu'une tâche devant laquelle le x^v^e siècle s'était trouvé incompetent, et qui, au xvi^e, avait été si tristement méconnue par des intelligences d'élite, parce que le sens religieux y avait été rare et le sens historique, nécessaire à la saine interprétation de l'antiquité, presque entièrement inconnu, comment veut-on, dis-je, qu'une pareille tâche fût accomplie par les collègues d'Hortensius et par les cuistres qu'il instruisait? Disons-le donc hautement : ni l'esprit, ni le sentiment chrétien ne pouvaient être, si ce n'est par exception, formés dans ces collèges ; aussi, en fait, la génération lettrée de 1620 était-elle fort peu chrétienne dans ses mœurs :

(1) Poirson, II, 414, 415, 419.

on le sait déjà ; et ne l'était-elle pas beaucoup dans sa croyance : j'aurai plus loin l'occasion de le démontrer. Surtout un pareil enseignement accoutumait la jeunesse , l'enfance même , à regarder les pratiques religieuses, dont on coupait ses semaines ou ses journées, comme appartenant à un ordre d'idées et de sentiments tout-à-fait isolé dans la conduite de la vie et dans la culture de l'intelligence. Or c'est là un des vices les plus déplorables et les plus absurdes , quoique malheureusement un des plus fréquents , de l'éducation , soit publique , soit privée. Et , si l'incrédulité fut, au commencement du *xvii^e* siècle, beaucoup plus fréquente qu'on ne le pense aujourd'hui, il est certain que l'erreur la plus commune était celle qui faisait accepter des mœurs dépravées comme n'offrant pas de contradiction intolérable avec des croyances dont on n'aurait pas voulu se départir.

Mais il ne s'agit ici que de l'Université de Paris ; faut-il admettre qu'un enseignement uniforme était donné dans tout le royaume ? Non , assurément. J'ai dû m'appesantir sur des faits importants et peu connus , dont l'appréciation rentrait d'ailleurs dans les habitudes de toute ma vie , mais je ne saurais y voir toute l'éducation donnée alors à la jeunesse française. Rien ne prouve qu'il y eût ressemblance entière entre les méthodes des Universités du centre et du midi de la France et celle de l'Université parisienne , devenue en quelque sorte royale, depuis que le roi y avait pris la puissance législative. Il y avait analogie sans doute, puisque toutes s'étaient formées au moyen-âge et que toutes avaient reçu le mouvement de la renaissance, mais il n'y avait point unité de réglemens. On conçoit, du reste , qu'il serait difficile de donner des renseignements précis sur la situation de chacune à un moment donné ; mais il n'en est heureusement pas ainsi pour les écoles formées par un institut déjà répandu en France comme corps enseignant, dès les premières années du *xvii^e* siècle , et qui finit par y avoir la plus grande part à l'enseignement secondaire (1). Le P. Cahour appartient

(1) Dès le temps de Henri IV les Jésuites enseignaient à La Flèche ,

à l'ordre des Jésuites, et il entre naturellement dans de plus grands détails sur les collèges de son ordre, qui l'intéressent davantage et dont il connaît mieux l'histoire. Il justifie d'ailleurs l'importance historique de ces détails par le nombre de ces maisons, et leur importance théorique, en ce qu'il s'en sert pour repousser le reproche fait, il y a quelques années, à l'enseignement classique, d'être par lui-même anti-chrétien. Il s'étend en conséquence sur la préparation des professeurs et sur les règles observées dans l'enseignement; je dis *observées* et non pas seulement prescrites, car chacun sait combien les prescriptions, même générales, sont exactement reproduites dans la pratique des ordres religieux et plus spécialement peut-être de celui qui nous occupe. Or les constitutions des Jésuites ordonnent l'emploi, dans l'enseignement classique, des livres expurgés, non pas du tout en ce qui concerne les doctrines payennes, mais en ce qui peut souiller la pureté des mœurs, principe qui prévaut partout aujourd'hui, mais qui, en 1610, était une innovation éclatante, j'allais dire scandaleuse, pour des esprits prévenus (1). De plus, il est évident que, formés par leur noviciat à la vie non seulement chrétienne mais ascétique (2), rappelés continuellement à l'étude de l'antiquité chrétienne (3), ayant sous les yeux les règles de l'ordre où l'enseignement littéraire est expressément signalé comme un moyen d'action religieuse (4), s'appliquant avec ardeur à l'enseignement du catéchisme (5), auteurs d'une multitude d'écrits reli-

Moulins, Rennes, Poitiers, Amiens, Eu, Caen (V. Poirson, T. II, p. 403). Le P. Cahour dit qu'au temps de sa plus grande prospérité, la Compagnie de Jésus posséda en France 88 collèges. Les Oratoriens en eurent aussi un certain nombre, mais ils ne faisaient que de naître en 1620. — (V. des Etudes classiques, IV^e partie, § XII.)

(1) V. des Etudes classiques, appendice, n° 3.

(2) Ibid., § XIII.

(3) Ibid., *ibid.*

(4) Ibid., XII et XIII.

(5) Ibid., XII.

gieux et d'éditions des Pères de l'Eglise (1), les professeurs de ces collèges devaient se trouver dans une situation très-différente de celle que nous examinions tout-à-l'heure, surtout si l'on observe, avec l'auteur des *Etudes classiques*, que presque tous les Jésuites, et par conséquent les écrivains religieux dont on vient de parler, avaient passé par les fonctions de l'enseignement (2). En admettant donc que le sens historique ne fût pas plus développé chez ces professeurs que chez leurs rivaux, la direction générale de leur enseignement devait être plus raisonnable. Mais cette méthode d'éducation ne faisait guère alors que se produire dans une grande partie de la France, et ses promoteurs y avaient trouvé, de la part de quelques-uns, une vive opposition (3). Elle ne pouvait donc faire encore équilibre à l'enseignement, je ne dis pas des universités françaises, mais de la seule université de Paris. Encore, si l'interprétation des auteurs anciens était plus saine et plus morale dans les ordres religieux, ne faudrait-il pas attribuer aux établissements des Jésuites une vertu bien efficace pour la formation du goût, au commencement du *xvii^e* siècle. Nous avons vu que Baillet ne les distingue point du corps universitaire, dans leur attachement suranné à l'école de Ronsard; aussi, n'est-ce pas des maisons d'éducation qu'est venu le réveil de la littérature française. Elle a été ranimée, pour ne pas dire formée, par le génie de quelques hommes luttant peut-être contre les souvenirs de leur enfance autant que contre le funeste exemple de leurs contemporains. Il a fallu la netteté de Descartes et la finesse de Balzac pour nous donner la prose du *xvii^e* siècle, comme, pour dissiper l'engourdissement de notre poésie, il a fallu les merveilles produites par l'auteur du *Cid*.

Il est clair, d'autre part, que, dans un temps et dans un pays où

(1) Ibid., XIII.

(2) Ibid., *ibid.*

(3) Lettres missives de Henri IV, 27 février 1603. — OEcon. roy., VII, 9. — Mémoires de Richelieu, liv. II et IX.

l'éducation littéraire était le plus souvent conduite avec si peu d'intelligence et s'attirait si peu d'estime, la condition des gens de lettres ne devait pas être fort honorée ni fort digne. Théophile n'a pas tout dit : il était trop haut placé dans le monde des beaux esprits, il avait un patron trop généreux et lui-même était de trop bonne lignée pour avoir subi tout l'abaissement où descendait le commun des rimeurs. Comme, encore une fois, le public proprement dit ne s'inquiétait point d'eux et que les talents qui existaient alors étaient malheureusement trop infimes, ou trop peu accessibles à des esprits peu formés, pour secouer cette indifférence (1), ils se mettaient ou plutôt tâchaient de se mettre au service de quelque haut personnage, assez peu curieux lui-même des choses de l'esprit, afin d'en obtenir, non pas la gloire et l'aisance, mais tout simplement du pain, déchirant un gentilhomme pour le compte d'un autre et vendant au premier venu les louanges ou les calomnies (2). Aussi leur condition mercenaire les exposait-elle, de la part des gentilshommes que leurs vers offensaient, aux traitements que les valets subissaient alors et qui menacent, dans la comédie antique, le parasite ou l'esclave précepteur, entre lesquels ils tenaient le milieu. Cela ne produisait ni indignation ni surprise ; on en parlait à l'occasion comme d'un fait ordinaire (3), et Sorel affirme en passant, comme une chose bien connue, que les poètes et les musiciens ne s'avancent guère à la cour qu'en se faisant les valets des honteuses passions des grands (4). Francion fréquente chez un libraire une société d'écrivains, et non des plus ridicules : « Leurs lois, dit-il, ne tendoient qu'à rendre la poésie plus douce, plus coulante et plus remplie de jugement ; » bien qu'il ajoute, quelques lignes plus loin : « Je ne pense pas leur être redevable de beaucoup, car certainement le peu qu'ils m'en dirent n'étoit pas capable d'ouvrir le jugement d'une

(1) V. Hist. com. de Francion, page 192.

(2) Page 231.

(3) Pages 231, 208.

(4) Page 216.

personne » (1) ; en d'autres termes , c'était la monnaie de Malherbe ou de Théophile. Eh bien ! voici comment il décrit leur condition ; ce n'est point ici la caricature de tel ou tel personnage : c'est un tableau de mœurs contemporaines , fait par un observateur sagace et pour des contemporains.

« Il y en avoit, dit-il, quelques-uns qui sortoient du collège ,
» après y avoir été pédans ; d'autres qui venoient de je ne sçais
» où , vêtus comme des cuistres, et, quelque temps après, trou-
» voient moyen de s'habiller en gentilshommes , mais ils re-
» tournoient incontinent à leur premier état , soit que leurs
» beaux vêtemens eussent été empruntés, ou qu'ils les eussent
» revendus, pour avoir de quoi vivre. Quelques-uns ne mon-
» toient ni ne descendoient et ne paroissoient point plus en
» un jour qu'en l'autre : les uns vivoient de ce qu'on leur don-
» noit pour quelques copies et les autres dépensent le peu de
» bien qu'ils avoient , en attendant qu'ils eussent rencontré
» quelque seigneur qui les voulût prendre à son service ou qui
» leur fit bailler pension du roi (2). Au reste , il n'y en avoit
» pas un qui eût un véritable génie. Toutes leurs inventions
» étoient imitées, ou se trouvoient si faibles qu'elles n'avoient
» aucun soutien..... Comme ils sont longtemps à achever ce
» qu'ils font, ils ont le loisir d'en faire courir le bruit partout,
» et de faire désirer leur ouvrage par les louanges que l'on lui
» donne sans en avoir vu une partie, et, le mettant en lumière,
» ils le rendent agréable à quelque seigneur, qui lui acquiert
» de la vogue dedans la cour » (3). Je n'irai pas plus loin, car
les deux pages qui suivent sont sans doute ajoutées après coup,
et portent sur les lettres de Balzac ; mais ce n'est là qu'un dé-
tail accidentel, qui ne doit pas rendre suspect le tableau d'en-
semble. Presque aussitôt après , Sorel reproduit en prose ce
que Regnier écrivait à Rapin sur l'esprit étroit et minutieux de

(1) Page 184.

(2) Page 185.

(3) Page 186.

l'école de Malherbe (1) et date ainsi de nouveau son récit. Je ne m'arrêterai pas sur la jalousie et la vanité (2) qu'il reproche à ses amis les gens de lettres : ces sortes de critiques ne servent point à distinguer une époque d'une autre. Mais il n'en est pas de même de leur misère proverbiale, au temps où Maynard écrivait :

Pégase est un cheval qui porte

Les grands hommes à l'hôpital,

et où Sorel décrivait le profond dénuement du Musidore (3) : à cet égard les siècles se suivent et ne se ressemblent pas.

Francion essaie de se produire à la cour, en offrant à la reine des vers qu'il a composés pour un ballet ; il en revient, sans autre avantage que d'avoir vu là « une image des merveilles » qu'il avait lues dans les romans de ce temps, « marcher des rochers... le soleil et les astres paroître dans une salle et des charriots aller par l'air » (4). Il s'avise ensuite de dédier à un seigneur une histoire qu'il fait imprimer, et, afin de parvenir auprès de lui plus sûrement que par la seule littérature, il fait connaissance avec un gentilhomme de sa suite. « Je lui contai » en bref, dit-il, les services que j'étois capable de rendre » à Philémon, qui étoit le seigneur que je désirois connoître. » Je lui disois que je jouois du luth et que je savois des » chansons non pareilles ; qu'outre cela je faisois des contes » les plus gais du monde, et que j'étois capable de faire rire » Héraclite » (5). En d'autres termes, Francion, gentilhomme et gentilhomme breton, tâche d'obtenir l'emploi de bouffon, probablement auprès d'un sot, car l'intermédiaire choisi s'étant fait remettre le livre et ayant éludé l'entrevue de Philémon avec l'auteur, celui-ci l'accuse bien un peu d'avoir agi par jalousie, par crainte de se donner un rival auprès de son patron,

(1) V. supra, II, 4.

(2) Page 192.

(3) Page 193.

(4) Page 203.

(5) Ibid.

mais il ajoute malicieusement : « Il me donnoit sujet de croire » que, s'il ne me présentait à lui, c'étoit qu'il avoit peur que » je ne connusse qu'il n'avoit pas l'esprit de dire trois mots de » suite pour me remercier et que *possible ne sçavoit-il pas lire* » et n'eût non plus entendu ce que je lui disois dans mon » épître que si c'eût été du langage des grandes Indes. Je ne » veux pas dire pourtant qu'il fût si ignorant que cela ; que sert- » il d'en parler ? l'on sçait bien *si cela est ou non....* Et, en m'en » retournant, je donnai au diable et le livre et le seigneur, et » protestai de ne faire plus de telles sottises que d'aller dédier » des livres à des stupides qui vous croient beaucoup obliger lorsqu'ils les reçoivent seulement, et ne vous voient que le moins » qu'ils peuvent, craignant que vous ne les importuniez de » quelque chose. » Nous rentrons ici dans la satire de Théophile, avec qui Francion n'est pas sans quelques traits de ressemblance, pour le goût de sa critique, l'aisance de sa prose, l'extrême ténuité de ses scrupules et les pages qu'il a écrites en l'honneur du duc de Luynes ; car il est clair que Praxitèle, le favori du roi, et les parents de ce favori sont de Luynes, Cadenet et Branté (1) : en deux pages, Sorel résume ici presque tout ce qu'il y a de bon dans le gros volume de pamphlets écrits contre les d'Albert.

Mais Praxitèle ne devient pas le patron du héros de l'Histoire comique. Francion s'est attaché à un certain Clérante, qui finit par lui offrir un appointment honnête. « J'acceptai, dit-il, » pourvu que j'eusse toujours ma franchise et qu'encore que » je rendisse des services, que mal aisément pouvoit-il espérer » d'un autre, je n'eusse point la qualité de serviteur (2). » On voit que la fierté de sa race lui était revenue en temps utile. Ainsi relevé par le succès de son mérite dans sa propre opinion, dans celle des autres et dans la société parisienne de ce temps-là, il peut dédaigner les anciens camarades qu'il avait « fait

(1) Page 258-9.

(2) Page 231-2.

semblant de chérir, à cause du profit » qu'il en tirait (1); il peut servir les intrigues galantes ou les brutales débauches de son maître, qui, par parenthèse, était marié (sauf à intriguer à sa place, quand l'occasion s'en présente); il peut, grâce à cette position, corrompre à la fois la maîtresse et la servante..... et surtout critiquer durement ceux qui ne savent pas comme lui que la véritable noblesse est celle de l'Âme (2).

Mais n'y avait-il donc point, outre Clérante, de gentilshommes qui eussent le goût du bel esprit? Il y en avait assurément, et même hors de la famille d'Angennes, sans parler des classes moyennes où certaines professions étaient forcément lettrées, et où plusieurs tenaient à prouver qu'ils avaient étudié les lettres latines (3). Francion trouva un jour quelques gens du bel air, ennemis du langage vulgaire, chez une dame de relations assez faciles et dont personne n'oserait rapprocher le nom de celui de Catherine de Vivonne, plus digne cent fois des respects de l'histoire par l'élévation et la pureté de son âme que par les services qu'elle a rendus aux lettres françaises, de Catherine de Vivonne, dont Sorel, pas plus que Tallemant, je m'en flatte pour l'honneur de la nation, n'aurait voulu rappeler la mémoire qu'avec une sincère vénération. Ce n'est donc pas dans la chambre bleue d'Arthénice que se tiennent les discours que nous allons écouter, avec moins d'étonnement toutefois que le héros de Sorel, car nous connaissons Jodelet

(1) Page 232.

(2) Ibid.

(3) Un avocat, voulant entrer au ballet de la cour, s'adresse en ces termes à Géropole, « qui étoit encore capitaine des gardes » (Bassompierre?) : — « Monsieur, ayant appris par la renommée aux langues « altisonantes qu'il se faisoit à ce jourd'hui une fête plénière dedans » cet aulique séjour, la curiosité qui espoind d'ordinaire tous les » nobles cœurs, m'a porté à venir voir ces beaux jeux du roi et des » reines ; il vous plaira donc de m'y introduire avec ma petite » famille qui l'inculquera en sa mémoire au grand jamais comme un » bénéfice de votre affabilité. » (P. 201.)

et Mascarille, dont, comme on le verra, le langage était de mode à la cour bien avant Louis XIV et Molière.

« Un de mes amis me mena un jour chez une demoiselle... me disant que c'étoit la femme du meilleur discours qui se pût voir, et que je ne manquerois point de trouver en sa compagnie des plus beaux esprits du monde.... Il y avoit, pour l'entretenir, beaucoup d'hommes bien vêtus, qui, à mon avis, n'étoient pas des moindres de la cour. Je prêtai l'oreille pour ouïr les bons discours que je m'imaginois qu'ils feroient. De tous côtés je n'entendis rien que des vanteries, des fadaises, des contes faits mal à propos, avec un langage le plus galimatias et une prononciation la plus mauvaise qui se puisse figurer : « C'est » une étrange chose, Mademoiselle, disait l'un en retroussant » sa moustache, que le bon hasard et moi sommes toujours en » guerre : jamais il ne veut loger en ma compagnie ; quand » j'aurois tout l'argent que tiennent les trésoriers de l'Epargne, » je le perdrois au jeu en un jour. C'est signe que les astres, » disoit un autre, vous décocheront une influence qui suppliera » l'Amour de métamorphoser votre malheur au jeu en un bon- » heur qu'il vous donnera en femme. Je ne sçais quel édit fera » le ciel là dessus, reprit le premier, mais je vous appelle en » duel comme mon ennemi, si vous n'ouvrez la porte de votre » âme à cette croyance que, pour être des favoris du destin en » mon mariage, il me faut avoir une épouse semblable à » Mademoiselle.... Mon cœur flottera toujours dans la mer de » deux cent millions de pensées, à l'appétit glouton de l'ouest » et sud-ouest de mes désirs, jusques à tant que je vous aie » fait paroître, belle beauté, que je vous adore avec une dévo- » tion si fervente que... » Il en demeura là-dessus, s'égarant en ses conceptions. » Et peu après : « Quel jugement faites-vous » de mon habit ? disoit l'un ; n'est-il pas de la plus belle étoffe » pour qui jamais l'on ait payé la douane à Lyon ? Mon tailleur » n'entend-il pas bien les modes ? C'est un homme d'esprit ; je » l'avancerai, si je puis... Hélas ! Monsieur, répondit l'autre, » je trouve tout ce que vous avez extrêmement parfait ; tant

» plus je vous contemple, tant plus je suis ravi d'admiration.... Vous avez les bottes les mieux faites du monde et surtout vos cheveux sont si bien frisés que je pense que les âmes qui y sont prises s'égarent dedans comme dans un labyrinthe.... » Ils jugeoient des affaires d'Etat comme un aveugle des couleurs ... Là dessus on vint à parler de guerre et chacun conta les exploits imaginaires qu'il y avoit faits.... Ayant rencontré, au sortir, celui qui m'avoit fait aller là-dedans, je lui dis que véritablement tous ceux que j'y avois vus avoient beaucoup d'éloquence, mais que c'étoit à la mode du siècle, où parler beaucoup c'est parler bien.... La réponse que j'eus de cet ami fut qu'il connoissoit bien, par le train qui étoit à la porte, quelles personnes étoient dedans... et que c'étoient des seigneurs et des gentilshommes estimés pour les meilleurs esprits de France. Je lui répliquai là-dessus qu'au royaume des aveugles les borgnes sont les Rois (1). »

Acceptons le jugement, que tout confirme dans ces recherches ; acceptons-le comme épigraphe du présent chapitre, mais prenons-le aussi comme une date, et souvenons-nous qu'en 1622 la rue Saint-Thomas-du-Louvre ne renferme encore qu'une réunion de famille, que les libres relations entre les écrivains de mérite et les personnages de haut rang ne se sont pas formées, que Corneille n'est pas venu et que le Marino vient tout au plus de quitter Paris.

VIII.

ÉPISTOLAIRES.

Je l'ai dit plus haut : Malherbe, dont il reste des lettres nombreuses, n'en considérait pas la composition comme un exercice littéraire ; elles forment une correspondance et rien autre chose, sauf la lettre à la princesse de Conti, sur la mort

(1) Page 223-8.

du chevalier de Guise, son frère : celle-ci est un petit traité, qui rappelle, mais sans plagiat, les *Consolations* de Sénèque (1). Il y a donc du naturel dans les lettres du lyrique réformateur ; il y en a même beaucoup, et pour la pensée et pour le style. Les sujets qui pouvaient prêter soit à la déclamation, soit à l'éloquence, selon le mérite de l'auteur, sont en général traités avec une extrême mesure ; et la Consolation à la princesse de Conti présente elle-même un heureux contraste avec les lourdes hyperboles dont les poètes d'alors chargeaient l'expression de tous les sentiments. Sauf quelques mots sur la *Fortune*, restes de l'antiquité, qui font à peine tache dans ce morceau de philosophie chrétienne, on n'y remarque rien qui choque ni la délicatesse ni la raison. Malherbe sait se borner à quelques mots pour dire que la nécessité de la mort est la même dans tous les rangs, et, si cette pensée peut, malgré tout, encourir le reproche de lieu commun, l'auteur se relève aussitôt : « Souvenez-vous, » dit-il, de quelle horloge son heure a sonné. N'est-ce pas de celle qui est faite quant et les siècles par l'auteur des siècles » mêmes, gouverne le soleil, comme le soleil gouverne les » nôtres, et, d'une souveraineté absolue, assigne le commencement et la fin de tout ce qui est, d'un bout à l'autre de » l'univers. » Et cet éclat même de la pensée, cette richesse de bon aloi dans le langage, l'auteur les ménage avec une grande sobriété. Une belle imitation du songe de Scipion, vers la fin de la lettre, est, avec le passage que j'ai cité, le seul qui soit vraiment oratoire. On ne trouve pas, sans doute, dans la lettre à la princesse de Conti, cette complète aisance qui convient au genre épistolaire ; la position de Malherbe ne la lui permettait point avec une cousine du roi ; mais la gravité des pensées, le sentiment d'une réunion future dans le sein de Dieu, qui domine ici, enfin l'absence de tout compliment fade, de toute affectation dans le choix des mots et dans le rapprochement des idées

(1) C'est la 15^e des lettres choisies, dans l'édition du Panthéon littéraire.

donnent à cette composition un mérite remarquable, surtout si l'on se souvient qu'elle est écrite au temps où de Rosset publiait son déplorable recueil.

La lettre de Malherbe à M. de Termes sur la mort de son fils, postérieure de quelques années (1), fait une part un peu plus grande aux lieux communs antiques et n'est pas d'un goût si sévère. Comme il s'agit d'un fils mort avant son père, Malherbe trouve cette antithèse : « A quel propos voudroit-on que la mort » suivit les affections de la nature, elle qui fait profession de » n'être au monde que pour les ruiner ? » Mais il y a plus de simplicité, ce semble, dans la lettre qu'il écrit à un serviteur de Philippe III au sujet de la mort de son maître (2), et un langage plus naturel dans sa lettre à une dame, après la mort de son mari (3). En somme, les plus défectueuses ont une certaine saveur du XVII^e siècle, qu'il est impossible de méconnaître; je dis même en dehors de la langue, qui ne peut être mise en question, quand il s'agit de Malherbe. Le compliment à Bassompierre sur sa fortune (sans doute sa promotion à la dignité de maréchal, en 1622) est également exempt d'affectation et de bassesse (4); d'autres morceaux encore, parmi les lettres diverses, ne sont remarquables que par cette simplicité dont la France avait un si grand besoin; mais c'est principalement dans la longue série des lettres au savant M. de Peiresc que l'on reconnaît l'oubli de toute préoccupation littéraire, chez le chef de la nouvelle école. La lettre détaillée du 19 mai 1610, sur la mort si récente de Henri IV (5), est du même style que celles où Malherbe faisait à son ami une sorte de journal des nouvelles de la cour.

Une autre observation, qui n'est pas sans importance, c'est que

(1) Ibid., 2. — Il y est dit que la reine Anne d'Autriche est en deuil de son père.

(2) Ibid., 3.

(3) Ibid., 6.

(4) Ibid., 19.

(5) 28^e à M. de Peiresc.

cette langue des lettres de Malherbe, où l'on reconnaît presque partout la nôtre, c'était la langue *parlée* alors, du moins par les gens de goût. Il le dit lui-même assez clairement, dans une lettre à son cousin Bouillon-Malherbe, écrite en décembre 1627, lorsque Balzac avait déjà paru (1). Mais, encore une fois, ce n'était point là un exemple ni un système que Malherbe cherchât à propager : il ne s'attachait qu'à la langue, à la prosodie, à ce qu'il considérait comme des qualités poétiques : la prose ne rentrait pas dans son enseignement.

Voyez en effet Coulomby, son parent et son disciple. Assurément il n'admettait guère ses principes à cet égard, ou il ne mettait point au nombre des lettres celle qu'il adresse, sous la forme de *Discours, à M. le président Jeannin sur la mort de madame sa femme, sous les noms d'Aristandre et de Cléantée* (2). Il y entasse en effet les lieux communs les plus fades, comme un rhéteur qui se bat les flancs pour trouver quelque chose à dire, et cela sous prétexte que certains hommes, élevés par leur mérite aux plus hautes dignités, ne pouvant « pleurer longtemps sans faire pleurer le public, » chacun doit accourir pour leur apporter des consolations, comme on court à un incendie. La langue même n'est pas suffisamment respectée dans ce morceau, où le goût est blessé d'une manière révoltante. Ici c'est un latinisme que n'eût pas dédaigné Ronsard et une cacophonie comme jamais Malherbe n'en a relevé chez Des Portes (3) ; là

(1) « Je suis bien aise, Monsieur mon cousin, que mes lettres vous » soient agréables. Vous en parlez selon mon goût, quand vous » dites qu'en les lisant vous pensez m'ouïr deviser au coin de mon » feu. C'est là, ou je me trompe, le style dont il faut écrire les » lettres. » (Lettres choisies, 44.)

(2) Recueil de lettres nouvelles des plus beaux esprits de ce temps.
— 1642.

(3) « *Quiconque a conjoint, comme vous, l'administration des finances* » et l'intégrité, est monté au *degré d'une vertu* à qui rien ne doit plus » estre difficile. » — Ainsi il était plus difficile de ne pas voler le trésor que de supporter la mort de sa femme : notons en passant ce naïf témoignage des mœurs du temps.

c'est une comparaison bizarre entre la sépulture d'où *le destin* ne ramène pas et une navigation aventureuse d'où l'on peut revenir. Or tout cela est écrit un mois après le malheur de Jeannin, et bien longtemps après l'avènement de Malherbe, puisqu'il est question dans cette lettre de la mort de Du Peron (1). Un seul passage est réellement estimable dans cette composition : c'est l'éloge de la morte, éloge dont le style n'est pas déclamatoire et dont le fond est bien choisi ; mais ailleurs ce ne sont souvent que froides comparaisons, érudition intempestive, subtilités de langage ou de pensée, qui ne peuvent qu'aigrir la douleur. Du reste ce n'est pas à l'auteur seul qu'il faut s'en prendre : ce genre faux, cette maladroite imitation des anciens était un legs d'autres générations ; c'était, comme les latinismes dans le style, la prolongation obstinée d'un passé qui devait finir.

Car, lorsque Coulomby se sent libre de traiter à la moderne un sujet moderne, il est loin d'être ridicule. Sa *lettre d'Estat* à un personnage que l'éditeur ne nomme pas, sur la main-levée des biens ecclésiastiques de Béarn (2) et sur les craintes d'une guerre civile, est d'un style un peu terne, mais elle est nette, correcte, simple ; elle exprime clairement des idées justes et il n'y manque pas de traits où l'auteur se montre à la fois ingénieux et judicieux (3). On y trouve des phrases dignes des meilleures pages de Balzac ; on y trouve surtout une intelligence assez remarquable (non sans quelque prévention toutefois) et de l'histoire passée et surtout de l'histoire présente. « L'expérience, dit-il à propos des mouvements calvinistes, » a fait voir qu'on ne défend la religion que pour usurper l'Etat. Les peuples ont tous les maux de la guerre et les chefs

(1) Mort en 1618. — V. Journal d'Arnauld, 3 septembre.

(2) Cette question occupa beaucoup les contemporains et finit par amener une prise d'armes : j'y reviendrai plus loin.

(3) Même recueil. — On y trouve aussi une lettre de Coulomby au roi sur l'utilité de l'histoire, où il faut convenir qu'on ne rencontre ni la même intelligence des faits ni surtout le même goût.

» (se) départent tous les avantages des traités de paix..... Les
» derniers mouvements de ce royaume ont esté des preuves
» bien évidentes du profit que nous avons fait en nos propres
» afflictions. Les villes n'ont pas voulu adhérer à la faction qui
» se fit contre le Roy : et si peu d'hommes qui se sont jetez
» dans le party des princes ne l'ont point tant fait par l'affection
» de leur service que de leur intérêt particulier. » Ailleurs il
indique nettement et sobrement l'esprit de division intérieure
du protestantisme, le sentiment monarchique dominant dans la
classe moyenne et dans la petite noblesse, et il ajoute un peu
plus loin, à l'occasion des jalousies menaçantes qu'on aperce-
vait dans le sein du parti calviniste : « A peine pourrois-je dire
» lequel est plus incommode au party des huguenots d'avoir un
» chef ou de n'en avoir point. Tant qu'il n'en aura point, il sera
» foible ; aussitôt qu'il en aura un, il sera ruiné. » Mornay pen-
sait à peu près de même et il n'aurait pas mieux dit.

C'est que là ce goût du faux, qui gâtait les écrits du temps, cédait à l'intérêt présent et vif que présentaient aux contemporains ces événements historiques, aujourd'hui rejetés dans l'ombre par les travaux de Henri IV et de Richelieu ; c'est que cette situation pénible et inquiète, où se trouvait alors la France, brusquement interrompue dans une œuvre de pacification intérieure, d'unité, de grandeur, et ne sachant quand elle pourrait la reprendre, agissait fortement sur les esprits sérieux et mérite peut-être plus d'intérêt qu'on ne lui en accorde habituellement. Cet état social, j'essaierai bientôt de le décrire ; mais, dès ce moment, je puis dire, à propos des lettres familières et politiques des personnages d'alors, qu'il leur a inspiré des pages dignes d'être lues par le critique et par l'historien.

Sans doute la correspondance de Du Plessis-Mornay a surtout pour objet les intérêts spéciaux du protestantisme en France ; sans doute aussi Mornay est un esprit beaucoup plus sérieux que la plupart des personnages, même politiques, de son temps ; je suis donc loin de présenter la gravité de son style et de ses pensées comme un exemple de l'état général des esprits, et les

lignes que l'on va lire sont d'ailleurs au-dessus du niveau ordinaire de son style ; mais je dois rappeler et montrer que le véritable langage des affaires publiques n'avait pas disparu de la vie pratique à la mort de Henri IV : j'en trouverai les preuves chez deux hommes bien différents , le gouverneur de Saumur et l'évêque de Luçon.

Vers la fin de 1610 , Mornay exprimait ainsi à Sully , encore ministre, ses douleurs et ses craintes pour l'avenir de la France :
 « Certes, monsieur, comme ce ne seroit point de merveille que,
 » le cœur de ce royaume nous estant percé, nous perdissions
 » tout sens et mouvement ; aussi ne me puis-je rappaiser quand
 » je considère que tout ce qui nous en reste ne va qu'à l'intérêt
 » particulier, comme s'il n'y avoit plus d'état..... Attendons-
 » nous donc quelque autre coup pour nous réveiller, si nous
 » sommes sourds à celui-ci ? ou, pour avoir désormais des
 » greffes de bon français, nous faudra il envoyer en Hollande
 » ou à Venise ? J'avois servi ce grand roy trente et quatre ans ; à
 » moy est permis ce qui n'est à plusieurs autres. Les pleurs me
 » peuvent tarir avec le temps, mais non les regrets, mais non
 » les justes clameurs ; je dirois vengeances, si je les pouvois,
 » tant que je vive..... Votre prudence et auctorité est capable de
 » faire penser beaucoup d'autres. Pour ce, ai-je estimé de mon
 » devoir de vous en écrire ; qu'il ne soit pas dict en nos jours,
 » enregistré pour la postérité, que le plus grand roy que la
 » France ait nourri, que l'Europe ait vu depuis cinq cens ans,
 » nous ait esté misérablement osté ; et que les auteurs trop
 » reconnus pour nostre honneur le mènent en triomphe au lieu
 » d'estre traînés au supplice (1). » Ce n'est pas comme témoignage historique que j'ai cité ce passage : je ne crois pas plus que M. Poirson à la conspiration de d'Épernon, de la reine et des Jésuites contre la vie de Henri ; mais j'ai voulu montrer avec quelle noble simplicité un vieux soldat savoit encore, sous Marie de Médicis, exprimer un sentiment français, au fond d'une province française.

(1) Tome XI, n° 79, lettre du 11 novembre 1610.

Environ deux ans après, Du Plessis-Mornay se plaint au duc de Rohan de la méfiance dont il est l'objet. « Depuis ung an, » dit-il, j'ay travaillé plus que jamais à boucher tous les trous » par où j'ai pensé que le trouble pouvoit entrer; et néant- » moins ma condition, puisqu'il plaist à Dieu, est telle que je n'en » rapporte que mauvais gré. Ce qui ne me doit pourtant estre » nouveau, quand, du vivant de M. de la Tremouille, comme » vous sçavés, j'ai esté exercé de mesme... mais le temps, à la » vérité, m'est moins avantageux aujourd'hui, car lors, quelque » feust l'artifice de l'envie, à travers et au-dessus de tous ces » ombrages revenoit soudain en l'esprit de ce grand roy ma » fidélité esprouvée en tant de services, par tant d'années; de » sorte que lui-mesme entroit en caution de mes procédures, et, » s'il en avoit mescreu, s'en vouloit mal à soi-mesme, au lieu » qu'aujourd'hui, par le malheur commun, la calomnie tient » la campagne contre moi, sans que nul la reprime, interprete » mes plus moderées actions en passions effrenées, mes ser- » vices en crimes; efface comme d'une esponge les merites de » tant d'années en ung jour; et aussi estoit-il et nature! et rai- » sonnable qu'ils perissent du mesme coup, s'ensevelissent en » mesme tombeau » (1). Je me borne à ces deux citations, car j'ai déjà parlé de Mornay.

Les lettres de Richelieu, écrites avant son avènement au pouvoir suprême, et publiées récemment dans la collection des Documents inédits de l'Histoire de France, présentent une nouvelle preuve de la précision que notre langue acquérait au commencement du XVII^e siècle, même ailleurs que chez les écrivains de profession, surtout quand elle était maniée par un homme dont les qualités étaient celles que la nation cherchait confusément en elle-même. On pourra trouver de loin en loin, dans ces lettres, une tournure embarrassée (2), des phrases lourdes ou guindées (3), quand le futur souverain ne se sent pas

(1) XI, 243, 26 juillet 1612.

(2) V. lettre au maréchal d'Ancre (12 février 1614), et une autre de 1618 au roi.

(3) A Sully en 1612, à Coëffeteau en 1619.

à l'aise : on dirait qu'il n'a de style naturel que celui du commandement, ou du moins de l'égalité ; mais l'affectation proprement dite ne s'y trouve guère (1), et je n'y ai vu que dans une lettre à Balzac des locutions appartenant à la seconde moitié du xvi^e siècle. En général, c'est l'aisance et même au besoin la grâce du xvii^e qui se montrent chez Richelieu (2) (je ne parle pas du poète) ; mais c'est surtout la vigueur de son style qui frappe le lecteur, quand Richelieu est ému : « J'ay eu tant de » honte et de déplaisir, écrit-il vers la fin de novembre 1615 » (pendant la seconde révolte des princes), d'avoir veu M. le prince » passer la rivière de Loire à la vue de nostre armée que, de- » puis ceste heure-là, je n'ay pas eu le courage de vous escrire » ni mesme d'envoyer des parolles au secours de la vérité, sca- » chant bien qu'il ne peut y avoir d'excuse vallable pour justifier » ceste action, et qu'en telles occasions où il s'agit du salut d'un » estat et de la réputation des armes d'un grand roy et de la » gloire qu'on y eust particulièrement acquise, les trop grandes » et trop prudentes considérations doibvent estre mises sous les » pieds. Du depuis encore, il s'en est présenté quelques-unes

(1) On en trouve cependant et dans une lettre à de Luynes en 1621, et dans ses remerciements au roi lorsqu'il est nommé cardinal (1622).

(2) Voir une lettre de 1613 à M^{me} de Bourges, d'autres de 1617 à MM. de Montigny et de Rohan (297, 337), une de 1619 à Sully (307), et plus encore peut-être celle de novembre 1613 à Villeroy, sur la mort de sa fille (93), où le style est presque toujours simple, la pensée et le sentiment toujours élevés. « Ainsy qu'il m'est impossible, lui » écrit-il, de ne me resjouir point de vos prospérités, ainsy ne » puis-je m'empescher de prendre une extrême part en l'accident » qui vous est arrivé; accident, monsieur, que je ne doubte point » que vous ne supportiez avec tout le sentiment qui se peut ima- » giner, veu vostre bon naturel, et avec autant de constance qu'on » en doit attendre d'une personne qui, en plusieurs pertes com- » munes à la France, dont l'intérêt lui est plus cher que le sien » propre, s'est tousjours trouvé non esperdu, mais à soy-mesme, le » bien public lui ayant donné la force de supporter ce qui, sans ceste » considération, lui eust esté insupportable. »

» où l'on pouvoit réparer le passé ; mais il semble qu'un mal-
 » heureux destin se soit opposé aux desseins de ceste armée et
 » l'ait rendue inutile ; car les conseils de plusieurs autres aussi
 » bien que les miens ont tousjours esté combattus d'une autho-
 » rité souveraine , et la volonté que tous généralement avoient
 » de combattre retenue par ses commandements absolus. D'ail-
 » leurs, les plus secrètes résolutions ont esté quelquefois aus-
 » sitôt sçeues par les ennemis que par ceux qui les devoient
 » exécuter (1). »

C'est surtout dans les lettres de son premier ministère, écrites, soit en son nom, soit au nom du roi, que l'on trouve, pendant cette période, les grandes qualités du style de Richelieu. Je ne crains pas de compter parmi les écrits politiques les plus remarquables du temps la lettre du roi au duc du Maine, pendant le dernier soulèvement contre Concini, lettre dont le style est noble, calme, aisé, parfois légèrement ironique, peu en accord, dans sa tranquille hauteur, avec le gouvernement d'alors, mais beaucoup plus avec l'esprit de Richelieu qui la contre-signé ; en voici quelques extraits :

Du Maine s'était plaint d'un complot formé, disait-il, contre sa vie ; le roi l'assure qu'il en sera fait justice, s'il veut réellement lui-même que le coupable soit jugé, « rien ne l'en pouvant » garantir que la fuite, qu'il vous est *aisé d'empescher*, ajoute

(1) Lettre à Du Perron vers la fin de novembre 1615 (n° 132). Voir, dans Fontenay-Mareuil (p. 301-9) et dans d'Estrées (p. 295-8), les détails de cet événement ; d'Estrées parle des instructions qui excusent jusqu'à un certain point la timidité stratégique du maréchal de Bois-Dauphin, mais devaient faire bouillir le sang dans les veines d'Armand du Plessis, qui, près de vingt ans après, écrivait au maréchal de La Force, alors occupé au siège de la Mothe : « *Vous me donnez la vie, quand vous vous résolvez de pousser vertement l'attaque du bastion qui prendra la citadelle assurément ; je vous supplie d'y faire l'impossible.... Je vous prie que je sache ce soir le travail que vous comptez faire cette nuit, car cela me console* » (2 août 1634 : Mém. de La Force. — Appendice).

» Richelieu, puisqu'il est entre vos mains. » — « Vous vous plaignez de la violence de ceux à qui je donne part au manement de mes affaires ; je m'en estonne grandement, puisqu'il n'y a personne qui ne doibve recognoistre qu'en suivant leurs advis, j'ay jusques icy donné à mes sujets tant de sujets d'actions de grâces pour ma clémence qu'à peine en trouvera-t-on un seul en mon royaume qui, avec quelque apparence, se puisse plaindre de ma rigueur, que je puis dire n'avoir jamais esté exercée *que contre moy-mesme*, ayant esté trop indulgent à l'endroit de ceux envers qui, selon Dieu et selon le monde, je pouvois user de sévérité. » — « Je vous prie de croire que les persécutions (pour user de vos termes) ne seront jamais telles en cet estat qu'elles en puissent chasser personne, me sentant, par la grâce de Dieu, maintenant assez fort pour exécuter *la résolution que j'ay prise de ne souffrir qu'aucun de mes sujets en persécute d'autres*, et faisant estat de vivre avec tant de bonté que je ne doute point que chacun à mon exemple ne se tienne en son debvoir. Les témoignages que vous me rendez par vostre lettre de désirer chèrement vostre repos dans l'innocence de vos actions me rejoignent grandement, si vos effects ne sembloient contrevenir à vos paroles, ne pouvant concevoir que l'innocence puisse compatir avec les intelligences et pratiques qui sont tous les jours entre vous et ceux qui veulent troubler le repos de mon estat, avec les levées de gens de guerre que vous avez faictes depuis peu pour grossir vos garnisons,... avec le reffus de recevoir mon lieutenant-général de Soissons en la ville où sa charge l'oblige de résider. *Je ne sçay pas ce que vous tiendrez pour crime*, sy vous appelez de telles actions innocentes » (1).

Un mérite au moins égal distingue la *Déclaration du roi*, lancée, un mois après, contre les princes, et dont Richelieu est

(1) 17 janvier 1617 (n° 180). Selon Fontenay-Mareuil, le complot de Louis XIII contre d'Ancre était déjà formé.

également l'auteur (1) : « Les paroles estant inutiles où les ef-
 » fects sont du tout contraires, que sert-il au duc de Nevers de
 » dire qu'il se veut justifier devant le roi en la cour des pairs
 » de son royaume , puisqu'il estime et recognoist la seureté
 » qu'il demande pour ce faire ne se pouvoir trouver auprès de
 » S. M.? Demander une chose avec des conditions impossibles ,
 » c'est la demander pour ne l'avoir pas , et partant il paroist
 » qu'il se veut contenter de parler de son innocence, sans la faire
 » voir par les preuves irréprochables dont il se vante : ce qu'il
 » montre assez ouvertement, lorsqu'il dit que, pour ceste heure,
 » le tesmoignage de sa conscience luy suffit. » — « Pour colorer
 » la défiance qu'ils feignent avoir... ils (les mécontents) met-
 » tent en avant qu'on a violé la foy publique en faisant arrester
 » M. le prince de Condé..... Punir un nouveau crime, après en
 » avoir pardonné plusieurs , est-ce violer sa foy ? Qui a jamais
 » ouï parler qu'une abolition des fautes passées couvrist celles
 » qui arrivent par après ? Oublier une faute , est-ce donner li-
 » berté d'en commettre par après?..... Si les grâces portoient
 » à de nouvelles fautes , elles perdroient le nom de grâces et
 » mériteroient celui de crimes. » — « Ils espandent parmy le
 » peuple qu'on le veut surcharger... bien que les plus grossiers
 » cognoissent que rien n'a empesché S. M. de le soulager que
 » la nécessité où leur rebellion l'a réduite, » etc. — C'est là de
 l'éloquence politique. Ce style simple , grave , serré , malgré
 quelques phrases un peu longues, pouvait être compris de tous
 et va constamment droit au fait. Jamais une figure de rhéto-
 rique ne s'y trouve que pour porter coup , et , dans ces longues
 pages, on ne trouverait pas trois lignes de déclamation : c'est
 là, et non dans les pièces des cinq auteurs, que l'on reconnaît
 Richelieu.

(1) N° 213, 18 février 1617. — Cf. la lettre au maréchal d'Ancre ,
 datée du 22. Beaucoup d'autres lettres ne contiennent que l'expédition
 des affaires courantes et n'ont pas besoin d'être étudiées au
 point de vue littéraire, mais je n'y ai trouvé nulle part ni emphase ni
 obscurité.

IX.

LES MÉMOIRES ET L'HISTOIRE.

Son style est moins irréprochable pourtant, bien qu'il s'agisse encore de matières politiques, dans un écrit composé plus à loisir et non sous l'impression immédiate des événements, je veux dire dans ses Mémoires, me bornant ici à la partie qu'il a réellement écrite seul (1) et qui se termine en 1624. Là Richelieu, quoiqu'il appartienne à la génération nouvelle, n'est pas toujours assez dégagé de la tradition littéraire du xvi^e siècle. Il est vrai que cet écrit appartient à sa jeunesse, car, si l'on y aperçoit la trace de corrections faites après coup (2), on y trouve aussi des témoignages qu'il était composé aux différentes époques où les événements se produisirent et n'a jamais été remanié dans son ensemble (3). En somme pourtant la prose du cardinal vaut beaucoup mieux que son jugement sur le Cid. Si, dans ses Mémoires, on rencontre quelquefois de l'afféterie (4), et même quelques expressions assez plates, le vrai style des affaires s'y montre bientôt et s'y montre presque partout.

C'est un ennemi déclaré des calvinistes sans doute, mais ce n'est point un déclamateur, c'est un politique habitué de bonne heure à se rendre froidement compte du jeu des passions privées dans les mouvements des partis, qui écrit, à propos de l'assemblée générale des protestants à Saumur (en 1611) : « La » plus grande partie des esprits de cette assemblée conspirèrent

(1) V. dans le Journal des Savants (1858), l'article de M. Avenel sur la rédaction de ces Mémoires.

(2) A propos du mariage de la reine d'Angleterre, au commencement du livre XII.

(3) Il se sert du mot *l'année dernière*, dans le XI^e livre, à propos de l'assemblée de Loudun. V. d'ailleurs (L. III, VIII, XI, XIV) l'esprit de certains jugements qui durent chez lui se modifier plus tard.

(4) Surtout dans le premier livre. Il y a aussi quelques phrases mal faites.

» à se servir du temps ; mais, ne s'accordant pas des moyens
 » propres pour venir à leurs fins, la division qui se trouva entre
 » eux , qui étoient seulement unis au dessein de mal faire en
 » général, donna lieu à Bouillon , commissaire du roi , de pro-
 » fiter des envies et jalousies qui étoient entre eux pour porter
 » les plus mauvais aux intérêts publics par leurs particuliers,
 » dont il les rendit capables » (1). C'est le futur triomphateur
 de la journée des dupes qui écrit, au sujet de Sigismond Bat-
 tory , captif contre la foi promise (1613) : « Exemple mémo-
 » rable qu'il n'y a point d'issue à l'autorité souveraine que le
 » précipice , qu'on ne la doit déposer qu'avec la vie » (2). On
 voit dominer aussi , chez ce renovateur de la puissance monar-
 chique en France, le dédain pour la politique d'attermoiement,
 qu'il tenait pour nécessaire à l'établissement de la régence ,
 mais qu'il traite durement quatre ans plus tard.

L'art de la narration ne lui est pas étranger non plus , ou
 plutôt, lorsqu'un fait a vivement frappé son esprit d'homme
 d'état, lorsqu'un trait d'ineptie ou de lâcheté soulève son mépris,
 cette impression se reproduit dans le tableau qu'il en retrace.
 Il vient de raconter la mort du maréchal d'Ancre , assassiné
 sous prétexte de résistance (prétexte auquel ne croit pas l'au-
 teur) par ceux que Louis XIII avait chargés de l'arrêter , et il
 ajoute : « Le baron de Vitry fut fait à l'instant maréchal de
 » France , pour récompense de l'exécution qu'il avoit faite.....
 » L'après-dinée de ce jour, tous les ordres et toutes les com-
 » pagnies de la ville vinrent saluer le Roi et lui applaudirent...
 » Ils trouvèrent S. M. sur un jeu de billard , où le sieur de
 » Luynes l'avoit fait mettre exprès pour être vu plus aisément
 » de tout le monde. On lui dit depuis que c'étoit comme un
 » renouvellement de la coutume ancienne des François , qui
 » portoient leurs rois à leur avènement à la couronne sur leurs
 » pavois à l'entour du camp..... Mais le Roi étant au bas-âge

(1) L. II.

(2) L. IV.

» qu'il étoit , et lui n'ayant jusqu'à cette dernière journée fait
 » autre métier auprès de lui que de le servir en ses passe-temps
 » et lui siffler des linotes , il semble qu'il eût été à propos qu'il
 » eût choisi un autre lieu pour l'élever » (1). — Un peu plus
 loin, il parle en ces termes de l'assemblée des notables à Rouen
 (décembre 1617) : « Il y fut fait beaucoup de belles proposi-
 » tions pour le bien de l'Etat ; mais parce que ce n'étoit pas la
 » fin pour laquelle se tenoit l'assemblée , il n'en fut tiré aucun
 » fruit... Le principal dessein de Luynes étoit de faire trouver
 » bon ce qu'il avoit conseillé au Roi sur le sujet de la mort du
 » maréchal d'Ancre et de l'éloignement de la reine-mère.
 » Cela fait , son soin ne s'étendit pas plus avant » (2).

A une époque même où sa propre disgrâce est au moins fort adoucie , mais où il est peu disposé encore à tenir compte des besoins du pouvoir , car il est l'âme du parti de Marie , il peint en ces traits le gouvernement de Luynes et de sa famille : « Pour
 » avoir de l'argent , ils entreprennent de faire passer des édits
 » à la honte du Roi et à la foule du peuple. — Les sieurs de
 » Villeroy et président Jeannin essaient d'en empêcher l'effet
 » — On leur ferme la bouche en leur disant que le Roi les
 » avoit envoyés quérir pour leur dire ses volontés et non pas
 » pour prendre leurs avis. On les mène par surprise au parle-
 » ment , de crainte que , s'ils ont le loisir de reconnoître ce qu'on
 » désire d'eux , ils perdent la volonté de le faire. — Le Roi
 » s'y porte en personne pour lever , par le respect de sa pré-
 » sence , les difficultés que ce grand sénat y vouloit apporter.....
 » Quant aux ministres , ils ne sont pas plus épargnés , la plupart
 » des choses d'importance se font sans leur avis..... Si le pré-
 » sident Jeannin , dont le jugement n'est pas moindre que la
 » prud'hommie , touché de la perte de l'Etat , témoigne quelques
 » sentiments libres , on le traite de rêveur. » Et comme les fa-

(1) L. VIII. — Le Journal d'Arnauld d'Andilly parle , sous la date de mai 1617 , des compliments des cours souveraines.

(2) Ibid. Nous verrons ailleurs d'autres causes de cette inefficacité.

voris multiplient leurs gouvernements et leurs places, « on » détourne à ces traités particuliers les deniers qui se lèvent » sur les peuples pour le bien public. En un mot, si la France » étoit tout entière à vendre, ils acheteroient la France de » la France même » (1).

La rupture éclate de nouveau entre la mère et le fils : la guerre commence ; Richelieu ne quitte point Marie ; les déconvenues de son parti l'atteignent coup sur coup et dans ses affections, et dans son ambition, et dans son amour-propre, et sans doute aussi (pourquoi pas ?) dans son patriotisme ; il les ressent vivement, il les raconte en véritable historien ; il les juge aussi avec cette poignante ironie qui, à une autre époque, eût fait de lui, sinon un pamphlétaire, du moins un journaliste terrible : jamais la fable du dragon à plusieurs têtes ne fut mieux mise en action que dans le récit de cette campagne.

Longueville n'a osé ou n'a pu tenir dans Rouen ; le château de Caen est rendu, au grand contentement de la ville. « Ver- » neuil, Vendôme et Dreux ne furent pas plutôt sommées que » rendues, quoiqu'elles fussent fournies de vivres nécessaires » pour leur défense, et que ceux qui commandoient se fussent » faits forts de donner du temps assez pour faire l'accommodement qu'on désiroit à l'avantage de l'Etat. Il n'y eut jamais » moyen de tirer M. Du Maine hors de son gouvernement (de » Guienne) ; il pensoit n'en pouvoir sortir sans le perdre, et ne » prévoyoit pas que, s'il n'en sortoit, la reine étoit perdue. » — M. D'Epernon n'étoit pas encore prêt. Les forces que » M. le Comte et M. de Vendôme avoient promises ne man- » quèrent pas à prendre de l'argent mais à venir. » Richelieu raconte ensuite l'affaire du pont de Cé, où il avoue qu'il n'y eut que fort peu de résistance : « Dieu le permit ainsi, ajoute- » t-il (je n'affirme pas que cette phrase soit de 1620), pour faire

(1) L. XI. C'est un tableau général, car Villeroy étoit mort depuis plus de deux ans à la date sous laquelle est placé ce passage. — Cf. pour les édits bursaux, Pontchartrain, 18 février 1620.

» voir que le repos des Etats lui est en si grande recommanda-
 » tion qu'il prive souvent de succès les entreprises qui le pour-
 » roient troubler , quoique justes et légitimes. » Il exprime
 ensuite, avec une grande netteté, son jugement sur chacun des
 généraux de la reine et même sur la cause stratégique de la
 déroute , et il termine par cette phrase où la clarté de la pensée
 lutte avec succès contre une fâcheuse tradition de langage : « Je
 » reconnus en cette occasion que tout parti composé de plusieurs
 » corps qui n'ont aucune liaison que celle que leur donne la
 » légèreté de leurs esprits, qui leur faisant toujours improuver
 » le gouvernement présent leur fait désirer du changement sans
 » savoir pourquoi , n'a pas grande subsistance ; que ce qui ne
 » se maintient que par une autorité précaire n'est pas de grande
 » durée ; que ceux qui combattent contre une puissance légi-
 » time sont à demi défaits par leur imagination..... M. de
 » Vendôme et plusieurs autres chefs donnèrent à la Reine la
 » première nouvelle » (1).

Si, dans le récit assez long des affaires de Béarn (2) et de Languedoc (3), qui suit la réconciliation de Marie de Médicis avec de Luynes , les traits ne sont pas aussi vifs , la narration du moins est d'une simplicité constante. Et si l'on songe que c'est là le premier acte du drame qui va se dénouer sous les murs de la Rochelle , cette simplicité ne sera pas à nos yeux un mérite insignifiant sous la plume du triomphateur de 1628.

Les documents historiques abondent, nous le verrons tout-à-l'heure, sur l'époque que j'étudie en ce moment , mais les Mémoires réellement écrits pendant la jeunesse de Louis XIII et qui permettent d'étudier le style narratif de ce temps sont bien peu nombreux. Les *journaux* de Pontchartrain et d'Arnauld d'Andilly n'ont point une forme littéraire et répondent presque constamment à leur titre. Les Mémoires de Fontenay-Mareuil et de Ro-

(1) L. XI.

(2) Ibid.

(3) L. XII-XIII.

han, bien supérieurs sous le rapport de la narration, quoique la langue y soit encore défectueuse, pour ne pas dire embarrassée, ont été probablement écrits sous Richelieu, puisque le récit continu atteint, pour les premiers, et dépasse, pour les seconds, son avènement au pouvoir; quant à ceux de d'Estrées sur la régence, la notice de M. Petitot nous apprend qu'ils furent écrits sur la demande de Richelieu ministre; Bassompierre dit lui-même qu'il composa les siens à un âge assez avancé; on trouve dans ceux de La Force des campagnes d'Allemagne et de Lorraine, et d'ailleurs il ne les écrivait que pour sa famille; enfin d'Aubigné interdit à ses enfants de publier les siens, et il les a écrits peu avant sa mort, arrivée en 1630. Mais l'histoire proprement dite compte plusieurs compositions datées de 1610 à 1624, qu'il n'est pas permis d'oublier ici.

Et d'abord l'Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné, qui s'arrête au commencement du *xvii^e* siècle, mais qui ne parut qu'en 1616 et fut réimprimée dix ans plus tard: c'est donc ici le lieu d'en parler, en nous arrêtant, non sur les événements eux-mêmes, mais sur les opinions littéraires et sur le style de l'écrivain. Les qualités et les défauts de l'auteur des *Tragiques* se retrouvent en partie dans sa prose. Plus passionné, ou, si l'on veut, autrement passionné qu'il ne convient à un historien et trop confus dans son plan (1), homme de parti avant tout, mais homme de parti intelligent, il expose lui-même, dans sa préface, ce qu'il se propose dans cette composition et, ce qui est plus intéressant, les opinions répandues alors (2) sur le style historique: « Ayant, dit-il, assez longtemps appréhendé » la pesanteur de l'histoire et redouté ce labeur pour les rigoureuses loix qui lui sont imposées: après avoir considéré à » combien de sortes d'esprits doit satisfaire celui qui expose » son talent sur un eschaffaut si eslevé, où il a pour spectateur

(1) V. le jugement que porte M. Poirson sur l'ensemble de cet ouvrage (I. VI, ch. ix, § 2, sect. 2).

(2) En 1616, cette préface appartenant déjà à la 1^{re} édition.

» l'univers , autant de juges que de lecteurs ; desquels *les uns*
 » *cherchent un langage affecté* qu'ils appellent fleuri ; *les autres*
 » *le concis , tout hérissé de poinctes* ; quelques-uns s'attachent à
 » la cadence des périodes , ne veulent pas qu'elles entrecouppent
 » l'haleine du lecteur pour estre trop courtes , ni aussi que ,
 » pour estre trop longues , elles amusent les esprits à démesler la
 » construction des paroles , quand il faut trier celle des affaires :
 » les moins judicieux désirent des phrases poétiques et molles
 » parmi les roides et masles discours... Enfin... il s'en trouve qui
 » aiment mieux un historien pathétique et faux qu'un astorge et
 » véritable... N'estant possible de plaire à tous à la fois , j'ai es-
 » timé qu'il se falloît régler aux meilleurs , et n'attendre pour
 » juges œquanimes de ma louange que ceux qui l'ont méritée
 » pour eux..... Rendons vénérable nostre genre d'escire ,
 » puisqu'il a de commun avec le théologien d'instruire l'homme
 » à bien faire et non à bien causer. »

Cela n'est pas écrit dans une langue irréprochable , mais le genre de l'histoire est compris , si toutes les qualités du style historique ne sont pas reconnues. Et si , dans le reste de cette préface , la forme est négligée jusqu'à manquer , dans certaines phrases , de logique et même de clarté , sans parler des mots vieilliss et des latinismes , l'énergie naturelle de l'auteur s'y retrouve aussi. On y peut reconnaître , pour la vigueur comme pour l'irrégularité du style , la justesse du rapprochement qu'on a fait entre d'Aubigné et Saint-Simon , avec cette différence néanmoins que , fût-elle faite par fragments , la lecture du premier fatigue bien plus que la lecture suivie de son héritier. On voit qu'il « a fait , » comme il le dit , « courage de colère » pour suppléer à ce qu'il voyait ou croyait voir d'inexact dans les récits de ses contemporains , mais qu'il s'est mis peu en peine des qualités littéraires dans le sens rigoureux du mot.

Le mélange des bonnes et des mauvaises traditions de l'école de Ronsard se retrouve dans ce résumé de son histoire que d'Aubigné donne dans sa préface : « Acceptez , dit-il au lecteur , la
 » peinture d'un temps calamiteux , plein d'ambitieux desseins ,

» de fidélitez et d'infidélitez remarquables, de prudences et témé-
 » ritez, de succès heureux ou malheureux, de vertus relevées et
 » d'infâmes laschetes, de mutations tant inespérées, qu'aisément
 » vous tirerez de ces narrations le vrai fruit de toute l'histoire,
 » qui est de connoistre, en la folie et foiblesse des hommes, le ju-
 » gement et la force de Dieu. Nous tirons un prince du berceau,
 » encourtiné d'épines, d'elles armé et piqué tout ensemble.
 » Comme une fleur qui a languì longtemps dans un hallier
 » d'horties et de serpens, son matin n'a veu le soleil qu'entre
 » les nuées, qui l'ont noyée en l'esclaboussant : son midi a esté
 » effroyable de tonnerres et d'orages sans repos : sa force plus
 » douce nous a donné loisir de pendre nos habillemens mouil-
 » lez devant l'autel du Dieu de paix. » Quelques lignes plus
 loin est un portrait de Catherine de Médicis (1), comparable à
 ceux de ses fils dans les Tragiques, tandis qu'ailleurs d'Aubigné
 s'amuse à une comparaison classique entre Henri IV et Her-
 cule, ou encore, mais rarement, à des pauvretés dans le goût de
 Bertaut. En somme c'est un fait curieux de voir combien, trente
 ans après la mort de Ronsard, vingt-cinq ans après Du Bartas,
 les souvenirs littéraires du xvi^e siècle pouvaient encore embar-
 rasser un soldat.

Dans le récit historique, d'Aubigné paraît avoir, comme les
 autres narrateurs appartenant à l'aristocratie d'alors, une heu-
 reuse aversion pour l'afféterie du langage, mais il semble né
 plutôt pour dissertar ou pour discourir que pour raconter (2).

(1) « Qui, pour vestir la prudence et le courage des hommes, avoit
 despoillé les craintes et les *storges* (sentiments) communes à son
 sexe, n'ayant rien de médiocre en vices ni en vertus : qui nourrissoit
 ses propres enfans, de façon qu'ils deussent tous-jours emprunter
 d'elle la conduite et la puissance, et elle d'eux le nom et le sceau.
 Elle ne lui laissa voir le jour (à Henri IV, 1572-6) qu'autant qu'il en
 falloit pour effémìner son courage par les délices. »

(2) V. ses paroles à Henri de Bourbon, pour l'engager à fuir de la
 cour (T. II, L. II, ch. 18), et son discours, après la mort du duc
 d'Alençon et la formation de la Ligue (T. II, L. V, ch. 7). En voici

En effet, la mise en scène, le talent de peindre sont quelquefois médiocres chez lui, et il n'est pas même toujours très-clair. Sa langue est imparfaite, irrégulière dans les constructions, plutôt encore que surannée dans les mots (1), sans parler de l'abus qu'il fait, je ne dis pas des termes de stratégie, mais de termes familiers de la vie militaire, que la gravité de l'histoire eût pu lui faire écarter (2). Mais d'Aubigné se retrouve éminent écrivain, dans des expressions vives, énergiques, inattendues. C'est lui qui nous dit que, retenu et surveillé à la cour de France, en 1576, Henri, son héros, « sçeut bien *rendre ses*

quelques morceaux : « Si vous vous armez, le roi vous craindra ; il
 » est vrai, si le roi vous craint, il vous haïra. Pleust à Dieu que ceste
 » haine fust à commencer. S'il vous hait, il vous détruira. Que nous
 » n'eussions point encore essayé le pouvoir de ceste haine, mais bien
 » à propos la crainte qui empesche les effets de la haine ! Heureux
 » ceux qui, par ceste crainte, empescheront leur ruine ; malheureux
 » qui appellera ceste ruine par le mespris..... Les arts sont esmeus
 » par la gloire, et sur tous ceux de la guerre. Monstrerons-nous à
 » nostre jeune noblesse l'ignominie chez nous et l'honneur chez les
 » autres ?... Oui, il faut montrer nostre humilité ; faisons donc que
 » ce soit sans lascheté : demeurons capables de servir le roi à son
 » besoin et de nous servir au nostre, et puis ploier devant lui, quand
 » il sera temps, nos genoux tout armez, lui prester le serment en tirant la main du gantelet, porter à ses pieds nos victoires et non
 » pas nos estonnemens.... Le prétexte sur lequel nos ennemis ont
 » eschappé à leur roi est pour nous sauter au collet. Il est nécessaire
 » que le respect de nos espées les arreste, puisque le sceptre ne le
 » peut.... Je concluds ainsi : Si nous nous désarmons, le roi nous
 » mesprisera ; nostre mespris le donnera à nos ennemis ; uni avec
 » eux, il nous attaquera et ruinera desarmez ; ou bien, si nous nous
 » armons, le roi nous estimera, nous estimant, il nous appellera ;
 » unis avec lui nous romprons la teste à nos ennemis. »

(1) Ainsi : armé le corps seulement. — Despriser les affaires des éloignez de la cour. — Je *sens* pour j'*entends*. — Eux trois entrepreneurs bien d'en venir à bout, pourveu qu'assurez d'estre secourus.

(2) Ayant fait partir de la main, pour aller brûler l'amorce. — Troupettes (petites troupes).

espions doubles ; » et il ajoute plus loin qu'ayant cru lui persuader qu'il serait lieutenant-général du royaume ses ennemis le tenaient *prisonnier de cette espérance* (1). Ailleurs, dans le récit de la guerre qui se faisait cette même année, après leur évasion : « Nos trente estradiots demeurèrent dans le logis pour voir si l'occasion ne les viendrait pas trouver » (2). C'est d'Aubigné encore qui, pour faire entendre que les habitants de Marmande s'étaient aguerris, dit que Henri « leur avoit appris, en feignant de les assiéger, ou en les assiégeant à demi, à digérer la frayeur d'un siège, » et qui parle d'un ouvrage de fortification « quitté d'effroi par ceux qui estoient dessus » (3). Observons d'ailleurs, touchant l'irrégularité de sa langue, que d'Aubigné habita presque toujours les pays d'Outre-Loire où le mouvement de transformation devait être plus lent.

Bien différent est le style de la *Décade contenant la vie et gestes de Henry-le-Grand*, publiée presque en même temps (1614) par Le Grain, et remontant à la mort de Henri II. D'une naissance noble, attaché à la personne de Henri IV, en position par conséquent de voir de près beaucoup de grandes choses et surtout de bien connaître le prince étonnant dont il voulait raconter la vie, Le Grain montra d'ailleurs un extrême désintéressement qui est le meilleur garant de sa bonne foi (4). Eh bien ! avec tous ces avantages, le peu de génie qu'il avait reçu pour l'intelligence de l'histoire et l'influence du misérable goût de son temps en ont fait un écrivain des plus infimes, aujourd'hui bien justement oublié. La niaiserie des pensées, le pédantisme et la platitude du style se remarquent tout d'abord, si l'on essaie de feuilleter son ouvrage ; des phrases lourdes et traînantes, l'emploi de termes vieillis n'en sont que les moindres

(1) T. II, L. II, ch. 18.

(2) Ibid., II, 19.

(3) Ibid., III, 6. — V. encore V, 8 : Les autres prindrent l'espouvante pour conseil ; et (V, 13) : Tous prenoient pour conseil l'estonnement.

(4) Poirson, L. VI, ch. ix, § 2, sect. 2.

défauts. Veut-il raconter les rapides progrès de Henri IV pendant la guerre de Savoie : « Les habitants de Chambéry, dit-il, » se trouvèrent courts et se rendirent au Roy *qui y entra avec son conseil, où furent expédiées plusieurs lettres-patentes et autres affaires....* De Chambéry le Roy se présente devant la ville et » forteresse de Montmélian, estimée imprenable... et laquelle » estoit bastante d'arrester trois mois une armée de 50,000 hommes, conduite par *quelque lieutenant-général* ; mais c'est autre » chose de la *présence d'un Roy et d'un* principalement le nom » et la gloire *duquel* sont admirez en tout. (1) » Puis il représente le duc de Savoie les bras croisés, criant au feu, et ses voisins accourant avec l'*eau de prudence*. Un peu plus loin, c'est un rapprochement bizarre de ce prince et de Biron avec Camille et le maître d'école de Faléries, ou d'Ulysse ne pouvant tarder à se faire connaître à Laërte avec Henri empressé de rejoindre Marie de Médicis. Et parlant de la spoliation du marquis de Final par les Espagnols : « Tout le monde, dit-il, » regarde ce pauvre prince, personne ne parle pour lui, encore » que ce malheur *pende aux yeux* des regardans et que leurs » Estats soient perpétuellement aguetez de telle façon. » Enfin toutes les extravagances de Bertaut ne sont-elles pas égalées par cette réflexion sur une prétendue tentative d'empoisonnement contre le jeune Dauphin (2) : « Mais quel déplaisir » peut recevoir la France de voir que l'on veut esteindre ce bel » astre sitost qu'il s'est levé sur nostre orison : que l'on veut » faire gouter à ce premier-né du premier-né de l'église de » Dieu le venin quant et le lait et luy faire *sentir les sanglots de la mort* en humant l'air de la vie. La France n'est pas si heureuse que la Candie qui ne porte point de bestes venimeuses. » Mais en récompense elle porte des princes qui anéantissent le » venin. »

J'ai cru pouvoir condamner le style de Le Grain, après l'examen d'un seul livre de son ouvrage : il n'est pas besoin d'en lire

(1) Le Grain, L. VIII.

(2) Ibid.

autant pour se faire une opinion sur celui de Matthieu (1). Qu'on jette les yeux seulement, je ne dis pas sur le récit, mais sur les préliminaires de la conspiration de Biron, et l'on comprendra jusqu'où pouvaient aller à cette époque, même dans l'histoire, le style lourd et boursoufflé, l'érudition indigeste, la longueur des digressions. Biron « reconnoît bien qu'il est » mal aisé de se tenir ferme sur la pointe d'une telle hauteur, mais il... aime mieux comme l'aigle voler et estre battu » du tonnerre que de nager comme le cigne dans les eaux » de l'innocence et de la simplicité. Les couronnes sont les » limites et les *cercles* de l'ambition humaine ; » le tout accompagné de citations, non-seulement de Tite-Live, mais de Sénèque, de Pythagore et d'Archytas. Pour amener le portrait de Biron, l'auteur a soin de dire que « la forme ne s'introduit où la matière n'a esté seurement disposée. » — « Par l'ombre de » sa vanité, on jugeait de la hauteur de son ambition. Etc. » — Le seul mérite de l'auteur est de savoir la grammaire.

Il est pourtant à cette époque un historien proprement dit, un historien du passé, qui a laissé quelque renom : c'est Coëffeteau. En feuilletant son *Histoire romaine* (ou plutôt *Histoire de l'Empire romain*), on peut s'assurer facilement que l'estime de ses contemporains pour la pureté de son langage n'était pas exagérée. Ce livre, imprimé en 1623, semble être contemporain de la Bruyère et de Bourdaloue, ou, si l'on veut, c'est tout-à-fait la langue de Balzac, et le goût vaut là beaucoup mieux que chez le célèbre épistolaire. Il ne faudrait pas cependant voir dans Coëffeteau un esprit éminent qui se dégage par un bond vigoureux des entraves d'une langue imparfaite, pour exprimer de grandes pensées et éclairer ses contemporains. Non ; comme Balzac, il reste sectateur de la vieille Rome et du fétichisme césarien. Mais ce fanatisme pour Auguste, il l'exprime dans une langue toute moderne et presque définitive ; les mots qui seraient

(1) Matthieu, historiographe de France avait composé une histoire de Henri IV de 1598 à 1604. L'ouvrage dont je vais parler est une histoire de France posthume de 1515 à 1621. — V. Poirson, VI, ix.

des archaïsmes aujourd'hui ne l'eussent pas été aux yeux de Bossuet. Chez lui, sans doute, comme chez Balzac, comme chez Bérulle, c'est l'étude habile et raisonnée du latin qui a produit la perfection du français.

« Encor que la République romaine, dit-il à son début, ait produit les plus grands courages et porté les plus ambitieux esprits » de la terre, si faut-il confesser que jamais elle n'a eslevé ny » prince ni capitaine qui se soit proposé un dessein si hardy, si » généreux et si plein de gloire que celui qu'embrassa Auguste, » lorsqu'en l'âge de dix-neuf ans, recueillant le bris de la fortune » de César... il entreprit de vanger sa mort et de réduire sous sa » puissance ce superbe empire qui avoit donné la loy à tout le » reste de l'univers ; » et il développe cette pensée dans des périodes nombreuses, correctes, faciles, mais sans le moindre sentiment de l'immoralité de cette vie politique (observons pourtant que le mot *généreux* ne comportait guère alors que l'idée de hardi). Il va presque jusqu'à prendre au sérieux et comme l'œuvre de Dieu les présages qui, selon les flatteurs d'Auguste, avaient annoncé ses triomphes. Du reste il ne fait que de l'histoire politique et nomme à peine, à propos de Mécène, quelques-uns des écrivains dont le génie a illustré cette époque. Evidemment ce n'est pas un oubli ; l'auteur voulait s'en tenir rigoureusement à la distinction des genres, telle qu'on la concevait alors.

Coëffeteau raconte bien : l'entrevue du Reno entre autres est un tableau achevé. L'histoire des proscriptions réveille enfin chez lui le sens de la moralité politique : là il parle de tyrannie et de désespérée ambition. La peinture des massacres est vive et saisissante, exempte de pédantisme et de déclamation. Si quelques défauts de style se laissent apercevoir dans le récit de la bataille de Philippes, la mort de Cassius est réellement dramatique, et si la description de la seconde bataille est un peu banale, ni l'une ni l'autre ne sont précédées de discours ; il est vrai que Coëffeteau se dédommage dans la guerre d'Actium. La conclusion du récit des guerres civiles est remarquable encore par un heureux

mélange de naturel, d'intérêt et de variété. Les gladiateurs, seuls fidèles à Antoine, au milieu de la défection universelle, ne provoquent pas un concetto, non plus que la mort romanesque du triumvir ni l'accueil de Cléopâtre à Octave. Qu'il le veuille ou non, la gravité avec laquelle l'auteur expose la cruauté du vainqueur envers la famille du vaincu agit plus fortement sur le lecteur que ne le feraient des paroles de colère : Coëffeteau sait exprimer les faits ; nous avons vu ailleurs que la langue est mûre pour exprimer toutes les idées : le grand siècle peut commencer.

X.

MORALE SOCIALE. — EPOQUE DE LA RÉGENCE. — CLASSES POPULAIRES.

Si des travaux littéraires, pour la plupart bien misérables de sentiment et de pensée, malgré le progrès de la forme, on reporte ses regards vers le monde où s'agitaient les destinées de la nation, devra-t-on répéter le jugement sévère exprimé plus haut sur l'état moral des classes élevées et moyennes pendant le règne de Henri IV ? La grandeur politique de la France a promptement décliné après la mort de ce grand homme ; personne ne l'a jamais contesté ; mais doit-on voir là uniquement la faute de ceux qui gouvernaient, le résultat d'un manque de génie ou de cœur chez les personnages amenés par des circonstances accidentelles à la direction des affaires ? ou le pays lui-même resta-t-il dans un affaissement qui corresponde à la faiblesse de ses maîtres, et faut-il expliquer par la persistance et l'extension d'un matérialisme pratique l'absence presque continue de vigueur dans la nation et d'élévation chez ces esprits cultivés que nous avons vus à l'œuvre ?

Disons-le d'abord, pour absoudre de cette solidarité ceux qui n'eurent point part à la faute : dans la nation en général, l'amour de l'ordre, le respect du pouvoir, le sentiment de l'obéissance aux lois, conditions incontestables d'une civilisation à la fois avancée et durable, survécurent au prince dont la

hardiesse et les talents en avaient facilité le rétablissement en France ; ils résistèrent même tout à la fois et à de fort mauvais exemples et à des souffrances assez vives ; sur ce point, les preuves ne sont pas difficiles à faire. Malgré l'ordre rétabli dans les finances, avec une si admirable promptitude, par l'illustre ministre de Henri, malgré le dégrèvement énorme des taxes qui pesaient sur les campagnes (1) et l'essor donné à la fois à l'agriculture et à l'industrie, le poids des impôts était fort lourd ou du moins fort incommode, même avant la mort du roi. Les plus grands abus de la répartition des taxes avaient été éludés, allégés, mais non détruits ; la noblesse possédait les avantages du nouvel état de choses, sans en supporter les charges ; la gabelle était toujours conçue dans un système oppressif que l'on avait songé trop tard à faire disparaître, et, dans la dernière année du règne, tandis que Henri IV préparait l'exécution de ses immenses desseins, pour lesquels il amassait des ressources considérables, la misère du peuple était extrême. Non seulement le parlement de Paris, assurément dévoué à la politique royale, se voyait forcé de repousser (2) des édits sur les monnaies et les nantissements, mais le maréchal d'Ornano représentait au roi les murmures du peuple de Guyenne contre le gouvernement et les impôts, et il ajoutait que, dans le cas d'un soulèvement, la position de Henri IV serait plus grave que celle du feu roi à la journée des barricades (3). Sans doute il exagérait involontairement les choses dans son zèle pour le prince et pour le pays : le peuple le prouva par sa douleur en apprenant la mort de Henri ; mais on avait vu, un an plus tôt, un malheureux père de famille se tuer de désespoir après avoir égorgé un de ses enfants, parce que, « pour l'exécution de la taille, on lui avait pris jusques à un pain qu'il avoit caché dans la paillasse de son lit » (4).

(1) V. pour ces questions, le 3^e chapitre du livre VI de M. Poirson et particulièrement les paragraphes 2, 4 et 5.

(2) L'Estoile, 5, 9, 13, 17 septembre 1609.

(3) Ibid., 5 sept. 1609.

(4) Ibid., sept. 1608 sub fin.

Que devinrent donc les ressources de la France, quand un désordre effréné, une dilapidation cynique des deniers amassés par Sully (1) eut succédé à la rigoureuse économie qu'il avait introduite et maintenue ? On comprend que l'avidité des courtisans ne s'arrêta pas après avoir dévoré les résultats de cette économie, et que le pouvoir, mis lui-même au pillage, demanda à tous les expédients possibles les ressources qui fondaient entre ses mains. Aussi que nous disent les documents contemporains touchant l'état des classes infimes ?

« *Nous qui hantons la campagne*, écrivait en 1614 Nicolas Pasquier, qui voyons de nos propres yeux comment il (le commun peuple) vit, nous pouvons avec une vraie connoissance dire l'estat auquel il est de présent. Les grandes levées de deniers imposés sur luy depuis vingt, trente ou quarante ans, l'ont de tout point sucé et espuisé (2). » Et peu auparavant, s'adressant à la régente, il énonce avec plus de précision et de détail la grande cause de cette misère, c'est-à-dire le poids *actuel* des impôts : « Quant au peuple, vous le devez soulager de toutes ces *nouvelles commissions* qui courent *journellement* les provinces, à sa ruine et désolation entière ; des-

(1) Six millions restaient à la Bastille lorsque Sully quitta le pouvoir à la fin de janvier 1611 (Mém. de Pontchartrain); la courte guerre de Juliers était alors finie depuis plusieurs mois et n'avait probablement pas coûté à elle seule les millions qui manquaient aux douze ou quatorze laissés par le feu roi. Le 15 juillet et le 16 août 1615, les *dernières* sommes furent tirées de la Bastille pour la guerre (Journal d'Arnauld d'Andilly et Pontchartrain, mêmes mois). — Or les remontrances du parlement, présentées au roi le 22 mai de la même année, déclaraient que les dépenses *ordinaires* étaient diminuées de trois millions par an depuis la mort de Henri IV qui épargnait deux millions par an (Mém. de Rohan). — V. aussi Mém. de Fontenay-Mareuil (année 1614, au commencement) sur le pillage de la France. (Coll. Petitot, vol. L, p. 227).

(2) Remontrance très-humble au Roy (Lettres de Nicolas Pasquier, II, 19).

» quelques *quelques particuliers* s'enrichissent, sans qu'il y entre
 » rien dans les coffres du Roy. Il se voit aujourd'huy un party
 » d'Aluns; demain un de Taverniers; un autre de Confirma-
 » tions; un autre des Francs-Fiefs et nouveaux Acquests; et
 » puis ce damnable party, qui a fait revivre tant d'offices qu'un
 » long temps avoit estouffez..... L'on diroit que le Roy n'a à
 » posséder son Royaume que deux ou trois ans, pendant les-
 » quels chacun veut faire sa dernière main » (1).

Mais ce fut surtout aux Etats, convoqués cette même année 1614, que la désolation du peuple fut exprimée dans un langage aussi persuasif qu'énergique par des hommes dont la sincérité n'a jamais été contestée. L'évêque de Belley disait, avec l'affectation involontaire d'un langage emprunté au goût de l'époque, mais dans lequel se reconnaît le cri du cœur, s'adressant, d'ailleurs, non au pouvoir pour le fléchir, mais aux députés eux-mêmes, témoins comme lui de ces douleurs, pour exciter leur zèle patriotique : « Ne voyons-nous pas que les tri-
 » buts parviennent aux coffres du Prince, comme les vérités à
 » ses oreilles? Et comment ne diminueroient-ils, passez par
 » tant d'alambics et de gluantes pattes?.... Vrais Midas, ils ne
 » veulent toucher autre chose, c'est leur élément, c'est leur
 » aliment. On a beau leur crier : *Divitiæ si affluant, nolite cor*
 » *apponere* : ils ne laissent comme sangsues et ventouses d'at-
 » tirer insatiablement, et jusques au crever, le sang et l'âme
 » du commerce public, qui est l'argent.... Pauvre peuple, qu'il
 » ne soit pas dit.... que je n'aye prié et crié pour ta des-
 » charge... Jusques à quand l'aurons-nous en oubly.... jusques
 » à quand sera-il accravanté par recharges sur charges, et par
 » une milliasse d'oppressions? Messieurs, il va quitter la partie
 » et la patrie, et n'en peut plus : il est au période de ses maux,

(1) Ibid., l. 2. — On trouve la même idée exprimée par un gentilhomme, par le maréchal de Brissac, dans la harangue qu'il composa « telle qu'il l'eust voulu prononcer, s'il eust présidé pour la noblesse de France aux Etats-Généraux. » (Recueil de Lannet, pages 188 et 200).

» en l'extrémité de ses misères ; il n'y a plus d'analogie ny de
 » proportion entre les nourrisans et les nourris , entre les
 » pieds et le corps , entre les ouvriers et les faineans ; il luy
 » faut tout abandonner..... Quel monde renversé que ceux qui
 » portent les charges n'ayent rien et que ceux ne payent rien
 » qui ont tout (1) ! »

Quelques semaines après le même orateur disait au même auditoire : « D'où luy sourdent (au peuple) ces oppressions ? des
 » tailles assez... de la gabelle assez , des levées assez : mais
 » d'où les principales et extrêmes ? le dirai-je , Messieurs ,
 » pourveu qu'on ne m'en prenne à la gorge ? de la multitude
 » d'officiers (2).

Mais on savait et l'on disait tout haut d'où provenaient ces exactions. Dès le 15 novembre, le lieutenant-général de Saintes, dans un discours sur lequel j'aurai à revenir, insistait pour que la suspension ou la réduction des tailles fût demandée au roi avec « la surséance des pensions ; » il s'élevait en même temps contre la paulette et la vénalité sans bornes dont les charges publiques étaient l'objet ; et la chambre du Tiers décidait que ces propositions ne seraient pas séparées (3). Deux jours après le prévôt des marchands, Miron ; et Savaron, lieutenant-général d'Auvergne, revenaient sur la connexité intime et nécessaire de ces trois objets : soulagement du peuple, renonciation au droit annuel et abolition des pensions accordées aux grands (4). La réponse royale elle-même, vague sans doute et mal garantie, semblait accepter le raisonnement de la chambre

(1) Homélie des trois Simonies : devant les trois Etats, 1^{er} dimanche de l'Avent, 1614. — Collection des orateurs sacrés, T. I.

(2) Homélie des trois Fléaux, 28 décembre.

(3) Recueil très-exact et curieux de tout ce qui s'est fait et passé de singulier et mémorable en l'assemblée générale des Etats, par M^e Florimond Rapine.

(4) Ibid. et Aug. Thierry, Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat.

du Tiers (1). L'on sait d'ailleurs que la harangue finale de Miron, adressée au roi lui-même et à Marie, qui conservait le gouvernement après la majorité fictive de son fils, exprimait avec une extrême énergie les souffrances du peuple accablé à la fois par « les impôts, les soldats, la corvée, » comme le bûcheron de La Fontaine, et signalait le danger d'un bouleversement universel, si un prompt remède n'y était apporté (2); danger que, presque en même temps, Camus avait signalé à ses collègues, en termes non moins formels : « Vous, richards, » que deviendrez-vous, quand vos métairies seront désertes, » vos champs despeuplez.....? Vous le sentirez à vostre dam » et peut-être quand il ne sera plus temps; il (le peuple) est » vostre base et vostre fondement. Si vous ne le reparez promptement, vous verrez crouler bientôt le bastiment de ceste » monarchie » (3).

Et cependant, malgré la faiblesse évidente du pouvoir, malgré l'exemple des succès obtenus par une aristocratie indocile, le pays resta fidèle au gouvernement établi. Presque partout les villes fermèrent leurs portes aux mécontents, durant les périodiques et stériles agitations de ces déplorables années (4); et les chefs de cette féodalité bâtarde ne firent guère reconnaître leur pouvoir que là où ils l'exerçaient déjà au nom du

(1) Thierry, *ibid.*

(2) Relat. de ce qui s'est passé aux Etats. Arch. cur., 2^e sér., T. I.

(3) Homélie des Désordres, 5^e dim. après l'Épiphanie.

(4) V. Mém. de Fontenay-Mareuil, Collect. Petitot, tome L, p. 118 (aversion du peuple pour la guerre civile, au moment de la mort du roi.— Cf. 227); 242-3 (isolement de Condé au milieu du peuple, pendant la levée de boucliers de 1614. — Cf. 240-51). V. aussi Mém. de Pontchartrain, février 1614. Fontenay-Mareuil dit plus loin (297) qu'un seul combat bien conduit contre une troupe de 500 cavaliers aurait pu terminer dès sa naissance l'insurrection de 1615.— Cf. pages 292, 323-4, 361, 370 et les Mémoires de d'Estrées, 293 (Collect. Petitot, 2^e série, XVI^e volume.) Et cependant Fontenay-Mareuil, qui n'a jamais quitté le parti de la régente, dit (289) que d'Ancre était abhorré; Pontchartrain, serviteur constant du pouvoir monarchique,

roi (1). Le fait est constant : les mémoires du temps sont d'accord pour le démontrer, et les rares expressions qui pourraient donner des dispositions du peuple une idée différente s'expliquent par les circonstances du récit : on en reconnaît aisément la véritable portée (2). Sans doute les princes révoltés ne pou-

parle de la tyrannie et de la police oppressive du maréchal, du moins dans les derniers temps de son pouvoir (année 1617, init.), et Richelieu à peu près de même (Mém., liv. VIII.)—A cette obéissance, il n'y a guère d'exception que pour la Picardie (V. Fontenay-Mareuil, 262-4, 345) ; encore était-elle sous l'autorité de Longueville. V. encore le Journal d'Arnauld d'Andilly, pour 1615, 17 août (addition), 7 sept., 6 et 14 oct., 10 nov. ; d'autres passages (24 sept. et 16 oct.) font connaître des faits en sens contraire, mais tout-à-fait isolés ; pour les Picards, V. 29 mars et 14 août 1616. Il est certain par le récit détaillé du maréchal d'Estrées, alors marquis de Cœuvres, qu'en 1615 l'armée des princes parcourut la France de Laon à Saint-Jean-d'Angely sans soulever aucune province. V. encore sur ce fait la lettre de Richelieu du 8 déc. 1615.

(1) V. Fontenay-Mareuil, 232 et passim. D'Estrées nous apprend que, lors des premiers mouvements de 1615, au moment où les négociations se trouvèrent rompues, les habitants de Noyon demandaient à Jeannin, qui revenait de l'entrevue, mais avant que la guerre fût commencée, comment ils devraient se conduire à l'égard du duc du Maine, gouverneur de l'Ile-de-France et l'un des chefs mécontents. — Cf. Journ. d'Arn. d'And., 14 août 1615, au sujet de Soissons, et Mém. de Rohan, 115-6. Quant à Paris, très-hostile au maréchal d'Ancre (d'Estrées, 292, 305, 307, 315, Fontenay-Mareuil, 380, Journ. d'Arn. d'And., 19 juin et 7 juillet 1616, 25 avril 1617), il donna des inquiétudes (V. Rich., lettre 122), mais ne s'arma point pour les mécontents. L'Utile et salutaire Advis au Roy pour bien régner, publié vers la fin de 1614, dit expressément : « Dès son advenement à la couronne (V. M.) a peu recognoistre une merveilleuse fidélité et affection en toutes les villes.... Ceux qui voudroient troubler ne sçauroient faire estat d'une seule ville *s'il n'y avoient garnison plus forte que les habitants.* » L'auteur ajoute que dans les villes sont déposés l'argent et les munitions de guerre.

(2) Après avoir affirmé la fidélité des villes, des parlements, des

vaient guère inspirer aux populations ni enthousiasme ni confiance ; sans doute c'était à eux surtout qu'elles devaient faire remonter la cause de leurs maux , et , comme on l'a dit récemment , « toute cette haute aristocratie , dénuée d'intérêt public , ne représentait absolument qu'elle-même. Pour elle , les pouvoirs et les partis , les lois , les opinions , les griefs n'étaient que des armes à employer ou à briser selon le temps » (1). Mais il n'en faut pas moins savoir gré aux masses populaires , quand elles avaient au-dessus d'elles une noblesse qui les opprimait et par elle-même et par la main d'une royauté défailante , de

calvinistes , au commencement des troubles de 1614 (page 39 du XVII^e vol. de la collect. Petitot , 2^e série), Pontchartrain parle de l'attitude hostile de quelques *provinces* « comme le Soissonnois , le Rethelois , le Nivernois , la Bretagne (p. 40) ; » mais il faut observer que Soissons appartenait à M. du Maine ; que le Nivernois et le Rethelois étaient au duc de Nevers (encore le Nivernois fut-il assez facilement soumis en 1617) ; qu'il n'y eut pas un coup de feu tiré en Bretagne et que l'auteur lui-même dit un peu plus loin (page 49) : « Je ne dois » pas oublier ici que l'on avoit fait courir le bruit dans les provinces » que le Roi étoit fort valétudinaire et d'une complexion délicate.... » que c'étoit à cause de cela même qu'il ne pouvoit s'éloigner de » Paris , et que suivant toutes les apparences , il ne vivroit pas long- » temps. Ces rapports s'accordoient avec les pronostications de l'Al- » manach de Mauregard.... De sorte que les peuples étoient dans des » alarmes continuelles et qu'ils ne savoient quel parti prendre » (1614). » Une minorité de Gaston , succédant à Louis XIII , pouvoit donner la régence à Condé , que nous allons bientôt voir en fort bons termes avec le parlement. D'ailleurs Pontchartrain , qui avoit dans son département les affaires des huguenots , se préoccupait naturellement de leur turbulente noblesse. Il n'omet pas de raconter le voyage triomphal du Roi et le dévouement des habitants de Poitiers (page 44-53), et lorsqu'il peint sous des couleurs fort sombres l'état du pays , au commencement de 1616 , il est clair que les gouvernements des princes et les populations calvinistes sont surtout présentes à son esprit. (Pages 123-4. Cf. 138-9.)

(1) M. de Rémusat , art. de la Revue des Deux-Mondes , 15 février 1854 , § IV.

n'avoir pas commencé une *guerre sociale*, à défaut d'une lutte politique dont elles n'auraient compris ni le but ni les moyens. Qu'un bouleversement de cette nature eût amené une misère plus grande encore, cela ne peut guère être mis en doute : les passions eussent agi toutes seules ; personne n'avait alors l'idée de l'état social que nous avons aujourd'hui ; la classe moyenne n'était point en mesure et n'avait nullement la volonté d'y conduire et d'y établir le peuple : ces transformations ne s'improvisent pas. Mais de tels raisonnements n'étaient certes pas à la portée des classes ignorantes, qui avaient tant à souffrir, et cependant nulle part des soulèvements de Bagaudes, nulle part des brigandages partiels, indépendants ne vinrent ajouter un fléau de plus au brigandage à la fois hypocrite et cynique que la haute noblesse exerçait aux dépens du trésor public. Si donc l'on ne doit pas oublier ce qu'étaient alors les *habitudes* d'obéissance, on ne doit pas nier non plus qu'un *sentiment* profond de respect pour le pouvoir social et pour la propriété d'autrui fut la cause suprême qui empêcha de se produire une complète anarchie ; sentiment d'une haute moralité, qui se manifeste par le silence même des masses, et qui est d'autant plus frappant qu'il contraste davantage avec les autres faits dont on trouve ici le tableau. Ce sentiment moral, qui suppléait ainsi aux dures leçons de l'expérience et savait les prévenir, n'était pas un vague instinct : il reposait sur des croyances religieuses, souvent peu éclairées, mais sincères, et il permet de reconnaître que, depuis quinze ans, la majorité de la nation s'était maintenue, à cet égard, à un niveau plus élevé que ne le ferait croire un examen trop rapide des faits, ou les plaintes, justes d'ailleurs, du moins en partie, de tel ou tel contemporain. Peut-être faut-il s'en tenir simplement, pour le jugement à porter sur la moralité du peuple, pendant la jeunesse de Louis XIII, au témoignage évidemment sincère et presque naïf d'un écrivain anonyme et fort obscur, l'auteur de la *Pourmenade des Bons Hommes*, assez mal pourvu du don de l'éloquence, mais impartial, honnête, sensé, observateur sérieux,

qualités qui en valent bien d'autres pour porter des jugements historiques et surtout pour fournir aux futurs historiens la matière d'une appréciation équitable : je ne sais comment une œuvre si raisonnable et dont je ferai plus d'une fois usage a trouvé place dans un recueil de pamphlets politiques (1).

C'est un dialogue daté de 1620 et dont le cadre est placé en 1619, mais qui n'est point écrit sous la dictée d'une émotion accidentelle et ne représente pas plus les mœurs du règne de Luynes que celles du règne de Concini. Trois Parisiens, le pessimiste La Timèse, son contradicteur La Prosapsie, et La Diatète, arbitre du différend, représentant en conséquence l'opinion de l'auteur, s'entretiennent des mœurs du siècle, pendant une promenade faite pour entendre vêpres aux Minimes des Bons-Hommes : de là le titre de ce petit écrit. Pour nous en tenir, en ce moment, à ce qui concerne les classes populaires, l'arrogance et les rapines des serviteurs sont relevées avec amertume par La Timèse, et, selon lui, ces désordres sont si répandus, si effrayants que « beaucoup de grands personnages ont tenu que le seul moyen de remettre l'obéissance seroit le rétablissement de l'esclavage. » Lui-même évidemment n'en serait pas trop offensé. Il porte un jugement tout semblable sur les mœurs de la classe ouvrière et même sur celles des villageois, se plaignant surtout de leur manque de probité et s'alarmant, s'indignant aussi du manque de toute subordination chez les artisans et du déclassement qui s'opère (2) : on voit que toutes les nouveautés ne datent pas de nos jours. La Prosapsie ne nie pas les faits ; mais ne veut point que l'on

(1) Recueil des pièces les plus curieuses qui ont été faites pendant le règne du connétable M. de Luynes. — 4^e édition, 1628, p. 175-248

(2) « Prenez garde, dit-il, aux villageois, combien ils sont rogues » et audacieux, s'appropriant bravement le bien de leurs maîtres... » tout leur est de guerre.... Les artisans... ne visent que d'avoir » de l'argent ;... d'honneur et de respect il n'en faut plus espérer de » ces gens-là, et diront franchement : je n'ai que faire de vous ; en

attribue de préférence au xvii^e siècle des défauts qui ont existé toujours et qui, à d'autres époques, ont été plus affligeants qu'alors. Il rejette avec horreur la pensée de l'esclavage, qui souvent déprave maîtres et serviteurs, soutient que les mœurs de la campagne sont innocentes en comparaison de celles des villes et ne s'indigne ni ne s'étonne de voir les artisans tenir une place plus honorée que dans les siècles anciens. Observons d'ailleurs que ni la foi ni le sentiment de la famille, parmi les classes populaires, ne font l'objet d'une discussion entre les deux amis. Or, si la conclusion de l'auteur, exprimée par La Diatète, est mal écrite, sans nul piquant et presque sans intérêt, il est clair, par cela seul qu'il veut donner raison à tous deux et croit le remède facile, qu'il ne regarde pas la corruption générale comme bien révoltante et bien profonde. Il y a certainement un optimisme exagéré à compter beaucoup, pour la réforme des mœurs, sur l'observation des « anciennes ordonnances » ; mais, l'indulgent espoir de l'arbitre n'est pas si mal placé, du moins en ce qui touche la population des campagnes, beaucoup plus ignorantes de leur devoir que réellement dépravées, si l'on songe que cet opuscule est écrit entre la fondation de l'Oratoire français et les missions de S. Vincent-de-Paul. J'avais signalé, à la fin du xvi^e siècle, une notable différence de sentiments moraux entre la haute classe et le corps de la nation. J'ai dû, en arrivant au xvii^e, étendre jusqu'à un certain point à la bourgeoisie proprement dite le jugement porté plus haut sur la noblesse : l'exemple a été certainement contagieux pour toutes

» payant, quitte. Ce qu'ils demandent de salaire, il le faut payer, si-
 » non venir à la prisée. Belle visitation... Le maistre en l'art que l'on
 » fait juge est toujours pour son compagnon... et voilà le bourgeois
 » frotté et estrillé, et, qui pis est, mocqué.... De ces gains illicites
 » (des marchands) sort un gros désordre ; c'est que ces der-
 » nières sortes de personnes, se voyant du bien... quittent boutique
 » et marchandise et se jettent aux offices, où ils sont trop facilement
 » receus, ce que les *Indois* n'approuveront pas, n'estant licite entre
 » eux de changer de mestier ou profession. »

les classes ; mais, sur leur moralité *relative*, ce jugement reste vrai en général.

Cependant l'état moral des classes les plus nombreuses ne peut guère s'établir que par voie d'induction. Les témoignages ne sont d'ordinaire ni bien directs ni bien nombreux : le lion populaire ne sait pas peindre, ou du moins il ne le savait pas alors. Ses actes de fureur, d'héroïsme ou de générosité, dans des moments de commotion politique, ses manifestations de zèle religieux ou d'impiété sont presque les seules traces de ses sentiments qu'il prenne soin d'imprimer dans l'histoire, et l'histoire elle-même ne cherchait guère alors à lui arracher des secrets qu'il ne songeait point à lui confier. Encore les actes dont je viens de parler sont-ils souvent l'effet de passions subites et passagères, d'après lesquelles il ne serait pas équitable de juger définitivement une époque ou un pays. Les seules études suivies que l'on puisse faire sur l'état moral d'une société, du moins jusqu'à notre siècle, se rapportent donc à ceux que l'histoire et la littérature représentent véritablement, c'est-à-dire aux classes élevées et moyennes, sur lesquelles, même avant Richelieu, les documents ne manquent pas.

XI.

LES GRANDS. — MEURTRES ET GUERRE CIVILE, JUSQU'AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX.

On sait en général que le pouvoir était faible et l'aristocratie insolente, pendant la jeunesse de Louis XIII, mais on ne peut se figurer, quand on n'a pas pénétré dans les détails de cette lamentable histoire, jusqu'où était poussé le mépris des lois de l'état et de la plus vulgaire morale, jusqu'où était descendu l'esprit de faction parmi les grands de ce temps-là. Pour montrer ce qu'était la sauvagerie des mœurs de la cour, vingt ans avant la fondation de l'Académie, il faut raconter des faits.

Au commencement de l'année 1611, quelques mois seulement après la mort de Henri IV, les carrosses du prince de

Conti et du comte de Soissons s'étant rencontrés dans un carrefour de la rue Saint-Honoré et leurs gens ayant eu, au sujet du pas, un commencement de querelle, celui-ci arrêta le démêlé, dès qu'il eut reconnu le prince; mais Conti, à demi-muet et presque idiot (1), parut ne pas tenir compte de ses excuses, et la reine, pour étouffer le différend à sa naissance, confia au duc de Guise le soin d'aller calmer son beau-frère. Guise étant passé, avec ses frères et une suite nombreuse, à une petite distance de l'hôtel de Soissons, le comte à son tour se crut bravé, bien qu'on eût évité de se montrer sous ses fenêtres, et, pendant les trois jours que durèrent les négociations de la régente avec les maisons de Condé et de Lorraine, pour ménager les termes de l'accord, Paris et le Louvre furent dans l'émoi d'un conflit imminent, d'un commencement de guerre privée, j'allais dire de guerre civile (2). Bassompierre dit qu'un millier de gentilshommes allèrent s'offrir au duc de Guise pour le soutenir dans sa querelle, et le grave Pontchartrain, alors secrétaire d'Etat, semble confirmer ce chiffre, quand il compte cinq cents gentilshommes venus à l'hôtel de ce prince le 12 janvier (surlendemain de la première rencontre), « sans parler de ceux qui s'y étoient rendus le jour précédent. » Il fallut tripler les gardes du roi, appeler des troupes, sommer la noblesse de se rendre auprès de S. M. et prescrire aux bourgeois de se tenir prêts à prendre les armes dans les quartiers de Paris (3), pour arriver sans encombre à faire déclarer que personne n'avait eu l'intention d'oublier ses devoirs.

(1) « C'étoit un stupide, » dit Tallemant, en parlant de son mariage (Hist. de la pr. de Conti.) Fontenay-Mareuil dit, avec un euphémisme, qu'il « avoit bien plus de cœur que d'esprit. » (Collect. Petitot, T. L., page 132.) Il était « si bégue, dit Richelieu, à propos » de sa mort (13 août 1614), qu'il étoit quasi muet, et n'avoit pas plus de sens que de paroles. »

(2) V. les récits fort concordants de Font.-Mar. (pages 131-3), du marquis de Coëuvres (maréchal d'Estrées), dans la collect. Petitot (2^e série, t. XVII, pages 215-8), et de Pontchartrain (ibid., 433-41). Cf. Rich., II.

(3) V. Pontchartrain, 439-40, et Bassompierre, 1611.

Cependant le sang ne coula pas cette fois ; mais l'exemple de démonstrations menaçantes était donné sous les yeux du souverain , et la régente était intervenue presque en suppliante. Bientôt le favori de la reine , Concini , devenu marquis d'Ancre et premier gentilhomme de la chambre , fit appeler en duel le duc de Bellegarde , grand écuyer , pour un différend sur l'exercice de leurs charges respectives. L'édit contre les duels était donc méconnu (sinon absolument violé , puisque la rencontre fut empêchée) , et le marquis n'en resta pas moins puissant. En vain Marie de Médicis , voyant que l'on éludait par des appels secrets l'ordonnance de Henri IV , assimila aux duels toute rencontre après querelle , par un édit exprès , vérifié en Parlement le 11 juillet de cette année (1). Presque aussitôt après (2) , la maison de Guise , qui partageait avec Concini les faveurs de la cour , ayant vu avec jalousie un projet d'alliance entre le fils de l'Italien et la fille du comte de Soissons , s'en prit au marquis de Cœuvres , qu'elle regardait comme auteur de ce projet , « de sorte , dit celui-ci , que le chevalier de Guise , » qui avait parlé au marquis de Cœuvres près de demi-heure » dans le cabinet de la reine , et avec qui il n'avait jamais rien » eu à démêler , sans lui faire paroître aucun sujet de mécontentement , le rencontrant en carrosse sur le midi , comme il » retournoit du Louvre chez lui , le pria de descendre pour » lui dire un mot , ce qu'il fit laissant son manteau dans le carrosse , ne croyant rien moins que ce qui lui arriva ; le duc » de Guise ayant soupé chez lui le soir d'auparavant. Il lui dit » qu'il avoit appris qu'il avoit médité de lui chez une dame , qu'il » le feroit mourir , et mettant l'épée à la main , sans donner » loisir au marquis de Cœuvres de prendre la sienne de son » page , le poursuivit jusque dans le logis du notaire Bricquet » et remonta à cheval... suivi de cinq ou six grands laquais avec

(1) Mém. de Richelieu , L. II.

(2) Cf. Richelieu , *ibid.* , et Mém. du maréchal d'Estrées , qui parle du mois de *septembre* , une page après le récit qui va suivre.

» des épées nues. Le marquis de Cœuvres étant sorti de la
 » ville pour en tirer raison, fut arrêté et ramené par le marquis
 » d'Ancre. Cette querelle fut *accommodée* par le duc de Nevers et
 » le maréchal de Bouillon » (1). Mais de l'autorité publique,
 mais du Parlement, pas un mot : se battre en duel avec un as-
 sassin est la première idée, pour ne pas dire la seule, qui se
 présente alors à l'esprit de la victime. C'était aussi l'époque où
 Pontchartrain, ministre, ne l'oublions pas, et par conséquent agis-
 sant au nom du roi, écrivait à La Force, en lui confiant le soin
 d'apaiser les querelles des seigneurs de Guyenne : « Quelques-
 » uns ont voulu mettre en opinion à la Reine que M. de Gram-
 » mont seroit pour *entreprendre sur la vie de sa femme*, quand
 » il sauroit que l'on voudroit s'entremettre d'accommoder ces
 » différends ; mais, comme j'ai reconnu que c'étoient per-
 » sonnes qui possible ne l'aimoient pas, j'ai empêché qu'ils ne
 » lui aient fait cette proposition (à la reine), sur la promesse
 » que je leur ai faite de vous écrire comme de sa part que
 » vous lui *fissiez défense*, au nom de S. M., d'attenter aucune
 » chose contre sa vie et de la laisser au même état qu'elle est,
 » jusqu'à ce que l'on ait avisé par ensemble quelle sera l'is-
 » sue de cette affaire. » Lettre du 23 juillet 1610 (2). Sans doute
 le bon gentilhomme ne se serait pas douté qu'il fût *défendu* de
 tuer sa femme (3).

On continua de tuer les gens en duel sans qu'il en fût autre-
 ment question : l'édit était foulé aux pieds avec la plus parfaite

(1) Mém. de d'Estrées, p. 238-9. Ce n'est pas là un récit arrangé ; d'ailleurs Richelieu (ibid. et L. IV) parle de cette affaire comme d'une espèce de guet-à-pens dont l'impunité amena l'événement tragique qu'on lira bientôt.

(2) Mémoires de La Force, liv. 2. Appendice.

(3) Dans le courant de 1611 (septembre et octobre), d'autres contrées furent troublées par de « grandes assemblées, dans les provinces de Bretagne, de Normandie, de Poitou, de Saintonge et en plusieurs autres endroits, à l'occasion du différend survenu entre le duc de Retz et le comte de Brissac, pour le droit de préséance

indifférence, et le fait même n'est rappelé qu'incidemment par Fontenay-Mareuil (1). Le seul trait de mœurs de cette espèce auquel l'histoire accorde une mention spéciale durant l'année 1612 est un complot, qui pourrait s'appeler politique d'après le rang des personnages et le but qu'ils se proposaient, mais que l'on a peine à qualifier ainsi quand on songe aux passions qui furent en jeu dans cette affaire. Trouvant que les ministres de Henri IV ne disparaissaient pas assez vite au gré de leur ambition, malgré l'extrême condescendance du nouveau gouvernement pour les prétentions les plus outrées (2), Condé, Soissons, Bouillon, Lesdiguières et Concini lui-même, qui ne disposait pas encore de tout, se liguèrent contre les vieux serviteurs de l'état. Soissons promet de « faire quelque outrage » au chancelier (Richelieu dit *un mauvais parti*), et » le maréchal de Lesdiguières allant en Dauphiné s'obligea, » en cas de nécessité, de leur amener jusques aux portes de » Paris dix mille hommes de pied et quinze cents chevaux » (3). L'attaque n'eut pas lieu cependant, et d'Estrées

» aux Etats de Bretagne. Ce démêlé pouvoit avoir de grandes suites, » à cause des amitiés et des alliances que ces seigneurs avoient » de part et d'autre. Peu s'en fallut que toute la noblesse du royaume » ne s'y engageât. » (Mémoires de Pontchartrain, 1611.)

(1) Pages 203-6.

(2) « Pour obliger tout d'un coup les principales personnes du royaume, et les engager par quelque faveur signalée à demeurer dans le devoir, la Reine accorda des survivances à tous ceux qui, ayant des charges ou des gouvernements, eurent des enfants ou des héritiers en âge de les posséder. » (1610) — Fontenay-Mareuil, p. 106. — « La Reine, dit Richelieu (Mém., L. 1. sub. fin.), par le conseil des vieux ministres, ouvrit... sa main fort largement aux autres princes et Seigneurs (Condé reçut une pension de 200,000 l.) ; elle leur départ de grandes sommes de deniers pour s'acquérir leurs cœurs et le repos de ses peuples. » — « On couroit toujours après les mécontents pour les satisfaire, » dit-il encore, vers le commencement du 3^e livre (1612.)

(3) D'Estrées, 253. — Richelieu dit la même chose, sur son témoi-

assure qu'il sut en détourner M. le Comte , en lui faisant « connoître combien la conséquence lui en étoit dangereuse ; » celui-ci mourut d'ailleurs dans le courant de l'automne ; mais il eût mieux valu pour les ministres céder à la violence et succomber sous une révolte que de subir l'humiliation que leur réservait l'hiver suivant. Je veux parler de la catastrophe de la famille de Lux , l'événement le plus tragique de ces brutales dissensions, celui qui montre le mieux à la fois et l'absence de frein social chez les grandes familles de cette époque et la mollesse de l'opinion publique ; il mérite d'être raconté avec quelques détails.

Concini , malgré l'éclat et le pouvoir que lui donnait la faveur de sa femme auprès de la reine, n'avait pas en France une position si bien affermie qu'elle dût lui ôter toute inquiétude. Outre que les ministres tenaient encore parfois ses prétentions en échec (1) , il s'était , pendant les premières années de son séjour en France, montré plus avide d'argent et de titres que de puissance politique (2), et, au milieu des grands seigneurs, pourvus de gouvernements viagers et presque héréditaires par le moyen des survivances (3), il ne lui était pas difficile de com-

gnage probablement, car il emploie les mêmes termes et d'Estrées a rédigé ses mémoires pour lui.

(1) V. Mém. de d'Estrées, 233, 237, 266, 271-2. — Pontchartrain, journal de 1612, à la fin. — Richelieu, L. III et L. IV, passim.

(2) « Vers la fin du dict mois (de septembre 1610), dit Pontchartrain, M. Concini acheta le marquisat d'Ancre pour 330,000 livres, donna 120,000 livres à M. de Créqui pour sa lieutenance générale du gouvernement de Péronne, Montdidier et Roye, et 200,000 livres à M. de Bouillon pour sa charge de premier gentilhomme de la chambre. » Cadet d'une famille peu riche, il n'avait jamais rendu la moindre apparence de service à l'état. Il fut maréchal en 1613, sans avoir commandé ni peut-être vu d'armée. D'autre part Fontenay assure que, pendant la régence proprement dite (1610-4), il n'affecta point, non plus que sa femme, l'autorité *politique* : il n'en fut pas de même plus tard.

(3) V. Fontenay-Mareuil, p. 106 — A la mort du comte de Soissons,

prendre qu'il ne tenait point au sol ; rien-d'ailleurs ne lui garantissait l'affection du souverain, lorsque la minorité du roi serait terminée. C'est ce que lui représentait un ami du jeune duc du Maine (1), le baron de Lux (2), en lui offrant un moyen de s'établir plus solidement : il ne fallait pour cela que se faire donner Amiens, qu'il serait facile d'acheter au gouverneur actuel, et faire donner au duc du Maine le gouvernement de la Bourgogne, avec l'assurance de trouver en lui un ami aussi sûr que d'Epéron en avait trouvé dans son propre frère. L'exemple était séduisant : d'Epéron, grâce au pouvoir de son frère en Provence et à ses propres possessions de Metz et d'Angoulême, avait pu traverser le règne énergique de Henri IV sans laisser trop absorber sa souveraineté (3), en sorte qu'il s'était retrouvé sous la régence à peu près tel qu'il était au milieu des guerres civiles, en 1590. Or la Bourgogne était actuellement entre les mains du duc de Bellegarde, mais en dépôt seulement, Henri IV l'ayant donnée au Dauphin. L'en dépouiller était pourtant une grande affaire, mais le baron croyait, pour son malheur, qu'elle pourrait s'arranger à l'amiable, par le moyen d'un échange, et qu'en cédant à Bellegarde le gouvernement de l'Île de France, moins étendu mais viager, Mayenne obtiendrait qu'il voulût bien renoncer à ce qui ne lui appartenait pas (4) : car c'était ainsi que l'on gouvernait en 1612.

la Reine voulut retenir la Normandie, mais laissa le Dauphiné au jeune comte (V.d'Estrées, 261). Le pouvoir réel était, dans cette province, aux mains de Lesdiguières.

(1) Le grand duc de Mayenne était mort en 1611, respecté de tout le monde. V. Fontenay-Mareuil, 156-7, et Mém. de Richelieu, I. II.

(2) D'Estrées, Pontchartrain et Richelieu le nomment de Luz ou de Lus, vraisemblablement à cause de la prononciation de son nom, mais Henri IV écrit comme Fontenay (22 juin 1602) : cet homme avait été mêlé à la conspiration de Biron (lettres de Pasquier, XVII, 4).

(3) Cependant il fallut bien que son lieutenant ouvrit à Henri IV les portes de la citadelle de Metz (Lettres miss., 15 mars 1603.)

(4) Pour tout ce récit, V. Fontenay-Mareuil, 199-202. M. Petitot fait un grand éloge de cet auteur, qui affirme, au commencement de ses

Naturellement la Reine ne se refusait pas à agrandir son favori; peut-être avait-elle la vague appréhension qu'un temps viendrait où deux appuis lui vaudraient à elle-même beaucoup mieux qu'un seul, d'autant plus que d'Épernon, son ancien ami et son futur protecteur, n'était pas toujours docile. Naturellement aussi les ministres ne se souciaient pas d'agrandir leur rival, un parvenu étranger, pour qui Henri IV n'avait jamais eu de sympathie; néanmoins il paraît que Marie s'était un moment décidée à passer outre, car Bellegarde fut mandé à la cour, et, comme il s'y rendait, apprit à Sens ce qu'on voulait faire de son gouvernement (1). Il ne voulut point continuer son voyage, et tout fut arrêté par son absence, car on n'osait guère l'attaquer *chez lui*. La reine, ballotée entre des avis divers, persécutée par Éléonore et retenue par les ministres (2), n'avait encore rien déclaré publiquement, lorsque, persuadés à tort ou à raison que le baron de Lux était encore la cheville ouvrière de l'intrigue (3), les amis de Bellegarde résolurent d'y couper court en lui donnant la mort. Ces amis, ce n'était pas seulement sa famille; c'était aussi celle de Guise, à laquelle il se trouvait allié. Ceux-ci d'ailleurs « étoient piqués de voir que » le baron de Lux, lequel avoit connoissance de tous leurs » desseins, passoit de leur confiance dans celle du marquis » d'Ancre et de toute la cabale contraire » (4).

« Ceux du parti de M. le Grand (5), dit Fontenay-Mareuil (6),

mémoires, ne rien mentionner comme certain qu'il n'ait vu ou appris des personnes les mieux informées. Je n'ai nulle part relevé d'erreur grave chez lui. Pontchartrain, secrétaire d'Etat, a jugé convenable de paraitre ne rien comprendre à l'affaire du baron.

(1) V. Mémoires de d'Estrées, 262.

(2) Fontenay-Mareuil, 203.

(3) Ce ne serait pas à tort d'après cet historien.

(4) D'Estrées, 263. — C'est dans ce sens que s'exprime Richelieu.

(L. IV, sub init.)

(5) Bellegarde, grand écuyer.

(6) Page 203-4.

» voyant les choses à l'extrémité, se résolurent d'y apporter un
 » extrême remède, qui fut de se défaire du baron de Lux... Toute
 » la difficulté estoit de sçavoir comment et par qui, parce que
 » M. de Termes, frère de M. le Grand, prétendoit que cela ne
 » regardoit que luy, et de fait, l'ayant trouvé chez M. d'Espéron...
 » ils se dirent des paroles sy aygres qu'ils se fussent ensuite
 » battus, sans le grand soin qu'on prit de les en empêcher,
 » personne n'ayant jugé que ce dust estre luy, pour n'embar-
 » rasser pas davantage M. le Grand sur qui cela fust retombé.
 » De sorte qu'après y avoir bien pensé, on en donna la com-
 » mission au chevalier de Guise, le plus jeune des quatre frères,
 » et qui avoit le moins à perdre; et, pour la manière, de le
 » trouver dans la rue et mettre l'espée à la main, prenant pour
 » prétexte qu'il s'étoit vanté d'avoir sçu le dessein de tuer
 » M. de Guise, son père. En vertu de quoy l'ayant rencontré
 » devant la barrière des Sergents, en la rue Saint-Honoré... il
 » luy cria, quant il le vit assés près qu'il mist l'espée à la main;
 » et tirant au même temps la sienne, luy en donna dans le
 » cœur » (1).

Il n'était pas possible d'outrager plus directement la reine, son favori, les lois plus récentes de l'état et les lois les plus manifestes de la morale. La seule satisfaction accordée à la pudeur publique était le prétexte donné par le chevalier de Guise et qu'il essaya de répandre, affirmant aussi que le baron avait eu le temps de mettre l'épée à la main (2). Après l'attentat, le

(1) Cf. Malherbe, lettre du 5 janvier 1613 (jour de l'attentat) à M. de Peiresc.

(2) V. lettres de Malherbe à M. de Peiresc, 5 et 8 janvier 1613; Malherbe assure que les témoins du fait en parlaient de même. Quelques jours plus tard, il semble avoir changé d'avis. Richelieu dit nettement : « Bien que le chevalier de Guise mit seul des siens l'épée à la main, il ne laissa pas de l'attaquer avec avantage, en ce qu'il étoit déjà vieil et cassé, qu'il le surprit de telle sorte qu'il n'eut pas le loisir de sortir de carosse, sans pouvoir tirer une petite épée qu'il avoit au côté. » (L. IV, init.)

meurtrier s'en va *au petit pas* avec les siens, au Roule, à cinq ou six cents pas hors du faubourg Saint-Honoré. Il est bientôt rejoint par M. de Termes, va conter l'événement à son frère aîné, qui lui conseille de revenir à Paris, dîne à la grande écurie, où il donne de grands détails sur cette affaire; enfin on le décide à s'éloigner de Paris..... pour s'en aller à Saint-Denis, puis à Meudon, « en attendant que sa paix soit faite avec la » reine » (1). « M. de Guise et tous ses amis... disoient hautement que le chevalier de Guise n'avoit fait que son devoir en » se défaisant d'un homme qui se vantoit d'avoir trempé à la » mort de son père, et qu'on ne devoit non plus trouver à dire » qu'il se fust battu qu'à Montabene et à une infinité d'autres qui » l'avoient fait depuis la régence, sans qu'on en eust parlé » (2).

La reine cependant (Richelieu l'affirme et il devait le savoir) avait pris la résolution d'agir contre lui. Pontchartrain, Mareuil et Bassompierre parlent de même; mais le chancelier ne put se décider à expédier les ordres pour que l'on procédât en justice (3). Arrêtée de ce côté, Marie songea un instant à lui redemander les sceaux et même à arrêter d'Epernon (4), l'un des chefs du parti de Bellegarde dont il était parent, mais elle fut bientôt effrayée par l'attitude de la cabale à laquelle Concini essaya de la rattacher et dont elle pensait avoir besoin pour braver à la fois Bellegarde, d'Epernon et le duc de Guise. La cabale voulait en effet profiter de l'occasion pour faire donner le Château-Trompette à M. le prince (5), gouverneur de Guienne, mais qui ne possédait point de forteresse dans ce pays. Et, s'il en faut croire Bassompierre, Condé ne songea pas longtemps à

(1) Lettre de Malherbe, 8 janvier.

(2) Fontenay-Mareuil, 203. — L'édit des duels était dès lors considéré comme aboli. (Ibid.)

(3) Richelieu, L. IV, init.

(4) D'Estrées, 263. — Cf. Richelieu, ibid.

(5) Mareuil, Pontchartrain, Richelieu sont d'accord là-dessus. Cette cabale de Condé, à laquelle le marquis était alors favorable, avait fini par rallier tous les seigneurs rivaux des Guises.

poursuivre le châtimement du meurtre, Guise s'étant réconcilié presque immédiatement avec lui.

Se voyant ainsi abandonnée, pour ne pas dire menacée dans ce qui lui restait de pouvoir, la régente descendit jusqu'à faire les premières avances. Elle envoya Bassompierre pour regagner le duc de Guise, et l'autorisa même à promettre au meurtrier la lieutenance-générale de Provence. Bassompierre semble avoir eu honte d'un pareil abaissement du pouvoir et de la morale publique. Il s'acquitta de sa mission sans parler de la Provence, et regagna les Guises et d'Epéron. Le 12 janvier, juste une semaine après le crime, le duc vit en particulier la reine qui lui accorda gracieusement pour son frère la lieutenance dont je parlais (1), et, le 21 du même mois, Malherbe écrivait à M. de Peiresc : « M. le chevalier de Guise est en cette ville; mais » sans y être, c'est-à-dire sans se faire voir. Il n'a point été au » Louvre ; l'entérinement de sa grâce sera que, la première fois » qu'il verra la reine, il se mettra à genoux devant elle : cela » s'appelle que qui est mort a tort, et qu'une autre fois quand » un homme *de cette qualité* appellera quelqu'un, pour sortir du » carosse et lui dire un mot, il faut faire le sourd, et sans des- » cendre, lui répondre qu'on l'ira trouver en son logis. »

Dix jours après enfin (2), le chevalier tuait en duel le fils du baron de Lux, qui avait voulu venger la mort de son père. « Ce » combat, qu'on croyoit au commencement devoir empirer les » affaires du chevalier de Guise, dit Fontenay-Mareuil (3), les » finit tout d'un coup, et mesme celle de M. le Grand, à leur » contentement ; car soit qu'estant d'un merveilleux esclat *et ne* » *s'y pouvant trouver à redire*, il fist perdre la mémoire de ce qu'il » y avoit d'odieux dans l'autre et renouvelast en quelque sorte » la bonne volonté qu'on avoit auparavant pour messieurs de » Guise, ou bien qu'il eust donné tant de terreur qu'il n'y eust » personne qui ne craignist de s'attirer un tel homme sur les

(1) V. Bassompierre. — Cf. Font.-Mar., p. 209.

(2) Le 31 janvier. V. Mém. de Pontchartrain.

(3) Page 208.

» bras, tant il y a qu'on vit, en un instant, les affaires prendre
» toute une autre face, et qu'au lieu de parler de le proscrire
» comme un criminel, on ne fit plus que le louer comme un
» Mars. De sorte que la reine, qui s'estoit... en quelque sorte
» reconnue, tesmoigna publiquement qu'elle lui pardonnoit. » Si
l'en se rappelle que l'auteur de ces lignes blâme assez vivement
les duels du règne de Henri IV, le ton qu'il emploie ici pour
peindre les sentiments de l'époque ne sera pas suspect. Ajou-
tons, pour en finir avec cette honteuse affaire, que, lorsque le
chevalier fut, l'année suivante, frappé à mort par l'explosion
d'une pièce d'artillerie, dans cette province dont il avait
obtenu la lieutenance à l'occasion de son crime, lui-même re-
connut, il est vrai, la justice de Dieu dans cette fin prématurée
et tragique (1), mais l'honnête Pontchartrain nous apprend que
« ce prince, qui avoit de très-bonnes qualités, fut regretté de tous
ceux qui le connoissoient (2). »

Ce récit détaillé, précis, et sur lequel s'accordent si bien ceux
des contemporains qui se croient libres de dire toute la vérité,
devait être reproduit tout entier pour faire comprendre jusqu'où
était arrivé, à la cour de la régente, le mépris des lois et de la
vie humaine ; il était nécessaire aussi, pour expliquer et garantir
les graves paroles que Pontchartrain, échappant à sa réserve
ordinaire, parce que ce sont des faits publics, trace au
commencement du *journal* de l'année suivante (1614) : « Tout
» s'étoit passé jusques icy assez tranquillement par le soin qu'on
» avoit de satisfaire les princes et les grands du royaume, de
» leur accorder de bonnes pensions avec les premières charges
» de l'Estat et d'avancer leurs créatures. Mais cela ne put em-
» pêcher l'éclat du mal qui couvoit depuis quelque temps. Nous
» avons insinué déjà qu'il se tenoit des assemblées particulières
» en divers endroits de la ville : il y en avoit surtout au faubourg
» Saint-Germain des Prés, souvent chez M. le maréchal de Bouil-

(1) Mém. de Rich., L. V.

(2) Juin 1614.

» lon et quelquefois chez M. le prince..... On murmuroit publiquement contre le Roi, la Reine et leurs conseillers. Il y eut diverses querelles *ou assassinats*, auxquels on ne pouvoit remédier, parceque les uns ou les autres étoient *soutenus par les princes ligués* ensemble. Il arriva même que M. de Luxembourg tira le poignard contre un maître des requêtes, à l'occasion d'un procès qu'il sollicitoit... M. de Nevers... fit enlever à Châlons (janvier) un trésorier de France, nommé le Jau, qu'on avoit autorisé pour empêcher certaines levées et concussions, qui s'y faisoient sous l'autorité de ce duc. Il prétendoit que le trésorier avoit mal parlé de lui, et là dessus il le fit conduire, habillé en fou et monté sur une âne, dans le Rethelois et à Charleville, outre plusieurs autres indignités dont il l'accabla. » Les duels continuaient avec leur fureur accoutumée. Ils se retrouvèrent à chaque instant dans le journal d'Arnauld d'Andilly, qui commence en cette année (1614); et leur énumération monotone, que je me garderai de reproduire (1), est une pièce justificative des plaintes amères, si vivement et si inutilement répétées à l'époque de la réunion des Etats, plaintes qui sont d'ailleurs un témoignage plus grave encore que celui d'Arnauld, puisque celui-ci ne concerne que la cour, tandis que le clergé français apporte celui de tout le royaume.

A l'ouverture même de l'assemblée, Fenoillet, le célèbre évêque de Montpellier, vient, au nom de son ordre, dénoncer le

(1) V. 7, 17 et 25 janvier, 13 février 1614 (il y a dans le journal de cette année une lacune de plusieurs mois); 9 et 28 janvier, 7 avril, 9 mai, 1^{er} août, 17 novembre 1615, 9 juin, 12 septembre, 28 octobre 1616, 1^{er} janvier 1617 : je parlerai ailleurs du règne de Luynes, à cet égard plus tolérable. Arnauld parle aussi des actes de violence de Luxembourg et de Nevers (9 janvier). Malherbe, dans une lettre à M. de Peiresc du 27 janvier 1614, donne, sur le duel de Desmarets et Saint-Maur contre Rouillac et Saint-Vincent, des détails circonstanciés, d'où il résulte que l'un des combattants tua, sur la place Royale, Saint-Maur privé de son épée qu'il ne pouvait retirer du corps de son adversaire.

« scandale public des duels, qui, dit-il en s'adressant au roi, continuent à souiller misérablement l'honneur de vostre royaume... » On doit bien croire qu'ils vous desplaisent... mais il faut faire » que *toute la France* sache que non seulement ce crime est con- » damné dans le Louvre, mais aussi méprisé..... Je supplierai » V. M. d'armer son bras, qui est la justice, de la rigueur des » ordonnances divines et humaines... Si vos sujets violent en » ceci vos édits, *ne les violez pas* ; s'ils oublient les défenses, » souvenez-vous des peines, car, en ces maladies *extrêmes*, » c'est une extrême cruauté que d'être pitoyable » (1). A la clôture des Etats, Richelieu, reprenant cette requête (2), prélu- » dait en suppliant à cette terrible justice qu'il devait exercer plus tard ; et, pendant le cours de la session, l'évêque de Belley s'élevait contre le même désordre, non devant le roi, mais devant les trois Etats réunis (3).

Et le clergé ne parlait pas seul. Le président du Tiers-Etat, Miron, rappelait à la cour, dans la séance de clôture, l'insubordination, les violences de la noblesse et la nécessité de châtier « les duels, les querelles, les rencontres apostées, les jeux excessifs... les violences et oppressions des pauvres » (4). Vers le même temps un publiciste anonyme, mais impartial et intelligent, l'auteur de l'*Utile et salutaire Advis au Roy, pour bien régner*, s'efforce de soulever la conscience du pouvoir et celle des Etats contre ce fléau, qui sévit depuis *vingt ans*, « sans que les édits plusieurs fois renouvelés ayent peu en arrester le cours, » qui « s'envenime et s'énorgueillit chaque jour » et

(1) Relation de tout ce qui s'est passé aux Etats généraux convoqués en 1614 (Arch. cur., 2^e série, T. 1.)

(2) Ibid. et Mém. de Rich.

(3) Homélie des trois Fléaux, preschée en l'assemblée générale des trois ordres, le jour des SS. Innocens. — V. collection des auteurs sacrés, T. I, et pour ce passage, col. 47-50. — En 1617, Cospéau, dans sa remontrance au roi, affirmait que plus de mille gentilshommes périssaient ainsi chaque année. (Le Mercure, 1617 p. 77.)

(4) Relation, etc.

ne peut être guéri que par l'intervention de la noblesse *en corps*, siégeant dans l'assemblée générale de la nation (1). Et l'auteur lui-même montre par son propre exemple combien le préjugé était puissant, lorsqu'au milieu de ce chaleureux réquisitoire il propose de revenir à la législation de 1609, qui admettait, en certains cas, la tolérance des combats singuliers.

Des faits de toute sorte témoignaient d'ailleurs de la violence des mœurs et de la complicité de l'opinion publique ou du pouvoir. Presque au moment de l'ouverture des États, d'Epernon va en armes, avec des soldats aux gardes, délivrer un soldat prisonnier, brave, à la tête d'une troupe armée, le parlement qui veut prendre connaissance de l'affaire, et celui-ci, de l'aveu ou plutôt sur l'insinuation du roi, se contente de quelques excuses (2). Six semaines après, d'Andilly écrit dans son journal,

(1) On en était venu, au témoignage de l'anonyme, jusqu'à ce point qu'un prétendant évincé d'une charge envoyait un défi au rival que le roi avait choisi. Rien de plus croyable, après ce que nous lisons dans les Mémoires de La Force (liv. II. ch. 10), qu'en 1613, lorsqu'il eut obtenu la survivance pour le marquis de La Force, son fils, ceux dont l'amour-propre ou l'ambition se trouvaient froissés par là réunirent d'abord une bande de vagabonds pour s'y opposer; puis, ne se trouvant pas assez forts et voyant que, sur nouvelles jussions, on allait procéder à l'enregistrement des lettres, malgré l'opposition antérieure de l'avocat général, « MM. de Grammont, de Benac et de Miossens... courent l'Armagnac, le Bigorre, Chalosse, Comminge et tout le pays depuis Bordeaux jusqu'à Toulouse, pour s'enquérir de la volonté de la noblesse... Il y en avoit bon nombre qui se promettoient de venir à un pillage tout assuré de cette province (le Bearn). » Ils réunirent ainsi environ 1500 hommes; cependant le parlement leur défendit de se présenter autrement qu'avec leur train ordinaire, et, comme le duc entretenait pendant huit jours une petite armée *à ses frais*, pour s'opposer à leur entreprise, ils furent contraints d'y renoncer. « En un autre siècle, dit-il, et hors de la minorité, cet attentat ne devoit demeurer *sans chatiment*. » Ajoutons que, l'année suivante, Benac lui adressa une provocation pour ce fait.

(2) Journal d'Arnauld d'Andilly, novembre] 1614. — V. Richelieu,

comme la réflexion la plus sensée et la plus simple du monde, qu'au moment où le cardinal de Sourdis récusait le prince de Condé comme juge au conseil d'Etat, sur une question où il avait manifesté son avis d'avance: « M. le Prince *devoit répondre* » que, sans le respect du Roy et de la Reyne, *il luy eust passé son espée à travers le corps*, pour avoir esté si téméraire que d'oser prononcer ceste parole contre un prince du sang, sur le sujet d'une affaire si importante » (1). Les troupes levées par Vendôme pour les troubles de 1614 et *qui n'avaient pas fait la guerre*, puisque tout s'était passé en négociations, avaient commis des cruautés monstreuses, qu'il ne fut pas possible de couvrir par l'abolition accordée aux mécontents (2). Des faits moins tragiques sans doute, mais bien significatifs de violences privées et d'insolence aristocratique avaient lieu à Paris même, sous les yeux du roi, de la reine et des Etats. Le 3 février 1615, un certain Bonneval « député pour la noblesse du haut Limosin, irrité contre M. de Cheville, lieutenant-général d'Ussarche en Limosin, sur ce qu'il avoit esté esleu malgré luy, le trouvant à la sortie des Augustins (où se tenaient les séances) lui baille des coups de baston, puis se sauve chez M. d'Espèron et de là s'en va. » Cependant le Tiers *en corps* demande justice au roi, et, malgré l'opposition de la noblesse, celui-ci attribue au parlement la connaissance de l'affaire, promettant d'aller jusqu'au bout. En effet, le 11 mars le parlement rend un arrêt qui condamne Bonneval à mort..... par contumace, et, *la même année*, Bonneval reçoit un régiment par l'entremise de M. d'E-

Mém., L. V, vers la fin. Richelieu ajoute : « Si le duc d'Espèron fit peu de compte du roi et du parlement, le maréchal d'Ancre n'en fit pas davantage de l'assemblée des Etats... Car, lorsqu'on parloit de modérer l'excès des dépenses du roi, il fit impudemment créer les offices de Trésoriers des pensions, dont il tira 1,800,000 livres. »

(1) Il s'agissait du fameux article du Tiers dont je parlerai plus loin. — La Force (ch. 11), parle d'une querelle particulière qui, sous les yeux de la cour, fit monter à cheval plus de mille gentilshommes (1615).

(2) Les Etats de Bretagne, assemblés à Nantes à l'époque du voyage

pernon; d'Andilly ajoute qu'il a commis des cruautés horribles (1). Quelques jours après l'attentat de Bonneval, Marsillac, qui avait quitté le service de M. le prince pour s'attacher à celui de la reine, est saisi *par derrière*, près du Louvre, par Rochefort, le favori de Condé, suivi de plusieurs domestiques; il est chargé à coups d'épée et de bâton et parvient à s'échapper, blessé de deux coups d'épée à la tête. « La Reyne, avertie, en- » voie M. de la Mothe à M. le Prince, qui dit qu'il avoüait ce » qui s'étoit passé et l'avoit commandé, pour ce que Marsillac » étoit un maraut (sic) qui l'avoit offensé. » La reine voulut cependant que la justice informât. Condé parut un instant déconcerté, se fâcha contre Rochefort et jura qu'il n'aurait point entrepris l'affaire, s'il avait « creu que la Reyne le dust trouver mauvais; » mais, dès le lendemain, il se remit et soutint effrontément son dire et son fait à la pauvre reine, qui semblait le supplier au moins de ne pas l'avouer si haut. Notez qu'il sortit de l'entrevue irrité et menaçant, parce que Marie avait fini par lui reprocher son effronterie. Les trois ordres de l'Etat vinrent en corps s'offrir à la reine pour l'encourager à faire justice; l'information commença au parlement..... et à la fin du présent mois de février, M. de Rochefort eut sa grâce (2).

Ces mœurs sauvages, notoirement encouragées par l'indulgence ou les terreur de la cour, dont la faveur était disputée et conquise avec l'épée, pour ne pas dire avec le poignard, se re-

de la cour, avaient supplié le roi de ne point comprendre dans l'amnistie « ceux qui avoient fait racheter les femmes aux maris, les enfants aux pères et mères, les champs ensemencez aux propriétaires et ceux qui, pour exiger de l'argent, avoient donné la gêne ordinaire et extraordinaire et pendu ou autrement fait mourir les hommes, ou les avoient rançonnez pour ne pas brûler les maisons. » On ordonna de procéder contre eux suivant la rigueur des lois; j'ignore ce qui en arriva (V. Richelieu, L. V.)

(1) Journal d'Arnould d'Andilly, 3 et 4 février 1615. Cf. Rich., L. VI.

(2) Journal d'Arn. d'And., 5, 6, 10, 12, 23 février 1615. Le récit de Pontchartrain est semblable, si ce n'est qu'il parle d'un désaveu tardif de Condé.

trouvent naturellement dans la vie politique des mêmes personnages, ou plutôt la vie politique et la vie privée se confondent chez ces héritiers de la féodalité. Ils se voyaient émancipés par la mort de Henri IV et revenus à une indépendance complète, puisque le pouvoir désarmé, ou, pour parler plus juste, *se croyant désarmé*, n'osait faire appel à ses propres ressources, si grandes pourtant chez une nation obéissante, et si efficaces dès que la main de Richelieu s'en saisit. Quand la reine n'osait contenir une famille princière qu'en s'appuyant sur une autre, on pouvait se croire revenu au temps où les descendants de Charlemagne étaient réduits à s'appuyer sur le duc de Normandie contre le duc de Bourgogne ou sur le duc de France contre le comte de Vermandois, avec cette différence pourtant que l'unité politique, maintenant obtenue et désormais inébranlable, livrait aux coups de main de l'insolence ou de l'intrigue, non plus seulement des châteaux et des terres, mais le droit d'exploiter la France; je n'ose dire de l'administrer. Mais, quand un coup de main ne suffit plus, parce que le trésor épuisé se refuse à de nouvelles exigences, on a recours à la guerre civile et, ce semble, avec la même indifférence qu'à la menace ou à l'assassinat.

Car, encore une fois, il ne faut pas s'y tromper : les troubles qui agitent la France pendant l'adolescence de Louis XIII ne sont point des guerres de parti. Ils suffirait presque, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les noms bizarrement accouplés des chefs de ces mouvements : un Condé avec un Mayenne, un Bouillon avec un Nevers, sans parler de Vendôme, le propre frère du jeune roi. Le nom de faction serait encore trop noble pour désigner ces sanglantes cabales. Je ne veux pas dire que nul prétexte politique ne fût mis en avant, ni que l'administration contre laquelle s'armaient les mécontents ne pût exciter le dégoût de l'opinion publique. Je dis seulement que les accusations presque toujours vagues contenues dans les manifestes destinés à la rallier, ne suffisaient pas pour constituer une doctrine politique. Je dis que la Fronde elle-même (j'entends la

première), sur laquelle on a jeté tant de ridicule, est une démonstration noble, énergique, mesurée en faveur de principes sérieux et d'un progrès réel, si on la compare à cette chasse aux pensions et aux gouvernements, suivie à travers la France par des perturbateurs éhontés.

Que se passait-il en effet? Condé « quand il vit la Bastille » presque vidée... crut que, comme il n'avoit plus guère à espérer en demeurant auprès du Roy, il n'auroit pas aussi beaucoup à craindre en s'en esloignant; » il voyait l'aversion du public pour le maréchal d'Ancre et comptant sur l'amour des nouveautés naturel aux Français(1). Les principaux de la cour se joignent à lui, sauf les favoris du moment, et il lance un manifeste, où il déplore à la fois le peu d'honneur rendu au clergé, la pauvreté de la noblesse, les impôts qui accablaient le peuple, le peu de liberté de la justice, le haut prix des charges de judicature, les deniers de l'état prodigués et l'ambition des ministres. Il termine en demandant les Etats généraux et l'ajournement des mariages espagnols, conclus au nom du jeune Louis XIII et de sa sœur (2).

C'était au moins là une déclaration de vues politiques et, s'il y « mit toutes choses sans regarder sy elles estoient véritables ou non » pourvu qu'elles fussent propres à décrier la reine et ses conseillers (3), s'il y avait surtout une rare effronterie de la part des mécontents à se plaindre de la dilapidation du trésor (ce que la reine fit ressortir dans sa réponse), si même le seul

(1) Fontenay-Mareuil, 227-8.

(2) V. Mém. de Rich., L. V; « Les présents, dit-il, que la Reine fit » aux grands au commencement de la régence, par le conseil du pré-sident Jeannin, étourdirent la grosse faim de leur avarice et de leur ambition, mais elle ne fut pas pour cela éteinte et faloit tousjours » faire de mesme, si on vouloit les contenter... Il ne se parloit plus » que de se vendre au Roy le plus chèrement possible. » Cf. Mém. de Rohan, p. 116; Mém. de Fontenay-Mareuil, p. 236.

(3) Fontenay-Mareuil, *ibid.* Pour la réponse de la reine, V. p. 237 et Richelieu, lieu cité.

article véritablement politique du manifeste, la demande des Etats, se trouva d'accord avec les intentions de la régente (1), il paraît cependant qu'une certaine faveur s'attacha d'abord au nouveau parti. Au moment où les négociations s'ouvraient avec les insurgés, Nicolas Pasquier rédige un Advis très-humble à la Royne mère (2), dans lequel il dit nettement que les plaintes de Condé « ne sont pas siennes, ains celles de tout un peuple. » Ce n'était pas qu'il fût partisan des Etats généraux ; à l'exemple de son père, il ne les croit pas utiles au bien public et il le dit dans cette pièce même ; mais il fait ressortir vivement les désordres d'une administration oppressive et croit qu'il y a dans le pays des éléments fort dangereux de guerre civile. Ses craintes furent partagées par la reine et par le très-pacifique maréchal qui gouvernait alors le royaume ; aussi, malgré l'avis des anciens ministres de Henri IV (3), la cour mit bas les armes devant les princes ligués. Le traité de Sainte-Menehould mit à jour la faiblesse du pouvoir, mais manifesta encore mieux, selon moi, la honte des chefs de l'insurrection. C'est avec des gouvernements et de l'argent qu'on les désarma eux-mêmes (4), et Condé eut, dit-on, quelque temps après, l'impudeur de déclarer à Marie qu'il la tenait quitte des Etats (5). Elle n'eut garde de s'associer à l'impopularité d'un pareil rôle, et l'assemblée s'ouvrit au mois

(1) On trouve imprimée dans les Mémoires de La Force une lettre de la régente à celui-ci, datée du 8 février (le traité de Sainte-Menehould n'est que du 13 mai), lettre officielle, contre-signée de Loménie, et qui annonce formellement la convocation des trois ordres. — V. sa lettre du 12 février à Mornay.

(2) Lettres, I, 2.

(3) Du moins Villeroy et Jeannin, selon Richelieu et Fontenay-Mareuil (p. 242). Pontchartrain est réservé comme de coutume ; il y a une lacune dans le journal d'Arnauld.

(4) Pontchartrain, mai 1614 ; Fontenay-Mareuil, p. 243. « Le tout, dit Richelieu, se termina en divers intérêts particuliers, qui passèrent à l'ombre des trois concessions générales. »

(5) Richelieu, L. V.



d'octobre de cette année (1614). Les promesses de réforme et la question des mariages espagnols devaient être subordonnées à l'avis des Etats.

Les derniers Etats de l'ancienne monarchie ont, malgré le peu de résultats obtenus par eux, une place trop mémorable dans l'histoire des mœurs et de l'éloquence française, pour que je songe à en parler ici sous forme d'incident. J'y reviendrai bientôt (1) et j'achève cette rapide revue du rôle de l'aristocratie française, sous le gouvernement de Marie de Médicis, dont la régence prend fin sans doute à la majorité fictive du roi, c'est-à-dire dans l'automne de 1614, mais qui gouverna seule, ou plutôt Concini sous son nom, surtout dans les derniers temps de la vie du maréchal.

XII.

LES GRANDS. — FIN DU GOUVERNEMENT DE MARIE. — LE PARTI PROTESTANT SOUS LA RÉGENCE.

A peine les Etats se sont-ils séparés que la lutte recommence. La reine et son favori, encouragés par la docilité de l'assemblée (2) et par le dévouement monarchique qu'avaient montré surtout les députés du Tiers-Etat, se persuadent qu'ils n'ont désormais rien à craindre et peu de chose à ménager; Condé, mécontent de n'avoir tiré nul profit (3) d'une réunion qu'il avait provoquée, se retourne vers le parlement, où il avait des liaisons plus ou moins suspectes (4). En ce moment encore, la lutte prend une apparence de différend politique. Pendant le printemps de 1615, diverses remontrances, analogues aux premières demandes du prince, sont délibérées et présentées à la cour par le parlement, qui réclamait le maintien

(1) V. § XIV.

(2) V. Fontenay-Mareuil, p. 263, et surtout l'histoire de l'assemblée.

(3) Il avait même renoncé à Amboise, craignant de se le voir redemander par les Etats (Mém. de d'Estrées et de Pontchartrain, janvier 1615.)

(4) V. Fontenay-Mareuil, 263-6; Rohan, 122, 123; journal d'Arnauld, 30 avril; Pontchartrain, mai et juillet 1615.

de la politique de Henri, la cessation des scandales, la répression des duels, l'observation de la justice, la réforme des finances. On lui refuse d'abord de les formuler ; puis on consent à les entendre ; elles sont enfin ouïes et repoussées ; le parlement proteste de la pureté de ses intentions et obtient qu'on n'exige pas de lui une rétractation formelle ; les assemblées politiques cessent et tout en reste là (1) ; tout, excepté les espérances de Condé, qui ne fut pas sans doute avoué par le parlement dans ses projets ultérieurs, mais qui se trouvait enhardi à reprendre les armes par le mécontentement populaire que l'échec du parlement avait dû, au moins dans Paris, exciter contre le pouvoir.

Une entreprise sans résultat de M. de Longueville, gouverneur de Picardie, contre la citadelle d'Amiens, qui appartenait à Concinini, fut le signal du mouvement. Condé craignit, dit-on, d'être arrêté comme complice et quitta Paris, après tous les siens, pour se préparer à la guerre (2) ; Villeroy, envoyé après lui pour le ramener, n'en obtint que de nouvelles réclamations suivies d'un nouveau manifeste. Le terrain où se plaçait M. le prince dans ces nouvelles conjonctures était assez habilement choisi pour dissimuler son ambition et lui attirer de puissants auxiliaires. Il se plaignait, quoique assez vaguement et sans y insister beaucoup, ce semble, de pression exercée soit sur l'élection, soit sur les délibérations des Etats (3) ; il insistait d'une manière plus précise sur le peu d'estime que l'on montrait faire des remontrances du parlement (4), dont il espérait encore l'appui et dont les griefs étaient bien

(1) V. Nic. Pasq., V, 3; Font.-Mar., 271-82; Rohan, 122-4; Pontch., 28 mars, 22 mai; Arnauld, les 28-30 mars, 9 et 30 avril, 11, 12, 21, 22, 23 mai, 1, 3, 4, 22, 23 juin 1615.

(2) V. Fontenay-Mareuil, 282-4. Cf. Pontchartrain, avril, mai et juin 1615, et Arnauld, 22, 26 et 28 juin.

(3) Mém. de Rohan, 125 et 126 — Arnauld dit qu'il pressa, dans les négociations, la réponse aux cahiers, et, dans son manifeste, rapporté par Richelieu, il se plaint de ce qu'on les élude.

(4) Roh., 125; Font.-Mar., 285; Pontch., juillet 1615; Arnauld, 28 juin.

plus certains ; il s'élevait fortement contre l'autorité du maréchal d'Ancre et l'usage oppressif qu'il en faisait (1) ; protestant du reste qu'il ne demandait rien pour lui-même (2), mais seulement une réforme équitable du conseil et satisfaction pour ses amis (3), ce qui se traduisait surtout par sa promotion au rang de chef du conseil des finances, avec la signature des arrêts et expéditions du conseil (4). De plus il présentait les édits de pacification comme menacés par le pouvoir (5), insistait pour l'ajournement des mariages espagnols (6), se plaignait du changement des anciennes alliances, de l'abandon de la Savoie (qu'en ce moment-là même notre ambassadeur, le marquis de Rambouillet, accordait avec l'Espagne) (7). Enfin il attaquait la déférence du gouvernement pour la cour de Rome et pour le clergé (8).

(1) « Se plaint... des charges et autorité excessive du maréchal d'Ancre et des abus qu'il y commet, entreprenant d'enlever les gouvernements des princes, faire passer les édits à la foule du peuple, pour assouvir son avarice et son ambition, disposer de toutes les charges du royaume tant ecclésiastiques que séculières. » (Rohan, 123). — « D'Ancre depuis la mort du feu Roy a tiré six millions de livres. Il n'y a d'accès aux charges que par lui. » (Manif. de M. le Prince dans les Mém. de Rich.). — Richelieu ajoute que « tout le monde étoit persuadé en France que rien ne se passoit que par l'avis du maréchal, et lui, par sa vanité, aidait à le faire croire. Néanmoins, si la Reine ne lui refusoit rien pour son avantage particulier, elle flottoit d'un conseiller à l'autre pour les affaires générales où elle s'entendoit peu et qu'elle s'appliquoit peu à connoître. D'où venoit, ajoute-t-il, que sa conduite n'étoit pas uniforme et d'une suite assurée, ce qui est un grand manquement et le pire qui soit en la politique. » (L. VI). En ce moment, Concini voulait céder sur l'ajournement des mariages.

(2) Pontch., 3 juillet.

(3) Ibid. — Font.-Mar., 283 ; Arn., 28 juin.

(4) Font.-Mar., ibid ; Arn., 11 juillet.

(5) Roh., 126, et surtout le Manifeste dans Richelieu.

(6) Ibid. Ibid. Pontch., juillet.

(7) Cf. Roh., 126 ; d'Estrées, 283 ; Pontch., ibid.

(8) « Le clergé assemblé à Paris, à la face du Roy, a solennellement

Le sens et le but de ce langage sont assez clairs : Condé se posait en défenseur de la politique de Henri IV, et se montrait hostile au règne des favoris et à l'Espagne ; il attirait à lui les huguenots par cette opposition à l'alliance espagnole et par la défiance qu'il montrait pour les actes qui pouvaient rappeler l'esprit de la Ligue. Il devait espérer de là un double avantage : exciter contre le pouvoir l'esprit national, en même temps que le dégoût soulevé par une administration misérable, et intéresser à sa cause le parti protestant, courageux, actif, pourvu de chefs redoutables et en possession d'une force militaire permanente par ses places de sûreté et ses garnisons. En demandant le retour de Sully au conseil (1), il pouvait plaire à la fois et aux hommes politiques et aux calvinistes. Ici Condé se montrait donc chef de parti intelligent, non pas sans doute qu'il eût grande probabilité de rallier à sa cause une notable partie de la nation, mais ayant vu, l'année précédente, que les masses populaires lui témoignaient une grande indifférence, il employait cette fois, pour se créer des auxiliaires, d'autres moyens, qui pouvaient mieux réussir.

Nous verrons plus loin jusqu'à quel point cette attitude était de sa part sérieuse et sincère ; mais auparavant jetons un coup d'œil sur la situation des calvinistes qui vont se trouver engagés dans ces événements.

Je l'ai dit plus haut et je le répète encore : la défiance était incurable entre eux et le gouvernement français, surtout depuis la mort du roi, leur ancien compagnon d'armes. Il est bien vrai que, dans la stupeur causée par cette catastrophe, les ci-

juré l'observation du Concile de Trente, sans la permission de S. M. » (Manif. de Condé). Il relevait aussi la condamnation des doctrines de la Ligue formulée dans le Tiers-Etat, repoussée par les autres ordres et éludée par le pouvoir pour calmer les esprits. Pour le Concile, V. ce que j'ai dit au ch. II, en parlant du clergé.

(1) Journ. d'Arn. d'And., 11 juillet 1615. — Cf. Lettres de Malherbe à M. de Peiresc, 17 octobre 1614 et 13 février 1615, sur le voyage de Sully à Paris et l'opinion du public à son égard.

toyens des deux religions, inquiets de l'avenir et n'ayant rien préparé en vue d'un tel événement, restèrent fort paisibles (1) ; les grands eux-mêmes ne cherchèrent pas à troubler l'établissement de la régence (2). Mais dès qu'ils eurent le temps de la réflexion, les protestants commencèrent à traiter en puissance rivale et suspecte l'autorité de Marie, qui de son côté leur mesurait avec une grande parcimonie, si non toujours les promesses, du moins les actes, objets de leurs réclamations ou de leurs demandes.

Quelques jours seulement après l'assassinat de Henri IV, Mornay écrivait à son gendre, M. de Villarnould, député général des protestants auprès du roi : « Je crains qu'il n'en advienne » comme des frères, après la mort d'un père, qui se sautent au » col et s'entrecouvrent de larmes ; et, la quarantaine passée, » retournent à leurs vieilles querelles..... Puisque desjà on nous » dict que nous ne devons rien demander de plus, c'est nous » faire entendre qu'on s'attend que nous demanderons quelque » chose. Je voudrois donc qu'à ceux qui vous tiendront ce » propos vous feissiez doucement entendre qu'ils peuvent assés » penser d'eulx mesmes que sur ung si horrible changement, » qui trouble l'esprit de tout le monde, ils ne doibvent pas » doubter que tant de peuples et personnes de toutes qualités, » mesme après les choses passées, en protestant de toute fidélité » à leurs majestés, ne veuillent voir la condition de leurs familles » assurée..... Je ne feindrois mesme de leur adjouster qu'il seroit » de la prudence du conseil de leurs majestés de prevenir d'eulx » mesmes ce qui seroit pour les contenter, afin que leurs majestés en eussent plus de gré, et qu'il ne feussent point réduits à demander les choses superflues pour obtenir les nécessaires... Au reste, vous sçavés que sur ce changement leurs

(1) D'Estrées, init. Cf. Pontch., sub init., et La Force, L. II, ch. 8. Ils ne sont contredits par personne.

(2) Il est vrai que Condé était hors de France et Soissons hors de Paris. V. pour ce dernier fait, Richelieu et Fontenay-Mareuil, 49-50.

» majestés seront visitées *des princes et estats voisins*. Ils nous *feront ung notable office*, s'ils les exhortent surtout à conserver la paix entre leurs subjects, et n'obmettre rien de ce qui sera utile à l'entretenir, autant qu'elles veulent leur couronne conserver. Cela peult estre négocié par M. de Bouillon avec les *princes d'Allemagne, qui en pourront mesme parler en termes plus clairs* » (1).

En même temps, Villarnould lui-même s'efforce inutilement d'organiser parmi les siens le renouvellement collectif du serment de fidélité, et il parle déjà à son beau-père de défiances répandues contre leur parti (2). Et, quelques jours après, Mornay lui écrit encore : « Je n'estime point qu'il soit temps de parler des places, ni ouvertement, ni obliquement..... Bien pouvés couler à la royne à propos de la déclaration que fraîchement elle a accordée de son propre mouvement, qu'il est de sa prudence en semblables occurrences, d'accorder d'elle-mesme à ceulx de la religion les choses qu'ils auroient à demander, et que bonnement elle ne leur pourroit refuser, afin que ceste bonté les oblige davantage (3). » Il revient là-dessus dans un mémoire qu'il envoie à son gendre (4) et où, bien qu'il recommande d'éviter ce qui peut accroître la défiance, les édits étant déjà confirmés, bien qu'il ne croie pas opportun de provoquer en ce moment une assemblée générale, il ajoute que les députés doivent être autorisés à en appeler une, si les circonstances viennent à changer. Trois mois après, il écrit à Bouillon : « J'ai eu le bonheur de voir M. de Saint-Germain et l'honneur par lui de vos bonnes nouvelles. J'y recognois la confusion telle que je m'imaginois de loing, mais plus exprès, et loue Dieu de vous voir en résolution d'en sortir..... Mais je vous oserois

(1) Correspond. de Du Plessis-Mornay, T. XI., n° 27 (lettre du 21 mai 1610).

(2) Ibid., n° 37, 39, 40. Cf. 46, 53.

(3) Ibid., 46 (lettre du 3 juin).

(4) Ibid., 53 (17 juin).

» presque dire que *l'air de vos maisons de Guyenne vaudroit bien celui des Ardennes* » (1).

Dans l'hiver, des faits matériels se produisirent. Les catholiques d'Euse, en Languedoc, place de sûreté des calvinistes, essayèrent inutilement de se saisir de la ville (2); à quelque distance de là, les protestants voulurent empêcher l'exécution d'un arrêt du conseil, au sujet de la garde d'un château, et ne furent calmés que par l'intervention de la chambre mi-partie de Nérac (3). D'autres désordres eurent lieu aux Tours de Labrit en Guyenne, à l'occasion d'un conflit entre la chambre de Nérac et le parlement de Bordeaux (4). La démission de Sully (26 janvier 1611) (5) ne servit certainement pas à rendre la confiance aux protestants. En vain une infraction aux édits de pacification, commise par l'autorité locale de Caumont, fut-elle désavouée et réparée (6). Les deux partis s'observèrent avec autant de crainte que d'aversion, et il fallut que la reine, « ayant » eu avis de divers endroits des jalousies, défiances et ombrages que ses sujets de diverses religions prenoient les uns des autres, ce qui les portoit à faire garde dans leurs villes, » et jugeant « qu'il falloit mieux que cela se fit de son autorité » que de leur propre mouvement contre les défenses expresses qu'il y avoit, » écrivit aux gouverneurs de le permettre comme d'eux-mêmes (7).

Cependant l'assemblée générale se réunissait à Saumur, sous la présidence de Du Plessis-Mornay. Il avait engagé les électeurs à adopter un programme envoyé dans les provinces par lui et par d'autres chefs. Ce programme contenait surtout la demande

(1) Ibid., 72 (lettre du 17 septembre.)

(2) Pontchartrain, janvier 1611. Ces affaires étaient de son département ministériel.

(3) Id., ibid.

(4) Id., ibid.

(5) Id., ibid. — OEcon. roy., VIII, 24.

(6) Id., ibid. — Cf. mai 1611.

(7) Id., mai 1611.

de l'édit de Nantes primitif et non tel qu'il avait été enregistré par les parlements, le paiement de la somme entière pour les garnisons des places de sûreté, l'accroissement de la subvention qui était attribuée aux églises protestantes, des places de sûreté dans les provinces où les calvinistes en manquaient, la tenue régulière d'une assemblée générale tous les deux ans et la permission, pour les députés des provinces, de s'adresser aux députés généraux, sans l'intermédiaire des gouverneurs (1). La majorité de l'assemblée se montra favorable aux vues de Mornay qu'elle choisit pour président, et les cahiers qu'elle fit passer à la cour étaient parfaitement en harmonie avec le plan de conduite qu'il avait adopté (2).

(1) Mém. de Roh., 88-91.

(2) Il se trouve dans la correspondance de Du Plessis-Mornay, XI, 148; en voici l'analyse : Renouveau de la demande pour le rétablissement du texte primitif de l'édit de Nantes, avec les articles particuliers (art. 1-2); le faire enregistrer ainsi (art. 3); nomination de commissaires pour pourvoir à l'exécution de l'édit (art. 4); exemption des tailles, etc., pour les ministres (art. 9); répression des prédicateurs et confesseurs (!) catholiques qui blâmaient la fréquentation des calvinistes (art. 11); rétablissement des protestants destitués contre les formes (art. 13); précautions pour la police des cimetières art. 10 et 14-7); immunité pour les académies de Saumur et de Montauban (art. 19); deux protestants de plus à la chambre de Nérac (art. 21); nomination de conseillers catholiques modérés aux chambres de l'édit des ressorts de Paris, Bordeaux, Toulouse (art. 20 et 22); renvois facultatifs des procès d'un parlement à l'autre, pour faciliter les récusations (art. 29); nomination de tuteurs protestants pour les enfants des calvinistes, morts sans l'avoir réglé (art. 36); que les présidents et conseillers, pourvus gratuitement sur la désignation des églises, ne puissent résigner leurs charges qu'en faveur de candidats désignés par elles (art. 37); augmentation des 130,000 liv. accordés par Henri IV, en 1598, pour l'entretien des ministres (art. 41); prolongation pour dix ans des places de sûreté (art. 43); restitution de plusieurs places ôtées depuis 1598 (art. 45); assignation de la solde des garnisons sur les plus clairs deniers des recettes de leurs

Evidemment la faiblesse de la régence et l'inquiétude toujours croissante chez les calvinistes les avaient engagés à faire modifier leur condition légale et à regagner ce que Henri IV n'avait pas cru devoir leur accorder. Il était clair d'ailleurs que ces prolongations toujours renouvelées des places de sûreté ne signifiaient rien autre chose qu'une possession indéfinie, regardée par eux comme la garantie indispensable de tous leurs avantages et de leur existence même dans l'état.

Les articles furent envoyés à Marie de Médicis qui fit bon visage aux députés, mais déclara que la réponse serait remise à l'assemblée, seulement après la nomination de six candidats, entre lesquels elle choisirait les deux députés généraux (1). Cette élection emportait la clôture de l'assemblée, comme Du Plessis l'écrivait au maréchal de Lesdiguières (2); de plus, sauf une seule fois, l'assemblée avait, sous Henri IV, élu directement les deux députés. Aussi fut-on à Saumur fort mécontent de cette réponse (peut-être plus mécontent que surpris). Il y eut quelque hésitation, quelque résistance même (3); mais la reine se montrant à son tour inquiète et blessée de cette volonté de prolonger la réunion, envoya par M. de Bullion, conseiller d'état, l'injonction de se séparer sans retard, avec ordre

provinces et restitution des sommes distraites pour le petit état des pensions (art. 46); que nul gouverneur ne puisse résigner qu'avec le consentement des églises de sa province et que nul ne soit désigné que par les députés généraux (art. 50); que les jésuites soient exclus des places de sûreté et réduits aux termes de l'édit de 1603 (art. 53); que l'état pourvoie à la réparation des places (art. 55) et conservation de leur artillerie et munitions (art. 56); assemblée générale tous les deux ans et nomination directe de deux députés par elle (art. 57).

(1) Correspondance de Du Plessis, XI, 162, 163, 167; ces deux dernières lettres sont des pièces officielles; Mémoires de Rohan, 98-9.

(2) N° 62.

(3) Nos 163, 164; Roh., *ibid.*

à celui-ci de faire procéder à l'élection par ceux qui promettaient d'obéir et de leur communiquer ensuite la réponse au cahier (1). Ajoutons, pour expliquer une mesure si hardie de la part d'une reine ordinairement si timide, un fait dont les Mémoires de Rohan ne parlent pas et dont je n'ai pas non plus trouvé de trace en feuilletant la correspondance de Mornay, mais qui est rapporté par La Force (2), témoin oculaire et particulièrement intéressé dans la question. Les églises protestantes de Béarn avaient député à Saumur et leurs demandes avaient été, non pas précisément comprises dans le cahier général (la mémoire de La Force l'a trompé sur ce détail), mais jointes à ce cahier. L'assemblée avait résolu de ne pas se séparer que satisfaction ne fût accordée à cette requête et la cour était prévenue de tout, avec amplification, suivant La Force (3). Or la question de la restitution des biens ecclésiastiques de Béarn venait d'être soulevée, et, quoique la reine ne se trouvât pas assez forte pour la résoudre, ni la religion, ni l'honneur ne lui permettaient de prendre des engagements contraires à l'intérêt catholique et au droit de propriété (4).

Le conflit fut en apparence arrêté. Bouillon, en ce moment tout au parti de la cour, était parvenu à s'assurer d'une minorité assez nombreuse (5); on craignit l'effet des menaces de la régente, et la majorité se décida à procéder, sans autre délai, à l'élection demandée, pour s'assurer au moins les choix, qui

(1) N° 167; Roh., 101-2.

(2) Mém., chap. VIII, et lettre du 23 juin à sa femme.

(3) V. Mém. et lettre du 10 juillet.

(4) J'aurai à revenir avec détail sur cette affaire : il me suffira de dire à présent que les biens de l'Eglise ayant été affectés par Jeanne d'Albret au culte calviniste, Henri IV trouva de grandes difficultés à faire exécuter dans ce pays les dispositions de l'édit de Nantes favorables à l'Eglise, subit une transaction en ce qui touchait la liberté du culte catholique et ne lui rendit pas ses biens-fonds.

(5) V. Roh., page 100-3. — Richelieu dit que ce fut en s'adressant à des intérêts personnels (Mém., L. II.) — V. § IX.

en effet eurent lieu contrairement aux désirs de Bouillon (1) ; mais on eut soin de faire connaître aux provinces le procédé de la cour, en même temps que l'échec provenu des divisions du parti (2) et que les réponses au cahier ; celles-ci parurent moins favorables qu'on ne l'avait pensé, d'après les promesses de Marie ; la prolongation des places ne fut accordée que pour cinq ans (3). MM. de Rouvray (4) et de la Milletière entrèrent en exercice comme députés généraux (5).

Au rapport de Mornay lui-même, qui paraît avoir conservé beaucoup de calme dans toute cette affaire, l'irritation fut grande dans les divers pays habités par les calvinistes (6). Toutes les provinces voulurent députer auprès du roi, et les commissaires de l'édit ne firent qu'accroître l'agitation des esprits, quand on les entendit traiter de perturbateurs ceux qui donneraient suite à ce projet (7). Douze provinces envoyèrent leurs récla-

(1) Roh., *ibid.* — Cf. Du Pl.-M., XI, 168. — Pontchartrain, août et septembre 1611.

(2) Du Pl., *ibid.* — Cf. 169 et 212. — Roh., page 104, et Pontchartr., septembre, octobre, décembre 1611. Elles se manifestaient déjà par la défiance dont Sully fut l'objet. V. ses discours à l'assemblée de Saumur, dans le recueil de Lannel cité plus haut (ch. II).

(3) Du Pl., *ibid.* — Pontchartrain, juillet 1611. — Richelieu dit que « de plusieurs demandes que faisoit l'assemblée, préjudiciables à l'église et à l'état, ils n'en obtinrent aucune de considération, outre ce dont ils jouissoient du temps du feu Roi. » — Il avait dit plus haut : « Le nombre des bons étant du tout inférieur à celui des mal intentionnés, il fut impossible d'empêcher que les cahiers fussent composés de façon que, quand le conseil même eût été huguenot, il n'eût su leur donner contentement. » Il se souvenait, en écrivant cela, de la politique de Sully.

(4) Frère de Villarnould (V. Roh., p. 112 et Correspond. de Du Pl., XI, 265).

(5) Pontch., sept. 1611 et Du Pl.-Mornay, *passim*.

(6) V. Mém. à Villarnould, XI, 190 (oct. 1611) et Pontch., déc. 1611. Sur le rôle de Mornay, V. ce mémoire. Cf. 243, et Font.-Mar., p. 148.

(7) Du Pl.-Morn., XI, 199 (lettre aux dép. gén., 2 déc. 1611).

mations à Paris dans le courant de 1612 (1), et, sans la division produite à Saumur et prolongée depuis dans le parti, peut-être y aurait-il eu dès lors des démonstrations plus que menaçantes; d'autant plus que ces députés furent renvoyés assez brusquement (2) et que la cour se montra peu intelligente de la situation dans l'administration des provinces (3). En réalité, on avait obtenu peu de chose par la dissolution de l'assemblée de Saumur, qui s'était reformée en assemblées provinciales (4), et, en juillet 1612, celles-ci attendaient depuis six mois la prompt réponse qu'on avait promise; au lieu de cela on publiait une abolition, c'est-à-dire une amnistie, que les protestants jugeaient insultante et dont on pressait la vérification au parlement de Paris (5). Enfin une circonstance particulière, où l'assemblée avait obtenu ce qu'elle demandait, avait en définitive accru encore la défiance et l'aigreur: c'était l'affaire de Bertichères, ancien gouverneur d'Aigues-Mortes, que Henri IV avait remplacé d'une manière peu légale, à ce qu'il paraît, par M. d'Arambure. L'assemblée de Saumur avait demandé son rétablissement que la reine avait accordé; mais à peine voulut-il se mettre en possession de la place qu'on l'accusa d'avoir, comme Bouillon, trahi la cause protestante auprès de la cour: malgré l'arrêt du conseil et les efforts du connétable, gouverneur de Languedoc, les calvinistes du pays lui opposèrent une résistance opiniâtre (6).

Cette même année 1612, le synode national de Privas se transformait en quelque sorte en assemblée politique, en pres-

(1) Pontch., au 19 janvier 1612. — Du Pl., XI, 199, 213. — Roh., page 104.

(2) Du Pl., XI, 234. (Lettre à M. de Rouvray, 10 avr. 1612) Le duc de Rohan dit que ce fut sur le conseil de Bouillon: c'est bien possible.

(3) Du Plessis (ibid. et passim).

(4) Ibid. (lettre à Rohan du 28 juillet 1612).

(5) Id., ibid.

(6) V. Pontchartrain, septembre 1612; Rohan, p. 96-8, et 111-2.

sant l'exécution des requêtes de Saumur, refusait de recevoir les commissaires royaux et s'éloignait de la ville pour se transporter à la Rochelle, plutôt que de céder aux représentations ou aux menaces de Lesdiguières, encore protestant alors, mais attaché à la cour (1); tandis que de très-graves et très-pénibles difficultés surgissaient au sujet de la mairie de Saint-Jean-d'Angely entre la cour et le duc de Rohan, le plus haut baron du calvinisme, le gendre de Sully. Rohan était gouverneur de cette place, et le maire en exercice, le capitaine de la garnison, nommé Foucault, et quelques autres encore avaient essayé, selon ce qu'il rapporte lui-même, de le priver de son autorité (2). La cour voulut que ce maire fût prorogé dans son pouvoir durant une année, toute réserve faite en faveur des privilèges de la ville, et, d'après Fontenay-Mareuil, elle avait d'abord obtenu le consentement de Rohan lui-même (3). Mais il interdit au capitaine l'entrée de la ville et, le temps des élections étant arrivé (quinze jours avant Pâques), il parvint à faire choisir parmi ses partisans les trois candidats entre lesquels la reine devait nommer un maire : les clefs de la ville furent en attendant remises entre les mains du premier échevin (4). La reine s'obstina assez gauchement dans son premier dessein, et, comme elle ne pouvait invoquer bien haut les promesses de Rohan, qui, après tout, n'engageaient pas la ville, l'affaire s'envenima beaucoup et durait encore au mois de novembre suivant, malgré l'intervention officieuse et sincère de Mornay, qui alla lui-même à Saint-Jean-d'Angely (5) et qui écrivait à la cour et au duc pour donner des conseils pacifiques (6).

(1) V. Font.-Mar., 193-4; le Synode s'était ouvert le 26 mai (Pontch.).

(2) Mém., page 106. — Pontchartrain (mars 1612) dit au contraire que c'était Rohan qui conspirait.

(3) Mém., pages 158-9.

(4) Fontenay-Mareuil, 160. — Roh., 106-7.

(5) Corr. de Du Pl.-Mornay, XII, 247-248 (lettres à la reine et à Bouillon, 19 septembre).

(6) Ibid., 252 (à Rohan, 5 octobre), 254 (à Jeannin, 19 octobre).

Une assemblée de cinq provinces fut convoquée pour le 20 octobre, sur les griefs présentés par celle de Saintonge, et paraît avoir alarmé sérieusement le pouvoir. Jeannin écrit à Du Plessis que la reine ne pourrait tolérer cette réunion, d'autant plus qu'en divers endroits du royaume, on préparait de semblables mouvements et qu'il y avait lieu de craindre le renouvellement de l'ancienne animosité (1). On donna même au duc de Rohan satisfaction effective, tout en ménageant l'apparence d'un succès pour l'autorité royale, puisque, moyennant que l'on reconnût pour quelques jours le maire agréable à la reine, celle-ci consentit au renouvellement de l'élection, ne demandant en retour que de rompre l'assemblée projetée (2). Cette assurance la fit d'abord contremander (3), c'est-à-dire, comme nous allons le voir, ajourner; mais l'affaire de Saint-Jean-d'Angely n'était pas la seule cause de l'agitation soulevée. Il était question d'obtenir des garanties administratives pour l'exemption accordée aux ministres, de faire renouveler le brevet pour la libre tenue des synodes; Du Plessis aurait aussi voulu des garanties pour les conseils provinciaux et la révocation des actes qu'il jugeait contraires à l'édit (4). Au reste, Du Plessis lui-même ne se faisait illusion qu'à demi sur les dangers de la si-

257 et 259 (3 novembre). V. aussi une lettre de Richelieu à Pontchartrain (Doc. inéd., 73).

(1) Ibid., 251 (lettre du 1^{er} octobre). — Cf. Rohan, p. 111; quinze jours auparavant Mornay lui-même écrivait à La Force : « Nos » églises.... sont du naturel des enfants qui écorchent ceux qui leur » font du bien... J'ai été ces jours passés à Saint-Jean (d'Angely). Je » crains que la conséquence de cet affaire ne soit point assez pesée... » Je suis loin des affaires, mais si vois-je bien avec mes lunettes que » si nous prenons plaisir à avoir du mal, nous n'en aurons que trop. » (Mém. de La Force, L. II, ch. 9. Appendice).

(2) Corr. de Du Pl.-Mornay, XI, 252. — Cf. Fontenay-Mareuil, page 161; Rohan, page 108.

(3) Id., ibid.

(4) Id., 263 (à de Rouvray, 9 décembre). — Cf. Pontchart., 6 déc.

tuation. Deux jours après les bonnes nouvelles et les conseils de douceur qu'il adressait à Jeannin, il écrivait à M. de Rouvray : « Monsieur, depuis vous avoir depesché un lacquais exprès, j'en ai eu ung de M. de Rohan, qui m'envoie copie de la depesche qui vous est faicte de la province de Xaintonge, plus proche d'ung manifeste que d'une lettre, et en laquelle vous n'aurés failli de remarquer de dures parenthèses; mais surtout vous noterés qu'aux lettres de contremandement, qui sont escrites aux provinces voisines il y a une clause que, sans attendre aultre mandement, ils ne manquent de faire trouver leurs députés à la Rochelle au 20 du prochain, et qu'ils viennent pourvus des choses nécessaires, c'est-à-dire de l'argent, *parce qu'ils auront à y faire long séjour*. Vous scavés assez ce que cela veut dire, une assemblée ou un conseil formé, et jusques où en va la conséquence, et entre nous et hors de nous. Adjoutés que je vois que le haut et le bas Languedoc y joignent leurs intérêts et députations, et que M. de Rohan ne me cele poinct qu'au défaut de contenter le général et tous les intéressés, lui dedans le temps, il s'y prendra des résolutions vigoureuses et qu'aussi bien la condition ne peut estre pire. Vous voyés donc que le feu s'allume et gaigne pays, et n'y a moyen que de couper au-devant et lui soustraire les alimens, qui ne lui sont que trop administrés par les ministres qui gouvernent » (1). De son côté, Jeannin repoussait les conseils de Mornay et reprochait aux calvinistes de vouloir échapper à la condition qui leur était faite par les édits, pour se créer une complète indépendance; il maintenait comme nécessaire l'arrêt qui interdisait les assemblées illégales (2).

Celle de la Rochelle eut lieu. « Elle fit sa propre cause » (3) de l'affaire d'un certain Saugeon, envoyé en Languedoc par le duc de Rohan, pour empêcher Bertichères d'entrer dans Aigues-

(1) Id., 253 (à de Rouvray, 21 oct.). — Cf. Pontch., sept. 1612.

(2) Id., 266 (28 oct.). — Cf. 271, où Jeannin repousse de nouvelles demandes sur les conseils provinciaux et les garnisons.

(3) Mém. de Roh., page 112.

Mortes. Saugeon avait trouvé assistance parmi les huguenots de la province, et Montmorency l'avait fait emprisonner (1). Mornay essaya de calmer l'assemblée, qui, même au point de vue de son parti, usurpait évidemment la fonction d'une assemblée générale (2); mais les esprits étaient si emportés qu'elle ne voulut rien comprendre. Cependant il parvint à détacher la province d'Anjou des quatre autres et en ramena les députés (3); il voulait croire encore que les populations protestantes étaient partout animées de sentiments pacifiques (4), mais il en doutait au fond plus qu'il ne se l'avouait à lui-même. En vain il reconnaissait et il déclarait que la liberté de conscience était visible et que les périls invoqués pour justifier des mesures violentes étaient, comme il le dit, « en papier; » que par conséquent c'était une action aussi téméraire que coupable de provoquer une prise d'armes, à laquelle évidemment beaucoup ne répondraient point; que les insurgés seraient à la fois accablés et flétris devant la France et l'Europe; que d'ailleurs on faisait à Rohan lui-même une position aussi belle qu'il l'avait demandé d'abord (5). En vain il faisait représenter à l'assemblée de la Rochelle combien sa conduite était irrégulière et combien elle se faisait une position fausse, en persistant dans une opposition illégale et menaçante, quand on lui accordait plus qu'une assemblée générale n'aurait eu le pouvoir de requérir (6). Rohan

(1) Ibid. — Cf. Pontch., nov. 1612.

(2) C'est ce qu'il énonce expressément dans le Mémoire baillé à M. Bouchereau allant à la Rochelle, le 22 décembre 1612 (Corresp., XI, 274).

(3) Roh., page 112. — Cf. (Corresp. de Du Pl., XI, 269,) une lettre de la reine à Mornay, du 12 déc., où elle dissimule de son mieux ses inquiétudes, mais ne peut les cacher.

(4) Corresp. de Du Pl., XI, 263. — Cf. 273, et XII, 41.

(5) V. (XI, 273) les instructions qu'il donnait à M. Bouchereau pour Rohan, le 22 déc.

(6) V. XI, 274.

convient, dans ses Mémoires, qu'il avait obtenu beaucoup (1), et il raconte néanmoins, avec le plus grand sang-froid, que, si l'assemblée se relâcha de ses demandes, ce fut pour n'être pas trop indiscrete au moment de l'émotion et des embarras causés à la reine par le meurtre du baron de Lux (2).

Malgré cet acte chevaleresque et, il faut l'avouer, assez inattendu, l'on conçoit qu'après une situation si tendue, la confiance était désormais impossible à rétablir; impossible du côté de la reine humiliée et bien persuadée que les protestants attribueraient tout à leurs menaces dans le passé, attendraient tout de leurs menaces dans l'avenir (3); impossible aussi du côté des calvinistes, qui avaient certainement conscience d'avoir provoqué un ressentiment amer et qui pouvaient difficilement oublier les intrigues de Saumur. D'ailleurs, les hésitations perpétuelles du pouvoir donnaient sans cesse lieu à des réclamations nouvelles. Dès le mois de mars 1613, Mornay est con-

(1) Ainsi « l'on tolérera les conseils provinciaux pour la direction » des affaires politiques comme du temps du feu Roi. — Les ministres seront exempts, à l'instar des autres ecclésiastiques de France, de toutes tailles et subsides, et à cet effet seront expédiées les lettres nécessaires. — Il sera fait une nouvelle publication des édits avec une déclaration, portant confirmation des brevets, faveurs et concessions du feu Roi, oubliances de toutes choses et ordonnances que toutes procédures faites contre les réformés demeureront nulles et comme non avenues. — On fera retirer les troupes qui sont en Poitou, Saintonge et es-environs. — La Rochebeaucourt et Foucault seront tirés de Saint-Jean. — Les pensions des ducs de Rohan et de Soubise seront payées tant pour le passé que pour l'avenir. — Etc., etc. » (Mémoires de Rohan, pages 113-4).

(2) Ibid., 112-3. Pontchartrain dit que la résolution était déjà prise avant le crime, mais trouvait de l'opposition (janv. 1613. — Cf. févr.)

(3) Richelieu prétend néanmoins que cette dissolution rassura Marie sur la conduite des protestants, lors de la révolte de Condé (Mém., L. IV). Mais il confirme que cette assemblée n'était pas autorisée, et la sécurité de la reine ne put être ni complète ni longue.

sulté par la reine elle-même sur les moyens de conserver la paix publique, et en effet sa réponse et la réplique de Jeannin montrent que les détails d'administration locale étaient bien difficiles à régler, sans parler de la satisfaction réclamée pour d'anciens griefs ou d'anciennes demandes (1). La Milletière, en félicitant Du Plessis de sa conduite modérée, ne lui dissimulait pas qu'on n'avait obtenu qu'un relâche dans la maladie (2). L'affaire d'Aigues-Mortes traînait toujours et soulevait une attitude menaçante chez les protestants du Languedoc, qui, lors de la première révolte des princes, arrachèrent enfin au pouvoir ce qu'ils demandaient (3). A Nîmes, le ministre Ferrier, qui, fort mal accueilli au synode de Privas, comme trop favorable à la cour, avait abandonné le calvinisme, a été pourvu d'une charge judiciaire; il est excommunié par les protestants, « avec » les paroles les plus aigres que la fureur et la violence a pu » inventer (écrivait Jeannin), outre laquelle il a encores esté » poursuivi à coups de pierre, en danger d'estre tué, s'il n'eust » eu recours, pour asyle, en la maison du lieutenant général..... » Ces excommunications, continue Jeannin, deviennent trop » fréquentes et n'ont aulcun fondement pour la pluspart, sinon » de noircir et rendre abominables ceux qui tesmoignent avoir » de l'affection au service du roy » (4). Vers le même temps, le député général Rouvray, puis Du Plessis se plaignaient d'une mauvaise volonté habituelle de la cour, au sujet des réclamations de leur parti et des longueurs indéfinies qu'on leur faisait subir (5). Le gouverneur de Saumur s'effrayait enfin de l'approche de la guerre civile, surtout en voyant quels choix on faisait dans la Basse-Guyenne pour le synode national (6).

(1) Corresp. de Du Pl., XII, 52, 64, 82, 90 (mars, avril, mai 1613).

(2) Ibid., 82 (lettre du 28 avril).

(3) Ibid., 96, 101, 116, 131 (mai, juin, juillet).—Cf. Pontchartrain.

(4) Ibid., 144 (lettre du 27 juillet). — Cf. 186, 189; Richelieu, L. IV, et Pontchartrain.

(5) Corresp. de Du Pl., XII, 131 (juillet), 210 (oct.)

(6) Ibid., 184, 210, 211, 216, 217, 218, 221 (sept., nov.).

On en était là à la fin de 1613. Il n'est pas étonnant dès-lors que, dès sa première prise d'armes, Condé ait cherché à s'appuyer sur les protestants (1). Rohan ne se fia point à lui et voulut voir ce que deviendraient les choses, avant de s'engager, lui et les siens. Bien lui en prit, car la paix était à peu près faite quand son envoyé arriva au quartier du prince (2). Le chef calviniste se plaint de sa duplicité, et ce n'est pas sans raison ; mais lui-même n'était pas beaucoup plus loyal, quand il faisait partir cet émissaire, pour voir quel parti l'on pouvait tirer de cette affaire, lui qui, sollicité par la reine de remplir à cette occasion les promesses qu'il avait faites (3), écrivait à Villeroy : « Mon-
 » sieur, j'ai receu vostre lettre par M. de Villette. Je vous remercie
 » de la continuation que vous me faictes paroistre de vos amitiés.
 » Je l'ai prié de vous assurer de mon service ; *quant à mes in-*
 » *tentions, elles ne changeront jamais*, encore que les affaires
 » changent » (4). La phrase n'est pas très-explicite, il est vrai ; mais on conviendra que le duc de Sully entendait assez bien la restriction mentale. Rohan dit, dans ses Mémoires, avoir répondu à la reine « qu'il demeureroit uni avec le corps des réformés,
 » lesquels si elle contentoit, elle auroit bon marché des mécon-
 » tens. » Ceci paraît plus franc ; mais il écrivait à Mornay le lendemain de la lettre à Villeroy : « J'ai respondeu suivant vostre
 » advis, que je ne suis homme pour me joindre à aulcung parti-
 » culier de quelque qualité qu'il puisse estre ; que j'en ai desjà
 » donné des preuves ci-devant, et ferai tousjours ce que je jugerai
 » le plus propre pour le bien de nos églises et le service du roy,
 » à quoi je m'assure que butte principalement le contentement
 » particulier de la royne » (5). Et peu après il écrivait à la reine elle-même, qui lui faisait de nouvelles instances et ne s'oubliait

(1) En février, il écrit à Mornay, en criant, bien entendu, contre la faction espagnole. XII, 238. — Rohan, page 117.

(2) Mém. de Roh., *ibid.*

(3) Corresp. de Du Pl., XII, 238.

(4) *Ibid.*, 237.

(5) *Ibid.*, 241.

pas non plus auprès de Mornay (1) : « Je ne vous sçaurois assés vivement représenter le desplaisir que je ressens de celui que V. M. souffre et desirerois bien y pouvoir contribuer aux despens de ma vie, ce que je doibs au service du roy, au repos de cet estat et à vostre particulier contentement ; mais je suis si peu de chose, madame, *qu'il ne m'appartient pas* d'entrer en cognoissance des affaires et plaintes de monseigneur le prince ni des seigneurs qui sont joincts avec lui (2). »

Après de pareils précédents, il est clair que Rohan était d'une part disposé à entrer dans un mouvement contre la cour, s'il y voyait l'espérance sérieuse de fortifier son parti, mais, de l'autre, peu disposé à prendre confiance dans le prince qui, en 1615, fit au parti huguenot les avances dont je parlais plus haut. Aussi raconte-t-il qu'il fut décidé à entrer dans l'insurrection seulement par les députés que l'assemblée générale des protestants, alors réunie à Grenoble avec l'autorisation du roi, envoyait à celui-ci pour lui présenter les cahiers, et qui rencontrèrent à Tours Louis XIII, déjà en route pour aller au-devant d'Anne d'Autriche. Ils réclamaient l'acceptation de la récente proposition

(1) Ibid., 253, 263, 266.

(2) Ceci rappelle un peu le pasquin fait contre Beaufort, au temps de la Fronde :

Or, écoutez, peuple de France,
Le bel avis qu'en terme exprès
Le grand Biaufort fit en présence
Du parlement, dans le palais....

J'avons trois points dans notre affaire :
Les princes sont le premier point ;
Je les honore et les revère,
C'est pourquoi je n'en parle point.

Le second est de l'Eminence,
Monsieur Jules de Mazarin ;
Sans barguigner j'aime la France
Et vais toujours mon droit chemin. — Etc.

Mais Rohan n'est pas si naïf qu'il en a l'air.

du Tiers contre les doctrines ultramontaines, l'opposition du pouvoir à la réception du Concile de Trente par le clergé français; ils ajoutaient qu'ils avaient reçu de M. le prince la promesse de garantir les édits et l'invitation de travailler ensemble à la réformation de l'état : tel fut du moins leur langage public, et Arnauld ajoute qu'ils n'y joignirent aucune parole séditieuse (1). Selon Fontenay-Mareuil, les cahiers contenaient la demande itérative de ce qu'on avait refusé aux précédentes assemblées, et réclamaient la recherche de la mort du feu roi, la promesse d'ôter aux ecclésiastiques du conseil toute connaissance des affaires de ce parti, la prise en considération des remontrances du parlement et des demandes de Condé (2) : il est certain du moins (3) qu'on avait redemandé la nomination directe des deux députés généraux et la présentation de candidats pour le gouvernement des places de sûreté, outre quelques villes de plus, une augmentation du traitement des ministres et de l'argent pour les garnisons protestantes. Le roi leur accorda une prolongation de dix ans pour la conservation de leurs villes (4); mais l'assemblée avait quitté Grenoble, avant que la réponse y arrivât (5). Elle avait pourtant hésité à s'engager dans ce parti, accueillant avec froideur les premières sollicitations que lui adressait un prince catholique (6), tandis que le calviniste Lesdiguières faisait tous ses efforts pour la retenir (7). Mais enfin elle se transféra hors

(1) Journ. d'Arnauld d'Andilly, 28 août 1613.

(2) Mém. de Font.-Mareuil, p. 311. — Dans le journal des conférences de Loudun, par Pontchartrain (22 février), on voit que les premières demandes des calvinistes sont en accord avec ce double récit.

(3) Journal d'Arnauld d'Andilly, 13 sept.; il complète ainsi ce qu'il a dit plus haut.

(4) Id., *ibid.*

(5) Id., *ibid.*

(6) Mém. de Roh., page 127-8. Lui-même parle assez dédaigneusement de la force des princes (128-30).

(7) Font.-Mar., p. 311-14; d'Estrées, p. 296.

de son gouvernement, à Nîmes (1), et proclama, au mois d'octobre, son union avec Condé (2).

Les protestants stipulèrent d'ailleurs avec lui comme avec une puissance étrangère, posant pour condition de leur concours qu'il tiendrait ferme à empêcher la publication du Concile, à s'opposer aux mariages espagnols, à sauvegarder les édits de pacification (3), c'est-à-dire à maintenir les principes de son propre manifeste, tant on regardait comme peu sincères les sentiments qu'il affectait; on lui demandait en outre l'engagement de ne pas faire la paix sans le parti calviniste.

La guerre de religion s'allume et dans le Poitou et dans le midi (4); Soubise arme après le passage du roi, lorsqu'il est désormais presque impossible d'empêcher la célébration des mariages, et le grave Sully, si opposé à l'agitation calviniste, tant que Henri IV avait régné, accueille amicalement M. le prince en Poitou (5). Il fallait donc que l'animosité fût bien grande et le succès bien probable : il est vrai que la timidité des manœuvres de Bois-

(1) D'Estrées, 298; Journ. d'Arn., 26 sept.

(2) Pontch., 6 octobre. — Cf. Richelieu, L. VI, sub fin., et Mém. de La Force, ch. XI.

(3) Mém. de Roh., p. 130.

(4) Mém. de Font.-Mar., page 320-1 : Les villes catholiques s'armaient contre la coalition. V. aussi Rohan, page 129-30, et Pontch., nov. 1615. Ce dernier nous apprend, en outre, qu'une partie des huguenots se montraient hostiles au pouvoir qu'avait reçu le duc de Rohan, et La Force dit que ceux de Guyenne promettaient de se tenir sur la défensive : l'anarchie se retrouvait partout. — Cf. Journal d'Arn., 26 sept. 1615.

(5) Rohan, page 139. — Cf. Journ. d'Arn., 1, 13, 26 sept. Ce dernier ne parle pas d'hostilité déclarée de la part de Sully, mais d'Estrées et d'après lui Richelieu l'accusent de s'être montré fort emporté dans les conseils du parti (page 300). Nous verrons tout-à-l'heure qu'il contribua cependant à la paix. Gouverneur de Poitou, la neutralité seule était, chez lui, une défection, et, pendant les conférences, son langage ne fut pas uniforme. V. Pontchartrain, 22 février, 3, 8, 16 avril.

Dauphin, résultat des instructions non moins timides qu'il avait reçues de la cour (1) était propre à faire prendre en mépris le parti royal ou, si l'on veut, le parti du maréchal d'Ancre. Il y a plus (et Sully le savait peut-être, car il était ami des Guises), l'anarchie était si grande dans ce parti même que le duc de Guise donnait avis à son cousin de Mayenne d'une entreprise projetée sur Soissons, soutenant naïvement à la reine « qu'il » estoit vray, et que, si M. du Mayne eust eu besoin de luy pour » l'assister en cette occasion, il fust allé fort volontiers porter sa » vie; qu'il n'estoit point obligé de tenir secret un conseil que l'on » luy avoit célé; que M. du Mayne estoit son sang, et que Soissons estoit une ville de seureté qui avoit esté baillée à feu » M. du Mayne » (2). Guise n'en reçut pas moins, quelque temps après, la qualité de lieutenant-général des armées du roi (3), destinées à combattre le parti dont Mayenne était un des principaux chefs.

Deux partis en légitime défiance contre leurs généraux ou leurs alliés doivent être empressés de faire la paix. Tous deux avaient d'ailleurs, dans les conjonctures présentes, des motifs assez graves de la conclure promptement. Le roi manquait d'argent (4) et avait maintenant décidé en sa faveur un des objets principaux de la querelle par la célébration de son mariage; Condé avait obtenu, par le *pronunciamento* des huguenots, l'avantage assez précaire d'une position inquiétante pour le pouvoir et par conséquent l'espoir de dicter les conditions du traité, si celui-ci ne se faisait pas trop attendre. Au reste, l'indiscipline de ses troupes, l'éloignement que le peuple et même une partie la noblesse éprouvaient pour son entreprise l'embarrassaient

(1) V. *supra*, § VIII.

(2) Journ. d'Arn., 14 août 1615. — Pour la liaison de Sully avec les Guises, V. d'Estrées, p. 220. — Cf. Font.-Mar., 1611, sub init.

(3) Journ. d'Arn., déc. 1615. — Cf. Font.-Mar., 321.

(4) Pontch., 1615, fin. — V. aussi ce qu'il dit, dans les premières pages de 1616, des dispositions hostiles de la noblesse (vol. XVII, 123-4, 138-9).

autant que le voisinage des armées ennemies, et il n'avait trouvé de sûreté que dans les places des protestants (1). Bien que d'Estrées raconte que Sully et Rohan désiraient la continuation de la guerre pour assurer l'humiliation de la reine, Rohan lui-même dit, avec Pontchartrain, que l'ancien ministre de Henri IV pressa l'assemblée de la Rochelle de ne pas se montrer opiniâtre, et il semble satisfait de la condition que l'issue finale des négociations fit à ses coreligionnaires (2). Il est certain que Bouillon pressa d'un ton fort impérieux l'adhésion de l'assemblée au traité de Loudun (3). Mais Fontenay-Mareuil a parlé d'une manière trop générale et peu exacte, en disant que les calvinistes n'obtinrent aucun avantage par ce traité (4). Aux témoignages contraires que je viens de signaler je suis en mesure d'en joindre d'autres peut-être plus décisifs encore.

Du Plessis-Mornay écrivit à Jeannin, cinq semaines après la conclusion de la paix, une lettre qui peignait les dispositions favorables du parti et laissait voir presque de la confiance dans

(1) Voir Fontenay-Mareuil, 321-4. — Cf. d'Estrées, p. 299. Ce dernier dit que Mayenne souhaitait la paix, dans la crainte d'accroître la puissance des huguenots.

(2) V. Mém. de d'Estrées, p. 300. — Mém. de Rohan, p. 133-5. — Il dit encore (page 137) que le choix des députés généraux fut fait cette année, à la Rochelle, sous l'influence de M. le prince et de la cour. V. ci-dessous la lettre de Mornay à Jeannin. — Pontchartrain assure que, dès le 24 février, on était presque d'accord sur les premières demandes des protestants, sauf l'article du Tiers sur la puissance spirituelle (Cf. 15 et 17 mars); le 26 mars, on l'était sur toutes ces demandes, mais, au mois d'avril, l'assemblée de la Rochelle, à laquelle Condé communiquait les articles concernant le parti calviniste (17 mars), se montra défiante et belliqueuse (3, 4, 22, 29 avril et 3 mai); elle voulait surtout se prolonger jusqu'à l'entière exécution de la paix et finit par obtenir une prolongation à terme.

(3) Rohan, Libre Discours. — Pontchartrain, Conférence de Loudun, 3 mai.

(4) Font.-Mar., p. 333.

l'avenir (1). Et si l'on veut quelque chose de plus, si l'on veut le nom et les stipulations du traité, voici ce que, peu de mois après (le 27 août 1616), Lescun, agent des protestants de Béarn, écrivait à Du Plessis-lui-même : — « J'ay envoyé en » Béarn.. la patente de confirmation de l'édit de pacification » qu'il a pleu au Roy nous othroyer et déclarer par icelle qu'il » veut et entend que les sept premiers articles du cahier pré- » senté par M^{re} le prince à Lodun, avec les responses faites sur » iceux, ayent lieu et soyent observées en Béarn et en Navarre. » Or, par le septième article et son apostille, attachée au contre- » sel et spécifiée en la patente, le Roy déclare qu'il veut et en- » tend que tous les octrois et concessions faites en faveur de » ceux de la religion, tant par le feu Roy que par S. M. seront » gardées et observées; » ce qui assimilait, en quelque sorte, à l'édit de Nantes les concessions faites en diverses occasions (2).

(1) « Monsieur, j'ay eu ici partie du desbris de l'assemblée de la » Rochelle, laquelle a fait une nomination qui, j'espère, réussira au » contentement de LL. MM., puisqu'elle respond au souhait des gens » de bien. Aussitost, sans attendre le terme à elle accordé, elle s'est » séparée (vers la fin de mai, V. Pontchartrain).... Je voy, par la » grâce de Dieu, la plupart des esprits en bonne assiette.... Mais » permettez-moy, Monsieur, que je vous die qu'il importe, pour pré- » venir les inconvéniens dont nous sommes sortis, que vous preniés » soin de faire exécuter les choses accordées, afin que ceux esquels » il pourroit estre demeuré quelque levain, ne trouvent pas nouvelle » paste qu'ils puissent aigrir. Vous avés commencé par la vérification » de l'édit; je ne doute point que vous ne suyviés par celle des articles » secrets. Le choix et envoi des commissaires par les provinces ne » peut estre trop tost effectné. » 10 juin 1616. — Je dois à l'obligeance de M. Audé la communication de ce manuscrit et de toutes les pièces de cette correspondance postérieures à 1614 (limite de l'édition de 1824) qui seront citées dans ce volume. Je le prie d'accepter ici l'expression de ma reconnaissance.

(2) Pontchartrain (Conf. de Loudun) comprend seulement, dans ce 7^e art., les promesses de Poitiers, mais elles rappelaient probablement les autres. Marbault, agent de Mornay, lui écrivait, le 7 décembre 1619,

Seulement il est certain que la situation des calvinistes en présence du pouvoir et du pays n'en fut pas notablement changée, et surtout qu'ils n'acquirent point une puissance solide. Franchement ils auraient eu tort d'en faire un reproche à Condé; aussi verrons-nous qu'ils ne paraissent pas lui avoir gardé rancune. Outre qu'il ne put présider que passivement à la signature du traité, puisqu'il était trop malade pour soutenir la fatigue des dernières discussions (Rohan et Pontchartrain le racontent également), rien ne pouvait suppléer à la faiblesse d'un parti détesté par la grande majorité du peuple et en butte aux soupçons constants, non-seulement de Marie et de ses ministres, mais de tout pouvoir qui, à cette époque, gouvernerait la France. Le parti ne pouvait les apaiser qu'en se désarmant, et se désarmer c'était, dans sa conviction intime et assez bien fondée, se ruiner pour toujours. C'était un cercle vicieux d'où personne ne pouvait sortir et que Richelieu finit par briser.

Le reproche qu'il faut faire à Condé ce n'est donc pas (à quelque point de vue qu'on se place) d'avoir fait trop peu pour ses alliés d'un jour; mais bien plutôt d'avoir imaginé, pour le besoin du moment, une alliance qu'il montra plus tard n'être chez lui l'effet d'aucune conviction, ni politique ni religieuse. Il faut reprocher à Mayenne, malgré son hésitation et peut-être ses remords au moment décisif du traité, d'avoir porté dans une pareille alliance le nom qu'il avait reçu de son illustre père, mort entouré de la vénération de ses anciens ennemis; il faut reprocher aux princes en général d'avoir exploité la faiblesse de la cour en lui dictant des conditions humiliantes pour l'autorité souveraine, avantageuses à leurs seuls intérêts, profondément indifférentes aux intérêts et aux désirs de la nation (1).

une lettre que je citerai plus loin et qui parle aussi très-clairement des conditions obtenues à Loudun de concert avec Condé.

(1) V. Font.-Mar., p. 333-4. — Richelieu, L. VII — Cf. Pontch., Conférences de Loudun, 18 mars et 3 avril. D'autre part un certain Bollenat écrivait à Mornay, dès le 21 décembre précédent : « Vous sçavez

En vain pourra-t-on dire que Condé recevait, avec la signature des arrêts du conseil, une sorte de pouvoir politique, ou, si l'on veut, administratif, qui lui permettait de donner une autre impulsion au gouvernement : j'attendrai, pour m'arrêter à cette pensée, que l'on m'ait fait voir une seule amélioration, je ne dis pas effectuée, mais tentée ou imaginée pendant qu'il exerça ce pouvoir, auquel Concini abattu, puis effrayé, ne pouvait faire une opposition bien vigoureuse. Condé, en n'arrivant à Paris que plus de deux mois après la paix (1), laissait entendre à quel rang il

» trop mieux que moy que nostre maladie est plus artificielle que
 » naturelle, et qu'on la rendroit volontiers populaire, si les humeurs
 » de chacun s'y trouvoient disposées.... Ce qui me met en peine est
 » la division monstrueuse que la résolution de Nîmes fait naistre
 » parmi nous et l'opinion que j'ay qu'on veuille abuser de nostre
 » union (avec Condé) pour ruiner et saper ses fondemens, estant
 » à craindre, si je l'ose dire, qu'on la qualifie d'oresenavant du
 » nom de conspiration, si on la fait servir contre le serment sur le-
 » quel elle est appuyée (sans doute la formule ordinaire de loyauté
 » envers le roi). Ceux-là sont grandement à blasmer à qui la faim
 » de l'or sert de guide à leur devoir, et qui s'attachent à l'intérêt gé-
 » néral pour rechercher le leur particulier dans le trouble par un
 » tesmoignage d'affection aussi lasche que servile. »

(1) Journal d'Arn. d'And., juillet 1616. — Un certain Borstel, d'un caractère fort conciliant, comme on le verra par une autre lettre, écrivait de Paris à Mornay le 25 (15?) juillet 1616. « Nous sommes
 » toujours ici attendans M. le prince que l'on dit y devoir estre ceste
 » semaine, mais désormais ce ne sera que trop tard pour se mettre
 » en possession de l'autorité qu'il prétend avoir, laquelle estant en la
 » main de ceux auxquels la faveur donne l'avantage et le moyen de
 » s'y pouvoir maintenir, il est aisé à juger quel sera le fruit que nous
 » pouvons espérer de ceste venuë, laquelle plus prompte pouvait re-
 » tenir force gens en leur devoir et produire la bonne intelligence de
 » laquelle vous parlés, laquelle s'est maintenant convertie en une
 » desfiance manifeste, tesmoignée du costé de la reyne par la re-
 » cherche exacte que l'on a faite ces jours passés par toutes les
 » maisons de ceste ville, pour savoir à peu près le nombre de
 » ceux qui y mènent (sic), sous prétexte d'estre de la suite de

mettait les affaires publiques. L'ambition des seigneurs devenait de plus en plus effrénée, à mesure qu'elle était plus satisfaite et qu'ils voyaient mieux la faiblesse de la cour. Mettons de côté ces bruits restés fort douteux (1) d'un projet contre la couronne elle-même, en faveur du prince de Condé : il est certain du moins que les intrigues formées par l'égoïsme pour disposer de l'administration suprême furent, dans le court intervalle qui sépare la paix de Loudun de l'arrestation du prince (du 5 mai au 1^{er} septembre 1616), dénouées, croisées, renouées, suivant la passion ou l'intérêt du moment, par les grands du royaume. Mayenne et Bouillon formèrent quelque temps avec Guise, leur récent adversaire, un parti séparé contre le maréchal d'Ancre, puis ils attirèrent à eux Condé lui-même, le chef actuel de l'état, quand il fut arrivé à Paris, bien qu'il parût, en ce moment, reconcilié avec Concini et disposé à lui laisser sa part, sinon du pouvoir, du moins de la faveur (2). « La faveur du maréchal » d'Ancre, dit le duc de Rohan, étoit plus insupportable à ceux » qui la soutenoient qu'à ceux qui la combattoient, et lui, se sentant plus tyrannisé de ses amis que de ses ennemis, donna » espérance de se joindre étroitement et confidemment avec » les nouveaux reconciliés, dont le duc de Guise étant entré en » soupçon, rechercha de sa part une liaison avec les mêmes, au » préjudice dudit maréchal d'Ancre (3). »

» M. le prince, qu'elle a aussi prié de ne venir accompagné me » fait (sic) plus appréhender de mal que je ne puis espérer de » bien du changement des ministres de l'Estat, d'entre lesquels » nous ne savons encores qui l'emportera, chaque jour nous fournis- » sant nouvelle matière de discourir et de juger là-dessus, et pos- » sible avec aussi peu de fondement qu'il y a de raison en tout ce » que l'on fait et desfait. »—J'ai cité cette lettre comme un curieux témoignage de l'état de la cour à l'arrivée de Condé, mais les prévisions qui s'y trouvent ne furent pas entièrement réalisées, Pontchartrain et Arnauld (9 et 10 août 1616) nous apprennent que le prince exerça momentanément un grand pouvoir.

(1) V. surtout Richelieu, L. VII.

(2) Mém. de d'Estr., 304-5, et Rich., L. VII.— Cf. Bassomp., 1616.

(3) Mém. de Rohan, p. 136. D'Andilly dit que Guise avait pris le

Des projets cruels et lâches, dignes des plus mauvais jours d'une nation abâtardie, furent agités et formés dans ces réunions. On hésitait seulement si l'on s'emparerait de Concini pour l'emmener dans une forteresse ou pour le livrer au parlement, ou si l'on en finirait d'un seul coup par un assassinat, et, selon l'opinion la plus répandue parmi les auteurs de *Mémoires contemporains*, cette dernière opinion prévalut. Seul, Fontenay-Mareuil dit que ni Condé ni ses amis ne songeaient réellement à tuer le favori, *dans la crainte de se priver pour toujours d'un prétexte d'agitation* (1); mais il ajoute que le duc de Guise, l'ancien général du parti de la reine, prenait le projet de meurtre au sérieux. Pontchartrain se tait, comme d'habitude, sur ces faits d'histoire fort secrète; mais Richelieu, Rohan et d'Estrées, tous trois personnages politiques dès cette époque et dont les deux derniers ont adhéré quelque temps au parti des princes, parlent du projet de meurtre avec détail et comme d'un fait bien positif; tous trois d'ailleurs s'accordent à reconnaître que Condé arrêta l'exécution immédiate de ce dessein (2).

maréchal en aversion, parce qu'on avait refusé de laisser entrer le cardinal de Guise au conseil de direction. — Fontenay-Mareuil (p. 337) parle de la jalousie que lui aurait donnée le retour en faveur du comte d'Auvergne, mais d'Andilly ne le laisse point entendre. (V. 26 juin.)

(1) V. pages 354-5.

(2) V. Mém. de d'Estrées, 308-11. Il raconte que M. le prince se déclara prêt à agir, pourvu qu'on mit Marie de Médicis hors d'état de venger le maréchal, ce à quoi Guise se refusa, disant qu'il attaquait dans Concini un ennemi de l'état, mais restait serviteur de la reine. Il ajoute que Condé refusa, malgré l'invitation des autres princes, d'attaquer d'Ancre dans sa propre maison, où celui-ci lui rendait visite, et fut retenu par la honte d'une si lâche trahison, mais que, le jour même, il lui fit dire qu'il ne pouvait plus le défendre. Selon le duc de Rohan, Mayenne s'était d'abord chargé de l'exécution, mais voulait s'assurer au préalable du concours de M. le prince, quoique Bouillon promît de lui faire avouer le crime après coup. Condé alors, « soit qu'il appréhendât

La reine exaspérée par la rupture ouverte de M. le prince et du maréchal, par l'insolence extrême des grands (1), par un commencement de guerre civile à Péronne (2), par les craintes assez bien fondées qu'elle concevait pour son propre pouvoir (3), se résolut à l'arrestation de Condé. Elle eut lieu, comme on sait, sans résistance, presque sans émotion populaire (4), le 1^{er} septembre de cette même année 1616. Les princes, sauf le comte

» l'événement dudit dessein ou que, pour le coup, il voulût être
 » homme de parole, manda, dès le soir même, au maréchal d'Ancre
 » par l'archevêque de Bourges qu'il ne pouvoit abandonner le duc de
 » Longueville et qu'il retiendroit la parole qu'il lui avoit donnée de le
 » protéger. » (Page 140-1.) Sur ce message de l'archevêque et la dépendance de Condé envers les siens, V. d'Andilly, 16 août. Richelieu dit plus durement que Condé tint parole à Concini en le protégeant par son irrésolution.

(1) « J'ay ouy dire à M. Barbin, le 23 mars 1618, dit d'Andilly
 » (août 1616), que les affaires du Roy estoient lors dans un état si
 » misérable et celles des princes si relevées, qu'ils tesmoignoient
 » tout haut trouver mauvais quand le Roy et la Reyne parloient à des
 » gens de qualité et jusqu'à des gentilshommes de dix mil livres de
 » rente, disant qu'ils leur vouloient débaucher leurs serviteurs....
 » Que M. le Prince manda un jour à la reyne qu'il ne se soucioit
 » plus qu'elle parlât tant qu'elle voudroit à M. de Guise, parce
 » qu'il étoit maintenant très-assuré de lui. »

(2) Ibid., 14-17 août 1616; Fontenay-Mareuil, 345-6; d'Estrées, 310; Rohan, 139-40; Pontchartrain, août 1616.

(3) « M. de Sully vint trouver le Roy et la Reyne... qui commença
 » par ces mots : Pleut à Dieu que Vos Majestés fussent maintenant au
 » milieu de 1,200 chevaux; et fit un grand discours de deux heures
 » pour prouver que tout étoit perdu. Et estant sorti, il rentra le corps
 » à demy dans la chambre, et dit qu'il déchargeoit sa conscience
 » ayant averty LL. MM. qu'il les souhaiteroit au milieu de 1,200 chevaux; qu'il n'y avoit d'autre remède au mal que d'armer puissamment, mais que cela ne se pouvoit pas, qu'il estoit trop tard. » (Journ. d'Arnauld, août 1616. — Cf. 3 sept.)

(4) Font.-Mar., 353. — Journ. d'Arn., 1^{er} sept. V. cependant, sur les dispositions du peuple, Rohan, 142, et d'Estrées, 313-5.

de Soissons, sortirent de Paris, pour commencer la guerre civile; Guise lui-même s'enfuit, se croyant menacé (1).

La situation était des plus étranges; jamais l'abaissement de la vie politique ne fut plus complet. Tandis que Longueville, qui avait donné le signal du mouvement par son entreprise sur Péronne, est le premier à désarmer, et que ce duc de Guise, si violent dans ses résolutions et si incertain dans sa politique, revient à Paris presque aussitôt après son départ (2), la paix de Loudun est de nouveau accordée aux mécontents, qui se trouvaient fort embarrassés pour lever des troupes, et paraît acceptée et rétablie (3); mais bientôt l'agitation recommence à la suite de quelques griefs soulevés par le duc de Nevers (4) et Guise reçoit, avec le comte d'Auvergne, le commandement des forces de la reine (5). La captivité de M. le prince est le motif principal qu'allèguent les confédérés, Vendôme, Nevers, Bouillon, Mayenne (6); mais le langage du duc de Rohan, récent allié de ce parti (7), et les réponses accablantes du manifeste que j'ai cité plus haut permettent de juger la valeur morale de leur conduite: ajoutons-y le compte dressé, dans les instructions à

(1) Journ. d'Arn., *ibid.* — Cf. Roh., 141-2; Font.-Mar., *ibid.*, et Pontchartrain, sept. 1616.

(2) Journ. d'Arn., 24, 27, 29 sept., 4 oct. — D'Estrées, 317-9. — Font.-Mar., 358-9.

(3) Journ. d'Arn., 29 sept., 25 oct. 1616. — Pontch., sept. 1616. — Cf. d'Estrées, 320-2, et, sur tous ces événements, Richelieu, L. VII. Il fixe au 6 octobre la convention conclue avec les grands.

(4) Voyez-en le détail assez long dans le journal d'Arn., nov. 1616. — Cf. Richelieu, L. VII, Font.-Mar., p. 360, d'Estrées, page 320, et Pontchartrain, oct. et nov. 1616. Le duc de Nevers s'était emparé à main armée d'une maison appartenant à M. de la Vieuville et prétextait une juridiction féodale méconnue. M. de la Vieuville avait, d'après l'ordre du roi, refusé à la duchesse l'entrée de Reims.

(5) Pontch., déc. 1616.

(6) *Ibid.*, nov.

(7) Libre Discours (1617).

Schomberg (pour son ambassade d'Allemagne), des profusions arrachées par eux à la cour, depuis la mort de Henri. Ces instructions, dont Richelieu fut l'auteur, sont datées des premiers jours de 1617 et accusent une augmentation moyenne de trois millions par an, depuis 1610, pour le chapitre des pensions (1). Du reste l'administration publique elle-même semblait encourager ce trafic des consciences et ce mépris de l'honneur, quand elle laissait mettre comme à l'encan, dans ce temps de factions et d'intrigues, les commandements militaires, le gouvernement des places et des provinces, les offices de la maison du roi, tandis que les militaires pillaient l'état ou les provinces pour se rembourser de leurs charges (2).

D'autre part, le roi, au nom de qui se rédigeaient les instructions et le manifeste, Louis XIII, fatigué lui aussi de la domination absolue du maréchal d'Ancre, conspirait contre lui. Tout en poursuivant la guerre contre les princes, il préparait avec son fauconnier le coup de main qui devait le débarrasser du favori de sa mère, n'osant se déclarer contre un si puissant personnage, tant qu'il serait vivant et libre, et ne se trouvant pas assez fort pour mettre la main sur lui, tant que Vitry, son confident, ne serait pas en quartier de capitaine des gardes (3). C'est à seize ans que le fils dégénéré des rois de France

(1) D'après ces instructions, dont Richelieu se nomme l'auteur dans ses mémoires (L. VIII, sub init.), M. le prince avait reçu en six ans 3,665,990 livres; le (feu) comte de Soissons, sa femme et son fils, plus de 1,500,000; M. et M^{me} de Conty, plus de 1,400,000; M. de Guise, près de 1,700,000; M. de Nevers, près de 1,600,000; M. de Longueville, plus de 1,200,000; Mayenne et son père, plus de 2,000,000; M. de Vendôme, près de 600,000; d'Epéron et ses enfants, près de 700,000; M. de Bouillon, près de 1,000,000; l'éditeur des lettres de Richelieu ajoute que ce tableau est plutôt affaibli que chargé.

(2) Camus, homélie des trois Simonies. — Nic. Pasquier, II, 19. — Utile et salutaire Advis au Roy. Il y a parfait accord entre ces témoignages.

(3) Fontenay-Marcueil, page 364. — Cf. Pontch., mars 1617.

s'abaissait à cette odieuse dissimulation ; et cela lorsqu'un tiers parti se formait (dans des provinces éloignées, j'en conviens) pour se mettre, disait-il, à la disposition du monarque et lui offrir les moyens de se montrer vraiment libre et d'éloigner Concini (1), qui devient d'ailleurs, à cette époque, odieux par son despotisme et dont les défenseurs ne pouvaient combattre sans quelque regret, à moins d'avoir aussi peu de sens moral que ses adversaires (2). Quant au parti protestant, il n'avait guère de confiance aux promesses de la cour (3) ; il demanda en 1617, comme nous le verrons ailleurs, la liberté de M. le prince ; mais il s'était gardé d'entrer dans la nouvelle coalition, commençant à comprendre, sans doute, qu'il y avait dans sa conduite de 1615 quelque chose de honteux et de ridicule tout à la fois.

On sait la conclusion de ce pitoyable drame. Le 24 avril 1617, Vitry est aposté avec quelques hommes sûrs à l'entrée du Louvre. Il a reçu l'ordre d'arrêter Concini et de le tuer, en cas de résistance ; mais Commynes avait dit, en parlant de Louis XI à Péronne, qu'un si gros personnage une fois mis en prison ne se relâche guère. Or, avec les mœurs que d'affreuses guerres civiles, suivies de honteuses intrigues, avaient faites à la cour, pour ne pas dire au pays, un aventurier florentin était devenu un de ces grands personnages qu'on n'osait pas relâcher, et l'on jugeait que le seul moyen de le détenir sûrement était de l'enfermer dans la tombe (4). D'Ancre tomba frappé de plusieurs

(1) Pontch., vers avril 1617. — Cf. Roh., *Libre Discours*.

(2) V. le langage de Pontchartrain, alors ministre (fin de 1616 et commencement de 1617). Il va presque jusqu'à excuser les princes.

(3) Dès le 7 juillet 1616, Mornay écrivait à M. de la Tabarrière : « Je plains la longueur où on vous entretient, et encore plus que » nous n'en puissions prendre autre consolation qu'en la confusion » publique. » Mais malgré les efforts de M^{me} de Bouillon presque personne ne bougea (V. Pontch., vers mars 1617), et Rohan agit pour la reine (V. lettres de Richelieu, n° 337). — Cf. ses deux discours de 1617.

(4) Fontenay-Mareuil (374-6) ; d'Estrées, Pontchartrain et Richelieu

balles, la populace de Paris déchira son cadavre, le roi exila sa propre mère et les princes confédérés accoururent, s'imaginant qu'ils allaient régner. Ils trouvèrent la place occupée par un intrigant obscur, presque aussi étranger que Concini l'était lui-même aux qualités d'un véritable homme d'état, juste punition de leurs menées égoïstes, mais triste preuve de l'abaissement où la France était réduite, sept ans après la mort de Henri le grand. A peine ai-je besoin d'ajouter que le meurtre ne souleva guère de réclamations. Nous avons vu les félicitations adressées au roi après cette attentat (1). D'Estrées et surtout Fontenay-Mareuil blâment, il est vrai, cet acte sauvage, mais le grave Pontchartrain semble l'approuver, et, pour le trouver énergiquement flétri par un écrivain de cette époque, il faut attendre les mémoires posthumes d'un homme qui ne se fit pas précisément remarquer par son horreur pour tous les moyens violents :

« On a parlé diversement, dit Richelieu, de ce conseil qu'il
 » (de Luynes) donna au roi : les uns le louant comme un conseil
 » extrême en un mal extrême et l'estimant juste, nonobstant
 » qu'il soit contre les formes, à cause que toutes les lois et les
 » formes de la justice résidant comme en leur source en la per-
 » sonne du roi, il peut les changer et en dispenser comme il le juge
 » à propos, pour le bien de l'état et la sûreté de sa personne, en
 » laquelle tout le public est contenu. Mais cette opinion.... est
 » bien éloignée et de tout ce que les hommes sages de l'antiquité
 » ont dit, que les actions des rois ne sont pas justes pour ce qu'ils
 » les font, mais pour ce que leur vie étant un exemplaire de leurs
 » peuples, ils la règlent suivant la justice et l'équité..... et à la loi
 » de Jésus-Christ, qui nous enseigne que Dieu est le roi primitif
 » et que les autres rois ne sont que les ministres de son royaume.

nient que Louis XIII ait ordonné un assassinat, mais tous quatre racontent le meurtre comme un guet-à-pens. — Cf. d'Andilly, 24 avril 1617.

(1) § IX. — D'Andilly (3 mai) parle des compliments des cours souveraines. Dans le recueil des pièces composées sous le règne de Luynes, le jugement sur ce fait varie.

» Joignez qu'il étoit aussi aisé au roi de le faire prendre prison-
 » nier dans le Louvre qu'il lui avoit été d'y faire arrêter M. le
 » prince, qui avoit toute la cour et tout le peuple et tous les par-
 » lements en sa faveur, ce que celui-ci n'avoit pas. Et partant ce
 » fut un conseil précipité, injuste et de mauvais exemple, indi-
 » gne de la majesté royale et de la vertu du roi, qui n'eut point
 » aussi de part en cette action. »

XIII.

LA MAGISTRATURE.

La magistrature et même le parlement de Paris figurent peu dans l'histoire de ces troubles, et, à certains égards, le projet de Henri IV, qui voulait la rendre indépendante de l'aristocratie, a déjà réussi. La condition légale du pouvoir judiciaire changea peu durant la période que nous étudions, malgré les efforts qui furent tentés plus d'une fois dans ce but, mais l'histoire de ces efforts mêmes tient essentiellement à l'histoire morale de la magistrature en France et doit nous arrêter quelques instants.

On a vu plus haut combien étoient précaires les rares exceptions au système de la vénalité maintenues dans l'ordonnance qui constituait la paulette ; mais une preuve plus éclatante en fut donnée peu après la mort de Henri, lorsque le vieux Harlay, premier président au parlement de Paris, le plus illustre des magistrats français, résigna sa charge et que M. de Verdun lui succéda moyennant des arrangements pécuniaires (1). Du reste il n'étoit pas besoin de ce fait pour appeler l'attention publique sur le système de la vénalité. Lorsque les Etats s'ouvrirent, en 1614, la tristesse et l'indignation des citoyens honnêtes se firent jour de toutes parts. Nous avons vu le langage de Nicolas Pasquier, représentant d'une illustre famille parlementaire ; un écrivain plus obscur et qui a gardé l'anonyme s'exprimait au

(1) V. Font.-Mar., 144, 146. — D'Estrées, 221 (année 1611).

même moment en ces termes : « Sire, la plus universelle plainte
 » de vos subjects est qu'en France la vertu , l'érudition et le
 » courage ne sont plus en aucun prix , ny en aucune estime.....
 » Tout cède à la puissance de l'or. » — « Quand un conseil-
 » ler de vos Parlemens ou autre compagnie décide , ce
 » n'est plus V. M. qui choisit un homme de bien fort expe-
 » rimenté et son affectionné serviteur pour mettre en ceste
 » place : rien moins, ce sont les héritiers du mort qui exposent
 » au plus offrant l'exercice de vostre justice souveraine et le
 » pouvoir de juger les biens, l'honneur et la vie de vos subjects...
 » Par ceste voye, Sire , et par celle des résignations de per-
 » sonnes vivantes sont à présent pourvus les conseillers de vos
 » huit Parlemens , grand conseil , chambres des comptes et
 » cours des aydes.... les Présidens hormis un les
 » maistres des Requestes , voyre vos advocats me

Ne négligeons pas non plus, malgré les préjugés
 le Discours d'un Gentilhomme françois à la Noble
 quand il cite des faits généraux, publics et conte-
 sons la part d'une exagération aussi passionnée
 dra contre les magistrats du Parlement qui ont, comme
 amèrement, succédé aux anciens ; mais
 qu'il parle aux témoins et de l'injus-
 écrit : « Si ce n'est un genre de quelque
 » reur qui ayent failly, vous ne pouvez forcer au
 » contre d'autres que fort rarement fait, qu'
 » une exacte recherche trouve le procès
 » décis et pendus au croc, les autres s'ouvrent
 » poursuivantes, qui ont esté en aban-
 » suite..., et quelquefois par ce moyen forcer
 » poser;... les autres, parce qu'ils ne font partie
 » gens du Roy, la plupart trop faibles pour résister
 » que de l'intérêt du Roy ou du public
 » le fait touche quelques officiers de justice
 » parents ou alliez. »

Utile et salutaire Advis au Roy pour bien

même moment en ces termes : « Sire, la plus universelle plainte
» de vos subjects est qu'en France la vertu , l'érudition et le
» courage ne sont plus en aucun prix , ny en aucune estime.....
» Tout cède à la puissance de l'or. » — « Quand un conseil-
» ler de vos Parlemens ou autre compagnie décède , ce
» n'est plus V. M. qui choisit un homme de bien fort expe-
» rimenté et son affectionné serviteur pour mettre en ceste
» place : rien moins, ce sont les héritiers du mort qui exposent
» au plus offrant l'exercice de vostre justice souveraine et le
» pouvoir de juger les biens, l'honneur et la vie de vos subjects...
» Par ceste voye, Sire , et par celle des résignations de per-
» sonnes vivantes sont à présent pourvus les conseillers de vos
» huit Parlemens , grand conseil , chambres des comptes et
» cours des aydes..... les Présidens hormis un seul , et les
» maistres des Requestes , voyre vos advocats mesmes (1). »

Ne négligeons pas non plus , malgré les préjugés de l'auteur, le Discours d'un Gentilhomme françois à la Noblesse de France, quand il cite des faits généraux, publics et contemporains : faisons la part d'une exagération aussi passionnée que l'on voudra contre les magistrats du Tiers, qui ont, comme il s'en plaint amèrement, succédé aux baillis d'épée; mais n'oublions pas qu'il parle aux témoins et aux victimes de l'injustice , quand il écrit : « Si ce n'est un gentilhomme ou quelque pauvre labou-
» reur qui ayent failly, vous ne voyez exercer aucune punition
» contre d'autres que fort rarement; et de fait, qui voudra faire
» une exacte recherche trouvera cent mille procez de crime in-
» décis et pendus au croc , les uns par la pauvreté des parties
» poursuivantes, qui ont esté contrainctes d'en abandonner la
» suite..., et quelquefois par ce moyen ont esté forcez de com-
» poser;... les autres, parce qu'il n'y a point de partie que les
» gens du Roy, la plupart trop faciles à apaiser, quand il n'y va
» que de l'intérêt du Roy ou du public; les autres autant que
» le fait touche quelques officiers de justice ou de finance, leurs
» parents ou alliez. »

(1) Utile et salutaire Advis au Roy pour bien régner.

Et, ce qui est bien plus grave encore, les homélies de l'évêque de Belley, prononcées devant ses collègues des Etats, où les magistrats siégeaient en si grand nombre, ne sont ni moins explicites ni moins sévères. Dans celle *des trois Simonies* (1^{re} dimanche de l'Avent 1614), il s'élève non seulement contre le principe peu honorable de la vénalité des charges de justice et de finance, mais contre ses conséquences pratiques et journalières. D'une part, les impôts ne sont pas seulement répartis sans équité; ils sont multipliés par ceux qui les lèvent et qui n'en laissent arriver que la moindre partie dans le trésor de l'état (1); de l'autre, les juges obérés par le prix de leurs fonctions obligent les plaideurs à dépenser en frais de justice deux fois la valeur de l'objet qu'ils réclament (2) et *vendent en détail ce qu'ils achètent en gros*; car ce mot, qui résume les plaintes de Nicolas Pasquier, semble être alors devenu un commun proverbe: on le trouve à la fois et dans le sermon de Camus et dans le discours que Brissac avait, dit-on, composé d'avance pour haranguer le roi, s'il eût présidé la seconde chambre des Etats (3).

La question fut soulevée dans le sein de l'assemblée elle-même, et les députés du Tiers montrèrent, en cette occasion, un désintéressement admirable, en réclamant, sur l'avis du lieutenant-général de Saintes, l'abolition du droit annuel et de la vénalité, auxquels je ne leur reprocherai pas d'avoir insépara-

(1) L'auteur de l'Utile et salutaire Advis disait à la même époque : « Je viens aux offices de finance : celui qui y désirera entrer en intention de s'enrichir comment que ce soit, en donnera toujours trois fois autant qu'un autre qui voudroit se contenter de ses gages. Et par là V. M. peut juger comment ses finances seroient maniées, si on continuoit de bailler les offices au plus offrant. » — Cf. Camus, homélie du 28 décembre.

(2) — Deux bottes de foin, cinq à six mille livres ! (Les Plaideurs, I, 7). — Cf. Camus, homélie du 28 décembre.

(3) V. le recueil de Lannel, déjà cité dans mon chap. II (§ XVI). — V. aussi l'Advertissement à M. de Luyes.

blement uni ces mesures d'économie et de réforme financière, dont tous les bons citoyens sentaient et proclamaient l'urgente nécessité. Le roi (ou plutôt Marie de Médicis) promit à la clôture de l'assemblée (24 mars 1615), conformément à la demande commune des trois ordres, l'abolition totale de la paulette et de la vénalité, « protestant que, de son règne, il ne seroit vendu aucune charge et qu'il obligerait les rois, ses successeurs, à le jurer en leur sacre, comme une des loix fondamentales de l'Estat » (1). Mais déjà le parlement avait résolu « que remontrances seront faites au Roy, tant sur le sujet de la paulette que sur autres points (2), » alléguant qu'il y a contrat passé et que le roi n'a plus le droit de l'abolir (3); et, deux mois après (4), la Chambre des Comptes et la Cour des Aides adressaient au roi leurs remontrances dans le même sens. Quant aux remontrances du parlement, du 22 mai de cette année, elles réclament l'abolition de la vénalité.... pour les charges militaires (5).

Or, quelques jours après les remontrances de la Chambre des Comptes et probablement avant celles du parlement, Nicolas Pasquier, témoin des faits, écrivait, non à quelque misanthrope écarté des affaires, mais au conseiller d'état Mangot, qui, l'année suivante, fut appelé à remplir les fonctions de ministre : « L'on dit communément qu'à force de mal aller » tout ira bien : et moy je diray que tout ira de mal en pis,

(1) Journ. d'Arn., 24 mars 1615.

(2) Ibid., 11 mars.

(3) V. Relation de ce qui s'est passé aux Etats-généraux convoqués en 1614 (Arch. cur., 2^e série, T. I). « Celui, dit la Remontrance, qui avança le premier la barbare loi des quarante jours, l'avoit, comme je crois, empruntée des Scythes et des Brachmanes. Henry-le-Grand changea la rigueur de ces quarante jours en la douceur du droit annuel auquel il vouloit estre obligé par contrat. Ce contrat a été renouvelé par V. M. durant l'heureuse régence de la Reyne. »

(4) Journ. d'Arn., 11 mai.

(5) Mém. de Rohan, 122-4, et Nic. Pasquier, V, 5.

» d'autant que ceux qui ont le gouvernail des affaires s'estu-
 » dient à les manier de telle sorte qu'elles aillent sans dessus
 » dessous. Avec tout cela je ne vois que mescontentement
 » des grands, des moyens et des petits..... Je n'espère plus
 » rien de bon ny de salutaire pour ce royaume, lequel s'en va
 » au premier occupant, si Dieu n'a pitié de nous. » On vient
 de *se faire demander* par la Chambre des Comptes et la Cour
 des Aides le maintien de la paulette. Il est vrai que deux jours
 après, le 13 du *présent mois de mai* (1), un arrêt du conseil a
 promis la réduction des offices de judicature et de finance, avec
 la révocation du droit annuel et de la vénalité elle-même,
 pour le 1^{er} janvier 1618 (c'est-à-dire pour le temps à écouler
 encore du *parti* ou marché, qui en avait été passé) (2). Mais
 qui ne voit, ajoute Pasquier, qu'en 1618 les besoins de l'état
 seront les mêmes, « puisqu'on n'establit aucun ordre pour don-
 » ner quelque frein aux prodigalitez immenses qui ont cours?
 » Il faudroit estre peu clairvoyant, qui ne cognoistroit que cet
 » arrest est un appenty à la prolongation de ce droit annuel.....
 » Je voy bien, Dieu veuille que je sois faux prophète, que
 » rien ne rompra ceste vente d'offices et la paulette, si elles
 » ne se deffont de soy mesmes, *j'entens par un soulèvement géné-*
ral du peuple, qui verra de jour à autre les estats monter à
 » un prix excessif et monstrueux : et alors, pour le contenter
 » et apaiser, on sera contrainct de les abolir (3). » — Pour
 « contenter et apaiser » le peuple, il fallut abolir bien autre
 chose, à la date mémorable qui fut l'heure suprême des par-
 lements.

Il n'est pas besoin de dire que, sous Louis XIII, la vénalité
 continua. Au commencement de 1616, le *procureur général* Dollé
 vient à mourir, et la reine permet à la veuve de vendre son

(1) V. Journal d'Arnauld, 12 mai 1615, la séance où cet arrêt fut
 préparé.

(2) V. Pontchartrain, juillet 1615.

(3) Lettres de Nic. Pasquier, IV, 3.

office (1). Quand Du Vair est devenu garde-des-sceaux, Pasquier réclame de nouveau contre la vénalité des charges de l'armée, de la justice et des finances (2). Et quand, à la veille du 1^{er} janvier 1618, les notables furent réunis à Rouen, leur avis fut conforme à celui des Etats généraux ; un arrêt du conseil *promit* de nouveau l'abolition de la paulette, mais sans plus de résultat (3) : les résistances individuelles des intérêts particuliers se produisirent à chaque pas et tout fut arrêté. En vain l'autorité royale proteste qu'il sera passé outre à cette réforme (d'ailleurs bien incomplète, puisqu'elle laissait subsister la vénalité des charges jusqu'à ce qu'il y pût être pourvu) (4) ; la servilité des officiers et la désunion des grands avaient affermi à Rouen le pouvoir de Luynes (5), et il n'était guère probable qu'il se heurtât contre les possesseurs d'offices pour briser la résistance passive à laquelle ils s'obstinaient. Aussi la vénalité durerait-elle lorsque fut écrite la Pourmenade des Bons-Hommes (6). Aux plaintes de son interlocuteur sur ce désordre et sur l'introduction de jeunes gens aux fonctions judiciaires la Prosapsie oppose la renommée du parlement de Paris, mais, quant aux gens de finance, il ne trouve rien à dire, sinon qu'ils ne sont pas beaucoup plus voleurs que leurs pères.

De Luynes avait eu ailleurs qu'à Rouen des preuves de la servilité des magistrats. Richelieu, le terrible Richelieu, raconte avec indignation le procès et la mort de la maréchale d'Ancre. On lui faisait son procès, dit-il, « avec une ferme résolution de la faire condamner en quelque manière que ce fût. » Les

(1) Journ. d'Arn., 30 mars 1616.

(2) VIII, 8. Du Vair fut nommé en 1616, puis disgracié et rappelé en 1617.

(3) Journ. d'Arn., 23 décembre 1617 et 15 janvier 1618 ; Fontenay-Mareuil, page 413, et Richelieu, IX.

(4) V. Mém. de Pontch., 1618, init. — Mercure, 1618, page 1-6. — Journ. d'Arn., 17 janvier.

(5) Mém. de Rohan, p. 149. — Rich., L. VIII.—V. plus haut, § IX.

(6) En 1620.

biens de cette famille furent la dépouille de ses ennemis et non réunis au domaine, « tant ou l'avarice les aveugla et leur fit perdre » la mémoire des prétextes qu'ils avoient pris, .. ou leur imprudence fut extreme... Cela fit voir à tout le monde qu'ils n'avoient » poursuivi cette pauvre affligée que pour couvrir leur pauvreté » de ses biens, mais bien plus aux juges eux-mêmes, dont » plusieurs furent trompés et apprirent à leur dam et au préjudice de leur conscience qu'il ne faut point, sous la promesse » d'un favori, outrepasser la ligne de droiture dans ses jugements. » Ils croyaient en effet, aussi bien que l'auteur lui-même, qu'Eléonore ne méritait pas la mort; mais De Luynes avait promis au procureur général que la grâce serait accordée après la sentence, et, d'autre part, ses ennemis « mandèrent aux juges » par le duc de Bellegarde, qui les visita tous les uns après les » autres pour leur donner cette impression, qu'ils n'estimoient » pas que la reine pût posséder surement sa vie, si elle n'en » étoit privée » (1). Plus loin, en racontant le procès de Barbin et des autres amis de Marie, il se laisse aller à une vigoureuse invective contre ce « temps déplorable, où il y a un égal péril » à parler et à se taire..... » et où, « à la contenance des juges, il » est aisé de voir qu'ils sont assis non pour ouïr ceux qui comparoissent devant eux, mais pour les condamner. » La vie de Barbin fut sauvée par une seule voix; un conseiller s'évanouit pendant le procès, et, en revenant à lui, frémissant à la pensée qu'il aurait pu lui-même comparaître devant Dieu chargé d'un homicide, il changea par son vote la sentence qu'on allait porter (2). Un autre accusé fut condamné à mort, mais le roi épargna sa vie; quant à Barbin, la peine de bannissement fut *commuée* en détention perpétuelle, qui pouvait être un adoucissement d'infamie, alors comme au temps de Fouquet, mais qui n'en était pas moins une véritable aggravation de peine (3).

(1) Mém. de Rich., L. VIII. — Cf. Journ. d'Arnauld, 8 juillet 1617, et Fontenay-Mareuil, 389-90.

(2) Ibid., L. IX.

(3) V. Journ. d'Arn., 30 août 1618, et la note de l'éditeur. L'arrêt fut porté, non par le parlement, mais par le grand conseil.

Ajoutons enfin que le langage de l'assemblée des notables, dans son cahier, est aussi explicite sur les désordres des tribunaux que les plaintes d'aucun satirique. La prohibition de parenté entre juges d'un même tribunal était ouvertement foulée aux pieds dans les parlements, et les conséquences en étaient déplorables par l'impunité que des récusations sans nombre assuraient aux magistrats délinquants (1). En outre, ajoute la requête, ou plutôt le relevé des propositions faites *au nom du roi* et développées par l'assemblée, « l'autorité que quelques » uns acquièrent dans les Parlements est telle qu'il n'y a nul ou » peu de moyens de se pourvoir contre les oppressions qu'ils » font aux subjects du Roy, au moyen des fautes qu'ils commettent en leurs charges... Et chacun craignant la vengeance » de ceux qui sont prevenus et peuvent estre difficilement con- » vaincus, redoutent de se porter avec la sévérité qui seroit nécessaire » (2). On ajoutait qu'aux présidiaux et autres sièges subalternes le désordre était encore beaucoup plus grand (3) et que le prix des charges garanties par le droit annuel était énorme; or ceci rendait d'autant plus difficile la suppression désirée par le roi de ces offices inutiles, « par la multitude des- » quels ses peuples sont divertis de la marchandise, labourage » et autres actions politiques (*sic*) utiles à l'Estat, pour s'af- » feneantir en des charges.... ou y rechercher de l'exercice en » mangeant et dévorant le peuple par procez, chicaneries et » autres tours de souplesse, qui se pratiquent aux finances » et aux charges » (4). On le voit, chacun, sauf les intéressés, est d'accord sur la réalité, sur l'étendue même du mal : l'autorité suprême fait, par ses ordonnances, droit aux réclamations qui lui sont adressées.... et le mal subsiste tel qu'auparavant, sans même avoir à déguiser son existence ou sa forme. Personne

(1) *Mercur* de 1617, page 309, cahier des propositions, 16^e proposition.

(2) *Ibid.*, 17^e proposit.

(3) *Ibid.*, 18^e proposit.

(4) *Ibid.*, 19^e et 20^e proposit.

n'a le courage ou la force d'en finir par le rachat des charges en question. Enfin, le 31 juillet 1620, une déclaration du roi, toujours dépourvu d'argent dans ces temps de troubles, rétablit expressément le droit annuel, et, sept mois après, la propriété des offices fut déchargée de conditions contre lesquelles avaient réclamé les officiers tant de justice que de finance; car la paulette s'appliquait à tous (1).

XIV.

LE CLERGÉ.

Il y a peu de chose à dire de l'état général du clergé français, entre la mort de Henri IV et l'avènement de Richelieu, après les détails donnés plus haut sur l'administration ecclésiastique au commencement du XVII^e siècle et sur l'action désastreuse qu'exerçaient alors le pouvoir politique ou les seigneurs. On a ici moins à faire une histoire qu'à recueillir des témoignages constatant la persistance des mêmes faits. L'auteur du Discours d'un Gentilhomme françois à la Noblesse de France les exprime et les démontre à la fois et par la naïve facilité de ses principes, et par les plaintes que lui arrache l'excès du mal actuel. Il trouve fort bon et fort légitime que les anciens rois donnassent les bénéfices ecclésiastiques aux *cadets de la noblesse*, qui, selon lui, servaient ainsi de lumière et de censeurs à leurs parents. « Outre » que *ce bel ordre*, dit-il, portoit chacun à la vertu, les chefs des » maisons et autres parents des gens d'Eglise *en recevoient une* » *grande utilité*, parce qu'ils estoient aydez et soulagez tant en » la dépense de leurs enfans masles qu'aux mariages de leurs » filles. » En effet les ecclésiastiques vivaient alors pauvrement, « pour subvenir aux necessitez et incommoditez de leurs pa- » rens et autres nécessaireux. » Voilà l'opinion théorique de ce trop fidèle interprète de la noblesse de 1614, et ces aveux ne rendent que plus accablante l'expression de son blâme, lorsqu'il

(1) Merc. de 1621, p. 32.

reproche aux rois des derniers temps d'avoir conféré ces biens à des ignorants, à des indignes, à des *enfants*, facilité qui a persuadé aux nobles que ces dignités leur étaient comme héréditaires, leur a permis de négliger l'instruction des fils qu'ils destinaient à l'église et par suite a introduit parmi les clercs l'ignorance et l'oisiveté.

Ce langage, dans la bouche d'un homme appartenant à la caste qui, quoi qu'il en dise un peu plus loin, profitait plus que toute autre de ces abus et sa déclaration formelle que la simonie était alors généralement répandue; la lettre où Nicolas Pasquier (1) écrivait peu après que les pères de famille étaient induits par le prix élevé des charges de judicature, à laisser croupir leurs enfants dans l'oisiveté ou à « les rendre moyennes ou » religieuses; » ses plaintes (2) sur « la vente, achapt et confidence des bénéfices, qui sont possédés par gentilshommes, » gens de justice, marchands, femmes et autres, qui ne sont de » la qualité requise par les saints décrets; » tout cela ne prépare que trop le lecteur à entendre les réclamations douloureuses que les membres les plus honorables du clergé lui-même feront entendre aux Etats généraux ou ailleurs. Ici, l'évêque de Belley signale à ses collègues les fraudes exercées dans la résignation des bénéfices, l'usurpation des biens de l'Eglise, l'abus des commandes et le désordre introduit par les *confidentiaires*, comparés par lui aux duellistes; qui prennent des seconds pour ne pas aller seuls en enfer (3); ou bien encore il désigne comme cause de l'hérésie l'ignorance et la mauvaise vie des pasteurs (4). Ailleurs, s'étendant encore davantage sur les maux du clergé, il montre à son auditoire les abbayes désolées par leurs abbés commandataires, des enfants dans les rangs du sacerdoce, l'usage des dispenses, dans la distribution des dignités ecclésiastiques, poussé jusqu'au mépris ou à l'oubli de la règle elle-même et

(1) IV, 3.

(2) V, 1.

(3) Homélie des trois Simonies.

(4) Homélie du 28 déc. 1614.

adopté partout sous les plus frivoles prétextes, la pluralité des bénéfices, les biens ou les dignités de l'église livrés aux cadets dont les gentilshommes veulent se débarrasser, le costume ecclésiastique abandonné, sans souvenir des devoirs qu'il rappelle, le désordre des préséances, « nuls conciles provinciaux, peu de » discipline ecclésiastique, si non traversée de mille abusives » supercheries, » sans parler des vices cachés que suppose du reste un pareil mépris des lois extérieures (1).

Dans sa harangue au roi pour la clôture des Etats (2), Richelieu signale comme faits ordinaires les désordres et les anomalies les plus étranges. Non-seulement il rappelle que le patrimoine de l'Eglise est livré comme une proie à la noblesse ruinée, mais il ajoute : « Il semble que donner une abbaye à un gentilhomme laïque, ou la mettre ès mains de quelqu'un qui soit » *de religion contraire à la nôtre* soit chose qui porte peu de préjudice à l'Eglise. Cependant il est vrai que sa perte et sa ruine » viennent de là, en tant principalement que *la plus grande part* » *des cures de la France* est annexée aux abbayes. » Ces simples mots ne jettent-ils pas sur l'état général du pays une bien sinistre lueur ? Miron déclarait de son côté que plusieurs diocèses étaient sans évêques, que la plupart des prélats fuyaient la résidence, que les titulaires des riches cures épiscopales ne résidaient pas non plus et mettaient à leur place des vicaires pauvres et ignorants, avec une faible indemnité ; il ajoutait que, dans certaines provinces, presque tous les bénéfices de campagne et les cures elle-mêmes étaient tenues au nom de laïcs, hommes et femmes ; quant aux abbayes, une moitié à peine avaient des abbés pourvus de titres canoniques, « la plus grande partie, dit » l'orateur, étant possédées par œconomes, d'autres ouvertement occupées par gentilshommes et toutes sortes de gens » laïcs, qui se sont contentés des simples brevets de don de V. M. » ou des démissions des donataires, mesme de diverse créance,

(1) Homélie des Désordres.

(2) V. ses Mémoires, L. VI.

» tous mesprisant de satisfaire aux clauses des mesmes brevets
 » et à l'intention de V. M. qui est de nommer personnes ca-
 » pables et obtenir bulles dans six ou neuf mois, suivant le con-
 » cordat (1). » Que l'on admire l'œuvre de la Providence qui
 préserva l'Eglise de toute hérésie pendant les désordres et l'igno-
 rance que combattit Grégoire VII, assurément on aura raison ;
 mais est-ce une œuvre moins merveilleuse que de l'avoir pro-
 tégée contre les progrès du protestantisme, au temps où ces
 désordres se produisaient si souvent et en tant de lieux ?

Si maintenant on veut savoir quel fut l'effet direct de ces
 remontrances, on n'aura besoin pour cela que du langage des
 notables réunis à Rouen, qui, trois ans plus tard, supplient
 le roi de révoquer toutes les coadjutoreries et survivances
 (données par lui apparemment) (2) ; de ne plus nommer ces
 abbés commandataires qui ruinaient les maisons religieuses (3) ;
 de remédier, à mesure des extinctions, à l'état des prieurés
 ruraux, sans charge d'âmes, « tenus en commande par per-
 » sonnes la plupart inutiles au service de Dieu, qui, par rési-
 » gnation en faveur, les rendent héréditaires en leurs mai-
 » sons, » et d'ordonner que, « vacation arrivant d'iceux, ils seront
 » réunis aux monastères dont ils despendent, pour estre le re-
 » venu employé en des escholes et séminaires dans les mo-
 » nastères, où soient instruits non-seulement les religieux,
 » mais aussi les jeunes gens qui se desdieront pour servir les
 » paroisses des champs, afin que le service y soit faict avec plus
 » de dévotion et le menu peuple mieux instruit et édifié (4). »

On touche ici, comme en passant et par un appel à l'autorité
 civile, à la grande plaie du clergé français à cette époque.
 Malgré les textes pressants du Concile de Trente, il n'y avait point
 encore de séminaires : le clergé des paroisses se recrutait comme

(1) Arch. cur., 2^e série., T. I. — Brissac parle de même, dans l'écrit
 déjà cité.

(2) Merc. de 1617, page 293. — 9^e proposit.

(3) Ibid., page 296. — 10^e proposit.

(4) Ibid., page 297-8. — 11^e proposit.

il pouvait. La congrégation de l'Oratoire, destinée à combler cette funeste lacune, commençait à peine alors à s'établir dans notre pays. Aussi, bien que l'auteur d'un opuscule déjà cité (1) opposât aux scandales de la distribution des bénéfices les restes de piété qui survivaient encore et chez les laïcs et dans le clergé, bien qu'il invoquât, comme motif d'espérance, les progrès de la science parmi les prêtres, la réforme des ordres religieux, le zèle de plusieurs évêques, prêchant à la fois d'exemple et de paroles, il faut avouer que toute espérance et tout succès restaient tristement précaires, jusqu'aux travaux de l'homme sublime, qui fut aussi bien le réformateur du clergé et l'apôtre des campagnes que le héros de la charité envers les pauvres et le fondateur de l'asile des enfants trouvés.

D'ailleurs, dans l'exercice même de sa juridiction, l'église était inquiétée par le pouvoir. Saint François de Sales s'en plaint douloureusement à l'évêque de Belley au moment de la convocation des Etats (2), et Richelieu n'omet pas d'en fournir des

(1) La Pourmenade des Bons-Hommes.—La Chronique des Favoris, écrite vers 1622, constate que l'évêque de Marseille n'était pas prêtre, et, en 1617, Cospéau disait au roi : « Nous voyons la France remplie d'évêques et abbez qui sont encore ou entre les bras de leur nourrice ou régentez dans un collège. » (Merc. de 1617, p. 79.)

(2) V. infra, § XXI. — Cospéau disait encore, dans la Remontrance que je viens de citer (V. page 81-3) : « J'ay à supplier très-humblement » V. M., Sire, pour le dernier article de ma charge, que le fils de » Dieu ne perde point en France, et sous le règne d'un Roy qui l'adore, » ce qu'il a conservé sur la croix... Et, comme il renonce volontiers en » nos personnes à toutes charges politiques et civiles,... que V. M. » ne permette pas non plus qu'on entreprenne sur l'autorité qu'il » nous a commise en ce qui est de la discipline et du gouvernement » ecclésiastique... Dieu son père... veut qu'il donne la grâce et la vie » à un criminel exécuté par la justice temporelle à l'heure que par la » mesme justice il est exécuté luy-mesme... Et maintenant que les » séraphins l'adorent à la dextre du Tout-Puissant, et que la vérité » éternelle l'a déclaré juge des vivants et des morts, les hommes, les » hommes, Sire, osent entreprendre de le despoiller de ces quali-

preuves dans ses *Mémoires*. Tantôt ce sont MM. les Gens du roi qui interviennent pour empêcher une discussion théologique en Sorbonne (1); tantôt c'est le parlement qui empêche la Faculté de délibérer sur l'ouvrage d'un de ses membres, et, comme le livre est condamné dans une assemblée provinciale, sous la présidence de l'archevêque de Sens (2), l'auteur en appelle comme d'abus, « disant que les Evêques s'étoient assemblez sans » permission du roi et sans indiction et convocation préalable » requise par les ordonnances, sans l'avoir appelé ni ouï, contre » l'autorité de la cour, qui, ayant défendu à la Sorbonne de » délibérer sur ce sujet, *avoit lié les mains à tous autres d'en con-* » *notre*, etc. » Le parlement repoussa l'appel, mais défendit à la Faculté d'ôter à l'auteur son titre de Syndic. Le chancelier fit la même défense au nom du roi; cependant une autre élection fut autorisée un mois après. On a vu comment la réception du Concile de Trente par le clergé assemblé pour les Etats avait soulevé des orages, et la cour en tenait grand compte, y voyant sans doute un prétexte réel de guerre civile, car Richelieu nous apprend que la harangue du coadjuteur de Rouen au roi et à sa mère, pour obtenir leur approbation de cette mesure, lors du voyage de Bordeaux, fut mal reçue de LL. MM. (3). Le refus du concile de Trente (pour la discipline, bien entendu) fut, au rapport du même auteur, une des conditions de la paix de Loudun (4). Sans

» tez, et de le rendre, au lieu de juge, partie... Car... sommes-nous » pas reduicts à ces termes... par les commandemens qu'on nous » faict tous les jours de dégrader, excommunier, donner monitoires » et de faire de semblables choses purement spirituelles, sans » cognoissance de cause et par l'arrest d'une cour séculière? Est-ce » estre juge... que de plaider devant un magistrat civil... de la façon » de célébrer le divin office, de la réformation des religieux, de la » résidence des curez? »

(1) L. II.

(2) L. III. C'est un peu dans cet esprit qu'avait été faite la dernière réforme de l'Université de Paris.

(3) L. VI.

(4) L. VII.

doute le pouvoir ne voulait point se montrer hostile à l'Eglise catholique ; il croyait n'user que de prérogatives légitimes et utiles ; mais cette intervention perpétuelle n'en avait pas moins les plus fâcheux effets, et parce qu'elle pouvait altérer dans les esprits l'idée de l'indépendance de l'Eglise, et parce que, dans la pratique, elle arrêtait l'exécution des lois, non-seulement salutaires, mais de nécessité pressante, par lesquelles l'autorité religieuse avait proscrit les vices du clergé, lois dont l'oubli prolongé était la cause la plus générale et la plus puissante des désordres signalés plus haut.

XV.

LES ÉTATS GÉNÉRAUX.

Revenons enfin sur cette grande assemblée où purent se produire les sentiments du clergé, de la noblesse et de la magistrature, sinon de la bourgeoisie tout entière, sur ces Etats de 1614, où le sentiment de grands devoirs et de grands intérêts dut ranimer l'éloquence, où par conséquent l'histoire des mœurs et celle des lettres ont tant d'enseignements à chercher. J'ai eu, plus d'une fois déjà, l'occasion de citer des faits empruntés à l'histoire de ces débats. Voyons, en ce moment, quel fut l'esprit de l'assemblée elle-même et comment les députés exprimèrent la pensée du pays ou celle de leur parti.

Le premier discours que donne Florimond Rapine, député du Tiers, dans son récit de cette assemblée (1), est la harangue adressée au roi, le jour même de l'ouverture (27 octobre), par le prévôt des marchands, Miron, président du Tiers-Etat.

(1) Recueil très-exact et curieux de tout ce qui s'est fait et passé de singulier et mémorable en l'assemblée générale des Estats tenus à Paris, en l'année 1614, et particulièrement en chacune séance du tiers-ordre, par M^e Florimond Rapine, conseiller et premier avocat du Roy au baillage et siège présidial de Saint-Pierre-le-Moustier, l'un des deputez pour le Tiers-Estat dudit baillage. (Dédié au roi, en 1651, par le fils de l'auteur.)

Simple et grave dans son style, Miron sait aborder sans fadeurs les remerciements à Louis XIII et à sa mère, et, si le caractère logique de la langue française n'est pas toujours très-rigoureusement maintenu par lui, ce défaut ne va pas jusqu'à rendre sa phrase obscure : ce n'est pas d'ailleurs dans un discours d'ouverture que l'on doit chercher de profondes discussions. Le lieutenant-général de Xaintes, qui, selon Rapine, « fist un grand discours en beaux termes, » semblait un peu moins disposé à suivre en matière de goût, de saines inspirations; sa langue n'est pas plus correcte assurément, et, malgré la gravité du sujet, il montre moins d'éloignement pour l'emphase, dans son discours du 15 novembre, où il propose à ses collègues de demander au roi la surséance « de la commission des tailles, ou » tout au moins d'en faire la réduction au pied de ce qui se payait » en l'année 1576, la surséance du *droit annuel* et la surséance » des pensions » accordées aux grands (1). Ce fut ainsi que s'engagèrent les débats entre les ordres.

Le Tiers-Etat, sacrifiant la propriété de ses offices, déclara inséparables les demandes relatives à l'abolition de la paulette et de la vénalité, à la réduction des tailles et à la suspension des pensions (2). Savaron, lieutenant-général de la sénéchaussée d'Auvergne, insistant auprès du clergé pour obtenir une action commune dans ce but, s'éleva plus haut que les orateurs précédents et mérita qu'on reconnaisse en lui tout au moins l'instinct de la vraie éloquence, quand il termina par ces mots un discours dont l'exorde peut encore paraître un peu entaché de pédantisme : « Vous voulez oster des coffres du Roy » 1,600,000 livres qui lui reviennent par chacun an de la paulette, et vous voulez surcharger de cinq millions l'estat que » le Roy paie tous les ans à acheter à deniers comptants la fidélité de ses subjects. Quel bien, quelle utilité peut produire » au royaume l'abolition de la paulette, si vous supportez la

(1) Ibid.

(2) V. supra, § X.

» vénalité des offices, qui cause seule le dérèglement de la justice?... C'est, Messieurs, cette maudite racine qu'il faut arracher, c'est ce monstre qu'il faut combattre que la vénalité des offices, qui esloigne et recule des charges les personnes de mérite et de savoir, procurant l'avancement de ceux qui, sans vertu bien souvent, se produisent sur le théâtre et le tribunal de la justice..... Par ainsi, Messieurs, nous vous supplions humblement de ne nous refuser, en si saintes demandes, l'union de vostre ordre. C'est pour le peuple que nous travaillons, c'est pour le bien du Roy que nous vous parlons, c'est contre nos propres intérêts que nous combattons » (1).

C'était bien là du français moderne. La langue est un peu plus provinciale dans le discours que Savaron prononça devant le roi, au nom du Tiers-Etat seul, puisque celui-ci n'avait obtenu du clergé que des compliments et de la noblesse que des murmures (2). On y trouve des latinismes (3), quelques locutions légèrement incorrectes, sans être pour cela embarrassées, et il dit à Louis XIII que son « nom trois fois auguste environne la terre et trajette les eaux ; » mais, dans ce discours aussi, il y a de l'énergie, quand l'orateur parle des souffrances du peuple. La harangue du baron de Senecey au roi, pour réclamer contre la fraternité des trois ordres énoncée par le lieutenant civil de Mesmes, n'est pas exempte de ces vestiges du xvi^e siècle, qui sont comme égarés chez Savaron ; mais c'est bien plutôt par la pensée elle-même que ce discours appartient au passé, à un passé alors impossible autant que triste à rappeler.

« Le baron de Senecey, dit Thierry, termina un exorde verbeux

(1) Aug. Thierry. Hist. de la formation et des progrès du Tiers-Etat. V. le discours entier dans Rapine. — Savaron exagère quand il dit que la suppression de la paulette *seule* était indifférente. Pendant les deux mois qu'elle fut supprimée, le prix des charges diminua d'un tiers (Nic. Pasquier, IV, 3).

(2) Aug. Thierry, *ibid.*

(3) *Excogiler*. — *Générosité*, dans le sens d'origine ou sentiment noble.

par cette définition du Tiers-Etat : ordre composé du peuple des villes et des champs : ces derniers quasi tous hommagers et justiciables des deux premiers ordres, ceux des villes bourgeois, marchands, artisans et quelques officiers, et il continua : « Ce sont ceux-ci, qui mesconnoissant leur condition, sans l'aveu » de ceux qu'ils représentent, veulent se comparer à nous. *J'ai » honte, sire, de vous dire les termes* qui de nouveau nous ont » offensés ; *ils comparent votre estat à une famille composée de » trois frères* ; ils disent l'ordre ecclésiastique estre l'ainé, le » nostre, le puisné, et eux les cadets, et qu'il advient que les » maisons ruinées par les aînés sont relevées par les cadets. » *En quelle misérable condition sommes-nous tombés*, si cette pa- » renté est véritable !... Et non contents de se dire nos frères, » ils s'attribuent la restauration de l'estat, à quoi comme la » France sait qu'il n'ont en aucune façon participé, aussi cha- » cun connoist qu'ils ne peuvent en aucune façon se comparer » à nous »..... A cet étrange discours... la foule des députés nobles qui accompagnait l'orateur fit succéder en se retirant des marques d'adhésion unanimes et des mots tels que ceux-ci : Nous ne voulons pas que les fils de cordonniers et de savetiers nous appellent frères. Il y a d'eux à nous autant de différence qu'entre le maître et valet (1).

Et cet effort obstiné pour revenir à la distinction absolue des castes, qui était, à l'âge de la première féodalité, la base de la société politique, mais que, depuis quatre siècles les rois et la bourgeoisie avaient minée avec autant de succès que d'habileté, cet orgueil insensé, la noblesse l'affectait en présence de l'énergie désintéressée que les magistrats, députés du Tiers, montraient en voulant renoncer à la vénalité de leurs charges.

(1) Aug. Thierry, *ibid.* Il cite le discours du baron, d'après un manuscrit du fonds de Brienne. — On lit dans le Discours d'un Gentilhomme françois : « Quant à l'autorité du monarque, les nobles la doivent maintenir comme leur propre vie, parce qu'elle n'est fondée que sur celle qu'il leur donne : comme de fait... les moindres sont autant de petits rois, en leurs terres et seigneuries. »

Au contraire, le discours du lieutenant-général d'Angers, envoyé vers la noblesse pour assoupir cette déplorable affaire, respire un sentiment de sincère conciliation. L'orateur avait pour mission apparente de remercier la noblesse de son concours au sujet des commissions onéreuses au peuple (1); car il est à remarquer que presque toutes les demandes du Tiers furent appuyées en définitive par les deux autres chambres, sauf l'article des pensions, pour lequel la cour promit d'ailleurs une satisfaction, bien mal accomplie, comme on sait (2). La harangue du lieutenant d'Angers est composée dans l'esprit comme dans la langue du XVII^e siècle; la pointe de pédantisme qui s'y fait sentir est compensée par la brièveté du discours; tandis que celui du sieur de Murines, au nom de la chambre noble, pour l'établissement d'une cour de justice contre les financiers, offre, avec des longueurs et des expressions impropres, un pédantisme assez niais (3). On trouvera autant de mauvais goût peut-être, mais plus d'habileté dans le discours du capitoul Marmiesse sur la même question (4). L'évêque de Belley aussi ne sut pas éviter le mauvais goût dans un discours sur les finances et eut le tort d'employer, en pareille matière, des comparaisons comme arguments, tandis que Jeannin lui répondit en style d'affaires (5).

Des questions de principes plus hautes et plus délicates s'élevèrent bientôt. J'ai parlé déjà (6) de la harangue adressée au roi par Fenoillet, pour la répression du duel; on peut lui reprocher trop peu de simplicité, mais enfin ce sont des idées justes et même frappantes qui se montrent avec ce luxe exagéré d'images. Le discours de ce prélat fut peu efficace,

(1) V. Florimond Rapine. — Décembre 1614.

(2) Aug. Thierry, *ubi supra*. — L'auteur anonyme que je viens de citer souhaitait l'accroissement de l'armée et des pensions.

(3) V. Florimond Rapine. — Décembre 1614.

(4) *Id.*, *ibid.*

(5) *Id.*, *ibid.*

(6) § XI.

mais ne souleva point de débats. Au contraire, des discussions vives, prolongées et d'un grand intérêt pour l'histoire comme pour la morale s'élevèrent sur les rapports des pouvoirs spirituel et temporel.

La chambre bourgeoise ayant inséré dans son cahier des demandes relatives à l'administration de l'église, à sa juridiction, à sa discipline, Marmiesse se chargea de répondre aux réclamations que la chambre ecclésiastique faisait présenter par l'Archevêque d'Aix. Sans examiner actuellement les demandes en elles-mêmes, le clergé réclamait le droit d'intervenir dans la rédaction de tout ce qui touchait à l'ordre spirituel. Marmiesse répond courtoisement, admet le principe, accepte avec empressement l'offre d'une action commune, cite l'Écriture, Philon, Plutarque et les noces de Thétis... pour expliquer comment, malgré une parfaite entente avec le clergé, il croit convenable de ne pas lui communiquer ce qui concerne sa discipline et sa juridiction : cela prendrait trop de temps; il faudrait en faire autant pour ce qui concerne la noblesse, et il y aurait grand danger par là de réveiller la discorde entre les deux ordres laïcs (1). C'est ainsi que Marmiesse, avec un style souvent assez simple, attire aussi habilement que possible l'attention des auditeurs sur l'accessoire du débat; sans faire de comparaison, je me suis involontairement rappelé l'immortel avocat de l'ancienne Rome manœuvrant autour du point disputé dans le *Pro lege Manilia*, le *Pro Murena*, ou le discours in *Rullum ad Quirites*.

Mais le morceau capital d'éloquence parlementaire, dans cette session, fut la harangue prononcée par le cardinal Du Perron, au nom de son ordre, dans la chambre du Tiers-Etat, sur le projet de loi dite fondamentale, portant que la doctrine du régicide est condamnée et que nulle « puissance sur terre, soit spirituelle ou temporelle » ne peut dispenser de l'obéissance les sujets du roi, « pour quelque cause ou prétexte que ce

(1) Florimond Rapine, décembre 1614, et Relation de tout ce qui s'est passé aux Etats généraux.

soit ; que tous les bénéficiers, docteurs et prédicateurs seront obligés d'enseigner cette doctrine, et que l'opinion contraire sera tenue pour impie, détestable et contre vérité. »

Le discours du cardinal (1) est fort long mais d'un extrême intérêt, non seulement pour l'étude des doctrines qu'il renferme, mais comme document historique et comme modèle de discussion politique et de dialectique oratoire. Du Perron en effet ne se borne pas à traiter, au point de vue dogmatique, de l'intervention des laïcs en matière doctrinale ; il ne se borne pas non plus à la discussion des arguments théologiques sur les rapports entre les deux puissances : il évite plutôt d'envenimer, en insistant d'abord sur le fond de ce débat, les passions qu'il veut calmer. C'est en homme d'état qu'il parle surtout ; ce qu'il représente à l'auditoire, c'est l'imprudence de réveiller gratuitement des questions brûlantes ; c'est l'imminence d'un schisme, si l'on veut dicter une déclaration de principes non prescrite par la foi (sauf le premier point) ; c'est le danger qu'il y aurait pour le pays à diviser l'église en France, à effrayer, à irriter les fidèles, à les ramener vers des troubles maintenant apaisés. La question théologique, il la traite sans doute, mais seulement pour prouver à l'assemblée qu'elle ne peut pas la trancher, que ce n'est pas un axiôme du côté des auteurs de l'article et un paradoxe du côté de leurs adversaires. Voilà quel est le fond du discours, voyons quelle en est la forme.

L'exorde est assez long, mais il n'y a point ici lieu d'en blâmer l'orateur. Les idées qu'il venait combattre étaient fort ancrées dans l'esprit des magistrats qui l'écoutaient ; il devait faire de patients efforts pour obtenir, sinon leur confiance, du moins leur bienveillante attention. Aussi s'étend-il sur la dignité

(1) Ce discours est tout entier dans ses Œuvres diverses. Du Perron avait déjà soutenu son opinion dans la chambre de la noblesse et en avait obtenu l'adhésion. C'est le 2 janvier 1615 qu'il parla devant le Tiers.

de la justice dont ils sont les ministres, sur l'illustration des tribunaux français et surtout du parlement de Paris ; il les remercie de leur respect pour la dignité de l'Eglise et de leur zèle pour la sûreté des rois. L'érudition, la mythologie même, que l'on trouve dans cet exorde, quoique sobrement répandues, sont assurément d'un goût plus que suspect ; mais c'était alors un moyen de plaire , et ces disparates ne doivent pas nous empêcher de rendre justice à un morceau si peu déclamatoire , surtout quand l'orateur est ce poète qui autrefois avait écrit tant de fadeurs. Pour la langue , il n'est pas besoin d'en parler ici : nous savons que, depuis long-temps , Du Perron avait de bonnes habitudes à cet égard.

La transition pour arriver à la question même est ménagée avec une adresse qui n'est pas dépourvue de dignité. Après avoir développé cette pensée que , plus que personne, le clergé est engagé par devoir , par reconnaissance et même par intérêt , à souhaiter la sûreté du roi, l'orateur ajoute très-naturellement :
« Mais nous vous prions de considérer que , comme les seules
» loix qui peuvent imposer quelque frein à ceux qui foulent aux
» pieds le soin de leur vie sont les loix ecclésiastiques , qui
» retiennent les esprits qui méprisent la mort par l'appréhension des peines qui survivent après la mort , ainsi faut-il
» soigneusement prendre garde de n'insérer rien en ces loix-là
» que ce qui est tenu pour certain et indubitable par l'église
» universelle, de peur d'infirmier ce qui est certain et infail-
» lible par le mélange de ce qui est contesté et contentieux. »
Il insiste sur ce point, pour prévenir toute équivoque, ne pouvant douter qu'on ne le présentât bientôt comme un ennemi de la vie des princes , et ici l'on a besoin de se mettre à sa place pour ne pas l'accuser de longueur ; il affirme que le clergé est prêt à signer de son sang la condamnation de la doctrine du régicide ; il affirme que tous croient, d'une certitude historique, que le roi de France n'est feudataire de personne ; enfin il aborde le point délicat : a-t-on le droit de condamner l'opinion qui autorise la résistance à main armée envers un roi ennemi

de l'Eglise et persécuteur de la foi, dans un royaume chrétien ? et qui, dans ce cas, a le droit de relever les sujets de leur serment ?

Il aborde la question, mais, encore une fois, il connaît trop bien la puissance de l'idée monarchique parmi ses auditeurs pour entreprendre d'attaquer leurs opinions ; il a soin de leur rappeler qu'aux yeux de leurs adversaires mêmes la croyance attaquée par le projet n'est pas un dogme de foi, et il demande pour ceux-ci la même tolérance, en des termes qui ne dissimulent pas combien il juge leurs droits plus assurés. Mais au mérite de la franchise il joint celui d'une habileté consommée. Sans appareil de raisonnement, sans développement fastidieux, il manie la logique la plus serrée pour établir qu'on ne peut énoncer comme un article de foi l'opinion de la chambre, opinion repoussée par tant de siècles ; puis, une fois le principe posé, Du Perron redevient simplement homme d'état sans cesser d'être logicien, pour développer les *inconvenients* (il se sert du mot le plus parlementaire) que présente la loi proposée.

Pour démontrer qu'on ne peut l'imposer comme résultant de la tradition de l'église, il s'est servi d'une méthode historique qui contraste heureusement avec l'érudition fausse ou pédantesque dont les harangues du temps offrent tant d'exemples. Du Perron n'est pas moins nerveux dans son style que serré dans ses raisonnements, quand il presse les conséquences de ces faits, non pour ériger son opinion en dogme, mais pour établir qu'il est impossible de la proscrire. « Comment est-ce, » dit-il en terminant, que l'on pourra, sans forcer et violenter les consciences, non seulement faire recevoir cette doctrine... mais même la faire jurer?... Et comment fera-t-on passer pour loi fondamentale de l'état une proposition qui est née en France plus de douze cents ans après que l'état a été fondé ? » Il presse également, avec une rigueur impitoyable et une vivacité de style que quelques longueurs atténuent sans la détruire, la contradiction logique d'un corps composé de laïcs décidant de l'orthodoxie d'une doctrine. L'orateur réfute

l'argument tiré des premiers persécuteurs, qui, « ne s'estant
 » point déclarez vassaux et tributaires du Christ,.. n'ayant point
 » esté receus par leur subjects à condition de vivre sous l'empire
 » et sous les enseignes du Christ..... ne toboient point par
 » leur propre profession en crime manifeste de félonnie... ne
 » violioient point le serment mutuel et réciproque qui estoit
 » entre eux et leurs peuples, » enfin ne vivaient pas au temps
 du règne temporel et désormais imprescriptible de Jésus-Christ (1); puis il arrive à la question politique proprement dite : « Il y a , dit-il , une *grande différence* entre le pouvoir que
 » les maîtres ont sur leurs biens et celui que les princes ont
 » sur leurs estats. Car les biens sont faits pour les maistres , et
 » les princes au contraire sont faits pour leurs estats (2). » —
 Et plus loin : « Il n'y a que vingt-cinq ans que ceux de vostre
 » ordre , emportez par le tumulte des temps, voulurent establir
 » en pleins Estats une loy fondamentale d'Estat toute contraire
 » à celle de vostre article. Et maintenant vous en proposez une
 » autre... et voulez, non vous mais ceux par l'inspiration des-
 » quels ces clauses se sont glissées en vostre article, que les
 » laïques la fassent jurer aux ecclésiastiques... que les laïques
 » imposent des loix de religion aux ecclésiastiques!..... Et
 » donc nostre foy sera sujette aux variétés et inconstances des
 » affections des peuples, qui changent tous les vingt-cinq ans ! »

Enfin, après avoir signalé clairement le péril d'un schisme et rappelé que cette complexité de questions pouvait accroître, loin de le diminuer, le danger d'un régicide (argumentation où le souvenir de sa position personnelle auprès des deux Henri lui donnait un avantage qu'il a soin de faire ressortir), du Perron revient aux raisons tirées des lois sociales et signale l'ébranle-

(1) Faisant sans doute allusion au texte : *Nunc autem regnum meum non est hinc*, de l'évangile de saint Jean.

(2) Est-il besoin de dire qui, de Du Perron ou de ses adversaires, représente les doctrines qui ont prévalu dans la politique de Louis XIV et qui ont si tristement faussé non-seulement sa conscience , mais celle de ses sujets ?

ment que produirait dans l'état le trouble jeté dans l'église. Puis tout-à-coup, après une citation d'Aristote jetée en passant, il lui arrive de glisser comme involontairement vers les habitudes de son ancienne école, que l'on pouvait croire oubliées par lui ; il compare le serment demandé avec le monstre d'Horace, en ajoutant : « Et à la vérité il peut bien avoir une » queue de poisson, puisqu'il est venu par mer et à la nage » d'Angleterre. Car c'est le serment d'Angleterre tout pur, » excepté que celui d'Angleterre est encore plus doux et plus » modeste. » Certes le concetto est détestable ; mais doit-on le regretter, quand on le voit servir de transition à cette belle page : « Mais sera-t-il dit que ce que le roy de la Grande-Bre- » tagne fait en Angleterre contre les catholiques nous serve de » loy et d'exemple, pour faire le mesme en un royaume catho- » lique?... Sera-t-il dit qu'il ne soit permis aux ecclésiastiques » de vivre en France, sinon sous les mesmes stipulations sous » lesquelles il leur est permis de vivre en Angleterre ? Sera-t-il » dit qu'il faille que les catholiques et particulièrement les ec- » clésiastiques, pour avoir seureté et liberté en France, soient » forcez de jurer et s'obliger de croire les mesmes choses qu'il » faut qu'ils jurent pour avoir permission de respirer ou plustost » de souspirer en Angleterre ? Et s'il se trouve en Angleterre des » catholiques assez constants pour souffrir toutes sortes de sup- » plices plustost que d'y consentir, ne s'en trouvera-t-il point en » France qui facent de mesme ? Si sera certes, Messieurs, il » s'en trouvera, et tout ce que nous sommes d'Evesques irons » plustost au martyre que de consentir à la division du corps du » Christ... Mais nous ne sommes point, grâce à Dieu, sous un » Roy qui fasse des martyrs. Il laisse les âmes de ses subjects » libres, et, si celles de ses subjects devoyez de la religion ca- » tholique, combien plus celles de ses subjects catholiques ? »

Quelques arguments *ad homines*, qui ont, pour nous, l'inconvénient de refroidir un peu le discours, bien qu'ils ne manquent ni de logique, ni de dignité, conduisent l'orateur à une peroraison courte et simple, trop simple peut-être, mais on a diffi-

cilement le courage de condamner ce défaut-là en 1615. Le conflit fut étouffé par une évocation de l'article au conseil du roi, avec le consentement du Tiers lui-même (1).

Cette longue analyse d'un long discours peut du moins me permettre de parler pièces en main, quand j'affirme que le plus frappant contraste existe entre Du Perron poète et Du Perron orateur politique. Sans doute il était évident déjà que, chez les disciples de Des Portes, le vice du fond contribuait au moins pour moitié au ridicule de la forme ; mais c'est un fait intéressant que de rencontrer dans un seul et même personnage, abordant des matières bien différentes, l'un des plus tristes poètes et l'un des premiers orateurs de son temps.

Quant aux harangues de clôture, je suis loin de regarder comme un chef-d'œuvre d'éloquence celle que prononça Richelieu et qui est insérée dans ses *Mémoires* : il y a là peu de mouvement, mais il y a encore moins de déclamation. Sauf un souvenir de la liberté des Saturnales, assez mal placé en cette occurrence, l'auteur n'use point d'érudition pédantesque. Enfin il va droit au fait, il n'émet que des idées sérieuses, il n'appelle l'attention que sur des faits graves, touchant l'état de la religion en France ; c'est un discours destiné à prouver quelque chose et où l'orateur sait manier la démonstration : double mérite qu'il ne faut dédaigner nulle part, mais alors moins que jamais. Le discours de Miron, absolutiste dans ses doctrines, suivant l'opinion qui dominait alors dans le Tiers-Etat, et d'un goût assez inégal, est, nous l'avons vu ailleurs, plein de faits intéressants et de conseils salutaires. Mais ni le talent ni les intentions de plusieurs membres de l'assemblée, ni l'utilité manifeste de diverses demandes soit du clergé, soit du Tiers, qui préludait dans ses cahiers à plusieurs des maximes de 89, sur la réforme judiciaire, la liberté personnelle, celles de l'industrie et du commerce, avec l'indépendance municipale de plus, rien de tout cela ne pouvait donner vie et puissance à des Etats profondément divisés et

(1) Florimond Rapine, 6 janv. — Journ. d'Arn., 3, 8, 19 janvier.

dont les attributions politiques n'allaient pas même, dans leur propre pensée, jusqu'au vote de l'impôt. Le public, n'en voyant guère sortir de conséquences pratiques, oublia bientôt l'assemblée et ses discours, et Bassompierre la mentionne ainsi, après avoir rappelé son ouverture en 1614 : « L'année 1615 commença par » la contestation sur l'article du Tiers-Etat, qui fit un peu de » rumeurs dans les Etats. Enfin on le plastra. L'affaire de Saint-Germain suivit; puis le caresme prenant, auquel M. le » prince fit un beau ballet, et le lendemain fut la conclusion des » Etats. » — C'est tout.

XVI.

AUTRES HARANGUES POLITIQUES, JUDICIAIRES ET RELIGIEUSES.

Dans les parlements, le style oratoire paraît être resté, durant les premières années de Louis XIII, bien au-dessous de l'éloquence politique, telle qu'elle parut dans les Etats de 1614. Servin, le Servin dont j'ai parlé plus haut (1), est un Cicéron, si on le compare à cet avocat au parlement de Paris, qui fabriquait, en 1616, l'éloge du nouveau garde des sceaux, Guillaume Du Vair. « Nous entrons tous, dit l'avocat J. D. C. (car il a eu la louable » modestie de ne pas signer de si belles choses), nous entrons » tous en ceste vie comme en un banquet commun, en y apportant quelque *symbole* ou de nos richesses ou de nostre » beauté..... J'emploie ce discours au propos de ce que Monseigneur Du Vair est appelé à la charge de garde des sceaux par » la démission pure et volontaire (2) qu'en a faite Monseigneur le chancelier Bruslard, pour faire voir les riches symboles » qu'il a apportés en ce banquet de Charidemus. » Après un souvenir allégorique des derniers troubles, l'auteur raconte

(1) Ch. II, § XVI.

(2) Pas très-volontaire. V. pour tout le détail de cette affaire, Richelieu, L. VII; Fontenay-Mareuil, page 335; d'Estrées, 303 (T. XVI); Pontchartrain, 141-2, 144, 149 (T. XVII de la collection Petitot, 2^e série); Journ. d'Arn., 28, 29 avril 1616. Cf. 12 mai.

que le chancelier se retire, « afin que ceux qui ne peuvent trouver de repos que par la cheute du soleil dans l'Océan se reposent d'oressavant *suadeantque cadentia sidera somnos.* » Puis, après des souvenirs de Cicéron, de Philoctète et de Saturne, l'auteur aborde l'éloge du nouveau garde des sceaux, se souvenant néanmoins ici que « les paroles doivent représenter les choses » et avouant son impuissance à exprimer le mérite de Du Vair. Bientôt viennent, comme arguments en faveur de cette promotion, les héros des Îles Fortunées, le temple de la Vertu par lequel il fallait passer pour arriver à celui de l'Honneur et qui, en Provence où siégeait Du Vair, était trop éloigné du temple de l'Honneur en France; puis l'*Earinus* de Martial, puis l'autre des vents, Xerxès sur l'Hellespont, et l'auteur ajoute : « Je voy ce que personne n'a encore veu et ce que Philostrate rapporte... disant que, pour tout ornement et embellissement du temple de la Persuasion et de l'Eloquence, on n'y portoit que des plumes et de la cire. Car, que peut-on trouver rien mieux à propos que de dire que, pour orner le temple vivant de l'Eloquence et de la Persuasion qui est en lui, on s'est advisé d'y apporter la plume et la cire des sceaux de France? etc. »

Deux ans plus tard, un personnage d'une position plus élevée, l'avocat-général Du Sault, parlant au parlement de Bordeaux sur l'enregistrement des lettres de provision du duc du Maine, comme gouverneur de Guyenne, se livrait à des divagations non moins étranges. Le système astronomique des huit cieux, « y compris le premier mobile, » y est développé dans ses détails, pour en faire l'application allégorique à « l'Orient de la grandeur et magnificence de l'Estat » et à « l'Occident » de la vie des princes, à la mortalité des personnes et à la permanence de la couronne et de la monarchie française, puis aux « huit Parlements de France, au premier desquels nostre Jupiter françois, qui est le Roy, tient son siège ordinaire,... et tout ainsi que » à la sphère et au globe du troisième planète est escheu Mars » pour président et pour chef, de mesme le Parlement de Bor-

» deaux, qui est le troisième parlement de France,... a receu
 » et reçoit aujourd'hui.. un second Mars, qui est le seigneur duc
 » de Mayenne (1). » Aristote, Argus, le fleuve du Nil figurent à leur tour dans cette harangue aux phrases interminables, harangue qui est postérieure de vingt-quatre ans à la Menippée, il est bon de s'en souvenir.

Les qualités de la langue ne sont pas supérieures, elles sont même inférieures peut-être, dans la harangue faite au roi, au nom du synode protestant de Vitré, en mai 1617 (2) ; les phrases sont lourdes et embarrassées, et la valeur de la pensée ne les relève point, puisqu'on y applaudit à la mort du maréchal d'Ancre ; mais le goût n'y est pas choqué comme par la ridicule emphase de Du Sault. Deux autres discours prononcés un peu plus tard à l'occasion de l'assemblée des calvinistes à Loudun, l'un pour le roi, l'autre pour l'assemblée, ne doivent pas être jugés comme de simples monuments littéraires : on ne se préoccupait là que des graves intérêts alors débattus ; on peut seulement observer que, si le premier offre habituellement les qualités négatives de la langue, le second est encore assez lourd dans ses périodes (3) ; c'est d'ailleurs la langue de la province que nous entendons ici. L'unité de la France était créée sans doute, mais les conséquences que devait amener une circulation facile du centre aux extrémités et cette circulation elle-même étaient bien loin d'être complètes. Aux Etats Savaron, député d'Auvergne, assure, dans l'exorde de l'un de ses discours, que « les *Aquitains* craignent » maintenant d'approcher les François si polis et si éloquents » qu'ils semblent avoir relevé la langue françoise par dessus » tous les idiômes de la terre (4). » Cependant il faut reconnaître que le style des provinciaux, sans parler de Savaron lui-même, n'était pas toujours arriéré. Tandis que les lettres rédigées au

(1) Le *Mercur* de 1618, page 260-7.

(2) V. le *Mercur* de 1617, page 40.

(3) V. le *Mercur* de 1620, pages 28 et 41.

(4) V. le discours dans Rapine.

nom de Marie, durant les troubles de 1619 (1), sont souvent embarrassées et incorrectes, un jeune provincial, client des La Valette et qui déjà avait essayé sa plume contre de Luynes, dans une page où l'amour de la belle langue française se faisait sentir (2), Balzac, pour l'appeler par son nom, formulait, au nom du duc d'Epemon et dans le style de ses meilleures lettres, les apologies que celui-ci adressait au roi, en se dirigeant vers Blois pour délivrer la reine-mère (3). L'année suivante, la lettre ou plutôt le manifeste de Mornay au duc de Montbazou sur l'assemblée de la Rochelle (4) appartient au style que nous avons aperçu ailleurs chez lui; si quelques locutions ont vieilli, le caractère général de la langue est tout français, et la dignité, la fermeté de ce morceau ne laissent point de place au mauvais goût, tandis que la réponse du beau-père de Luynes, bien que le raisonnement en soit solide et la langue assez correcte, laisse à désirer pour le goût à cause de certaines métaphores qui peuvent de loin en loin lui donner l'apparence d'une déclamation (5).

L'oraison funèbre n'était pas en voie de rapide progrès. En 1616, le P. Bening, faisant celle de Crillon, disait à un auditoire probablement ébahi : « Sa valeur estoit sans vir-
 » gule, sa souffrance sans période... Ces vingt et deux plaies
 » qu'il avoit sur son corps, comme autant de bouches pourprines,
 » prescheront et haut-loueront sa valeur, sa force et sa cons-
 » tance..... Qu'est-ce que sont vingt et deux plaies, fors que
 » vingt et deux orateurs exaltant sa magnanimité, vingt et deux
 » héraults proclamant sa force, *vingt et deux présidents en robe*
 » *rouge* prononçant arrest en faveur de sa générosité ? » (6) — Et

(1) Lettres au roi, à Mayenne, à Du Vair, à Jeannin (V. le Mercure de 1619, pages 137, 157, 161, 166, 169).

(2) Insérée dans une lettre à l'évêque de Nantes (lettres de Balzac, IV, 18, éd. de 1642).

(3) V. le Mercure de 1619, pages 129, 133, et les lettres de Balzac, II, 20, 21. Il y a là quelques corrections.

(4) V. le Mercure de 1620, page 443.

(5) Ibid., 448.

(6) C. Aubert, Notice sur l'oraison funèbre en France.

cependant Bening n'est pas absolument dépourvu de nerf, quand il n'est pas trop dominé par la manie de l'époque : avec des expressions d'une noblesse douteuse et d'un naturel non moins douteux, il y a, dans le tableau de la mort de Crillon, quelque chose où l'on entrevoit l'allure du brave des braves : « Quand la maladie, s'écrie l'orateur, quand la maladie » sergent du ciel, nous met la main dessus et que la mort nous » dit : Il faut suivre, Dieu l'a dit; allons, suivons, n'estrивons point, » à l'imitation de nostre Crillon, qui, adverty qu'il falloit deslo- » ger, battre aux champs, aller servir son quartier au ciel, il » receut cet adjournement en maistre de camp, c'est-à-dire aussi » généreusement qu'autresfois il entendoit volontiers le son de la » trompette pour monter à cheval. Car, comme le père spirituel » qui l'assistoit luy eut dit : Monsieur, il faut aller au ciel, luy » avec un tressaut le prenant par la main, et le serrant très-fort, » allons, allons, dit-il; vous eussiez dit que c'estoit pour aller » livrer un combat, donner un assaut, prendre quelque ville. Si » estoit-il aussi, mais pour un combat auquel on dispute non la » vie temporelle, ains l'éternelle... oui que c'estoit pour l'assaut » et la prise d'une ville, mais d'une ville flanquée sur le firma- » ment, éclairée du soleil de justice » (1). L'extrait fait par M. Aubert de l'oraison funèbre de Villeroy (2) se rapproche d'avantage de ce que nous appelons les qualités négatives du style, sans y arriver toutefois.

Il faut aussi avouer que l'évêque de Belley avait bien mal profité des préceptes et des exemples de son ami, saint François de Sales, si l'on doit juger de ses sermons par ceux qu'il prononça devant les Etats. Ce n'est pas sans doute, et nous en avons eu des preuves, que la chaleur du sentiment et la grandeur de la pensée, inspirées par les dogmes et la morale du Christianisme, ne s'y fassent aisément sentir (3); mais ces qualités mêmes ne rendent que

(1) Note sur l'oraison funèbre de Condé. (Ed. de C. Aubert.)

(2) Par le P. Cotton, 1618 (note de l'oraison funèbre du chancelier Le Tellier).

(3) V. l'exorde du sermon des Trois Simonies sur le mystère de

plus visible l'influence du mauvais goût de l'époque qui dictait des phrases si déplorables à un prédicateur capable d'être éloquent. L'usage et l'abus de l'érudition, de la mythologie même, des rapprochements d'une bizarre subtilité, le mélange des souvenirs de l'Écriture et des textes classiques, une langue enfin quelquefois dépourvue de dignité choquent d'autant plus le lecteur que le sujet est d'un plus grave et plus profond intérêt.

Je n'en dirai pas autant de la harangue (1) de l'évêque de Maçon, Dinet, adressée au roi, au nom de l'assemblée du clergé, en 1617 ; si elle est rarement éloquente, si l'exorde manque de simplicité, c'est un de ces morceaux, nombreux déjà, où l'on reconnaît la formation de la prose moderne. Avant le départ de l'assemblée, Cospéau, alors évêque d'Aire, fut chargé de la *remontrance* sur l'état de la religion et des mœurs dans le royaume (2). La matière n'était que trop fertile assurément ; mais on trouvera, je pense, que Cospéau ne resta pas au-dessous de lui-même, quand on l'entendra parler ainsi des duels si nombreux alors :

« Elle (l'église) voit tous les jours, par le moyen de ceste fureur,
 » ses propres enfans meurtris par ses propres enfans et les chrestiens
 » espandre leur sang en haine de Jésus-Christ, qui a
 » espandu le sien pour l'excès de l'amour qu'il a eu pour eux ;
 » et tandis que, comme elle doit, elle offre au Dieu du ciel ses
 » vœux et son cœur pour V. M. ceste abomination luy faict entendre
 » de la terre une voix effroyable, un cry de vengeance,
 » un sang meurtrier qui combat ses prières et provoque contre
 » nous tous l'ire de Dieu. A la voix d'un homme, sire, il y a

l'autel, l'indignation exprimée par l'orateur, dans le même discours, sur les fraudes des possesseurs de bénéfices et la dilapidation des biens de l'église, ses attaques contre l'oppression du peuple, et, dans l'homélie des Désordres, ses appels chaleureux au clergé pour le rétablissement de la règle, à la noblesse pour qu'elle se souvienne de ses devoirs.

(1) V. *Mercure* de 1617, p. 60-8.

(2) *Ibid.*, p. 74-85.

» moyen de répondre ; les crys des démons mesmes sont re-
 » poussez par l'autorité de l'Eglise ; à la voix du sang qui res-
 » pondra ?..... Une armée de cinquante mille hommes vivans et
 » combattans n'estonne pas le Roy-Prophète, sire ; il marche
 » courageusement au-devant ; un seul Urie mort le fait trem-
 » bler. » L'énergie et l'élévation ne sont guère moindres en
 d'autres passages, spécialement quand l'orateur déplore l'in-
 digne distribution des charges de l'église et la servitude où elle
 est réduite ; et ces beautés ne sont ternies presque par aucun
 défaut.

XVII.

PAMPHLETS ET ROMANS.

Ce n'est pas seulement dans les harangues des députés ou des magistrats qu'il faut chercher, en 1614 et pendant les années suivantes, la trace de l'esprit français, en ce qui touche les affaires publiques. Les pamphlets et brochures qui furent composés soit à l'occasion de l'assemblée des États, soit au sujet du gouvernement de la régence, soit pendant le règne de Luynes, peuvent aussi servir à reconnaître, en dehors du monde officiel et de la république des lettres, l'état de l'opinion et du goût ; ils méritent donc à la fois l'attention de l'historien et celle du critique.

L'Utile et salutaire Advis au Roi pour bien régner, publié au moment de la majorité de Louis XIII et que j'ai eu déjà l'occasion de citer, est un écrit généralement sensé, correct, peu déclamatoire dans la forme ; le langage est même un peu prosaïque pour des habitants de l'autre monde, dans une prosopopée des ancêtres de Louis, prosopopée qui d'ailleurs est assez mal placée dans un morceau comme celui-là. Cet écrit anonyme n'offre, dans ses meilleurs parties, que des qualités négatives au point de vue littéraire. Mais les retrouver souvent dans une production de cette nature, c'est un indice que ces qualités négatives deviennent déjà presque populaires, et que la transition d'un siècle à l'autre est bien avancée. Le style des affaires est, chez cet obscur écrivain, bien plus fa-

cile qu'il ne l'était chez les secrétaires d'état du règne précédent.

Le bon sens, qui était la qualité dominante de l'Utile et salutaire *Advis*, n'est pas précisément ce que l'on remarque dans le *Discours d'un Gentilhomme françois à la Noblesse de France, sur l'ouverture des Etats-généraux*. Rarement on trouverait, à cette époque, les préjugés du privilège plus naïvement exprimés dans des paroles destinées à la presse, car celles du baron de Senecey ne lui furent point confiées. Mais le gentilhomme anonyme paraît presque aussi affranchi de vieux mots et de longues phrases que l'auteur de l'autre brochure. Or on ne trouvera guère chez lui non plus de préoccupation littéraire : il a dû écrire la langue qu'il entendait parler.

Un troisième écrit, populaire dans la mauvaise acception du terme, comme on le reconnaît aux pauvres jeux de mots dont il est tissu (1), le *Diogène françois* touche d'abord à des matières théologiques que le peuple devait peu comprendre, mais bientôt il devient un pamphlet contre le maréchal d'Ancre (2), pamphlet violent, pamphlet déclamatoire sans doute ; mais d'une autre façon que les discours pédantesques de l'époque, bien que, même ici, comme on le devine d'après le titre, les

(1) « Quittez l'espée, prenez l'escritoire; l'on vous fournira de papier et d'*Ancre* pour escrire vos laschetes. » — « Bourgeois, officiers, marchands, ouvriers, laboureurs trompent comme les autres et tout de *Mesmes*. » — Le parlement est gasté ou languissant; « reprens cœur, tu seras *se-Condé*. » La France ne sera-t-elle pas assistée des grands, des officiers, « *des Pairs non*. » — Il y a quatre ans la France était florissante. « *Veit le Roy*, n'attendons pas à la secourir lorsqu'il n'y aura plus de remède.

(2) C'est le seul que j'aie trouvé des pamphlets nombreux dont parlent l'*Advis* à M. de Luynes et le *Mot à l'oreille* (contre la Vieuville). Il semble, d'après ces deux écrits, que les pamphlets contre Concini appartiennent généralement aux derniers temps de s'avie, et l'histoire nous apprend en effet qu'alors seulement son pouvoir devint despotique.

souvenirs de l'antiquité tiennent leur place. Il est rempli d'expressions vulgaires, de figures d'une véhémence brutale et basse; il y est fait allusion à la tenue des Etats et même à leurs délibérations, mais très-brièvement, car cet écrit n'est pas destiné à une discussion sérieuse. Cependant on y trouve la langue française. Dans ce langage des Halles, il y a proportionnellement moins de vieux mots que dans telle ode de Malherbe : il fallait, pour suivre les progrès de la langue,

Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs.

L'histoire tourne quelques pages; d'Ancre a péri, et nous sommes sous le règne d'un nouveau favori, d'Albert, alors duc de Luynes. Cette période a laissé de nombreux monuments de la satire populaire (1), et, s'il faut admettre que l'esprit français est l'esprit d'opposition, il sera pris sur le fait dans ces productions si variées et de forme et de mérite. On peut les diviser en deux classes : les écrits qui ont une couleur littéraire et sont dus à des plumes probablement quelque peu exercées, et ceux qui expriment rudement ou platement, à l'usage des populations peu lettrées, les sentiments qu'elles éprouvent ou qu'on cherche à leur inspirer.

On peut ranger parmi les premiers l'introduction du volume où sont réunies ces pièces; elle est intitulée : *Advertissement à M. de Luynes, à son advenement en faveur auprès du Roy, après la mort du maréchal d'Ancre*. Assurément le goût n'en est pas toujours irréprochable, le style n'en est pas toujours facile, le pédantisme n'en est pas entièrement banni; mais du moins les expressions ne sont presque jamais basses; on n'y trouvera pas de jeux de mots, et le style en est le plus souvent ferme, digne, quelquefois nerveux, malgré des longueurs encore trop fréquentes, enfin rarement emphatique et presque jamais obscur. A part une maxime odieuse, à l'occasion de la mort de Con-

(1) *Recueil des pièces les plus curieuses qui ont été faites pendant le règne du Connestable M. de Luynes*. L'édition que j'ai étudiée, celle de 1628, est la quatrième.

cini, on trouve même, dans ce morceau, de l'élévation et de la sagacité, les qualités qui font le véritable écrivain politique, gênées pourtant encore dans leur développement par cette atmosphère de pédantisme et d'afféterie que l'on respirait partout et dont les tempéraments les plus robustes pouvaient seuls ne pas trop ressentir les fâcheux effets.

Il paraît que, jusqu'en 1619, le sentiment public se tut ou resta indifférent envers de Luynes, heureux d'être débarrassé de Concini; peut-être aussi fut-il comprimé par la terreur, jusqu'à la première prise d'armes de la reine-mère (1), car de cet Avertissement le recueil passe, presque sans transition, à la *Remontrance au Roy, importante pour son Estat*, datée, dans le texte, de la troisième année après l'avènement du favori. S'il y a encore ici des passages lourds et peu naturels, s'il y a une exagération manifeste dans les projets ambitieux attribués à de Luynes et à ses frères, on trouvera une véritable énergie de style dans l'expression de ces reproches et de ces craintes sur leur agrandissement. « Infailliblement, dit l'anonyme, ceux » qui peuvent en cela tout ce qu'ils veulent, veulent aussi tout ce » qu'ils peuvent. » Plus loin, supposant ironiquement que les d'Albert seront fidèles au roi et observant que le mécontentement des grands n'en subsiste pas moins, il se demande ce qu'a fait cette famille pour mériter son élévation, et attribue aux trois frères la mort du maréchal d'Ancre. « Ils sont cause, » dit-il, que vostre maison royale a esté souillée du sang d'un » homme de qui la vie devoit estre exposée à la vengeance publique, comme l'a esté sa charongne.... Le lieu des petits est » au-dessous de celui des Grands et ne peut tenir le dessus,

(1) V. dans les *Mémoires de Richelieu* (1618) (liv. IX), la condamnation à mort de trois personnes pour un écri politique. Bassompierre dit à la même date: « Peu après, on fit rouer à Paris le Siti et Durant pour avoir fait quelques écrits en aveur de la reine-mère. » D'Andilly parle de leur exécution, au 19 juillet 1618, et ajoute qu'un troisième fut pendu. — Cf. *Merc. de 1618*, p. 268. Siti avait été secrétaire du frère de la maréchale.

» sans qu'il y ait violence..... Comment lui obéiront vos armées
 » (à de Luynes), qui verront que la première espée qu'il aura
 » tirée sera celle du Connestable? Cette dignité, Sire, *ne se*
 » *donne point ; elle s'acquiert* par service. » Une courte revue
 des sujets d'inquiétudes donnés par les calvinistes termine cette
 brochure, où, malgré le péril de la matière, l'enflure ne se
 produit jamais.

L'enflure est bannie aussi d'un pamphlet où l'auteur prend
 un ton d'impartialité assez piquant : c'est le *Contadin provençal*.
 Sous prétexte d'étudier sans prévention les plaintes du peuple
 contre de Luynes et ses frères, l'auteur examine leur histoire
 dans un style d'une certaine aisance, pas toujours assez vif,
 mais conservant du moins une simplicité qui descend jusqu'à
 une familiarité fort grande, sans franchir les limites de la bas-
 sesse. Sauf un très-petit nombre de mots, c'est la bonne
 langue du xvii^e siècle ; c'est l'esprit français qui a trouvé sa
 forme et qui sait s'y maintenir.

Mais un mélange de platitude et de déclamation, sans com-
 pensation d'aucune qualité positive, remplit, dans le même
 recueil, le *Sindiq du peuple françois*, le *Jugement de Minos* et sur-
 tout la *Sybile françoise*. Le style de ces morceaux est tel que les
 moindres écrivains ne s'abaisseraient plus à l'imiter : c'est un
 reste évident des plus tristes aberrations littéraires du xvi^e siè-
 cle. Le titre des deux derniers fait soupçonner cependant (et leur
 lecture démontre) que ce ne sont pas des pamphlets populaires,
 mais des productions de pédants, et le premier ne manque pas
 d'une certaine correction grammaticale. L'*Hermite* a aussi un ca-
 dre fantastique. Le personnage mis en scène sous ce nom se sert,
 pour voir ce qui se passe au Louvre et pour entendre les plaintes
 du peuple, d'une lunette et d'un entonnoir merveilleux, mais
 ici, comme dans le *Jugement de Minos*, le cadre occupe peu
 de place ; presque partout, c'est un simple pamphlet, une série
 d'invectives quelquefois mordantes, quelquefois incroyables,
 comme quand l'auteur accuse de Luynes de vouloir usurper la
 royauté, ce qu'il entreprend de prouver par un raisonnement suivi

et appuyé sur des faits. On ne rencontre, dans cette pièce assez longue, qu'un très-petit nombre de locutions (1) aujourd'hui hors d'usage ; mais l'approche du grand siècle s'y fait sentir surtout en ce que le style est presque partout naturel sans être trivial.

On ne peut porter le même jugement sur le *Discours et salutaire avis de la France mourante*, dont la composition plus que factice n'est presque jamais relevée par la vigueur de l'expression, et qui descend jusqu'aux plus sots calembourgs sur le nom du garde des sceaux Du Vair, platitude où l'auteur se traîne durant plusieurs phrases. Plus loin, menaçant le roi des malheurs qui suivraient une guerre de religion : « Ne pensez plus » voir, dit la France, mes fertiles campagnes jaunissantes de » l'or de Cérès ondoyer en la saison, ainsi que l'Océan frisé » par les haleines de quelque doux Zéphire. » Ce pamphlet ne mérite l'attention de l'histoire que par le reproche de subordination à l'Espagne qu'on y lance au parti régnant, accusation unie et presque confondue par l'auteur avec ses reproches de soumission envers la cour de Rome (2). On y reconnaît d'ailleurs l'intelligence ou la bonne foi ordinaire des partis dans le souvenir des discussions de 1615 sur ce dernier objet. A la fin cependant la pensée devient plus nette et plus franche : il est clair alors que c'est un calviniste qui parle et il en résulte cette disparate historique que la France personnifiée appelle *mes Temples* les prêches de la Saintonge et du Languedoc. Le dialogue intitulé *la France mourante*, écrit quelque temps après la mort de Luynes, est une allégorie plus froide encore, s'il est possible, parce qu'elle est plus détaillée ; elle est d'ailleurs

(1) Je résoudis ; — ce bon manant rationoit-il mal ? — grand nombre d'argent.

(2) Un autre pamphlet : *Le grand Passe-partout des favoris*, encore tout rempli des passions des Seize, formule contre de Luynes des accusations toutes contraires ; on y va jusqu'à dire qu'il s'entendait avec Rohan ; mais il est certain qu'il fut hostile aux protestants, et les passions de la Ménippée se retrouvent plus d'une fois dans ces pamphlets.

d'une platitude révoltante. On pourrait mettre cette production au nombre des libelles populaires proprement dits, si les personnages de Bayard et de l'Hospital ne supposaient chez l'auteur ou même chez les lecteurs certaines connaissances historiques, et si l'auteur du *Mot à l'oreille*, publié un an après, n'attribuait à cette pièce le premier dégoût éprouvé par le roi « de celui (Schomberg?) contre qui elle était écrite. » Prenons-la donc seulement comme un témoignage de la grossièreté du goût qui subsistait encore, même dans les classes lettrées.

L'Ombre de Monseigneur le duc de Mayenne aux Princes, Seigneurs, Gentilshommes et peuple françois est un ouvrage écrit avec beaucoup plus de naturel; la langue y est achevée; mais les pensées n'ont rien de remarquable; le chef-d'œuvre du recueil, du moins pour le style et la verve, c'est, à mon sentiment, la *Chronique des Favoris*.

« Messieurs les curieux, dit l'auteur, qui prenez plaisir d'es-
 » gayer vos esprits en la considération des galanteries du monde,
 » il n'est point que vous n'ayez autrefois leu ce que récite le
 » gentil Esope, en ses fables morales; » et il reprend l'histoire
 des lièvres et des grenouilles qui se jettent dans l'eau en les
 voyant fuir. « Ceste action remarquée par ces fuyards les en-
 » couragea tellement qu'elle fut bastante pour les empescher de
 » fuyr plus outre, et alors l'un d'eux, qui avoit possible estudié
 » l'Eloquence françoise de Messire Guillaume Du Vair, remons-
 » tra à toute l'escouade qu'ils devoient bien tenir d'oresenavant
 » leur valeur en autre estime qu'ils n'avoient fait par le passé,
 » que ce leur estoit une honte d'avoir tousjours logé la crainte
 » dedans leur cœur et une lascheté reprochable à leurs ancestres
 » d'avoir continuellement fuy.. puisqu'ils estoient capables de
 » tout vaincre, ainsi qu'ils l'avaient pu voir par l'exemple de
 » ces coassantes grenouilles, que leur seule présence avoit mises
 » en déroute, sans coup férir. Ceste belle harangue, aussi pa-
 » thétiquement prononcée que celle de M. le Connestable aux
 » Thoulouzains, anima si vivement ses compagnons qu'ils se ré-
 » solurent sur le champ (non d'attaquer Montauban), mais de

d'une platitude... que des morts. L'ombre de Henri IV au nombre des... qui arrivent du siège de Monsonnapes de... nouvelles de ce monde-ci : Charon leur ou même... placés dans la narration, même rigues, et à... contre les Huguenots. On devine d'ailn'attribuant à... ispanisme qui se formulent, dans ce « de celui... ro, contre le parti catholique. Mais on donc seule... que cet écrit soit demeuré sans signaqui sub... rieur à la mort du favori, si M. de Luçon

L'Ombre de Henri IV... ment traité.

guerra, G... dont le style est tout-à-fait populaire, il beaucoup... dire, après qu'on a fait remarquer cet app... sses de la société sur une matière politique. cruel, de... savoir si l'on s'adresse à d'autres qu'au la Com... hostile à de Luynes, comme il l'avait été à Con-

« ...ait là une question de bibliographie que le re-
 » ...met pas de résoudre. La langue n'est pas tou-
 » à ... elle est moins mauvaise pourtant qu'on n'au-
 » ...er. Dans les *Admirables propriétés de l'Absynthe*, on
 de ... autre un souvenir du Catholicon ; et Malherbe lui-
 as dédaigné de faire, dans un quatrain, une allusion
 l'absynthe ou *Aluine*.

pas d'autre part que le parti du pouvoir eut aussi
 de petits écrits politiques. Le 3 avril 1610, six se-
 la mort de Henri IV, le privilège du roi était accordé
 victorieux, éloge de Henri lui-même, composé par le
 quebonne, *vice chancelier* en Navarre. En voici le

is haut point et comme en son apogée devoit estre la
 ce grand Roy de Lacédémone, Agésilaüs, qui, pour
 son honneur en banque et à l'avance du temps, pour
 et alonger sa réputation à l'advenir, ne voulut point
 ény en bossé ny en peinture, affermy sur cette réance
 mémoire auroit tousjours crédit au monde et...
 as s'envieillir que sa vertu... » Et, après une

» se monstrent plus vaillants à l'advenir. » Ils se retournent donc contre les chiens et sont mis en pièces. — « Ceste fable pourroit » estre, ce me semble, continue l'auteur, naïvement appliquée » aux levées de bouclier de ce temps. — Chacun sait le mescontentement que tous les grands du royaume ont eu de voir ceste » couronne possédée depuis quatre ans par Luynes et ses frères, » lesquels, au préjudice du Roy et du public, disposent absolument de l'ordinaire et du casuel de l'Estat. » Mais, par suite de trahisons, « les vainqueurs vainquirent sans combat et les vaincus se desfirent d'eux-mesmes... MM. les Lièvres de la France, » espouvantés l'année passée par l'appréhension qu'ils avoient » de tant de jeunes princes... furent contraints de quitter les » délices du Louvre pour trouver quelque moyen de se mettre » à l'abry du grand orage qui les menaçoit. Ainsi tremblotans » de peur, ils prirent la route de Normandie, où le bonheur » voulut pour eux qu'ils rencontrassent des gens qui, vraies » grenouilles, se cachèrent dans les roseaux des marets, au » bruit des pas de leurs chevaux. Cela fit lever les oreilles à ces » favoris, qui commencèrent dès lors à avoir une meilleure opinion de leurs affaires. Mais après qu'ils furent arrivés dans les » prairies d'Angers, et qu'ils veirent qu'à leur seule présence les » autres grenouilles du Pont-de-Sée se jettoient de haut en bas » du pont pour se cacher dedans l'eau, ce fut lors qu'ils conçurent de ceste drollerie une si grande opinion de leur valeur que peu s'en faut qu'ils n'allassent au mesme instant » attaquer le Turc.. s'imaginant estre des Tiercelets de César.. » Là-dessus ils se résoudirent d'empiéter le tout. »

Assurément la pièce entière n'est pas de cette valeur ; il y a, dans le récit des événements qui suivent, des métaphores tant soit peu forcées, mêlées à de vifs sarcasmes contre cette fameuse épée de Connétable, que de Luynes portait en 1621, et plusieurs expressions plates ou grossières, témoignage de la connaissance imparfaite que les hommes de talent eux-mêmes avoient alors des lois fondamentales du goût. Il faut blâmer aussi le défaut de composition qui d'un cadre si simple et si naturel nous trans-

porte tout-à-coup en plein dialogue des morts. L'ombre de Henri IV reçoit aux Champs-Élysées ceux qui arrivent du siège de Montauban et se fait raconter les nouvelles de ce monde-ci : Charon et consorts sont singulièrement placés dans la narration, même satirique, d'une guerre contre les Huguenots. On devine d'ailleurs les accusations d'hispanisme qui se formulent, dans ce Louvre d'un nouveau genre, contre le parti catholique. Mais on aurait peine à comprendre que cet écrit soit demeuré sans signature, puisqu'il est postérieur à la mort du favori, si M. de Luçon n'y était pas assez légèrement traité.

Quant aux pamphlets dont le style est tout-à-fait populaire, il y a peu de chose à en dire, après qu'on a fait remarquer cet appel aux dernières classes de la société sur une matière politique. Il faudrait toutefois savoir si l'on s'adresse à d'autres qu'au peuple de Paris, hostile à de Luynes, comme il l'avait été à Concini; mais ce serait là une question de bibliographie que le *recueil* ne me permet pas de résoudre. La langue n'est pas toujours tolérable; elle est moins mauvaise pourtant qu'on n'aurait pu supposer. Dans les *Admirables propriétés de l'Absynthe*, on peut reconnaître un souvenir du Catholicon; et Malherbe lui-même n'a pas dédaigné de faire, dans un quatrain, une allusion au nom de l'absynthe ou *Aluine*.

N'oublions pas d'autre part que le parti du pouvoir eut aussi des faiseurs de petits écrits politiques. Le 3 avril 1610, six semaines avant la mort de Henri IV, le privilège du roi était accordé à l'*Avant-Victorieux*, éloge de Henri lui-même, composé par le sieur de Roquebonne, *vice chancelier* en Navarre. En voici le début :

« Au plus haut point et comme en son apogée devoit estre la
 » vertu de ce grand Roy de Lacédémone, Agésilaüs, qui, pour
 » mettre son hõnneur en banque et à l'advance du temps, pour
 » estendre et alonger sa réputation à l'advenir, ne voulut point
 » estre tiré ny en bosse ny en peinture, affermy sur cette créance
 » que sa mémoire auroit tousjours crédit au monde et ne pourroit
 » non plus s'envieillir que sa vertu... » Et, après une apostrophe

à Esculape, dépouillé par Denys, et aux dieux dont un empereur romain remplaça la tête par la sienne : « Rhodes, si encore » Rhodes, et si jadis tant et tant d'images, où sont, mais où, » dans Rhodes tant et tant d'images de jadis ? »

Voilà un exemple de la langue *sui generis* et du goût érudit de l'auteur ; pourtant cet exemple n'en donne encore qu'une idée incomplète. Le *trait doux-poignant* (c'est-à-dire le mot expressif) et plus loin les *siècles coulans* nous apprennent que nous lisons un admirateur de Ronsard ; mais qui donc dans la Pléiade eût hasardé les lignes que voici ? « Les mouvemens non vulgaires, » non triviaux, les conceptions hardies et sans pair, relevé et à » sourcil haut avois tu le courage, ô Stasicrate ; l'esprit sur pied » et non jamais accroupi, la main sur l'œuvre et l'âme toute » sur l'honneur : tousjours et tousjours estois tu tendu sur le » bien faire, comme en jalousant ton contemporain Apelles. » Mais un Roi d'un rocher, et d'une montagne vouloir faire » un Alexandre, et comment ? Puisque ny le corps de l'homme » par l'esprit, ny l'esprit ne le peut représenter par le corps. »

Ce n'est pas seulement à cause de sa construction inimaginable et de ses expressions bizarres, que j'ai cité cette phrase. C'est aussi parce que l'argument contre Stasicrate remplira tout le premier chapitre de l'ouvrage, pour aboutir, dans le second, à cette idée qu'il est absurde de vouloir représenter par la statue le victorieux Henri, « en qui plusieurs Alexandres, comme plusieurs Marius en un César. » Le fond de la pensée de l'auteur, c'est que l'art ne peut représenter rien autre chose que la matière. Mais on pense bien que cette idée n'est pas pour lui un paradoxe à développer sur le terrain de la métaphysique. C'est l'occasion d'un dithyrambe où tout ce que le pédantisme, l'enflure, la platitude et l'ignorance grossière de la langue peuvent entasser de ridicule est accumulé, dans l'éloge du prince macédonien. « Il ne pense avoir, dit l'auteur, que trop d'haleine pour » d'une tire courir du Ponent au Levant et faire le saut rond et » la cabriolle au bout de la terre. » Ailleurs il montre le courage d'Alexandre se produisant « au travers de ses plaies,

» comme par les fenestres du Temple de l'Honneur. » Les phrases ne sont pas moins disloquées ni le langage moins bas et moins déclamatoire, quand Roquebonne en vient à l'éloge de Henri IV, « luy, luy, ce Brave, ce Victorieux qui porte le doit sur » le nez à l'audace des plus fendans et l'espée nue sur les testes » les plus impérieuses. »

On ne va pas jusqu'au bout d'un pareil fatras ; l'on ne peut comprendre qu'il soit signé d'un haut personnage et livré par lui à la publicité, dans la patrie de Regnier et de Malherbe, ou plutôt on doit trouver là une nouvelle preuve de la dépravation générale du goût, contre laquelle ne pouvait réagir que lentement la réforme qui se poursuivait à Paris. Car cet étrange défi porté au bon sens n'était pas un fait isolé dans le midi. Un certain d'Alary, un avocat, contemporain de celui qui complimentait Du Vair, publiait à Toulouse *le Lys fleurissant, pour la majorité du Roy* (1615) (c'est l'année du recueil de De Rosset).

« L'on dit, s'écrie l'auteur au début de son ouvrage, qu'entre » les rares merveilles de la nature, il se trouve un arbre, en » l'isle de Tylos, qui produit une fleur incarnate, laquelle se » clost et repose quand la nuict, voilant le monde de son obscurité, commence à clore les yeux des humains d'un doux et profond sommeil ; et au contraire vient à ouvrir et découvrir » *le jour de sa beauté*, quand le soleil à son lever ouvre et découvre *la beauté du jour*.... De même ce Lis rouge et pourpin » d'honneur et divine fleur de vertu, nostre grand Roy, a demeuré » quelque temps comme endormy, ayant sillé l'œil de ses veilles » et du gouvernement de son Royaume, *aggravé de l'oubli* » *somme* de sa minorité, en la nuict de la France que le chant de son flamboyant soleil avoit causée. » Cette vide enflure continue à se combiner avec un inexprimable chaos d'érudition et de mythologie. Celui qui aurait le courage d'en continuer la lecture y trouverait que le roi, « cette merveille du monde » et ce monde de merveilles (Louis XIII avait treize ans) n'a » point eu le front ceint du Diadème pour avoir présenté le miel » venimeux de ses biens, trésors et fortunes aux souffreteux,

» pour mieux leur faire avaler la poison sucrée de la perfidie, » ayant la main libérale et l'âme avare; » et cette phrase peu intelligible est suivie d'une série de comparaisons avec des personnages inconnus, que l'auteur découvre dans Athénée et dans Polyen. Plus loin, c'est une longue digression, en français de Ronsard, sur l'avènement de Louis XIII comparé à celui de Danaüs; ailleurs d'Alary écrira : « Ceste *Rose* de vertu, qui a » rendu son odeur suave parmi les épines de l'affliction, n'a » point *pris le timon* et gouvernail de la France pour avoir esté » dix fois Roy par la fortune du jeu et le jeu de la fortune. »

Il a fallu citer, parce qu'un lecteur de nos jours ne trouverait rien de semblable ni dans sa mémoire ni dans son imagination. Sortons maintenant de cette stupide littérature et revenons à des personnages sérieux. Il n'est pas hors de propos de rapprocher des pamphlets politiques les divers *Discours* de Rohan sur les affaires publiques à l'époque de la régence.

« Dans les discours, dans les apologies, dans les lettres, dit M. Sainte-Beuve (1), dans tout ce qui se rapproche de la parole vive et *parlée*, où il devait exceller, le style de Rohan est bien meilleur que dans la narration, qui reste chargée sous sa plume et parfois assez obscure. » Il ajoute, il est vrai : « Au lieu de l'éclair à la française, la réforme a mis sur son front son cachet pensif et son froncement de sourcil, qui annonce moins le guerrier inspiré que le guerrier raisonneur; » mais personne alors ne raisonnait d'une manière plus lucide sur les événements du jour et sur la situation des partis ou des intérêts que ne l'a fait le duc de Rohan, dans ces morceaux détachés, dans ces dissertations politiques de quelques pages, qui peuvent être indifféremment rapprochées ou séparées de ses Mémoires. Son petit « *Discours sur le voyage du Roy, en juillet 1615,* » c'est-à-dire au moment où commençait la révolte des princes et où l'assemblée de Grenoble ne s'était pas encore déclarée, est d'un homme d'état, quoique d'un esprit un peu chagrin. « A la tenue des

(1) Moniteur du 7 juillet 1856.

» Etats généraux, dit-il, le discord des ordres sur l'article du
 » Tiers-Etat,... l'instance demande du Concile de Trente des
 » deux premiers ordres, la mauvaise volonté que le clergé té-
 » moigna contre ceux de notre religion, ont donné le grand
 » chemin à ceux qui, travaillant à diminuer l'autorité de la
 » reine, veulent accroître la leur (1). Ensuite de cela la révoca-
 » tion de la paulette, quoique sainte en elle-même, a altéré
 » les officiers du royaume... et le rétablissement ne les a rame-
 » nés, parce qu'encore que ce soit elle qui les a émus, ils ne le
 » veulent faire paroître. » Plus loin, il ajoute, après avoir in-
 » diqué plusieurs précautions à prendre, surtout celle de se mon-
 » trer bienveillant envers le parti calviniste : « que la Reine
 » mande au prince qu'ayant examiné les remontrances du parle-
 » ment elle y veut donner ordre avant le voyage de Guienne,
 » et, pour cet effet, le convie à lui venir en aide... S'il ne
 » vient pas c'est l'avantage de la reine, et il ne faudra pas
 » laisser de travailler avec le parlement à la même chose. »

Le *Discours sur le gouvernement de la Reine-mère* et le *Libre Discours du temps présent*, datés tous les deux du commencement de 1617, se font remarquer par un exposé de vues également habile, par une égale connaissance du cœur humain et des conjonctures politiques ; seulement il est assez curieux que le *Libre Discours* soit le plus monarchique des deux écrits, celui où l'auteur se montre le plus hostile aux mécontents, insiste davantage et sur leur égoïsme (2) et sur la nécessité de les réduire les armes

(1) En d'autres termes, M. le prince a trouvé un prétexte quasi-politique pour exécuter ses projets et un prétexte quasi-religieux pour se faire des alliés ; mais est-ce bien à son allié peu repentant de cette même année qu'il appartenait de le dire ?

(2) « Du temps de Henrile Grand, on se plaignoit d'un gouvernement » avaricieux, mais personne n'osoit branler. Après sa mort, on a vu » remédier à telles plaintes par la libéralité ; mais, parce que le » nombre de ceux qui n'en ont profité surpasse de beaucoup les » autres et que l'envie est un vice fort commun, le règne passé a » été regretté, et les grands dons et pensions départis aux grands leur

à la main (1); dans l'autre, bien qu'il dise au début : « L'élo-
 » quence qui ne touche les intérêts de ceux qu'on veut persua-
 » der a peu d'effet sur eux; aussi la lettre que MM. de Vendôme,
 » de Mayenne et de Bouillon écrivirent au Roi contre le maréchal
 » d'Ancre et la réponse faite au nom de S. M., pièce délicate et
 » bien faite (2) n'ont toutefois gagné jusques à présent sur per-
 » sonne; » bien qu'il semble ainsi tenir la balance égale, il ne tarde
 pas à parler en termes assez durs de la faveur du maréchal (3).
 Seulement il ajoute : « C'est se tromper que de croire que les
 » moyens desquels jusqu'à présent se sont servis et servent
 » les princes mécontents soient capables de procurer cette ré-
 » formation..... Quant au peuple, qui blâme le gouvernement
 » d'aujourd'hui, qui ne peut apporter tant de maux en vingt
 » ans qu'une guerre civile en dix jours; puisqu'il est probléma-
 » tique en quelles mains l'Etat est moins en danger ou de la
 » Reine-mère ou de M. le Prince, quelle cause de le jeter dans
 » un évident malheur pour une chose qui se peut disputer pro-
 » bablement de part et d'autre? »

Bien différent est le style de d'Aubigné, dans un écrit sati-
 rique, en prose, dirigé moins contre les cabales qui se dispu-
 taient le pouvoir que contre les mœurs et l'esprit de la no-
 blesse catholique, qu'il avait combattue si longtemps. Deux ans
 à peine après le Lys fleurissant, en même temps que le Libre

» donnent hardiesse de sortir de leur devoir au lieu de les y main-
 » tenir. »

(1) « Le premier et le plus puissant (point) est de faire obéir le
 » Roi par ces princes armés contre lui : à cela le grand chemin est
 » ouvert. Le meilleur artifice est de n'en avoir point; mais seule-
 » ment avoir grand soin de mettre sur pied les armées nécessaires. »

(2) V. plus haut, § VIII.

(3) « Certes il n'y avoit point encore eu d'exemple d'homme ho-
 » noré du bâton de maréchal de France, qui n'eût jamais servi en
 » armée, ni d'homme qui tout à la fois eût entre ses mains le soin,
 » le sceau et la bourse de son maître. » — Et après quelques blâmes
 contre son administration : « Personne ne peut répondre de soi jus-
 » qu'où la convoitise de commander souverainement le peut porter,

Discours, paraissaient la première et la seconde partie du *baron de Fæneste* (1), ouvrage où l'esprit des auteurs de la *Ménippée* revit tout entier, dans un cadre plus analogue à la comédie du grand siècle.

Nulle part, je crois, d'Aubigné n'a si bien montré son mérite d'écrivain. Il semble s'être proposé, en se jouant, le problème d'écrire plus d'à moitié en orthographe gasconne, et quelquefois en termes gascons ou poitevins, un dialogue où l'aisance et la netteté propres à la vraie langue française ne fléchiraient nulle part, et il y a presque réussi. Le baron de Fæneste est un être vivant, qu'on n'oubliera plus, quand on l'a vu une fois, non plus que son interlocuteur et son hôte, le sieur d'Enay. La comédie de caractère est là : seulement le siècle n'était pas encore assez formé pour la bien comprendre et la garder.

N'y a-t-il pas déjà beaucoup de finesse à dédoubler le caractère français entre l'*estre* et le *parestre*, entre d'Enay et le baron, à faire à la fois la plus gaie, la plus vive, la plus sanglante critique de la manie de briller et la peinture ingénue, aimable d'un caractère tout opposé, esprit juste, de mœurs estimables, malicieux mais avec courtoisie, sachant sourire et faire sourire, tandis que Fæneste, après tout, est une caricature ? Ceci appartient à la fois à l'histoire des mœurs et à celle des lettres : on me permettra d'en rapporter ici les principaux traits.

Dans l'épanchement de l'hospitalité, Fæneste expose ses procédés « pour parestre », c'est-à-dire les manies vaniteuses de son

» s'il ne l'a essayé, et cet essai est fort dangereux au roi et au » royaume. » C'est à peu près ce qu'on dira du duc de Luynes, quand Concini sera tombé.

(1) V. la préface du dernier éditeur. Le cadre du récit et les faits politiques rappelés en placent la composition à la fin de 1616 ou au commencement de 1617. Cette campagne de Monsur (d'Epéron) devant la Rochelle, à laquelle le baron a pris part, car elle ne fut point sanglante, est racontée par Pontchartrain. Il s'agissait d'un conflit de juridiction entre le duc, gouverneur de Saintonge et d'Aunis, et le maire de la Rochelle : la cour intervint pour le pacifier.

temps, avec autant de naïveté et plus de vraisemblance que le marchand de catholicon, M. le lieutenant ou le sire de Rieux n'exposaient leurs convictions politiques. Savez-vous pourquoi il recommande l'usage des bottes? « Ces vottes, ainsi tirées tout du » long, bous espargnent toutes sortes de vas de soye. Si bous » allez à pied par la bille, on conjetture que le chebal n'est pas » loin de bous; mais il faut que l'esperon soit douré. Bous boyez » tous ces honnestes gens d'entre les Huguenots qui bont à pied » et en cet équipage à Charenton. Je sai un de mes camarades » et un parent mien qui ont fait le boyage du pays en cet estat, » et quand ils trouboient quelques seignurs, ils se jouoient » d'une gaule, faisoient semvlant de se pourmener au long de » leurs héritages. Cela est espargnant. »

Un peu plus loin, Fæneste raconte la tenue des courtisans et sa vie de parasite à la cour : « Abec trois laquais, de vroderies, » plutost louez, un videt plutost emprunté, bous voilà dans la » cour du Louvre. — Abez bous gagné l'antichambre, bous ac- » coustez quelque galant homme et discourez de la bertu. »

« Enay. — Vraiment, Monsieur, vous me ravissez, et croy qu'il » n'y a guère de courtisans qui en sache tant. Mais encore les » vertus dont vous discourez sont-elles morales ou intellec- » tuelles? »

« Fæneste. — Jay vien ouy dire ces mouts là; bous boulez » saboir de quoi sont nos discours : ils sont des duels, où il faut » vien se garder de admirer la balur d'aucun, mais dire frede- » ment : il a ou il aboit quelque peu de couraye. — Nous cau- » sons de l'abancement en cour; de ceux qui ont ovtenu pen- » sions; quand il y aura moyen de boir le Roy; comvien de » pistoles a perdu Crequi et S. Luc; ou si bous ne boulez point » discourir de chauses si hautes, bous philosophez sur les vas » de chausses de la cour, sur un vlu turquoise, un orenzé, » fueille morte, isavelle, zizoulin, coulur du Roy.... — Quel- » quefois nous entrons dans le grand cavinet, dans la foule de » quelque grand.. descendons par le petit degrai, et puis faisons » semvlant d'aboir bu le Roy, contons quelques noubelles. » Il

est vrai que, quand vient le moment de se procurer à dîner, les maîtres d'hôtel quelquefois grondent, les seigneurs font fermer leurs portes, disent qu'ils ont affaire, ou qu'ils se trouvent mal. — « Mais lors il faut bouter couraye, faire » vonne mine, un curedent à la vouche, pour parestre aboir » disné (1). »

Ailleurs le baron définit ce qu'on entend par *raffinés d'honneur* : « Ce sont yens qui se vattent pour un clin d'uil, si on ne » les saluë que par acquit, pour une fredur, si le manteau d'un » autre touche le lur, si on crache à quatre pieds d'ux; et noutez » que sur un rapport, vien qu'il se troute faux, ou si bous prenez » un home pour l'autre, il en faut user comme firent dux gen- » tiushomes, dont l'un estet au cardinal de Joyuse. En allant » dessus lou prai, l'un demande à l'autre : N'estes bous pas un » tel, d'Aubergne? Non, dit l'autre, ye suis un tel, de Dauphiné. » Pourtant ils abiserent que, puisqu'il y aboit appel, il se falloit » tuer, come ils firent. Et cela s'appelle rafiné d'haunur... »

« Enay. — Vous attendez-vous que les historiens fassent » mention d'une telle valeur ?

» Fæneste. — Je ne donneroi pas... un curedent de Monsur » lou Maneschal de Roquelaure de tous bos Historiographes ; » c'est assez qu'on en parle à la cour, lorsqu'on y ba (2). »

Le baron a vu et bravé des dangers d'autre sorte ; mais, grâce à son adresse à se « remuder » au milieu des mousquetades, aucune n'a pu l'atteindre. A la guerre de Savoie, il est arrivé justement le jour de la paix, et, en 1615, il a rejoint le maréchal de Bois-Dauphin à Châtelleraut, c'est-à-dire au moment de l'armistice. Les extravagances littéraires, le jargon galant de l'époque ont leur place aussi dans la satire de d'Aubigné. Fæneste n'a eu garde de perdre le brouillon d'une lettre qu'il écrivait à sa belle ni d'en priver Enay : « Madamiselle, lui écrivait-il du » camp de M. le duc, enfin les astres et les elemens m'ont tant

(1) L. 1, ch. 2.

(2) L. I, chap. 9.

» indisgracié de boste velle absence et douce memoire d'estre
 » separé de bos veaux yeux, semvlayles à une aurore plubiuse,
 » que y'aboïs faim de me priber des Champs-Elysées » (1).

Nous l'avons vu d'ailleurs, ce n'est pas seulement le ridicule, c'est aussi le crime que d'Aubigné poursuit avec sa verve accoutumée, en le faisant figurer dans les récits du hableur ; pour *parestre*, il a troqué huit bœufs gras contre un lévrier de M. de Roquepine, « qui depuis me l'a desrouvai, dit-il, mais c'est » par familiaritai » (2) ; et lui-même recommande à ses domestiques de ne rien dérober chez Enay, par exception apparemment (3). L'un de ceux-ci en raconte plus long, en l'absence de son maître : « Quand nous sommes à Paris, dit-il, chacun » pour soi et Dieu pour tous..... Tout le jour nous jouons au » brelant,.. avec... tous les avantages de cartes dont le baron » s'est vanté à vous et à quoi il ne sait rien du tout, et puis » nous lui donnons son droit d'amirauté. Quand nous sommes » par païs, si c'est à la guerre, nous plumons la poule sans » crier..... Quand c'est un temps de paix, si nous nous met- » tons à l'hotellerie, ce qui n'arrive guère souvent, nous empor- » tons toujours quelque serviette... mais le plus souvent nous lo- » geons par honnêteté en quelque mestairie, et puis aux noblesses » parfois, et, si nous avons affaire à gens qui n'aient pas le courage » de fouiller l'équipage, nous faisons sauter ce que nous pouvons ; » mais en un lieu comme céans, nous n'avons garde de jouer » à ce jeu-là, car c'est moi qui leur ai appris qui vous » étiez » (4). Et quand Enay indique sommairement à son hôte les grands et nombreux faits d'armes du xvr^e siècle, et que Fæneste lui dit : « Cela est veau ; mais le duel ne s'exerçoit » poent comme auyourd'hui, » le véritable honneur français, indigné du régime de 1616, répond par la bouche de l'interlo-

(1) L. II, ch. 10.

(2) I, 5.

(3) II, 14.

(4) III, 1.

cuteur : « Il se faisoit peu de choses comme aujourd'hui , et » s'en fait peu comme alors » (1).

Le goût du troisième livre, écrit peu après les précédents (2), m'a paru inférieur, et il n'est pas même besoin d'aller jusque-là pour s'apercevoir que le comique ne savait point alors fournir une longue carrière sans tomber dans la charge et dans une extrême grossièreté. Après avoir fait la part d'un mérite incontestable dans cet ouvrage, la critique serait coupable, si elle hésitait à condamner énergiquement la bassesse et l'on peut dire la turpitude qui se rencontrent quelquefois dans le langage ou le récit, aussi bien que le peu de bonne foi de la partie théologique; le dernier éditeur a relevé quelques erreurs qui lui ont paru volontaires, et il n'en a pas épuisé la liste. En somme il y avait un choix à faire et je l'ai fait, mais, comme je l'ai dit ailleurs, c'est par ses meilleures pages qu'il faut juger la portée d'un écrivain.

Les aventures du baron de Fœnesté tiennent le milieu entre la satire et le roman; ce dernier genre n'est pas inconnu à l'époque qui nous occupe, mais il n'avait point alors pour objet l'analyse des passions. Il serait difficile en effet de reconnaître cet objet au genre faux et aux sentiments artificiels de l'*Astrée*, dont la troisième partie parut en 1619, et les autres romans du temps (en mettant de côté les traductions ou imitations des contes de chevalerie) ne sont que des *histoires comiques* et en portent même le nom. Cela ne veut pas dire qu'il faille y voir de simples bouffonneries. Non : Théophile, comme Sorel, a voulu représenter des mœurs contemporaines, mais ce sont des peintures satiriques, où les passions du cœur ont une très-faible part, probablement parce qu'elles ne tenaient pas alors une grande place, même dans le monde qui admirait d'Urfé. Les *Fragments d'une histoire comique* sont des charges sans doute, mais Théophile se plaçant lui-même parmi les personnages de son récit (3) est

(1) I, 9.

(2) Publié en 1619; V. la préf. de l'éditeur.

(3) Ce qu'il dit au ch. 2, de son exil, et en parlant à la première personne, ne peut laisser aucun doute à cet égard.

retenu dans certaines limites du possible et du vraisemblable, et d'ailleurs son premier chapitre, employé tout entier à combattre l'affectation du style, l'imitation servile et maladroite des anciens (1), était comme un engagement contracté avec le lecteur d'introduire dans sa manière ce naturel qui trop souvent manque à ses vers ; et en effet il ne s'en dispense pas un instant dans la courte carrière qu'il fournit ici. Une dissertation d'une philosophie très-peu austère sur la morale et sur l'exil de l'auteur, une querelle sur ce que *Odor in pomo erat accidens*, survenue entre un pédant, nommé Sydias, et un jeune homme « nouvellement sorti des escholes, qui s'en alloit porter les armes en Hollande, fort chatouilleux sur le point d'honneur, » la reprise en prose, et sous une forme plus dramatique, des railleries de l'auteur (2) contre ceux qui font exprimer leurs passions par autrui, remplissent à peu près ce petit ouvrage (3), où la part de l'exagération n'est pas trop difficile à mesurer; elle doit se trouver surtout, et même presque uniquement, dans le rôle de Sydias, qui, par ses habitudes, comme par son langage, rappelle manifestement le docteur Bolonais des comiques italiens, mais n'est pas trop étranger aux professeurs de Paris que nous avons vus plus haut.

Quant à l'Histoire comique de Francion, je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit des qualités du style et du naturel des récits; je n'insisterai pas sur le défaut de sens moral qu'on y remarque, surtout quand l'auteur parle de morale avec une gravité maladroite ou ironique, non plus que sur la répulsion qu'excitent assez souvent ses peintures chez un homme de cœur ou simplement de goût; mais j'ai dû rappeler ici la place que Sorel occupe parmi les romanciers d'alors; j'en profiterai pour ajouter quelques traits de plus à l'image des mœurs du temps et pour compléter la reproduction des meilleurs morceaux de l'ouvrage. Dans un autre paragraphe, je cherchais à retrouver

(1) V. plus haut, § II.

(2) Ibid.

(3) Il n'a en tout que six chapitres.

ces mœurs au moyen de la satire de Sorel; en ce moment je choisirai un point sur lequel l'histoire est fort explicite, pour mettre en regard des tableaux que nous connaissons les principales touches du romancier; j'aurai ainsi le double avantage d'ajouter des couleurs à l'esquisse que j'ai tracée et de reconnaître plus sûrement encore si Sorel sait reproduire les faits qu'il a sous les yeux.

Sorel, comme le maréchal de Brissac et le parlementaire Pasquier, comme l'évêque de Belley et le gentilhomme anonyme, auteur du Discours à la noblesse de France, comme les Etats de 1614 et les notables de 1617, attaque vigoureusement les institutions judiciaires de son siècle, et, comme eux aussi, c'est surtout aux charges élevées qu'il s'en prend. Il ne s'en tient donc pas à nous montrer dans Paris un commissaire familièrement appelé dans un bouge infâme, à manger sa part d'un vol, et des voleurs « en si bonne intelligence avec les ministres de la justice » qu'il n'arrivoit guère qu'ils fussent punis, s'ils n'avoient quel- » que forte partie de qui la bourse fût mieux garnie que la » leur (1); » il fait exposer en ces termes, par le héros du roman, les habitudes d'un bailli devant qui plaidait son père :

« Les instances ordinaires furent formées et le procès se vit en » état d'être jugé par le bailli d'une des principales villes de notre » pays. Mon père, qui eût mieux aimé aller à l'assaut d'une ville » qu'à la sollicitation d'un juge... fut le plus empêché du monde... » Enfin, considérant la force que les présents ont sur les âmes vi- » les, comme celles des personnes qui sont maintenant élevées aux » charges de judicature, il se délibéra de donner quelque chose » d'honorable à M. le bailli. » Il lui porte donc une pièce de satin, mais il ignorait la manière délicate dont s'offraient ces sortes de présents; aussi provoque-t-il un accès d'indignation vertueuse. « Allez, allez (lui dit le bailli), je n'ai que faire ni de » vous, ni de votre satin..... Apprenez à ne plus essayer de cor- » rompre ceux qui sont incorruptibles. — Lui semblant (continue

(1) Page 69. — Le lieutenant criminel de Scarron s'appelle encore La Rapinière.

» Francion), à entendre les paroles et à voir les mines du jug
 » qu'il étoit en grande colère, il reprit son satin sous son ma
 » teau et, lui ayant fait humblement révérence, s'en alla sans ri
 » dire. La femme, qui avoit ouï parler d'une autre chambre.
 » s'en vint à sa rencontre et lui dit courtoisement : Monsi
 » vous avez vu, mon mari est un peu fâcheux, il ne falloit p
 » aller de la sorte que vous y avez été ; baillez-moi votre satin
 » je lui en ferai trouver le présent agréable..... Le satin fut don
 » mis entre les mains de madame la baillivresse (1), et M. le baill
 » ne sachant pas qu'elle l'eût, se mit à la fenêtre de la salle
 » et, voyant mon père passer par la cour, lui dit : Là, M. de l
 » Porte, l'on vous pardonne celle-ci, pourvu que vous ne retom
 » biez jamais en une pareille : vous laisserez ici ce que vou
 » m'avez voulu donner, aussi bien vous seroit-ce trop de peini
 » de le remporter encore chez vous. » Notez que c'étoit un baill
 qui tenait à conserver « sa renommée de prud'homme. » Pour
 conclusion, M. de la Porte perdit son procès, car l'advers
 partie avait obtenu sentence, en achetant à un prix démesuré
 un tableau du bailli (2).

Plus loin, Francion raconte son séjour à Paris, peu après sa
 sortie du collège. « Etant, dit-il, sur les degrés (du palais), je
 » vis descendre un jeune homme de mon âge, que j'avois fré-
 » quenté au collège, lequel étoit vêtu d'une robe rouge : il me
 » souvenoit qu'il avoit une assez bonne voix ; je pensois qu'il

(1) — La pauvre Babonette, hélas ! lorsque j'y pense !

Elle ne manquait pas une seule audience.

Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta ;

Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta.

Elle eût du buvetier emporté les serviettes,

Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes. (Les Pl., I, 4.)

(2) Page 111-2. Dandin étoit plus consciencieux et moins exi-
 geant :

Chacun de tes rubans me coûte une sentence.

— V. aussi (page 113-5) les longueurs de la justice et les écritures
 interminables des avocats.

» étoit un des enfants de chœur de la Sainte-Chapelle et ne m'en
 » mis point en peine davantage. Si une foule de peuple ne m'eût
 » éloigné de lui, j'eusse été l'aborder encore avec le sobriquet
 » qu'on lui donnoit en classe, et lui eusse dit les railleries qu'on
 » lui adressoit ordinairement touchant son père, qui étoit un
 » des plus vilains usuriers du monde. Quelque temps après.....
 » je vis sortir mon jeune drôle... suivi d'une demoiselle éplo-
 » rée, qui tenoit un papier en main, et d'un vieillard d'assez bonne
 » mine, vêtu d'une robe longue, qui parloit à lui tête-nue et
 » avec un très-grand respect, encore que l'autre ne se détour-
 » nât pas seulement pour le regarder et s'amusât à chanter :
 » *Las qui hâtera ce temps, où j'attends ce bien évident d'être*
 » *président ?* » On devine, et Francion apprend sur l'heure, que
 son camarade, « le plus grand âne de l'Université, » est déjà
 membre du premier corps judiciaire de France, et que, moyen-
 nant finance, il a été, avec l'agrément du parlement lui-même,
 aussi facile qu'au temps de l'Estoile, revêtu de la charge de
 conseiller qui l'annoblit (1).

XVIII.

MŒURS PUBLIQUES. — GUERRES CIVILES ET GUERRE DE RELIGION.

Quelque indigne d'un peuple civilisé que fût la révolution de
 palais qui remplaça Concini par de Luynes, il semble, au pre-
 mier aspect du moins, que, de 1617 à 1624, l'histoire de notre
 pays soit moins humiliante qu'elle ne l'étoit durant les années
 précédentes. On y trouvera sans doute encore des guerres ci-
 viles dirigées par une aristocratie ambitieuse, mais elles pren-
 dront une apparence plus chevaleresque, lorsque d'Epéron et
 Mayenne se feront les défenseurs d'une reine malheureuse,
 d'une mère éloignée de son fils; elles rappelleront les partis en-
 thousiastes de l'âge précédent, lorsque La Force et Rohan ar-
 meront pour la cause protestante la Guyenne et le Languedoc.

(1) Page 170-1.

D'autre part le pouvoir monarchique, protecteur de l'ordre social, se montre plus résolu à faire respecter sa force et la sécurité de chacun. Mais, si l'on examine avec quelque attention les événements publics de ces années si peu connues, on y reconnaîtra bientôt la reproduction assez légèrement modifiée des passions et des intrigues qui avaient rempli la régence de Marie de Médicis. L'administration de Luynes s'était souillée, nous l'avons vu, par d'ignobles vengeances envers les favoris de la reine; elle excita bientôt l'indignation par sa brutale conduite envers celle-ci (1), tandis que, dégoûté peut-être par la conduite des gens qui l'entouraient et rendu déflant par le succès de ses propres intrigues, le nouveau favori devenait odieux à la fois et à ses anciens amis, par le peu de cas qu'il témoignait en faire (2), et aux anciens rivaux de Concini, en les tenant éloignés du pouvoir pour se confier uniquement à Déageant et à Modène (3). Le duc de Rohan, qui n'avait pas de puissants motifs pour se tenir attaché quand même à la cause de la reine-mère, estimait peu le nouveau gouvernement (4) et lui conseillait, sans beaucoup de succès, une politique plus large, plus généreuse et plus habile (5); Montbazon, choisi pour beau-père par le favori (6), ne tarda pas à se rapprocher du parti déchu (7). Bellegarde et le duc d'Epemon, disgraciés dans les derniers temps de la vie de Concini et maintenant repoussés de nouveau, devinrent aussi adversaires du pouvoir (8). Et, comme pour témoigner devant l'histoire du peu d'élévation de sentiments et de principes qui devaient se produire dans ces luttes, non-seulement d'Epemon ne se décida à délivrer Marie qu'au dernier

(1) Richelieu, Mém., L. IX (init.). — Font.-Mareuil, p. 424-5.

(2) Font.-Mar., 387.

(3) Roh., Mém., 148.

(4) Ibid., 144-5.

(5) Ibid., 149.

(6) Pontchartrain, 13 sept. 1617. Arn. d'And., ibid.

(7) Rich., IX (init.).

(8) Ibid., id. — Cf. X, (sub init.).

moment et pour des motifs personnels (1), mais Marie elle-même devenait en ce moment moins digne d'intérêt (ce que le duc ignorait peut-être) par la dissimulation qu'elle montrait et par les intentions moins malveillantes du pouvoir, qui lui faisait offrir sa liberté si elle s'engageait à renoncer aux affaires (2).

L'évasion hardie et habilement préparée de la reine s'accomplit sans grande difficulté, mais elle fut l'effet d'un simple coup de main et non d'un mouvement de l'opinion publique. Lorsque la cour effrayée ordonna d'armer (3) et que l'on crut à une guerre civile, qui éclata même un instant dans le voisinage de Limoges (4), les populations restèrent, comme durant les agitations du règne de Concini, inaccessibles aux provocations des mécontents (5). La paix fut promptement rétablie, comme on sait, et Louis XIII s'honora en se montrant facile sur les conditions qui devaient lui épargner la douleur de combattre sa mère. Marie reçut le gouvernement de l'Anjou et abandonna à cette occasion celui de la Normandie, dont, par suite des bizarreries administratives de cette époque, elle avait conservé le titre pendant sa captivité à Blois ; on put achever alors ce vaste échange de gouvernements, commencé en 1618 et dont le spec-

(1) Richelieu le dit à peu près (*ubi supra*) ; Pontchartrain raconte que d'Epemon était parti de Paris mécontent de ne pas être admis au secret des affaires (1618 fin) ; sur son voyage à Paris, V. le Journal d'Arnauld, 1618. Rohan (1523) raconte son mécontentement par suite de son attente trompée du cardinalat pour son fils, et sa querelle avec le garde-des-sceaux ; il dit même qu'il eut peur de la Bastille. — V. dans Fontenay-Mareuil, le long et intéressant récit de la manière dont l'évasion fut amenée et accomplie (p. 426-36).

(2) V. Pontch., 1618, vers la fin.

(3) Font.-Mar., 437-8. — Pontch., 275-8. — Cf. 282.

(4) Pontch., 279. — Mercure de 1619, p. 178 (5^e vol.).

(5) On ne put guère lever de soldats, même avec de l'argent (Fonten.-Mar., 439). — Richelieu reconnaît qu'à l'affaire d'Uzerches les troupes royales eurent le dessus « par l'intelligence des habitants. » Cf. pour Metz, Pontch., 280.

tacle pouvait ranimer la verve des satiriques (1). C'était le temps où l'on voyait les princes « emprunter leur propre argent de » trésoriers qui le reçoivent, comme ils achètent les places de » leur royaume des capitaines qui y commandent, » ainsi qu'écrivait Balzac, à la fin de 1622.

La guerre se renouvela dès l'année suivante, parce que la reine se plaignait de voir ses partisans mal traités par le pouvoir et les conditions promises imparfaitement exécutées envers elle (2). On espérait probablement porter un coup décisif au pouvoir de Luynes, qu'une première expérience avait fait juger médiocrement fort et qui, s'il en faut croire Richelieu, se rendait aussi peu estimable par l'ensemble de ses mesures administratives (3), qu'il était peu habile à se faire des amis parmi les grands (4). Cette fois Mayenne réunit, pour la cause de la reine, une armée assez nombreuse (5); mais la Normandie se livra tout entière à la seule approche du roi (6), contre qui d'ailleurs les chefs ennemis entraient pour la plupart en lutte pour des motifs aussi peu sérieux que, cinq ans plus tôt, ils l'avaient

(1) Longueville reçut la Normandie et céda la Picardie à de Luynes qui donna à son beau-père l'Ile-de-France, où il avait remplacé, l'année précédente, M. du Maine, envoyé en Guyenne. V. Pontch., mai 1618 et juillet 1619, et Font.-Mar., 419-20, 451.

(2) Pontch., 1620, init.; Rich., L. X.

(3) V. supra, § IX. Il paraît que la disette d'argent tourmentait tous les jours le pouvoir; la turbulence de l'aristocratie en était bien en partie la cause.

(4) Pontch.. 1619 (init.) et 1620 (init.) — Cf. Roh., 159.

(5) Cf. Roh., 160, Font.-Mar., 473, 479, 489.

(6) Aux détails de cette campagne, que j'ai extraits des *Mémoires de Richelieu* (V. § IX), ajoutez ceux que donne Fontenay-Mareuil : la neutralité de la ville de Caen, contenue par le château, mais seulement jusqu'à l'arrivée du roi (page 470), Longueville n'osant essayer de tenir dans Rouen (471), la rapide soumission de la basse Normandie (472) et du Maine (475), les dispositions des habitants d'Alençon (474).

fait contre sa mère (1); ils ne purent tenir nulle part au nord de la Loire. Marie se vit réduite par l'anarchie de son propre parti à céder, et même sans combattre, puisque le traité venait d'être signé par elle, au moment où un malentendu fit engager l'affaire du Pont-de-Cé (2). Ajoutons, pour compléter cet étrange renversement des habitudes de l'histoire, que ce Mayenne à la fois factieux envers le roi et indépendant envers la reine, récent adversaire de la régence et maintenant armé contre le géolier

(1) V. dans Pontchart., 1620, init., les jalousies nées d'une création de chevaliers du Saint-Esprit. L'auteur dit, quelques pages plus loin, qu'outre l'envie excitée par la puissance de Luynes et de ses frères « la nécessité des affaires ne permettoit pas que plusieurs fussent » si bien traités et payés de leurs entretènemens, pensions et garnisons que par le passé. » Il écrivait déjà, sous la date de l'été de 1617 : « Chacun retient envers soi les conditions auxquelles il veut » obéir ; l'un veut demeurer armé dans son gouvernement et aux » dépens du Roi et du peuple ; un autre veut avoir des forteresses » ou fortifier des places ; un autre veut qu'on lui continue des pensions ou entretènemens immenses. » — Fontenay-Marcueil nous peint, en 1620, M^{me} la comtesse liée au parti de la reine par les intrigues de Richelieu, « suivant cette maxime, de tout temps observée par ceux qui ont voulu faire des factions dans l'Estat, qu'il faut » un prince du sang pour autoriser leurs desseins, » et y entraînant Mayenne, inquiet pour sa position en Guyenne (Pontchart., mars et juin), et le prieur de Vendôme ; puis le duc de Vendôme et Longueville poussés à la guerre par le seul esprit de faction (p. 461-2). Plus loin (493), blâmant l'indulgence illimitée dont on usait envers les mécontents, il ajoute ce trait satirique, que, « si l'on y gardoit quelque » mesure, et qu'on fist au moins appréhender de ne pouvoir de longtemps revenir à la cour ou avoir des emplois, qui sont des choses que » les François désirent ardemment, ils seroient plus retenus à se jeter » dans les partis, où ils n'entrent le plus souvent que pour de fort » légers intérêts et plutost parce qu'ils l'ont vu faire à d'autres et » qu'ils croient que cela est beau que pour subject ils en aient. » Quand Richelieu fut le maître, on put *appréhender* autre chose, même quand on avait un prince du sang pour *autoriser* ses desseins.

(2) Font.-Mar., 481-4.

de Marie, sans se montrer digne ni capable de succéder à l'un ou à l'autre dans le gouvernement du pays, était considéré dans la vie privée, comme un des hommes les plus honnêtes d'alors : c'est Tallemant qui le dit (1) et, quand il dit le bien, faut le croire. Le plus beau rôle, dans cette affaire, fut pour personnage le moins honoré, pour de Luynes, qui consenti après la victoire, à maintenir à peu près les conditions acceptées avant le combat (2) ; il est vrai que Fontenay-Mareuil a fait remarquer un peu plus haut le besoin qu'il avait de la paix ; mais il témoigna de son mieux la sincérité de sa conduite en demandant, pour son neveu Combalet, la main d'une nièce de Richelieu (3).

Après cette échauffourée, les guerres privées ont enfin cessé pour longtemps. On ne voit plus rien de semblable aux événements des dernières années, tels que la résistance opiniâtre d'un gouverneur d'Agde à celui de Languedoc (4), la querelle armée de Mayenne et de Roquelaure sur les attributions du gouverneur de Guyenne (5), la tentative pour redevenir maître de Fougères (6), que Guémadeuc paya de sa tête, et le siège de Concarneau formé par les troupes du roi pour en déloger un subalterne (7). On avait aussi renouvelé et appuyé par des exemples, du moins contre les défunts, l'édit sur les duels (8), qui paraissent être momentanément devenus plus rares, car le récit en est presque interrompu dans le journal d'Arnauld, pendant les années 1618-9

(1) Hist. de M. de Mayenne.

(2) Font.-Mar., pages 479 et 488. — Cf. Richelieu, L. XI.

(3) Rich., ibid.

(4) Pontch., 1617 fin. Cf. 1618 (sub init.).

(5) Journ. d'Arn., février 1619.

(6) Il en avait été mis hors comme accusé de meurtre. V. Pontch. été de 1617. — Cf. Fontenay-Mareuil, 497; Mercure de 1617, page 95 et d'Andilly, juillet 1617.

(7) Journ. d'Arn., juillet et août 1619; Merc. de 1619, p. 291-8 (6^e vol.)

(8) V. Font.-Mar., 397. — Journ. d'Arn., 4 mai 1618. — 5^e volume du Mercure, 1617, p. 86. — Richel., liv. VIII.

mais, au moment où Sorel publia son livre, la mode en était déjà revenue, et l'on sait en effet ce que Richelieu eut à faire pour la détruire. Ceux qui se battent pour les moindres choses sont les plus estimés, dit Francion, et le comte Bajamond, un fanfaron de la cour, n'ayant pas de duel sérieux, se croit obligé de faire semblant de se battre (1); mais, comme Francion a trouvé la chose plaisante et en a fait le conte en public, Bajamond essaie de le faire assassiner de nuit dans les rues de la capitale (2). La chose ne paraît pas fort étrange à Francion, accoutumé aux mœurs du beau monde et qui, peu auparavant, avait vu son patron et son ami Clérante, objet d'un complot semblable et parti de plus haut (3). Aussi le gentilhomme breton, quand il apprend quel est l'auteur de ce lâche guet-à-pens, ne songe-t-il pas plus que n'avait fait le marquis de Cœuvres à réclamer l'intervention de la justice; il appelle le comte en duel, il le désarme (4); mais, comme à la fin tout se découvre, le roi..... en fait une bonne réprimande à Bajamond (5).

Arrivons enfin au seul événement de cette période qui mérite le nom de guerre civile et fut amené par des causes complexes et éloignées plus que par les passions du moment, par des principes opposés plus que par des intérêts aristocratiques, événement qui mérite une étude approfondie et sur lequel j'ai eu le bonheur de rencontrer quelques documents que je crois inédits (6). — Ici enfin se termine cette période historique sur laquelle j'ai insisté si longtemps et dont Balzac a pu écrire avec

(1) Hist. com. de Francion, page 286.

(2) Page 288-9.

(3) Clérante avait appris à la campagne que « quelques gens qui ont beaucoup de puissance dans l'état se sont délibérés de se défaire de lui sans bruit, maintenant qu'il étoit hors de la cour. Ils avoient envoyé un homme avec ce dessein-là, mais il n'a pu exécuter leur intention (p. 267). »

(4) Page 292-6.

(5) Page 297.

(6) Aucune pièce de cette époque ne se trouve dans l'édition des

autant de vérité que de talent, avec une chaleur inattendue dans le très-médiocre volume où ce passage frappe tout-à-coup les yeux : « Les coupables montoient sur le tribunal et délibéroient de leur propre fait avec leur juge : ils nommoient le lieu de la conférence et on l'acceptoit : ils choisissoient pour conférer les personnes en qui ils avoient plus de confiance, et on leur donnoit ces personnes agréables. Et là il ne se parloit ny de grace ny de pardon... Mais le maistre offensé déclaroit solennellement que tout avoit été fait pour le bien de son service (1). »

Nous avons vu déjà que, depuis longtemps, le clergé réclamait le rétablissement du culte catholique en Béarn, avec la restitution des biens qui lui avaient été pris dans ce pays et donnés aux ministres, hôpitaux et collèges protestants en 1569. Ces réclamations n'avaient obtenu de Henri IV, après l'édit de Nantes, que le rétablissement des deux évêchés et de quelques cures, avec de simples pensions, et, quelque temps après, la restitution des domaines appartenant à des ecclésiastiques étrangers au Béarn. La régence n'avait osé rien faire de plus (2); mais, après l'exil de la reine, une nouvelle requête fut présentée par les catholiques Béarnais pour le rétablissement du culte partout où il existait avant 1569, la main-levée des biens ecclésiastiques, dont le haut domaine avait été réuni à la couronne, enfin l'entrée des ecclésiastiques dans les Etats et dans le conseil ordinaire de ce pays. De Luynes fit rendre un arrêt du conseil favorable à ces conclusions, sauf la dernière, à laquelle le roi se réservait de pourvoir ultérieurement; l'arrêt ajoutait que l'entretien des ministres, collèges et pauvres des

Mémoires et Correspondance de Du Plessis-Mornay, en 12 volumes, qui a paru en 1824. Je n'ai pu rapprocher d'autre édition des pièces que m'a communiquées M. Audé.

(1) Le Prince, § 160.

(2) V. Fontenay-Mareuil, 392-7, sur tous les antécédents de cette affaire. — Cf. Richelieu, p. IX.

églises calvinistes serait assigné sur le plus clair revenu du domaine royal (1).

Ces conditions avaient déjà été offertes par le feu roi aux protestants Béarnais et refusées par eux, des revenus fonciers placés sous leur main, leur paraissant d'un usage plus facile et plus sûr; aussi l'arrêt du 25 juillet les blessa-t-il vivement. D'ailleurs les Etats de Béarn avaient rappelé, le 2 février 1617, qu'en vertu de leur For ou constitution, leur pays formait une seigneurie distincte et souveraine, protestant contre toute tentative pour le réunir à la France (2); or l'arrêt du conseil pouvait être considéré comme préluant à cette mesure. Fontenay-Mareuil ajoute que La Force, alors à Paris et personnellement blessé par le refus du bâton de maréchal, présenta lui-même au roi, mais sans succès, Lescun, que ses coreligionnaires de Béarn envoyaient pour faire des remontrances (3). Lescun demandait, au nom de ses commettants, que les députés mandés par le roi pour « voir procéder au remplacement des biens ecclésiastiques » fussent choisis par une assemblée des députés de tous les » ordres de l'état (béarnais), *ensemble* de ceux des églises ré- » formées de Haut-Languedoc et Basse-Guyenne, puisque les » supplians, ajoutait-il... traittent leurs affaires conjointe- » ment avec les églises de cettuy vostre royaume et par le mi- » nistère des mesmes députez généraux. » On le voit : la question de légalité n'est pas même soulevée ici.

Le roi avait quelque raison de croire que le pouvoir actuel trouverait chez les protestants moins de hardiesse ou d'hostilité

(1) V. *Mercur* de 1617, p. 70. — Cf. Richelieu, liv. VIII. — Les lettres patentes avec assignation sur ces revenus furent données le 15 septembre (V. Pontchartrain et le *Mercur* de 1617, p. 326-9).

(2) V. le *Mercur* de 1617.

(3) V. Fontenay-Mareuil, ubi supra; Rohan, p. 156. — *Mercur* de 1617, 321-4. Ce Lescun était l'envoyé dont nous avons vu plus haut une lettre à Mornay, écrite l'année précédente, lorsque l'assemblée d'Orthès l'avait chargé d'une mission semblable, pour prévenir le coup dont elle se voyait menacée.

qu'ils n'en avaient montrée contre Concini. Tout récemment, la dernière assemblée de la Rochelle avait résisté aux instances de quelques agitateurs, qui s'opposaient à sa séparation ou voulaient lui faire prononcer une nouvelle convocation à court intervalle, si ses demandes n'étaient pas agréées. La Trémouille, l'un des négociateurs de Loudun, avait prêché la paix, et, si l'assemblée demanda au roi la mise en liberté de M. le Prince, Bouchereau appelait *outrécuidés*, dans une lettre confidentielle, ceux qui supposaient que, dans certaines provinces, on prendrait les armes pour l'obtenir (1).

Mais les Etats de Béarn déclarèrent que l'arrêt du conseil ne serait pas exécuté (2), et la cour de Pau se prononça dans le même sens, en juin 1618 (3), bien que, le 2 février précédent, le roi eût, par un arrêt du conseil de Navarre et, dit-on, sur la proposition de Mornay, répondu aux plaintes des ministres huguenots, en ordonnant que les compensations, d'abord assignées sur les revenus domaniaux des provinces voisines, le seraient sur ceux du pays (4). Un cercle général des protestants (5) fut convoqué par le parti. Le parlement de Bordeaux l'interdit et il ne put avoir lieu qu'à Orthès, sur le territoire béarnais (6), mais les églises protestantes du Languedoc et de la Basse-Guyenne y furent représentées. Le roi, à son tour, émit une déclaration, vérifiée au parlement de Paris et à la

(1) Ces détails se trouvent dans deux lettres chiffrées écrites à Du Plessis-Mornay par son confident M. Bouchereau, les 27 mai et 6 juin 1617 ; elles sont déchiffrées entre les lignes sur l'original. Bouchereau s'était rendu à la Rochelle.

(2) Fontenay-Mareuil, p. 397. — *Mercure* de 1617, p. 330. Ceci eut lieu le 10 novembre.

(3) Pontchartrain, juin 1618. — *Mercure* de 1618, p. 214-7.

(4) *Mercure* de 1617, 334.

(5) Pontchartrain, juin 1618. — On voit, par un écrit calviniste cité dans le *Mercure* de 1618 (p. 210), que les députés du haut et bas Languedoc et de basse Guyenne furent alors seuls réunis.

(6) Le 25 mai. V. *Mercure* de 1618, p. 212. — Richelieu, liv. XI.

chambre de Castres , qui prononça la dissolution de l'assemblée, mais sans plus d'effet que n'en avait eu l'édit de main-levée. Un maître des requêtes nommé Renard , envoyé par le roi pour faire exécuter celui-ci , fut impunément maltraité ou du moins insulté publiquement dans la ville de Pau (1).

L'assemblée d'Orthès appelait d'ailleurs de nouvelles adhésions en convoquant, pour le 15 août, des représentants de toutes les églises calvinistes de France , et son appel fut entendu , à ce qu'il paraît, malgré les appréhensions de Rohan (2). Quant à la cour , elle s'efforçait à la fois de donner satisfaction aux protestants français sur leurs demandes spéciales et d'éviter une démonstration collective de leur part. « Nous continuons , écrivaient les députés généraux à Mornay (le 23 août 1618), à demander la permission de tenir une assemblée générale , mais avec peu d'espérance de l'obtenir. Nous avons depuis peu obtenu une jussion pour faire recevoir en parlement nos deux conseillers, et de plus ledit parlement fut mandé hier à nostre sollicitation et eut commandement , de la bouche du Roy , de procéder cejourd'huy à la réception desdits conseillers : nous verrons quel sera l'effect de ces commandemens. On attend ici semblablement quel sera le succès de la jussion que le Roy a envoyée au parlement de Pau touchant la main-levée des biens ecclésiastiques : cependant nous

(1) V. Fontenay-Mareuil, 416-7. *Mercur* de 1618, p. 213. — Cf. Rohan, 157.

(2) Il s'attribue peut-être à tort la première idée des indemnités offertes par le roi , mais il disait nettement (V. ses *Mémoires*, p. 157) que l'arrêt du conseil, une fois rendu , devait être exécuté , moyennant compensation pour les intéressés. Il ajoute que La Force se plaignit « en cour que c'étoit, en le décréditant, lui ôter les moyens de pouvoir servir à l'avenir, et parmi les réformés de France que c'étoit un acheminement de ruiner la religion dans le pays. Et, encore que toutes les églises de France conseillassent de se contenter de cet expédient , le peuple ne s'en put rendre capable. »

» apprenons que l'assemblée d'Orthès se grossit. » — Signé : Bertreuille et Maniald (1).

(1) Quinze jours auparavant, Borstel écrivait à M. Du Plessis : « S'il » m'est loisible de dire mon avis, je persisterai en mon opinion ac- » coutumée que les divisions de la France seules, soit en qualité de » cause ou de prétexte, arrestent aujourd'hui le cours des plus gêné- » reuses résolutions des autres Princes et Etats, dont les intérêts » sont joints à ceux de ce royaume ; et suis d'accord avec vous que » ceux de nostre Religion doivent tout ce qui se peut travailler à » s'exemter non seulement du blâme, mais aussy du soupçon » d'avoir contribué à rendre les mouvemens et fonctions de l'Etat » moins libres. Mais je ne voy pas que ce soit chose aisée, tant pour » les passions qui règnent parmy nous avec trop d'excès qu'à cause » des préoccupations de ceux qui sont bien contents d'avoir suz qui » rejeter la coulpe de leurs fautes. » — Borstel voyait plus loin que Rohan ; c'est tout simplement la politique de 1635 qu'il propose, mais les protestants français ne s'en souciaient alors guère plus que la cour elle-même. Quant aux difficultés soulevées par le parlement au sujet de la chambre de l'Edit, Arnauld écrivait, sous la date du 17 janvier 1618, que, ce corps ayant été mandé par le roi et le premier président étant venu accompagné de quelques autres présidents et membres, « M. le chancelier leur parla sur le sujet de la chambre » de l'Edit qu'ils ont déjà refusée par trois diverses fois..... M. le pre- » mier président respondit que, pour le regard de la chambre de l'E- » dit, ils s'estoient arrestez sur ce qu'il avoit esté ordonné, lors de l'in- » stitution de ladite chambre, qu'elle seroit composée de tous les con- » seillers du parlement à tour de rolle... que depuis, au lieu que » l'on avoit accoustumé de les changer tous les ans, on avoit avisé » de les continuer pour deux ans et non davantage, ce qui s'estoit tous » jours pratiqué depuis..... que sur le nombre de deux cents conseil- » lers qu'il y a à la cour, il n'y en a que 30 ou 40 qui ayent toujours esté » de ladite chambre de l'Edit, les uns n'en estant pas sitost sortis qu'en » mesme temps ils demandent et obtiennent les autres, et qu'au fai- » particulier qui se présente... la chambre de l'Edit qui est à présent » a esté composée lors du traité de Loudun ;.. que si on permettoit » une telle continuation, la conséquence en seroit très-dangereuse » Le chancelier a respondu que la prolongation auroit lieu pour cette » année seulement.

Les choses en restèrent là pendant tout l'hiver. Dans les premiers mois de 1619, l'attention des hommes politiques se trouva portée sur le commencement de guerre civile qui éclata entre Marie et son fils. L'assemblée d'Orthès, retirée à la Rochelle, parait avoir suivi les conseils de Lesdiguières (1) et ne point s'être mêlée à ce mouvement; aussi, presque au même instant où la paix fut promulguée, l'assemblée générale dont parlaient Bertreuille et Maniald fut-elle enfin convoquée par le roi (2); elle s'ouvrit à Loudun, dans les derniers jours de septembre (3).

Cette assemblée ne fit pas alors un *casus belli* de la main-léevée de Béarn, et parut plus disposée à profiter des embarras du roi, des craintes qu'elle inspirait elle-même qu'à déclarer son union avec la cause de l'indépendance béarnaise. A vrai dire, et ceci n'est pas un fait à dédaigner dans l'histoire du sentiment national en France, les protestants, qui avaient si souvent donné une forme politique aux débats des deux religions, se montrèrent, en cette circonstance, beaucoup plus disposés à commencer une guerre de religion qu'à en faire une guerre de races. La réunion de la Navarre française et du Béarn au royaume de France, seul acte dont la légitimité pût être contestée, ne provoqua point de résistance de la part de ce pays quand le roi la prononça : ce ne fut pas même là-dessus que portèrent alors les réclamations; et ceux qui prirent les armes pour maintenir les biens d'église aux mains de leurs amis les huguenots béarnais, ne paraissent pas s'être souciés beaucoup de la nationalité navarraise. L'idée de la patrie commune l'emportait, quoi qu'il en fût, malgré les déchirements auxquels le fanatisme et l'ambition soumettaient la France.

(1) Lettre du 7 mars 1619 (communiquée par M. Audé).

(2) Le 23 mai 1619. V. le *Mercure*, 6^e vol. p. 302 de l'année 1619.

(3) Le 23 septembre, suivant le journal d'Arnauld; le 26, suivant le *Mercure*. Pontchartrain dit le 26 octobre, mais c'est une erreur de rédaction ou de mémoire, provenant de ce que, vers cette date, les premières demandes des protestants furent reçues ou examinées à la cour.

Les événements de 1619 préparèrent la guerre civile, mais l'annoncèrent pas encore ouvertement. L'assemblée de Loudun formula d'abord les demandes suivantes : Révocation (ou plutôt surséance) de l'édit de main-levée; prolongation des places de sûreté; changement du gouverneur de Lectoure (M. de Foix-Trailles), qui s'était fait catholique; réception au parlement de deux conseillers créés par le traité de Loudun; nomination de substituts calvinistes à Paris et à Grenoble; enfin satisfaction pour deux griefs locaux (1). Le roi dit qu'il attendrait pour répondre, la présentation du cahier général (2); mais on comprenait à la cour qu'une lutte opiniâtre se préparait, et, pendant tout cet hiver, la situation fut, comme on dit aujourd'hui extrêmement tendue. Quinze jours après cette première réponse du roi, c'est-à-dire du duc de Luynes, le 9 novembre 1619 l'agent de Mornay, Marbault, lui écrivait de Paris (3):

« J'ay veu *M. de Villars*, qui fera l'office vers *M. de Luynes* et
 » par son advis, *M. le président Jeannin*. Il y a bien eu du dis-
 » cours, sur lequel il a jetté feu et flamme, *que nous voulions*
 » *perpétuer l'assemblée, faire durer nos* (mot illisible) *contre tout*
 » *pratique*, qu'enfin le démenti n'en pourroit demeurer au Roy
 » *que nous faisons un estat dans l'estat*, qu'il falloit voir à qu'
 » *demeurerait des deux*, qu'il n'estoit plus question de la religion
 » *mais de l'Estat*.. Enfin, sur l'examen des sept articles (4), il a di-
 » qu'il avoit regret qu'on y eust touché, mais que désormais le
 » Roy y estoit trop engagé, et que le démenti ne luy en pouvoit de-
 » meurer : qu'avec 6,000 hommes et 1,200 chevaux on le feroit
 » obéir, *que c'estoit un petit pays*. Repliqué qu'il estoit lié à d'autres
 » que, quand on allumoit le feu à un bout, il passoit quelquefois à
 » l'autre, et alloit plus avant qu'on ne vouloit..... Enfin toutefois

(1) En tout sept articles. — *Mercure* de 1619, p. 307.

(2) *Ibid.*, 308. — *Journal d'Arnauld*, oct. 1619.

(3) Les mots soulignés ici sont en chiffres, mais déchiffrés sur l'original.

(4) Sans doute les sept premiers articles de Loudun. V. § XII.

» dit qu'on pouvoit convenir d'expédient, comme ci-devant on
 » en étoit quasi demeuré d'accord. Et enfin, revenant à ce qu'on
 » vouloit violenter le Roy, *Marbault lui réplique que la défiance*
 » *étoit bien fondée*, en ce qu'ils ne sçauroient dire avoir exécuté une
 » seule chose promise, de quelque justice qu'elle fust ; qu'ils sça-
 » voient combien *M. Du Plessis* les avoit sollicités de ses plaintes.
 » Sur l'examen d'icelles, il me dit que le Roy fera recevoir les
 » conseillers..... *M. le président Jeannin* a insinué qu'on avoit ac-
 » cordé aux *Eglises* diverses graces outre l'édit. *Marbault* a persisté
 » au contraire. Sur quoi *M. Jeannin* lui a demandé si ce n'estoit
 » pas de pure grace la continuation des places de seureté, et pourquoy
 » donc nous la demandions comme chose due. *Marbault* a res-
 » pondu qu'elle seroit receue comme grace, quoiqu'elle fust de
 » justice et de nécessité, puisqu'elles estoient baillées pour long-
 » temps, jusqu'à ce que les animosités et deffiances fussent passées,
 » qui estoient plus grandes que jamais. *M. le président Jeannin* l'a
 » nié, disant qu'il n'y en avoit plus que parmi nous, qui fai-
 » sions souffrir les catholiques dans nos places, et parmi le men-
 » tre peuple, mais qu'entre les magistrats il n'y paroissoit plus. J'ay dit
 » qu'il y paroissoit au refus du parlement de nos officiers.....
 » *Marbault* lui a adjousté le pouvoir des jésuites, les ecclésiastiques
 » au conseil. Il dit que les jésuites ne pensent des affaires d'Estat,
 » que , pour le cardinal de Retz, c'est un seigneur dont la faveur
 » s'est voulu appuyer (1)..... La conclusion après de tels dis-
 » cours a esté combien on déferoit aux avis de *M. Du Plessis*, qu'on
 » savoit très-désireux de la paix..... *M. le Prince* a dit que, si
 » *M. de Châteauneuf* lui eust parlé de la part de l'assemblée en
 » particulier, il lui eust répondu d'autre sorte, mais qu'en public
 » il ne pouvoit autrement » (2).

Outre l'intérêt que présente, après deux siècles, à la curiosité

(1) La faveur, cela veut dire *M. de Luynes* ou ses frères, dont *Jeannin* étoit loin d'être le séide.

(2) Il s'agit ici de la réponse aux premières demandes de l'assem-
 blée : Journ. d'Arn., oct. 1619. Condé venait de sortir de prison.

du lecteur la conversation familière d'un homme d'état sur de si graves sujets, j'ai cru devoir reproduire ce long extrait, parce qu'il me semble impossible de mieux exprimer cet état de défiance réciproque sur lequel j'ai déjà tant de fois appelé l'attention, et qui pouvait faire éclater la guerre civile à la première cause un peu grave de froissement. La défiance n'avait pu que s'accroître depuis l'avènement de Luynes, personnellement hostile aux huguenots, et les événements de la présente année n'étaient pas de nature à inspirer à ceux-ci une grande terreur (1).

Le 20 décembre, le cahier général fut présenté à Louis XIII, avec toute sorte d'assurances pacifiques (2). Le texte des demandes n'a pas été reproduit dans le *Mercure*, mais, d'après ce qui va suivre, on peut voir qu'elles rentraient généralement dans

(1) Le traité avec la reine avait été dicté en quelque sorte par d'Espèron tout seul. — Le 23 novembre, Marbault écrivait encore à son patron : « *On s'amollit fort ici sur nos affaires et crois qu'on recevra les cahiers et que M. de Ventadour et Bullion les porteront à l'assemblée, avec contentement même sur l'affaire de Béarn. A quoi force choses aident, concourent, la continuation des mescontentemens de la Reine-mère et de M. d'Espèron..... M^{me} la comtesse est de mesme très-mal contente et toute la maison de Guise.* » — Et le 7 décembre : « *Villars a de nouveau entretenu M. de Luynes, qu'il trouve très-résolu à l'entretien de la paix publique et à donner contentement à nos Eglises.* » Il ajoute cependant : « *Mais Villars a trouvé qu'il dislingue entre ce qui est du traité de Loudun et de l'Edit, disant que cestui a esté exigé par force... que l'adjonction du Béarn à nos Eglises est de cette nature. C'est ce que voullut faire entendre M. le Prince, disant aux députés de l'assemblée que ne devons tirer le traité de Loudun en conséquence.* Du reste Marbault croit que l'assemblée, tenant ferme à ne se séparer, aura contentement. » Ici, comme ailleurs, j'ai souligné les mots en chiffres.

(2) V. *Mercure* de 1619, p. 308. — Elles pouvaient être alors sincères : le 14 décembre, jour du départ des envoyés, l'assemblée écrivait à Du Plessis dans le même sens à peu près.

celles que j'ai citées plus haut (1). Mais, les cahiers une fois présentés, la difficulté ordinaire se produisit : la cour voulait que l'assemblée élût les députés-généraux et se retirât ; elle, au contraire, voulait subsister jusqu'à satisfaction obtenue. On s'en doutait à Paris avant l'arrivée des envoyés (2), et l'un d'eux l'annonça tout haut (3) ; mais on en eut bientôt la preuve. Lorsqu'un conseiller d'état, M. Du Mayne, lui porta l'ordre de se séparer, l'assemblée répondit par la résolution d'adresser au roi sur cet objet des supplications nouvelles (4) (c'était le terme convenu). Elle écrivit dans les provinces pour expliquer sa conduite, se plaignant de ce que les promesses du roi restaient sans effet par l'artifice des ennemis de leur cause ; qu'ainsi dix sessions royales n'avaient pu obtenir du parlement la réception de leurs conseillers ; que les commissaires du roi pour l'exécution de l'édit avaient été repoussés par les catholiques en divers lieux

(1) Fontenay-Mareuil parle seulement de la révocation de l'arrêt de main-levée, du gouvernement de Lectoure et du remplacement, dans la chambre de l'Edit, à Paris, d'un conseiller devenu catholique.

(2) M. de Seaus écrivait de Paris à Mornay le 13 décembre : « Nous » n'apprenons point que vostre assemblée de Loudun eut avancé ses » affaires comme elle pourroit avoir fait depuis le temps qu'elle est » commencée, ny qu'elle tende à la fin pour laquelle seule elle est » permise, qui est la nomination des députés, comme si elle fuyoit » la séparation qui doit suivre incontinent après... Je ne doute » point... que vous ne remonstriez là-dessus à ceux à qui il est be- » soing... l'ordre de tout temps observé et le désavantage que c'est » à ceux qui demandent l'observation des Edits et se plaignent des » contraventions qui y ont été faites de les enfreindre eux-mêmes si » ouvertement. »

(3) *Mercure* de 1620, p. 29. — Cf. 49.

(4) *Mercure* de 1620, p. 27-31. Selon Rohan (p. 139) l'assemblée était secrètement encouragée par la reine ; selon Richelieu (liv. XI), elle refusa le concours des calvinistes. Tout deux sont peut-être ici un peu suspects.

du Languedoc ; que par conséquent aucun député n'oserait retourner dans son pays avec de simples promesses ; elle rappelait d'ailleurs différentes occasions où les assemblées avaient subsisté en attendant la réponse à leurs demandes (1). La harangue, obséquieuse dans la forme, assez résolue quant au fond, que l'un des nouveaux envoyés fit à Louis XIII (2) n'amena d'abord aucun changement dans les dispositions de la cour : une déclaration royale du 26 février (1620), rappelant l'histoire de ces débats, prescrivit de nouveau la dissolution de l'assemblée, en lui donnant un délai de trois semaines, sous peine, pour les récalcitrants, d'être déclarés coupables de lèse-majesté ; on ajoutait, comme à Saumur, que, s'il y avait dissentiment, ceux qui promettaient obéissance procéderaient seuls à la nomination des députés-généraux (3).

Pendant ce temps, Lesdiguières était arrivé à Paris, comme on l'a vu tout à l'heure, pour la vérification de sa duché-pairie (4), et tâchait, avec Châtillon, de se faire médiateur dans cette querelle. Ils virent, à ce sujet, avec le consentement du roi, M. de Luynes et M. le prince ; tous deux leur promirent, au nom de S. M., que, pour l'article des conseillers, pour celui de Lecture et pour la prolongation des places de sûreté, les protestants seraient satisfaits dans le délai de six mois, et qu'un mois après ce terme le roi entendrait de nouveau les remontrances des protestants béarnais (5) : le tout à la condition que l'assemblée de Loudun procéderait immédiatement à la nomi-

(1) *Mercure* de 1620, p. 32-9.

(2) *Mercure* de 1620, p. 39-43. — Cf. Pontch., 1620, init.

(3) *Mercure* de 1620, p. 43-54.

(4) V. la lettre du 23 novembre dans la note 1 de la p. 622. — *Mercure* de 1620, p. 53.

(5) *Mercure*, *ibid.* Fontenay-Mareuil (p. 460) dit exactement la même chose, excepté qu'il ne parle que d'un conseiller au lieu de deux. — Richelieu parle de trois mois au lieu de six ; on va voir que c'est un *lapsus calami*.

nation de six candidats, entre lesquels le roi choisirait les deux députés généraux (1).

Ces promesses et ces menaces amenèrent effectivement l'élection et la dissolution demandées (2), sans toutefois que l'assurance écrite, réclamée par les calvinistes, eût été accordée par la cour (3). On voulait aussi à Loudun qu'une nouvelle réunion fût autorisée d'avance, si ces promesses n'étaient pas exécutées dans le délai indiqué (4). Ceci étant le point de départ, sinon la cause des très-graves événements qui vont suivre, on me permettra de m'arrêter à l'éclaircir, d'autant plus que certains documents, inédits, si je ne me trompe, permettront de le comprendre mieux peut-être que ne l'ont pu faire les historiens des deux partis.

Voyons d'abord ce que dit le texte plus ou moins officiel du *Mercure* : « M. du Plessis Mornay eut commandement du Roy, » par la bouche de M. de Montbazon, d'asseurer l'assemblée de » Loudun que ce qui leur avoit esté promis leur seroit tenu et » effectué. — Et sur la réitérative demande d'avoir par escrit la » permission de se rassembler dans six mois en cas de l'inexécution des *trois* articles promis, M. de Luynes leur dit qu'il » ne leur seroit rien donné par escrit, mais *leur promit de* » *moyenner de tout son pouvoir envers S. M.* ladite permission, » au cas que les choses promises ne fussent exécutées. Sur ce » ledit sieur du Plessis Mornay depescha vers ladite assemblée, » et leur fit représenter de quel poids leur devoit estre la parole du Roy : ce qui fit enfin résoudre les Députez de la » finir (5). »

Ces détails sont en général confirmés par la lettre de Mornay lui-même au duc de Montbazon, écrite et publiée dans l'automne

(1) *Mercure*, *ibid.*

(2) *Mercure*, p. 58. — *Font.-Mar.*, *ibid.* — Rohan, 159.

(3) *Font.-Mar.*, *ibid.*

(4) *Merc.*, p. 57.

(5) *Merc.*, *ibid.*

de 1620 et reproduite dans le *Mercur* (1). L'intervention de Lesdiguières et de Châtillon, l'entremise de M. le prince et de Luynes, la promesse faite par le roi et transmise à Mornay (avril) par le duc de Montbazon d'exécuter fidèlement les articles, enfin la garantie ajoutée par la parole du duc de Luynes, parole qu'il « feroit valoir brevets, » y sont rappelées expressément. Les points auxquels se rapportent ces promesses sont énumérés ensuite ; ce sont : « la reception des deux conseillers en la cour du » parlement de Paris, la restitution de Lectoure et un estat certain des places de seureté. » On devait y pourvoir dans les *six mois*, et *un mois après* entendre les remontrances des députés de Béarn ; enfin Condé et Luynes avaient ajouté « que, si dans » six mois les choses susdites n'estoient entièrement effectuées, » ladite assemblée *se pourroit renouer* pour se pourvoir là-dessus » vers S. M. et qu'ils s'obligeoient d'en faire accorder les brevets. Ce que depuis il auroit pleu à S. M. ratifier par sa » propre bouche, après la soumission de l'assemblée. » Par suite de ces conditions, « ceux de la Rochelle furent chargez » par l'assemblée de Loudun, en cas d'inexécution après les *six mois*, de convoquer une autre assemblée. »

Un fait important est acquis à l'histoire par cette lettre, c'est qu'il n'y avait aucune apparence d'engagement pour la conclusion définitive de l'affaire de Béarn. La promesse conditionnelle d'une seconde assemblée, promesse donnée par de Luynes, cela est certain, confirmée peut-être par le roi (Mornay le rapporte et Montbazon le nie (2), en termes également vagues), ne se rapportaient qu'aux réclamations des protestants *français*, et telle est en effet l'argumentation du gouverneur de Saumur, qui croyait qu'à la date de sa lettre (23 octobre) ses coreligionnaires n'avaient pas encore été satisfaits là-dessus. Il se plaint, il est vrai, aussi de « l'anticipation de l'exécution de Béarn ; » mais y avait-il engagement de n'y procéder qu'au bout de sept mois ? C'est ce que permet de nier

(1) Ibid., 443-8.

(2) Ibid., 449 — V. infra.

peut-être une pièce qui n'a point été composée pour la publicité et qui mérite par conséquent une confiance toute particulière.

C'est l'*Instruction au sieur de Bellujon, envoyé par M. le maréchal de Lesdiguières à l'assemblée générale de Lodun* (sic), suivie des *Notes faites par M. Du Plessis* sur cette pièce et envoyées à M. de Villarnoul à Loudun, le 14 février 1620 : l'Instruction elle-même est du 9 (1). Elles sont donc antérieures à l'avis du duc de Montbazon, mais il s'agit ici des négociations entre Lesdiguières et de Luynes. Les voici (2) :

- « Ayant rendu les lettres dudit seigneur à ladite assemblée,
- » luy représentera qu'ayant esté prié par leurs deputez, envoyez
- » en dernier lieu à la cour, de s'employer envers le Roy à ce que
- » ladite assemblée peust obtenir de S. M. ce dont elle le requere-
- » roit... et d'envoyer vers elle personnage à luy confident pour
- » leur rapporter ses advis sur ces occurrences, il auroit obtenu (et
- » Mgr le Prince avec M. le duc de Luynes, *comme bien informez*
- » *des volontez et intentions de S. M.*, luy en auroient donné telles
- » assurances et à M. de Chastillon aussy qu'il ne doutte aucune-
- A » ment de l'effect dicelles) que, moyennant que ladite assemblée
- » se sépare pour tout le présent mois de febvrier, sadite Majesté
- » respondra favorablement, ainsi que desjà elle a faict assurer
- » par le sieur de Mayne, les cahiers à elle présentez ou à pré-
- B » senter par icelle assemblée,.. et fera après exécuter de bonne
- » foy et avec effect ses jugemens et graces sur iceux. Et encores
- » lesdits seigneurs prince et duc de Luynes ont déclaré que dès
- » maintenant S. M. leur accorde les demandes concernant la
- » *place de Leytoure, la continuation de la garde des places de seureté et*
- » *la réception des deux conseillers* au Parlement de Paris. Que,
- » pour cet effect et incontinent après la séparation de ladite
- » assemblée, sadite Majesté fera incontinent *travailler* à mettre

(1) Je n'ai pu voir que des copies de ces deux pièces, car toutes deux sont de la même main et ce n'est pas l'écriture de Du Plessis, mais ces copies se trouvent parmi les originaux que j'ai cités.

(2) Il n'y a là rien en chiffres; les mots que je souligne sont ceux qui me paraissent les plus importants.

- » le chasteau et ville de Leytoure ez mains et au pouvoir d'un
 » gouverneur de la religion, qui ayt attestation du colloque ou
 » synode de sa province, conformément au brevet du défunct
 » roy Henry le grand. Et fera sortir le sieur de Fontrailles, sans
 » rien espargner pour y *parvenir* (1). Pareillement fera sadite
 » Majesté recevoir et mettre en possession de leurs charges
 C » audit parlement de Paris les deux conseillers, incontinent
 » après la séparation de ladite assemblée. — Et de même sadite
 » Majesté fera expédier et remettre ès mains de leurs députez-
 D » généraux le brevet pour la continuation de la garde desdites
 » places de seureté durant quatre ans, selon que ladite as-
 » semblée le requiert au 3^e article dudit cahier. Et où ladite
 » restitution de Leytoure, la reception desdits conseillers et
 E » l'expédition desdits brevets ne sont pas par effect accomplies
 » et de bonne foy dans six mois *au plus tard*, en ce cas mes-
 » dits seigneurs le prince et duc de Luynes *procureront avec effect*
 » envers sadite Majesté à ce que les députez qui sont en ladite
 » assemblée, ou autres à eux subrogez par les provinces, *se*
 » *puissent rassembler* pour représenter à sadite Majesté leurs
 » griefs et plaintes et en obtenir la reparation. — S. M. donnera
 » *audience favorable aux députés de Béarn* qui viendront à elle
 F » *dans sept mois au plus tard*, sur les griefs qu'ils prétendent
 » avoir en l'exécution de l'*arrest de main-levée* et dès maintenant
 » elle leur accorde toutes les *seuretez nécessaires*, outre celles qui
 » leur ont desjà esté présentées et par les meilleurs moyens que
 » faire se pourra pour le *remplacement des deniers* desquels ils *de-*
 » *meurent privez* par l'*arrest de main-levée* au profit des ecclésias-
 » tiques du païs, à ce que ceux de ladite religion jouissent par

(1) Ce langage répété par Fontenay-Mareuil et par le roi même (V. infra), et celui que nous allons entendre au sujet du parlement peut paraître singulier; mais il ne faut point oublier, dans l'histoire administrative de l'ancienne monarchie, les embarras et les obstacles que les privilèges des personnes ou des corps opposaient aux volontés de la cour. Nous avons vu Marie captive conserver la Normandie.

- » effect et à leur contentement *dudit* remplacement, qui se
- » *prendra* sur les plus clairs deniers et de proche en proche dans
- » ledit pays de Bearn, et où ils y seront jamais troublez à l'advenir
- » directement ou indirectement pourront rentrer dans la jouis-
- » sance des biens ecclésiastiques *telle qu'ils l'ont à présent* (1).
- » Faict à Paris le 9^e jour de febvrier l'an mil six cents vingt. —
- » Signé (sic) de L'Esdiguieres. »

Notes faittes par M. Du Plessis.

- A « J'ay estimé devoir donner mon advis librement à MM. de
- » l'assemblée sur cette occasion, qui nous convie de prendre une
- » resolution en ces affaires.
- B » Se resolvant l'assemblée d'envoyer vers le Roy en la façon
- » portée par mon advis, elle gagne deux points, l'un qu'elle
- » renoue la negociation de laquelle la rupture est fort dangereuse;
- » l'autre qu'elle gagne du temps pour la separation. Et on a veu
- » ce qu'elle peut et doit esperer de la cour, premier que ce
- » temps à elle prefixe arrive.
- C » En esclarcissement de ce que dessus, pourra estre suppliée
- » S. M. de regler et *abbreger le temps de l'exécution de ces points*,
- » selon que les uns sont de plus facile et prompte execution,
- » comme par exemple la Reception des officiers, qui ne tient
- » qu'à un mot (2). Tellement qu'elle pourroit venir presque en
- » concurrence avec la separation, laquelle, pour l'autorisation
- » du Roy (3) et pour la forme, la precederoit. Je dy de mesme
- » de la verification de l'exercice des Tailles des Pasteurs, de
- » laquelle il ne se faict point mention icy.
- D » Ne fault desesperer que S. M. estende à quelques années de
- » plus si la Deputation se faict de bonne grâce.
- E » Fault essayer que le Brevet en soit expedié dès à present,
- » sauf a estre déposé en main confidente.
- F » Le Roy semble du tout resolu d'estre obey au faict de la

(1) Rohan rapporte aussi ce détail, p. 157.

(2) Pas précisément, comme nous l'avons vu.

(3) C'est-à-dire l'honneur de l'autorité royale.

» main-levée. Mais sur cet article deux choses sont à considérer,
 » l'une que ceux de Bearn *ont sept mois de temps* pour y penser, et
 » qui a temps a vie ; l'autre que, pendant les six, toutes choses
 » doivent estre exécutées ; et par ainsi l'*indécision* du faict de
 » Bearn n'accroche point l'*exécution des choses promises* et ne peut
 » servir d'excuse pour les reculer, et la restitution de Leytoure
 » ne leur est pas de petite importance. Joint qu'en cas d'inex-
 » cution, l'*assemblée se peut remettre sus*, en laquelle ils trouve-
 » ront mesme support. Pour le fonds de l'accommodement, j'en
 » ay souvent dict mon advis et mes raisons, et ne voy point ma-
 » tière de les changer (1). Quant à ce que l'on peut dire que, si
 » l'assemblée donne pouvoir à ses députés-generaux tout le fond
 » de ses intentions sera cognu de la cour, premier qu'ils arri-
 » vent, c'est chose ordinaire de regler le pouvoir par instruc-
 » tions ès quelles ils peuvent estre chargez de demander plus
 » qu'on ne pense obtenir, sauf, après avoir faict tout ce qu'on
 » aura pu, en donner advis à l'assemblée, laquelle acceptera ce
 » qui sera de la possibilité plustost que de la raison. Je pese
 » fort de quelle importance il nous est de ne piquer Mgr le Prince
 » et M. le duc de Luynes contre nous ; aussy de ne rebutter pas
 » les bonnes intentions de MM. de Lesdiguières et de Chastillon.
 » Et craindrois fort que, prenant chemin contraire, l'assemblée
 » ne fust pas bien suivie partout. »

Ainsi, d'après le témoignage *écrit et signé* du duc de Lesdiguières, les concessions *faites* et à lui transmises par le duc de Luynes ne regardaient que les demandes des protestants *français*. Quant au Béarn, on promet une *audience favorable* dans sept mois *au plus tard*, mais favorable signifie gracieuse et rien de plus, car il est dit expressément que la main-levée aura lieu ; on en règle l'exécution et les suites ; le *remplacement des deniers* concerne bien l'avenir et non pas un état présent et provisoire, puisqu'au moment où l'instruction est rédigée les protestants Béarnais sont encore en possession de ces biens. Voilà ce qui

(1) Mornay se montre dans sa lettre au duc de Montbazon assez facile sur le Béarn.

est arrêté ; mais ce n'est pas tout-à-fait ainsi que Mornay l'entend. Il distingue, il est vrai, les promesses relatives à la France des espérances relatives au Béarn ; il parle même de la volonté que le roi a d'être obéi, mais il regarde pourtant l'exécution de la main-levée comme très-douteuse et il tient au contraire pour absolument acquis le délai de sept mois, aussi bien que le pouvoir de se réunir de nouveau si les promesses faites à ses coreligionnaires français ne sont pas exécutées. Il interprète donc assez mal l'écrit de Lesdiguières. Je ne crois certainement pas qu'il mente, surtout à son gendre, mais, par le sens qu'il attache aux paroles qu'on vient de lire, on peut juger que, sous la double influence de l'âge et du zèle pour son parti, Mornay voit les choses un peu comme il veut les voir. En est-il de même de la promesse ultérieure du roi dont il parle à Montbazou ? je l'ignore ; mais ce qui ne me paraît pas douteux, c'est que le parti en général interpréta aussi dans le sens le plus favorable les expressions qui pouvaient prêter tant soit peu à l'équivoque ; cette explication une fois admise, on la soutint opiniâtrément par les paroles, par les actes et enfin par la guerre civile.

Revenons aux faits. Lorsque la campagne d'Angers fut terminée, le roi chargea M. le prince d'amener le parlement, où il avait conservé son crédit, à la réception des conseillers huguenots et nomma un protestant au gouvernement de Lectoure, mais continua son voyage vers le midi avec l'armée, bien résolu d'en finir avec le Béarn (1). Pendant son séjour à Bordeaux, où il arriva le 18 septembre (2), il fit procéder au remplacement de

(1) V. Font.-Mar., p. 490.

(2) Merc. de 1620, p. 345. Il y fit juger et exécuter un gentilhomme, gouverneur des châteaux de Fronsac et de Caumont au nom du duc de Fronsac, et qui était venu saluer S. M. à son passage. « Ses amis » lui dirent qu'il n'y devoit pas aller (dit le Mercure) : que la cour de » Parlement pourroit bien *prendre l'occasion* de se faire justice de » l'affront qu'il avoit fait à Caumont à un des Présidents de la cour, » et d'avoir aux fortifications de Fronsac fait aussi porter la hotte à » un Huissier de ladite Cour qui luy signifioit un arrest portant de-

M. de Fontrailles (1) et attendit près de là, durant les premiers jours d'octobre, le résultat de ses tentatives pour l'issue pacifique de l'affaire des biens d'église (2). Enfin, ne se trouvant pas satisfait, il entra le 15 octobre dans la capitale de ses états béarnais. Quatre jours après, il fit rendre un arrêt du conseil de Pau (3), portant le rétablissement des évêques et abbés dans leur droit de voter au conseil (point qui, comme je l'ai dit, restait ajourné par l'arrêt du conseil d'état en 1617), et, le même jour, la réunion du Béarn à la France fut décrétée par lettres-patentes du roi, enregistrées dès le lendemain, au conseil de Pau, toutes chambres assemblées (4).

Il n'y eut point d'opposition apparente à cette dernière mesure: le peuple béarnais ne se montra pas jaloux de sa nationalité. Les privilèges locaux étaient conservés d'ailleurs (5); aussi n'y eut-il de réclamations, pacifiques d'ailleurs, que de la part d'une partie des habitants de la basse Navarre; non sur l'union politique des deux pays à la France, mais sur l'union judiciaire de leur pays au Béarn (6). Les petites nations se fondaient main-

» fenses de continuer lesdites fortifications. Qu'il n'y avoit que *trop*
 » de plaintes d'*incendies*, d'excès par violence, et de *concussions* sur
 » *les marchands* trafiquant sur la rivière de Dordonne, pour luy faire
 » porter la teste sur un eschafaut. » Il paraît que, jusqu'au passage du roi, on ne l'avait pas inquiété pour si peu.

(1) Ibid., p. 346 v° (de 343 à 53 les v° ne sont point numérotés). — Cf. Font.-Mar., 497. — On a vu qu'au 23 octobre Mornay ne le savait pas encore.

(2) Merc., 348 (v°) à 350. — Font.-Mar., 494-5. — Roh., 183. Celui-ci dit que les Béarnais « n'ayant su obéir ni se défendre, » obligèrent le roi à passer dans leur pays. — V. aussi Rich., L. XI.

(3) Merc., 352.

(4) Ibid., 353-4. — Font.-Mar. dit (495-6) que les Etats du pays furent assemblés; ni Rohan ni le Mercure n'en parlent. Richelieu dit simplement que l'arrêt fut enregistré au conseil de Pau.

(5) Merc., 358.

(6) Ceci est exposé en détail dans le Mercure, p. 357-8, d'après le

tenant dans la grande, et, lorsque, peu de mois après, La Force, qui s'était montré fort irrésolu dans cette affaire, voulut introduire des troupes étrangères en Béarn, d'Epéron, envoyé par le roi, le dépouilla de son gouvernement sans coup férir (1).

Cependant tout n'était pas fini. Une assemblée générale s'était formée à la Rochelle et opposa une résistance déterminée aux ordres de dissolution qui lui vinrent de la part du roi, bien que la plupart des grands de ce parti fussent d'avis de céder (2). Les motifs allégués, du côté des protestants, par les partisans de la guerre, étaient cette autorisation qu'ils disaient leur avoir été préalablement donnée de se rassembler de nouveau (autorisation que Louis XIII nie dans sa déclaration, au moins comme donnée pour tous les cas) et l'exécution de la main-levée de Béarn, avant l'expiration du septième mois. Le premier motif n'était pas sérieux; car, au mois d'octobre, avant que l'assemblée de la Rochelle fût formée, les promesses faites aux protestants français étaient accomplies; quant au second, nous avons vu que ce délai était une extrême limite (3). Pour la nationalité béarnaise, il ne paraît pas qu'il en ait été question alors, quoique Rohan voie dans l'arrêt de réunion la violation des privilèges que le roi avait promis de respecter et qui furent en effet maintenus, mais dans l'ordre administratif plutôt que dans l'ordre

discours de l'avocat-général de S.-Palay en Navarre, qui du reste soutenait l'union des justices.

(1) Font.-Mar., 494 et 503. Cf. Merc., 349-50 et Rich., L. XII.

(2) Roh., 184. — La défense à l'assemblée de se réunir est datée de Grenade 22 octobre et enregistrée au parlement le 14 novembre (V. Merc., 455-8). — Cf. Font.-Mar., 497-9 et Rich., XI (sub. fin.) et XII (sub. init.).

(3) Selon Fontenay-Mareuil, on répondait aux calvinistes que cette limite avait été fixée à cause des délais que pouvait entraîner la remise de Lectoure par Fontrailles. (Page 497). — La déclaration royale du 22 octobre et les Mémoires de Richelieu constatent qu'il fallut le voyage de Guyenne pour le faire sortir de la place.

politique, comme privilèges provinciaux. Cependant le fait de la main-levée était accompli désormais, et, quoique conforme à la lettre ou à l'esprit de l'édit de Nantes, il blessait profondément les calvinistes du midi, qui avaient décidé la convocation de l'assemblée et la soutinrent dans sa résistance. Ce fut là, on n'en peut pas douter, la véritable occasion de la guerre civile; les protestants y virent, sinon une menace, du moins un outrage; le souvenir plus ou moins exact des promesses qu'ils avaient reçues touchant une nouvelle assemblée persuada leurs esprits agités qu'on les attaquait dans un droit reconnu et la prise d'armes fut décrétée. C'est à cette occasion que l'on rétablit définitivement la paulette (1).

Les Mémoires du temps abondent en détails militaires sur les événements de 1621 à 22, et ceux de Rohan sur les divisions intérieures du parti pendant la guerre; mais ils sont généralement fort sobres de renseignements sur cette agitation des huguenots dans diverses provinces qui précéda et amena la guerre proprement dite. Ici encore je trouve, dans les manuscrits qui m'ont été communiqués, des témoignages originaux, qui sans doute ne sont pas toujours exactement conformes à la réalité matérielle des faits, mais n'en peignent que mieux ce moment de fièvre universelle, où les terreurs et les espérances se propagent d'une ville à l'autre, dans les communications secrètes d'un parti. On y trouvera aussi des faits assez curieux touchant la conduite des principaux chefs.

Rohan parle, dans ses Mémoires, de l'opposition faite par de grands seigneurs calvinistes aux projets de rupture et il en parle de manière à faire voir qu'il partage leur opinion. Il est certain que Bouillon, bien qu'il se fût fait représenter à la Rochelle (2), Sully, Mornay, et même La Trémouille n'osèrent ou ne voulurent pas prendre part à ce mouvement; que Châtillon et Lesdiguières (qui finit par abjurer) se montrèrent plus ou moins

(1) V. Richelieu, liv. XII.

(2) Id., ibid.

ouvertement hostiles aux insurgés (1). Mais Rohan lui-même, qui assure ne s'être décidé qu'au dernier moment, pour empêcher la ruine totale des siens, se montra le plus déterminé de tous et peut être regardé alors comme l'âme du parti protestant. Il est bien vrai qu'il déconseilla la guerre, mais sa résolution éventuelle était prise avant que la campagne fût commencée. Dès le 6 mars, en effet, M. de la Tabarière, écrivant à Du Plessis-Mornay ce qui s'était passé dans l'assemblée provinciale de Niort, à laquelle assistaient trois délégués de l'assemblée générale, raconte que ceux-ci déclarèrent en particulier à Rohan, à Soubise et à La Trémouille que la résistance était résolue, qu'ils ne venaient pas consulter les Poitevins, mais s'entendre avec eux sur les moyens d'exécution. Dans la journée, « ces messieurs, » dit la Tabarière, leur répondirent ne pouvoir leur répondre » sans avoir pris l'avis de l'assemblée... et l'après-dînée assem- » blèrent la compagnie auxquels ils demandèrent avis si l'as- » semblée de la Rochelle devait obéir au Roy ou subsister. La » plus grand part opinèrent à une séparation, chacun en ayant » dit ses raisons, et là fut dit aussi que l'avis des grands et des » plus considérables des nostres estoit semblable. M. de Rohan » avec M. de la Trimouille leur rapporta sur le soir ces senti- » ments fortifiés de cette compagnie, leur dit qu'ils tendoient » à une séparation, les exhorta de le faire pour le bien de nos » églises, à quoi M. de Chateaufort répondit qu'il leur estoit » impossible; qu'ils avoient pris des résolutions toutes con- » traires..... Ces MM. voyant l'opiniâtreté des députés, leur » dirent qu'ils se jouoyent à estre abandonnés... Mais voicy ce » qui est arrivé depuis. C'est que ces messieurs de la Rochelle » estant venus sur le soir prendre congé de nos grands, après » les avoir encore exhortés de persuader ceux de l'assemblée de » se séparer, leur disant que c'estoit le moyen de fuir et d'éviter » le naufrage.. adjoustèrent que toutefois, quoy qu'ils fissent il » ne les falloit laisser perdre, et, messieurs de Soubise et de la

(1) V. Rohan, *passim*.

» Trimouille.. s'offrant à eux quoy qu'il arrivast, M. de Rohan
 » fist le semblable. »

Pendant que l'assemblée de la Rochelle décrétait la guerre plutôt que la séparation, les députés généraux des calvinistes négociaient sans grand succès avec le favori pour éviter l'une et l'autre, ou du moins, pour ménager à la fois la fierté et la sûreté du parti. De Luynes, d'après le récit de Marbault à du Plessis fait le 12 du même mois, consentait à faire retirer les troupes du roi, à faire payer les garnisons calvinistes et à ménager à l'assemblée un mode de dissolution qui ne fût pas humiliant; mais, les députés ayant demandé quelques places de sûreté de plus, il s'y refusa complètement. « Il y eut, continue Marbault, » plusieurs répliques et dupliques; mais enfin que nous pren- » drions plustost la lune avec les dents que d'y faire consentir » le Roy..... Puis il leur dit qu'il falloit que l'obéissance précé- » dast, qu'ils se séparassent, qu'alors S. M. feroit plus qu'on ne » leur disoit. Ils ne peurent avoir autre chose.... Ce jour, M. de » Pontchartrain avoit eu avis de la conférence de Nyort, que » tous y avoient conclud à la séparation de l'assemblée, sans » reserve ni condition. Ce qui fait croire à M. de Favas (1) que » c'est ce qui leur a donné ceste finale réponse; tant plus désap- » prouver aussi ladite conférence..... J'ai bien peur, ajoute » Marbault, qu'un arrest du conseil, délivré aux Receveurs gé- » néraux et par eux envoyé en leurs bureaux pour transférer les » Ellections et Receptes des Tailles de nos places ne fasse fran- » chir le saut. S. Jean, Nyort, Fontenay, S. Maixant en sont.... » Dans ces villes, il n'a point esté délinqué. »

Marbault croyait donc à la guerre; on y croyait autour de lui, et, d'autre part, les députés de l'Anjou, clients de Mornay en quelque sorte et par conséquent désireux de la paix, lui écri-

(1) L'un des députés généraux. — Rohan le représente comme un des premiers auteurs (quoique peut-être involontaire) de la guerre de 1621; lui-même y contribua peut-être davantage par son langage à Niort, langage que Pontchartrain pouvait ignorer le 12 mars.

vaient de la Rochelle (19 mars) : « Nous ne voyons point d'ap-
 » parence que l'on puisse porter l'assemblée à une sépara-
 » tion réelle, sans quelque effet des promesses précédentes, les
 » quelles on peut exercer, veu quelles ont précédé l'Assem-
 » blée et qu'en ce faisant la bouche sera close à toutes sortes
 » de gents. Nous y apporterons de nostre part tout ce qui sera
 » du nostre. » Et ils parlaient ainsi, cinq mois après l'exécution
 des principales promesses de Loudun. Qu'on juge par là de
 l'effervescence qui régnait chez les exaltés du parti.

En effet la guerre éclatait à l'autre bout de la France, avant même qu'elle fût déclarée formellement par l'assemblée ou par le roi. Lesdiguières disait aux députés généraux dans les premiers jours du printemps (1) « qu'après avoir sondé à S. Ger-
 » main les intentions du Roy et de MM. de la faveur, il n'y
 » avoit que deux voies ou d'obéir et se séparer ou de se prépa-
 » rer à se bien défendre, » conseillant d'attendre les troupes, si les coreligionnaires étaient prêts à la guerre, et, sinon, d'employer un intervalle de répit pour bien prendre leurs mesures, dans la prévision d'une lutte prochaine ; et la cour prenait un ton de plus en plus assuré, ne voulant rien promettre de précis et rien absolument avant la dissolution de l'assemblée, qui devait se contenter d'une amnistie. Or, dans la même lettre où il racontait ces détails, Marbault reproduisait des nouvelles plus sinistres encore et antérieures de plusieurs jours. « M. de
 » S. Privas, dit-il, arriva mercredi du bas Languedoc. Il est venu
 » de la part d'une assemblée qui s'y est tenue, pour supplier le
 » Roy de pourvoir aux maux qui y commencent, autrement ils
 » deviendront irremédiables.... Ledit sieur de S. Privas conte
 » que les nostres, quoique inférieurs des trois quarts en nombre
 » y ont battu par trois fois les autres, et qu'il y a eu quelque
 » 80 ou 100 hommes tuez.... Nous croyons qu'on s'est battu en
 » Languedoc depuis le 16 qu'est parti M. de S. Privas ; des

(1) Lettre de Marbault à Du Plessis, 26 mars 1621 : Lesdiguières avait fait son rapport aux députés le soir même où écrit Marbault.

» lettres de Montpellier du 19 le disent ainsi. Nous pensons
 » qu'ils font le mesme en Béarn. A une assemblée tenue à
 » Montauban, ils ont résolu de secourir ceux de Béarn, y ont
 » envoyé 200 chevaux, et d'ailleurs tout le mondé y couroit. Ils
 » ont aussi fourni pareil nombre de cavallerie au baron de
 » S. Arnaud pour courrir et prendre prisonniers aux portes de
 » Tholoze, pour r'avoir un prisonnier dont je vous ay ci-devant
 » parlé, de sorte qu'il faut que la maladie guarisse ou empire
 » tout à fait. »

Mais, si la résistance des protestants pouvait encore opposer au roi des obstacles embarrassants, elle ne pouvait plus faire courir de grands dangers à son pouvoir. M. le prince était tout-à-fait rallié à la cour et se montra l'ennemi le plus ardent de ses anciens alliés. Le 5 avril, le roi part de sa capitale pour soumettre les mécontents, après avoir publié, en faveur des calvinistes paisibles, une déclaration qui lui permit d'arriver sans coup férir (vers la fin de mai) jusqu'aux murs de S. Jean d'Angely (1). Lesdiguières était à la cour; en Poitou, les places de sûreté ouvraient leurs portes; Saumur se laissa enlever à Mornay (2). Seuls dans l'ouest, Rohan et son frère de Soubise essayèrent de tenir pour l'assemblée; encore le premier fut-il bientôt envoyé par elle dans le midi pour tâcher de rallier le parti, dont Pardaillan s'éloignait en Guyenne et Châtillon dans le bas Languedoc, tandis que Soubise était contraint, après un siège assez court, de rendre la place de S. Jean (23 juin) (3). Les succès du roi continuèrent jusqu'au siège de Montauban, où il fut enfin arrêté par M. de La Force et que Rohan parvint à se-

(1) « Tous ceux de deçà la rivière de Loire qui virent par là leurs consciences et leurs biens en seureté, ne voulant point quitter leurs maisons, ceux de Guienne et de Languedoc se trouvèrent si foibles qu'au lieu de pouvoir mettre des armées en campagne... ils n'eurent pas seulement de quoi garnir toutes leurs places. » Font.-Mar., 504.

(2) Mém. de Rohan, 184-5.

(3) Mém. de Bassomp., 1621. — Mém. de Rohan, 186, 188. — Mémoires de Font.-Mar., 504-12.

courir (1); mais celui-ci n'avait plus rien à faire que de prolonger dans le Languedoc une résistance habile et hardie, pour obtenir une capitulation avantageuse, tâche que lui rendirent bien difficile les divisions et les tiraillements des calvinistes eux-mêmes. La guerre se trouvant concentrée sur un petit nombre de points, les vastes projets du parti ne pouvaient plus se produire.

Ce n'est pas que tous y eussent facilement renoncé. C'était bien une guerre générale que l'assemblée avait résolue, et, même dans les provinces du centre, plusieurs avaient voulu donner suite à ce projet. Une lettre de Marbault à Du Plessis, écrite de Paris le 26 juin, lorsqu'on n'y pouvait pas encore connaître la capitulation de S.-Jean d'Angely, nous montre l'agitation et les espérances des calvinistes les plus ardents, pendant les premiers temps de cette campagne : plusieurs ministres quittaient leurs fonctions et leurs résidences plutôt que de faire la déclaration demandée en échange des promesses de protection et de tolérance que leur adressait le roi, et beaucoup de nobles comptaient se mettre aux champs (2); mais ces desseins avortèrent et n'ont pas même trouvé place dans les Mémoires du temps.

(1) Mém. de Rohan, 188-94. Mém. de Font.-Mar., 513-22.

(2) « Nous n'avons point encore de nouvelles sur l'expédient proposé pour la déclaration à faire au greffe que les présidiaux ont fort pressée en quelques lieux, et y a divers pasteurs qui ont quitté et plusieurs du peuple aussi. M. Viguiier l'a faicte à Blois, forcé par le consistoire. Ceux de Dijon aussi..... Toute nostre noblesse a quitté la maison sur la Déclaration et dit on que ceux de Brie on passé en Beausse pour se joindre mieux avec ceux de Normandie; et leur impute-t-on d'avoir dessein sur Chartres. Il n'y a rien de deçà pour leur opposer; autrement ils seroient rompuz très-aisément. Le bruit est qu'ils feront beaucoup de cavallerie; et que puis après pour infanterie un grand peuple des villes se joindra à eux. M. de Bouillon a fait ce qu'il a peu pour les retenir, tantost leur faisant attendre qu'il feroit quelque chose pour eux et leur en donnant assurance. Puis leur disant qu'ils se donnassent tems, que le tiers parti qui se lie fust prest auquel ils se joindroient. Les vouloit aussi

La mort de Luynes, qui eut lieu à la fin de 1621, ne ralentit point la campagne de l'année suivante ; Rohan, qui maintenait à grand peine son autorité dans le Languedoc même, qui ressentait le coup porté aux siens par la capitulation de La Force dans Sainte-Foy et par l'abjuration de Lesdiguières, Rohan, qui voyait échouer le dernier espoir d'une diversion, par l'issue de ses négociations pour introduire en France les troupes étrangères de Mansfeld, signa enfin la paix de Montpellier (1), au grand déplaisir de M. le prince, qui se plaignait fort haut de l'indulgence dont on usait envers les huguenots rebelles (2) en se bornant à leur enlever en grande partie cette indépendance, ces garanties matérielles, cette puissance politique enfin (3) qu'il avait autrefois promis de leur maintenir entière. Dès lors, privés de presque toutes leurs places, n'ayant plus à espérer ni troupes régulières ni assemblées reconnues par le pouvoir, ils ne peuvent plus être redoutables que comme alliés de l'étranger, et un parti réduit à de tels moyens n'était plus en France un parti bien dangereux.

XIX.

MŒURS PRIVÉES. — ÉTAT RELIGIEUX DU PAYS.

Ces derniers événements sont beaucoup mieux connus de l'histoire que le niveau de la morale privée ; pourtant celle-ci a laissé dans les écrits du temps des traces non moins significatives, quoique peut-être moins nombreuses que pendant le règne de Henri ; pour l'une et l'autre de ces époques, il est vrai, c'est principalement sur la cour que portent les juge-

» *retenir du côté de Champagne, en espérance de quelque assis-*
 » *tance secrète de Sedan..... Marbault* croit que vouloit pouvoir *me-*
 » *nacer d'eux sans s'y joindre* et ainsi se rendre *considérable* et en un
 » *besoin estre secouru d'eux.* » — Les mots soulignés sont en chiffres.

(1) Mém. de Rohan, 199, 201-19, 228-31. — Font.-Mar., 535-6, 538-9, 543-5.

(2) Rohan, 226, 229-31. — Font.-Mar., 546. — Rich., Mém., liv. XIII.

(3) Rohan, 231 et passim. — Font.-Mar., 547. — Rich., ibid.

ments, mais, s'il n'est pas permis de juger du royaume entier par elle, il faut reconnaître pourtant combien étaient contagieux de pareils exemples, et des assertions trop précises constatent que le mal n'était concentré ni dans la cour ni dans Paris.

M. de Silhon, le même sans doute que l'ami de Balzac (1), écrivait le 10 janvier 1627, de la cour où il faisait alors sa résidence habituelle : « Il y a.... une si grande corruption de » mœurs et les opinions du bien et du mal y sont tellement » changées, que vous diriez que les loix de la conscience n'ont » pas esté faictes pour les courtisans... Le vice... cherche icy » la lumière et la foule.... Au contraire la vertu, s'il y en a, se » cache de peur d'offenser la bienséance.... Je croy fermement » que la vie civile n'a point icy d'autre *lien* que la *mauvaise* » *foy*. » Il parle ensuite des débauches monstrueuses qui l'environnent, dans le même sens et avec la même horreur que l'Estoile le faisait sous le règne précédent (2).

Balzac lui-même, dont la vie n'avait pas toujours été fort édifiante et qui ne fit point difficulté de l'avouer, d'abord à ses amis, puis au public, mais qui, vers 1623, commença, jeune encore, à prendre des idées et des habitudes plus graves, ne parlait pas de la société de ce temps avec beaucoup plus d'estime que Silhon ne le faisait de la cour. Adressant à Hydaspe (son frère) de fort sages recommandations au sujet de ses mœurs, il exprime ses craintes sur l'efficacité de ses avis, jugeant qu'Hydaspe estime *comme les autres* que la chasteté n'est point une vertu qui appartienne aux hommes; il craint aussi que l'exemple des excès de la table ne finisse par entraîner

(1) C'est lui qui signe la dédicace de la sixième édition des *Lettres*. Il y a une lettre de Balzac, à lui adressée, du 8 février 1631.

(2) *Recueil de lettres nouvelles des plus beaux esprits de ce temps*. — Paris, 1642. — Il est évident qu'un état moral décrit comme dominant sans contestation deux à trois ans après l'avènement de Richelieu appartenait à l'époque que j'étudie dans le présent chapitre.

son frère, malgré sa répugnance pour ces sortes de débauches, tant l'ivrognerie était fréquente, à ce qu'il paraît, dans le monde où vivait ce gentilhomme (1).

Deux ans après, Balzac écrit à l'abbé de S. Cyran : « Je n'ay » remarqué parmy les hommes qu'un commerce de pipeurs » et de niais, des vieillards corrompus par leurs pères qui corrompent leurs enfants, des esclaves qui ne peuvent se passer » de maistre, de la pauvreté en la condition des gens vertueux » et de l'avarice en l'âme des Princes. Maintenant que vous » avez rompu les charmes au travers desquels je ne pouvois recevoir qu'une légère impression de la vérité, je voy disinctement cette générale corruption et reconnois quelle injure je faisois à Dieu, quand je faisois mes Dieux de ses créatures. » Si le destinataire de la lettre fut le chef d'une secte passablement misanthrope, rappelons-nous que celui qui l'écrivit n'avait alors que vingt-huit ans (2), et que, deux mois plus tôt, il écrivait à un certain M. de l'Estang en termes assez vifs sur l'*autorité* que s'est acquise le vice (3).

Malherbe d'ailleurs, peu facile à émouvoir quand il s'agissait de morale, en avait dit plus encore, si l'on pouvait prendre à la lettre un compliment, quand il louait comme *le seul asile des vertus* à la cour (4), cette princesse qui, selon Tallemant, « se gouverna de telle sorte qu'il n'y avoit que le Prince de Conti qui fût capable de l'épouser : c'étoit un stupide. » Admettons ici toute l'exagération que l'on voudra, et chez Tallemant, dont on connaît le penchant à croire le mal, surtout pour l'époque qui a précédé la sienne, et chez Malherbe écrivant à la protectrice des gens de lettres; mais en dira-t-on autant de Coulomby, dans cette lettre qu'il faut bien croire sérieuse, malgré son pé-

(1) Lettres de Balzac, III, 3. — 1^{er} janvier 1624. (Edit. de 1642.)

(2) Il le dit lui-même dans cette lettre, datée du 12 janvier 1626 (IV, 6).

(3) IV, 26 (1^{er} novembre 1625).

(4) Lettres choisies, 15.

dantisme bizarre, puisqu'elle est adressée au grave Jeannin après la mort de la présidente, lettre où il parle des femmes de son temps avec peu d'estime, et surtout représente comme très-dépravé le sens moral du public à leur égard (1)? L'auteur modeste et obscur de la Pourmenade des Bons-Hommes pense à peu près comme le disciple de Malherbe sur les mœurs des gens de cour, avec cette réserve qu'il les accuse de calomnier les femmes et qu'il appelle l'attention sur l'exemple funeste que, dans leurs châteaux, ils donnent aux villageois. Pour tout dire en un mot, le Francion de Sorel, parlant d'une satire où un poète à gage déchirait les seigneurs de la cour, fait observer qu'au sujet de Clérante ce misérable ne put rien trouver à dire..., si ce n'est qu'il était infidèle à sa femme (2).

Que l'on rapproche maintenant de cet avilissement des cœurs les bassesses effrontées et les sauvages violences de la vie publique, et que l'on dise s'il n'est pas vrai que les notions du bien et du mal, de l'honneur et de l'infamie étaient singulièrement confondues, que tous les principes étaient vacillants, les idées morales contradictoires ou obscurcies. Certes, dans cette absence presque complète de civilisation morale, où les classes plus dégradées ne faisaient presque plus d'effort pour se relever, où elles ne protestaient plus guère contre la flétrissure dont les menaçait l'histoire et qu'elles-mêmes ne sentaient pas, si la littérature eût été l'expression de doctrines arrêtées et eût respiré l'enthousiasme des grandes choses, elle n'eût point été inspirée par les mœurs, les sentiments et les croyances du temps, ou du moins de l'aristocratie d'alors.

Oui les croyances. Il ne s'agit plus seulement ici de cet oubli de la vérité absolue, de ce désaccord aussi insensé que lâche entre la foi et les mœurs, de cette séparation entre les pra-

(1) « Elle avoit toutes les vertus de son sexe... Et en quel temps, ô bon Dieu! lorsque la dépravation quasi générale ne fait que rire des crimes du sexe et que les femmes tiennent que celles qui ne sont pas vaines ne sont pas du siècle. » (Recueil, etc.)

(2) Page 329.

tiques extérieures et l'esprit de la vie chrétienne que j'ai signalé ailleurs ; la foi n'était pas seulement obscurcie dans la pratique par des passions furieuses ; elle était menacée, ébranlée même ou plutôt déracinée dans beaucoup d'esprits par des sophismes. Il y avait, à cet égard, entre la société française arrivée au quart du ^{xvii}^e siècle et celle de nos jours une ressemblance assez frappante, avec cette réserve toutefois que, d'une part, l'incrédulité n'avait guère pénétré dans la masse populaire, très-ignorante sans doute, mais qui ne songeait point à réduire en système son ignorance, et que, d'autre part, la classe lettrée descendait la pente, tandis qu'elle la remonte aujourd'hui. C'est un fait trop peu connu, car il renferme un enseignement bien solide, que les doctrines anti-chrétiennes du ^{xvii}^e siècle et celles du ^{xix}^e, le matérialisme des Encyclopédistes, le panthéisme allemand de nos jours et le rationalisme, sous la forme mitigée que lui a donnée l'esprit français, se retrouvent au temps de Louis XIII, non à l'état de paradoxes dédaignés, mais à l'état de parti puissant et presque dominateur, dans ses manifestations les plus modérées, plus timide, peut-être, mais non moins dangereux par sa propagation souterraine, dans ses plus révoltants excès. Oui c'était dans cette voie qu'était engagée une notable partie de la nation, quarante ans avant Bossuet : c'est là ce qu'ont trouvé les fondateurs de l'Oratoire, de S. Lazare et de S. Sulpice, c'est sous cette influence qu'ont été élevés les pères des auditeurs de Bourdaloue. Qu'en est-il resté dans la civilisation française, quand la réforme du clergé a pu amener le réveil de la France ?

Les deux personnages dont le nom est surtout resté attaché au souvenir de ce mouvement, Vanini et Théophile de Viaud, ont été, il y a quelques années, l'objet d'études curieuses. Je ne songe point à recommencer ici les articles de M. Cousin et de M. Chasles ; je ne veux pas non plus m'astreindre à leurs conclusions dernières ; je suis persuadé au contraire que cette étrange métaphysique était, même dans ses principes abstraits, bien plus criminelle et bien plus dangereuse pour

morale et la société que ces écrivains, et surtout le second, ne paraissent le penser. Mais tous deux ont, je crois, parfaitement saisi et reproduit la nature des doctrines qu'ils examinaient, et je ne crains pas d'avouer que j'ai pris dans M. Cousin la matière des quelques pages que je vais consacrer à Vanini et à ses écrits.

Lucilio Vanini, Italien, comme son nom l'indique, ne vint habiter la France, ou du moins ne commença à s'y faire connaître, qu'après la mort de Henri IV; il avait aussi voyagé en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. En 1615, il publiait à Lyon son *Amphitheatrum æternæ providentiæ*, où, sans aucune attaque contre le dogme chrétien dans les matières purement théologiques, il rompait assez ouvertement et avec les philosophes chrétiens du moyen âge et avec les écrivains les plus spiritualistes de l'antiquité classique, Platon et Cicéron. « Il se prononce, dit M. Cousin, pour Aristote commenté par Averroès et pour Pomponat..... Ce novateur indépendant avoue qu'il a été instruit à juger sur la parole d'Averroès.... P. Pomponat est pour lui le plus ingénieux des philosophes » (1). Cependant il se prononce en faveur de l'existence d'une Providence divine; il repousse même les objections dirigées contre cette croyance et semble se rapprocher de la foi orthodoxe, aux dépens de sa fidélité au péripatétisme. « Outre la Providence générale, admise par Aristote et par les averroïstes, il établit la doctrine d'une Providence spéciale qui veille sur chacun de nous. » Malheureusement, tout en admettant Dieu comme être suprême et nécessaire à la formation des êtres contingents, il est fort loin d'être clair et satisfaisant sur la distinction du créateur et de la créature; à cet égard, son langage, que cite et commente M. Cousin, est embarrassé, contradictoire, sans néanmoins que l'on distingue bien encore si c'est celui d'un esprit faible, succombant sous le poids d'une question si élevée et s'efforçant

(1) Vanini, par M. Cousin, Revue des deux mondes, 1^{er} décembre 1843.

de concilier les enseignements de sa jeunesse avec les dogmes chrétiens, ou si l'on doit y reconnaître les contradictions calculées d'un écrivain qui veut jeter le doute dans les esprits et se réserver un moyen d'invoquer la pureté de ses intentions et de ses principes. Tantôt il rejette la doctrine d'un premier moteur, tantôt il dit de Dieu qu'il est « immuable et changeant tout le reste » ; ici Vanini définit la Providence, « la force divine, toujours présente à elle-même et antérieure à tout le reste » ; là il s'exprime sur Dieu et ses rapports avec le monde en termes obscurs et ambigus, soit par eux-mêmes, soit par l'ensemble de la doctrine. Son Dieu « est tout entier hors de » toutes choses et dans toutes choses, dans toutes, sans y être » enfermé, hors de toutes, sans en être exclus..... Il est bon, » *sans avoir de qualité..... Rien en lui n'est en puissance, tout est* » en acte, ou plutôt il est l'acte pur. » Vanini prouve contre Aristote et Averroès que le monde n'est pas éternel, mais il retombe dans le sophisme antique, *ex nihilo nihil*. Il combat Epicure, mais il faiblit sur l'immortalité de l'âme, s'en référant, dit-il, à la foi seule. Il défend contre les stoïciens la liberté de Dieu et celle de l'homme, mais il renvoie à l'Eglise pour le dogme de la création, faisant entendre que la raison est incapable de le reconnaître.

Il est certain que c'est là une tentative pour réveiller en France les échos de la philosophie italienne du xv^e siècle, mais une tentative timide et embarrassée. Elle est dangereuse, cela est évident, surtout en présence d'une société aussi vacillante dans ses idées, aussi abâtardie dans ses mœurs que celle qui existait alors ; mais l'auteur a-t-il bien conscience de ce qu'il fait ? Il est permis de répondre ici avec M. Cousin : « Si nous étions appelé à juger Vanini d'après ce livre seul, en conscience et ne nous croyant pas permis de condamner qui que ce soit par voie de conjecture et d'hypothèse, nous prononcerions d'après ce livre : Non, Vanini n'est pas athée. » Mais sa véritable doctrine est contenue dans un autre ouvrage, publié à Paris, en 1616, un an après le premier dans lequel il n'est

guère possible de ne pas voir un coup d'essai, une préparation à celui-là. Ce livre c'est le *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis*.

« Le livre, dit M. Cousin, est dédié à Bassompierre..... Vanini, après avoir épuisé l'énumération des qualités de son héros, en vient à sa beauté, à cette « beauté qui lui a gagné, » dit-il, l'amour de mille héroïnes plus charmantes qu'Hélène. » Pour être juste, il faut ajouter que ce galant compliment se termine en un argument théologique; car la beauté de Bassompierre... accable les athées, qui, « frappés de l'éclat et de » la majesté de ce visage, n'osent plus soutenir que l'homme » n'est pas l'image de Dieu. » Eh bien, le livre est digne du préambule... Avec la même sincérité que nous avons absous le précédent, nous déclarons celui-ci coupable. Il est coupable envers le christianisme, envers Dieu, envers la morale..... (Vanini) n'a guère d'autre dieu que la nature. Sa morale est celle d'Epicure, et, à l'en croire lui-même, sa doctrine a un peu passé dans ses mœurs. — Ici, comme dans l'*Amphitheatrum*, il introduit des impies.... mais, dans l'*Amphitheatrum*, il fait souvent de solides réponses, tandis que, dans les *Dialogues*, il répond avec une faiblesse qui n'a pu lui échapper à lui-même.... Vanini nous apprend lequel des deux contient sa vraie pensée : « *multa in hoc libro (Amphitheatro) scripta sunt quibus a me nulla præstatur fides.* »

Or, dans le *de Arcanis*, non seulement, il maintient, comme philosophe, la négation du premier moteur, mais il soutient l'éternité du monde, fait par Dieu, mais égal à lui en durée, toujours en ajoutant cette réserve hypocrite que, comme chrétien, il rejette ces opinions. C'est, en termes peu déguisés, la doctrine de l'opposition radicale entre la foi et la raison, déjà familière aux Italiens du x^v^e siècle, doctrine qui se résout théoriquement en l'identité des contraires, mais qui, pratiquement, ne peut guère signifier que la négation du christianisme. L'identité de Dieu et de la nature est expressément formulée dans ce livre (*ipsa natura quæ Deus est*), où Vanini

représente le ciel mû par sa propre forme et non par une intelligence et où il place du côté de la matérialité de l'âme toute la science philosophique, et du côté du spiritualisme la foi isolée de tout rapport avec la raison. Il se tait sur l'immortalité de l'âme, ou plutôt il fait pis que se taire complètement : l'un des interlocuteurs, celui qui représente sa pensée, dit à l'autre : « J'ai fait vœu à *mon* Dieu de ne pas traiter cette question » avant d'être vieux, riche et allemand. »

Mais il ne s'en tient pas au matérialisme théorique. Il nie absolument la moralité humaine, rejette sur les influences du climat les vices et les vertus de chacun, donnant à la vie un seul but, la recherche et la jouissance des plaisirs sensuels et spécialement des plus grossiers. Le livre est obscène dans le langage, infâme dans les doctrines et dans la pratique qu'il conseille au lecteur ; le raffinement de la dépravation la plus abjecte y est érigée en maxime de conduite. Cependant, malgré l'attrait d'un ouvrage licencieux pour les imaginations impures, ce livre, écrit en latin, n'aurait pas suffi à la propagande exécrationnelle qu'ambitionnait Vanini, et il n'aurait pas été prudent de le traduire. L'auteur quitta Paris et se rendit à Toulouse, où il gagna par des dehors de zèle religieux et par sa connaissance approfondie de la langue latine l'estime et l'affection du premier président Le Mazurier (1), dont il instruisit les enfants. Deux fois même, au rapport de Malenfant, greffier au parlement de Toulouse, qui l'a vu plusieurs fois chez le président, cette protection le sauva, après des accusations dirigées contre ses mœurs, pour des faits monstrueux dont cet homme assure qu'il convenait en riant ; mais, séduit par son langage et par ses manières, M. Le Mazuyer n'y voulait pas croire. Encouragé probablement par ce premier succès « Lucilio, continue le manuscrit de Malenfant (2), commença à répandre » à bas bruit sa doctrine athéiste parmi les escoliers, gens de

(1) Ou plutôt le Mazuyer qu'on lit dans la signature de l'arrêt.

(2) Revue des Deux Mondes, ubi supra.

» lettres et sçavans , mais d'abord comme objections des impies
 » auxquels il vouloit respondre ; mais de ces responses il n'en
 » apparoissoit jamais , ou bien elles estoient si foibles que les
 » clairvoyans jugeoient sainement qu'il vouloit seulement en-
 » seigner sans danger sa damnable et reprouvée opinion.... Il
 » a esté prouvé dans la suyte que , en la rue qui conduit aux
 » escholes de nostre université , il preschoit chaque semaine
 » deux fois , disant à ses auditeurs que la crainte d'un Dieu es-
 » toit , ainsi que son amour , pure fantaisie et ignorance du
 » peuple ; que falloit fouler aux pieds toute crainte et espoir
 » d'une vie future , et que le sage devoit tendre à son contente-
 » ment par toutes voyes qui ne pouvoient le faire regarder
 » comme ennemi public de la religion et du prince..... Ayant
 » esté escouté par nombre de libertins , escholiers et autres , il
 » commença à dévoiler toutes ses pensées , et disoit à ceux
 » qu'il croyoit les plus affidés... qu'il avoit mué son nom de
 » Lucilio en ceux de Jules César , parce qu'il vouloit con-
 » quester à la vérité philosophique toute la France... et adjoutoit
 » aussy qu'il en avoit reçu mission expresse du grand Sanhédrin ,
 » où luy et les douze s'estoient desparti l'Europe » (1). Ces dé-
 tails ne sont pas reproduits mais ne sont pas contredits non
 plus dans l'Histoire de France depuis la mort de Henri IV , ré-
 digée en latin par Gramond , l'un des conseillers qui assistèrent
 au procès et dont M. Cousin traduit un fragment. Ecrivant une
 histoire générale , Gramond s'étend peu sur la doctrine de Va-
 nini , dont il expose la substance dogmatique plutôt que les
 détails moraux (2).

(1) D'après Garasse, Vanini l'aurait dit tout haut , après sa condam-
 nation. (La Doctrine curieuse , liv. II , sect. 6 , § 4.) — Au chap. XI
 de son apologie , Garasse parle aussi comme l'auteur du manuscrit et
 d'après des témoins qui s'étaient d'abord laissés séduire , touchant les
 procédés d'insinuation de Vanini.

(2) « Il faisait métier , dit-il , d'enseigner la médecine ; en réalité
 il séduisait l'imprudente jeunesse ; il se moquait des choses sacrées ,

Enfin les témoignages devinrent suffisants pour faire arrêter Vanini. Gramond et Malenfant s'accordent à dire qu'il dissimula fort adroitement ses doctrines devant ses juges ; Malenfant ajoute que ses amis essayèrent de le faire envoyer devant le tribunal ecclésiastique, qui à Toulouse était celui de l'inquisition, lequel « à la manière accoutumée n'auroit prononcé que des peines » canoniques ; » mais, les témoignages devenant plus nombreux et plus précis, il fut condamné à mort après un procès qui avait duré six mois, étranglé et son corps réduit en cendres (février 1619).

Si les faits produits par M. Cousin demeurent si accablants contre le libre penseur de la régence de Marie, si l'auteur, tout en refusant à la justice toulousaine le droit de procéder contre lui, met si bien à nu le sens et la valeur de ses doctrines et le flétrit si justement et si sévèrement à son tour, la portée du mouvement qui se produisait alors en France a été non moins nettement signalée, quoique appréciée avec bien plus d'indulgence par M. Chasles dans son article sur Théophile de Viaud (1). « La réaction contre le spiritualisme chrétien, dit-il, préparée depuis longtemps, avait éclaté au commencement du xvi^e siècle ; elle se continuait au xvii^e. Luther en avait été le héros et Rabelais le bouffon. Avec les libres pensées s'introduisirent en France tous les vices de l'Italie corrompue. Le peuple se courrouça contre cette invasion. Le fanatisme (2) de la ligue eut

il exécrait l'incarnation du Christ, il ne connaissait point Dieu ; il attribuait tout au hasard, il adorait la nature, comme la mère excellente et la source de tous les êtres. C'était là le principe de toutes ses erreurs, et il l'enseignait avec opiniâtreté à Toulouse, cette ville sainte. Et comme les nouveautés ont de l'attrait surtout dans la première jeunesse, il eut bientôt un grand nombre de sectateurs parmi ceux qui venaient de quitter les bancs de l'école. »

(1) Revue des Deux Mondes. — 1^{er} août 1839.

(2) Ce fanatisme-là fait moins de peur que son adversaire. Bossuet n'en dit pas tant contre la morale de la *Réforme* et le salut sans les œuvres que M. Chasles n'en dit ici, dans un article où il se montre

à combattre contre les impudicités de la cour, les raffinements voluptueux des florentins, les hardiesses théologiques de l'Allemagne et les prétentions suzeraines des gentilshommes provinciaux. Ce ne fut pas seulement contre le protestantisme, mais contre l'orgueil, le luxe, la débauche, contre les poètes obscènes et les mœurs libertines que le courroux de la bourgeoisie et des moines tonna pendant le cours du xvi^e siècle. » — « Ces athées n'étaient.. que de joyeux sceptiques qui prétendaient raisonner leur nonchalance, s'amusaient de leur mieux et s'embarassaient peu du reste.... théorie d'insouciance.. que Ménage appelle un déisme commode, reconnaissant un Dieu sans le craindre et sans appréhender aucune peine après la mort. » — « Toute la cour passait pour athée.... Les esprits forts du Marais brillaient au premier rang. Le baron de Panat, disciple de Vanini et ami de Théophile, faisait des prosélytes à Toulouse. » Et l'auteur rappelle à cette occasion le déluge de vers obscènes qui furent lancés dans le public pendant les premières années de Louis XIII.

Théophile appartenait à une famille protestante de Gascogne, et en arrivant de bonne heure à la cour, il semblé y avoir apporté d'abord quelque chose de la sévérité provinciale ; il rédigea d'assez sages conseils pour le jeune duc de Liancourt. M. Charles croit qu'il fit de l'opposition au maréchal d'Ancre, se fondant peut-être sur ce qu'on le voit bientôt après partisan de Luynes. J'avoue que, pour un épicurien surtout, la preuve ne me paraît pas convaincante, et je trouve dans sa seconde satire une sortie assez vive contre ceux qui se permettent de blâmer le favori du roi, fût-il étranger, tout en réservant son indépendance personnelle. Il célébra d'ailleurs de Luynes en assez beaux vers.

d'ailleurs favorable à Théophile et à ses amis. Il était plus sévère un an après contre la poésie voluptueuse de ce temps-là. — Sur les deux mouvements, théologique et anti-chrétien, du protestantisme au xvi^e siècle, mouvements que le principe de la justification par la foi seule fit marcher d'accord à l'attaque du catholicisme, V. le beau travail de M. A. de Broglie dans le Correspondant de janvier 1858.

A cette occasion plus d'un pamphlet fut dirigé contre Théophile. Ce n'était d'abord qu'une hostilité politique ; mais l'attention était éveillée sur un poète que son talent signalait d'ailleurs aux gens sérieux comme capable d'exercer sur les beaux esprits une influence réelle. Or, M. Chasles le dit expressément et les œuvres de Théophile en portent le témoignage, « non content de pratiquer un épicurisme modéré, il le réduisit en système. » Sans doute le paganisme théorique et pratique des poètes était depuis longtemps en usage et n'avait excité tout au plus que l'indignation des ligueurs et des puritains contre les *athéistes* de Saint-Cloud ; mais il y avait chez Théophile un essai de système philosophique assez différent dans sa forme et dans ses conséquences possibles des maximes voluptueuses répandues dans les vers du temps, et la propagande orale de l'épicurisme agitait vivement les esprits. Les détails donnés sur cette propagande par le P. Garasse sont trop bien d'accord avec ce que nous savons d'authentique sur Vanini, avec les écrits avoués de Théophile, avec les mœurs du temps et les vraisemblances de toute espèce pour n'être pas vrais dans leur ensemble, et si, comme nous le verrons, la polémique de Garasse est pauvre de raisonnement et pitoyable de style, on ne peut lui refuser un certain mérite d'observation.

L'ardeur de la polémique ne l'entraîne pas du reste jusqu'à attribuer à Théophile tout l'ébranlement dont il est témoin. Dans son *Apologie*, publiée en 1624, il nous apprend que de son temps une *infinité de jeunes gens* lisaient Charron, dont il trouve la doctrine athée, Charron qui, dit-il, « estouffe et estranglé doucement et comme avec un cordon de soye le sentiment de la religion et mène ses lecteurs à une philosophie épicurienne, » laissant dans les esprits des semences de scepticisme (1). Cette popularité de Charron, dont j'ai parlé plus haut, se prolongeait donc, tandis que, depuis la mort de Pasquier, presque personne ne parle plus de Montaigne, si ce n'est

(1) *Apologie* du P. Garassus, de la compagnie de Jésus, pour son livre contre les athéistes et libertins de nostre siècle, chap. 11.

M^{lle} de Gournay. Assurément le style de l'auteur de la *Sagesse* est bien loin d'être séduisant. Comment nier dès lors que la corruption du cœur fût en quête des moyens de nourrir ses doutes, de raisonner ses négations et de calmer ses craintes sur une autre vie ?

Mais c'est dans son gros ouvrage que Garasse a surtout donné des détails sur les procédés de cette espèce de secte. Dès le début il nous dit que cette propagande s'adressait surtout aux jeunes gens et aux dames (1) : c'est là un trait d'analogie avec la philosophie du XVIII^e siècle (2), qui, du reste, dans sa partie la moins sérieuse, reproduit les doctrines de 1620. C'est de plus un trait de vraisemblance historique, car, dans la société que j'ai décrite, ce n'étaient pas les hommes sérieux qui pouvaient donner l'impulsion : réduite à ses seules forces, la métaphysique plus ou moins averroïstique de Vanini aurait peu touché la noblesse ou la bourgeoisie. Que Lucilio eût cherché des adeptes dans la savante Toulouse, en dévoilant à sa façon « les arcanes de la reine nature, » en ornant d'un appareil scholastique ses maximes de brutale dépravation, cela pouvait être habile ; mais à Paris, en répétant ses conclusions, on passait plus rapidement sur les prémisses (3). Garasse même reconnaît que le plus grand

(1) La doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels, combattue et renversée par le P. François Garassus, de la compagnie de Jesus. — Paris, 1623 (liv. I, sect. 1.)

(2) I, xiv ; III, II ; V, xiv ; VIII, ix. — C'en est un autre encore, quoique moins général, d'avoir beaucoup d'adeptes parmi les parasites des grands seigneurs, parmi ceux qu'une belle dame appelait si impertinemment « ses bêtes. »

(3) « Quand ils cognoissent un esprit foible, ils le tirent à l'escart et, luy soufflant à l'oreille, luy demandent confidemment s'il croit en Dieu, et luy font croire qu'il est trop honneste homme et a l'esprit trop bon pour se persuader tant de sottises qui courent par le monde. » Doctr. cur., I, x. On reconnaît sous la prose du Jésuite l'idée de ce vers de Gilbert :

Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé !

On reconnaît surtout dans la scène qu'il représente cette peur toute

nombre de ses adversaires ne niaient point l'existence d'un dieu, pourvu qu'ils fussent dispensés de le craindre (1). Peu accoutumés à penser, les contemporains de Théophile n'admettaient la dépravation de l'esprit qu'autant qu'elle est réclamée par celle des mœurs et ne se souciaient de raisonner leur conduite que pour se rassurer contre les menaces de la religion; ou plutôt ils ne raisonnaient point, mais écoutaient avec plaisir des aphorismes dont la forme imposante dispensait docteurs et disciples de discussions et de preuves, laissant ceux-ci tout émerveillés de tant de profondeur et de génie. On en a vu beaucoup comme cela, même depuis 1624; cela s'appelle le Bel Esprit, la Philosophie, la Critique; le nom varie, l'objet et le procédé varient moins. Garasse cite quelques-uns de ces aphorismes, qui doivent être historiques, car c'est la nature humaine prise sur le fait; j'en dirai un mot un peu plus loin, en parlant de la polémique de cette époque; mais dès à présent je puis dire que cette propagande s'adressait à la forme de l'orgueil la plus frivole et par conséquent la plus en rapport avec les esprits de l'époque : la vanité.

En ce qui concerne Théophile, et en laissant de côté la question tant débattue de sa collaboration au Parnasse satirique, doit-on considérer comme une boutade ou comme l'expression de sa pensée les vers que M. Chasles cite en leur attribuant cette portée :

J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature;
Son empire est plaisant et sa loy n'est pas dure....
Jamais mon jugement ne trouvera blâmable
Celui-là qui s'attache à ce qu'il trouve aimable,
Qui, dans l'état mortel, tient tout indifférent :

française du ridicule et de l'opinion, qui nous a préservés de bien des folies, mais qu'un critique définissait l'autre jour en disant qu'un français affrontait une balle avec moins de crainte que la nécessité de dire le premier son avis dans un salon sur une pièce nouvelle.

(1) V. Doctr. cur., I, vi; III, vii.

Aussi bien même fin à l'Achéron nous rend.

La barque de Charon, à tous inévitable,

Non plus que le méchant n'épargne l'équitable (1).

En d'autres termes, notre destinée est celle des animaux : notre loi doit être la même. C'est « la bonne loi naturelle » de Regnier ; c'est aussi en termes plus élégants, l'une des maximes familières que Garasse attribue aux libertins de son temps (2). C'est la traduction en formule philosophique de cette prostration des âmes qui dominait dans la société française, nous le voyons à chaque page de ce long travail : plaise à Dieu que dans ce lamentable spectacle on trouve un motif pour abhorrer d'une haine inextinguible ce manque de principes et d'énergie qui nous avait conduits si bas !

Or, sans rechercher les maximes épicuriennes que Théophile a pu semer dans ses poésies galantes et pour nous en tenir aux doctrines, on ne peut nier qu'il n'y ait une analogie assez frappante entre les vers qu'on vient de lire et ceux où Théophile exalte l'excellence native de notre nature, gâtée uniquement, selon lui, par la société, sans du reste se mettre plus en peine que le stoïcisme ancien d'expliquer comment une société d'êtres parfaits peut être si mauvaise qu'elle les corrompt. Les passages de cette espèce ont besoin d'être cherchés dans Théophile : il dogmatise rarement, mais lorsqu'il touche dans ses vers à une question philosophique (j'entends avant son procès), cette tendance se trahit (3) et n'est point combattue par des mouvements contraires ; nulle part on n'y trouvera, je crois, la moindre étincelle de sentiment religieux : celui de sa dignité personnelle y est même bien imparfait, à peu près comme chez Francion.

Cependant, reconnaissons-le, le caractère de Théophile paraît abaissé par la dépendance des grands et les exemples de la cour

(1) Satire première (œuvres de Théophile, première partie.)

(2) V. Discours curieux, liv. IV, sect. 5.

(3) deuxième satire, Elégie à une dame, Stances (sur la frayeur de la mort).

plutôt que naturellement vil, séduit par l'ivresse du plaisir et par l'affectation du bel air, cherchant parfois à raisonner sa faiblesse pour l'excuser à ses propres yeux plutôt qu'incapable de comprendre et de sentir quelque chose de plus noble. Il me semble du moins que la chaleur, l'élévation, la délicatesse même qui se trouvent quelquefois dans ses écrits, surtout aux derniers temps de sa vie, ne sauraient guère s'expliquer sans cela, et que cette observation concorde bien avec ce que nous savons de son époque.

D'autres documents viennent à l'appui des assertions de Garasse, du langage de Théophile et de l'histoire de Vanini pour nous montrer que la foi et la morale chrétienne, même la morale spéculative, étaient grandement ébranlées alors dans l'aristocratie française. Balzac était ennemi de Théophile, je le sais bien ; il a pu exagérer la part que celui-ci s'était faite ou avait voulu se faire dans ce mouvement de décadence, lorsqu'il écrivait à l'évêque d'Aire, que, pour se mettre en crédit à la cour, de Viaud s'est fait le législateur d'une secte et a « renversé quantité de foibles esprits » (1). Mais le motif que Balzac attribue à ce personnage montre l'idée que lui-même se faisait de la cour, et dans la même lettre il dit, sans faire d'application personnelle, qu'au temps où il vit « presque tous les esprits se révoltent contre la foi. » Son ami Silhon en dit davantage, ou plutôt précise mieux son jugement, dans une lettre dont je ne connais pas la date exacte, mais qui évidemment ne représente pas une situation accidentelle et momentanée (2).

Tout en reconnaissant, comme Garasse, que la profession de l'athéisme n'est pas ordinaire, Silhon représente comme

(1) Lettres de Balzac, I, 14. — 20 septembre 1623.

(2) Recueil de lettres nouvelles des plus beaux esprits de ce temps, 1642. Cette lettre est adressée à l'évêque de Nantes, probablement Cospéau qui le devint en 1621. Silhon y donne le plan d'un ouvrage de polémique composé par lui, mais qui n'a pas paru encore et qu'il semble donner comme terminé au commencement de 1627.

dominant autour de lui un déisme fort semblable à celui qui est aujourd'hui répandu en France : « Quant au fait de la religion, dit-il, c'est un détroit plein d'écueils pour les esprits » esgarez et le champ des plus communes erreurs. Et, ce qui » est plus dangereux, c'est qu'elles ne sont pas seulement redoutables par le nombre, mais elles se rendent encore illustres par la qualité des personnes qui les suivent... Ceux qui » font la plus grande foule sont quelque deliez et qui pensent » avoir raffiné la sagesse du monde : ceux-là, dis-je, confessent » un Dieu auteur de l'univers, reconnoissent sa Providence, » avouent l'Immortalité de l'âme, condamnent l'Idolatrie... et » croient que la vraie religion n'est autre que vivre selon la raison, et que le plus agréable sacrifice qu'on puisse offrir à Dieu » est la pratique des vertus morales, consentent néanmoins et » approuvent, pour le bien de la société humaine et la fermeté » du repos public, de suivre le culte et les cérémonies extérieures qui sont en usage dans chaque République ou Etat, » et laisser cette bride au peuple... A ceux-ci la Religion chrétienne est la meilleure de toutes, à cause qu'elle est la plus » morale, et Jésus-Christ admirable entre tous les hommes, » pour avoir osé attaquer l'Idolatrie. »

Ainsi la critique de nos jours n'est pas nouvelle ; la France en a fait l'épreuve et l'a rejetée lorsqu'elle est sortie de l'abaissement où elle végétait sous Concini et sous d'Albert. Seulement, comme l'ignorance de l'histoire religieuse n'était pas aussi grande alors qu'elle l'a été depuis, les hommes dont parle Silhon reconnaissaient ouvertement que Jésus-Christ a lui-même affirmé sa divinité, et, par une contradiction bizarre avec leur doctrine, ils le déclaraient excusable de l'avoir fait pour réussir dans son entreprise : au temps du traité de Loudun, on attachait difficilement l'idée de sacrilège à celle de mauvaise foi.

Que faisait cependant le clergé pour lutter contre le mépris déclaré de la morale et de la foi qui s'était répandu et à la cour et à la ville ? Les progrès faibles et timides, mais pourtant réels,

que j'ai indiqués ailleurs, s'étaient-ils maintenus et permettent-ils de croire que les choses se passaient autrement loin de Paris, où écrivait Silhon, loin de la province qu'habitait Balzac, de celle où Vanini avait formé de nombreux élèves et de celle pour laquelle Richelieu écrivait son *Instruction du Chrétien*, livre adressé au peuple, et où il témoigne que *beaucoup* de chrétiens dissimulaient leur foi, « n'osans professer leur religion, pour certains respects du monde » (1)?

Il est vrai que le mouvement de renaissance avait continué, quoiqu'avec une extrême lenteur, dans le haut clergé français. L'épiscopat de 1590 ne comptait guère d'évêques aussi distingués que Cospéau, et Du Perron résumait en quelque sorte la situation vers les derniers temps de sa vie, lorsqu'il disait : Si vous voulez convaincre un huguenot, amenez-le moi ; si vous voulez le persuader, conduisez-le à M. de Genève (saint François de Sales) ; si vous voulez le convaincre et le persuader tout à la fois, confiez-le à M. de Bérulle. Du Perron avait ramené en France la solide et savante polémique, mais la véritable régénération du clergé, c'était au fondateur de l'Oratoire français, approuvé par une bulle pontificale de 1613, qu'on devait la demander. Or, en même temps que l'institut nouveau commençait à pourvoir à l'éducation vraiment sacerdotale du clergé, les Carmélites, sous la direction du même Bérulle, enseignaient à Paris même et bientôt, on le sait, à la plus haute aristocratie, par des exemples plus saisissants que l'éloquence la plus brillante, le détachement absolu de toute jouissance matérielle. Les Ursulines s'occupaient activement de l'éducation chrétienne des femmes et, dans le même temps aussi, saint François de Sales répandait en France son institut, destiné surtout à offrir aux santés délicates la possibilité de la profession religieuse et par conséquent à multiplier le nombre des femmes qui s'éloignaient de la corruption générale. Or ces ordres religieux, tout en cachant derrière les murs d'un monastère les

(1) Leçon seconde.

vertus de chaque femme en particulier, laissaient voir pourtant que la pratique même la plus austère de la morale chrétienne n'est pas impossible, puisqu'un grand nombre de femmes se mettaient, après une longue épreuve, dans la nécessité de ne s'en écarter jamais. Disons-le même : on peut découvrir une idée juste sous la conception fantastique de M. Michelet touchant la puissance que les couvents, si rapidement multipliés à cette époque, exerçaient, dit-il, sur l'opinion politique des provinces. Ces exemples si répétés et les relations que les religieuses conservaient avec leurs familles devaient réveiller chez quelques-uns l'idée que la France était après tout une nation chrétienne et devait être un état chrétien. Ils devaient donc saper ce paganisme moral que bientôt saint Vincent de Paul allait si rudement ébranler ; ils auraient même sapé le paganisme politique qui tendait à faire du souverain le maître de toutes les choses divines et humaines, si un pouvoir sans contrepoids efficace et permanent dans les institutions ni dans les mœurs ne condamnait pas un pays à ne trouver l'opposition politique que dans les intrigues d'une duchesse de Chevreuse, à ne laisser paraître l'opposition catholique que sur les lèvres ingénues de M^{me} de Hautefort.

D'ailleurs l'odieux système *économique* adopté alors par l'aristocratie française devait vicier même les institutions les plus propres à ranimer la ferveur du dévouement religieux. Les couvents offraient à la noblesse, nous l'avons vu plus haut (1), un moyen de débarrasser de leurs enfants des familles dont la puissance et la richesse se concentraient entre les mains du fils aîné ; ce sera l'éternel honneur de la religion et du pays que beaucoup de maisons religieuses aient pu encore se tenir voisines de leur institution première en recevant des recrues comme celles-là. Sans doute elles se peuplaient surtout de filles des classes inférieures ; sans doute aussi les vocations réelles ne furent pas très-rares dans les rangs les plus élevés :

(1) V. chap. III, § XIV.

un grand écrivain en a récemment esquissé les merveilles, étonnées de se dérouler sous sa plume. Mais, sans approfondir des faits dont le détail reste nécessairement enseveli dans le secret des familles, il n'est pas possible de douter que les abus dont je parle ne fussent déjà répandus : les prohibitions de l'église contre ces violences sacrilèges étaient apparemment considérées comme un de ces articles contraires aux droits du roi et aux coutumes nationales, dont tant de gens repoussaient la promulgation.

Quant aux églises calvinistes, il semble, quand on parcourt la volumineuse correspondance de Mornay, « le pape des huguenots, » que leur lutte contre le pouvoir et leurs inquiétudes permanentes les occupent beaucoup plus que la réforme des mœurs. Cependant, placées en face de l'église catholique qu'elles n'avaient pu réduire chez nous, comme dans le nord de l'Europe, à l'inaction et au silence, elles paraissent avoir moins insisté qu'ailleurs sur le principe fondamental du protestantisme : le salut indépendant des œuvres morales. Mais il est vrai pourtant que, même sans invoquer des raisons de l'ordre surnaturel, sans parler de la faiblesse morale à laquelle l'absence des sacrements doit réduire les populations protestantes, la première impulsion donnée à leur théologie, impulsion dont Mornay, nous l'avons vu (1), tenait fort à ne pas se départir, était de nature à détourner ces populations du zèle pour la réforme des mœurs : j'entends surtout cette réforme active qui ne se borne pas à flétrir le mal ou à le repousser par des prescriptions stoïques, mais qui est aussi féconde à créer le bien.

XX.

LA POLÉMIQUE.

Quant à la lutte engagée entre les doctrines, si elle occupe une place considérable dans les écrits du temps, il ne peut être question, dans un travail comme celui-ci, de l'examen détaillé de

(1) V. chap. II, § XIV.

ces œuvres où l'érudition tient naturellement la première place; il peut suffire, pour en mesurer la valeur, de jeter les yeux aux deux extrémités de l'échelle littéraire, sur Du Perron et sur Garasse, qui va nous ramener à Théophile.

Le grand ouvrage de Du Perron contre Mornay sur le sacrement de l'Eucharistie se recommande à la fois par la méthode et par la science de ses développements, mais, comme monument d'éloquence, on ne peut l'égalér, ce me semble, à l'ouvrage de Bérulle, dont il a été question plus haut. Il y a beaucoup de simplicité dans l'argumentation de l'évêque d'Evreux et ce mérite est grand, mais le style laisse beaucoup à désirer, spécialement au début de l'ouvrage, pour l'élégance, l'aisance et même la correction, ce qui était rare pourtant chez l'auteur. On y trouve des archaïsmes de toute sorte, des tournures peu usitées, des phrases longues ou mal construites (1), quoique Du Perron sache être clair; mais c'est en serrant de près son sujet, c'est en exprimant des pensées nettes et frappantes plutôt qu'en les exprimant avec vivacité qu'il atteint cette qualité précieuse. On dirait, en le lisant, que la crainte de paraître se fier à autre chose qu'aux doctrines et aux faits pour faire prévaloir la vérité a tenu l'auteur volontairement asservi à des formes d'argumentation un peu trop lourdes pour le style écrit, car, lorsqu'il s'échauffe (2) ou lorsqu'il se permet, non pas précisément de railler, mais de sourire d'une objection (3), l'on reconnaît chez lui l'un des promoteurs du progrès de la langue française. Après tout un excès de sévérité dans la forme de la polémique est un défaut que l'on pardonne volontiers à un esprit qui s'était jadis montré si léger. Quelques années après, Richelieu dans son exil d'Avignon, écrivait pour son diocèse une exposition abrégée des vérités de la foi (4) où la clarté, la simplicité du style et de la pensée rem-

(1) Liv. I, 1, 3, 15.

(2) II, 2.

(3) III, 10.

(4) Instruction du chrestien. — Poitiers, 1620. — Le privilège du roi est du 17 février 1619.

plissent largement les conditions premières qu'exige la forme d'un pareil travail.

Bien différent est le genre du P. Garasse. Le sujet de sa polémique est des plus graves, et il est évident qu'il le prend aussi fort au sérieux. Rien ne pouvait mieux provoquer un chaleureux emploi de l'éloquence ; malheureusement ce fut un homme dépourvu des premières notions du goût, j'allais dire du bon sens, en ce qui touche aux devoirs d'écrivain, qui se chargea de cette polémique.

Il est impossible de réunir dans un plus gros volume plus d'érudition à contre temps, de platitude de style, de brutalité vulgaire dans le langage et les arguments qu'on n'en trouve dans la *Doctrine curieuse*. Il est impossible d'ignorer plus complètement les lois d'une discussion serrée et les exigences d'un sujet qui demande tant de gravité et de noblesse. En général, il est vrai, la langue n'est pas du xvi^e siècle ; c'est bien celle de Richelieu, mais elle revêt presque le style qu'on pouvait parler aux halles dans les discussions entre l'acheteur et le vendeur. On est seulement surpris que tout à coup, à propos du rapprochement établi par ses adversaires entre l'homme et les animaux, l'auteur s'élève à l'éloquence, on pourrait dire à la poésie (1), mais il retombe bientôt. Il n'y a guère, ce me semble, à chercher dans cet ouvrage que des détails historiques sur la secte des Beaux-Esprits et les argumentations de leur propagande, détails dont on reconnaît aisément le naturel et la vérité. Ainsi (2) Garasse examine ce principe admis par eux : qu'un bel esprit est difficile à croire, c'est-à-dire, comme l'explique la suite du texte, qu'un homme d'esprit ne croit pas facilement. Ici, par exception, il n'y a rien de mieux à faire, pour mesurer la portée de l'aphorisme, qu'à rappeler la réponse du critique sur l'incrédulité d'un villageois en matière de science astronomique, incrédulité provenant de son ignorance même ; la compa-

(1) Liv. V, sect. xvii, § 2.

(2) II, x.

raison est d'autant mieux choisie que la proportion de l'ignorance avec la science ne peut être égale à celle de la science humaine avec la révélation. Mais je n'en dirai pas autant de la réponse à une autre maxime de ses adversaires (1) : « que pour estre bon esprit il ne faut pas croire les choses communes ; » et où il s'amuse à faire de l'érudition au lieu de réclamer simplement l'adhésion aux vérités du sens commun. Garasse nous apprend aussi que les doctrines du fatalisme, le grand chemin de l'athéisme, comme il le dit avec raison (2), étaient fort à la mode parmi les libertins, et il montre qu'il comprend fort bien la nature de la question qu'il débat, quand, exposant cette maxime reconnue par M. Chasles comme le fondement des principes de Théophile : « qu'il faut aller son grand chemin, sans se soucier ni de foi, ni de salut, ni de vertu, ni de bonnes œuvres, ains seulement jouyr de ses plaisirs, » Garasse ajoute : « Encores que » les beaux esprits prétendus ne publient pas cette proposition » qu'en cachette.. si est-ce néantmoins qu'ils sont obligez de la » tenir comme leur maxime infaillible et attachée nécessairement à leur axiome de la destinée comme un petit esquif attaché à la grosse barque (3). » C'est dommage qu'ayant une certaine aptitude à l'esprit philosophique, l'humeur qu'il éprouve ou les habitudes littéraires de son époque ne lui permettent pas de la montrer plus souvent.

On peut juger de l'effet produit par ces boutades sur les adeptes de cette sorte d'incrédulité. Théophile d'ailleurs eut à craindre la sévérité des autorités judiciaires, tant pour les écrits qu'on

(1) II, xi.

(2) IV, ii.

(3) IV, v. — L'auteur affirme (IV, vi) que le fatalisme lui a été soutenu à lui-même, et, un peu après, que ce fatalisme s'appuyait sur la croyance à l'astrologie. Il n'y a là rien que de vraisemblable, non seulement à cause de l'affinité secrète entre l'impiété et la superstition qui satisfait à sa manière le besoin du surnaturel, mais à cause de l'origine panthéistique des doctrines alors répandues. V. au § précédent ce que Vanini disait des climats.

lui attribuait que comme propagateur de doctrines exécrables. Mais, lorsqu'il se vit mis en demeure, après l'arrêt définitif de bannissement, de défendre sa réputation devant son temps et l'avenir et de réclamer la liberté de son séjour en France, il adressa au roi une *Apologie* où, prenant pour lui-même cette gravité de style que Garasse avait follement mise de côté, il atteint, on peut le dire, la perfection de la langue française. Seulement il faut bien observer que cette chaleur, cette énergie, ce naturel qu'il emploie dans sa défense personnelle ne sont nullement employés pour la défense des doctrines qu'on lui reprochait. Frappé par la justice, il n'a garde de s'avouer coupable, et de plus le sens droit de sa critique l'avertissait peut-être que l'on ne peut s'élever bien haut quand on se fait le défenseur de l'infamie; c'est encore le sens moral ou invoqué à son aide dans une cause toute morale ou réellement réveillée chez lui par le péril et le malheur qui nourrit la véritable éloquence chez Théophile de Viaud.

XXI.

LETTRES DE S. FRANÇOIS DE SALES.

L'auteur du traité sur l'amour de Dieu fut certainement un des personnages ecclésiastiques et des écrivains religieux de ce temps-là qui eurent chez nous l'influence la plus étendue, quoiqu'il n'ait jamais habité la France, et cela, non-seulement à cause de la popularité de sa Vie dévote, non-seulement à cause des monastères dont il dirigea la création, mais à cause de ses relations personnelles avec un certain nombre de Français, des lettres nombreuses qu'il leur adressa et de l'ascendant extrême que son aimable vertu prenait souvent sur l'esprit et le cœur de ceux qui entraient en relation avec lui. Terminons par l'intéressante étude de cette correspondance, la longue, la bien longue revue des productions de cette époque; cherchons à entrevoir ce que la rectitude de la pensée et l'élévation de l'âme purent gagner parmi nous à ces rapports intimes avec une âme

si droite et si pure, et au moment de quitter une époque bien propre par son abaissement à attrister le patriotisme, arrêtons nos regards sur cette action latente, mais quelquefois plus efficace que les créations du génie, sur un de ces moyens humbles et puissants dont Dieu se sert pour préparer un meilleur avenir.

Les affaires religieuses du pays de Gex, réuni à la France après la paix de Lyon, mirent de bonne heure l'évêque de Genève en rapport avec le gouvernement français. Vers la fin de 1602, on le voit écrire deux fois à Henri IV (1), qui essaya même de l'attirer dans son royaume (2); plus tard il écrit à la reine régente et au jeune Louis XIII (3). Ces lettres sont peu remarquables. On y trouve des traces du xvi^e siècle, soit pour la diction, soit pour le goût; on en trouve aussi dans une lettre au cardinal de Joyeuse (4): il semble que, dans ces occasions solennelles, ou en s'adressant à des personnes qui pouvaient lui inspirer une certaine timidité, François cessait d'écrire sous la dictée de son propre naturel et devenait un écho, quant à la forme du style: on peut se souvenir d'avoir reconnu chez d'Ossat quelque chose d'analogue. Mais les relations les plus suivies que l'évêque de Genève ait eues à la cour de France furent celles qu'il entretint (1604-15) avec un gentilhomme nommé Des Hayes. La langue de cette correspondance n'est pas tout-à-fait formée encore, mais la simplicité du style et l'effusion du cœur n'y sont point gênées, et sont plutôt quelquefois servies par cet emploi de locutions du xvi^e siècle, empruntées à de tout autres traditions que celles de Ronsard. Voyez surtout la lettre où S. François parle de la mort de sa mère: « Puisqu'il plaisoit à Dieu de la retirer, dit-il, ce

(1) Lettres 36 et 37 de l'édition de 1839, reproduite en 1845 (t. III des œuvres complètes). Puisqu'il s'agit d'une influence latente, j'ai cru devoir n'en parler qu'à cette dernière époque de la vie de saint François.

(2) V. lettres 136, du 6 mai 1608, à M. Des Hayes, et 762.

(3) Lettres 213 et 215 (1612), 264, 265 (1614), 355 (1618).

(4) Lettre 33 (1602?)

» m'est du contentement de l'avoir servie et assistée en ses derniers travaux, et même d'autant que c'étoit une des plus douces et innocentes âmes qu'il étoit possible de trouver, et à laquelle la providence de Dieu a été fort propice en ce trépas, » l'ayant fort heureusement disposée à cela. — Voyez-vous, monsieur, je m'allége à vous dire ceci ; car c'est grand cas comme c'est une heureuse et suave rencontre à un cœur acunement blessé de pouvoir se communiquer, quoique par lettres seulement à un cœur si doux, si gracieux, si cher, si précieux et tant ami, comme le vôtre m'est par votre bonté » (1). La lettre (2) sur la mort de Henri IV m'a paru la plus remarquable de cette correspondance avec M. Des Hayes, quoique l'écrivain se laisse aller ici à des formes de langage peu naturelles, mais l'émotion n'en est pas moins réelle et visible. Il y a de la chaleur et surtout de la grandeur dans les paroles qu'inspire à saint François cette grande et subite catastrophe, lorsque, par un de ces contrastes soudains qui se retrouveront durant ce siècle dans l'éloquence française, il montre « celui que l'on eût jugé presque immortel, puisqu'il n'avoit pu mourir parmi tant de hasards, dont il avoit si longuement fendu la presse pour arriver à l'heureuse paix de laquelle il avoit été jouissant ces dix dernières années... mort d'un contemptible coup de petit couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu, au milieu d'une rue. »

Les relations de saint François de Sales avec le haut clergé de France ne doivent pas non plus être oubliées. Outre sa liaison bien connue avec l'évêque de Belley, il étoit ami de l'évêque de Montpellier, le fameux prédicateur Fenoillet (3). Il faut avouer, du reste, que son billet d'avril 1609 à ce dernier est assez mal écrit : il semble que les compliments même sincères ne soient pas son fait, et qu'il y soit gêné par la réminis-

(1) Lettre 172 (10 mars 1610).

(2) Lettre 762 (27 mai 1610).

(3) V. sa lettre au pape sur la promotion de ce prélat (lettre 129).

cence involontaire des platitudes qui se débitaient alors sur de semblables sujets (1). Sa lettre au même du 10 janvier 1614 n'a point de pareils défauts (2), non plus que d'autres à l'archevêque de Vienne, P. de Villars (3), à l'archevêque de Bourges, frère de madame de Chantal (4) et à M. de Bérulle (5).

Cette lettre, datée du commencement de son épiscopat, amicale sans familiarité, est fort bien écrite, et de légers archaïsmes ne la défigurent pas; mais on trouvera plus de charme dans celle qu'il écrivait le 22 août 1614 à l'évêque de Belley et dont je veux citer quelques passages, pour montrer S. François dans les simples rapports de l'amitié. « Je regrette que votre » esprit patisse tant en cette guerre (un débat de juridiction), » en laquelle, sans doute, il n'y a presque que les anges qui » puissent conserver l'innocence : et qui tient la modération » parmi les procès, le procès de sa canonisation est tout fait » pour lui, ce me semble. *Sapere et amare vix diis conceditur ;* » mais je dirois plus volontiers : *Litigare et non insanire vix san-* » *ctis conceditur*. Néanmoins, quand la nécessité le requiert et » que l'intention est bonne, il faut s'embarquer sous l'espé- » rance que la Providence même qui vous oblige à la navigation » s'obligera à vous conduire..... Je vois bien... que nous ne » saurions conserver les libertés ecclésiastiques que les ducs

(1) Il a cependant écrit à Henri IV ce charmant billet : « Sire, » je remercie de tout mon cœur V. M. du souvenir qu'elle a daigné » avoir de ma petitesse. J'accepte, oui, j'accepte avec un très-grand » plaisir votre royale libéralité; mais vous me permettrez, Sire, de » vous parler franchement; grâces à Notre Seigneur, je suis main- » tenant dans une telle situation que je n'ai point besoin de cette » pension : c'est pourquoi je supplie très-humblement V. M. d'a- » voir pour agréable qu'elle me soit conservée entre les mains de votre » trésorier des épargnes, pour m'en servir quand j'en aurai besoin. »

(2) Lettre 254.

(3) Lettres 154 (25 mars 1609) et 155.

(4) Lettres 60, 439 (1604, 1620).

(5) Lettre 888 (18 décembre 1602).

» nous avoient laissées ès pays étrangers. O ! Dieu bénisse la
 » France de sa grande bénédiction et y fasse renaître la piété
 » du temps de S. Louis. — Mais cependant, monseigneur, puis-
 » que ce pauvre petit clergé de votre évêché et du mien a le
 » bonheur que vous parliez en son nom aux États, nous serons
 » délivrés de tout scrupule, si après nos remontrances nous
 » sommes réduits en la servitude..... Quelle abjection que nous
 » ayons le glaive spirituel en main, et que, comme simples
 » exécuteurs des volontés du magistrat temporel, il nous faille
 » frapper quand il l'ordonne et cesser quand il nous le com-
 » mande... — De vous envoyer quelqu'un de la part de mon
 » diocèse (aux États ?), il n'en fut jamais question. Mon dio-
 » cèse n'est-il pas vôtre, puisque je le suis si parfaitement :
 » *Populus meus, populus tuus* » (1).

Avant de terminer ce qui concerne les relations de S. François avec des personnages publics, il faut mentionner celles qu'il eut avec des membres du parlement de Dijon. L'un des présidents était le père de M^{me} de Chantal : la simplicité, le naturel du style se font sentir dans les rares témoignages qui sont demeurés de leur correspondance (2), ainsi que dans les lettres au président Crespy et au conseiller Bretagne (3). Mais celui de leur collègue qui avait surtout besoin d'apprendre de son aimable correspondant ces qualités précieuses, c'est notre ancienne connaissance, le conseiller Millotet ou Milletet, si, comme il est probable, ce conseiller est le même que l'orateur cité plus haut (4). Mais sa malheureuse harangue était de 1601, et les lettres datées qu'il reçoit de l'évêque de Genève sont de 1612 et 1617 ; permis donc à nous d'espérer, pour l'honneur de l'esprit français, que les modèles qu'il avait sous les yeux ne lui sont pas restés inutiles.

(1) Lettre 268.

(2) Lettre 107. Cf. 173.

(3) Lettres 52 (1604), 151 (1608).

(4) Chap. I, § XIII. — Pour les lettres, V. 222, 331, 651.

En général cependant ce sont des qualités négatives que l'on trouve surtout dans cette classe de lettres : c'est dans les lettres de piété proprement dites que se montrent à l'aise les qualités éminentes du pieux écrivain. Il y a de vrais trésors de poésie, de grâce, de sentiment, en même temps que de simplicité dans sa correspondance avec M^{me} de Chantal : en voici quelques exemples, qui perdront sans doute à être ainsi détachés du fond de naïveté cordiale dont ces lettres sont remplies.

« J'ai vu un arbre planté par le bienheureux S. Dominique à Rome; chacun le va voir et chérit pour l'amour de son plan-
 » teur : c'est pourquoi ayant vu en vous l'arbre du désir de
 » sainteté, que notre Seigneur a planté en votre âme, je le ché-
 » ris tendrement, et prends plaisir à le considérer plus mainte-
 » nant qu'en présence. .. Madame, ce désir doit être en vous
 » comme les orangers de la côte maritime de Gènes, qui sont
 » presque toute l'année chargés de fruits, de fleurs et de feuilles
 » tout ensemble; car votre désir doit toujours fructifier par les
 » occasions qui se présentent d'en effectuer quelque partie tous
 » les jours, et néanmoins il ne doit jamais cesser de souhaiter
 » des objets et sujets de passer plus avant : et ces souhaits sont
 » des fleurs de l'arbre de votre dessein..... Jetez doucement
 » votre cœur es plaies de notre Seigneur, mais non pas à force
 » de bras. Ayez une extrême confiance en sa miséricorde et
 » bonté, et qu'il ne vous abandonnera point; mais ne laissez
 » pas pour cela de vous bien prendre à sa sainte croix (1). »

« Cheminons par ces basses vallées des humbles et petites
 » vertus; nous y verrons des roses entre les épines, la charité
 » qui éclate parmi les affections intérieures et extérieures; les
 » lis de pureté, les violettes de mortification; que sais-je moi?
 » Surtout j'aime ces trois petites vertus, la douceur de cœur, la
 » pauvreté d'esprit, et la simplicité de vie; et ces exercices gros-
 » siers, visiter les malades, servir aux pauvres, consoler les

(1) Lettre 55 (1604).

» affligés et semblables.. Non, nous n'avons pas encore les bras
 » assez larges pour atteindre aux cèdres du Liban ; contentons-
 » nous de l'hysope des vallons (1). »

« Vivons, ma chère fille, vivons tandis qu'il plait à Dieu , en
 » cette vallée de misères , avec une entière soumission à sa
 » sainte volonté souveraine. Ah ! que nous sommes redevables
 » à sa bonté , qui nous a fait désirer avec tant de résolution de
 » vivre et mourir en sa sainte dilection!... — Je considérois
 » l'autre jour ce que des auteurs disent des alcyons , petits
 » oiselets qui pondent sur la rade de la mer. C'est qu'ils font des
 » nids tout ronds et si bien pressés que l'eau de la mer ne
 » peut nullement les pénétrer ; et seulement au-dessus il y
 » a un petit trou par lequel ils peuvent respirer et aspirer. Là-
 » dedans ils logent leurs petits , afin que la mer les surprenant
 » ils puissent nager en assurance, et flotter sur les vagues sans
 » se remplir ni submerger ; et l'air qui se prend par le petit
 » trou sert de contre-poids , et balance tellement ces petits pe-
 » lotons et ces petites barquettes que jamais elles ne ren-
 » versent. — O ma fille ! que je souhaite que nos cœurs soient
 » comme cela bien pressés , bien calfeutrés de toutes parts ;
 » afin que si les tourmentes et tempêtes du monde les sai-
 » sissent , elles ne pénétrent pourtant point , et qu'il n'y ait au-
 » cune ouverture que du côté du ciel , pour respirer et aspi-
 » rer à notre Sauveur ! Et ce nid , pour qui serait-il fait , ma
 » chère fille ? Pour les petits poussins de celui qui l'a fait pour
 » l'amour de Dieu , pour les affections divines et célestes. —
 » Mais pendant que les alcyons bâtissent leurs nids et que
 » leurs petits sont encore tendres pour supporter l'effet des
 » secousses des vagues , hélas ! Dieu en a le soin , et leur est
 » pitoyable , empêchant la mer de les enlever et saisir. O Dieu !
 » ma fille , et donc cette souveraine bonté assurera le nid de nos
 » cœurs pour son saint amour , contre tous les assauts du
 » monde , ou il nous garantira d'être assaillis. Ah ! que j'aime ces

(1) Lettre 76 (1605).

» oiseaux qui sont environnés d'eaux , et ne vivent que de l'air ;
 » qui se cachent en mer et ne voient que le ciel ! Ils nagent
 » comme poissons et chantent comme oiseaux ; et ce qui plus
 » me plait , c'est que l'ancre est jetée du côté d'en haut , et non
 » du côté d'en bas , pour les affermir contre les vagues. O ma
 » sœur , ma fille ! le doux Jésus veuille nous rendre tels qu'envi-
 » ronnés du monde et de la chair , nous vivions de l'esprit ; que ,
 » parmi les vanités du monde , nous vivions toujours au ciel ; que ,
 » vivant avec les hommes , nous le louions avec les anges , et que
 » l'affermissement de nos espérances soit toujours en haut et au
 » paradis ! — O ma fille , il a fallu que mon cœur ait jeté cette
 » pensée sur ce papier , jetant aux pieds du crucifix ces sou-
 » haits , afin qu'en tout et partout le saint amour divin soit notre
 » grand amour » (1).

Je n'ai pas eu le courage de tronquer ce morceau. Restons-
 en sur ces suaves sentiments , sur ces gracieuses images , et n'ou-
 blions jamais qu'à cette littérature abâtardie , à cette vie pu-
 blique dépourvue de toute grande pensée , à ces mœurs engour-
 dies dans l'abjection du matérialisme , que nous étudions de-
 puis si longtemps , il manquait , pour donner un grand siècle à
 notre France , une aspiration vers une sphère plus haute , un
 regard élevé vers le ciel.

XXII.

CONCLUSION.

En terminant cette longue étude sur un quart de siècle de
 notre histoire , on pourra , je crois , appliquer sans crainte à
 toute cette période les jugements partiels que j'ai énoncés plus
 haut. Le sens moral est presque toujours banni de cette litté-
 rature , surtout de la littérature poétique , même quand il n'y
 est pas directement outragé ; la passion , tantôt égoïste et bru-
 tale , tantôt raffinée , mais sans nul souci des lois religieuses

(1) Lettre 149 (1608). V. encore 78, 81, 90, 104, 116, 253, 491.

et sociales, bien plus souvent l'image froide et fardée de la passion y règnent presque partout, sans opposition ni contrôle, et les faits historiques ne montrent que trop combien cette littérature était l'expression fidèle des classes qu'elle charma si longtemps.

Non-seulement les mœurs privées y furent ignobles et cyniques, mais des scènes de violence et de meurtre, quelquefois aussi déloyales que cruelles, remplissent l'histoire même des personnages les plus haut placés, et témoignent de cette férocité brutale qui accompagne souvent l'extrême corruption du cœur, parce que celui dont l'existence s'est assimilée à celle des brutes devient aisément indifférent à la vie d'autrui comme à la sienne. Le mépris de la mort et le mépris de la vie se sont unis dans une société redevenue payenne de fait et à peu près payenne de principes ; ils se produisent surtout dans ces duels qui mettaient en coupe réglée la noblesse française et faisaient paraître en champ clos jusqu'aux parents ou connaissances des adversaires. On mourait et on tuait même sans passion, ou du moins sans autre passion que ce sentiment de l'honneur, qui, entendu à peu près comme il l'était par les gladiateurs de l'ancienne Rome, témoignait lui-même d'une déviation profonde de ce qui restait du sens moral, substituant l'imagination aux principes, comme la poésie d'alors la substituait à la fois au sentiment et au devoir, comme la politique du temps substituait la communauté de quelques intérêts à la grande unité du patriotisme.

Et, de même que l'étude historique des mœurs est très-incomplète sans celle de la littérature, de même celle-ci ne s'éclaire que par la connaissance des mœurs, car, encore une fois, la séparation absolue du fond et de la forme est impossible. On a beau l'essayer, le vide, la fausseté de ce système, qui dominait alors, se feront toujours sentir, et l'on peut dire, s'il est permis d'appliquer ici ce mot de Bossuet, que « les fausses couleurs » de la poésie, « quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. » Or les doctrines de la

saine morale étaient oubliées, et, si tous assurément n'allaient pas jusqu'à la nier, presque tous la défiguraient; souvent on en affichait le mépris; le clergé, recruté à l'aventure, ignorant ses propres devoirs, ne la prêchait presque plus; les grandes idées, les nobles sentiments circulaient de moins en moins dans la France: comment s'étonner après cela si le sang se figeait autour de son cœur, si les battements de ses veines s'étaient ralentis? Comment s'étonner si une littérature, inspirée par un souffle glacé, était devenue si pâle?

L'histoire politique elle-même s'éclaire quand, parallèlement à cette poésie artificielle et à cette morale de convention, l'on voit se développer, dans l'histoire générale du pays, un mélange d'égoïsme politique habituel et de déclamations patriotiques intermittentes, quand on écoute le langage de ces princes qui invoquent tour à tour le nom de la nation entière et celui d'un parti, pour prendre les armes et avoir occasion de vendre la paix au roi et au royaume.

Mais l'instinct du peuple les dédaigna. Ce peuple, qui ne lisait ni Des Portes ni Théophile, tenait ferme au principe et au sentiment de l'unité nationale; il traversa la crise et il en sortit intact, de même que, dans le fond de la France, demeurait un instinct du vrai qu'une littérature abâtardie ne put étouffer complètement ni pour toujours. Aussi la France du xvii^e siècle reconnaitra bientôt l'expression de sa pensée chez les écrivains illustres qui vont paraître, comme le sens chrétien de la nation reconnaitra ses modèles et ses guides chez ceux qui déjà commencent à ranimer dans son sein la science de l'évangile et la pratique de la charité.



TABLE.

CHAPITRE I.

	La France , au sortir des guerres de religion.	1
I.	~L'esprit national	<i>Ib.</i>
II.	~Le sentiment religieux. — La morale publique. . . .	15
III.	La poésie. — Exemples légués par Ronsard. . . .	36
IV.	Le théâtre. — Garnier.	45
V.	Des Portes. — Influence de Pétrarque. — Du Bartas .	50
VI.	Bertaut. — Poésies de Du Perron	69
VII.	Montchrestien. — La transition au théâtre.	92
VIII.	Etat des esprits. — L'école gauloise. — Origine d'une nouvelle école.	99
IX.	La prose française à la fin du xvi ^e siècle. — La Satire Ménippée.	107
X.	Genre épistolaire. — Lettres de Henri IV.	115
XI.	Lettres de d'Ossat et de Du Perron. — Dernières lettres de Pasquier.	121
XII.	D'Urfé. — Ses Epîtres morales.	129
XIII.	Du Vair. — L'éloquence française à l'ouverture du xvii ^e siècle. — Harangues judiciaires.	134

CHAPITRE II.

	La France, sous l'administration de Henri IV.	149
I.	Malherbe. — L'harmonie.	<i>Ib.</i>
II.	Malherbe. — La langue, la pensée et le sentiment. .	158
III.	Ecole de Malherbe. — Ses premiers adversaires. . .	173
IV.	Regnier.	189
V.	L'école de Regnier.	204
VI.	D'Aubigné poète	213
VII.	Circonstances où se produisit la réforme de Malherbe. — Etat social.	218
VIII.	L'esprit littéraire dans la nation, pendant les premières années du xvii ^e siècle.	231

IX.	Influences étrangères. — Théâtre italien en France. — Les Espagnols.	246
X.	La comédie. — Larivey.	257
XI.	Hardy. — Tragi-comédie et pastorale.	263
XII.	Premières tragédies de Hardy.	273
XIII.	Le style épistolaire. — Antonio Perez et son influence.	285
XIV.	Epistolaires français. — Lettres de personnages poli- tiques.	294
XV.	Eloquence religieuse. — Oraisons funèbres.	308
XVI.	Le style oratoire au parlement. — Henri IV. — Dis- cours de Jeannin.	319
XVII.	L'histoire et le roman.	325
XVIII.	Ecrits religieux. — S. François de Sales. — De Bé- rulle.	332
XIX.	Etat moral et religieux de la France, pendant l'admini- stration de Henri IV. — Action réciproque des lettres et des mœurs.	342
XX.	Le clergé sous Henri IV. — Ebranlement des croyances.	347
XXI.	Crimes contre les personnes. — La noblesse	359
XXII.	Rapines. — les finances. — La magistrature. . . .	363
XXIII.	Dépravation des mœurs. — La cour. — Le roi. . . .	371

CHAPITRE III.

	La France, de la mort de Henri IV à l'avènement de Richelieu.	381
I.	Poésie élégiaque et lyrique. — L'école de Malherbe. . .	381
II.	Théophile.	388
III.	Tragi-comédie. — Dernières œuvres de Hardy. — Schélandre.	400
IV.	Les Bergeries de Racan et la Silvie de Mairet. . . .	412
V.	La comédie.	421
VI.	La Tragédie. — Pyrame et Thisbé.	428
VII.	L'esprit littéraire et l'éducation, pendant la jeunesse de Louis XIII. — Condition des gens de lettres. . . .	432
VIII.	Epistolaires.	463
IX.	Les Mémoires et l'histoire.	475
X.	Morale sociale. — Epoque de la régence. — Classes populaires.	488

XI.	Les grands. — Meurtres et guerre civile, jusqu'aux Etats généraux.	499
XII.	Les grands. — Fin du gouvernement de Marie. — Le parti protestant sous la régence.	519
XIII.	La magistrature.	553
XIV.	Le clergé.	561
XV.	Les Etats généraux.	567
XVI.	Autres harangues politiques, judiciaires et reli- gieuses.	579
XVII.	Pamphlets et romans.	585
XVIII.	Mœurs publiques. — Guerres civiles et guerre de religion.	607
XIX.	Mœurs privées. — Etat religieux du pays	640
XX.	La polémique	660
XXI.	Lettres de S. François de Sales	664
XXII.	Conclusion.	671

ERRATA.

- Page 5, ligne 1, au lieu de *regret*, lisez *désir*.
- 7, ligne 8 de la note 4, au lieu de *reconnait*, lisez *fait observer*.
- ligne 12, » ajoutez, après le mot *opinion*, ces mots : *sur la vénalité des Etats*.
- 10, ligne 1 de la note, au lieu de *fait*, lisez *fit*.
- 13, ligne 2, au lieu de *serait*, lisez *seront*.
- 24, ligne 26, au lieu de *les gratifications*, lisez *gratification*.
- 52, ligne 8, au lieu de *dans le calcul*, lisez *et dans le calcul*.
- 54, ligne 20, après *tronçonnés*, mettez un point et virgule.
- 62, ligne 30, au lieu de *pas*, lisez *par*.
- 64, ligne 2 des notes, au lieu de A, lisez A1.
- 103, ligne 27, après *confuse*, mettez une virgule.
- 140, lignes 18 et 19, supprimez les guillemets qui doivent être fermés après *autant* (l. 17).
- 141, ligne 28, à *L'hospital en est*, ajoutez cette note : Peut-être l'auteur ne l'y comprend-il pas, le livre de l'Eloquence française n'ayant paru qu'en 1614.
- 172, ligne 26, au lieu de *Aune*, lisez *Anne*.
- 187, ligne 29, après *encore*, mettez une virgule.
- 209, ligne 4, au lieu de *belle*, lisez *remarquable*.
- 246, ligne 31, au lieu de *le*, lisez *la*.
- 250, ligne 3 de la note 2, au lieu de *e*, lisez *è*.
- 251, ligne 9 de la note 1, au lieu de *forzack'io*, lisez *forza ch'io*.
- ligne 14 de la note 1, après *faceva*, mettez un point et virgule.
- ligne 15 de la note 1, après *vita*, mettez une virgule.
- 268, ligne 17, transportez le mot *encore*, à la fin de la ligne suivante.
- 321, ligne 22, après *parlement*, ajoutez *et au clergé*.
- ligne 24, supprimez les mots *et moral*.
- 322, ligne 9, au lieu de *impôt*, lisez *impôts*.

- Page 360, ligne 18, après *mais*, mettez une virgule.
409, lignes 10-1, reportez avant les deux points ces mots : *par des traits spirituels*.
413, note 1, après les mots *M. de Termes*, ajoutez : *qui fut tué en 1621*.
472, ligne 2 de la note, au lieu de *Marcuil*, lisez *Mareuil*.
517, ligne 10, au lieu de *comptant*, lisez *comptait*.
541, note 4, au lieu de *des*, lisez *sur les* ; et, avant vol. xvii, ajoutez : *Coll. Petitot, 2^e série*.
581, ligne 24, après *aux Etats*, mettez une virgule.
593, ligne 19, au lieu de *supposer*, mettez *le supposer*.

MAY 26 1921







7-8

